Les aventures de la Malay-Damsel

G.H. Weil

Bibert, trimardeur de son état.

Bibert est un prénom peu usité de nos jours, C'est pourtant celui du capitaine de La Malay-Damsel, une jonque de dix-sept mètres.

Les tribulations de l'homme et du navire m'ont parues de nature à intéresser le lecteur, pour peu qu'il soit amateur de découvertes et d'aventures peu banales. À l'instar de la plupart des êtres vivants en symbiose avec la nature, campagnards, montagnards et marins, Bibert se montre d'un abord peu expansif. Il est de la race des 'taiseux', de ceux qui observent et se fient à leur intuition plus qu'aux apparences. Avec ce caractère, il était peu probable de le convaincre de relater ses pérégrinations, surtout dans un ouvrage destiné à être publié. J'ai donc pris, ayant obtenus un accord arraché de haute lutte, l'initiative de le faire en son nom. S'il vous plaît de continuer cette lecture, vous le suivrez dans une suite d'aventures (de mésaventures surtout) l'exposant aux fièvres et périls des jungles les plus épaisses, aux chaleurs des déserts et aux traîtrises de la navigation dans l'océan indien. Sans compter les fourberies de ses frères humains.

Introduisons ici une parenthèse, afin de vous présenter le personnage.

Quand on demande à Bibert ce qu'il fait dans la vie, il se contente de répondre par une boutade : « Rien je suis S.D.F. Mais attention, hein ! Ne pas avoir de domicile fixe ne signifie pas être sans logis. Mon domicile est mobile, puisque c'est mon voilier. Il me permet de vagabonder à mon gré, sur tous les océans de la planète. » Ceux, rares, qui le connaissent savent qu'esquiver les questions est une particularité de son caractère qui ne l'a jamais quitté. Avec sa cinquantaine souriante, Bibert est un personnage attachant. Grand dégingandé d'un mètre quatre-vingts, pas très baraqué, mais d'une endurance de marathonien. Toujours bronzé, son visage aux traits plutôt ingrats intrigue surtout par l'étrangeté des yeux, bleu, affligés d'un strabisme à peine perceptible. Les cheveux coupés ras, d'un blond décoloré par le soleil, s'accordent avec la moustache tracée sous un nez d'une taille et d'un volume XXL. Il présente, de surcroît, des particularités, légèrement hors du commun qui ont le pouvoir d'irriter bon nombre de personnes dans son entourage. Notamment celle de ne porter aucuns bijoux ou marques d'appartenance à une quelconque coterie. En fait, il n'aime pas les vêtements et abhorre les chaussures, ce qui restreint fortement ses zones potentielles de vie et le confine quasiment entre les deux tropiques. Volontiers menteur, mais plus par souci de préserver son intimité ou la

susceptibilité de ses interlocuteurs, que pour tromper, il est de ces êtres trop sensibles, contraints de se construire une carapace de protection. Son mode d'existence ne procède donc pas tout à fait d'un choix fortuit. Mais il s'accorde le mérite insigne d'être conscient de ses propres travers et de les assumer. Enfin, chose non négligeable, il tient son curieux prénom de son arrière grand-oncle, Bibert Desarnaud, qui mena une extraordinaire vie d'aventures au dix-neuvième siècle.*

C'est essentiellement à cet aïeul que le Bibert contemporain doit d'avoir choisi de mener, lui aussi, une vie de voyages et de découvertes que nous vous convions à découvrir sans plus tarder…

livre 1 page

livre 2 page

livre 3 page 446

livre 4 page

* Voir « Carnets d'aventures »

Première aventure.

La Malay-Damsel.

Disponible en **fichier séparé** (environ 200 pages) sur

www.livres-s.com

introduction

Myanmar (ex Birmanie) dans l'archipel des Mergui, Bibert et Fred sur leur jonque La Malay-Damsel, se lancent dans le tourisme. Ils apprennent qu'à la fin de la seconde guerre mondiale, sur une petite île de l'archipel les Japonais ont caché un fabuleux trésor.
Soixante-dix ans après, des pécheurs Mokens, les gitans de la mer, y sont retrouvés noyés, dans des conditions mystérieuses.
Simultanément, dans la jungle du nord Congo deux aventuriers découvrent des œufs de Dinosaure. Leur découverte entraîne meurtres et disparitions.
Une jeune journaliste, Karin, va vivre avec les deux marins la recherche du trésor. Puis, dans le sillage de Bibert, tenter de récupérer les œufs fossiles.

Du Myanmar des Mokens, au Congo des Pygmées, en passant par Singapour, Malabo et Paris. Les jeunes gens parviendront-ils à échapper aux commandos, aux attaques de pirates et déjouer les complots ?

1

Le clapotis de l'eau sous la coque incite aux rêveries. Assis sur le bastingage Bibert contemple sans le voir le paysage qui l'environne. C'est le levé du jour et les bruits ne lui parviennent qu'étouffés. Les couleurs ne sont que des dégradés de gris, très doux.
Combien de matins l'ont vu pareillement saisi de cette songerie désabusée ? Hier, c'est aujourd'hui. Pourtant, le temps a fait son œuvre. Pour avoir déjà tenté d'en mesurer les ravages, il connaît la vacuité de sa tentative. En fait ce qu'il ressent surtout c'est une grande, une immense fatigue. Oui, c'est ça ! Son découragement n'est qu'un épuisement. C'est parce qu'il était fatigué des hypocrisies nécessaires à la vie en société, parce qu'il a voulu inverser les proportions entre authenticité et compromission, qu'il se retrouve à s'emmerder sur un bateau qui lui a coûté, beaucoup trop cher. Menant une vie de rentier (sans les rentes) de prétentieuses Marina, en fonds de ports-dépotoirs.

Alors, pourquoi continuer ce style de vie, pourquoi conserver malgré-tout cette passion pour la mer et les voiliers ? La seule réponse à peu près valable que Bibert puisse trouver est que, ce dont il est réellement épris c'est surtout d'une

idée, celle de la formidable liberté que peut, enfin que devrait procurer cette façon de voyager. De ce rêve, ne reste que le plaisir de la complicité et de la lutte avec les éléments, la mer, le vent, l'orage. L'illusion du choix, la joie d'être maître de sa destinée.
Quelques fois, au hasard d'une escale, il surprend des regards envieux. C'est gratifiant d'être envié pense-t-il, mais pas suffisant pour faire naître chez lui le sentiment d'appartenir à une caste de privilégiés, il connaît trop les revers de cette médaille.
Ce matin il va aller à la poste pour voir si le courrier qu'il attend est enfin arrivé. En passant par la petite boutique de la marchande de soupes, juste à la sortie du port, il sait y trouver Fred devant son premier café de la journée.

Banco ! Mais il n'est pas seul, une femme est assise face à lui, c'est peu banal. Bibert ne la voit que de dos, il est tenté de faire demi-tour et d'aller tout de suite à sa boîte postale. Trop tard, Fred l'a déjà repéré et lui fait un léger signe de la main. Son comportement est étrange, moins chaleureux qu'à l'accoutumée. La présence de sa voisine de table en est probablement la cause. Une légère hésitation, puis il se décide à les rejoindre, après tout rien ne presse. Signe de tête pour son ami : « Salut ! Main tendue pour la fille assise :

— Bonjour !
Elle se tourne légèrement pour lui faire face et lui rendre sa poignée de main.
— Bonjour, je m'appelle Karin, vous prenez un café avec nous ?
Bibert répond que non, il ne prend pas de café mais qu'il accepte de s'asseoir en leur compagnie. La femme, ou plus exactement sa présence, l'intrigue. Fred n'a pas fait de commentaires, qui est-elle et que fait-elle là ? Personne ne moufte. Comme souvent, après un instant de silence gêné, tout le monde prend la parole en même temps…
— Allez-y, honneur aux dames. Qu'alliez-vous dire ?

Karin, semble être ce que l'on appelle une quadragénaire sportive. Plutôt petite, bien que sa position assise ne facilite pas les estimations. Ses vêtements, trop amples, empêchent pareillement de se faire une idée sur sa silhouette. Elle doit être assez mignonne, pense Bibert qui a l'œil investigateur. En tout cas son visage, mince aux pommettes hautes, est de ceux qui lui parlent à l'âme. Curieusement, il en conçoit une sorte d'agacement. Je vais encore me comporter comme un malappris, se dit-il.
— Votre ami Fred me disait que vous avez l'intention d'écrire un livre sur vos aventures en

Afrique. Il paraît que vous avez trouvé des œufs de dinosaures.
Ainsi mis en cause, Fred se met sur répondeur, et semble très intéressé par le fond de sa tasse de café. Il ne perd rien pour attendre, celui-là !
— Ce n'est qu'une possibilité. En quoi cela peut-il vous concerner ? Vous êtes une amie de Fred ?
— Je suis une sorte de journaliste, enfin, en réalité j'écris des ouvrages qui sont plus proches d'un travail de reporter que de celui d'un auteur conventionnel. C'est à ce titre que je m'intéresse à votre expédition du fameux Mokélé-M'bembé. Mais j'ai l'impression que vous n'appréciez ni les journalistes en général, ni ma personne en particulier. Je me trompe ?
— Ne cherchez pas à noyer le poisson, mes sentiments envers vous n'ont rien à faire dans cette histoire. Comment Diable avez-vous eu connaissance de cette équipée ? À moins que Fred…
— Fred n'y est pour rien ! C'est moi qui l'ai abordé il n'y a pas plus de dix minutes. Je dois dire qu'il a constamment refusé de répondre à mes plus anodines questions. J'allais partir lorsque vous êtes arrivé.
— Pas de chance, alors ! Mais vous esquivez à nouveau ma question, comment, ou plus exactement, qui vous a informée.
— Rien ne m'oblige à répondre, vous savez bien que les journalistes, comme les flics, ne dé-

voilent que rarement leurs sources. Restez assis, je voudrais que nous fassions une sorte de pacte. Votre confirmation de cette découverte avec l'autorisation de la communiquer aux médias, contre mon aide pour la rédaction et surtout la publication de votre bouquin. Ça vous va ?
— Décidément, vous parvenez toujours à ne pas répondre directement. Croyez bien que j'en suis désolé, mais il n'est nullement dans mes intentions de pactiser avec qui que ce soit. Soyez assurée que je le déplore, vous êtes probablement une femme charmante. Restons en là et, si vous le voulez bien, adieu ! À plus tard Fred, on se retrouve à bord comme d'hab. Tâche de tenir ta langue, O.K ! »
Laissant le couple quelque peu sidéré, ignorant délibérément les protestations de la dame, Bibert sort de la cagna et se dirige vers la poste-office. Le préposé ne met pas dix secondes pour le reconnaître et se lancer dans une pantomime destinée semble-t-il à faire comprendre au marin, qu'aujourd'hui encore rien n'est arrivé, tout en lui épargnant un dialogue… incertain. Déçu il reprend le chemin du retour, s'arrêtant en passant pour faire quelques achats destinés à la cambuse du bord.

Déjà bien avant de dépasser les baraques qui masquent l'accès aux infrastructures obsolètes

du port, il fouille du regard pour essayer d'apercevoir *la Malay-Damsel*. Le nom ne l'indique pas, mais il s'agit d'une jonque de mer construite en Malaisie, trente tonnes et dix-sept mètres à la flottaison. L'échantillonnage des bois dont elle est construite ferait pâlir les vieux caphorniers qui avaient pour adage, élevé au rang de maxime intransgressible : « Trop fort n'a jamais manqué ! ». Gréée de deux mats supportant cent soixante-dix mètres carrés de voilure. La belle est dotée de deux cabines, plutôt exiguës mais joliment décorées. Un peu partout des panneaux de bois sculptés lui confèrent grâce et beauté. La silhouette reste caractéristique de ce type de navire, avec une timonerie découverte précédant un long château arrière. Il n'existe à bord aucun appareil électronique de navigation. Un vieux sondeur dit à éclats et un compas habillé de cuivre constituent les seuls équipements embarqués. Avec ses voiles ocre et sa coque noire il faut bien reconnaître qu'elle a fière allure, tranchant par ses élancements sur l'amas de coques passablement décaties, qui l'environnent.

Pour un marin un beau bateau est un bon bateau ! Réconforté par cette pensée, Bibert se laisse emporter par ses souvenirs. Au même endroit, un an en arrière, il prenait son premier mouillage sur les côtes Thaïlandaises. *Mélo des flots* était restée sur la route, à hauteur de No-

sy-bé au nord de Madagascar. La vieille coque n'avait pas supporté sa rencontre avec les vents violents qui soufflent dans cette partie de l'océan indien. Un passionné de vieux gréements lui ayant proposé de la restaurer, Bibert avait consenti à lui en faire cadeau. Heureux de ne pas abandonner sa vieille complice au lugubre sort des bateaux abandonnés.

C'est donc comme un vulgaire touriste qu'il débarqua à Ranong, petite ville de Thaïlande sur la côte ouest, dont la seule particularité, à ses yeux, était d'offrir une frontière avec l'extrême sud du Myanmar, l'ex Birmanie.
En bordure de la mer d'Andaman, là où les deux pays se partagent l'étroite péninsule, la côte est bordée par le magnifique archipel de Myeik. Les habitants du coin prononcent Beik, Myeik n'en est que la forme écrite. Sur les cartes il figure sous l'appellation de Mergui. C'était le nom donné par les Britanniques. Avec ses plages et sa nature vierge, l'archipel possède un potentiel touristique encore inexploité qui devrait largement supplanter les autres ressources locales, caoutchouc, produits de la mer ou nids d'hirondelles. Les topographes de la Royal-Navy ont recensé un peu plus de huit cents îles. Leur peuplement aquatique constitue un véritable trésor écologique. Sur les plus grandes la faune terrestre, préservée de l'emprise humaine, com-

prend des espèces sauvages telles que tigres, éléphants et rhinocéros. La plupart sont inhabitées, cependant quelques-unes abritent un peuple marin-pécheur (pas Martins, hein !) Les « Gipsy Sea » Gitans de la mer, qui migrent d'îles en îles au gré des saisons et des ressources halieutiques. Appelés Salon par les Birmans et Moken par…Eux-mêmes ! Ces nomades constituent sans doute le premier groupe ethnique à avoir vécu sur ce territoire.

L'une des îles, Lampy Kyun est sans conteste l'un des cadres insulaires les moins déflorés du sud-est asiatique. L'île montagneuse s'étend sur quatre-vingt-dix kilomètres de long et huit de large. Elle est couverte de forêts et traversée par deux rivières. On y trouve des aigles de mer, milans-pécheurs, perruches, calaos, gibbons, macaques, etc. Selon certains spécialistes, Lampy pourrait même abriter des espèces censées disparues ou d'autres encore inconnues. Comme le rhinocéros de Sumatra ou le Kouprey, par exemple.

En 2003 le gouvernement du Myanmar avait décidé d'ouvrir l'accès à cette partie de son territoire, après que toutes pénétrations, que ce soit birmane ou étrangère, y furent interdites pendant plus de cinquante années. Opportunité qui était cause de la présence de Bibert dans cette région du globe. Pour une part, l'autre étant sa rencontre avec Fred.

Plongeur professionnel, Fred avait travaillé pour la COMEX, une des rares sociétés Françaises à jouir d'une -excellente- réputation internationale. Puis il avait choisi de se mettre à son compte, en qualité de pilleur d'épaves. Il n'aimait pas trop s'étendre sur cette sombre période de son existence. Beaucoup plus prolixe sur la période où, ayant reprit du service au sein d'une entreprise qui effectuait des travaux sous-marins dans le port de Singapour, il avait hérité d'une belle jonque. Le propriétaire, un vague businessman Taïwanais, avait dû regagner son pays pour deux mois. Or les bâtiments en bois de construction traditionnelle ne sont jamais étanches à cent pour cent, loin s'en faut. Il faut presque en permanence évacuer l'eau des fonds. Ce qui nécessite de mettre régulièrement le moteur en route pour recharger les batteries qui permettent aux pompes de fonctionner. L'homme chargé de cet entretien avait simplement négligé de vérifier les crépines et la jonque était partie au fond du port. Seuls les mats dépassant de l'eau, l'épave constituait un danger pour la navigation. Les autorités portuaires avaient ordonné de l'enlever faute de quoi elles s'en chargeraient, les quatre mille dollars US de frais étant entièrement à la charge du propriétaire. Celui-ci, après avoir refusé le devis exorbitant présenté par la société que Fred représentait, proposa tout simplement de

lui en faire cadeau s'il le débarrassait du problème. Avec ses copains et le matériel de son entreprise, Fred renfloua l'épave et lui redonna vie. Remontant les côtes Malaises, il vint provisoirement s'abriter dans les eaux Thaï. Jetant son ancre dans une baie de l'île de Phayam, à quelques encablures du cottage loué par Bibert. Celui-ci n'aurait pas été dérangé outre mesure par ce voisinage, n'eut été le bruit du petit groupe électrogène installé sur le pont. Par son bruit agaçant il perturbait le calme du mouillage. À tel point que sautant à l'eau, Bibert fit, rageur, cent mètre à la nage pour lui demander de stopper son appareil, au moins la nuit. Invité à bord, il lui fut courtoisement bien que fermement, répondu : « Impossible ! Le groupe alimente une pompe. Si je coupe la pompe, je coule.

— Hein ! Et pourquoi ? Vous avez une voie d'eau ?

— Venez-voir, j'ai commis l'erreur de poser une dalle de béton, dans la cale. Croyant ainsi résoudre le problème du lest, tout en bénéficiant d'une surface parfaitement plane. Les bons plongeurs ne sont pas forcément bons marins. À présent l'eau qui s'infiltre le long des bordés ne peut plus, faute d'accessibilité, être étanchée de l'intérieur. Je n'ai qu'une solution pomper, jour et nuit en attendant le carénage prévu dans deux mois. »

Ce sont ces circonstances tragi-comiques qui marquèrent le début de leur amitié. Fred n'avait aucune idée de l'installation et du fonctionnement d'un gréement de jonque. Il fit donc appel aux compétences de Bibert, pour remédier à cette lacune. Le marin se fit un plaisir de gréer et essayer la nouvelle garde-robe.
Après avoir retrouvé sa voilure, *la Malay-Damsel* avait une fière allure et un nouveau capitaine. Bibert n'avait pas eu besoin de se faire prier outre mesure pour accepter la proposition de Fred : « Tu prends en charge les frais de remise en état, plus quelques petites dettes par-ci par-là, et tu deviens copropriétaire. Avec le titre de patron, vu que moi, la navigation, hein ! Si tu es d'accord, il ne te reste qu'à mettre sac à bord ! »

Associant leurs compétences, croisières et plongées, leur intention était de faire du 'charter'. Ils pouvaient embarquer quatre personnes, sans compter l'équipage, pour des croisières de plusieurs jours. En ballade à la journée (Day-charter), c'est plus de vingt passagers qui se répartissaient sur les superstructures du voilier.
Après distribution d'un dépliant comportant photos et texte en trois langues, Français, Anglais et Thaï, aux agences de voyage et hôtels qui foisonnent sur l'île, il ne leur restait qu'à attendre

de pieds fermes les touristes, qu'ils supposaient avides d'échappées nautiques. En réalité la haute saison ne dure que de décembre à mars, il y à bien une seconde (petite) haute saison, de juin à août. Mais le régime des vents forts qui sévit durant la Mousson de Nord/Est rends les sorties à la voile très hasardeuses, souvent impossibles. À chaque coup de temps annoncé, ils étaient contraints de se réfugier dans les ports offrant un abri. La jonque était bien sûr capable d'affronter les tempêtes, mais le bateau aurait souffert et les réparations pénaliser dramatiquement leur budget famélique. De plus, l'équipage ne recherchait pas volontiers la baston. Évidemment les chalutiers Thaïs qui faisaient de même, leur rendaient la vie insupportable. Radios au niveau sonore maximum, braillement des matelots, remugles puissants de poissons pourris, transfert à titre gracieux de rat, cafards et autres agréables vermines.
Ils devaient vite s'apercevoir qu'espérer gagner en trois ou quatre mois de quoi vivre et entretenir le bateau durant toute une année, relevait de l'utopie. Il fallait vite trouver autre chose pour faire bouillir la marmite. La caisse de bord ne contenait que des factures (impayées) et les clients ne figuraient plus qu'au titre d'abstraction dans leur environnement. Lorsque Fred qui fréquentait assidûment les bars et possédait un vaste réseau de relations, plutôt genre sac et

corde -ce à quoi il objectait que les Enfants de Marie ne sont pas supposés garnir les tabourets des bars à putes- obtint par l'une de ses connaissances, un Marseillais du modèle interdit de séjour, grand brasseur d'air toujours sur des coups d'enfer, un affrètement plutôt… particulier « Vouais, con ! Faut aller en Malaisie, acheter des cigarettes Marleboro et les livrer ici, con ! C'est pas compliqué, Té, con !
— Et ça rapporte combien ? (Con !)… À part les cinq ans de taule prévus par la loi Thaï ?
— Ben, heu ! Vous achetez à quatre cents Bath (environ huit Euros.) la cartouche et nous revendons un peu plus du double sur le marché. Y'a aussi une petite retenue pour l'infrastructure commerciale (?) Ah, oui, il faut aussi considérer les intérêts sur l'avance de pognon que nous consentons à Fred, il a pas un rond, votre collègue, peuchère ! Allez, un petit dix pour cent à déduire. Ça vous rapportera tout de même un bon paquet de blé.
— Oh ! Oh ! Nous pouvons charger au maximum soixante à soixante-dix cartons de cinquante cartouches. Et encore, en remplissant les cabines, ce qui nous obligera à dormir sur le pont. Donc trois mille trois cents cartouches, à trois virgule deux Euros la pièce, nous encaissons, voyons… À peine plus de dix mille Euros. Frais non déduits, fuel, bouffe, bakchich, etc. Et c'est

nous qui prenons tous les risques… C'est trop peu ! »

Pourtant, considérant que nécessité fait loi, ils ne tardèrent pas à faire voile vers les rives de la côte Occidentale de Malaisie, doublant Phuket et Ko Lanta, pour relâcher dans les eaux de l'archipel des îles Lankawi. Fred ventait les vertus de l'esprit d'aventure, dans le sillage des Monfreid et autres grands flibustiers. Bibert se contentait de lui casser méchamment le moral, en faisant le tableau de son avenir si, par malchance, il ne parvenait pas à rembourser ses copains.
Tout se serait probablement bien passé, sans un malencontreux coup de vent qui occasionna une avarie, légère, de gouvernail. Cherchant un abri pour effectuer les réparations nécessaires, ils embouquent l'estuaire d'une rivière bordée par les habitations d'un village assez important. Sous la pluie battante de cette fin de mousson ils fouillent des yeux les berges. Tentant vainement d'apercevoir, parmi la foultitude d'embarcations qui les encombrent, un lieu propice à l'accostage. Tous les bateaux de la région s'étant mis à l'abri pour laisser passer le mauvais temps, ils ne trouvent pas une place libre et continuent donc de remonter le courant. Soudain un claquement semblable à un coup de fusil, suivi de crépitements secs accompagnés d'une pluie d'étincelles, semble provenir de

l'avant du navire. Quelqu'un lance des pétards sur le pont ? Ou pire, quelqu'un leur tire dessus ! Pourtant les berges sont très éloignées. Ahuris, ils cherchent une explication rationnelle à ces phénomènes. Lorsque soudain, un énorme craquement au niveau du mat de Misaine leur fait lever les yeux et en une seconde comprendre la situation. Une ligne Haute tension traverse la rivière, grossie par les pluies et la marée haute de fort coefficient. Les pylônes sont sur chaque rive sans intermédiaires, aussi le ballant des conducteurs électriques est tel que le mat de misaine est venu s'y engager. Le premier câble n'a pas résisté, il a été sectionné net d'où le claquement. Le deuxième, venu au contact du troisième, provoqua crépitements et étincelles. Réunis, ils résistent et entraînent la rupture de la mature…« Arrière toute ! »
Trop tard, le grand mat vient à son tour au contact des satanés fils qui ne peuvent résister davantage et cèdent brusquement. Avec un sifflement de serpent en colère, ils tombent sur le pont puis dans l'eau. Fred regarde Bibert, stupéfait ; « Putain de putain ! T'as vu ça ? On a du pot d'êtres sur un rafiot en bois, sur un métallique on était son et lumière avant d'avoir compris !
— Tu la dis, bouffi ! Pour l'heure nous voici transformés en ponton. Et toute la rive droite

est plongée dans l'obscurité. Ça risque de chier pour nous ! »

À ce moment, l'hélice se trouve bloquée par un câble qui s'y est enroulé. Le moteur cale, le bâtiment brusquement libéré mais privé de propulsion, se met à dériver emporté par le courant du fleuve. Vite, vite, s'immobiliser. L'ancre est mise à l'eau en catastrophe, encore quelques longues secondes d'angoisse avant qu'elle ne croche. Tiendra-t-elle le choc ?
Ouf ! Ils sont enfin mouillés au milieu du lit de la rivière. Mais ils ne prennent pas le temps de savourer ce répit :
« Question discrétion, c'est plutôt réussit. Nous allons avoir une armée de flics, douaniers et autres, qui vont envahir le bord. Comment dissimuler les cartons qui encombrent toute la cabine ? »

Clic ! Le mot flic lui donne une idée. Saisissant une cartouche de gaz défensif du genre de celles utilisées par les vigiles, Bibert en pulvérise une longue, très longue giclée dans le carré, après avoir soigneusement clos hublots et panneaux. Impossible après cela, pour qui que ce soit, de pénétrer à l'intérieur impunément. Reste à expliquer aux curieux éventuels qu'il s'agit d'une erreur de manipulation. Dupes ou pas, personne ne sera en mesure d'y aller voir,

pendant une bonne dizaine d'heures. C'est inespéré, suffisant pour leur permettre d'aviser. Laissant Fred mettre un peu d'ordre à bord, il saute dans l'annexe pour aller s'expliquer avec les agents de l'agence locale d'électricité. Aucun doute, ça ne va pas être triste. Bibert a le temps d'envisager les pires scénarios en gravissant le chemin.

La prise de contact ne semble pas faite pour apaiser ses craintes. Après avoir, longuement et à plusieurs reprises, expliqué son cas aux ahuris qui se tiennent dans le hall, il est enfin invité à pénétrer dans le cloaque qui tient lieu de bureau pour celui qui doit être l'employé-chef. L'homme est vautré sur une sorte de grabat d'où il ne se lève même pas, pour l'écouter avant de déclarer : « Ça va vous coûter un million de dollars !

— Hein ! Mais je suis loin de posséder une telle somme, vous me prenez pour un Américain ?

Il s'attendait à des transactions portant sur des sommes élevées. Mais là on frise le canular.

D'un geste fataliste Bibert pose ses papiers et ceux du bateau sur la table en déclarant :

— Tenez saisissez tout, jetez-moi en prison, je m'en moque. Il y aura un procès et, puisque vos câbles non signalés constituent un danger pour la navigation, le tribunal appréciera.

Il se rend bien compte que le type voit avec consternation s'échapper les dollars qu'il allait

lui réclamer. D'ailleurs, après avoir fait semblant de réfléchir, celui-ci annonce avec résignation :
— OK ! Alors, trois mille dollars, ça vous va ?
— Non, je n'ai que cent dollars sur moi, je ne peux pas payer un Ringgit de plus !
— Oh, là, là ! Vous êtes vraiment un chip-Charly, la prochaine fois, faudra prévoir plus large. Enfin, ça ira cette fois ci. Mais c'est vraiment pour vous rendre service.
— Merci beaucoup, monsieur le responsable. J'apprécie énormément votre magnanimité, j'en parlerai d'ailleurs autour de moi.
— Oui ! Mais, en contrepartie vous resterez demain sur place, cela permettra aux techniciens de monter dans vos mats, enfin ce qu'il en reste, pour effectuer les réparations sur les lignes que vous avez endommagées. Heu ! Si vous pouviez me remettre la somme discrètement pendant que nous sommes seuls, cela m'arrangerait. Je vous ferai un papier attestant que vous êtes OK.
— Ah ! Yes, yes ! Mais je n'ai pas d'argent sur moi. Je n'ai que ma carte Visa.
— No problème, je vous emmène au distributeur bancaire, ma mobylette est garée devant le bureau, allons-y. »

Trente minutes plus tard, il empoche la poignée de billets et sans autres formalités, laisse Bibert planté là. Le marin est soulagé de s'en tirer à si

bon compte et très pressé d'aller voir comment Fred a géré la situation. En tous cas, pas question de risquer ce qui reste de mature pour que ces guignols fassent leur boulot.
De retour à bord, il trouve son associé en train de palabrer avec la police fluviale. Visiblement dépassé par les événements, il tente avec une certaine véhémence, de s'opposer à leurs tentatives. Les policiers veulent, évidemment, pénétrer dans le carré.
Bibert viens à son secours : « Laissez-moi vous expliquer, mon matelot veut seulement vous éviter d'être malades. Nous avons eu un…Incident, une bouteille de gaz c'est répandu à l'intérieur. Il est très dangereux de le respirer. »

Bien entendu ils sont pour le moins sceptiques et le lieutenant ordonne sèchement à l'un de ses sbires d'aller vérifier ce qu'il en est. L'homme ouvre le capot de descente, avance la tête à l'intérieur. Quelques longues secondes, tous les regards sont fixés sur son dos. Lorsqu'il se retourne les yeux larmoyants, il crache littéralement ses mots, assortis de quintes de toux.
« C'est irrespirable mon Lieutenant ! Faut attendre demain pour aller contrôler.
— Bon, nous reviendrons demain. Ne bougez pas d'ici jusqu'à notre retour.
— Entendu mon commandant, si vous le permettez, je passerai vous voir demain matin à

votre bureau pour vous remercier de votre bienveillante compréhension. »

Habitué des usages locaux, il n'ignore pas qu'une bouteille de whisky judicieusement glissée l'incitera probablement à oublier de venir tenir sa promesse. Tout heureux du déroulement inespéré des événements, nos contrebandiers décident d'aller à terre s'offrir un repas réparateur, et jeter un œil connaisseur sur les ressources villageoises.
Quelques heures plus tard, bien restaurés et délicatement massés, ils regagnent le bord. Pour constater qu'ils ont eu de la visite. Durant leur absence l'ancre avait chassé et des pécheurs étaient venus pour reprendre le mouillage. Ils en avaient profité pour les débarrasser d'une veste de ciré et de jumelles, dont manifestement les propriétaires n'avaient plus l'usage vu qu'ils les avaient laissés sur le pont. Bibert bondit dans l'annexe pour aller se plaindre auprès du chef de village. Il n'est pas la, mais sa femme assure qu'il sera de retour dans moins d'une heure. Acceptant l'augure et remerciant la brave femme, il retourne à bord faire part à Fred du succès mitigé de sa démarche. Ils ne se berçaient donc pas d'illusions, lorsqu'à leur grande surprise ils virent arriver ce brave homme leur rapportant la veste et les jumelles, les assourdissant d'excuses et d'explications

aussi confuses qu'embarrassées. Du moins c'est ce qu'ils en déduisent, vu qu'ils n'entendent rien à son discourt. À tout hasard ils lui proposent de boire une bière avec eux, geste qui sembla le toucher car en partant il tint à les mettre en garde : « Vous ne tiendrez jamais sur votre mouillage, même en affourchant sur deux ancres. Le courant du fleuve est très fort avec les crues de mousson. Au moment de la renverse de flot, le jusant vous emportera comme un fétu. Venez donc vous amarrer à couple de mon bateau, il est fixé aux pilotis de ma maison. Vous serez plus tranquilles. »

Il avait raison le courant était vraiment très fort. Le fleuve en crue charriait des îles entières de jacinthes d'eau mêlées à de nombreux débris. Ceux-ci, s'amoncelant sur leur étrave en augmentaient la masse et le poids qui s'opposaient aux eaux puissantes. Vers trois heures du matin un horrible craquement les réveille et les fait bondir sur le pont. La pluie avait reprit, la nuit d'un noir d'encre ne se prêtait bien sûr pas aux observations attentives, cependant en un coup d'œil ils avaient saisi la situation. L'horreur absolue, vision d'épouvante. La jonque, le chalutier de leur voisin et sa maison, tout était emporté par le flot torrentueux. L'ensemble n'était qu'une masse dérivante au milieu du fleuve, la proie des eaux écumantes. Ils cherchent frénéti-

quement à couper les cordages qui les lient à cette entité tournoyante au milieu de nulle part. Y parvenant à force d'efforts, pour, à la vitesse d'un suppositoire dans le fondement d'un pédéraste, dépasser les jetées du port et sortir de la passe. Ils se retrouvent en pleine mer, juste le temps de voir disparaître dans les limbes le pécheur et sa famille blottis sur leur embarcation, tentant fébrilement de désolidariser esquif et maison, cette dernière étant en train de sombrer dans les eaux noires. Finalement les événements les avaient servis, plus de cas de conscience pour savoir s'il faut respecter l'autorité ou prendre la fuite.

En route vers leur port d'attache ils avaient le sentiment de s'en être sortis plutôt bien. Seule une petite inquiétude continuait de les préoccuper. Une personne, au moins, avait aperçu quelque chose. Ce policier qui avait procédé à l'inspection rapide, il avait forcément eu le temps de distinguer les caisses, pourquoi n'avait-il rien dit à son supérieur ? Dans l'immédiat, la question passa au second plan, pas le temps d'y penser, le navire réclamait toute leur attention.

Le vent est fort, environ quarante Nœuds soit plus de soixante-dix kilomètre/heure. Un ris dans la grand voile ils filent bâbord amure. De-

puis la barre où il effectue son quart Bibert observe Fred qui tente de pécher dans le sillage. Lorsque qu'il lève la tête pour un tour d'horizon machinal, il éprouve un choc. L'embarcation longue et noire qui se rapproche à grande vitesse, présente toutes les apparences des fameuses cigarettes, ces embarcations très puissantes, ultra rapides, utilisées par les Pirates et les contrebandiers. Les vrais !
« Hé, matelot ! Look un peu, sur le travers avant.
— Oh, merde alors ! Qu'est ce qu'on fait ?
— Que pouvons-nous faire ! Toute fuite est impossible, pas question d'opposer une résistance. Il me semble bien distinguer une mitrailleuse M.60. Sur son avant.

À ce moment, Fred qui a l'œil perçant, et de bonnes jumelles, pousse un cri :
— Ce n'est probablement pas meilleur pour nous, mais ce ne sont pas des pirates, nous avons la visite de la police ! »

Effectivement, ils distinguent à présent les uniformes caractéristiques des flics du coin. Ceux-ci se rangent sur le côté et prestement un galonné enjambe le bastingage. Sans qu'il le demande, Bibert lui tends les papiers avec une bouteille de Whisky, cadeau toujours apprécié même en pays musulman. Le gradé affecte d'ignorer le

geste et interroge d'un ton rogue : « D'où venez-vous où allez-vous et que transportez-vous ?
— Bonjour ! Nous venons de Penang et nous espérons aller à Ranong, nous ne transportons aucun fret, rien !
— Comment cela ? Nothing ! Leur aplomb semble le sidérer. Il s'attendait sans doute à les voir essayer de prétendre transporter des pommes de terre ou des pantoufles. Il veut vérifier et entreprend de descendre dans le carré pour une investigation plus poussée. Bibert et Fred ont veillés à ce que de forts relents de gaz y stagnent encore. C'est donc quasi immédiatement qu'il ressort, en se frottant les yeux. Pour tenter de désamorcer l'explosion de colère qui risque de suivre, Bibert entreprend une longue explication en anglais de cuisine, affirmant qu'ils ont été victimes d'une agression lors d'une escale et que, dans l'intérieur confiné d'un navire, les effets en sont longs à se dissiper ! C'est alors que Fred pris d'une soudaine inspiration s'engouffre dans la descente en bloquant sa respiration, et ressort trente secondes plus tard, demi asphyxié mais triomphant, avec…une cartouche de Marlboro à la main. Bibert en reste muet de saisissement, tandis que son ami un sourire épanouis sur la face, fourre les cigarettes dans la main du flic. Celui-ci doit aussi être estomaqué, car il regagne son bord, en aboyant un

ordre bref. La vedette démarre, s'éloigne un peu et revient dare-dare reprendre position le long du bordé. Les navigateurs se regardent avec une sourde angoisse. Sûr que le policier a reprit ses esprits et reconsidéré la situation. Bibert en veut à Fred pour son initiative qui risque de leurs coûter cher. Debout sur l'avant de son embarcation, le policier embouche son porte-voix pour… leur enjoindre de se méfier : « Des pirates sévissent dans la zone prenez garde et éloignez-vous des côtes. Avez-vous rencontré des navires suspects ?
— Non ! Nous n'avons rien remarqué, mais merci ! Nous allons ouvrir l'œil.

Fred qui n'en rate pas une ajoute, à haute voix.
— Tu parles, vaut mieux tomber dans les pattes de vrais bandits que dans celles de ces pourris.
Alors, dans un Français des plus correct, le flic leur adresse un sec :
— Je vous le souhaite, messieurs ! »

Depuis le matin, ils naviguent dans les eaux territoriales thaïlandaises, persuadés d'être hors d'atteinte. Pourtant, à la tombée de la nuit, un gros bateau de pêche attire leur attention.
« Regarde, il est vraiment en piteux état on ne peut même plus lire ses marques d'identification. Il n'a pas non plus de pavillon de nationalité et son comportement n'est pas normal. Il tire

des bords comme s'il était en pêche, mais on ne voit aucuns filets. S'il voulait s'approcher de nous sans éveiller notre attention, il ne procéderait pas autrement. »

C'est bien cela ! La nuit est tout à fait établie lorsque cet inquiétant bâtiment vient faire route à leur hauteur, sans d'avantage manifester l'intention de les approcher, réglant son allure sur celle de la jonque. Pas de feux à leur bord, mais ils devinent des regards attentifs fixés sur eux. « Ils tentent d'évaluer notre capacité de résistance et attendent d'être dans les parages de leur repaire pour passer à l'action. Ce sont indubitablement ces pirates que tu préfères, Fred ! Dès que la lune sera haute ils pourront se rendre compte que nous ne sommes que deux. Je ne donne pas cher de notre peau ! Avant le matin ils seront redevenus de paisibles pêcheurs. Les policiers pourront toujours essayer de leurs courir après.

Fred le regarde comme s'il était le diable.
— Oh, Pute borgne ! C'est que je ne me sens pas une vocation de Boat people, moi ! Ils sont au moins vingt sur ce rafiot, on ferait mieux de flanquer la cargaison par-dessus bord et de filer pendant qu'ils s'échineront à la récupérer.
— Bonne idée, ils en ont pour une à deux heures à tout repêcher et après ils voudront

nous retrouver pour voir si, par hasard, on n'aurait pas encore un petit quelque chose à leur refiler. Considère qu'ils ont huit cents chevaux dans leurs machines, et nous à peine cent soixante. Toutefois, je crois que tu as mis le doigt sur la bonne formule, nous allons les inviter à bord et leur proposer une transaction.
— T'es fou ! Ils vont nous découper en rondelles ! La transaction portera sur le nombre de celles-ci. Autant se foutre à l'eau tout de suite.
— Ne m'emmerde pas, qui est le maître à bord… Pour le moment, hein !

Fred ne moufte plus, ils manœuvrent pour se rapprocher ostensiblement des pirates. Ce faisant, Bibert ne succombe pas à une crise suicidaire. Son regard est tombé sur un paquet postal, que la rapidité des événements récents ne leur a pas laissé le temps de ranger. En le voyant, les circonstances qui les avaient amenés à le poser sur le poste de barre, lui reviennent en mémoire.

Quelque temps auparavant ils avaient sur les conseils d'un ami, pris la décision de se mettre en règle. Exerçant jusque-là, leur activité commerciale en parfaite illégalité. Les choses auraient pu rester en l'état, vu le manque de curiosité des autorités Thaïs.

À Bangkok, Bibert étais allé voir l'autorité maritime pour procéder aux démarches nécessaires. Il fallait, entre autre, répondre à un questionnaire.
« Combien de personnes pouvez-vous embarquer ?
— Vingt !
— Combien avez-vous de gilets de sauvetage ?
— Heu ? Vingt, évidemment.
— Combien de fusées rouges, avez-vous à bord ?
— Heu ? Combien en faut-il ?
— Six !
— Mais évidemment, nous en avons… six !
— Combien de fusées-parachute ?
— Excusez-moi, combien en faut-il déjà ?
— Six, aussi…

À ce stade, Bibert commence à penser que s'il répond en posséder précisément le nombre réglementaire, le préposé va finir par avoir un doute et risque d'exiger de venir contrôler. Or ils n'ont, en tout et pour tout, qu'un vieux gilet faisant fonction de par-battage.
— Ah ! Il m'en manque trois !
— Hou, la, la ! Fallait pas me le dire. Maintenant je suis obligé de vous demander de vous en procurer.
— Bon, qu'à cela ne tienne, s'il vous plaît, où peut-on acheter ces articles ?

— AH ! Ben, justement, il n'y en a pas sur le territoire. Faut aller à Hong-Kong où à Singapour.
— Hein ! Aussi loin. Mais comment font les autres navires de transports de passagers, ou autres ?
— Ben, ils ne font pas votre bêtise, ils déclarent en avoir le nombre voulu… »

Il retiendrait la leçon. En attendant il lui fallait régler le problème qu'il s'était créé. Restait la solution de commander en France, par correspondance les fusées incriminées. Une lettre, un chèque, quelques jours plus tard par 'colis Express', ils recevaient le paquet. Depuis oublié il était resté la, sur la timonerie en attente que l'un d'entre eux se décide à le ranger.

Les deux navires naviguent de conserve, bord à bord. En pidgin force gestes à l'appui, Bibert convie le capitaine à monter sur la jonque. D'abord réticent, il finit par accepter mais se fait accompagner par quatre farouches gaillards. L'initiative est inhabituelle, donc inquiétante. Toute leur attitude respire la suspicion, parfait cela va servir les buts de nos amis.
« Savez-vous ce que nous transportons ? Bibert s'adresse à leur chef.
— Oui ! Nous avons eu le renseignement dès que vous avez chargé la marchandise.

— Bien sûr, mais peut-être ne savez-vous pas que nous transportons aussi de la dynamite ! Comprenez-vous ?

Évidemment il comprend, mais soit-il ne le crois pas soit il s'en fout complètement. Cela ne va pas du tout dans le sens espéré.
— Non, non ! Vous devez me croire et pas vous en foutre du tout. Regardez ce que je tiens en main !
Joignant le geste à la parole, Bibert se saisit d'une fusée parachute. Heureusement ce modèle est inconnu de ses interlocuteurs, après avoir dégagé le fil de mise à feu il explique lentement et très calmement :
— Si je tire là-dessus, boom ! Plus de bateau, plus de cargaison et plus de pirates !

Le pirate en question ne semble pas préoccupé par la démonstration. Comprends t-il bien ? Dans l'affirmative, que compte t-il faire ? Le mieux est de lui poser la question. C'est alors que, d'un ton calme, le vieux forban demande.
— Où veux-tu en venir ?
— Fifty-fifty ! Nous vous remettons la moitié du chargement et vous nous laissez partir. Sinon, plaff ! Plus rien ! »

Tourné vers ses hommes qui suivent, sans y rien comprendre, la conversation, il braille des

explications (ou donne l'ordre de les réduire en protéine à poisson.) Suite à quoi il se met posément assit en tailleur et invite Bibert à en faire autant. Alors commence le marchandage, les pirates leur font parvenir du thé depuis leur cambuse. Bibert se fais l'effet d'un vendeur de bagnoles en train de fourguer une tire volée à un flic. Il cède sur l'abandon de trente caisses soit près de soixante-dix pour cent de leur opération. Trop heureux s'ils parviennent à s'en tirer à si bon compte, au moins récupéreront-ils une bonne partie de leur mise. Fatalistes, résignés, ils assistent au départ de leurs 'clients' après un transbordement mené avec célérité, chacun pour des raisons opposées étant peu désireux de faire traîner les choses.

Ils entamèrent le dernier bord sur la route du retour. L'ambiance, sans être mauvaise, n'était pas empreinte d'une franche gaieté et l'air ne retentissait plus des chants de la bonne vieille marine à voile.

2

Ni le Day-charter ni la contrebande ne faisant décidément recette, Fred avait repris le chemin des Bars. C'est là qu'il va rencontrer Waree, une entraîneuse qui vient de se faire larguer par son protecteur. Elle est folle de rage et trouve dans la boisson un dérivatif à sa colère. Passablement éméché lui aussi, le marin propose de lui offrir un verre.
Ils se plaisent et finissent leur nuit à l'hôtel. Pour se venger de son ex-protecteur, un Chinois de Hong-Kong appartenant aux mafias asiatiques, la jeune femme décide de lui faire part d'une information dont elle ne connaît pas la valeur. Elle a simplement surpris des conversations téléphoniques qui lui laissent supposer que celle-ci revêt une assez grande importance. D'après ce qu'elle a compris, dans une île, au large de Myeik, des événements se sont déroulés qui laissent prévoir une découverte susceptible de générer beaucoup d'argent ! Elle n'en veut, ou ne peut pas dire d'avantage. D'ailleurs Fred s'en fout superbement, il est amoureux fous, et se soucie comme d'une guigne des antécédents de sa nouvelle Dulcinée. Ce n'est que lorsque Waree, qui éprouve réciproquement une tendre attirance pour le matelot, lui confirme

qu'elle est certaine que cette affaire n'est pas anodine, qu'il se décide à en parler à Bibert. Évidemment, celui-ci estime le dossier trop mince pour envisager une action quelconque.
« Tout n'est que vagues suppositions et larges approximations, rien n'est confirmé ou vérifié dans cette histoire !

Ils finissent par convenir qu'il faut en apprendre d'avantage. Pour ce faire, il existe deux façons de procéder. Soit poser directement les questions complémentaires à l'ancien 'protecteur' de Waree, soit aller fouinasser dans la région concernée. Penchés sur une carte marine, Bibert donne son avis ; « Lampy, ce ne peut être que l'île de Lampy Kyun. Pas évident d'obtenir une autorisation de naviguer dans ces parages ! Quant à cuisiner le mac, pardon l'ex-mac de ta… heu, copine, j'imagine les implications.

Fred partage l'essentiel de l'analyse de son copain, mais il est un peu vexé du ton pris par celui-ci.
— Ma copine comme tu dis, peut encore nous donner un sérieux coup de pouce, quoi que tu en pense. Et je me permets de rappeler à Mossieur, que sans elle, nous n'aurions jamais eu cette information aussi vague soit-elle. Waree n'est pas une buse, elle est diplômée es

sciences, vu le niveau de son contact nous pouvons lui accorder une certaine crédibilité.
– Bon, mea-culpa ! Loin de moi l'intention de mésestimer la valeur de mademoiselle Waree. Pour être franc, je la trouve très sympathique, et mignonne en plus. Dis-moi, en quoi consiste ce coup de pouce dont tu viens de faire état ?
— Tin Moe Naing !
— Quoi ? Tu parles en quelle langue ?
— Tin Moe Naing, prononce Timonay ! C'est un homme très important de la junte Birmane. Proche du premier ministre, et de Waree. Tu saisis !
— Heu, oui ! Mais en quoi peut-il nous aider ?
— Ben tu me déçois, l'autorisation dont nous avons besoin. Lui peut nous l'obtenir, faut seulement demander à ma copine bien sûr ! »

Le haut fonctionnaire semble ne rien pouvoir refuser à la gracieuse Waree. Rendez-vous est pris, à Yangon (ex Rangoon.) au ministère du tourisme. Bibert a tenté de se défiler, outre qu'il ne goûte guère les rodomontades officielles ou non, il redoute les comparutions en compagnie de Fred. Ce dernier est court et sec, type calabrais. Tandis que Bibert est grand, mince, d'allure nordique, blond aux yeux bleu pales. Le duo, par le contraste qu'il offre, prête trop facilement à sourire. Ni l'un ni l'autre n'apprécie les moqueries quand elles n'ont que les particulari-

tés physiques pour cibles. Mais rien à faire, Tin-Moe-Naing veut les rencontrer tous les trois, car il a tenu à ce qu'ils soient accompagnés de Waree, en qualité d'assistante interprète. Secrètement, Fred formule des vœux pour que le rôle de son amie se limite bien à cette unique fonction.

Une heure de vol entre Bangkok et la capitale du Myanmar. Depuis peu l'obligation d'acheter la monnaie réservée aux seuls touristes n'est plus en vigueur. On peu payer indifféremment en Khat ou en US dollar. Le trio s'engouffre dans un taxi, limite épave, mais les moins éprouvés ont déjà été réservés. Immédiatement ils découvrent une des nombreuses particularités locale, après l'indépendance le nouveau gouvernement non content de changer le nom du pays passant de Birmanie à *Unions des Nations Myanmar*, voulu aussi effacer toutes traces de l'ex-colonisateur. C'est ainsi que le nouveau code de la route impose une circulation à droite et non plus à gauche comme l'exigeaient les Anglais, cependant l'essentiel du parc automobile provient des puissants états voisins, Inde et Thaïlande. Résultat, il faut rouler à droite avec des véhicules conçus pour la conduite à gauche. Si l'on y ajoute qu'il n'existe ni auto-écoles ni permis de conduire et que les taximen tiennent plus du kamikaze que du pilote moyen, on ob-

tient un cocktail dont les touristes aventureux se souviennent avec terreur…Quand ils en réchappent. Heureusement la circulation est clairsemée, les voitures privées étant encore l'apanage de la nomenklatura. Le ministère du tourisme se trouve dans le quartier des ministères, ce qui est logique et pratique, car proche de Sulé Pagoda et de leur Hôtel, le *Traders*, sur Anawrahta road.
C'est un peu à leur corps défendant qu'ils sont logés dans le vieux et coûteux palace. Les chambres ont été retenues par Waree laquelle semble considérer qu'ils ne peuvent, sans déchoir gravement, choisir un hébergement moins luxueux. Appréhension du futur montant de la note, est tempérée par le soulagement de constater qu'ils n'auront pas à faire appel aux taxis pour leurs déplacements.
De l'extérieur, le bâtiment qui abrite le ministère, n'est absolument pas à classer dans la catégorie luxe, ne se différenciant d'ailleurs pas de ses voisins. L'intérieur lui est carrément crasseux, positivement misérable ! L'escalier qui conduit aux bureaux de l'étage, dont la rampe noire de graisse, les marches couvertes de crachats et de jus de chiques, sembleraient mener à une sombre geôle plutôt qu'au bureau d'un ministre, qui a en charge de promouvoir son pays. Gravissant ce sombre réduit, Bibert se demande si leur démarche est bien raisonnable.

Renforçant ses craintes, après avoir patienté devant une bonne dizaine de portes, on leur signifie que le ministre n'est pas la. Retenu par ses obligations (?) L'affaire semble mal engagée et ils s'apprêtent à renoncer. Cependant, après une succession de coups de téléphone, ils finissent par obtenir une information positive. Son excellence les attend pour déjeuner au Karaweik-Palace, situé au bord du lac KanDawGyi. Heureusement le lac est tout proche du centre-ville.

L'homme qui les attend est énorme, attablé seul devant une impressionnante table, il est occupé à manger tandis qu'un aréopage de conseillers, gardes, ou autres personnages au statut mal définis, se tiennent sur des chaises un bon mètre en retrait. Grande classe, il se lève pour les inviter à prendre place autour de sa mangeoire. Waree a même droit à une courbette et un baisemain, assorti il est vrais d'une œillade complice qui gâche un peu le sérieux du cérémonial. Les serveurs s'empressent et, sans qu'aucuns des convives n'aient pu faire un choix, une farandole de plats fait son apparition. À l'issue des agapes, il faudra attendre les liqueurs puis les cigares pour que l'excellence daigne enfin aborder le sujet qui préoccupe ses interlocuteurs. Son anglais est un peu… particulier et Bibert doit faire des prodiges d'interpréta-

tion pour arriver à suivre la conversation. Celle-ci en fait, se résume à un monologue, car le bonhomme se pavane, fier d'exhiber ses amis étrangers et se livre à une véritable représentation à l'intentions des rares autres convives, riant très fort et presque toujours sans raisons apparentes. Brusquement il semble éprouver l'impérieux besoin de mettre un terme au repas et à l'entrevue. Sur de brèves salutations, comme un seul homme, ministre et courtisans s'engouffrent dans les limousines qui attendaient.
Dès qu'ils se retrouvent seuls, Fred qui n'a pratiquement rien suivi, trop occupé à déguster les crabes qu'un serveur lui préparait à la demande, interroge son associé ; « Qu'a-t-il dit exactement ? J'ai cru comprendre qu'il est d'accord pour nous accorder une autorisation, valable huit jours. Mais c'est quoi, son histoire de Mokens morts, de grottes et de pressions Sino-japonaises ?
— Tu as bien compris pour le Border-pass, nous pourrons faire prolonger si nécessaire. Pour le reste, tu aurais pu interrompre tes mastications, au moins pour lui donner l'illusion que tu t'intéressais à ses paroles. N'oublie pas que c'est nous qui sommes demandeurs, pas lui !
— Oui, c'est vrai mais c'est la première fois que j'ai le plaisir de déguster du crabe avec un larbin qui me brise les carapaces pour ne me laisser

que le plaisir d'avaler. D'habitude c'est autre chose qu'ils me brisent, ces loufiats. Allez, vas' y, je savais bien que je pouvais compter sur ton sérieux !
— N'essaie pas de m'embobiner avec tes compliments de faux-cul. Si tu n'avais fait passer ton estomac avant ton cerveau tu aurais entendu qu'il faisait allusion à deux Mokens, retrouvés morts sur une plage de la petite île de Nyaukni. Au passage, tu peux remarquer que mon intuition se révèle exacte. Bon, je te rappel aussi que les Gypsy-Sea sont capables de plonger en apnée pour pêcher, jusqu'à des profondeurs atteignant soixante mètres. Ceux du groupe auquel les cadavres appartenaient ont déclarés aux autorités venues pour enquêter, que d'autres plongeurs avaient remarqués des grottes ou fissures sur les flancs immergés de cette île. Les morts seraient ceux qui ont voulut pénétrer dans ces ouvertures. Les causes réelles des décès n'ont pas été divulguées ou élucidées. Le périmètre a été mis sous surveillance. Ce qui signifie que l'armée est sur les dents.
— Oui, et les Chinois ou les Japs, ils viennent faire quoi la dedans ?
— Franchement je ne suis pas très sur d'avoir bien compris. Il me semble que des spécialistes venus de ces pays vont s'occuper du problème. Il n'a pas fourni d'indications sur les raisons de

cet étrange intérêt, venant d'états aussi puissants.
— Mais pourquoi nous donne-t-il toutes ces informations ? Nous lui demandions une simple autorisation, pas un communiqué de presse.
— Déjà pour nous prévenir de ne pas aller traîner nos tongs dans ce secteur « Très surveillé ». Probablement aussi, pour nous en foutre plein la vue. Waree a dû lui faire part de notre intérêt pour ce fait-divers et il a voulu jouer un peu avec nous. Il doit nous prendre pour des cons, du même modèle que les Américains qui constituent la quasi-totalité de ses interlocuteurs.
— Bon, tu en pense quoi ?
— À ton avis ? Nous avons les Border-pass, autant en profiter pour visiter cette magnifique région. D'ailleurs, pourquoi ta cop…Heu, Waree, ne nous accompagnerait-elle pas ? Elle pourrait nous être certainement utile ! »

Le sourire qui illumine la face généralement austère de son ami, confirme qu'il avait tapé juste. Le soir même ils prenaient l'avion pour Kau-Saong, bourgade située juste en face de Ranong.

Faute de routes, l'accès à cette bourgade frontalière n est possible que par mer. Ou par le vol bimensuel qui assure (?) les liaisons avec la capitale. La ville est un Check-point, de nombreux

touristes y viennent pour faire renouveler leurs vingt-huit jours d'autorisation de séjour dans le royaume Thaïlandais. Elle constitue, en outre, une place de choix pour de nombreux trafics. On n'y trouve malheureusement qu'un seul véritable hôtel, le *Honey-Bear*. Il produit son électricité grâce à un groupe électrogène énorme et tonitruant, placé juste sous les fenêtres des chambres. Celles-ci sont chères, sommairement équipées et leur climatisation n'est qu'une illusion ce qui fait d'autant regretter le vacarme du générateur. Nos amis n'y traînent pas outre mesure et partent au bar-restaurant *Moby-Dyck*, qui fait aussi agence de voyage et point de ralliement pour les étrangers. Situé en bord de mer, il jouxte les cabanes de l'immigration et de la douane. De la première, s'échappent des cris. Un attroupement indique que la quiétude routinière y est fortement ébranlée. Intrigué Fred s'approche pour voir de quoi il retourne. Bibert se contente de ralentir le pas, gardant son cap pointé droit sur une table de la terrasse, providentiellement disponible. Il a le temps de commander, puis de boire, une bière locale avant de voir arriver une petite troupe parmi laquelle, à sa grande surprise, il distingue son matelot. Celui-ci semble mal à l'aise et arbore un sourire crispé. Le groupe s'arrête devant le marin, qui n'en croit pas ses yeux : « Ben, ça alors ! Mais vous êtes Karin ! Qu'est ce que vous foutez ici ?

J’espère que votre présence n’a rien à voir avec nous. Enlevez-moi un doute affreux !
— Heu, si ! En fait, quand Fred m’a dit que vous partiez pour Rangoon je savais n’avoir que peu de chance de vous y retrouver. Tandis qu’ici, Hein ! Vous finiriez bien par y passer, surtout avec votre voilier.
— Mais nom de Dieu, vous voulez quoi, à la fin ?
— Ne vous énervez pas. Vous n’avez pas accepté ma proposition de collaboration, soit, alors je vous propose maintenant un partenariat. Vous n’allez pas toujours refuser les mains tendues, merde ! En plus j’ai avec moi LE type qui est capable de mettre toutes les chances de notre côté, pour réussir.
— Écoutez Karin, je sens que vous allez nous pourrir la vie jusqu’à ce que j’en passe par vos conditions. Autant gagner du temps., OK ! Vous êtes embauchée, et maintenant on fait quoi, et c’est qui ce type ? Superman ? Zorro ?
— Mes amis, je vous présente Win Shambhala, qui nous accompagnera pour la suite du voyage. Win, voici miss Waree, Fred et Bibert, mes nouveaux collaborateurs. »

Bibert s’étrangle avec sa bière et Waree part d’un grand éclat de rire, la glace est rompue. Win est un homme de taille moyenne, mince mais que l’on sent tendu comme une corde d’arc. Birman par son père Thaï par sa mère. Il

maîtrise, outre une foultitude d'idiomes et de dialectes locaux, cinq langues dont le Français et bien sûr l'Anglais, en plus de ses langues d'origine. D'allure sportive et décontractée, il apparaît d'emblée comme très sympathique. « Merci de ne pas me jeter aux chiens ! Je ne suis pas the big men mais par mes contacts et ma connaissance du coin, je peu modestement vous rendre quelques services. Pour vous éclairer sur mes motivations, premièrement j'ai énormément besoin d'argent, comme tout le monde ou presque, Et par-dessus tout j'ai une immense dette envers Karin, je lui dois de ne pas être en train de finir mes jours en taule… Alors, comme on dit chez vous, les amis de mes amis, etc. Bon, qu'elles sont vos intentions exactement ? »

Le gaillard n'y va pas par quatre chemins, nos aventuriers sont un peu pris au dépourvu. Chacun regarde l'autre, attendant de savoir lequel va se mettre à l'eau le premier et se demandant par la même occasion ce qu'il convient de dire ou ne pas dire. Bibert décide de se mouiller. Au point où ils en sont, il décide de jouer cartes sur table : « Pour être francs, nous ne savons pas grand-chose. Peut-être seras tu en mesure de nous fournir davantage d'informations ? Nous avons appris fortuitement que des Mokens, qui plongeaient le long d'une petite île de l'archipel,

avaient été retrouvés morts. Leurs plongées très profondes se situaient à un endroit où des grottes existent dans la paroi sous-marine. Banal en apparence, cet accident si s'en est un, suscite curieusement l'intérêt d'une foule de gens ? À commencer par le gouvernement Myanmar, les triades locales puis, encore plus curieusement, des envoyés ou observateurs, Chinois et Nippons. Il y aurait du pognon en jeu. Voilà, pour l'instant les seuls éléments que nous ayons en notre possession. Qu'en penses-tu ?
— Nyaukni !
— Quoi ?
— Nyaukni ! L'île où vos plongeurs ont été retrouvés noyés, s'appelle comme ça. C'est une petite île proche de Lampy et…
— Oui, nous connaissons l'endroit. Mais tu es donc déjà au courant de cette affaire ! Acceptes-tu de nous aider et que sais-tu d'autre ?
— Écoutez-moi bien ! C'est une grosse, une très grosse partie qui se joue là. Il y a beaucoup à gagner mais encore plus à perdre. Vos vies ne pèseront pas grand-chose dans la balance, réfléchissez-y !
— C'est tout vu ! Nous rejoignons la jonque et en route cap sur Miek. Nous aviseront sur place d'une stratégie à adopter. Maintenant considère-toi comme associé. »

Il faut moins de vingt-quatre heures de navigation pour arriver à Miek. À peine amarrés au quai de bois, Bibert prend un moto-taxi pour se rendre au *Dolphins Guest house* sur Kanphyar road. Win disparaît dans les ruelles du port, tandis que Fred, Karin et Waree restent à bord pour effacer le désordre qui suit la traversée. À son retour, Bibert porte un gros sac remplis d'armes et de munitions. Win, au soir, n'a toujours pas reparu. Ce qui n'empêche pas *la Malay-Damsel* de prendre discrètement le large.

Après quelques heures de navigation et autant de contrôles par les gardes côtes. La jonque mouille sur ancre dans une baie discrète de Lampy Island. Un conseil de guerre réuni l'équipage dans le carré. Toujours pragmatique, Fred en profite pour mettre une ligne à l'eau, ne désespérant pas de déguster ses prises en complément du plat du jour. Bibert fait le point et ajoute quelques informations complémentaires, les deux femmes écoutent tout en s'activant à de menus travaux de propreté :
« Win nous rejoindra durant la nuit avec une espèce de sous marin de poche qu'il est allé se procurer.
— Hein ! Un submersible, carrément. On tourne un film ou quoi ? Fred abandonne sa ligne de pêche pour consacrer, enfin, toute son attention aux paroles de son captain et ami.

— Pour le cas où tu aurais loupé un épisode, je te rappel ce que Win nous a confié. D'après lui, ce que les Mokens ont découverts dans ces grottes n'est rien moins qu'un trésor, caché par les Japonais à la fin de la seconde guerre mondiale. Ce trésor serait constitué de pierres précieuses, bijoux et monnaies d'or, tous dérobés en Chine par les troupes du Soleil levant lors de leur occupation du pays. Les deux pêcheurs, surchargés par leur récolte, avaient trop présumés de leurs forces. Ils sont morts noyés, avant d'atteindre la surface. Une partie du sac qu'ils voulaient remonter est resté sur le socle corallien qui entoure l'île. Heureusement, à moins de dix mètres de profondeur, ce qui a permis à leurs compagnons de récupérer quelques objets. Les deux victimes gisaient encore sur la plage, entourés de toute la communauté rassemblée en flottille et privilégiant le partage du butin à l'inhumation des corps. Par un malencontreux hasard, une vedette de la police maritime qui croisait dans les parages crût bon de se dérouter, intriguée par ce qui leur a semblé un rassemblement inusité. Faut rappeler que les Mokens sont étroitement surveillés par la junte qui n'apprécie pas les minorités ethniques, surtout quand elles sont nomades. Voir par exemple la guérilla Karen. Le pouvoir cherche à sédentariser ces Gipsy réfractaires et emploie tous les moyens pour y arriver. Y compris les camps de

regroupement et les menaces musclées. Bref, arrestation des pêcheurs et confiscation ‘personnalisée’ des joyaux, mais problème, leur rareté les rend trop difficile à négocier ! C’est ce que s’entendirent répondre les policiers, nous pouvons présumer au passage que l’ex-mac de Waree devait faire partie du nombre de ceux qui avaient tenté de les fourguer aux mafieux, avec lesquels ils sont étroitement liés. Les pièces à conviction sont donc finalement parvenues à l’État-major où le secret est bientôt devenu celui de Polichinel. L’ampleur des fuites eut rapidement comme conséquences l’arrivée massive d’envoyés spéciaux des deux puissances concernées. La Chine, pour récupérer ce qu’elle considère comme son bien, le Japon, qui nie la provenance et affirme son entière propriété sur ce que ses soldats ont dissimulé dans cette région d’Asie. Il reste que la presque totalité du magot se trouve encore par soixante mètres de fond, dans une caverne sous-marine non encore localisée. Actuellement les démêlées politico-diplomatiques empêchent le gouvernement d’entreprendre des recherches, mais il est vraisemblable qu’ils ne vont pas tergiverser encore très longtemps. Si nous voulons avoir notre part du pactole il faut faire vite.
— Oui, mais tout de même, acheter un sous-marin, tu fais fort ! Et où as-tu trouvé le pognon, si je ne suis pas indiscret ?

— Fred tu me connais, je n'ai absolument pas les moyens de m'acheter un engin pareil. Je crois que tu n'as pas encore rencontré mon ami Marc qui est installé depuis quinze ans sur une île de l'archipel des Similan, à soixante milles nautiques d'ici. Il y exerce son métier et sa passion, inventer des trésors ! Ça t'en bouche un coin non ?
— Pas tant que ça, tu me prends pour un pied plat ou quoi ! Crois-tu que j'ignore que c'est ainsi que l'on nomme les gens qui cherchent des trésors ?

Karin ne peut résister et intervient dans la conversation :
— Il en trouve votre ami ? Racontez-nous !
— C'est une longue histoire, chère mademoiselle, la curiosité est une seconde nature chez vous ou ce n'est que de la déformation professionnelle ! Bof, nous avons le temps, Win ne sera ici avant les heures qui précèdent l'aube… Alors voila, c'était à l'occasion d'une traversée en solitaire, qui devait me mener de port Gruissan à Douala, au Cameroun. Après Gibraltar, en raison d'une mauvaise position de l'Anticyclone des Acores, dépressions, grains à répétition, j'en avais été réduit à seulement éviter de faire du près. Je visais le Cap-Vert ou, à la rigueur, les Canaries. Ambitions relativement raisonnables, mais le résultat évidemment ne devait pas se

montrer à la hauteur de mes espérances. Lorsque je suis enfin parvenu à me repositionner, essentiellement grâce au passage d'un chalutier espagnol, Mon point me situait face aux côtes Mauritaniennes, à hauteur du banc d'Arguin. Hé oui, celui des 'médusés' de Géricault. Monumentale erreur d'estime donc, je m'en absous en considérant que le ciel couvert ne permettait pas souvent les visées au Sextant et qu'à l'époque je ne possédais pas encore de G.P.S. En tous cas, la nuit était déjà bien établie lorsque j'aperçois des lueurs qui indiquent une côte. Faute de posséder les cartes d'atterrissage de cette partie de l'Afrique, je choisis de jouer la sécurité et d'attendre le matin pour approcher. Les atterrages ne sont pas sains dans cette zone, la quantité d'épaves qui balisent les bancs en témoigne. Pas plus malin que les autres, mettant le cap sur le rivage repéré quelques heures plus tôt je percute un haut-fond. Choc sous la quille, entrée d'eau, je dois réparer. Peu d'abri, sur ces rivages dénudés. Par chance, il en faut bien un peu de temps à autre, une grande chaloupe locale me propose une remorque que je m'empresse d'accepter. C'est dans cet équipage que je fais mon entrée dans un minuscule port de pêcheurs, petit mais bien protégé de la houle. Un grand type stationne sur sur la plage. Il vient me serrer la main et déclare se nommer Marc, inventeur de trésors, par

vocation et par profession, précisant qu'il utilise sa passion pour se faire du fric, l'heureux homme ! En fait de trésor, il récupère sur les épaves échouées et plus ou moins enfouies dans le sable, toutes les pièces en bronze ou en cuivre. Hublots, compas, chadburns, casques de scaphandriers, etc. Il est en cheville avec des Libanais qui lui rachètent, bon prix, toute sa récolte. Considérant qu'ils n'a pas de grosses dépenses, son occupation ne lui impose pas une lourde charge de travail. Ceux de remise en état de mon cotre traînent un peu vu que je ne suis en mesure de travailler efficacement que durant les premières heures matinales, avant que le soleil ne transforme le chantier en fournaise. J'en profite pour partager son existence, passionnante bien que relativement dangereuse, mais jamais ennuyeuse ou fastidieuse. Aujourd'hui scaphandrier pour visiter un cargo englouti, demain mineur pour construire des galeries afin de fouiller un chalutier ensablé, entre temps étudier les Pilots-charts, pour essayer de localiser de nouvelles épaves, à ce rythme les jours passent rapidement. Après quelques semaines de cohabitation amicale, il me fit une proposition :« Équipe-toi, achète le matériel qu'il te faut et installe-toi. Tu te construis une case en bordure du village et par la suite tu pourras faire ton choix parmi les jeunes filles à marier. Il y a de la place pour deux, sur le Banc. ! »

J’avais été tenté d’accepter mais il était encore trop tôt pour arrêter ma bourlingue. Depuis, l’apparition des intégrismes et l’insécurité qui en résultait l’ont contraint à changer de théâtre d’opérations. Nous nous sommes revus il y a peu de temps. Je venais de transporter un groupe de plongeurs sur Ko Miang dans l’archipel des Similan et nous relâchions dans une baie supposée déserte. Soudain mon copain a surgit des frondaisons. En fait il est installé sur Ko Tachai mais revenant d’une partie de pêche et apercevant la silhouette de notre jonque il avait dérouté son zodiac simplement pour saluer ces nouveaux et rares visiteurs. Et c’est là que l’histoire se télescope. Car, à ses précédentes activités il a ajouté un nouveau volet. Marc a récupéré tout un stock de torpilles, stockées sur l’île par les Américains lors de la guerre du pacifique. Oubliées là, elles sont en parfait état dans leurs emballages d’origine. Il a eu l’idée géniale de les conditionner, pour en faire des engins destinés à éviter aux plongeurs de s’épuiser à nager. Il commence par enlever la charge explosive, qu’il réserve à un autre usage, la place obtenue permettant d’augmenter sensiblement la capacité des batteries d’alimentation du petit propulseur électrique. La torpille est dotée d’une nouvelle hélice qui réduit sa vitesse mais permet une durée d’utilisation dépassant allègrement les cinq heures. Le reste du cylindre est rempli

d'air comprimé, ce qui permet au pilote d'économiser ses propres bouteilles et munies de poignées pour le pilote, ainsi celui-ci n'a plus qu'à se laisse tracter à l'arrière. Tu vois, Fred, c'est ça notre Nautilus. Avec deux de ces torpédos prêtées par mon ami, nous pourrons approcher le site, plonger et explorer les failles en relative tranquillité.

Fred ne répond rien, un barracuda vient de mordre l'appât au bout de sa ligne. Presque au même moment, un bruit caractéristique se fait entendre. Win les rejoint à bord d'un long-Teal, ces embarcations équipées d'un moteur prolongé par une grande tige au bout de laquelle se trouve l'hélice. Fièrement il dégage le fatras qui encombre l'embarcation et dévoile son chargement. Il rapporte non pas deux, mais trois 'torpédos'.
— Ton ami Marc a insisté, la troisième est une sécurité en cas mauvais fonctionnement de l'une des deux autres. Il a dit que c'était du matériel artisanal…Bon, moi je vais faire un somme. Je suis crevé, je pense que l'on n'attaquera pas avant ce soir, non ? »

Laissant Win prendre un repos nécessaire, Bibert, Karin et Fred, cartes à l'appui, tentent de mettre sur pieds une stratégie. D'avantage qu'un simple plan d'action, ils doivent à un

maximum de réussite espérée, joindre des solutions de replis en cas d'échec, les probabilités de s'emparer d'une part du 'trésor' et repartir avec, étant pratiquement nulles. La jonque restera au mouillage sur Lampy, au plus près de Nyaukni, Waree et Karin veilleront à bord. L'approche se fera avec le long-tail qui a ramené Win. Le matériel sera dissimulé sous des filets de pêche et notre ami Bamar tiendra la barre. Nous, nous serons équipés, prêts à plonger sous la coque en cas de contrôle. Parvenu à proximité des bâtiments de la Navy qui interdisent l'accès, immersion. Fred tu me suis, un câble réunira les torpédos. À l'aplomb de la paroi, plongée et… improvisation selon ce que nous découvrirons. Une fois dans la grotte nous pourrons allumer nos lampes et couper la liaison des torpilles qui ne pourrait que nous gêner dans nos investigations. Pour le retour, en cas de problème nous devons chercher à gagner le canot de Win, puis, en fonction de l'évolution de la situation, attendre un éventuel regroupement ou fuir, chacun pour soi. *La Malay-Damsel* restera aussi longtemps que possible au mouillage. Si elle doit appareiller on se retrouve sur l'île de Tachai chez Marc, en territoire Thaï. Inch Allah ! Des questions ?

Karin suffoque presque d'indignation. Elle explose rouge de colère :

— Tu imagines sérieusement que je vais vous attendre ici ? En confectionnant une tarte, ou raccommodant vos salopettes déchirées, peut-être ! Pas question, il y a trois machines c'est un signe du destin. Je pars avec vous, nous ne serons pas trop de trois pour cette expédition. Et puis le volume rapporté sera plus important, non ?
— C'est un argument, en effet. Mais j'insiste, tu n'improvises rien, borne-toi à suivre mes instructions, OK !

Fred approuve, il prend à son tour la parole.
— Nous sommes armés ! Quelles sont les consignes en cas de grabuge ?
— Pas de scénario à la Rambo, hein. Pour nous trois, nos couteaux de plongée devraient suffire à notre protection rapprochée. Win disposera d'une arme automatique M16, elle sera réservée pour les cas d'attaques par des pillards. Pas question d'en faire usage sur les militaires ou les policiers. Waree se contentera d'un simple pistolet. Il devrait lui permettre de faire face à toutes tentatives d'agressions menées par des malintentionnés. Pas d'autres questions ? Bon, au boulot ! »

Le reste de la journée sera consacré aux préparatifs, ainsi qu'au fignolage du plan qui vient d'être ainsi approuvé. Win reçut un briefing

complet à son réveil. En zone tropicale la nuit tombe vers les dix-huit, dix-neuf heures, vite presque sans crépuscule. Après un frugal repas, les deux embarcations et leurs équipages font mouvement avec un grand souci de discrétion. Deux heures plus tard, le plouf de l'ancre qui frappe l'eau indique que *la Malay-Damsel* a trouvée un lieu propice pour la longue attente qui va précéder le retour des héros, ou l'arrivée des commandos d'intervention. C'est donc bien avant minuit que le bruit caractéristique d'une embarcation locale, trouble le calme de la baie.

À bord du long-teal, silencieux, ils regardent s'estomper la silhouette de *la Malay-Damsel*. Sur le fond plus clair de la végétation elle se découpe en ombre-chinoise. Après tout c'est une jonque !

3

D’emblée les choses semblent prendre une mauvaise tournure. Bien avant d’arriver sur le site, une vedette des gardes-côtes les prend en chasse et les somme par ‘Scott’, de stopper. Win obtempère, Bibert Karin et Fred se jettent à l’eau pour attendre, en se morfondant, la suite des événements. Le temps leur paraît long, dans l’eau noire ils ne peuvent distinguer que la masse plus sombre des coques sur la surface. Le marin regarde sa montre phosphorescente, que ce passe-t-il là-haut ? Un simple contrôle ne devrait pas durer aussi longtemps, merde ! Enfin, bruit d’hélices qui battent l’eau, la vedette s’éloigne. Encore un peu de patience par sécurité, et les plongeurs se laissent tomber au fond de l’embarcation : « Putain, ils faisaient quoi ? Vous avez joué aux cartes ma parole !
— Du calme, ils voulaient juste parler un peu. Ils insistaient pour que je leur donne du poisson. Le temps de les convaincre que je partais seulement en pêche et, de ce fait, n’avais rien pour eux. »

La suite du parcours se déroule sans nouvelles anicroches. À peine une heure de navigation et les lumières qui éclairent à giorno la flotte de

surveillance, sont clairement distinctes. Win coupe son moteur, profitant de l'erre pour se laisser dériver vers une anfractuosité du rivage. Les 'torpédos', avec leurs pilotes s'éloignent déjà dans la nuit. Dans l'obscurité ils sont quasiment invisibles. Seule dans leur sillage une traînée phosphorescente de plancton pourrait les révéler. Heureusement dès l'immersion le phénomène s'interrompt. Bibert qui pilote l'engin de tête a bien du mal à distinguer quoi que ce soit. Il décide d'allumer son projecteur, dont la puissance modulable a été réduite. Trop, car il ne distingue la paroi rocheuse que…Quand il a pratiquement le nez dedans.

Passé quarante-cinq mètres de profondeur des failles, pareilles à de longues griffures verticales, zèbrent les flancs de l'à-pic. Bouches sombres et inquiétantes. Mais par laquelle se faire avaler ? Normalement les Mokens n'ont pas eu le temps de s'interroger. Ils ont dû s'introduire dans la plus grande, la moins difficile d'accès. Oui, mais il en est plusieurs qui présentent ces caractéristiques, il faudrait connaître avec précision l'endroit d'où ils ont plongés, l'entrée de la caverne doit se situer pratiquement à la verticale de ce point. Remonter pour un repérage, c'est prendre le risque d'aller se jeter dans la gueule du loup. S'ils sont aperçus, ou simplement éveillent les

soupçons, ils ne pourront jamais espérer mener leur tentative à son terme.

Le navigateur allait pourtant se résoudre à tenter de le faire, lorsque des tiraillements répétés sur le bout de nylon qui le relie à Fred, attirent son attention. Allons bon ! Que se passe-t-il, un pépin imprévu ? Ralentissant, il voit arriver son équipier qui fait des gestes véhéments, pointant du doigt une aspérité de la roche juste sous eux. Bibert distingue à son tour des lambeaux de filet coincés à la partie supérieure d'une grotte. À ce niveau elle est longue et étroite, heureusement elle semble rapidement s'évaser quelques mètres plus bas. Les trois aventuriers peuvent imaginer le drame qui c'est joué là ! Remontant, avec entre eux un filet remplis des objets ramassés, les pêcheurs ont été retenus lorsque celui-ci s'est accroché aux rochers. Le temps qu'il leur a fallu pour se dégager les a conduits au-delà de leurs capacités pulmonaires. Fugitivement Bibert pense que sans cette tragédie, ils auraient eut beaucoup de difficultés à trouver la bonne entrée. Reste d'ailleurs à s'y introduire. Ce qu'ils font après avoir reprit leur autonomie, en coupant le lien qui les reliait et augmenté l'intensité de leur éclairage. Un court boyau conduit à une grande salle, en s'y engageant les trois plongeurs ont la surprise de crever…la surface ! Quelques brasses et ils

abordent une grève, constituée de fragments coralliens. Après avoir tiré leurs propulseurs au sec, ils examinent ce que révèle le pinceau de leurs torches portatives.
« Nous sommes dans un siphon, une poche d'air prisonnière comme nous, de la grotte. Il doit y avoir une autre issue plus loin, cherchons. Fred et Karin vous prenez à droite, moi à…
— Attends, les Mokens n'ont pas du aller plus loin, commençons par regarder autour de nous si nous trouvons des indices.

Presque immédiatement ils distinguent juste à côté d'eux des empreintes assez vagues mais pouvant être assimilées à d'anciennes traces de pas, imprimés dans le sol sablonneux. Continuant son balayage, le faisceau de la lampe de Karin fait apparaître une multitude de scintillements produits par les reflets de pierres précieuses. S'approchant, ils découvrent une sorte de caisse à munition de l'armée, dont le métal presque entièrement rongé laisse apparaître des joyaux ainsi que des objets moins distincts.
— Saperlipopette, c'est là que les Gipsy ont fait leur marché ! Tu crois que c'est le fameux trésor, Bibert ?
— Que veux tu que ce soit ! Les bijoux de la couronne ?
— Oh ! Pute borgne ! Ne perdons pas de temps, remplissons nos sacs et déguerpissons !

— Ben, attendez, rien ne presse il n'est pas tard. Nous pouvons jeter un regard sur l'autre extrémité du siphon. Quelque chose me chagrine dans cette histoire.
— Mais enfin, t'es fou ? Nous n'allons pas jouer les spéléologues alors que la fortune est dans nos bras et réclame nos caresses !
— Vous ne trouvez pas bizarre que deux plongeurs, exercés comme les Mokens, ayant pu reprendre leur souffle dans cette salle, n'aient pas eu assez d'air pour remonter ?
— Mais tu as bien vu qu'ils ont accroché leur sac dans les rochers ? C'est ça qui les a tués.
— Admettons, je trouve cela tout de même étrange. Remontez, toi et Karin, je jette un coup d'œil et vous rejoins au canot de Win.
— Pas question, nous restons groupés. Tu nous emmerdes, Fred va t'accompagner, hein Fred ! Moi je suis un peu fatiguée je vais en profiter pour me reposer. Comme cela j'aurait tout le temps de faire l'inventaire du pactole. Essayez seulement de ne pas fouinasser trop longtemps. »

Fred ne laisse rien paraître de son dépit, s'il n'avait tenu qu'à lui il serait volontiers resté avec la fille. Jouer les explorateurs ne lui dit rien qui vaille. Mais, bon, il rejoint Bibert qui est déjà à l'eau, progressant le long des parois du lac sous-marin. Au quart de leur rotation, ils dis-

tinguent une ouverture qui permet de passer sous la muraille rocheuse et s'engagent dans ce tunnel. Celui-ci constitue en fait le second coude du siphon. Quasi instantanément ils sont aspirés par un fort courant, impossible de lutter contre. Après une ascension vertigineuse le jet les déposes sur une autre grève, en béton celle-là ! Encore secoués par la brusque remontée, les deux amis cherchent à reprendre leur souffle et leurs esprits. Soudain de puissants projecteurs sont dirigés sur eux. La très forte clarté, après tout ce temps passé dans une obscurité presque totale, a pour effet de les rendre aveugles. Quand ils commencent à retrouver un peu de vision, c'est pour se voir cernés par des hommes en armes. Toutes velléités de résistance étant condamnées à l'échec, ils lèvent les bras, attendant de savoir ce qu'on leur veut. Passablement secoués par les péripéties qu'ils viennent de vivre, ils n'opposent aucune résistance quand on leur passe les menottes. Sans ménagements leurs assaillants les font entrer dans des cellules taillées dans le roc, fermées par des portes munies de barreaux. Un par cellule, avec deux gardiens au fond de la salle pour les surveiller. Leurs équipements ont été confisqués ne leur laissant que leurs combinaisons néoprène. Interdiction de communiquer, les heures passent sans amener d'évolution notable de la situation. Tous deux se demandent comme Karin va réagir

à leur absence. Aura-t-elle l'idée de rejoindre Win ? D'après ce qu'ils en ont pu voir, ils se trouvent dans une immense salle. Sorte de cratère plutôt car ils ont pu apercevoir, dans le fond, un petit morceau de ciel. Les parois sont de roches, par endroits bétonnées. Une grande porte massive semble le seul moyen d'en sortir, mis à part le siphon par lequel ils sont arrivés.

Ce doit être le soir, car on leur porte du riz avec des morceaux de poisson, et de l'eau. Gagnés par la fatigue, faute de pouvoir agir, ils s'étendent au sol et tentent de trouver dans le sommeil l'oubli et la reconstitution de leurs forces. Brusquement le silence ambiant est rompu par des bruits, des ordres criés, en même temps qu'une petite troupe investi le local. On les fait sortir de leurs cachots et ils sont conduits dans des locaux sanitaires où ils peuvent alternativement soulager leurs besoins naturels et faire une toilette sommaire. Puis Fred est reconduit dans sa cellule, tandis que Bibert est amené sous bonne garde. Progressant par une succession de galeries, ils parviennent à une salle qui semble être prévue pour des interrogatoires. On le fait asseoir sur un tabouret placé au centre de la pièce, en face de lui un petit groupe d'officiers, rangés derrière une table, façon tribunal d'exception.
« Racontez-nous votre version des faits !

Le gros militaire qui l'interroge, d'une manière peu amène, à vraiment une face simiesque. Mentalement Bibert le dépouille de sa veste d'uniforme pour le revêtir d'une fourrure noire et il se retrouve assis face à un Gorille promu capitaine. Ce petit jeu l'aide à garder son sang froid, ce qui n'est pas une mince affaire. La température élevée rend l'air, mêlé de remugles de cuisines aux épices, difficile à respirer.
— Mais, il n'y a rien à dire ! Nous sommes des touristes qui faisons de la plongée sous-marine. Nous avons voulu explorer une grotte et nous nous sommes probablement égarés puisque nous avons émergés sous les canons de vos armes.
— Oui pour la dernière partie. Mais aucun touriste n'a été autorisé à pénétrer dans cette zone.
— Si ! Nous avons demandé au Ministre du tourisme à Yangoon. Nous avons un border-pass en cours de validité.
— Pas pour cette partie du territoire, et pourquoi avoir dissimulé votre embarcation dans ce cas ? L'autre lieutenant, celui qui a une tête d'ahuri, pose la question, dans le but de prouver aux autres qu'il ne dormait pas vraiment.
— Mais uniquement pour ne pas risquer de nous la faire voler par des pirates. Il paraît qu'il y en a dans cette région.

— Vous vous foutez de nous ! D'où proviennent vos curieux engins propulsifs ?
— Nous sommes équipés pour la spéléologie sous-marine, c'est très spécifique comme activité…

S'en est trop, le lieutenant se lève en hurlant :
— Ça suffit ! Nous vous arrêtons comme espions. Vous êtes dans un lieu stratégique ! Nous sommes en droit de vous fusiller pour cela ! Il sort et le capitaine reprend en main la conduite de l'interrogatoire. Il fait signe à Bibert de répondre.
— Mais c'est insensé ! Je vous répète que nous ne sommes que des touristes égarés, citoyens Français. Laissez-nous téléphoner à notre ambassade.
— Pourquoi vous obstiner ? Vous êtes pris sur le fait, en flagrant délit d'espionnage sur une base secrète. Vous êtes, par ailleurs, vraiment très bien informé ! Allons, avouez, pour qui travaillez-vous ? Le SDEC, la CIA ou les Israéliens ?
— C'est ridicule, ni l'un ni l'autre ! Si nous étions, si peu que ce soit des espions croyez-vous sérieusement, que nous serions venus, comme cela, sans précautions nous jeter directement dans vos filets ? Soyez raisonnables, Messieurs !

— D'abord, appelez-nous Capitaine ou lieutenant, pas Messieurs ! Justement, c'est ça le bon agent secret ! Il joue les touristes, il fait le distrait, l'innocent, nous croyez-vous si naïf ? Puisqu'il en est ainsi, tant pis pour vous. Nous allons entendre votre complice puis nous statuerons sur votre sort.

La véhémence du ton serait, en d'autres circonstances, risible. Pourtant Bibert sais que les militaires ne partagent pas la même conception de l'humour et de la logique que le commun des hommes. De plus ceux-ci semblent absolument paranoïaques. Le 'Gorille' le tire de ses réflexions désabusées en frappant violemment la table de son bureau ; « Et puis, à présent notre patience est à bout, parlez !

Le navigateur est abasourdi, dépassé par les événements, fatigué aussi, incapable de trouver d'autres arguments. Il tente sans conviction, une dernière défense.
— Laissez nous partir, nous promettons de ne rien divulguer de ce que nous avons vu. D'ailleurs nous n'avons rien vu du tout.
— Vous continuez de vous moquer de nous ! Tout le périmètre est bouclé par la marine de guerre, les troupes au sol et les hélicoptères. Vous n'avez rien remarqué, hein ! À présent cela suffit. Nous allons vous montrer que nous en sa-

vons beaucoup plus que vous ne pouvez croire. Attendez-vous à une surprise. Et… ne soyez pas trop optimistes ! »

Bibert est reconduit dans sa cellule. Fred est emmené à son tour, en passant devant le local de son ami il tente un clin d'œil crâne, sa marche n'est pourtant pas des plus fermes. Le temps passe lentement. L'attente se prolonge près de deux heures. Il ne revient pas. Que se passe-t-il ?

Enfin on vient à nouveau le chercher. Avant de le faire entrer dans le bureau, un gradé lui retire les menottes en lui disant ; « Nous allons vous donner une dernière chance de sauver votre peau. À vous de la saisir.

Le marin pénètre dans la salle, intrigué. Son ami est assis sur une chaise accotée au mur. Face à lui, un homme est nonchalamment assis sur une table. Il regarde le nouvel arrivant droit dans les yeux. Bibert ne peut retenir une exclamation de surprise.
— Win ! Toi ici ? Mais que…
— Ne te fatigue pas ! J'appartiens aux services secrets. Enfin, plus exactement, je suis en leur pouvoir. Continuons la discussion en français, c'est une langue que personne ne comprends autour de nous. Du moins, je l'espère ! Nous

n’avons pas beaucoup de temps aussi laissez-moi parler. Vous poserez vos questions ensuite, OK ! Deux choses pour commencer, si vous voulez bien. Premièrement, j’ai reçu ma mission dès que vous avez contacté Mister Tim Moy Naim. Par la suite, j’ai eu la chance de rencontrer la journaliste qui cherchait elle aussi, des renseignements pour vous retrouver. Il m’a été facile d’organiser un pseudo attenta dont elle n’a absolument pas soupçonné le caractère factice. Ensuite, étant dans son sillage, j’avais de bonnes chances de vous mettre la main dessus et connaître ainsi vos véritables intentions. Deuxièmement, je n’agis pas de gaieté de cœur, ma famille est otage de leur police secrète. La vie de ma femme et de mes deux filles dépend de mes agissements. Nous sommes sur un futur site de lancement de missiles à charges nucléaires. Une base ultra secrète. Les travaux d’achèvement sont en phase finale. L’histoire des Mokens est venue porter un sérieux coup à la confidentialité du projet. Ils vous auraient tué immédiatement, si ce n’était qu’ils ignorent encore où se trouve le fameux trésor. Or ils en ont besoin pour calmer la curiosité que cette découverte est en train de soulever. Outre que leur fournisseur de matières radioactives est probablement la Chine et qu’elle se trouve être partie prenante du litige en cours, l’agitation qui est en train de se créer autour du pas de tir n’est pas

du tout appréciée par la junte qui gouverne. Alors je suis chargé d'obtenir, de gré ou de force, votre collaboration pour leur livrer le magot. Une fois que la junte en aura pris possession, leurs politiciens et diplomates s'occuperont de régler la question du partage. Là n'est pas notre problème. Nous avons une chance, c'est qu'ils ignorent la présence de Karin, d'ailleurs vous m'expliquerez où elle se trouve… Nous y reviendrons. Des questions ?

Fred réagit instantanément.
— Salaud ! Trahir ses amis, t'es un beau fumier !
— Je me suis déjà expliqué là-dessus, inutile de perdre du temps avec ça !

Bibert, plus calme, cherche à comprendre.
— Mais pourquoi ne recherchent t-ils pas eux même les bijoux ? Ils ont tout de même des plongeurs, dans la marine Birmane !
— Imagine-toi qu'ils ont essayés mais, outre qu'ils ne sont pas très bien équipés, un seul compresseur en état de marche pour toute la zone ! Il s'avère que le temps de fouiller toutes les anfractuosités de cette falaise leur prendra une éternité, et ils sont pressés. J'ignore comment vous avez réussi à localiser si vite l'endroit. Mais il va falloir y retourner d'urgence.

Bibert prend la parole et énonce d'un ton péremptoire.
— Impossible, la force du siphon est énorme, ne reste que la possibilité de ressortir, passer par la voie extérieure, en espérant que notre repère est toujours en place. Sinon nous ne serons pas plus avancés que les matafs du coin.
— Écoutez, nous n'avons plus beaucoup de temps. Vous l'avez compris, je vais tenter de vous aider. Il faudra que je ne puisse pas être soupçonné, vous savez pourquoi. Voici ce que nous allons faire, si vous êtes d'accord. Vous allez prétendre que vous avez besoin d'être ensemble pour pouvoir localiser avec certitude la bonne ouverture. Chacun d'entre vous aura un ange gardien sur le dos, c'est un pis-aller, ils voulaient nous faire escorter par toute une escouade. Je m'arrangerai pour être désigné en ma qualité d'interprète, ainsi vous n'aurez qu'à vous débarrasser de l'autre, quand nous seront entré dans la caverne. Pour que je puisse prétendre vous avoir échappé, vous me ferez une blessure, légère hein ! Elle permettra de rendre un peu crédible cette thèse cousue de fils blancs. Ensuite il vous faudra trouver le moyen de vous enfuir en faussant compagnie au comité d'accueil qui sera en embuscade à la sortie. Essayez de sauver une part du gâteau et de m'en réserver une tranche. J'espère pouvoir vous retrouver à Ranong ou chez Marc, quand cette

histoire se sera un peu tassée. Ça vous paraît jouable ? Ou peut-être avez-vous une autre idée ?
— Non ! Agissons, nous improviserons si besoin est. Une dernière question, ton long-teal est toujours disponible ?
— Malheureusement non, les gardes-côtes qui nous ont interceptés à l'aller s'en sont emparés. Ils y ont installé une souricière pour le cas ou vous seriez revenu directement. N'oubliez pas que votre ballade n'était pas envisagée, soit vous aviez le jackpot soit vous étiez bredouilles mais de toutes façons vous deviez disparaître. Tout de même, jouer les boy-scouts alors que vous aviez une fortune entre les mains. Je n'arrive pas à comprendre ça ! Si vous parvenez à vous échapper tentez de rejoindre un campement de Mokens à environ un demi mille nautique au sud de l'endroit où mon bateau était planqué. Avec leur complicité vous pourrez aller vous réfugier chez Marc. La jonque a probablement été arraisonnée, hélas. J'essaierai d'obtenir des informations sur le sort de Waree. Bon, ne perdons plus de temps ! »
Win lance un bref appel, huit soldats accourent immédiatement. Sous cette escorte, ils sont invités à monter dans un petit véhicule électrique. Après un long périple, de galeries en montecharge, ils arrivent sur un quai. On les fait asseoir, des boissons leurs sont proposés. Environ

deux heures plus tard, un grand zodiac noir vient se ranger au ponton. Win est à bord. Ils peuvent aussi apercevoir leurs équipements rangés à l'avant entre les pieds de quatre commandos cagoulés, fortement armés. D'autres speed boat les rejoignent et c'est une véritable escadre qui prend la mer. Longeant rapidement les falaises, ils parviennent approximativement à l'endroit où les trois Français avaient entamés leur aventure, la nuit précédente. Win et l'un des commandos entreprennent de s'équiper et invitent leurs prisonniers à en faire autant. Évidemment on ne leur remet pas leurs poignards. Lorsque tout est parés, sous les regards attentifs des autres militaires, deux par deux, Fred avec Win, Bibert avec le soldat, ils se mettent à l'eau et disparaissent dans les profondeurs marines. À plusieurs reprises ils croient apercevoir les lambeaux de filet, mais ce ne sont que des algues. Imaginant reconnaître l'ouverture, ils s'introduisent plusieurs fois dans des cavités. Las, toutes sont entièrement remplies d'eau. Un siphon, comme celui qui abritait le trésor, constitue une exception géologique. Pour cette raison ils comprennent que leurs chances sont complètement tributaires de l'indication laissée par les infortunés Mokens. Or ce fragile indice semble avoir bel et bien disparu. Arraché par les courants, un animal marin ? Les deux équipes se rapprochent, échangent des signes d'impuis-

sance. Le navigateur sent que son gardien commence à s'impatienter, nerveux, il indique énergiquement la surface, désireux manifestement de remonter. Win s'approche, comme s'il voulait lui transmettre un message. Brusquement, il tranche le tuyau d'arrivé d'air du commando. Celui-ci s'affole et cherche à remonter, Bibert rejoint Win pour l'en empêcher. Fred devra venir à la rescousse, tant l'homme se débat. La confusion de cette lutte fait perdre la notion de temps, le combat semble durer une éternité. Pourtant, lorsque enfin toute résistance se termine, moins d'une minute c'est écoulé. La peur autant que l'asphyxie ont eu raison de l'endurance du plongeur. Pas le temps de s'attendrir, Bibert engage la ceinture plombée du mort sous une arrête rocheuse. Cela tiendra plusieurs heures avant qu'il ne remonte. Ils doivent en profiter pour fuir, par la surface vu le nombre de guetteurs qui les attendent, cela équivaudrait à jouer à la roulette russe. Longeant la paroi Fred a l'idée de pénétrer dans une anfractuosité, beaucoup plus importantes que les simples fissures avoisinantes. À l'intérieur tous comprennent qu'il espère trouver une cheminée naturelle capable de les conduire à la surface, loin si possible de la zone dangereuse.

Bingo ! Mais pas tout à fait comme prévu. La grotte s'incurve et se prolonge presque horizon-

talement. Ils hésitent en la voyant redescendre, heureusement elle fait rapidement un coude à quatre-vingt-dix degrés vers la droite et vers le haut. Aller vers la droite c'est aller vers l'eau libre, plus d'atermoiements ils foncent. Par une issue semblable à celle de l'entrée, ils se vomissent de la montagne et gagnent le rivage.

Abrités sous la végétation luxuriante qui borde la plage, ils reprennent souffle et essaient de mettre leurs idées en ordre.
« Merci Win ! Si tu n'étais pas intervenu, je crois que nous aurions eu quelques problèmes.
— Ne me remerciez pas. Pas encore du moins ! J'espère qu'ils me croiront mort, comme l'autre, et qu'ils laisseront ma famille en paix. Il est possible que nous soyons hors du dispositif de surveillance mais ça n'est pas une certitude, restons prudents.
— Essayons de gagner le village, ou campement, dont tu nous as parlé. Enterrons nos équipements et matériels. Nous progresserons par la forêt, sans nous éloigner de l'océan. »

De longues heures durant ils suent sang et eaux pour se frayer un passage dans la jungle qui couvre les versants de collines. Pas d'autres solutions, hormis un mince cordon sablonneux coupé d'amas rocheux, la montagne borde tout le littoral. Les rougeoiements, annonciateurs du

crépuscule, baignent les nuages sur la ligne dle campement doit se trouver à proximité. Campement, n'est d'ailleurs pas vraiment le terme approprié. Les Mokens, sur terre, vivent encore sur l'eau. Ils érigent leurs habitations directement sur l'estran. Plantant de longs bambous dans le sable, ils construisent leurs cabanes sur ces pilotis. Surplombant de trois ou quatre mètres le niveau de l'eau, chaque hutte est reliée à la terre ferme par une passerelle. Leurs embarcations sont amarrées aux cocotiers qui poussent en bordure de plage.

Évidemment ils ont été décelés, un comité d'accueil se tient au débouché de la piste. Win s'adresse à eux dans leur dialecte. L'atmosphère se détend sensiblement, et un bref échange de questions et réponses se termine par des cris de joie. Au centre de la plage un toit de feuillages abrite deux statues polychromes, en bois grossièrement sculpté. La première représente un vieillard avec sa pipe, à ses cotés une femme âgée…avec sa pipe. Ce sont les ancêtres fondateurs, enfin leurs représentations symboliques. Elles suivent la communauté dans ses déplacements.
Dominant le joyeux tohu-bohu, une voix s'élève tout à coup, paraissant sortir de la bouche de la grand-mère : « Hé bien, c'est à cette heure ci qu'on rentre à la maison ? Galopins ! »

Effet garanti ! Tous s'arrêtent, pour se tourner dans la direction du prodige. Trois visages ahuris pivotent pareillement vers les totems. Une silhouette sort de l'ombre qui la dissimulait. Bibert le premier se ressaisit et ne retient pas sa joie. « Karin ! Ça alors, quel soulagement de te retrouver. Depuis quand et comment es-tu arrivée ici ?
— Attendez ! Moi aussi j'ai des questions à vous poser, vous n'avez pas l'air très frais. Prenez un repas, un bain dans la rivière, du repos, nous parlerons ensuite. »

La lune est déjà haute lorsque, réunis autour d'un feu de branches, ils peuvent se régaler d'un repas à base de petites langoustes et de poissons braisés, pendant que les questions des uns reçoivent les réponses des autres.
Les Mokens, assis en familles au pied de leurs passerelles ou sur le seuil de leurs huttes, écoutent sans rien y comprendre, les bavardages de ces drôles d'étrangers. Karin contraints d'abord ses amis à donner leur version des faits avant de satisfaire leur curiosité ; « Après votre départ, j'ai sommairement inventorié le contenu de la première caisse. Il y en avait effectivement d'autre enfouies dans le sable. Je ne sais pas exactement combien. Puis comme le temps passait et que vous ne reve-

niez pas, je me suis endormie. Quelque chose m'a fait reprendre conscience, je ne sais pas quoi. Une forte douleur me serrait les tempes. J'avais du mal à respirer et mon cœur cognait comme après un gros effort. Sans réfléchir, j'ai pris quelques bonnes inspirations au détendeur de mes bouteilles de plongée. Soulagement presque immédiat, j'ai compris que j'étais en train de m'asphyxier. L'oxygène de la poche d'air s'était raréfié, remplacé par mes rejets de gaz carbonique. Un coup d'œil à ma montre m'a aussi fait comprendre que les choses ne se déroulaient pas normalement de votre côté. Il devenait dangereux de séjourner plus longtemps, je me suis équipée pour remonter. Mon intention était de vous attendre en compagnie de Win que je croyais encore à bord de sa barque. C'est moi qui ai fait disparaître les morceaux de filet qui restaient accrochés à l'entrée de la grotte. Quoi ? Inutile de me fusiller des yeux et de faire vos têtes d'enfants privés de dessert ! À la place j'ai dissimulé le 'bipper' étanche dont tu m'avais doté pour le cas ou nous aurions été séparés. Ainsi il suffira d'appuyer sur l'un des vôtres pour que les bip, bip de réponse nous permettent de retrouver la bonne issue.

Un grand soupir de soulagement s'échappe des poitrines de tous les membres de l'assistance. Bibert croit devoir faire un compliment.

— Tu es géniale, un instant j'ai eu peur que nous ne puissions plus jamais avoir accès à ce siphon.
— Ben, attends Bibert, le privilège de la réflexion n'est pas ta propriété exclusive ! Ça va, ça va ! Je plaisantais, je reprends mon histoire. Il faisait grand jour quand j'ai fais surface, juste à côté d'une grosse vedette de la marine. Aux premières heures de l'aube la vigilance des guetteurs se relâche, le contrecoup d'une longue nuit de veille, sans doute. En tout cas ils ne m'ont pas remarquée. J'ai pu m'éloigner sans attirer l'attention, progressant juste sous la surface. Arrivée en vue du canot de Win, je m'apprêtais à lui faire la surprise de mon arrivée, mais c'est moi qui en ai eu une, de surprise ! Une pirogue avec deux Mokens, abordait le long-teal. Observant, je les vois échanger des poissons avec ce qui ma paru être des hommes armés, sortant de bâches, sous lesquelles ils se dissimulaient. Inutile de vous dire qu'il ne m'a pas fallu d'autres explications. J'ai replongé et nagée jusqu'à ce village. Les Gypsy-Sea, après une hésitation bien compréhensible, m'ont offert une hospitalité dont j'ai profité jusqu'à votre arrivée. Bon, à présent que fait-on ?
— Rien ! Nous prenons encore deux heures de repos, puis nous négocieront les services de nos hôtes pour nous conduire jusqu'à Waree. Win, je suppose que tu n'as pas eu le temps de t'infor-

mer sur le sort qui a été réservé à notre jonque ?
— Non ! Mais ils connaissent sa présence, même s'ils ne savent pas sa position exacte. Je suppose qu'hélicoptères et vedettes ont dû patrouiller un large secteur pour la localiser. Si c'est le cas, vous pouvez imaginer ce qui nous y attend.

Ils conviennent de s'y rendre pour en juger, en prenant la précaution de débarquer un peu avant puis de continuer la progression par voie terrestre afin de limiter les risques d'être repérés.
— Attendez, il faudra que nous nous répartissions les charges ! Je ne vais pas continuer à jouer les animaux de bât.

Ce disant, Karin part vers les statues des ancêtres et revient en portant péniblement l'un des gros sacs marin qu'ils avaient emportés avec eux.
— Tu trimbales quoi, dans ce sac ? Ne me dis pas que…

Comme un seul homme, tous se précipitent pour soulager la jeune femme, mais surtout pour tenter de voir l'intérieur de son bagage et confirmer ce que, secrètement, ils se prennent déjà à espérer.

— Et voila, les gars ! Je ne suis pas partie les mains vides, que croyez-vous ? J'ai fait une petite sélection des valeurs. Il y en a tout de même une bonne vingtaine de kilo. J'ai eu du mal à faire le tri…

Par l'entrebâillement du paquetage ils peuvent en effet apercevoir des éclats de gemmes et d'or.
— Oh, putain ! Ça c'est un coup de maître. C'est à moi que vous le devez, les mecs. Si je ne vous avais pas imposée cette déesse, cette Fée de Karin, nous serions comme des pauvres… impécunieux ! »

C'est Fred qui se laisse légèrement emporter par son enthousiasme, personne ne songe à lui en tenir rigueur. Karin fait une grosse grimace, mais s'abstient d'intervenir bien qu'il lui en coûte visiblement. Encore sous le charme de la fabuleuse vision, ils éprouvent des difficultés à revenir aux contingences du moment. Cependant, pas de temps à perdre, ils doivent agir, et vite !

En cours de route ils ont eu le temps de peaufiner leur stratégie. Comme prévu, Fred et Karin gagneront le rivage avec le précieux sac et le restant de leurs équipements, quelques kilomètres seulement avant la baie où la jonque est

ancrée. En restant sous le couvert de la forêt, le groupe attendra le signal convenu pour sortir. Dans le même temps, les deux autres partiront pour faire une reconnaissance préalable. Sans s'approcher, juste pour observer *la Malay-Damsel* et son environnement. Win se tiendra aux cotés du Moken, Bibert restera dissimulé au fond de l'abri en feuilles de palme tressées qui sert habituellement de logement au propriétaire. Si tout va bien, ils récupéreront les piétons et ensemble rejoindront la jonque. Au cas ou ils décéléraient quelque chose d'anormal, comme la présence d'un comité d'accueil, par exemple, ils tenteront un abordage en espérant que les soldats ne soient pas très vigilants et en petit nombre.

Deux heures plus tard, le groupe pédestre est à pied d'œuvre, prêt à passer à l'action. Ceux du bateau ont déjà atteint leur objectif. Ou presque.
« Bibert, cela fait trois fois que nous passons devant cette baie, tu es sûr que c'est ici qu'elle était ancrée ?
— Absolument ! D'ailleurs il n'y a pas d'autres creux aussi profonds avant ou après. Débarquons, nous chercherons des traces sur la plage.
Joignant le geste à la parole, ils gagnent la plage et commencent à regarder vers l'intérieur

de l'île. Un coup de feu parti des frondaisons les faits se jeter à terre. Sur quoi riposter ? Ils ne distinguent absolument rien. Pour attirer l'attention du tireur, appliquant les techniques de guérilla Bibert s'agite, crie, lance une branche dans les fourrés, tandis que Win, qui d'un bond a pénétré sous le couvert, fait un large crochet pour tenter de prendre le 'snipper' à revers.
Cette belle manœuvre n'a pas le temps de montrer son efficacité. Aux cris désordonnés du marin, en répond un autre poussé par une poitrine féminine. Ce qu'ils entendent c'est un appel… Fred ! Quelqu'un appelle Fred ! Quelque peu déstabilisé, Bibert laisse échapper le premier nom qui lui vient à l'esprit…« Waree ? Waree ! »

Et c'est bien elle qui sort en courant, le pistolet encore fumant à la main, se jeter dans les bras de son ami. Win arrive immédiatement derrière, il contemple le tableau.
— Hé bien, en voila des rebondissements ! Que fais-tu là, où est la jonque ? »
La jeune femme se tourne vers lui, et éclate en sanglots. Les deux hommes ne sachant que faire se rendent compte alors qu'elle semble épuisée, au bord de la crise de nerfs.

Réconfortée par les encouragements des deux hommes, Waree se calme rapidement, séchant ses larmes elle se contente de leur demander

s'ils ont quelque chose à boire. Ensemble ils regagnent la barque où elle peut se désaltérer et avaler un plat de riz. N'y tenant plus, ils la pressent de questions. Ce qui a pour résultat immédiat de provoquer une nouvelle crise de larmes. Instruits par cette expérience, ils attendent qu'elle soit suffisamment maîtresse d'elle-même pour entreprendre de leur confier ses aventures. Entre temps le Moken a repris le chemin de la plage où le reste de l'équipe attend leur retour. Bien entendu, c'était la jonque qu'ils s'attendaient à voir arriver. Très vite la surprise de constater que le canot est seul fait place à la stupéfaction, surtout lorsque Waree met pied à terre suivie des deux aventuriers. Karin a le réflexe de la prendre par le bras pour la conduire sur un lit de feuillages. Allongée, elle ne tarde pas à tomber dans un sommeil profond et supposé réparateur. Pendant qu'elle reprend des forces, Bibert entreprend de satisfaire la curiosité des autres membres du groupe en racontant les avatars subits par la jeune femme à bord de *la Malay-Damsel*.

— Quand nous sommes partis, Waree qui s'activait sur le pont, a remarqué la naissance d'un sentier en lisière de forêt. Dans l'après midi, désœuvrée, elle est allée voir à terre si elle ne trouverait pas quelques fruits comestibles. En s'engageant sur le sentier elle a tout de suite rencontré des traces de présence humaine. Es-

sentiellement des tas de débris végétaux, des écorces de rotin. Parvenue à une petite source, elle se désaltérait quand des hommes ont surgis. Armés de couteaux et machettes, ils entreprirent de lui lier les mains avant de la laisser sous la surveillance du plus jeune. Les trois autres partirent fouiller *la Malay-Damsel* à la recherche d'argent ou d'objet facilement monnayables. Waree avait emporté son revolver, mais il était dans son petit sac à main posé au bord de la source et, involontairement, dissimulé par les herbes. Son gardien, un jeune garçon d'à peine vingt ans, n'était pas très rassuré. La poussant devant lui, ils gagnèrent la côte, restant sous le couvert. De là ils pouvaient entendre les exclamations des pillards, qui fouillaient les cales. C'est comme cela qu'ils virent arriver la vedette de l'armée. Le jeune homme tenta d'avertir ses complices mais renonça rapidement, de crainte d'être à son tour repéré par les soldats. Stoppant à quelques encablures, à l'aide d'un porte-voix ceux-ci intimèrent aux occupants de la jonque de se regrouper sur le pont. Éberlués, les trois voleurs obtempérèrent, dépassés par les événements. Une rafale de mitrailleuse faucha le trio, les militaires investirent le bateau, le prirent en remorque et jetèrent les cadavres à la mer en atteignant les eaux libres. Terrorisé, le gamin pris la fuite vers l'intérieur de l'île. Waree en profita

pour se libérer et récupérer son arme. Depuis elle restait prostrée, espérant notre retour. En voyant la barque du Moken elle prit peur croyant à un retour de pillards. N'osant s'enfoncer dans les collines, elle résolut de tenter d'effrayer ceux qu'elle croyait menaçants. À son coup de feu elle entendit celui qui était le plus proche répondre par des jurons… en français. Des Français elle n'en connaissait que deux, vu la taille de ce celui qui était sur la plage, ce ne pouvait être que Bibert ! C'est donc ce nom qu'elle a crié, sans plus réfléchir. Voila, vous en savez autant que moi. La jonque a probablement été emmenée vers le dispositif de surveillance maintenu autour de Nyaukni. La région est trop contrôlée en ce moment, je propose d'aller nous réfugier chez Marc, Une fois en sécurité nous aviseront de la conduite à adopter. OK ?… Allons-y ! »

4

Installés dans de confortables fauteuils sur la véranda du cottage, nos amis, verre de pastis à la main, achèvent de revivre pour leur hôte les péripéties des jours précédents. Fred enlace tendrement sa Waree retrouvée, Win somnole ou feint de le faire, tandis que Karin et Bibert font de gros efforts pour éviter de se manifester la forte attirance qu'ils commencent à éprouver l'un pour l'autre. La jeune femme écoute le marin conclure.
« Cette tête de mule de Moken ne voulait rien savoir, il refusait tout simplement de nous amener chez toi, Marc. Nous avons dû payer plus que le prix de son bateau, ça nous a finalement coûté un rubis magnifique ! Même les milliardaires ne paie pas ce prix pour des croisières de luxe. À présent que tu connais nos aventures, aurais-tu par hasard une idée de ce que nous pouvons faire pour, dans l'ordre, récupérer le reste du trésor de guerre des Japs et récupérer la jonque, valeur purement sentimentale, certes mais il n'empêche ! Enfin, brouiller suffisamment les cartes pour que nous soyons certains que la famille de Win ne subisse pas de représailles, même s'ils le croient mort.

Marc reste dubitatif, il a bien une idée mais ne sait trop comment l'exprimer. Fine mouche, Ka-

rin a remarquée la perplexité de leur hôte. Elle l'encourage à se lancer.
— Mon idée serait d'aller semer le maximum de confusion dans le camp Myanmar. D'en profiter pour mettre la main sur *la Malay-Damsel*, ainsi que sur la plus grosse part du pactole. Puis, de leur fausser compagnie, pour venir vous réfugier ici. Pour la famille de Win, avec sa part du butin il n'aura aucune difficulté à la faire sortir du pays en y mettant le prix fort.
— Splendide, mais reste à attaquer la base. Même en engageant une troupe de mercenaires cela va prendre trop de temps, sans compter qu'ils restent supérieurement armés.
— Oui, je sais. Il ne reste que l'exploit individuel !

Un grand silence suit, chacun plongé dans ses pensées cherche à donner un sens aux mots de Marc. Après leur avoir accordé un temps de réflexion, avec un petit sourire narquois, celui-ci reprend.
— Vous l'ignorez mais j'ai ici un appareil très pratique et qui pourrait se révéler déterminant dans ce genre de mission. Il s'agit d'un Paramoteur ! Du type chariot tricycle, ce qui permet une charge d'emport plus élevée qu'avec le modèle sac à dos. Pourquoi ne pas emporter une de mes torpilles, non encore désamorcée, pour aller la balancer au milieu de ce panier de

crabes ? Le bordel qui s'ensuivra permettra à ceux venus par mer de faire main basse sur les bijoux, de les charger sur la jonque et de déguerpir, ni vu ni connu ! Qu'en pensez-vous ?

Après un instant de stupeur, tous se mettent, en même temps, à émettre des avis sur la proposition. Dans ce brouhaha personne ne remarque que Bibert fait discrètement signe à Marc et que tous deux se réfugient à l'écart pour un court aparté.

Dix minutes plus tard, toute la troupe s'installe autour d'une table sur laquelle une grande carte de la région est posée. C'est Marc qui prend la parole, en raison de son absence d'implication directe et surtout du fait qu'il est le plus ancien de l'assistance ; « Mes amis voici le plan sur lequel nous allons réfléchir tous ensemble. N'hésitez pas à m'interrompre si vous le souhaitez ! Vous partirez tout à l'heure avec un de mes zodiacs, le matériel sera à bord. Parvenus à peu près à l'endroit où le long-teal avait stationné, Bibert assurera la mise en œuvre puis, bien sûr, le pilotage du Paramoteur. C'est un engin qu'il connaît bien pour l'avoir utilisé, notamment en Afrique. Karin et Fred plongeront pour récupérer les sacs qui sont restés dans la grotte. Waree et Win assureront la garde du zodiac. Puis la récupération du pilote et des plongeurs, avant de

partir à l'abordage de la jonque. Tout est une question de bonne synchronisation. L'équipe de plongeurs se mettra en action la première. Il leur faudra sans doute du temps pour parvenir jusqu'à la caverne, qu'ils devront préalablement retrouver. Après, disons une heure, Bibert décollera. Il devra effectuer une large boucle, de façon à arriver par l'est. Le côté intérieur de l'île sera moins défendu. À l'aplomb du cratère il larguera sa torpille, qui sera devenue une bombe, et filera en rase motte jusqu'à son point de départ. Dès la déflagration, les plongeurs progresseront en direction de la jonque. Le zodiac, après avoir réceptionné Bibert, tentera de les ramasser au passage, au pire de les attendre à proximité de *la Malay-Damsel* L'explosion aura, du moins nous l'espérons, créé une grande pagaille. Il faudra en profiter pour vous déplacer sans susciter de curiosités intempestives. Le point délicat reste l'abordage de la M.D. À ce stade des opérations, il vous faudra improviser en fonction de la garde qui aura été laissée à bord. Prendre d'assaut ou user de ruse ! Je vous attendrai ici et ne bougerai pas avant l'aube. Après six heures du matin je ferai une patrouille de reconnaissance avec mon canot speed-boat pour voir si je peux recueillir des… survivants. Utilisez vos bipper pour vous signaler, si vous me voyez passer. Bonne chance, prenons un

thé, nous en profiterons pour fignoler les détails. »

Il reste une bonne paire d'heures avant le départ, chacun les emploies à son rythme. Karin c'est approché du navigateur, nonchalamment étendus ils bavardent en essayant de ne pas s'appesantir sur ce qui les attend tout à l'heure.
« C'est vrai que tu as beaucoup utilisé ces drôles d'appareils, les para moteurs ?
— Oui, c'est grâce à ce type de matériel que nous avons, presque, été en mesure de parvenir au bord du lac Téllé et revenir vivants.
— Raconte, ça doit être passionnant !
— Pas le temps, c'est une longue histoire, j'ai d'ailleurs un livre en projet, je t'en réserverai la primeur.
— Mais pourquoi vouloir écrire ce livre, puisque tu souhaites faire le silence sur ces événements ?
— Envie de témoigner, de faire rêver. Peu de gens peuvent concevoir qu'il existe encore des énigmes de ce genre sur notre vieille terre. Un sage Oriental, LAO-TSEU ou quelque chose comme ça, un Chinois philosophe et très ancien en tous cas, a dit en son temps que pour réussir sa vie, un homme doit accomplir trois choses : Réaliser un rêve de jeunesse, avoir un enfant, et écrire un livre. Pour moi ça tombait bien. Naviguer était un rêve, concrétisé depuis longtemps.

Il y avait aussi ma fille, Mélo, c'était probablement ce que j'avais réussi de mieux dans ma vie. Manquait que la littérature, fallait donc y remédier. Avec le problème de n'avoir pas grand-chose d'intéressant à raconter. Bon, faut tout de même écouter la vielle sagesse, même -ou surtout- quand elle est asiatique. Raconter mes misères déambulatoires sur les eaux fatiguées de la planète, pourquoi pas ? En tous cas, ce n'est pas pour flatter mon ego. Si l'on y regarde de près, force est de convenir que j'étais loin d'avoir tiré le gros lot à la loterie de la naissance. Né au lendemain de la guerre, j'ai vraisemblablement dû souffrir des restrictions. Peut communicatif, j'ai d'abord souffert des malveillances de mes petits copains (Pour les copines, c'était moins net. La mixité n'était pas encore entrée dans les écoles) À force d'en prendre, j'ai commencé à les rendre, les coups ! Et je me suis vite aperçu que ce n'était pas nécessairement les gros qui avaient le dessus. Mais c'était épuisant, il fallait, à chaque fois faire la preuve de sa vaillance. On ne juge que sur l'apparence ou la réputation. C'est pour cela que je me suis retrouvé à dix-huit ans engagé dans les parachutistes. Il me fallait le plus dur pour me créer des références. Plus l'épiderme est tendre plus la carapace doit être épaisse. Ah ! Les Bérets Rouges. Les Paras de la Coloniale, la Colo. Devenue, déjà à mon époque In-

fanterie de Marine. Dans la foulée des Bigeard's-boys de l'Algérie, de ceux de l'Indo, héritiers des S.A.S. de la deuxième guerre mondiale « Qui ose gagne ! » À mettre au même Panthéon que les Commando-Marine, la Légion Étrangère. Soldats perdus, mercenaires de la gloire. Héros de toutes les défaites, toutes les déculottées Républicaines, deux cents ans, au minimum, de raclées guerrières. À chaque fois, la politique avait contraint les combattants, maître du terrain comme ils le déclaraient, à parjurer leur fois en ce qui faisait la noblesse…Oui ! bon, c'est comme ça que l'on dit, la justification de leur condition de soldat. Tout ce qui les aidait à ne pas voir qu'ils se battaient pour de mauvaises causes. Ces populations terrorisées que l'on rassurait en les invitant à croire en la « grandeur de la France ». En leur jurant sur l'honneur : « que notre beau pays ne les abandonnerait jamais, qu'ils pouvaient avoir confiance et dénoncer les voyous qui ne voulaient plus être gaulois ». Qu'avaient-ils ressenti, ceux qui allèrent jusqu'à engager leur parole d'officiers, lorsqu'on leur avait ordonné d'abandonner sans pitié ni regrets ces minorités ethniques jugées quantités négligeables, peu avisées de leur avoir fait confiance ? Ceux qui avaient résisté à la tentation O.A.S., sous la férule Gaullienne écœurés étaient repartis se battre. Mais sans l'illusion de l'honneur, à leur compte, mercenaire vieux mé-

tier ! C'était l'époque des 'affreux' du Katanga, de l'Afrique post-indépendances. C'est là qu'ils avaient repris du service, les vétérans de nos Épopées coloniales. Parmi les autres, les résignés ou les trop jeunes, certains se donnaient bonne conscience en leur apportant une aide discrète et efficace. Des réseaux d'entraide, filières d'armes, de munitions, avaient été créés. J'étais du nombre (des jeunots bien sûr.) Le Gouvernement laissait faire, surtout dans la mesure ou cela servait ses intérêts. La France était souvent bien emmerdée avec les nouveaux états de ses ex possessions d'Outre-mer. Lorsque ce ne fut plus le cas, que les fantoches en place furent remplacés ou rentrés dans le rang…Il devint urgent de faire cesser cette solidarité. En pareil cas bien sûr, ce sont les lambda qui jouent les boucs émissaires. Ce qui me valu d'être prié par l'Armée d'aller voir ailleurs, le plus loin possible, si je n'avais pas quelque chose à y faire. C'est pour te dire que les choses militaires, je connais, on peut en parler. Surtout que j'ai cru résoudre mes problèmes, en m'engageant dans la Légion Étrangère. C'était encore une erreur, ils n'ont pas mis beaucoup de temps pour me signifier que j'étais indésirable pour toutes les institutions de l'État. J'avais signé en août, vêtu d'un pantalon de toile, d'une chemisette et d'espadrilles. Ils m'ont viré en plein mois de janvier avec quelque franc en poche,

dans le même accoutrement, tondu en prime. J'avais fière allure sur les quais de Calvi. Car c'est là, sur le vieux port en bas de la citadelle, que j'ai goûté au goût, amer, de la mer. Par le bouche à oreilles, j'avais eu un tuyau pour du boulot. « Tu traînes sur les quais de pêche, vers les dix-huit, dix-neuf heures, y'a toujours un équipage incomplet pour une raison ou une autre. C'est payé quarante balles pour la nuit, retour à six heures du matin. En plus, le pinard est à volonté ». Ça n'a pas duré plus de deux semaines, à cause du pinard, et surtout de ceux qui le buvaient. Restait l'envie de naviguer ! Et puis, dans ma tête, ça y était, j'étais déjà en route. Ailleurs était prometteur, tout le bon était devant.

On n'imagine pas combien il y en à, des devants, ça n'a pas l'air de devoir finir. C'est le temps, sa course s'accélère insensiblement. Un jour on veut freiner, trop tard ! L'inertie vous pousse encore. Si bien, que quand, enfin, la machine ralentie suffisamment pour que l'on puisse jeter un coup d'œil autour de soit et se dire qu'on va pouvoir en profiter. On s'aperçoit qu'on a tout dépassé, tout laissé derrière soi, on est seul. Sur un bateau, c'est le meilleur endroit pour cela. Solitaire, ça a tout de même une autre gueule que tout seul. Malgré tout, à fouiller le passé pour chercher à comprendre comment les choses se sont goupillées, ça fait

remonter de grosses bulles de regrets. On veut reprendre, rectifier les erreurs grossières. Foutre ! La planète ne s'arrête pas. Inutile de s'obstiner à chercher du côté de l'horizon les avenirs à-venir, y'a plus rien d'autre que la mort, qui attend là-bas. On commence à la voir, comme une île qui émerge de la brume aux matins de navigations espérantes. Alors on y va, renâcleur et angoissé. Tout de même un peu curieux, juste un chouilla fataliste. Pour ma part je trouve ces amertumes préférables aux satisfactions (?) que procure l'existence de mange-merde menée par la plupart de mes contemporains.
Voila j'espère ne pas t'avoir trop cassé les pieds ! Je sais par expérience que les bavasseries des anciens de tous poils ont le don d'exaspérer les impatiences juvéniles ou même mûrissantes. Mais c'est toi qui l'as voulu ! »

Pour toute réponse la jeune femme se tourne vers lui. Instant magique, ils s'oublient dans un baiser passionné. Comme une ivresse, mais, non nauséeuse, radieuse. Pas une extase comme un coït peut en procurer. Non, c'est quelque chose de Séraphique, de tranquille, de beau. Une chose qui ne peut s'effacer. Un moment hors du temps, hors de soit. Ensuite seulement viendra l'embrasement des corps, l'amour charnel, le plaisir de donner du plaisir.

Au moment d'embarquer, ils ont chacun de l'autre, une connaissance biblique et l'espoir d'un amour partagé. Une espérance aussi grande que leur peur. Tous sont silencieux, concentrés sur leurs gestes et leurs pensées. Il est encore temps d'arrêter, de laisser les autres poursuivre leur folie et de retourner vers la normalité. Mais personne ne marque la moindre hésitation, la dynamique de groupe ou l'affirmation d'une forte volonté ?

Marc songeur regarde disparaître le grand dinghy. Combien reviendront ?

Dès le décollage, Bibert sent qu'il ne va pas jouer sur du velours. Si on ne peut l'apercevoir que très difficilement, en raison de la faible altitude et de l'envergure réduite de l'engin, en revanche on l'entend ! Bien, fort et de loin ! Déjà les projecteurs fouillent la nuit à sa recherche, heureusement ils cherchent un aéronef et par conséquent visent les hautes couches de l'atmosphère. Il n'empêche qu'il offrirait une cible facile s'il venait à être repéré.

Cap au sud, revenant plein ouest, il est à présent presque à la verticale de la trouée dans les collines. Elles offrent une protection naturelle aux installations militaires, bien que celles-ci

soient en partie souterraines. Invisible aux radars par la nature de sa construction en fibres et nylon, il devient repérable à l'œil nu dans le halo de clarté qui rayonne du cratère en pleine effervescence, humaine, pas volcanique. Déjà les premiers tirs s'ajustent, des balles lui sifflent aux oreilles. Dès que les armes lourdes l'auront localisé ce sera un festival. Qu'ils touchent sa torpille et il offrira le bouquet du feu d'artifice. Mais même à quarante-cinq kilomètres heure on fait du chemin, il est à présent à la verticale du centre de la base. Un effort pour faire basculer la bombe qui lui tien compagnie et…qui refuse de le quitter ! Il doit batailler de toutes ses forces pour qu'elle accepte, avec réticence, de se décrocher. Allégée, son aile fait un grand bon en hauteur. Ce qui lui permet très opportunément d'éviter une salve de petites roquettes qui lui voulaient beaucoup de mal. Les secondes s'écoulent comme des heures. Angoissé il en vient à croire que la torpille a fait long feu et que sa mission a échouée. À ce moment, quelque chose comme une gifle brûlante, l'attrape, fait bondir son engin et fout incidemment le feu à la voilure en matières synthétiques. Ce n'est qu'à cet instant qu'il perçoit le bruit de l'explosion. Par chance il a profité de l'effet de souffle qui lui a fait franchir la couronne de sommets. C'est à présent l'océan qui est sous ses pieds, Bibert éprouve la stressante certitude

que, dans quelques secondes ils seront 'dans' ses pieds. Car la chute s'accélère au fur et à mesure que le tissu disparaît en flammèches. Du coin de l'œil il a le temps d'apercevoir, en une vision fugitive, la jonque placée un peu à l'écart de l'ensemble des navires de la Marine Birmane. Un bref instant il éprouve la tentation de jouer les Kamikazes. Comme tout le monde, il a entendu parler de ces pilotes Japonais de la dernière guerre, qui n'hésitaient pas à s'écraser avec leur avion sur les bâtiments de l'ennemi Américain. À tout prendre, il préfère en exécuter une variante, moins extrême. S'éjecter, juste avant de percuter la surface, en laissant son engin terminer seul sa trajectoire. Bien visé, le chariot va directement finir sa course contre la coque d'une vedette de la police maritime. Ce plongeon, d'une dizaine de mètres, lui permet de disparaître profondément sous la surface et d'échapper aux tirs rageurs qui suivent son numéro de haute-voltige aérienne. La confusion la plus totale règne à présent au sein de la flotte. L'explosion de la bombe à l'intérieur de la base, avait créée une incertitude inquiète parmi l'ensemble des équipages et des troupes stationné sur place, les soldats ne parvenaient pas à comprendre à quel genre d'attaque ils avaient à faire face. La diversion, plus modeste mais spectaculaire, causée par l'embrasement de la vedette suite à la collision, achevait de faire

tourner l'incertitude en panique. Des groupes à terre tiraient sur les équipages qui répliquaient à leur tour en canonnant les véhicules et installations terrestres. Les officiers hurlaient, les sirènes d'alerte ajoutaient leurs stridences à l'ambiance de folie.

Bibert nageait au milieu de cette hystérie, tentant de gagner *la Malay-Damsel* Au hasard d'un pinceau de projecteur balayant la baie, il en distingue les superstructures émergeant de la nuit, et des fumées. Pourtant il désespère d'y arriver, car la distance est grande et la fatigue commence à avoir raison de sa résistance. Tout à coup il aperçoit un canot gonflable qui semble abandonné et laissé à la dérive. Cette vision lui donne le coup de fouet, nécessaire pour rejoindre l'esquif situé à mi-distance de son objectif. Ce n'est qu'en agrippant les poignées de cordage qui en bordent la carène, qu'il reconnaît le zodiac de Marc. À bord, une forme inanimée, un homme en combinaison de plongée, Fred ! Le marin retourne le corps…un inconnu. Mais où est passée l'équipe, Waree, Win, Karin, Fred ? Une pagaie légère est encore amarrée sur le bordé du canot. Il s'en empare et dépense le peu d'énergie qu'il lui reste, pour rejoindre la jonque. Bibert n'est armé que d'un pistolet automatique, c'est faible pour se lancer à l'abordage d'un navire probablement défendu par des

hommes puissamment équipés. Seul l'effet de surprise peu lui donner une chance, mais il est au bord de l'épuisement, ce qui le rend maladroit. En escaladant la coque il fait tellement de bruit que deux ombres se dévoilent, braquant leurs pistolets-mitrailleurs sur sa tête, qui arrive juste à hauteur du pavois. Cette fois son compte est bon, il lui est totalement impossible de se défendre, ses deux mains sont occupées. En un éclair, il est solidement attrapé par les poignets et hissé à bord, à peine ses pieds ont-ils touchés le pont que deux vigoureuses claques lui sont assénées dans le dos.
« Que signifie ?…

Pour toutes réponses il obtient un laconique.
— Alors, patron ! Nous commencions à croire que tu étais rentré à la nage, jusqu'à Ranong.

C'est Fred qui ébauche une grimace moqueuse devant la mine stupéfaite de son ami.
— Mais comment avez-vous fait, j'ai trouvé le zodiac de Marc qui dérivait avec un cadavre au fond.
— Hé, oui ! Pauvre homme, mais c'était lui ou nous il n'y avait pas d'autres alternatives, tu sais.
— Je ne te parle pas de ça, comment avez-vous pu vous emparer de la jonque ?

— Poufff ! Autant te le dire tout de suite, Waree a morflée. Elle est dans la cabine, son état est critique. Karin te fera un compte-rendu détaillé, plus tard… quand nous serons sortis de ce merdier ! »

Autour d'eux, le chaos commence à se résorber, des ordres fusent, les mouvements et les tirs se ralentissent peu à peu. Libéré de ses amarres, le voilier commence doucement à dériver. Portés par le courant de marée très fort dans le pertuis entre les îles, ils glissent furtivement, ombre parmi les ombres. Dès qu'ils ont pris suffisamment de distance pour échapper au risque d'être frappés par le pinceau des projecteurs, qui balaient encore la zone éclairée, ils établissent la voile d'artimon au bas ris. De cette façon ils sont manœuvrants, sans toutefois acquérir une vitesse susceptible d'attirer l'attention. De longues minutes s'écoulent, avec l'angoisse d'être à tout moment pris en chasse par un navire de l'escadre. Lorsque, enfin, la masse de Nyaukni cache les lueurs de l'agitation guerrière, ils mettent le moteur en marche. Le vent est malheureusement trop faible pour espérer faire route uniquement par la force des voiles.

Trois heures plus tard ils distinguent dans l'est le halo lumineux de Ranong et de la côte Thaïlandaise. La frontière est derrière eux, encore

deux heures et ils aborderont les rivages de Koh Tachaï, l'île de leur ami Marc.

Après avoir été s'enquérir des nouvelles de Waree blessée de plusieurs balles, Bibert est remonté sur le pont pour surveiller les manœuvres. Accoudé au bastingage, il écoute Karin lui relater les péripéties de son expédition avec Fred et l'assaut de *la Malay-Damsel* ;
« Nous sommes parvenus relativement facilement devant la paroi sous-marine, mais aucune réponse à nos 'bippers'. à trois reprises, malgré les risques que cela comportait, nous avons dû faire surface pour tenter un repositionnement face aux collines. C'est cette perte de temps, qui nous a sauvés la vie. Quand ta torpille a explosée, il y a eu une propagation de l'onde de choc, sous le massif dans les entrailles de la montagne. Tout un pan de roches c'est alors affaissé, obstruant définitivement la presque totalité des failles. Si nous avions pu nous engager dans la grotte, il est certain que nous n'en serions jamais ressortis vivants. Secoués par la pression soudaine de l'eau, nous avons été comme éjectés vers la surface. Heureusement que nous utilisions des bouteilles chargées avec ce nouveau gaz spécial grandes profondeurs. Avec un équipement classique à air comprimé, sans paliers nous étions bons pour une syncope gazeuse, mortelle. Brrr ! J'en frissonne encore. Ensuite,

nous avons eu les pires difficultés à nous localiser mutuellement et à nous rejoindre Fred et moi. Les mouvements incessants d'embarcations de toutes tailles et dans toutes les directions agitaient tellement l'eau qu'à plus de deux mètres l'un de l'autre il était impossible de se voir. Dans ces conditions, sans nos mini-balises, Win n'aurait pu nous localiser. Quand enfin nous sommes parvenus à faire notre jonction, nous les avons activées. Leur signal a grandement contribué à faciliter notre récupération. Win nous a expliqué le plan qu'il avait imaginé. Nous nous sommes rangés le long d'une vedette de la douane, occupée par seulement deux fonctionnaires. Ils ont d'ailleurs sautés à l'eau sans demander leur reste, quand ils nous ont vus. Waree et moi sommes restées dans le zodiac, tandis que Fred et Win prenaient la place des douaniers. Il était ainsi plus facile de tromper la vigilance des hommes qui gardaient la jonque. Trois d'entre eux étaient occupés à manger, assis sur le pont. Le quatrième était un commando, en tenue de plongée. Il fumait une cigarette à côté du guindeau, tout à l'avant. Croyant avoir affaire à la relève, aucuns d'entre eux n'a bougés jusqu'à ce que nous soyons à bord. Win a alors tiré sur l'homme de garde, mais celui-ci a eu le temps de riposter, atteignant Waree avant de basculer par-dessus bord. Nous nous sommes préoccupés de l'état de notre amie ainsi que de

neutraliser les trois dîneurs. Après les avoirs ligotés, nous les avons abandonnés dans la vedette. Le zodiac lui, avait disparu. L'homme, seulement blessé sans doute, avait coupé l'amarre et pris le large dans l'obscurité. C'est toi qui l'as retrouvé, en mourant il t'a peut être sauvé la vie. Et voila, mon amour, toute notre épopée. Pourvus que nous arrivions à temps pour sauver cette pauvre fille, son état est plus qu'inquiétant. »

L'aube commençait à blanchir le ciel, la côte tourmentée de leur destination émergeait en sombre sur le fond de l'horizon. En revanche, aucunes lueurs, aucun signe de l'agitation humaine qui d'ordinaire accompagne les arrivées de navires dans une île. L'heure était matinale, il est vrai, mais c'était autre chose. Tous, regardant approcher le rivage, ne pouvaient se défaire d'une étrange oppression. Puis un chien se mit à aboyer, d'autres y répondirent. Un coq se joignit au concert, de la fumée apparut de l'arrière d'une cabane, la vie était là, l'espoir aussi !

Fred, peu sensible aux émotions subjectives, tente de faire preuve d'optimisme : « D'habitude Marc vient, ou envoie quelqu'un à notre rencontre… Il doit être en visite quelque part, il ne va sûrement pas tarder.

N’obtenant qu’un vague grognement d’approbation pour toute réponse, il perçoit vaguement qu’il est préférable de garder ses réflexions pour lui. Le débarquement se fait en silence, la blessée qui n’a pas repris connaissance est menée au dispensaire Puis Bibert s’enquière de son ami Marc. Sa compagne lui explique qu’il est parti hier, très tôt, en disant de ne pas s’inquiéter et qu’il serait de retour dans la journée. Bibert se livre à quelques investigations discrètes, avant de rejoindre ses compagnons.
— Nous ne pouvons rien faire d’autre qu’attendre. Attendre de connaître la décision du médecin qui examine Waree et attendre le retour de notre hôte… S’il revient, parce que j’ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Déjà que l’expédition est un échec, bien que nous ayons porté un coup à ce régime totalitaire ce qui constitue un motif de satisfaction, au lieu du trésor escompté nous n’avions, c’était encore une chance, que le sac ramené par Karin. J’en parle au passé, car actuellement et c’est la mauvaise nouvelle annoncée, le sac a disparu ! Ne nous affolons pas inutilement, il existe certainement une bonne raison à cette disparition. Restons confiants, nous procéderons à un partage, dès que possible. Mangeons et dormons l’attente sera moins pénible. »

La nature a tôt fait de reprendre ses droits, après un frugal petit déjeuner, ils finissent tous par céder au sommeil.

Un bruit de moteur, de moteur d'avion, les fait bondir sur leurs pieds et jaillir des cases où ils étaient réfugiés, pour scruter le ciel. Un ULM à flotteurs, genre petit hydravion, termine sa boucle d'approche et entame la descente qui va lui permettre de terminer sa course juste au bord de la plage. Marc en descend, un grand sourire sur les lèvres. Le même sourire apparaît sur tous les visages. À l'exception de Fred qui, comme à l'accoutumé, ne cherche pas dissimuler ses sentiments : « Ben, mon salaud ! T'as carrément un avion à ta disposition, nous on se faisait du souci de ne pas te trouver au bercail ! — Et tout de suite, vous en avez conclus que je m'étais envolé avec votre pactole, hein ! Avouez, j'aurais fait pareil à votre place ! Sauf que moi, je fais d'abord confiance en ceux auxquels j'accorde mon amitié… Bon, je n'enfonce pas le clou. En fait j'ai pensé qu'à votre retour, trésor ou pas, il vous faudrait du pognon. Comme je suppose que vous n'avez pas les accointances nécessaires pour négocier cette catégorie de marchandises, vous auriez eu de toute façon besoin de moi. J'ai simplement anticipé, et voulu faire un test. Je voulais savoir si vous se-

riez satisfait de mes services, en vue de la négociation du solde de votre magot.
— Louable intention, mon ami. Hélas, nous te raconterons plus en détails tout à l'heure. Sache déjà que nous revenons bredouilles, avec une blessée grave. Waree est entre les mains de ton ami, le toubib ! Nous allons la voir, attends-nous Karin est déjà à son chevet.
— Pas question, je me change et je vais avec vous ! Merde, moi qui croyais vous réjouir avec mon pauvre million de dollars.

Fred et Win qui étaient déjà en route, s'arrêtent et avec une synchronisation parfaite, poussent la même exclamation.
— Combien tu as dit ?
— Une brique, c'est ce que j'ai tiré de vos bijoux.

Les trois compères regardent attentivement Marc, des fois qu'il serait en train de se foutre de leur gueule. Puis, comme animés d'une pensée commune, regardent vers le village. Fred dit simplement, avant de reprendre leur marche.
— Pourvu qu'elle puisse en profiter ! »

Waree était décédée depuis une heure quand ils sont arrivés. Marc et Bibert le comprennent immédiatement rien qu'en voyant leurs têtes.

Après un dernier adieu à leur amie, tous repartent vers la plage et la maison de Marc. Le lendemain est consacré à l'incinération et aux formalités funéraires. L'urne contenant les cendres sera remise à l'unique parente de la défunte, sa sœur. La mort, la vie, le chagrin, la joie, tout est recommencement.

Deux jours ont passés et l'heure du partage est venue. D'un commun accord ils ont décidés de remettre la part de Waree à Win. Outre qu'il doit retrouver sa famille et la mettre en sûreté, tous sont conscients que sans lui les événements auraient pu prendre une tournure très déplaisante. Dans le partage, ils ont inclus Marc malgré ses refus énergiques. La perte de ses matériels, zodiacs et autres, les engins fournis ainsi que l'aide inestimable qu'il leur a apporté méritait pourtant d'être reconnu et rétribué. Fred et Bibert chargent les derniers paniers de fruits avant de reprendre le chemin de 'leur' île, Ko Phayam. Ils pourront y réfléchir à de nouvelles aventures sans angoisses existentielles. Karin les accompagnes, mais seulement jusqu'à Ranong. Là-bas elle débarquera pour prendre l'avion ou le bus. Car elle déclare vouloir absolument terminer un projet professionnel qui lui tient particulièrement à cœur. Promettant à Bibert de venir le retrouver…Sans toutefois donner de dates. Pendant la traversée, obstinée, elle

revient sur une question qui lui brûle les lèvres :
« Mon chéri, à présent tu ne peux te dérober ! Vas-tu enfin te décider et me raconter ta quête du Graal, ta chasse aux Dinosaures ?
— Tu ne lâches jamais le morceau toi, hein ! Bon, tu l'auras voulu, mais assied toi confortablement, c'est une longue histoire. Elle remonte à l'époque qui a suivi la guerre civile Congolaise. Un ami, possédait en association, une flotte fluviale importante. Les forestiers abattaient les grumes de bois précieux, tout au fond de la forêt. Parfois à plus de mille kilomètres, aux frontières du Cameroun et de la Centre-Afrique. Daniel, c'est son prénom, assurait la descente des grumes par trains de barges, poussées sur le fleuve par ses bateaux jusqu'à Brazzaville. Après la guerre civile qui venait, en gros, d'opposer le nord au sud, le pays était exsangue. Sassou-N'gesso, le vainqueur, venait donc de brader à cinq grosses compagnies forestières le dernier carré de forêts encore inviolées, dernier refuge des animaux et des pygmées BAKAS, encore libres (sauvages ?) Je venais d'accepter une place de prospecteur qui m'avait été proposée. Quittant l'océan pour le royaume des rivières et des arbres, ça me changeait un peu. C'est là que j'ai entendu pour la première fois parler de cet animal mythique. Le mystérieux MOKELE-M'BEMBE.

5

En langage Baka, Mokélé M'bembé signifie « L'animal qui fait des lacs avec ses pieds. » Plusieurs versions circulent sur ce qui, à l'origine, n'était qu'une vague légende. Celle retenue par d'éminents spécialistes se fondait sur des photos prises aux infrarouges par des satellites de la N.A.S.A. On y décernait, dans la région de la Likouala aux herbes, Une cuvette marécageuse, grande comme la Belgique, l'existence probable d'un animal énorme. Vite baptisé « Dinosaure ». Au centre de cette région, existe un lac circulaire, créé vraisemblablement par la chute d'une grosse météorite (près d'un kilomètre de diamètre.) Considéré comme terra-incognita, ce lac porte le nom de Téllé, sur les cartes d'état-major. Les premières études sérieuses sur le sujet, avaient rendues vraisemblables les, rares, indications disponibles. D'une part, les Pygmées ne pénétraient pas dans ce territoire déclaré tabou. D'autre part, les aviateurs répugnaient à survoler la zone, en raison des phénomènes magnétiques qui perturbaient et rendaient inopérants les instruments électroniques. De plus, un épais tapis de nuages ou de brumes, conséquence de toute cette humidité, stagnait en permanence au-dessus de la région, interdisant toutes observations directes. Quant à se poser à proximité, même en hélicoptère, il

n'y fallait pas songer. La mangrove ne constituant pas une plate-forme vraiment adéquate. Restait l'accès par voie de terre. Une expédition, partie du village d'Epéna (Congo), sans guides, a disparue corps et biens, nul ne l'a jamais revue ! La seconde initiative, Américaine, menée par Roy MACKAL et Hermann REGUSTERS, revint bredouille sans avoir pu atteindre le lac, malgré deux essais. Je passe sous silence la tentative du biologiste Marcellin AGNAGNA, dont les photographies étaient aussi floues que ses déclarations, pour en arriver à l'expédition Belge qui débarqua du Bateau-courrier à l'escale de OUESSO. Le terme de cette hasardeuse navigation était pour ces explorateurs sans peur, le chantier forestier qui m'employait à cette époque. L'endroit avait été retenu en qualité de base de départ, probablement en raison de l'absence totale d'autres infrastructures hôtelières dans la région. Sans tarder, de nombreuses et volumineuses caisses avaient été déchargées et encombraient la pelouse devant ma case, aux confins des pistes. Après cette limite, commençait la forêt primaire, celle que l'on dit vierge. Impossible d'y circuler autrement qu'à pied ou, en saison des pluies, en pirogues légères. L'équipe scientifique était composée de paléontologues, anthropologues et autres pharmacognologues. Bref, du beau monde, j'étais très impressionné. Ce préjugé favorable ne devait tou-

tefois pas subsister au-delà du déballage et classement des matériels de l'expédition. À tel point que, n'y tenant plus et ne pouvant imaginer susciter une telle réaction, je crus utile, voire salutaire de leur faire part de mes réflexions : « Vos canots pneumatiques équipés de moteur Hors-bord, ne vous servirons strictement à rien. Je suis prêt à vous parier qu'ils ne tiendront pas deux jours. Quant à vos tentes vous ne pourrez les utiliser, sauf une méthode pour les faire flotter sur l'eau des marigots. En ce qui concerne les équipements de cuisine, vous…Prenant conscience de leurs yeux braqués sur moi, j'ai du m'interrompre brusquement. Un silence, lourd de réprobation, émanait du groupe.
— O.K. Je crois comprendre ce qu'il en est ! Comprenez-moi, ce n'est pas de la critique gratuite. Vous ferez comme vous l'entendez. De toute façon, il n'y a aucun problème, les porteurs Babinga assureront votre progression et sauront vous installer des abris dans les arbres, aux étapes.
— Mais vous ne nous accompagnez pas, Monsieur. Nous espérions que vous seriez notre guide, au moins pour les marches d'approche. Pour le reste nous pourrons nous en tirer seuls. Êtes-vous sur de ne pas vouloir venir ?
— Hélas non ! Votre entreprise exige beaucoup de temps, or j'ai des obligations professionnelles

qui ne peuvent souffrir une aussi longue absence. J'en suis le premier désolé, croyez-le bien, car votre aventure, en cas de succès, prendra une dimension historique certaine. Soyez rassurés, j'ai veillé personnellement au recrutement de vos pygmées.
— Ah ! Heu, justement, excusez-moi vous pensez nous fournir combien d'assistants ?
— Hé ! Bien, voyons, au vu de votre matériel cela fait une charge de plus de quatre-vingts kilogrammes à répartir. À laquelle il faut ajouter les provisions de bouche. Dix porteurs ne seront pas de trop ! Il faut aussi ajouter deux pisteurs et deux ou trois chasseurs, cela fait un maximum de quinze hommes.

La nouvelle paraît totalement inattendue. Elle semblait plonger les pseudo aventuriers dans un abîme de perplexité et ils se concertaient à voix basse. Je m'étais écarté par discrétion, car la discussion commençait à prendre une tournure animée. À l'issue d'un temps qui m'avait porté aux limites de mes capacités de tolérance, leur porte parole semblait avoir quelque chose comme un message à me communiquer : « Impossible, c'est beaucoup trop de monde. Nous ne voulons pas nous encombrer d'une foule. Nous ne sommes que cinq, trois guides nous paraissent constituer un grand maximum. Voyez-vous, nous sommes en bonne condition phy-

sique et nous avons une grande pratique de la marche, jointe à une non moins bonne connaissance des dangers de la progression en forêt profonde. Nous souhaitons porter nous même nos sacs, ils ne seront pas alourdis d'un ravitaillement que nous saurons trouver tout autour de nous, prodigué par la nature. »

Toutes tentatives pour les convaincre de s'en remettre à notre expérience et d'accepter mes conseils restèrent infructueuses, à l'exception d'un sac de conserves que je les obligerai à emporter, bon gré mal gré. Après tout, c'est leur affaire. Qu'ils se débrouillent, j'ai fait ce que j'ai pu. Le lendemain, je déposais la colonne et la regardais s'enfoncer dans la végétation.

Leur départ avait eu lieu un lundi matin, au cours de la semaine, pris par mes occupations, je cessais de m'inquiéter pour eux. Il serait toujours temps d'aviser dans un mois et d'organiser une équipe de secours, même si les chances de les retrouver étaient quasi nulles. Aussi, le dimanche suivant, qu'elle ne fut pas ma surprise de retrouver mes cinq Tarzans vautrés dans les hamacs de ma véranda. Celui qui semblait se considérer comme responsable s'empressa de me conter leurs tribulations ; « Ah, Monsieur, quel cauchemar ! Quelle folie ! Vous avez bien failli ne jamais nous revoir, savez-vous !

Pas difficile de le deviner, rien qu'à la vue de leurs vêtements en lambeaux, leurs figures sales et hagardes, leurs yeux rouges, j'étais en mesure de reconstituer le scénario, classique, de leur mésaventure. Plusieurs étaient couverts de cloques et rougeurs, deux présentaient, en outre, d'assez vilaines blessures.
— Allons, que vous est-il arrivé ?
— Nos difficultés ont commencé tout de suite après le second bivouac. De nombreuses chutes nous ont fait perdre une grande partie de notre matériel photo ainsi que les quelques aliments que nous avions emportés. (Comme accablé par ces évocations il laissa fuser un soupir, avant de reprendre.) Le pire, comme nous ne progressions pas assez vite pour leur goût nos guides pygmées nous ont tout simplement abandonnés. Une fois seuls, nous nous sommes perdus malgré nos G.P.S., car toutes les piles de rechange avaient été utilisées pour nos lampes. Sans compter la radio qui, entre parenthèses, est aussi tombée en panne. Nous avons donc décidé de revenir sur nos traces, pour rentrer. Mais c'est très difficile et nous avons fait beaucoup d'écarts. Hier seulement, nous avons eu la chance de rencontrer ce vieux pygmée Baka qui relevait ses pièges. C'est grâce à lui que nous avons pu parvenir jusqu'ici, où nous vous attendions.

Savez-vous Monsieur ? Notre conviction est faite ! Le Mokélé-M'bembé n'est qu'une légende sans fondements, car il est impossible, même à un dinosaure, de vivre dans cet enfer !
— Bravo ! Voici un verdict 'scientifique' ou je ne m'y connais pas. Cependant, avouez que ce n'est pas très rationnel comme déduction. Pour n'importe quel animal, l'enfer aurait plutôt l'aspect du béton ou du goudron de nos villes et de nos routes, ne croyez-vous pas ? »

Lavés, restaurés, reposés, les héros du jour étaient repartis vers les paradis civilisés, abandonnant leur matériel d'avant garde, coûteux et condamné à pourrir sur place. C'est du moins ce que je pouvais supposer à l'époque. Ce n'est que beaucoup plus tard lorsque j'aurai fais la connaissance de Michel Courtois, que nous utiliseront certains des gadgets laissés par cette expédition. Ceux-ci, d'ailleurs, bien manipulés, se révéleront fort intéressants et pratiques.
À ce moment-là, Michel n'était encore pour moi, qu'un nom, il avait, dans un passé récent, exercé des fonctions analogues aux miennes dans un chantier concurrent et beaucoup se souvenaient de lui. Grand chasseur Michel s'était naturellement rapproché des Baka, inégalables à ce sport. Après avoir épousé une de leurs femmes, Madjondo, qu'il rebaptise du prénom de sa

mère, Marie, il démissionne et décide de créer un campement de chasse, n'hésitant pas pour réaliser ce rêve, à liquider tous ses biens et économies. Puis il s'enfonce dans le territoire des Baka, branche 'Babinga', accompagné de la famille de sa femme ainsi que d'une vague mais vaste parenté. Il décide de créer son propre village dans un coude de la rivière Ndoki, son intention est d'en faire un Gîte d'étape pour safaris spécialisés dans le Bongo. La région est en effet une des dernières où l'on trouve encore cette grande antilope, dont le trophée compte parmi les plus recherchés au monde. La démarche était audacieuse, mais la réussite ne devait, hélas pas être au rendez-vous. La forêt humide n'est pas la savane, le Congo n'est pas non plus le Kenya où la Côte d'Ivoire, pays ouverts à ce type d'entreprise. Il faut une grande motivation pour supporter les tracasseries administratives et policières de nos chères Républiques Populaires et Socialistes et surtout les chasseurs aiment voir le gibier, or cela est très difficile dans la jungle. Les animaux, à condition de savoir les pister et les approcher, on peut les entendre, on peut les sentir, particulièrement les buffles et les éléphants, quand le vent est porteur. Avec un peu de chance et beaucoup de patience, on peut les deviner à travers la verdure. Brefs contacts, gagné au prix de quelles précautions, de quelles fatigues. Sans parler des grif-

fures, piqûres, morsures, infligées par la végétation et les insectes. Qui plus est, le soir, les camps sont très loin d'offrir le confort, le luxe des Safari-Lodge de pays plus commodes d'accès. En finalité, les affaires marchent mal. Vraiment très mal ! C'est cette conjoncture, défavorable pour lui, qui va servir de starter à notre association. Par les Tam-tam, il n'ignore pas ma présence sur les chantiers. Réciproquement, des blancs vivant avec les pygmées il n'y en a pas des masses, nous devons logiquement nous rencontrer. Enfin si la destinée veut bien nous en laisser le temps, car depuis cinq ou six jours, J'étais malade, très malade. Un vieux 'Palus'. pernicieux, sans doute. Trop affaiblis pour bouger, manger ou même tenir un raisonnement cohérent. J'étais dans les vapes et mes prospecteurs partis en expédition de chasse. Pas de retour prévu avant quatre jours environ. De toute façon bien trop tard pour moi. Dans ma trousse médicale, je n'avais que des remèdes pour les blessures corporelles. Et puis, qu'auraient-ils pu faire, mes braves pygmées ? Me transporter sur un brancard de fortune aurait demandé au minimum une semaine. Entre deux accès de fièvre, le délire me quittait et j'avais alors la nette certitude de ne pouvoir m'en sortir. Trop épuisé je n'éprouvais aucune émotion, hormis un vague soulagement à la perspective de voir cesser les douleurs qui me taraudaient l'abdomen. C'était

sur, j'étais en bonne passe pour être porté disparu, vu qu'avec un peu de pot les fourmis m'auraient bouffé avant que les pisteurs ne me retrouvent.

Lorsque je repris conscience, une femme Babinga, une vieille toute édentée, me faisait boire une décoction infâme par le goût et par l'odeur. Je n'avais pas assez de forces pour m'y opposer. Elle me semblait vaguement familière, comme si je l'avais connue dans une vie antérieure. Puis la mémoire me revint, elle peuplait mes cauchemars de malade. Nous étions dans la pénombre enfumée d'un 'Mongulu', une hutte pygmée. À l'extérieur une grosse voix retentissait, mais je ne parvenais pas à comprendre les paroles prononcées. Un grand gaillard, dont je distinguais mal le visage, car il se tenait à contre-jour, obstruait toute l'ouverture du Mongulu.
« Alors, Mboloko, comment se porte notre moribond ce matin ? La voix était forte, chaleureuse. J'avais vaguement l'impression qu'il s'adressait à moi.
— Salut ! Je suis Michel COURTOIT, les soins de ma belle-mère, la vieille Mboloko, t'ont tiré d'affaire on dirait. Tu lui dois la vie car nous allions t'enterrer, je te raconterai plus tard. Aujourd'hui je dois aller à POKOLA pour donner de tes nouvelles, prendre le courrier et des vivres. Je pense être de retour dans deux ou trois jours,

tout au plus. À mon retour, j'espère bien te trouver sur pieds. Nous aurons des choses à nous dire, non ? »

J'avais fait signe que, oui, et… étais reparti dans les bras de Morphée. En fait, il me faudra deux semaines pour retrouver une forme satisfaisante. Entre temps, Michel, revenu du chantier, me faisait part de ses projets. Qui deviennent rapidement 'NOS' projets ! Michel, outre une amitié qui ne se démentira plus, m'apportait une idée qui d'emblée suscita mon enthousiasme et ma participation inconditionnelle. Il ne s'agissait rien moins que de découvrir le fameux Mokélé M'bembé, J'ai encore ses paroles dans la tête.
— No problem, my friend ! En mettant en commun nos expériences de forêt nous pouvons réussir à atteindre le lac Téllé, et, mieux encore, en revenir. Imagine le scoop, nous serions les premiers, à nous la gloire et la fortune !

Son enthousiasme était communicatif. Je me suis donc surpris à lui répondre :
— Ouais ! Tu as raison, ce doit être réalisable. Surtout que nous avons déjà tout le matériel nécessaire. Cependant, ça ne va pas être une partie de rigolade, il faut préparer la balade au quart de poil.

Dans ma manche, je possédais un atout supplémentaire. Peut-être décisif, pour faire la différence. C'était le moment d'en faire part à mon équipier :
— Voici quelques mois, je suis rentré en Europe. Pas pour y faire du tourisme comme tu serais porté hâtivement à le croire, mais pour suivre un stage complet de pilotage sur U.L.M. et Paramoteurs. De ces types d'engins seul le denier nous intéresse, il en existe en gros deux modèles ! Le plus léger est constitué d'une simple voile type parapente amarrée à un bâti fixé sur un harnais. L'ensemble se porte dans le dos du pilote. C'est assez léger et, surtout, extrêmement pratique. Le second est constitué d'un chariot tricycle supportant pilote et moteur, sur lequel la voile vient se fixer. C'est cette configuration qui convient le mieux à l'usage que nous voulons en faire. Essentiellement pour des raisons d'autonomie, la plus grande capacité des réservoirs autorisant un proportionnel rayon d'action. Avec ce type d'appareil aucunes infrastructures lourdes et onéreuses ne sont requises, pas besoin de véritable piste ! Vitesse ascensionnelle, deux mètres par seconde. Vitesse de croisière, quarante-cinq kilomètres heure, plus ou moins la vitesse du vent rencontré. On décolle et se pose sur une surface défrichée de seulement quelques dizaines de mètres. Avec la capacité maximum de carburant nous

pouvons espérer une durée de vol d'approximativement six heures. Ça se pilote les doigts dans le nez, mon pote. Et surtout, en cas de carafe moteur, pas de crash à redouter !
— Ah, bon ! Et pourquoi ?
— Ben, on est déjà au bout d'un parachute, non ? Donc au même stade que n'importe quel aéronef en situation de détresse. Il suffit de se laisser descendre et, au pire, l'aile restera accrochée à la cime d'un arbre. Faudra, tout de même, prévoir une bonne longueur de corde.
— Hum, wouais, je suis prêt à te croire. Mais comment se procurer un de ces curieux oiseaux ? Je nous vois mal aller en France ou en Angleterre pour revenir en vol, avec l'objet ! Et en quoi peut-il nous apporter une aide dans la réalisation de notre projet ?

Le moment de dévoiler mes cartes était venu. Avec désinvolture, j'avais lâché l'argument décisif, celui qui devait prouver mes capacités d'organisateur.
— Il est déjà à Pointe-Noire, avec de la chance il sera à Brazzaville dans moins de trois semaines. Ensuite quinze jours sur le fleuve et, dans deux mois, nous ferons les premiers vols d'essais. Vu le peu de complexité de ce genre d'appareil, en quelques poignées d'heures je t'aurai formé aux techniques et aux joies du pilotage.

— Formidable, mais ne compte pas sur mézigue pour monter dans ce machin là. Et tu n'as pas répondu à ma seconde question, comment allons-nous faire ? Nous n'allons tout de même pas porter cette mécanique jusqu'à six heures du lac Téllé.
— Évidemment non ! Nous avons chacun un positionneur satellite G.P.S., je décolle et survole la zone afin de sélectionner le meilleur itinéraire pour l'équipe au sol. Selon le degré de difficulté je détermine la durée de la progression, entre quinze et vingt kilomètres par jour. Il ne me reste plus qu'à localiser un endroit, suffisamment dégagé pour me poser sans trop de problème. Préalablement je serai revenu à ta verticale, par des passages répétitifs je t'indiquerai l'axe choisi pour votre progression, puis…

Michel me coupa la parole avec virulence.
— Tu nous attends tranquillement sur ton cul, pendant que nous les Lambda on se coltine l'essence et les cigares de Mossieur l'Aviateur. C'est bien ça, hein !
— Ben, heu ! En quelque sorte, oui. Mais je te fais remarquer que j'avais proposé d'alterner les rôles, si tu n'avais pas eu le trou du cul au niveau des amygdales à l'idée de planer autrement qu'avec un joint !
— Mouais, c'est sur ! Tout le monde n'est pas fait pour s'envoyer en l'air avec une hélice dans

l'oignon. On verra la gueule que tu feras quand tu te retrouveras accroché par les couilles, à quarante mètres du sol. C'est les singes qui vont avoir de la joie. »

Plusieurs canettes de bière et quelques heures plus tard, (le contraire est tout aussi valable), nous avions pratiquement achevé la planification de notre tentative, seuls les détails d'intendance restaient à l'ordre du jour. Notre équipe comprenait, outre Michel et moi, sept Babingas. Tous « chasseurs-la-viande », c'était le nom donné à ceux dont la tâche est de ravitailler le chantier en gibier, car ici il n'y avait ni Supermarché, ni même simple marché. La principale raison, outre le tissu démographique insuffisamment dense, en est l'absence de troupeaux domestiques. Les seules ressources vivrières proviennent des cultures villageoises, manioc, igname, taro, plantain, macabo, bananes, mangues, ananas, etc. (Tout ce qui pousse sans trop de peine.) La charge en est traditionnellement dévolue aux femmes, qui après avoir brûlé la forêt entretiennent de petits lopins à usage familial. Pour la viande, les travailleurs étant supposés occupés aux travaux de l'exploitation, ce sont des Pygmées, choisis parmi les meilleurs chasseurs, qui se chargent de l'approvisionnement.

Les villageois qui parviennent à se faire embaucher dans les chantiers forestiers ou de Travaux- Publics, font figure de privilégiés, un emploi, cela signifie un salaire. Toutefois le gros inconvénient pour nos croqueurs de tibias, c'est que le blanc, en contrepartie de son salaire, exige du travail. Et le travail, personne ne l'ignore, cela fatigue énormément. Les chasseurs ne considèrent pas leur activité comme un travail. C'est une grande chance. Nous ne devions pas manquer de gibier.

Le départ de l'expédition était fixé pour le vingt et un juin. Il ne nous restait que deux semaines pour tout mettre au point. J'en étais aux essais en vol, profitant de la piste d'aviation du chantier, longue d'environ neuf cents mètres, elle permettait aux petits bimoteurs de se poser. Nous, nous l'utilisions dans…sa largeur ! J'avais multiplié les évolutions, enchaînant par des 'touch and go', lorsque Michel faussement détaché, se proposa pour un petit vol d'initiation.
— OK ! Vieux broussard, tu as bien pigé mes explications dans ta p'tite tête ?
— Mais bien sûr ! C'est vraiment pas compliqué, puisque toi tu y arrives. Tu me prends pour un débile ou quoi ? Mon père était pilote de chasse, j'ai hérité.

En contradiction avec l'assurance du ton, Michel, l'air-de-ne-pas-avoir-l'air, avait entrepris de me réciter le manuel d'instructions quasiment dans son intégrité.
— Merde, mon salaud ! Tu t'es entraîné en cachette, ma parole ! Pour la théorie tu en sais plus que moi, voyons la pratique. »

Sanglé sur son siège, moteur lancé, il commença à rouler pour son premier vol solo. Concentré, légèrement pâle, transpirant un peu plus que ce que la température ne pourrait le justifier, il entama son point fixe. Go ! Je n'en menais pas large. Évidemment, je redoutais l'accident, pour lui, mais surtout la faute, l'erreur, qui, sans mettre en danger le pilote fait 'casser du bois', principalement celui des hélices ! Sur les cinq initialement acquises avec l'appareil, il n'en restait que deux. Trop tard pour les tergiversations, il était en l'air ! Tout paraissait baigner dans l'huile, jusqu'au moment où j'ai consulté mon chrono. Michel, ne semblait pas décidé à vouloir mettre un terme à l'expérience. Sans doute était-il grisé par la nouveauté des sensations éprouvées, à moins que… la crainte de la reprise de contact avec le sol ? Il ne voulait manifestement pas redescendre. La panne d'essence que je redoutais, allait s'en charger pour lui. Quelques ratés, le moteur bafouille avant de s'arrêter sur un léger hoquet. L'engin

était en phase d'approche. Michel, qui ne comprenait pas ce qui lui arrivait, entama une glissade destinée à le ramener sur le terrain… Trop court, juste après le survol acrobatique d'un grand Fromager, l'appareil et son pilote disparaissaient à notre vue. Aussitôt une foule bruyante et excitée s'était précipitée vers le lieu présumé de la catastrophe. Des tas de visions, toutes plus dramatiques les unes que les autres, me venaient à l'esprit, tout en courant dans la direction prise par les 'sauveteurs'. Environ deux cents mètres devant moi, venant des fourrés qui bordent la piste, j'entendis les hurlements des premiers arrivés ? Merde ! J'en avais les jambes molles. Soudain la forêt sembla littéralement s'ouvrir devant une tumultueuse équipe de gaillards, hilares. Portant la machine sur leurs épaules, avec son pilote toujours crispé aux commandes. Je le devinais partagé entre le soulagement de s'en être tiré indemne et l'inquiétude causée par les dégâts probables de l'appareil ainsi que leurs conséquences sur la suite des événements. Les 'sauveteurs' tous en même temps et en gueulant pour tenter de couvrir les autres, s'évertuaient à m'expliquer que c'est « lui-même » qu'il faut récompenser, car il était le premier à trouver L'oiseau.
Sortons d'abord de là ! Michel propose d'offrir la bière pour tous. Succès immédiat, on le dépose pour courir plus vite vers la buvette.

« Putain, ça va te coûter au moins cinq caisses, mon con. Mais merde, qu'est ce que tu foutais à tourner comme un vautour ? Je t'avais donné vingt minutes. Tu ne voyais donc pas les signes que je m'esquintais à te faire ?
— Ben, non ! J étais un peu emmerdé par le lacet d'une de mes godasses qui s'était pris dans la roulette avant. Je voulais arranger cela avant de me poser.
— Hum, vouais ! Faut être con tout de même, pour mettre ses lacets dans les roues !
— Ce qui est con, surtout -à part toi- c'est ce foutu moteur qui c'est arrêté sans prévenir. J'ai perdu du temps à essayer de le relancer. Ce n'est qu'en passant au travers du Fromager que j'ai commencé à m'inquiéter. Trop tard pour choisir, j'ai eu du pot je suis arrivé en plein milieu d'une plantation de papayes, sauf qu'il y avait une souche qui, je crois à tordue un des longerons.
— On s'en fout, l'atelier va s'occuper de cela. Tu remontes tout de suite après !
— Hein ! T'es fous ? Il fera froid en enfer, le jour où tu me verras regrimper dans ce piège ! »

Pour les villageois, la cause était entendue. L'essence n'avait rien à voir là-dedans : « C'est qu'il a survolé le grand fromager ! Il a été trop près de la région sacrée, le territoire tabou où les Sorciers tiennent leurs réunions secrètes. C'est

sur patron, faut jamais aller par là, même avec ton oiseau à moteur ! »

Je n'étais pas tellement surpris par cette interprétation des faits. Pour les Africains, tout s'explique toujours, non par la déduction ou la logique Cartésienne, mais par la Magie. Sorciers, féticheurs et autres envoûteurs font réellement partie de la vie quotidienne.

Trois jours seulement nous séparaient de la date fixée pour notre départ. Les préparatifs avançaient dans, la sérénité pour les uns, la fébrilité pour les autres. Le chinois de l'épicerie-buvette nous manifestait une estime proportionnelle à nos dépenses dans sa baraque. Hélas, nous n'aurons même pas eu le plaisir d'une mousse bien fraîche avant de partir, car il était en rupture de stock de bières et le courrier avait du retard, comme d'habitude. Malgré cette affreuse carence, à l'aube du jour fixé, ému et soulagé je contemplais le curieux équipage formé par Michel, grand dégingandé d'un mètre quatre-vingt-cinq et les Babingas. Ceux-ci, par comparaison, paraissaient encore plus petits, tout courbés par la charge portée sur le dos et retenue par une lanière passant sur le front : « Don Quichotte et les sept nains ! » S'exclama en rigolant Pierre, mon remplaçant. Je m'éloignais pour vaquer aux dernières mises au point. Dès

que la brume matinale sera levée, ce sera à mon tour de m'élancer.

Contact, légère accélération, déjà la voilure s'élève doucement avant de se déployer au-dessus du chariot. Le jeu consiste à la stabiliser verticalement pendant toute la phase d'envol. Ces efforts sont contrariés par sa fâcheuse et persistante tendance à tomber d'un côté ou de l'autre, une inclinaison qui entraîne une perte de l'axe, aussitôt suivie d'une sortie de piste qui met fin à la tentative d'envol. Ne reste alors d'autres alternatives que reprendre tout depuis le début. Coup d'œil pour vérifier que tout est correct, manette des gaz à fond, l'appareil quitte le sol et rase les arbres en bout de terrain. À peine quelques minutes de vol en palier, à soixante-dix mètres, et voici la Ndoki, bordée de ses marécages. Je volais bas pour tenter d'apercevoir Michel et son équipe qui crapahutaient quelque part là-dessous. Eux pouvaient m'entendre, et peut-être même me voir. Moi, je ne distinguais rien, ni hommes ni animaux, tout était dissimulé confondu dans cette monotone étendue de verdure. Monotone mais colorée, toute la gamme des verts, du plus tendre au presque bleu. Parfois le miroitement du soleil indiquait la présence d'eau sous ce bouquet de persil géant, rivière ou marécage ? De temps à autre une trouée, comme une déchirure, étang

ou peut-être clairière, venait rompre l'ennui généré par le manque de relief.

Déjà dix-huit minutes de vol, c'était suffisant pour une première étape. J'avais choisi de me poser dans une vaste étendue herbeuse, une éyanga, que j'avais repéré. Procédure d'atterrissage, d'abord larguer une bande de tissus très légèrement lestée, pour pouvoir déterminer la force et la direction du vent. Les arbres sont tellement serrés les uns contre les autres qu'ils ne bougent que par vent très fort. Bien entendu aucune fumée ne s'élève. D'ailleurs aucuns des repères habituellement utilisés n'existaient ici, fallait innover. Passage face au vent, au ras des cimes, puis moteur coupé freins tirés à fond, parachutage sur la D.Z. L'arrivée pourrait être brutale, elle est, fort opportunément, amortie par les épaisses herbes qui tapissent le sol. La sensation est étrange, car ces éyangas sont constituées de feuilles qui s'étalent à l'extrémité de tiges hautes de deux à trois mètres, quasiment un engloutissement dans une mer végétale.

À présent vite, vite, faire un feu, nourri des tiges coupées lors du défrichage de la zone. Non pour se chauffer se nourrir ou se signaler, mais pour tenter d'échapper par sa fumée aux moucherons qui pullulent. Infiniment pires à supporter que les moustiques, ces minuscules bestioles

constituent une véritable calamité. Attirés par les muqueuses, coins des yeux, narines, commissures des lèvres, oreilles, gros comme une tête d'épingle ils s'insinuent partout ! Heureusement ils ne piquent pas, mais l'impossibilité de les faire fuir fait de leur acharnement bourdonnant un véritable supplice. Les moustiquaires les plus fines en tulle ou en soie, ne peuvent rien. Seule solution la fumée, mieux vaut tousser et larmoyer que de se laisser pomper les sucs ! Cependant il fallait bien quitter cette protection, ne serais-ce que pour respirer un air moins irritant. Il y avait aussi les tâches inévitables, installation du bivouac, défrichage de la piste d'envol, voyages à la rivière pour constituer des stocks d'eau. Lutter contre les moucherons tout en m'activant, occupait tout mon temps et surtout mon attention, si bien que j'avais été surpris d'entendre, très proches, les bruits de progression de l'équipe.

Moins de deux minutes plus tard ils surgissaient dans la clairière. Les exclamations joyeuses de circonstance fusaient, pourtant je décelais sur le visage de Michel les traces de la fatigue laissée par cette première étape. Il ne chercha d'ailleurs pas à le dissimuler : « Ben, mon con ! Dire que c'est l'étape la plus courte, dans la partie la plus facile du parcours.

— C’est vrai les premiers jours de remise en forme sont toujours un peu douloureux, tu dois surtout cracher les bières dont tu as fait une trop grande consommation les jours précédents le départ.

Michel possédait encore assez de forces pour se mettre en colère. Je préférais ne pas lui en laisser le temps.
— J’ai repéré votre parcours de demain, c’est bonard ! Beaucoup de pistes d’éléphants dont l’orientation correspond sensiblement à notre progression. Tu vois, le lac Téllé ne doit pas être tabou pour les pachydermes. Je pense, enfin j’espère, que vingt kilomètres ne constitueront pas une épreuve insurmontable, même pour un vieux débris comme toi !
— Oh, le salaud, tu es aussi croulant que moi ! Ce qui est sur, par contre, c’est que toi tu ne risques pas d’être fatigué à te balader dans ton engin de mort, et tu… »

L’arrivée massive des moucherons se chargea fort à propos de mettre un terme à la virulente diatribe de mon ami. Noyés dans la fumée âcre nos conversations se tarirent d’elles même. Se réduisant à de brèves remarques, entrecoupées de quintes de toux. Le mieux à faire après un frugal repas, était de chercher le sommeil ense-

veli sous une toile protectrice, grâces à laquelle nous transpirions comme des damnés.

Les nuits dans ces contrées où les animaux n'ont pas encore appris à craindre l'homme sont fertiles en surprises. Cris, identifiés ou non, bruits dont l'origine et la provenance sont impossibles à déterminer. Inquiétants toujours, surtout qu'ils sont parfois très proches. Points de braise des yeux attisés par les reflets du feu, menant une sarabande incessante et effrayante. Dix fois, vingt fois, dans l'obscurité un hurlement soudain ou bien un bruit, fort et insolite, nous réveille. Se reposer dans ces conditions semble impossible mais l'accoutumance jointe aux fatigues accumulées, viennent bien vite à bout de ces angoisses. Il n'y a guerre qu'un passage d'éléphants au milieu du bivouac pour nous faire reprendre contact avec nos peurs.

Les étapes se succédèrent, l'avance se poursuivait, parfois rapide, souvent contrariée. Le trait s'allongeait sur la carte, plus de la moitié du parcours était derrière nous. La satisfaction de cette constatation était largement tempérée par la conscience que nous avions, d'avoir mangé notre pain blanc. Chaque jour les eaux, rivières et marécages confondus, devenaient plus présentes. Trouver une étendue de sol sec suffisante aux évolutions du para moteur, s'avérait

de plus en plus aléatoire. Très vite nous en avions été réduits à espérer que les berges du lac nous offrent une surface hors d'eau suffisante. Surtout dans les jours qui précéderont l'arrivée. Déjà, j'avais été obligé de sauter une étape et d'attendre les marcheurs (devenus des nageurs) jusqu'au surlendemain. Qu'en serait-il, dans les jours suivants ?
Comme d'habitude, le sort c'était chargé de me fournir une réponse, brutale !

Ce matin-là le décollage avait été laborieux, la veille par erreur, croyant toucher la terre ferme, je m'étais posé sur une sorte d'îlot, composé de racines de troncs de feuilles et de terre entremêlés, flottant à la surface du marécage. Par chance, ce 'porte-avions' avait tenu le coup. Ce n'est que lors de l'envol, que les roues en ont crevé la surface. Pas de blocage heureusement, mais une perte de vitesse dont la conséquence fut de diminuer mon gain en altitude. Pas grand-chose à faire, accélérer à fond et fermer les yeux, ça passe ou ça casse ! Ça n'a pas passé ! J'ai percuté la canopée, une secousse aussitôt suivie d'une vive douleur au niveau de ma cheville. Les feuilles et les branches m'ont giflées le visage et les bras. J'ai perçu des craquements, provenant des branches, de l'appareil… pas de mes os, tout de même ! Secondes interminables, enfin, une bourrasque providentielle

avait fait bondir le chariot. J'étais libre, en montée maximum. Ce n'est qu'à ce moment que je me suis rendu compte que l'hélice faisait un drôle de bruit. Refusant envisager le pire, je me tenais des propos rassurants : elle doit être un peu amochée, le principal est qu'elle tourne avec un rendement satisfaisant. Je m'accordais mentalement un délai de récupération, avant d'oser évaluer les dégâts. Reprendre mon sang-froid ainsi que le contrôle du vol constituait le premier impératif. Après un rapide examen du matériel et de l'équipage, je jubilais, heureux de m'en tirer à si bon compte…Du moins c'est ce que je croyais. La tripale était bien quelque peu amputée de ses extrémités, mais elle tournait sans occasionner de secousses dangereuses pour la mécanique. Juste un peu moins de puissance. Ma cheville avait été entaillée, beaucoup de sang perdu mais un bon pansement viendrait tout arranger : « Heureusement que je n'ai pas à progresser dans le merdier d'en bas. » Je me félicitais joyeusement, ignorant ce que les Dieux avaient concocté pour moi. J'ai commencé à m'en faire une idée en voulant virer pour déterminer le meilleur franchissement sur un gros marigot. Première phase repérage, puis transmission des coordonnées à Michel par radio V.H.F. Ce qui impliquait de retourner survoler la portion du trajet où il était supposé se trouver.

Action sur le cabillot de frein gauche, pour virer ! Ma main s'élevait pour saisir la poignée, tandis que le regard restait fixé sur le sol pour ne pas perdre les points de repère.
Sensation de tâtonner dans le vide. Stupeur, le foutu cabillot n'est plus là. Il est resté dans les arbres ! Nouvelle montée d'adrénaline, léger flottement, puis le cerveau se remet à fonctionner normalement. S'il m'est possible de tourner d'un côté, avec une giration proportionnelle je dois parvenir à me repositionner.
L'action précède la pensée et…Bis repetita ! Cette fois ma main droite retomba avec le cabillot restant, prolongé d'une courte longueur de la gouverne rompue sous l'effort. Pas la peine d'espérer réparer en vol. Oh, la, la !
Alors là, ce n'était plus du tout pareil, j'étais condamné à voler droit devant, en subissant la dérive due au vent en plus. L'idée de me poser d'urgence s'imposa à mes pauvres méninges surmenées. Avec les conséquences prévisibles d'une approche sans possibilité d'arrondir, donc de freiner la glissade horizontale, nécessitant donc du terrain sous les roues, au moins cinquante mètres. Aucune possibilité de choix, ni à droite ni à gauche. Je vois, trop tard, un endroit propice. Ça va trop vite, j'avais laissé passer l'occasion et le retour était interdit. Pas d'autre solution que de me crasher à l'aveuglette, dans la première trouée venue. Du pur Monkey Busi-

ness. Pour le coup, j'avais la trouille ! Accélérer, monter, prendre de la hauteur, élargir la perspective, visualiser loin devant. Pas trop haut tout de même, car le relief s'estompe avec l'altitude. J'effectue ces actions en même temps qu'elles me viennent à la pensée. Le résultat fut payant, car parvenu à sept cents mètres d'altitude, j'ai pu constater que la rivière faisait un gros méandre. Je distinguais clairement le miroitement de l'eau sous les rayons d'un soleil presque à son zénith. Si elle fait un coude, c'est qu'une élévation du terrain l'y a contrainte ! C.Q.F. D. T'es un vrai chef mon p'tit pote. Tout en m'adressant ces paroles d'encouragement je restais conscient que, si je continuais de filer comme ça il faudrait une semaine ou un siècle à l'équipe sol pour me localiser. Car, si en liaison Air/sol (ou sol-air) la portée V.H.F. est de plusieurs kilomètres, en utilisation sol-sol elle ne dépasse pas quelques dizaines de mètres. La situation ne se prêtait certes pas aux tergiversations, la descente était amorcée, cap sur l'objectif. Inch Allah ! Mais j'étais tout, sauf à l'aise, si on m'avait introduit une olive dans le fondement, ce n'est pas moins de deux litres d'huile qui en seraient sortis. Ça descendait vite, beaucoup trop vite, j'avais mal estimé la force du vent et je sentais que j'allais dépasser la D. Z. On ne pouvait décemment parler de terrain d'atterrissage. Seule solution, remettre la gomme

pour tenter de faire un bond, au moins jusqu'à l'autre rive.
Quand c'est parti pour foirer, ça foire. L'hélice endommagée au décollage, n'accepta pas les tours que je venais de lui imposer. Avec un grand bruit sec, pareil à un coup de feu, elle choisit de vivre sa vie seule. Le moteur s'emballa, je dû l'arrêter d'urgence, la chute s'accéléra irrémédiablement, les roues frôlèrent la tête des palétuviers, deux secondes après c'était le grand plongeon. À peine le temps de dégrafer le harnais, le bidule m'entraînait malgré tout avec lui dans l'eau noire et froide. Crachant, suffoquant, j'ai refais surface, juste à temps pour voir l'aile s'enfoncer en libérant de grosses bulles d'air. Profitant du courant je me suis laissé flotter jusqu'à la berge en aval, puis j'ai tenté de saisir une grosse liane pour escalader la rive abrupte. C'était une liane molle et glissante, je pestais contre les bizarreries de la végétation locale, avant de réaliser que c'était la queue d'un Boa (ou Python) que je tenais. Il a fallu que je découvre la tête, gueule béante d'où fusait une sorte de râle sifflant, pour faire la relation entre les deux extrémités, celle qui me regardait et celle que je serrais entre mes mains, avant de retourner à la baille, dans une ambiance légèrement paniquarde. Par chance mon sans-gêne avait probablement épaté le serpent, car il se laissa glisser à l'eau et disparu sans plus m'ac-

corder d'attention. Les serpents constricteurs ne sont pas venimeux c'est déjà ça. Quoi qu'il en soi, les quatre ou cinq mètres de celui-ci ne m'incitèrent pas à vérifier si les conneries qui circulent concernant leurs capacités défensives sont fondées ou non.

J'avais avec la plus vive circonspection repris pieds sur le sec. Mis à part ma blessure à la cheville qui me faisait mal et constituait un handicap notoire, je m'en sortais plutôt bien. Telle était, du moins, mon impression, jusqu'au moment où, ayant récupéré suffisamment de lucidité je me trouvais en mesure de faire le bilan réel des événements : L'engin était rayé des listes, irrécupérable, c'était un premier point. Le second était qu'il me fallait absolument retrouver l'équipe sol. Or j'avais conscience de n'avoir pas été en mesure de communiquer ma position au moment du crash, d'ailleurs je ne la connaissais pas. Merde de merde, mon G.P.S. était au fond du marigot, comment allais-je me situer ? Michel maintiendrait son itinéraire dans l'attente de mon survol. Faute de recevoir de nouvelles indications, il allait continuer jusqu'à la rivière. Oui mais à quel endroit ?

Ça allait mal, très mal ! La radio et les réserves, piles et bouffe, étaient avec le reste, au fond. Rien pour signaler ma position, même pas de

quoi faire un feu. Restant calme à défaut de pouvoir boire frais, je ne cédais pas à l'affolement. L'axe de progression des Michel's-boys était sensiblement parallèle à celui de mon vol, jusqu'au moment du plongeon. Ce n'est qu'après avoir viré que les choses ont mal tournées, par conséquent en ouvrant un layon perpendiculaire sur environ quatre kilomètres, ils ne pourraient éviter de le recouper, donc de le suivre, ne serais-ce que pour en comprendre la raison. Donc en me tenant approximativement au centre du dispositif, ils tomberaient forcément sur mézigue. Préalablement je m'étais imposé de plonger, pour essayer de récupérer ma machette sans laquelle je ne pouvais rien. Elle était fixée à l'appareil et il me faudra presque trois heures pour y parvenir, le courant était fort, l'eau opaque, toutes sortes de saloperies grosses et petites y foisonnaient. Chaque contact était ressenti comme une secousse électrique, la peur bouffait une grande partie de mon énergie, je suis sorti de là en hurlant de dégoût. À moitié mort de fatigue, j'entrepris de tailler dans la masse de verdure. C'était un mur compact, repaire de tout ce qui pique, mord ou griffe, végétal et animal.

Inutile de décrire mon soulagement lorsque j'entendis, plusieurs longues heures plus tard, les bruits de machettes et les cris poussés par

les pisteurs. Michel arriva et comprit tout de suite la situation.
« Alors, vieille noix ! Te revoilà piéton, à présent. Monsieur va cesser de jouer les héros de l'Aéropostale, plus question de dessiner des moutons en bayant aux Corneilles. N'espère pas te faire porter, sous prétexte que tu as une cheville abîmée. Inapte opérationnel, tu es bon pour nous attendre sur place jusqu'au jour glorieux de notre retour, désolé pour toi. »

Quoi qu'il en dise, il était heureux que les choses se soient passées de cette façon, lui aussi avait conscience que le pire avait été évité de justesse. Quelques degrés d'écart sont fréquents dans une progression à la boussole. Que le groupe passe à seulement deux ou cinq mètres de mon layon, et je subissais une perte irréparable, la mienne. Je déclare, avec une conviction qui m'épate : « Ma blessure n'est pas profonde, pas au point de m'empêcher de marcher. Bien sûr, elle devra attendre le retour à POKOLA pour avoir des chances de cicatriser, mais entre temps les sulfamides aideront à limiter les dégâts. Au pire, l'asticothérapie suffira pour empêcher la gangrène. En tout état de cause tu n'avais jamais été partisan du 'Para moteur', nous voici revenus à la configuration classique. Allons-y, vieux crabe, que je te

montre ce que c'est qu'un authentique coureur de brousse. »

Bel optimisme, mais dès le jour suivant nous allions être confrontés à de nouvelles difficultés. Les Babingas devenaient de plus en plus nerveux, l'approche du but augmentait d'une façon directement proportionnelle leurs craintes, pour eux, le territoire était quasiment tabou. Toute avance exigeait une pénible reptation amphibie. Notre état de fatigue et de faiblesse était tel que nous n'étions capables de couvrir que des étapes inférieures à cinq ou six kilomètres par jour. L'humeur était sombre et le moral aussi spongieux que nos godasses.

Un matin, alors que, sans enthousiasme nous allions nous remettre en route, Michel m'interpella, sur un ton qui se voulait détaché.
« J'avais mal estimé, ton engin nous facilitait bougrement la tâche, nous nous épuisons en aller et retours pour trouver les passages les moins difficiles ou les moins dangereux. Nous sommes contraints de battre trois à quatre fois plus de terrain vers un but que nous n'atteindrons, en continuant à cette allure, que dans vingt jours ou plus probablement, jamais.
— Soit, que proposes-tu ?
— Tu vois cette rivière ! Depuis deux jours que nous en suivons les bords son cours n'a pas va-

rié, nord-sud. Cela indique quelle va presque certainement se jeter dans le lac Téllé. Construisons de petits radeaux pour profiter de son courant et gagner du terrain en économisant nos forces.
— Bien vu, vieille bête, il faut construire des embarcations étroites et courtes, justes capables de supporter un homme avec son équipement. »

Nous nous sommes mis au travail, l'expression préoccupée de mon camarade m'indiquait qu'il avait, autant que moi, la vision claire des embûches que comportait cette initiative. Pourtant, nos embarcations se révélèrent éminemment fonctionnelles, nous épargnant une énorme charge de fatigue. Il n'y avait qu'à se laisser pousser par le courant, en donnant de vigoureux coups de gaffe pour se maintenir dans l'étroit passage non envahi par la végétation, cela ne requérait qu'un peu d'attention. Soudain, l'abrutissement, la torpeur provoqué par la répétition de nos gestes, fus rompu par une exclamation de Michel : « On ne passe plus, regarde ! »

La rivière n'avait plus de lit, plus exactement elle en avait trop, impossible de distinguer quel était le bon. D'étroits chenaux se faufilaient entre les tapis de végétaux qui couvraient la surface de l'eau, constitués d'herbes à longues

feuilles lancéolées dont les bords sont tranchants comme des rasoirs. Nos radeaux poussés par le courant se plantaient complètement dedans, ce qui nous valait au passage d'êtres lacérés, découpés en lanières. Chaque estafilade devenait rouge, rongée par le suc urticant sécrété par ces saloperies de plantes. Les insectes attirés par le sang, nous considéraient comme des salles de banquet ambulantes. Sans que cela nous apporte un quelconque soulagement, nous constations que les Babinga souffraient presque autant que nous. Les chasseurs dont nous dépendions totalement pour nous nourrir, ne nous fournissaient que de rares et maigres oiseaux des marais et autres poissons chats au goût de vase et à la chair adipeuse. Pour comble, il devenait pratiquement impossible de faire du feu. La pluie qui tombait sans discontinuer depuis près de deux jours avait achevé de détremper notre matériel. C'était la goutte qui fait déborder 'la' vase.
— Bouffer cette bectance, et crue encore, y'a pas un exploit, sportif ou scientifique qui m'y obligera. Merde alors ! » Michel fulminait, il faisait semblant d'être en colère pour cacher ses préoccupations. Pas besoin de nous consulter d'ailleurs pour partager les mêmes soucis, au premier plan de ceux-ci, la crainte que nos guides ne nous faussent compagnie. Car c'est une attitude caractéristique des pygmées, ils ne

se fâchent ou ne s'insurgent que très rarement et ils ne se battent pratiquement jamais. C'est le peuple le moins belliqueux de la terre. Les mots guerre ou bataille n'existent pas dans leur langue. Leur réaction face aux agressions consiste à supporter en silence, dès qu'ils en ont assez ils partent. Ils disparaissent sans rien dire, inébranlables dans leur détermination.
Conscients de ce fait, nous cherchions anxieusement à estimer le niveau de saturation où ils étaient parvenus.
Profitant d'une pause, Michel me demanda brusquement : « Ta jambe, enfin ta cheville, comment va-t-elle ? Puis, sans me laisser le temps de répondre, il ajouta, en évitant soigneusement mon regard :
— Elle doit être salement infectée, si tu veux mon avis la gangrène n'est pas loin tu sais, et je ne rigole pas ! Risquer une amputation, en mettant les choses au mieux, pour un enculé de dinosaure qui n'existe peut-être même pas, faut être con !

Message reçu cinq sur cinq, mon pote. Je n'ai même pas jeté un regard sur ma blessure, avant de répondre.
— Tu as raison, Michel, dissimulant un sourire je lui concoctais un petit traquenard amical. Je crois effectivement plus sage de suivre ton conseil et de retourner avec trois pisteurs, votre

équipe allégée ira plus vite, ce qui vous permettra de terminer la mission plus aisément. À vous la gloire et les honneurs, Messieurs !

Michel pigea tout de suite l'astuce et me lança un regard courroucé.
— Pas question, mon salaud, tu te rends compte de ma responsabilité morale ? Sans moi tu ne parviendras jamais à rentrer vivant, c'est tout vu, nous rentrons immédiatement et ensemble, merde pour le Mokélé M'bembé ! »

En riant de soulagement, nous annonçâmes la décision aux porteurs qui se mirent à chanter de joie. Très jolis chants d'ailleurs, le pygmée Jodle à la façon des Tyroliens. Voix de gorges étranges et prenantes, cela constituait un plaisir très fort de les écouter, en forêt autrefois là-bas, au sec !…
Le retour fut un calvaire pire que tout ce que nous aurions pu imaginer, même dans nos plus noires prévisions. Nous étions devenus de vrais zombies et je n'osais regarder Michel, sachant très bien que la pitoyable et crasseuse créature que je verrais ne serait que mon propre reflet. À quoi bon torpiller un moral déjà bien éprouvé. Pas de problèmes en revanche avec nos guides, quatre progressaient en notre compagnie les trois autres avaient filé comme des gazelles pour avertir de notre proche arrivée.

Avec le recul, les regrets engendrés par l'échec de notre tentative se sont estompés. Le but avait été si proche que je ne cessais de me reprocher l'accident qui en avait été cause. « Sans cette stupide chute dans la rivière ! »

D'emblée, nous voulions repartir, mais c'était compter sans les toubibs et, le temps. Je devais aborder la question, quelques années plus tard avec Michel lors d'une rencontre à Paris. C'était peu de temps avant sa mort, j'ai encore ses paroles en mémoire.
« Il est bien là où il est, ce Dinosaure. S'il existe tôt ou tard des abrutis de notre genre ou pire vont finir par le 'découvrir', que se passera-t-il alors ? Tu verras qu'un jour il y aura bien un cinglé de la gâchette pour lui foutre un chargeur de balles dum-dum dans la tronche.
— Ouais ! T'as raison le monde est devenu dingue. Y'a trop de gens sur terre ça fait des foules, et foule c'est tout simplement le féminin de fou. »

Notre état sanitaire ne s'améliorant pas suffisamment vite, nous avons mis à profit le passage d'un piper de l'Aide Technique Militaire Française au Congo (ouf !), pour gagner Brazzaville. La coopération médicale nous permit de faire un bilan de santé. Résultats catastro-

phiques, évacuations sanitaires sur la France, demandées en urgence. Michel refusa, il se soignerait à l'indigène dans son village avec sa famille. Rien ni personne ne l'en feront démordre : « Si je dois crever autant que ce soit à l'endroit que j'ai choisi. Tu me vois finir ma vie dans un hôpital inconnu, dans un pays qui ne m'est plus rien, seul tel un misérable ! »

N'ayant pas d'aussi bonnes raisons de refuser j'avais été admis à hôpital de La Pitié Salpêtrière, en plein Paris. Une autre aventure.

Décidément, mes pérégrinations semblaient vouloir toutes se terminer de la même façon, dans la position du cafard flytoxé, sur le dos quoi. »

6

Bibert se tait brusquement, comme se coupe un filet d'eau lorsqu'on tourne le robinet. Un silence s'installe que Karin rompt délibérément.
« Mais où sont les œufs que vous avez ramenés ?
Son compagnon part d'un grand rire, les larmes lui en montent aux yeux, il se tape sur les cuisses, plié en deux par un fou-rire irrésistible. Karin est gagnée elle aussi par le rire, elle ri de voir Bibert rire avec autant de cœur. Ils se tordent en hoquetant, sous le regard étonné de Fred qui est de quart à la barre. Enfin Bibert parvient à recouvrer assez de calme pour répondre.
— Incroyable ! Mais d'où tiens-tu tes informations ? Tu ne lâches jamais le morceau, hein ! Bon, inutile de finasser, je viens de te donner la version disons, officielle, celle en tous cas que tout le monde croit réelle. En fait, comme tu l'as compris, nous n'avons pas abandonné en route, nous sommes bel et bien parvenus sur les bords du lac. Mais là, pas, ou plus, de Dinosaure, hélas. Pourtant, dans la vase d'une tourbière asséchée, nos pisteurs ont mis à jour de gros blocs groupés par nids de deux ou trois. Il y en avait un grand nombre, disséminés sur une surface grande comme un stade de foutebol. Nous ignorions ce que cela pouvait être, la forme générale

n'en était pas ovoïde mais vaguement sphérique, avec des protubérances tout autour. Nous avons décidé d'en 'éclater' un, pour voir. La gangue protectrice était très dure et les machettes ne parvenaient que très difficilement à l'entamer. Michel a pris un fusil et tiré dessus, à balle explosives ! Difficile après ça d'identifier le contenu, mais il nous a paru évident qu'il s'agissait d'un fossile, vraisemblablement celui d'un œuf. Nous en avons ramassé quatre, nous voulions les ramener pour une observation plus… Scientifique. Durant le retour nous en avons perdu deux. Le premier par maladresse, il est tombé dans un marigot et nous ne sommes pas parvenus à le retrouver, malgré tous nos efforts. Le second a été dérobé durant une pose dans notre progression. Le repos n'était supposé durer que quelques minutes, j'en avais profité pour aller rejoindre Michel afin de partager avec lui la boîte de corned-beef qu'il venait d'ouvrir. À mon retour, envolé ! Un saurien ou un singe ? Nous avons battu les abords sans rien déceler, pas de traces, plus d'œuf. Inutile de te dire que nous avons soigneusement couvé, c'est bien le terme, les deux rescapés. À notre retour nous n'avons raconté que la version expurgée, cette décision participait d'un plan d'action élaboré en commun et qui prévoyait que je gagnerais Brazzaville, afin d'y contacter un toubib de la coopération médicale, un professeur en mission pour l'Insti-

tut Pasteur.
Nous avions décidé de ne lui remettre qu'un seul exemplaire de nos trouvailles, par ce biais, nous pourrions en connaître la nature exacte et, par voie de conséquence, la valeur. Ensuite il nous serait aisé de négocier le second avec un musée, une université ou tout autre amateur de ce genre de découverte, nous espérions bien en tirer un gros paquet de dollars. Ce qui est étrange, c'est que nous n'avons pipé mot de notre découverte à personne. Le prof. Quant à lui n'a pas vraiment eu le temps de le chanter sur les toits, vu qu'il a été rapatrié sanitaire, en état de coma profond. Il n'en était pas sorti lorsqu'il décéda après trois jours d'hospitalisation. L'œuf qui lui avait été confié n'a apparemment pas fait l'objet d'études ni d'interrogations, en tous cas, nul n'en a jamais fait mention. Nous ignorons, encore à ce jour, ce qu'il en est advenu, probablement a-t-il été rangé puis oublié dans un placard, ou plus simplement jeté à la décharge… Ors, toi, mon amour, tu connaissais l'existence de ces fossiles. Comment ? Par qui ?
« Écoute, vous n'avez jamais pensé que la mort de votre ami le savant, puisse ne pas être d'origine naturelle ?
— Si, bien sûr ! Mais nous avons appris qu'il aurait succombé à une fièvre, contractée lors d'un voyage en brousse. Il venait juste de rentrer, après trois jours d'études sur l'apparition d'un

nouveau virus, du genre ‘Ebola’. Ça nous a paru assez convainquant pour ne pas chercher plus loin.
— Et, si par hasard cette contamination n’était pas tout à fait accidentelle ? S’il avait été délibérément infecté, après avoir fait part de votre découverte à une tierce personne, par exemple !
— Bon, ne tourne pas autour du pot ! Si tu sais quelque chose, dis-le-moi ce sera plus simple, non ?
— Oui, c’est vrai ! Cependant je n’ai que des présomptions et des informations non vérifiées. Il est impératif que je fasse des recherches. Je ne te cache pas que c’est un peu le but de mon retour.
— D’accord, mais en attendant, si tu crachais enfin le morceau, hein !
— Un chercheur scientifique n’est pas un agent-secret, la découverte, votre découverte, était pour lui, avant tout un objet d’études. Il a donné ce soir-là, deux coups de téléphone…au minimum. Le premier, à un éminent Paléontologue de l’université de Yale, aux États-Unis. Pas difficile de deviner pourquoi. Le second, un appel local, passé immédiatement après, était destiné à un jeune Attaché commercial de l’ambassade de France. Environ une heure plus tard les deux hommes étaient attablés ensemble, au restaurant du ‘Mbamou-Palace’. L’hôtel où l’équipe du Comité avait l’habitude de séjourner durant

leurs passages dans la capitale du Congo. En revanche je ne sais rien du motif de l'appel non plus de la teneur des propos échangés. Mon…copain ne m'a pas fournis d'explication là-dessus. Hé, oui ! Cela explique que ces renseignements sont fiables, je les tiens de source sure ! Ce deuxième personnage n'était rien moins que mon petit ami du moment. Nous étions même fiancés. Notre fréquentation remontait à près de deux ans, bien que vivant chacun de notre côté. C'est par lui, Claude, que j'ai eu connaissance de l'existence de l'ex-futur bébé Dinosaure, Le baby 'Mokélé-M'bembé'.
— Mais ! Ça alors ! Qu'est ce que tu fous avec moi si tu es fiancée ?
— Tu es jaloux ? C'est bien les hommes ça ! Nous discutons de découvertes susceptibles de bouleverser le monde et toi, tout ce que tu retiens de mon récit c'est l'existence d'un supposé rival.
— Supposé, supposé ! Comme tu y va. C'est toi qui viens de me dire à l'instant que vous étiez sur le point de vous marier.
— C'est vrai, nous étions très épris l'un de l'autre. Mais vois-tu, Claude a disparu, il a trouvé la mort dans un accident d'avion. Un 'piper' de l'aéro-club qu'il avait loué pour monter à Ouesso, avec l'intention de rencontrer ton ami Michel Courtois. Toi tu étais déjà en route pour la France, et je crois que Claude ne connaissait

même pas ton existence. Le petit bimoteur n'est jamais arrivé, le dernier contact radio avait eu lieu à hauteur de Makoua. Le vol se déroulait normalement, ils étaient presque à mi-chemin. L'enquête, si on peut parler d'enquête, attribue l'accident à une défaillance, de l'appareil ou du pilote. Par défaut, puisque l'endroit du crash n'a pas pu être localisé.
— Excuse-moi, je ne pouvais pas savoir. Pour Claude je veux dire. Si je te comprends bien, tu ne crois pas aux versions accidentelles dans la cause des décès de ton ami et du professeur. Quelle est ton idée alors ?
— Difficile de croire à l'absence de mains criminelles dans cette affaire. D'autant que sur le campus de Yale c'est produit un accident étrange. Un chercheur, un Paléontologue réputé, a été victime d'un chauffard non identifié. Tu ne trouves pas cela curieux, toi ? Tous ceux qui avaient bénéficié de l'indiscrétion du savant, ont disparu. Hé bien moi je cherche à savoir, pour la mémoire de mon ami et parce que je suis une remueuse de merde par nature et profession. C'est comme ça que j'ai trouvé ta trace et, par l'intermédiaire de Fred, fait ta connaissance. Je dois dire que je ne m'attendais pas plus à tomber amoureuse, qu'à me retrouver à la poursuite d'un fabuleux trésor. Non plus d'ailleurs qu'à mener une guerre contre une dictature militaire parmi les plus féroces de la planète. Allons bon,

cette grimace ! Je devine ta préoccupation mon amour. Rassure-toi…je t'aime vraiment !
— Merci, c'est gentil de me le confirmer. Je commençais effectivement à craindre de n'avoir été qu'un instrument dans ton enquête. Bon, résumons-nous, le premier fossile ramené a disparu de la circulation. Soit il a été volé, soit il est 'oublié' quelque part. Depuis notre retour quatre morts se sont produites dans des circonstances non clarifiées. Michel Courtois, que je croyais mort d'une crise de paludisme 'pernicieux' et qui a peut être subit le même sort que le professeur. Ton ami et le chercheur Américain qui, eux, ont été victimes d'accidents 'malheureux' et non élucidés. Avec le pilote, cela fait bien quatre. Je détiens le dernier œuf, mais il semble que personne, à part toi, ne soit remonté jusqu'à ma piste. Ce qui me vaut sans doute d'être encore en vie. Deux questions me viennent spontanément à l'esprit, premièrement quelle valeur peut-on vraiment attribuer à ce genre de fossiles, sous entendu, peuvent-ils justifier une série de meurtres pour s'en emparer ? Deuxièmement, qu'allons-nous faire ? Serais-tu partante pour entreprendre, en ma compagnie, la poursuite des recherches ?
— Si je compte bien cela fait trois et non deux questions, puisque tu aimes les précisions mathématiques. Pour la valeur, je me suis déjà informée, tu penses bien. D'un point de vue scien-

tifique, elle est inestimable ! Ce qui revient à dire qu'il ne faut pas espérer pouvoir s'acheter une voiture neuve avec le prix qu'un laboratoire pourrait payer. En revanche, certains collectionneurs ou 'amateurs' seraient prêts à vendre leur âme au Diable, dans l'éventualité où l'une de ces entités existent, pour posséder dans leur collection privée un tel objet. Dans ce cas tout est possible, y compris les hypothèses les plus délirantes. À ta troisième et dernière question, je répondrai que personnellement je compte, comme je te l'ai dit rentrer et poursuive mes investigations. Si tu désires te joindre à moi, bienvenue mon amour ! Cependant je t'avoue que depuis le début de mes recherches, à part ta rencontre, je n'ai pratiquement pas progressé. L'enquête ressemble à une partie de pêche à la ligne, nous ne savons pas encore quel genre d'appât nous devons choisir. Allons-nous au goujon ou la truite ? Viens, rejoignons nos amis. Un long voyage nous attends, à notre arrivée nous aurons peut-être les idées plus claires. »

Mais Bibert ne bouge pas, depuis quelques instants il est profondément absorbé dans ses pensées. Soudainement il s'aperçoit que son amie c'est déjà éloigné. Il s'élance derrière elle.
« Attends ! Attends, je pense à quelque chose… Sakas ! Mais, oui, bien sûr, Sakas Spiropoulos !

— Tu ne pourrais pas être un peu plus explicite ?
— Ne t'énerve pas, je réfléchis, Michel, lorsque je l'ai quitté pour partir à Brazza, était soigné par un docteur Grec, Crétois pour être précis. Ce médecin était le responsable de la délégation du Comité International de la Croix-Rouge, le C.I.C.R., venu, comme chaque année depuis trois ans déjà, pour une campagne de vaccination contre le Pian. Cette maladie endémique cause des ravages dans les populations pygmées, Courtois par sa connaissance du milieu et la confiance que lui accordaient les Bakas, leurs apportait son aide. Avec le temps il avait fini par sympathiser avec le docteur Sakas, grand spécialiste des maladies tropicales, ce médecin est un passionné d'entomologie, il profite des actions de l'organisation pour collecter des spécimens rares. Des papillons tellement recherchés qu'ils sont pratiquement cotés en bourse. Il a ainsi développé tout un réseau d'amateurs fortunés qui paient des fortunes pour posséder, non seulement des lépidoptères, mais aussi touts objets d'art primitif ou archéologique trouvé dans la jungle.
— Tu penses que Courtois a pu lui dévoiler votre découverte, soit volontairement soit dans son délire, et que ce 'Sakas' ait aussitôt avisé un ou plusieurs de ses commanditaires ? Mais dans ce cas, il doit déjà figurer au nombre des victimes,

il faut vérifier cette hypothèse ! Et comment expliques-tu que l'élimination physique du prof et de mon fiancé soit intervenue aussi rapidement. Le Congo est à plus de six heures des principales capitales Européennes. Ça fait court pour organiser et réussir deux attentats nécessitant un minimum de complicités et de préparation ?
— Oui, mais je crois que nous tenons une piste plus sérieuse que celle de Paris.
— Dis carrément que tu préfères que je reste à tes côtés, dans ce cas nous passeront par Paris et tu m'y accorderas trois jours au minimum. J'ai besoin de ce délai pour mettre en ordre mes affaires personnelles. Ça te va ?
— Bon, dans ce cas je te propose autre chose. Tu rentres faire ce que tu as à faire, moi je rejoins le Congo, en passant par Nairobi, au Kenya. Je t'y t'attendrai, soit à Ouesso soit à Brazzaville. Banco ?
— Banco ! Dis-moi Bibert, tu ne m'en as jamais parlé, oubli, manque de confiance, je ne vais pas tarder à le savoir. Le deuxième œuf, ou le premier, c'est selon. Le tien, il est où ?
— Ben là, sous tes pieds, dans la cale de *la Malay-Damsel*, tu croyais quoi ?
— Non, rien, c'était juste par curiosité, un petit test, comme ça, pour juger de la profondeur de tes sentiments en quelque sorte. Embrasse-moi. »

Comme tous les amoureux, nos héros ont besoin de moments d'isolement. La petite cabine avant, avec son lit à baldaquins, offrait un magnifique écrin à leurs étreintes au goût d'embruns.

Arrivés à Ranong, ils confient la garde de la jonque à Fred, font leurs adieux à Win et s'envolent pour leurs lointaines destinations. Karin prend un vol direct, Bangkok-Paris de la Thaï Airways, tandis que Bibert s'envole pour le Congo. Il a choisi un vol Malaysia-Airlines jusqu'à Nairobi, après cinq heures d'escale, continuation avec Air-Afrique à destination de Kinshasa. De là, Brazzaville n'est plus qu'à cinq minutes de vol.

La capitale de la République Populaire du Congo, est située sur la rive droite du fleuve éponyme. Sur la rive gauche, le fleuve a longtemps porté celui de Zaïre. Une appellation, commune pour tous, désigne la large partie qui sépare les deux métropoles, le Pool. C'est l'endroit où le grand fleuve semble se ramasser, concentrer ses forces avant de se précipiter pour aller, quatre cents kilomètres en aval, épouser la mer. Ce géant est le deuxième fleuve au monde par le débit, après l'Amazone. Débonnaire jusqu'au Pool, il devient furieux en s'engouffrant dans les

rapides. Faut dire que le goulet d'étranglement mesure moins de mille mètres d'une rive à l'autre. Le bouillonnement sur les rochers qui tapissent les défilés et canyons est dantesque. Malheur à l'homme ou au bateau, pirogue ou remorqueur, qui se laisse avaler, rien ni personne n'y échappe.

De Brazza, une fois (?) par semaine la compagnie LINA-CONGO assure la liaison aérienne sur Ouesso, huit ou neuf cents kilomètres plus au nord. L'équateur passe à mi-chemin, à hauteur de la ville de Makoua qui marque le début d'une région appelée Likouala aux herbes. Elle marque le commencement du règne de la forêt, des rivières et des fleuves. Situé sur la rivière Sangha, Ouesso, se trouve au centre de ce que l'on pourrait appeler le triangle vert Épaisses forêts du Cameroun et du Gabon, au nord-ouest. Forêts primaires du centre Afrique et Zaïre, au nord-est. Forêt inondée de la cuvette congolaise au sud. D'ouest en est, plus de treize millions d'hectares irrigués par d'innombrables rivières, entre Likouala, Sangha et Oubangui.
Lors des crues elles transforment la région en vasières et marécages immenses, ultime refuge des gorilles, éléphants, bongo et autres animaux. Hélas, sous les coups de butoirs des compagnies forestières et de la pression démographique, ce sanctuaire diminue chaque jour,

entraînant la faune et la flore dans sa disparition.

Dès l'approche, vous êtes avertis par une communication péremptoire du commandant de bord « Interdiction formelle de prendre des photos ! » C'est pourtant une tentation, car l'appareil soviétique, d'un modèle obsolète a perdu sa porte latérale, ce qui facilite grandement la prise de photos aériennes, mais heureusement que les vols ne sont pas pressurisés. Après l'atterrissage, on se demande ce qui peut bien motiver l'interdiction faite plus haut, vu qu'il n'y a rien à photographier. Les installations se réduisent à une simple piste, cadeaux des camarades de Chine populaire, bétonnée il est vrai, prolongée d'un tarmac.
Le tarmac est une zone dégagée, commune aux passagers et au réapprovisionnement des avions en carburant, une délicate opération qui doit s'effectuer grâce à un camion citerne, presque toujours absent ou en retard pour cause de panne ou de livraisons clandestines. Pour le reste… Strictement rien ! De l'aérogare, seuls des vestiges de fondations envahies par les herbes et hérissées de ferraille rouillée évoquent une zone bombardée plutôt qu'un chantier en cours. La construction en avait été entreprise, puis stoppée, en 1966. Depuis cette date, aucun

budget n'a, semble-t-il, été débloqué. Alors, on improvise, un gendarme trace un trait à la craie sur le sol, hop ! Ici la salle de récupération des bagages. Un autre trait et voici la salle d'embarquement. Malheur à celui qui, par inadvertance (ou non) pose le pied sur ces limites symboliques, un coup de sifflet strident invite l'imprudent à plus de respect des installations. Sous le soleil de la saison sèche la farce est parfois pénible. Le côté burlesque aide pourtant à conserver sa bonne humeur. Avec les orages de la saison pluvieuse, le grotesque tourne vite au cauchemar. Tronche des voyageurs trempés, transits, regardant abasourdis la boue qui monte du sol, qui monte… et noie leurs bagages sans qu'ils puissent intervenir. Seule l'accoutumance, assortie des précautions dictées par l'usage, permet de subir ces avanies avec stoïcisme ou résignation. S'il existe bien des rues (coupées de ravines et de nids de poules, qui sont ici des nids d'autruche.) Aucune route, en revanche, ne permet de quitter Ouesso. Seule la rivière Sangha autorise les communications avec l'amont ou l'aval. Bien sûr, aucun hôtel ou auberge pas même un véritable restaurant. Des buvettes oui ! Ostensiblement désignées par le nom ou la fonction du propriétaire. Celle du sous-préfet, celle du commissaire, celle du juge. Bref, tout ce qui est un peu officiel possède une buvette, pal-

liatif aux retards chroniques du versement des traitements et soldes ?

Dans la cour de la cathédrale, car il y a carrément un Archevêque dans ce haut lieu du christianisme, deux Mercedes 4X4 se déglinguent dans l'attente de la construction d'une route. Comment, et surtout pourquoi, sont-elles là ? Manifestation éclatante de la puissance du Christ pour les populations locales ?

La rue qui mène de l'aéroport aux berges du fleuve est en pente (CQFD), la plupart des magasins qui la bordent sont tenus par des Grecs ou des Libanais, la ville se réparti de part et d'autre. Au centre, juste à côté de la prétentieuse 'cathédrale' de briques, un petit cimetière gît à l'abandon, il doit dater de l'époque coloniale vu l'état des tombes. Par suite des mouvements de terrain elles sont presque toutes éventrées, en saison des pluies, lorsque les déluges tropicaux transforment le sol en torrents de boue qui dévalent la pente, des ossements humains, cages thoraciques, fémurs, etc. arrachés à leur fosse, se retrouvent au milieu de la chaussée. Les chiens Batékés, pourtant faméliques, ne daignent pas s'en occuper, d'ailleurs personne ne semble y attacher d'importance, mais au début cela avait tout de même un peu

interloqué Bibert. Manque d'habitude, sans doute.

« Le docteur Sakas ? Mais cela fait plus d'un an que nous ne l'avons pas revu, d'ailleurs l'année dernière l'équipe de la campagne de vaccination était dirigée par un autre toubib, un Haïtien, très compétant et qui parlait bien Français. Mais il était noir, alors les indigènes n'avaient pas confiance… Si vous voulez de ses nouvelles, je parle du grec, il faudra vous adresser au CICR, ils ont une antenne permanente à Brazza. »

Le jeune médecin qui administre l'hôpital de la ville est ravi d'avoir un interlocuteur. Il a invité le navigateur chez lui et répond volontiers à toutes ses questions, d'autant plus volontiers qu'il n'a pas grand-chose à lui révéler.
Avant de repartir, Bibert loue une pirogue pour aller à M'Birou. Michel Courtois avait créé ce petit campement niché au confluant des rivières Djaka et Ndoki. Madjondo et Patricia, sa femme et sa fille, y vivent encore. Bibert admire l'arbre du voyageur qui a été planté sur la tombe de son ami, tout à l'heure il profitera de la descente du bateau-courrier pour regagner Brazza et continuer ses recherches.

Les bateaux-courrier sont d'énormes péniches à trois ponts, propulsés par d'antiques chaudières

actionnant des roues à aubes semblables à celles des Mississippi boat mais placées tout à l'arrière. On y trouve des cabines de première, seconde, troisième et quatrième classe, ainsi que des restaurants. Toute une population s'y entasse, la cargaison encombre les superstructures. Outre le service du courrier, la navette assure les échanges entre la multitude de petits hameaux et villages répartis tout au long du fleuve et de ses multiples affluents. Les pirogues viennent s'accrocher en grappes, chargent ou déchargent, font un bout de chemin pour aller « voir la famille ».
Le trajet, de Brazzaville à Ouesso, s'effectue à peu près en dix ou quinze jours, selon les hauteurs d'eau, le brouillard et l'humeur du capitaine. Ce voyage, bien que long, n'est pas ennuyeux, les nombreux bancs de sable jalonnant le parcours provoquent quelques échouages qui en rompent agréablement la monotonie. Au retour la descente sur Brazza s'effectue plus rapidement, le courant ainsi que la hâte de l'équipage à rentrer pour retrouver leur famille aidant puissamment à augmenter la vitesse du convoi.
C'est ainsi, qu'à peine plus d'une semaine après son embarquement, Bibert est déjà en mesure de s'installer à la terrasse du *Black&White*, établissement parfait pour y déguster une bière Primus, bien fraîche, avant d'entamer ses investigations.

Au bureau du C.I.C.R., le personnel ‘expatrié’ n’est pas un modèle de serviabilité. Déjà pour trouver une personne qui veuille bien prendre le temps d’écouter ses questions, il dû déployer des trésors de diplomatie. Quant à émettre la prétention de rencontrer quelqu’un susceptible de lui fournir des réponses, cela semblait relever du ‘hautement improbable’, voir quasiment impossible. Usant d’un stratagème éprouvé, Bibert abandonna la place et depuis le bar du ‘Café du Centre’, composa le numéro du bureau d’où il sortait. Il obtint sans difficulté une secrétaire qui sembla trouver tout naturel de communiquer les renseignements demandés. C’est malgré tout avec un ton légèrement agacé, qu’elle lui signifia que « Monsieur le docteur Spiropoulos avait été chargé de mission auprès de l’O.N.U. et que, de ce fait, il devait se trouver soit à Washington soit à Genève’. » Ajoutant qu’il lui appartenait, à lui le questionneur, de se débrouiller pour obtenir plus de précisions s’il le souhaitait, la compétence de son interlocutrice ne s’étendant pas hors des limites du territoire Congolais.
Clic, elle avait raccroché.

« Monsieur ! Monsieur, un appel pour vous. » Le réceptionnaire de l’hôtel a stoppé Bibert juste au moment où il allait s’engouffrer dans l’ascenseur. Renonçant à son projet initial, le marin se

précipite pour décrocher le combiné, posé sur une tablette, de l'autre côté du hall. La communication n'est pas très bonne, des craquements, des coupures dans les mots…Karin est obligée de crier et souvent de répéter plusieurs fois la même phrase. Ils décident de raccrocher.

En appuyant sur le petit bouton rouge, elle éprouve plusieurs sensations, certaines contradictoires. Énervement causé par cette conversation longue et laborieuse. Joie de savoir Bibert en bonne forme et de constater que son cœur a accéléré ses battements, dès qu'elle a reconnu sa voix. Perplexité enfin devant les choix qu'ils doivent faire pour ne pas s'épuiser en recherches stériles. Mentalement elle reprend les données du problème, concernant la 'piste Parisienne', impossible de savoir si le professeur a contactés d'autres personnes que celles connues. Il vivait seul, avec une unique femme de ménage, deux fois par semaine, rien à espérer de ce côté. Pas plus que dans celui de l'entourage professionnel, une pléthore de collègues, assistants, quelques disciples, etc. Rien de marquant, ni amis ni maîtresses. Peu, sinon pas d'espoir d'évoluer sauf découverte imprévue. Le seul os qu'ils leurs restait à ronger était ce médecin de la Croix Rouge dont Bibert avait retrouvé, puis perdu, la trace, le docteur Sakos ou Sakas… Ou quelque chose d'approchant. Ka-

rin prit la résolution de concentrer ses efforts dans cette direction et entreprit immédiatement une discrète investigation. Parmi ses relations, de nombreux amis de son ex fiancé étaient prêts à lui apporter toutes les aides dont elle avait besoin. En peu de temps elle reçut confirmation de la présence du docteur Grec en Guyane. Il présidait un colloque qui se tenait à Cayenne, pour encore trois jours. Ensuite il devait s'envoler pour la Papouasie-Nouvelle Guinée. Elle décida de rappeler Bibert, il était plus facile de se rendre en Amazonie que chez les Papous.

Durant ce temps, Bibert cherchait au hasard un indice, une personne, quelque chose ou quelqu'un pouvant lui fournir matière à faire évoluer, ne fusse qu'un tout petit peu, ses recherches. Dans cette intention il eut l'idée d'aller boire une bière au bar de l'Aéro-club. La plupart des pilotes le connaissaient ayant fait des liaisons avec son précédent chantier de prospection. Ils le reçurent avec chaleur et acceptèrent amicalement de lui communiquer les renseignements en leur possession. Bibert pu ainsi, à sa grande surprise, apprendre que le pilote disparu dans l'accident ne figurait pas parmi les membres du club, c'était un parfait inconnu.
Le client, Claude Le Moal, l'ex-petit ami de Karin s'était présenté avec cet homme, un Russe,

dont, fort heureusement, l'identité et le numéro de brevet figurait sur le plan de vol conservé au bureau. Le chef pilote, Franc, invita le marin à partager une bière à sa table.
« L'avion, un piper-Saratoga était couvert par l'assurance, alors nous n'avons pas eu trop à pâtir de cette histoire. L'ambassade de France s'est chargée des démarches pour son employé, un nommé Le Moal, à l'issue du délai légal, une cérémonie ainsi qu'une messe ont même été célébrés à la mémoire de ce vaillant serviteur de l'État. En revanche, rien ni personne n'est intervenu pour s'inquiéter du pilote disparu, à croire qu'il n'avait aucun passé, sa nationalité a opportunément dispensé notre consulat et les policiers locaux de s'acharner outre mesure dans leurs investigations, le dossier a simplement été transmis aux Russes. Depuis aucune nouvelle ! Si tu veux mon avis, Bibert, dans cette affaire il y a quelque chose de pas clair. Un copain m'a raconté qu'une épave de piper Saratoga avait été retrouvée, incendiée, au bout de la piste d'un petit terrain, en Guinée équatoriale. C'est une curieuse coïncidence, des bimoteurs de ce type il n'y en a pas tellement en Afrique de l'Ouest. Si j'étais toi, j'irais fouiller un peu du côté de Malabo.
— Bon, tu en prends une autre ? C'est ma tournée !

— Une dernière question si tu veux bien, avaient-ils des bagages ?
— Faudrait consulter le plan de vol… Je crois me souvenir que le plus jeune ne portait qu'une petite valise, genre bagage de cabine et le pilote un simple porte-documents en cuir. Ah ! Ça me revient, ils avaient aussi un gros sac à dos, comme ceux qu'on emporte pour faire de la montagne, ça m'avait frappé. Mais rien d'autre, pas plus de dix-sept kilos au total. Alors, on se la boit cette bière ? »

Lorsque Karin appelle, c'est depuis Douala que Bibert lui répond : « Bibert, mon chéri prépare ton sac nous nous retrouverons en Amérique du sud, à Cayenne !
— Pourquoi, tu es condamnée au bagne ?
— Non idiot, je crois tenir une piste de ce côté-là, c'est tout.
— Ben moi, j'espère pouvoir prendre le prochain vol Aeroflot, pour l'île de Bioko, ex Fernando Poo.
— Mais ! Tu vas faire quoi sur cette île ? Il y a un club-Med, là-bas ?
— Comme toi, je crois tenir une piste de ce côté-là, c'est tout.
— Ok ! Raconte-moi, je te donnerai ma version ensuite. Il y a peut-être deux axes de recherche, pourquoi pas ! Vas-y qu'as-tu découvert mon amour. »

Bien entendu, chacun voulant privilégier sa piste, il leur faudra près d'une heure pour arriver à un compromis. Karin attendrait le retour de son ami avant de s'envoler vers l'Amazonie, ensuite Bibert la rejoindrait si besoin était. Sur le point de raccrocher, le marin posa à la jeune femme une question qui lui trottait dans la tête depuis quelque temps et dont il ne parvenait pas à se débarrasser.
« Dis-moi Claude ton ex, tu me l'as déjà dit c'est vrai, ne t'a pas donné d'explications. Mais n'a-t-il pas laissé une indication, un document ? Je ne sais quoi, après tout c'est toi qui as récupéré ses affaires lorsqu'ils ont été déclaré disparu, non ?
— Non ! Et tu n'es pas obligé d'ajouter que c'est mon ex. chaque fois que tu parles de lui. Ses affaires comme tu dis, ont été remises à sa famille. Officiellement, je ne représentais rien pour l'administration. Par les amis que nous avions en commun, j'ai pu obtenir les objets sans valeur, qui étaient sur son bureau de l'Ambassade. Ce sont mes seuls souvenirs de lui.
— Justement, c'est à cela que je pense. Reprends-les et examine-les à nouveau, plus attentivement, peut-être trouveras tu un indice, quelque chose d'insolite qui pourrait nous guider dans nos recherches.

— Mais, chéri, j'ai déjà eu cette idée ! Je t'assure qu'il n'y a rien d'intéressant ou même de simplement remarquable, la seule fantaisie c'est… Attends, je vais mettre la main dessus, il s'agit d'une photo où nous figurons ensemble, au dos il a écrit ce qui m'a semblé être un poème, bien que cela soit vraiment très nébuleux. Ah ! Ça y est, je l'ai ! Bon, je te lis, accroche-toi c'est très abstrait : « C'est le cri que l'on pousse pour que tout se termine. Il figure au commencement et à la fin de l'infini. Vois-le dans ton miroir. » Je t'avais prévenu, Claude était parfois… Rêveur. Tu en penses quoi ?
— Rien ! Pour l'instant je suis un peu largué. Continue tout de même de vérifier, le premier qui trouve une piste appel l'autre. Bisous ! »

Tandis que Bibert dans sa chambre d'hôtel s'explosait les neurones à essayer de trouver un sens au délire du disparu, Karin, fine mouche enchaînait coup de téléphone sur coups de téléphone pour tenter d'obtenir l'aide de personnes expertes en décryptages et autre exercices à base de messages abscons.

Le lendemain, très tôt, elle appelait le marin pour lui donner le résultat de son agitation nocturne ; « Tiens-toi bien, j'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait d'un texte codé, une sorte de message secret. C'est finalement le spécialiste

en rébus et mots croisés de mon journal qui en offre la meilleure interprétation. Tu es prêt ?
— Vas-y, cette manie de toujours tourner autour du pot. Je n'ai pas besoin de suspense.
— Ciel !
— Quoi ciel ? Ton mari vient de rentrer ?… Il t'est tombé sur la tête ?
— Tu vois ! Si je prends des précautions oratoires pour ménager tes méninges, tu perds patience, lorsque je fais concis, tu ne comprends rien. Bon, ciel, C.I.E.L. C'est le résultat probable de l'énigme. Maintenant ne me demande pas ce que cela peu bien vouloir signifier. Tu pourrais peut-être te mettre aussi à réfléchir de ton côté, non !
— Mais comment es-tu parvenue à cette conclusion ?
— Ce n'était pas évident, je te l'accorde. Voici la traduction : « C'est le cri que l'on pousse pour que tout se termine. » On pense de suite à Cessez le feu !, Cessez le tir !, cessez… C'est 'C', la lettre C. Ensuite : « Il figure au commencement et à la fin de l'infini »… I, c'est le mot 'i', que l'on trouve en première et dernière lettre. Et pour finir : « Vois LE dans ton miroir. » Si tu écris 'LE' sur une feuille et que tu la places devants un miroir, tu lis EL. D'accord ? Bon, alors pour C, I , E, L, égal ciel ! Tu piges !

— Évidemment, mais c'est vraiment tordu, et puis qu'est ce que cela signifie ?

— C'est justement ce que je te demandais de trouver, chacun sa part de boulot, mon vieux.
— À priori tu serais plus à même, étant donné la nature de tes relations avec l'auteur du canular, de résoudre cette énigme. N'imagine pas pour autant que je cherche à me défiler. Non, mais… J'ai dans l'idée qu'il faut chercher un code peut-être numérique. En relation avec les lettres ou avec le concept, CIEL ! Il était croyant ton ex., pardon, Claude ?
— Pas à ma connaissance, personnellement je pencherais d'avantage pour une signification par lettres, comme 'C' pour confrérie, ou connexion, etc. Tu vois ce que je veux dire ?
— Parfaitement, bon, nous cherchons encore chacun de notre côté. J'ai mon vol pour la Guinée Équatoriale en fin de matinée. Douala est à moins d'une heure, de Malabo. Je te rappelle dès mon retour, je t'embrasse.
— Ah ! Tout de même ! Je me demandais si tu allais le faire un jour. Tu es plus prompt en critiques qu'en mots tendres, hein mon chéri. Gros bisous ! »

Karin n'en a rien dit, mais quand Bibert a émis l'hypothèse d'une combinaison alphanumérique, elle a aussitôt pensé qu'il était sur la bonne voie. D'une part, Claude ne devait pas avoir disposé du temps et des connaissances nécessaires pour élaborer un truc vraiment tarabiscoté.

D’autre part, et cela renforçait le début de sa déduction, s’il avait souhaité que quelqu’un, elle par exemple, puisse déchiffrer le message, il avait nécessairement privilégié un système simple. Quoi de plus simple que la valeur séquentielle des lettres dans l’alphabet, A = 1, B = 2, et ainsi de suite.
Avec C.I.E.L. on obtenait 3.9.5.11. Qu’allait-elle bien pouvoir faire avec cette série de chiffre ou ce nombre, trente-neuf mille cinq cent onze ? Pas assez de chiffres pour un numéro de téléphone, ou pour un numéro de compte bancaire. Cependant cela devait être, ou avoir rapport, avec un code. Peut-être le genre de combinaison chiffrée, que l’on compose pour pouvoir accéder à certains édifices ! Un coffre, dans son bureau à l’ambassade ? Non, il aurait déjà été ouvert pour son remplaçant. Une consigne… Oui, mais alors en Europe, car au Congo les consignes sont encore manuelles. Décidément, l’éventail des possibilités s’avérait tellement vaste, qu’elle préféra mettre un terme à ses cogitations avant d’atteindre la surchauffe.
Comme dérivatif, elle choisit de consulter son courrier électronique. Chez elle, le côté professionnel, bien que mis en veilleuse ces derniers temps, restait partie inhérente et indissociable de son mode de vie. En ouvrant son ordinateur, celui-ci, comme à l’accoutumée lui réclama son adresse et son code…

Bingo ! Et si ce groupe de chiffre était le code d'accès personnel de Claude ? Il l'aurait ainsi préservé, par une sorte de rébus mnémotechnique. Elle possédait son adresse e mail, il lui suffit d'inscrire les cinq chiffres dans la case pass-world pour voir s'afficher le contenu de la messagerie Internet de son ancien fiancé.

Installé sur la véranda de la case du curé, Bibert subit avec stoïcisme le flot de paroles dont celui-ci l'abreuve. Le père Arméno est d'origine portugaise, il est coincé dans sa petite paroisse depuis l'indépendance du pays, en 1968. Peu de visiteurs, alors il en profite quand il en tient un. Plutôt que de répondre simplement à la question que le navigateur lui posait sur l'escale d'un piper, il entreprend un petit cours d'histoire politique, destiné dit-il à bien cadrer le contexte : « Voyez-vous mon fils, la Guinée équatoriale est un petit pays constitué principalement de deux îles, Bioko, à trente-trois kilomètres de la côte Camerounaise et Annobon, à trois cent cinquante kilomètres au large du Gabon, complétées par une partie continentale, le rio Muni, coincé entre ces deux puissances. Mais vous savez probablement déjà tout cela, laissez-moi tout de même vous préciser qu'il s'agit d'une république de type "démocrature", c'est-à-dire « dictature camouflée sous des oripeaux démocratiques » Arrivé au pouvoir en 1979 suites à

un coup d'État, Todoro Obiang Nguéma est régulièrement reconduit, par lui-même, à la tête du pays. Tous les postes à responsabilité sont détenus par des membres de sa famille. Il est sous l'influence de sa femme, dont la volonté manifeste est de propulser, à tout prix, son fils au sommet de l'État. Ses frères le considèrent comme incapable, voire dangereux. Notez bien qu'il ne le sera jamais autant que son oncle dont il a pris la place après l'avoir fait disparaître. Macias Nguéma avait, entre 1975 et 1978, fait massacrer tous ceux qui n'étaient pas de son ethnie, Fang. Soit près de cinquante pour cent de la population, qui à l'époque n'atteignait pas un million d'individus, avait ainsi été purement et simplement éliminé. Alors, mon fils ! Que vouliez-vous savoir d'autre, exactement ?
— Heu ! Merci mon père pour toutes ces précisions, passionnantes autant qu'étonnantes. Avez-vous entendu parler d'un petit avion de tourisme qui, voici un an environ, se serait posé pour ne plus repartir, sa carcasse incendiée se trouve en bout de piste de l'aéroport, deux personnes auraient dû se trouver à bord.
— Mais oui ! bien sûr, j'ai été appelé pour leur administrer les derniers sacrements. Enfin aux corps carbonisés qui en avaient été extraits. C'est une histoire qui avait fait grand bruit, à l'époque. Le président venait d'échapper à un attentat, fomenté soit disant, par l'opposition

clandestine. Les soldats étaient encore plus fous que d'habitude, pourtant ici, ce sont des champions du tir sans sommations. Il paraît que l'avion tentait de décoller, sans en avoir reçu l'autorisation. Quoi qu'il en soit, ils ont été tirés comme des lapins… à la mitrailleuse lourde. Le piper a pris feu et explosé tout de suite. On a prétendu, par la suite, que c'était un coup monté et qu'ils avaient toutes les autorisations requises. L'embuscade aurait été commanditée par des proches du dictateur, aussi n'y a-t-il pas eu véritablement d'enquête. Seule l'assurance a exigée que l'épave ne soit pas déplacée, aux fins d'expertises. Depuis…Plus rien. Requiem in pace !

— Hé bien, je suis renseigné à présent. Encore merci mon père, je…

— Madre de Dios ! Vous n'allez pas vous échapper comme cela, mon fils. Nous allons dîner ensemble, ensuite, si vous le désirez, je vous conduirai sur les lieux. Avec moi ils n'oseront rien vous dire. Par contre, si vous tentez d'y aller seul, au mieux vous serez simplement expulsé. Mais vous ne seriez absolument pas à l'abri d'une bavure, voyez-vous ! Dites-moi, que recherchez-vous exactement ?

— Mon père, vous me paraissez un homme en qui l'on peut avoir confiance, l'une des victimes m'avait dérobé un objet auquel je tenais beaucoup, je me demandais s'il était possible qu'il

soit encore dans les débris de l'appareil. Il se trouve que ce n'est pas le genre chose qui attire l'attention, sa valeur est purement sentimentale et…
— C'est l'œuf ! Vous prétendez être le propriétaire de l'œuf !
— Ça alors ! Mais comment pouvez-vous savoir ?
— Ces païens l'ont trouvé dans l'avion, j'étais présent. Ils n'ont bien sûr pas compris de quoi il s'agissait. Pour eux c'était plutôt un bloc de pierre, ou de terre durcie. Ils ont voulu l'ouvrir, je me suis interposé pour préserver ce que je pensais être une pièce archéologique, une sorte de sarcophage néolithique, des fouilles sont en cours dans le sud de l'île. Rien à faire, j'ai été repoussé violemment. Comme ils ne parvenaient à l'ouvrir, ils ont placé une grenade dessus, elle n'a fait que l'écorner, alors ils se sont enragés et ont tirés une charge antichar. La roquette, elle, a tout pulvérisé, il n'est resté que des débris infimes, j'en ai ici, vous voulez voir ?
— Non, merci, je ne doute pas de votre témoignage. Mais puisqu'il était détruit, expliquez-moi comment, vous avez fait pour savoir qu'il s'agissait en fait d'un œuf fossilisé ?
— Mon fils, les desseins de Dieu sont impénétrables. Avant leur départ les infortunés garçons ont dû remplir une fiche de police. Il se trouve que j'ai eu l'occasion de jeter un œil dessus.

Dans la case valeurs transportées, il était inscrit "Œuf" !
À présent, dites-moi c'était un œuf de quoi, exactement ?
— De poule, mon père, c'était un œuf de poule ! »

De Malabo, Bibert trouve une place dans un petit ferry qui le dépose juste à côté de la frontière Camerounaise. Puis, par taxi-brousse, il lui est facile de gagner Campo, et ensuite Kribi. Dans cette région bien équipée en infrastructures touristiques, il renoue avec un élément dont il ne peu se passer, la mer.
Depuis l'hôtel *Palm-Beach*, pour la énième fois il compose un numéro. Pour la énième fois, une voix anonyme lui enjoint poliment d'aller se faire foutre ! C'est la messagerie de Karin, une invention du diable, ces boîtes parlantes ! Il ne parvient pas à se départir d'un léger agacement. Pourvu qu'elle ne soit pas déjà en route pour la Guyane, avec son caractère impulsif elle n'aura pas eu la patience d'attendre son retour. Sur qu'elle brûle d'envie de lui damner le pion, de décrocher la timbale avant lui. Déformation professionnelle, couplée à une éducation 'new style'. Plutôt que de se morfondre à attendre bêtement, le marin décide de regagner Douala par route, avec une escale à Yaoundé la capitale. Son idée était d'y séjourner jusqu'à la date

de son retour sur Paris, prévu deux jours plus tard. Un choix qu'il va déjà commencer à regretter, lors de l'arrêt à Yaoundé, le Novotel du Mont Fébé où il avait l'habitude de séjourner, n'appartient plus à la chaîne prestigieuse. Rebaptisé, non sans arrières pensées, *Nouv-Hôtel du Mont-Fébé*, la nouvelle direction confond hôtellerie et boîte de nuit. Ce qui vaut aux malheureux clients de tressauter jusqu'au matin, les vibrations des basses amplifiées par le béton rendant caduques toutes illusions de repos. Le navigateur y résiste moins d'une heure, bien que la nuit soit déjà très avancée, il affrète un taxi pour se faire conduire jusqu'à Edéa, ville située à mi-parcours entre Yaoundé et Douala. L'hostellerie de la Sanaga y est restée fidèle à sa vocation d'auberge-étape, prolongée par le 'Club des palmes', blottis dans un coude du fleuve. Le calme et la bonne table du lieu l'incitent à y demeurer une journée supplémentaire.

En gagnant l'aéroport il n'est toujours pas parvenu à joindre Karin sur son portable. Elle n'a pas appelé ni laissé de message. Bibert commence à éprouver une inquiétude qu'il s'efforce de ne pas laisser grandir.

À Paris il se rend directement au domicile de son amie, personne. Le gardien de l'immeuble affirme que la femme de ménage, qui vient une

fois par semaine aérer et dépoussiérer l'appartement, ne lui a rien signalé d'inhabituel. « Vous pensez bien que s'il y avait eu quelque chose d'anormal, elle me l'aurait signalé ! » Déclare le cerbère, d'un ton convaincu. Bibert n'insiste pas. Au journal avec lequel Karin collabore le plus fréquemment, on ne veut surtout rien dire. « Même si nous avions une information, ce qui serait étonnant de la part de votre petite amie, nous ne la divulguerions pas ! » Ici aussi, il préfère ne pas insister.

Quelque chose ne va pas ! Un aussi long silence ne peut s'expliquer par de la légèreté ou une contrariété circonstancielle. Un fait nouveau s'est forcément produit qui est cause de la disparition de la journaliste, Bibert en est à présent persuadé. Son principal dilemme réside dans le choix des attitudes à adopter. Attendre sur place une réapparition possible, partir pour la Guyane où elle doit probablement se trouver ? Regagner La Thaïlande et attendre l'évolution des choses, en bien comme en mal ? Difficile de faire un choix, cependant le marin est un homme d'actions plus que de réflexions. Dans un premier temps, il résolut d'appeler Fred pour prendre des nouvelles. La jonque avait besoin d'un grand carénage, peut-être que son équipier avait eu l'idée de mettre à profit l'inactivité actuelle pour faire effectuer les travaux. D'emblée

il doit essuyer une bordée d'injures, suivie d'une attaque, verbale, mais violente mettant en cause l'intégrité des facultés mentales de Bibert ainsi que l'assurance d'une malédiction proférée par lui, Fred, à l'encontre de ses descendants, et les descendants de ses descendants, jusqu'à l'avènement du jugement dernier. Ce n'est que lorsqu'il s'interrompt, probablement pour reprendre son souffle, que Bibert peut en profiter pour reprendre l'initiative.

— Enfin, mon vieux, ce n'est pas la première fois que tu as, seul, la charge de *la Malay-Damsel* ! C'est quoi cette crise que tu me fais ? Tu as tes vapeurs ?

— Mais, bon Dieu, voici combien de jours que tu ne prends même pas la peine d'appeler pour savoir si nous n'avons pas de problème. Le raid chez nos voisins n'a pas fini de faire des vagues, tu sais ! Le premier ministre a été arrêté, avec lui c'est d'ailleurs tout le gouvernement qui a été blackboulé. Notre ami Tin Moe Naing, a complètement disparu. La junte a durcie sa politique extérieure et les frontières sont pratiquement fermées, sous haute surveillance, en tout cas. Avec le signalement caractéristique de notre jonque, ce n'est pas le moment de bouger. Nous sommes planqués au fond de la baie, dans une embouchure de rivière. À chaque passage d'avion ou d'hélico. Je te prie de croire que nous serrons les fesses. Quand Karin s'est poin-

tée, elle nous a bien dit que tu étais quelque part en brousse, chez les museaux bleus. Mais ça ne nous a pas rassurés tu peux me c… Il ne peut en dire davantage, ses paroles sont couvertes par les hurlements de son ami et associé ; « Hein ! Karin est passée au bateau ? Quand ? où est elle ?
— Eh ! Doucement, mon gars ! Elle est passée il y a…Avant-hier ! Oui, c'est cela, tu ne le savais pas ? Drôlement pressée ta copine, elle a juste récupérée un bizarre paquet que tu planquais dans la cale avant. Un signe de la main, puis elle a pris la tangente. Pourquoi, il y a un lézard ?
— Nom de dieu de nom de dieu ! Pour un lézard, c'en est un de la taille d'un Dinosaure, oui ! On c'est fait repasser, mon frère, elle m'a entubé dans les grandes largeurs. Ah quel con, mais quel con je suis !

Fred ne pipe pas, il laisse passer l'orage. Une querelle d'amoureux, sans doute. Il patiente et quand les vociférations se calment un peu, il reprend la parole.
— Bon, faut que je te dise qu'elle a oublié ou perdu une photocopie de message genre internet, tu vois. Tu veux que je te lise ?
— Ben, évidemment ! Tu attends quoi ?
— Voila, calme-toi. Alors, je commence : « Ma chérie ». Hum ! Non rien !… « Ma chérie, si tu

peux lire ce mail c'est que je n'aurai pas atteint mon objectif. Tu dois savoir que je suis en possession du fossile. Rassure-toi, il m'a été confié par le professeur qui a contracté un virus lors de sa dernière campagne et pense n'avoir pas le temps de le transmettre à son confrère de l'université Américaine. C'est donc à moi qu'il confie cette mission. Tu n'ignores pas que j'ai d'autres projets. Je suis déjà en contact avec un amateur fortuné. J'attends son homme de confiance qui doit me piloter jusqu'en Guinée Bissao. Un yacht m'attend déjà, dans l'archipel des Bijagos. Nous ferons une escale technique pour le carburant je ne sais où, peut-être au Cameroun ou au Nigéria. Tout peut arriver, alors voici mon contact à Singapour, C'est lui qui possède les tenants et aboutissants du marché : LEONI MARKETING LTD. Lawrence LEE Blk7, Upper Boon Keng Road.01.1060 SINGAPORE 378308. Je t'embrasse, ma chérie, sache que je t'aime et… Bon, le reste n'est que mièvreries, je t'épargne les roucoulades du malheureux garçon. Alors, tu en dis quoi ?

— J'en dis que je fonce sur cette piste, avec un peu de chance elle est encore là-bas ! Tu as compris que cette nana m'a piqué, sous tes yeux, un objet dont la valeur devait m'assurer une vieillesse confortable ! Je te recontacte dès que possible, prend bien soin de la *Malay-Damsel*. À ciao Fred.

7

La compagnie *Singapore Airlines* est considérée comme l'une des meilleures du monde depuis quelques années. Elle fait partie des compagnies officielles de lancement de l'Airbus A380, avec une centaine de sièges de moins que la version classique, petit distinguo, qui fait vraiment toute la différence pour le confort des passagers en classe dite Économique. Celle-ci l'étant d'avantage pour les compagnies que pour les clients.

Bibert est plongé dans la lecture du dépliant mis à la disposition des passagers désireux d'acquérir des informations sur leur destination. Il peut y apprendre notamment que la cité-État est située au bout de la péninsule Malaise, avec l'Indonésie au sud. L'île fut baptisée *Singapura*, ville du lion en sanskrit. Mais en fait, il n'y a jamais eu de lion, seulement quelques tigres, dans un passé bien éloigné. La population y est majoritairement composée de Chinois. C'est « La cité marchande aux confins de l'Orient ».

Son voisin profite d'un passage de l'hôtesse pour engager la conversation : « veuillez m'excuser mais je constate que l'histoire de ma ville vous passionne. Permettez-moi de compléter par mes modestes connaissances les maigres renseignements fournis par cette brochure.

Voyez-vous, Singapour est considéré comme un pays pratiquant le libéralisme économique sans le libéralisme politique. C'est ce que nous pourrions appeler une démocratie autoritaire. Nous avons coutume de dire que « Tout ce qui est amusant est interdit. Et que Tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire ». À titre d'exemple, la vente des chewing-gums a été interdite en 1992, mais pas l'usage ! Depuis mai 2004, date d'un accord commercial avec les États-Unis, la vente de chewing-gum pour des usages médicaux est autorisée en pharmacie, pourvu que le client présente un document d'identité et un certificat médical. Il faut les mâcher aussitôt, car si on en trouve dans vos poches, vous pouvez écoper d'une forte amende. La possession d'antennes paraboliques est interdite, seule la télévision par câble est autorisée. Les pratiques sexuelles identifiées par le gouvernement comme « contre nature » sont illégales.
— Qu'entendent-ils, vos dirigeants, par pratiques contre nature ?
— Le sexe oral, s'il n'est pas suivi de pénétration vaginale. La pénétration anale et l'homosexualité masculine. L'homosexualité féminine est tolérée par le code pénal. La prostitution n'est pas interdite, mais autorisée uniquement dans certains districts. Il y a beaucoup de censure et les lois anti drogues sont très strictes. Le nombre d'exécutions capitales par habitant est

le plus élevé du monde. En contrepartie Singapour est une ville extrêmement sure, en raison de la répression encourue en cas de délinquance, le taux de criminalité figure parmi les plus bas de la planète, on va même jusqu'à pendre les violeurs. Les rues sont sécurisées à toutes heures du jour et de la nuit, et pourtant, après Monaco, nous détenons la densité de population la plus élevée au monde. Pour lutter contre le surpeuplement une politique ouvertement eugéniste a été mise en place, les allocations sont attribuées exclusivement aux diplômés qui font des enfants et aux non-diplômés qui n'en font pas. Singapour est donc un lieu unique de paradoxes. Voila, cher monsieur, j'espère n'avoir pas été trop ennuyeux. Voyez, nous sommes arrivés, je vous souhaite un bon séjour parmi nous. »

Sortant du vaste aéroport, Bibert n'a aucun mal à trouver un taxi, Singapour possédant entre autres records mondiaux celui du plus grand nombre de taxis par habitant. Il se fait immédiatement conduire à l'adresse relevée sur le mail. Une demi-heure plus tard, il gravit le perron d'une grande bâtisse, style 'Compagnie anglaise des Indes orientales', retirée au fond d'un parc bien entretenu. Elle est située au sud de l'île, presque sous le téléphérique qui conduit à l'île de Sentosa. Une ravissante soubrette vient s'en-

quérir du motif de la visite de l'honorable étranger.
« Je désire parler à monsieur LEE. Voici ma carte de visite. Je n'ai pas rendez-vous, mais rassurez-le, je serai bref. »

La jeune femme prie le marin de prendre place dans l'un des magnifiques fauteuils en bois sculpté qui ornent le vaste hall, avant de disparaître silencieusement derrière une tenture. Il s'exécute, après avoir quitté ses chaussures à l'entrée, conformément aux règles les plus élémentaires de la courtoisie asiatique. Plongé dans la contemplation admirative des objets d'art qui l'entourent, il ne remarque pas tout de suite le vieux chinois vêtu d'une tunique à l'ancienne et coiffé d'une calotte noire comme le reste des vêtements.
« Je suis monsieur LEE, que puis-je pour vous ?
— Heu ! Pardonnez mon intrusion, ma visite va sans doute vous surprendre mais j'aurais besoin de quelques renseignements.
— Pourquoi devrais-je être surpris ? Nous vous attendions… Hier ! En réalité c'est avec mon fils Lawrence que vous aviez rendez-vous. Il avait aujourd'hui, malheureusement, certaines obligations. Rassurez-vous il ne saurait tarder et si vous voulez bien l'attendre, j'espère qu'il sera en mesure de vous fournir toutes les explications qui vous intéressent. »

Laissant son visiteur passablement interloqué, le vieillard s'éclipse après une série de courbettes de la tête. Presque instantanément la jeune fille réapparaît pour le conduire dans une vaste pièce contiguë. Elle dépose un plateau laqué contenant une carafe d'eau, sur un guéridon. Remplissant un verre elle l'offre, les yeux baissés, au navigateur, avant de s'éclipser promptement. Les ordinateurs et les fax voisinent avec les porcelaines et les soieries les plus délicates dans ce curieux salon plus proche d'une salle des ventes que d'un bureau. Une heure, puis deux, la jouvencelle fait de timides réapparitions pour renouveler la boisson et tenter par ses sourires de rendre moins pénible son attente. La patience n'étant pas son fort, il décide de partir se calmer les nerfs dans le jardin. La porte n'en est pas franchie qu'un petit homme rondelet jeune encore, fait son apparition, souriant main tendue. « Bonjour, je suis Lawrence, je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps. Comme mon père vous l'a sans doute dit, nous vous attendions hier. Mademoiselle Karin n'est pas avec vous, un empêchement, rien de grave, j'espère ?
— Écoutez, je serai franc avec vous, j'ignorais complètement que nous devions avoir une entrevue. Il se trouve que je suis sans nouvelles de mon amie depuis presque trois jours, c'est

précisément pour tenter d'obtenir des informations, de votre part, que je suis ici.
— Mais, c'est invraisemblable ! Je commence à véritablement regretter de m'être impliqué dans cette affaire. Voici les éléments dont nous disposons, cela remonte à maintenant près d'un an, nous avions été pressentis pour la négociation d'un œuf fossilisé d'animal préhistorique. L'objet aurait été retrouvé quelque part dans la jungle africaine. La démarche était un peu particulière, mais il se trouve que nous avons dans notre clientèle des amateurs 'éclairés', susceptibles d'être intéressés. Après consultations, un homme d'affaire Libanais, a effectivement fait une offre très conséquente, sous réserve d'expertises complémentaires, bien entendu. Le vendeur avait bien pris contact, mais il ne s'est jamais présenté, par conséquent l'affaire a capotée ! Nous en avions conclus à une vulgaire tentative d'escroquerie, avortée pour une raison inconnue. Or, voici trois jours, nous avons reçu ce curieux fax. Vous pouvez en prendre connaissance ! »
Le jeune chinois sort de sa serviette une feuille dactylographie qu'il pose devant son interlocuteur. Bibert parcourt le texte en un premier survol rapide, puis il examine soigneusement l'entête avant de reprendre plus posément sa lecture et de commenter : « Bien, la personne qui vous avait contactée était sans doute monsieur

Claude Le Moal, un attaché commercial de l'ambassade de France au Congo. Il se trouve qu'il a trouvé la mort dans un accident d'avion, non élucidé, alors qu'il se rendait probablement à son rendez-vous. Vous voudrez bien ne pas lui en tenir rigueur. Actuellement, mademoiselle Karin a retrouvé l'objet dont je suis le découvreur et légitime propriétaire. C'est pour cette raison qu'elle a repris contact avec vous, en stipulant que je l'accompagnerai. Malheureusement, il se trouve que depuis cette date elle a disparue, avec le fossile, et sans avoir été en mesure de me contacter. Je suis actuellement à leur recherche.
— Oui ! Mon correspondant portait bien ce nom, Le Moal, nous ignorions bien sûr le sort tragique dont il a été victime. Pour mademoiselle Karin, j'ai remarqué que l'origine du fax que vous tenez entre vos mains ne vous a pas échappé. De notre côté, par prudence, nous vérifions autant que faire ce peut la provenance des documents qui nous concernent. Le sigle que vous avez observé, UN-NGLS, désigne une émanation de l'UNESCO, partenaire des Nations Unies. Il signifie United Nations. Non-Governmental Liaison Service. Cette organisation a pour but de fournir des services d'informations, de conseils, d'expertises et de soutien. Votre amie s'est probablement adressée à eux pour évaluer la valeur potentielle et garantir la transaction. Contac-

tez-les, vous obtiendrez vraisemblablement des informations sur les événements de ces derniers jours. Je ne suis pas en mesure d'en faire d'avantage pour vous aider, sauf vous souhaiter bonne chance et formuler des vœux pour que rien de grave ne soit arrivée à notre cliente. S'il vous plaît, tenez-nous au courant de vos démarches et surtout de leur résultat. Heu, vous avez peut-être soif ? Lin, ma sœur, va vous apporter un verre d'eau…
— Ah ! Sans façons, je me suis suffisamment hydraté comme cela, chez vous ! Suivez les actualités, vous serez probablement informé avant moi du déroulement de l'affaire. Au train où vont les disparitions je ne serais pas surpris si j'occupais la une des journaux télévisés dans un proche avenir " Un avion s'écrase dans l'océan indien "…Mes salutations à votre sœur, ainsi qu'à votre père ! »

Direction l'aéroport, à cette allure, entre Boeing, hôtels et frais divers, même avec des billets "économiques" le petit pécule hérité des Japonais ne tiendrait pas très longtemps. Profitant de la longue attente qui le sépare encore de l'heure prévue d'embarquement, Bibert occupe son temps libre à téléphoner. Essayer de téléphoner ! Sonneries interminables, coupées par des messages enregistrés « Ne quittez pas, nous cherchons à réduire votre attente »… Et

patati et patata ! Entre deux, une musique insipide quasi désespérante, puis enfin quelqu'un… « Ah ! Non, ce n'est pas le bon poste. Restez en ligne je vous passe les personnes concernées… » Et c'est reparti pour un tour. Quand par extraordinaire l'interlocuteur semble décidé à l'écouter, clac ! La ligne est brusquement interrompue et tout est à recommencer. Il lui faudra plus d'une heure de patientes tentatives pour enfin, après avoir décliné son identité à trois reprises, s'entendre vertement pris à partie : « C'est vous ! Enfin vous vous décidez à appeler ! Cela fait bientôt quarante-huit heures que nous nous épuisons à essayer de vous joindre. Vous êtes plus difficile à contacter qu'un ministre. J'ai de bien mauvaises nouvelles à vous communiquer. Votre amie Karin a été victime d'une agression alors qu'elle quittait nos bureaux. Elle a tout juste été en mesure de nous communiquer votre nom et votre numéro de portable, avant de tomber dans le coma. Voici les coordonnées de l'hôpital et du service où elle a été transportée. Les médecins sont très réservés sur son sort. C'est tout ce que je suis en mesure de vous dire à l'heure actuelle. Dépêchez-vous, si vous tenez à elle. Bonne chance ! »

Treize pénibles heures de vol, presque autant pour passer les contrôles de police et de

douane, puis le RER, le taxi -abandonné dans un bouchon inextricable-, le métro et enfin la station Marcel Sembla face à l'entrée de l'hôpital.

En pénétrant dans l'hôpital de La Pitié Salpêtrière, Bibert ressemblait plus à un patient échappé d'une salle de réanimation, qu'à un banal visiteur Encore un bon kilomètre d'allées piétonnes au pas de course et un parcours en forme de labyrinthe chinois, il était enfin admis au chevet de son amie. Après avoir passé dix bonnes minutes à observer, au travers d'une vitre, la forme de Karin allongée dans une pièce, remplie de quadrants et d'appareils luminescents, le marin se dirige vers un bureau où une femme en blouse observe des clichés de radiographies plaqués sur une surface lumineuse. Il s'enquiert poliment d'un médecin ayant soigné le numéro 218. Rien ne se passe, alors il toussote et réitère, moins calmement, sa demande. Accompagné d'un regard qui en dit long sur les sentiments qu'elle lui porte, la femme en blanc prononce un simple mot, mais sur un ton qui devrait faire reculer, pour une bonne décennie, le réchauffement programmé de la planète ;
« Pourquoi ?
— Pourquoi, quoi ?
— Pourquoi vous voulez connaître l'état de cette patiente ! Vous êtes de sa famille ?
— Non, je suis un ami… Son ami.

— D'ailleurs je pense qu'elle ne doit pas en avoir… de la famille. À part vous il n'y a que deux personnes qui soient venues la voir, une toquée se réclamant d'une espèce d'association, une ONG au nom incompréhensible et la patronne de son journal. Autant vous le dire tout de suite, votre amie à peu de chance de s'en tirer. Très très peu ! Moins d'une sur cent. Et même dans le cas improbable ou elle survivrait il reste autant de probabilités pour que ce soit sous la forme de légume sans conscience. Vous comprendrez que si vous aviez été de sa famille, je n'aurais pas répondu aussi franchement. Bon courage jeune homme.

Remontant le couloir, Bibert croise sans le voir un petit homme mince, celui-ci lui met la main sur l'épaule : « Inspecteur Cortianas, c'est moi qui m'occupe de l'enquête. Pouvez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?
— Tout ce que vous voulez. Au point où j'en suis. Vous avez déjà vu le docteur ?
— Hélas. Venez allons prendre un café sur le boulevard nous y seront tranquilles pour bavarder.

Moins de dix minutes plus tard ils sont installés face à face, sur la moleskine d'une banquette de la brasserie *Au soleil d'Austerlitz*. Du soleil il n'y en a ni dans le ciel parisien ni dans le cœur du

marin. Contemplant son verre de bière, il écoute le policier.
— Les agresseurs de votre amie sont trois voyous minables, des petites frappes sans envergure tout juste sortis de leur banlieue, d'ailleurs nous les avons déjà arrêtés ! D'après leurs déclarations, ils auraient été embauchés par une femme, qu'ils ne connaissent bien sûr pas, pour voler un objet qui était dans la voiture, pas pour agresser physiquement la passagère. Ce n'est que par la résistance vigoureuse que celle-ci leur a opposé, qu'ils se sont enragés et l'ont frappée sur la tête, il faut dire qu'elle en avait éborgné un, avant d'en asphyxier un autre avec une bombe anti-agression. Je dois reconnaître que c'est grâce à cela que nous avons pu les mettre sous les verrous aussi rapidement. Ils avaient trouvé judicieux d'aller se faire soigner dans une pharmacie du quartier…
— Mais, l'objet, ils l'ont volé ou non ? La femme mystérieuse a-t-elle pu le récupérer ?
— Oui et non ! Ils ont bien emporté le paquet, mais pris de panique ils se sont dépêchés de s'en débarrasser en le jetant dans une benne à ordures. Transformé en fumée et cendres dans la nuit suivante, nous avons vérifié. Tout ce que nous avons pu tirer du trio c'est une vague description, même pas de quoi faire un portrait robot. Elle serait brune, petite pas très mince et portant de grosse lunettes aux verres épais.

C’est tout ce que nous avons, alors à moins d’un miracle peu de chance de mettre la main dessus. Bon je ne vais pas vous importuner d’avantage, si par hasard vous apprenez quelque chose, voici mes coordonnées, appelez-moi et ne vous amusez surtout pas à jouer les vengeurs solitaires, hein.
— Pas de danger ! Au revoir, inspecteur. »

Puisqu’il est dans une brasserie, Bibert s’offre un rapide plat du jour. L’après-midi est à peine entamée et il ne se soucie pas de regagner son hôtel avec les sombres pensées qui n’attendent qu’un moment de relâchement pour lui tomber dessus.

Par pur désœuvrement, juste pour échanger quelques mots avec une personne ayant vu et sans doute parlé à Karin, avant son agression, il décide de passer par les bureaux de l’ONG. Consultant l’adresse il s’aperçoit que ceux-ci sont situés en banlieue sud. Il est fatigué et préfère renoncer, reportant sa visite au lendemain. En revanche il se trouve tout à côté de l’immeuble, siège social du magazine avec lequel Karin travaillait le plus régulièrement. Pourquoi ne pas monter saluer son amie Monique, qui était aussi sa rédactrice en chef.
En se référant de cette personne il parvient, relativement facilement, à endormir la méfiance

des différents cerbères qui veulent à toutes forces connaître le motif de sa présence. Par un petit escalier, délaissant l'ascenseur vitré, il parvient au premier niveau où un grand mal coiffé lui indique d'un revers de pouce sans cesser de parler dans son téléphone portable, le bureau de la personne qu'il recherche. Celle-ci lui tourne le dos, petite brune boulotte, occupée à classer des photos, brusquement, elle se retourne. Bibert est surpris par l'expression indéfinissable qui envahi ses traits. En remarquant les grosses lunettes, quelque chose dans sa mémoire semble se mettre en action. Où l'ai-je déjà rencontrée, pense-t-il, c'est la première fois que je viens ici et pourtant j'éprouve une bizarre sensation de déjà vu.
Il met sur le compte du chagrin le trouble manifesté par son interlocutrice. Celle-ci reste immobile en fixant son visiteur, puis prononce quelques mots dans un murmure à peine audible : « Vous, déjà !
— Quoi ? Moi déjà ! Vous me connaissez ?
— Bien sûr vous êtes Bibert, j'ai vu des photos de vous. C'est moi qui ai envoyée Karin sur vos traces, sur la piste de ces maudits fossiles.
— J'arrive de l'hôpital, le docteur ne m'a pas laissé d'espoir. Nous ne reverrons plus jamais la Karin que nous avons aimée. C'est une terrible certitude. »
À ces mots, la journaliste paraît prête à défaillir,

elle invite avec insistance le marin à la suivre dans la rue. Ensemble ils arpentent le trottoir, d'abord en silence, chacun plongé dans ses pensées, puis Monique se met à parler, comme pour elle-même : « C'est moi qui ai engagé ces malfrats, je ne voulais pas qu'ils fassent de mal à Karin, je voulais seulement récupérer l'œuf. C'est l'argent qui était mon seul mobile, le magasine marche très mal et nous allons devoir mettre la clef sous la porte avant peu. Je ne pouvais m'y résoudre, l'argent du fossile nous aurait donné un sursit, une seconde chance de faire face à nos échéances et de repartir sans ces dettes qui nous coulent. Accompagnez-moi jusqu'au commissariat, voulez-vous, je n'aurais pas le courage de m'y rendre seule. J'ai essayé de me supprimer mais je suis trop faible, dépassée par ces bouleversements que j'ai pourtant provoqués par pure stupidité. Probablement ne pourrez-vous jamais me pardonner, je ne vous en demande pas tant, moi-même je ne me pardonnerai jamais ma criminelle bêtise. Retournez voir Karin, voulez-vous ? Parlez-lui dans son coma, quelle comprenne que je regrette, profondément. Peut-être vous entendra-t-elle et que cela l'aidera à revenir. Oh ! J'ai tellement honte. »

Karin décéda dans la nuit qui suivait, Bibert n'avais pas eu le temps de retourner la voir. Monique la rédactrice est passée aux assises, treize mois après son incarcération. Elle a été condamnée à cinq ans de détention criminelle dont trois avec sursis. Les trois pieds niquelés, ont écopés de quinze ans fermes, chacun bien sûr.

Michel Courtois étant mort, là-bas dans sa forêt, peu de temps après l'expédition. Il ne restait que Bibert, unique survivant de cette extraordinaire aventure. Après lui le monde n'entendrait plus jamais parler du lac Téllé et du Mokélé M'bembé, promis comme les malheureux pygmées à un oubli sans rémission.

De retour sur son île, Bibert reprend ses activités coutumières, presque une routine. Ce matin là pourtant, le préposé du bureau de poste semble moins somnolant que d'habitude, Bibert n'a pas encore franchi la porte du local, qu'il bondit de son siège, renverse la corbeille de courrier qui occupait son bureau, ouvre un tiroir en heurtant sa collègue venue l'aider à ramasser les enveloppes qui jonchent le sol, ne se souciant ni de s'excuser ni de participer à la réparation des dégâts qu'il a causés, il saisit une lettre posée bien en évidence. Se tournant alors avec

un grand sourire, il la remet au marin qui assistait légèrement éberlué au show.
Aussi soudainement qu'elle avait commencée, l'agitation de l'employé s'arrêta, retombant sur sa chaise il retourna à une impassibilité, pouvant facilement être qualifiée de bovine, et qui était son attitude ordinaire. Bibert ne lui prêtait déjà plus attention, la nouvelle qu'il attendait depuis près d'un mois était enfin arrivée. Fébrilement il commença sa lecture, tout en repartant vers le port. Passant devant la gargote, refuge habituel de Fred quand il n'était pas à bord, le navigateur entra pour informer son ami : « Ça y est ! *La Malay-Damsel* est vendue.
— Merde, et à qui ?
— Une dame, elle habite en France. Par virement bancaire elle versera la moitié de la somme, ta moitié Fred, le solde par chèque à la livraison. Seule ombre au tableau, elle exige que la jonque lui soit remise à Flores dans l'archipel Indonésien, car c'est là qu'elle aura son nouveau port d'attache.
— Hé bien, où est le problème ?
— Je crois que tu as des projets, aussi je ne veux pas t'imposer ce contretemps. Il me faudra faire le trajet en solitaire, ça ira, j'ai l'habitude, mais ta présence me manquera, vieux machin !
— Pas question, j'irai jusqu'au bout avec toi. Qu'elle est l'importance de prendre ensuite l'avion à Bangkok où à Djakarta ? J'aimerais

rester avec toi, si tu acceptes ma participation, je mets ma part dans l'achat d'un catamaran un peu plus grand et… C'est reparti pour de nouvelles aventures ! Qu'en penses-tu ?
— Why not ? Nous avons presque trois mois devant nous pour y réfléchir. Allons nous taper une bière à la santé de ceux qui sont morts de soif. »

S'il avait pu connaître la suite de cette décision, Fred aurait sans doute vidé une bière de plus, mais à sa propre santé. Une poignée de semaines plus tard, une crise d'appendicite aiguë l'envoyait au tapis.
Ils naviguaient alors dans l'archipel de Belitung (Mer de Java) Le personnel de l'hôpital de Billiton où il avait été transporté, intervint avec la célérité coutumière sous ces latitudes, si bien que le pauvre homme décéda d'une péritonite, dans la salle des urgences où il avait passé la nuit. L'infirmière, sincèrement désolée, cru bon d'expliquer : « Les opérations ne sont effectuées que le matin après dix heures, because le chirurgien est aussi 'Docteur' de la foi, et il doit en conséquence partager son temps entre la mosquée et l'hôpital. »

Que faire, sinon serrer les poings et procéder aux formalités d'incinération du corps, l'hôpital était équipé pour ces démarches. Décision

simple, semblant aller de soi mais qui allait valoir à Bibert les pires emmerdements de la part de l'Ambassade de France. Décidément ces gens ne faisaient rien pour améliorer leur image de marque, pour, on ne sait quelles raisons (statistiques ?) Ces messieurs voulaient l'état civil de Fred. Impossible de récupérer son Passeport, qui avait dû cramer en même temps que lui. Bibert ignorait même son nom de famille, celui de RECHARD, parfois avoué par son camarade, n'était pas une certitude, le matelot n'aimait pas évoquer son passé et ne se reconnaissait pas comme citoyen français : « Tu comprends, je veux être et rester un homme libre, libre de mes choix de ma religion et, pourquoi pas, de ma nationalité. Les Français, grâce à leurs hommes politiques, passent pour des peignes-cul un peu partout sur la planète. Très peu pour moi de me réclamer de ces guignols. »
Le marin ne pouvait pas lui donner torts, partageant largement ses convictions. Il devait pour l'heure se débattre avec les représentants de la République, les connards de l'ambassade agissaient comme si c'était lui qui avait tué le vieux. Fred était mort à l'hôpital, un certificat de décès signé et tamponné avait été établi, tout bien comme il faut, ils étaient en règle, le mort et lui, non ?
Finalement, pour échapper à leurs constantes et pressantes interrogations, il du, ça devenait une

habitude, larguer les amarres à la cloche de bois.

Encore une fois, dans la nuit claire, son sillage s'étire sur l'argent de cette Mer de Chine du Sud qu'il commence à bien connaître. Le 'NAVTEX', crache son ruban de papier sur lequel ses misères ou ses joies des prochains jours sont inscrits. C'est un récepteur Fax Météo, petite merveille de l'électronique et de la technologie du troisième millénaire. Aujourd'hui, le message qu'il a sous les yeux n'a rien à voir avec le temps, c'est un "Avis aux Navigateurs" ! Une sorte de bulletin spécial d'informations réservé aux situations présentant un certain degré d'urgence.
Message radio 23 h 00 UTC jun 02. DG. Sea communications Indonesia advise. SEA ROBBERIES REPORTED IN THE ESTBOUND APROACHES TO SINGAPORE STRAIT. MARINERS ADVISED TO TAKE PRECAUTIONS AND INCREASE LOOK OUT FOR SUSPICIOUS SMALL FAST MOVING CRAFT APPROACHING THEIR VESSEL…

Merde, des pirates ! Il ne lui manquait que d'être dépouillé de la jonque à présent qu'elle est vendue, pour connaître une vraie bonne histoire de mer. Fini la tranquillité, il va passer le

reste de la nuit à scruter le noir, bravo, la technologie !
Au matin, hagard et un tantinet déjanté, il s'installe dans son hamac à côté de la barre, pour prendre un repos récupérateur. Le navire peut très bien se débrouiller seul. Il n'y a pour le moment personne à moins de dix milles nautiques. Terrassé par la fatigue, Bibert déconnecte complètement. Quelque chose cependant réussit à le tirer des limbes : « Damned ! Quel est ce bruit aussi fort qu'incongru ? » Il met un certain temps avant de comprendre que le foutu boîtier se déclenche automatiquement, produisant bien entendu, un raffut d'enfer. Sa curiosité prend le dessus, un coup d'œil suffit pour dissiper toutes velléités de sommeil.
NAVTEX MESSAGE UD 01 021 920 UTC JAN 2002 MARDEP MALAYSIA OFF PULAU UNDAN/SEGENTING << PIRATE ATTACKS HAVE BEEN REPORTED IN THIS VICINITY. ALL ARE ADVISED TO KEEP SHARP LOOK OUT AND TAKE OTHER PREVENTIVE ACTION REPORT ANY SIGH*OF PIRAT ATTACK TO KLANG VTS AND MRCC KLANG TLX LAUT MA39748.

La menace se précise et il se trouve précisément dans la zone concernée. Quelle idée aussi d'être parti seul, non pour prétendre assurer une quelconque défense, ces pirates sont trop bien armés, mais à plusieurs on se réconforte mutuel-

lement. Et puis, sous le regard des autres, il est plus facile d'affirmer un courage que l'on est pourtant loin de posséder.

Navigation épuisante, presque sans repos, de brefs assoupissements et l'angoisse consécutive font plafonner son taux d'adrénaline. Après deux jours de cette galère, aucune alerte n'ayant étayé ses craintes, il décide de mettre le 'NAV-TEX' hors service et de faire comme si les pirates n'existaient pas. D'ailleurs, se rassure-t-il, nous ne constituons pas une proie très intéressante, eux chassent un beaucoup plus gros gibier.

Vingt-quatre heures plus tard, il aperçoit les côtes de la péninsule indonésienne, depuis l'aube l'île de FLORES sort de la brume matinale. Enfin à l'abri, pour les deux mois qui le séparent de la rencontre prévue avec Maryvonne, la nouvelle propriétaire.
Bibert savait peu de chose sur cette femme au tempérament d'aventurière, hormis qu'elle était patronne d'une affaire de voyages, style 'Tour-opérateur', d'après ce qu'il avait cru comprendre. Peu importait en fait, seul comptait son coup de foudre pour *la Malay-Damsel* qui, par le biais de la commission sur la vente, allait permettre à Bibert de rebondir et de reprendre -avec classe- sa vie de trimard. Ses pensées

vont fréquemment vers Madagascar, où il pense retrouver quelques vieilles connaissances, du côté de Nosy-Bé, encore une île !

Avant de quitter les rivages Asiatiques, Bibert décide de passer quelques jours chez Marc. Sur les îles le temps passe moins vite, d'ailleurs rien ou presque n'a changé. Son ami est toujours aussi fourmillant d'idées et d'activités, à passé soixante-sept ans, c'est l'enthousiasme d'un gamin qui l'habite encore. Ce matin il est tout excité, une de ses vieilles connaissances vient de le contacter pour lui proposer de s'occuper d'une opération très spéciale, il en parle au navigateur : « Ça te concerne ! Je suis trop vieux pour ce genre de truc, d'ailleurs la plongée n'est pas ma partie. Toi en revanche c'est dans tes cordes et, tiens-toi bien, il y a mille US dollars par jour à gagner, frais déduits ! Le job consiste à assister un Californien plein aux as pour une série de plongées, en Birmanie, tu connais bien le coin, hein ! Le Yankee déclare connaître l'emplacement d'un avion japonais qui a été abattu dans l'archipel de Mieck lors de la dernière guerre. À présent que l'on peut à nouveau obtenir des autorisations de courts séjours son idée est de descendre sur l'épave pour récupérer le sabre de Samouraï qui est à bord. Ne me demande pas comment ce détail est connu

mais l'Américain est convaincu de sa présence c'est le principal pour toi, ce n'est pas ton avis ?
— C'est vrai, mais après cinquante ans de séjour au fond tu ne me feras pas croire qu'il n'a pas été complètement bouffé par la rouille ce sabre. Ils n'étaient tout de même pas inoxydables les cure-dents des nippons, fussent-ils Samouraï. Il n'en retrouvera au mieux que la poignée si elle n'est pas en métal, à supposer que ce soit vraiment ça qui l'intéresse.
— Bon, ça change quoi ? Tu y vas ou non ? »

Il a raison, cette aventure intéresse Bibert. Peu importe ce que l'américain cherche réellement, il sera toujours temps d'aviser sur place. En avant ! Un coup de téléphone à son ami Polo, un jeune Belge moniteur de plongée établis sur une île voisine et qui, en permanence, a besoin d'action et d'argent. Être deux est un impératif de sécurité incontournable.

Deux semaines plus tard, partis de Kaw-Thaung, ils sont dans les parages de l'ex *Victoria Point*, naviguant sur un bateau type long-teal piloté par un vieux Moken. Il est ravi, l'amerloque, et eux aussi. Bien évidemment ils ont eu force démêlées avec les autorités, mais les dollars constituent le meilleur passe-droit, Jim n'en est pas avare. Ils doivent à présent localiser le site. Grâce à leurs cartes et surtout au GPS perfec-

tionné du client, ils y parviennent assez facilement. Aussitôt, ils effectuent une série de plongées de reconnaissance, elles vont leur permettre de constater que le 'ZERO' est posé sur une faille marine laissant s'échapper d'énormes volutes de gaz. Ce phénomène avait préservé l'épave de la colonisation par les mollusques et les algues, mais revers de la médaille, rendait toute approche très dangereuse. Bon, ils n'étaient pas là pour enfiler des perles. Polo, le plus qualifié, se charge des travaux de reconnaissance ainsi que de faciliter, autant que faire se peu, l'accès à l'épave pour que le client puisse avoir le plaisir, sans la fatigue. Quand il juge que toutes les précautions possibles ont été prises, il laisse Jim, supervisé par Bibert, finaliser l'opération. Les deux plongeurs s'enfoncent jusqu'à l'épave et c'est tout de suite l'accident ! En voulant s'introduire, sans précautions, Jim provoque un déséquilibre qui entraîne un basculement de l'avion, il se retrouve avec la jambe coincée. Pour le sauver il fallait couper cette jambe ou prendre le risque de creuser entre métal et sol, pour la libérer. Ce que Bibert finis par se résoudre à faire, peu soucieux de s'attaquer à un fémur avec son seul couteau de plongée.

La carlingue à présent menaçait de les écraser tous les deux sous sa masse, en raison des

mouvements qui lui étaient imprimés par leurs efforts pour se dégager. Finalement, le marin a l'idée de la faire basculer du côté de l'à-pic, libérant ainsi la jambe coincée. L'épave a le bon goût de disparaître d'un seul coup et du bon côté.
Moins d'une heure plus tard, escamotant légèrement les paliers de décompression, le californien est hissé à bord. Gros soulagement en constatant qu'il ne soufre 'que' d'une fracture du tibia. Le plus rapidement possible ils gagnent un petit dispensaire installé sur une île proche, la fracture de Jim y est convenablement réduite et plâtrée.

Jim a regagné les States, Polo a repris ses occupations ordinaires. Installé sur Ko PAYAM, Bibert envisage de regagner la France, il en profitera pour faire un bilan de santé et à l'issue de quelques semaines en climat tempéré, de bons vins, de plats du terroir, de vrai pain, il sera au top pour réfléchir à sa nouvelle orientation.

C'est juré, il ne sortira en mer que pour aller à la pêche ou faire des ballades, et par beau temps encore.

Fin

Livre deuxième.

La clef des sables

Edition séparée disponible sur :

www.livres-s.com

1

Un homme est assit dans le commissariat, face à un policier débraillé. Ce dernier tente de dissimuler un profond ennui. Il n'y parvient manifestement pas et son interlocuteur finit par s'impatienter : « Mais puisque je vous dis que j'ai accroché ce machin, en remontant mon ancre. Je ne veux pas porter plainte, je signale seulement !
— Mais signor, heu… Desarnaud, si j'en crois votre passeport ! Permettez-moi de vous demander ce que vous faisiez au mouillage, juste sous la falaise du pénitencier. C'est interdit de stationner dans le chenal ! Vous ne saviez pas ?
— Si, bien sûr ! Mais j'ai eu un problème avec mon moteur et je me suis ancré le temps de réparer. Un petit quart d'heure plus tard j'avais localisé et réparé la panne. C'est alors que j'ai remonté mon ancre, et ce filet qui était pris dedans. Enfin pour être précis il s'agit d'un sac taillé dans un filet. Comme en ont les plongeurs qui ramassent les oursins ou les coquillages au fond, vous voyez ?
— Je vois, je vois. Ensuite vous venez nous apporter votre découverte, c'est gentil ! En somme vous voulez que nous fassions quoi, exactement ?

— Ben, j'en sais rien, moi ! Je trouve par hasard quelque chose qui ne m'appartiens pas. Je l'apporte au commissariat. C'est un comportement qui me paraît normal. Pas à vous ?
— Si, si ! Certes ! Et nous ne pouvons que vous en féliciter. Écoutez… Vous l'avez trouvé, alors conservez-le. Nous ne sommes pas le bureau des objets perdus. Que vous appelez curieusement objets trouvés, en France.
— Et j'en fais quoi ?
— Rien pendant une année et un jour, on ne sait jamais. Nous enregistrons votre déposition et si quelqu'un vient la réclamer nous vous le feront savoir. Mais vu la nature de votre trouvaille ça m'étonnerait. »

L'automne est encore doux, mais la crainte des froids à venir le fait se hâter de rejoindre un lieu d'hivernage plus clément. Malte, puis la Tunisie depuis peu. L'année précédente il avait, passé la mauvaise saison sur les rivages de la Corse. Pour en avoir goûté les rigueurs, il ne réitérera pas l'expérience. Une petite semaine d'escale sur l'île d'Elbe, puis cap au sud !
Vaguement dépité, il quitte le commissariat de la via d'Alarcon avec son lourd ballot sous le bras. Rêveur il prend machinalement le chemin du port que l'on aperçoit en contrebas. Sur la petite place le barbier qui lui à tailler les cheveux la semaine dernière, le reconnais et le sa-

lue comme un vieil ami. À l'autre bout de cette place le petit restaurant où il prend souvent son repas du soir, indique la ruelle en forte pente qui, cent mètres plus bas, débouche sur le front de mer. Des cafés font face au bassin où les rares voiliers en escale tirent sur leurs amarres frappées sur de gros anneaux, directement scellés au quai.
Bibert s'installe à une table de la terrasse, posant son colis devant lui il ouvre le filet qui l'enveloppe. Ce qu'il décide d'appeler La pierre, est une sorte de tronc de cône en granite, haut et large d'une vingtaine de centimètres. La partie supérieure est striée de rainures, de profondeurs et longueurs variables. À quoi peut bien servir un objet pareil ? S'interroge-t-il. Il a déjà vérifié à plusieurs reprises, même avec une forte loupe on ne peut relever aucune inscription sur le bloc d'un poids proche des quatre kilogrammes. Buvant son verre de vin blanc local, il contemple cette bizarre sculpture et décide de ne plus chercher à comprendre. De retour à bord il rangera le monolithe au fond d'un coffre, et ne s'en préoccupera plus. Content de sa décision, il commande un autre verre. Plongé dans ses pensées, il ne remarqua pas le passage d'une belle jeune femme à l'allure décidée. Pas d'avantage qu'elle ne remarqua le marin et son encombrant paquet. Ils allaient pourtant se revoir.

Camille Nagari est née française, fille d'émigrés italiens. Elle comprend bien mieux qu'elle ne parle la langue de ses parents. Originaires des 'Pouilles' dans le talon de la botte, ceux-ci lui ont transmit un fort accent, assorti d'un vocabulaire qui doit presque tout aux patois des terroirs ancestraux. À l'issue de ses études, elle a choisie d'exercer une profession offrant le maximum de liberté d'action. Devenue journaliste spécialisée dans les reportages dits *de fond*, Ce qui est une élégante façon de reconnaître qu'elle vend ses articles aux revues, hebdomadaires ou mensuelles, qui ont de la place dans leurs colonnes. Emploi précaire, car ce n'est pas le cas tous les jours. C'est précisément dans le cadre d'une enquête, commandée par l'hebdo d'un grand quotidien, que Camille est venue chercher, en s'inspirant des récits de Pons de l'Hérault, de quoi étoffer un reportage sur les événements qui marquèrent le passage de Napoléon Bonaparte dans l'île. Le bouclage rapide du sujet lui permit de s'accorder quelques jours de vacances sur place. D'autant qu'elle bénéficiait de la généreuse invitation d'amis suisses. Originaires de Lausanne, ils offraient l'hospitalité de leur maison perchée sur une colline à l'Est de Porto-Azzurro. La position en hauteur permettait d'avoir une vue plongeante sur l'anse Mola, qui sert d'avant port au village. Ainsi que de sur-

veiller le joli Ketch avec lequel ils étaient parvenus sur les lieux, de ce qui ne devait être qu'une courte escale, vingt ans plus tôt. Ils vivaient généralement à bord réservant leur maisonnette pour les trop vives fraîcheurs hivernales ou, le plus souvent, pour des amis de passage, comme Camille.
Bibert s'était vite lié d'amitié avec ses voisins de ponton, qui s'ingéniaient à lui faciliter le séjour sur l'île. Naturellement il leur fit part de ses avatars, assis tous ensemble dans le carré, ils mirent un certain temps avant de percevoir les appels de Camille qui cherchait ses amis sur leur navire. Elle fut immédiatement conviée à bord de *Mélo des flots*, le voilier de Bibert. Sa curiosité de journaliste étouffa rapidement la retenue que l'on était en droit d'attendre d'une simple invitée, d'emblée elle demanda à examiner la pierre. Personne ne se risqua à formuler une objection.
« C'est curieux, mais je me demande si votre trouvaille n'aurait pas un rapport avec la mort de ce plongeur…Voici plusieurs mois les journaux ont relaté cet événement étrange, qui a rapidement été classé comme un banal fait divers. Mon correspondant sur l'île vient de m'en faire le récit. D'après lui la thèse de l'accident a été trop vite avancée, juste pour clore une embarrassante affaire !

Les *petits Suisses*, Marie et Yann font chorus, ils se souviennent effectivement que le corps du malheureux avait été retrouvé accroché à une anfractuosité de la falaise, non loin de l'endroit où Bibert vient de faire sa découverte. Que faisait-il à cet endroit, véritable boulevard nautique emprunté par tout ce qui navigue ? Toutes les embarcations qui entrent et sortent du port où de la zone des chantiers navals sur la rive Ouest, défile en contrebas du pénitencier. Vraiment pas un lieu pour faire des balades ou pêcher ! La police supposa que le corps avait été entraîné par des courants. Camille qui continue de réfléchir, émet une hypothèse.
— Peut-être qu'il cherchait à faire évader un détenu ?
Yann hoche la tête.
— Peu vraisemblable, les pensionnaires du fort sont presque tous en fin de peine. De plus la prison n'accueille que des délinquants condamnés à des peines inférieurs à cinq ans. Une évasion par la voie maritime, avec tous les risques que cela comporte, semble à exclure.
— Je ne faisais qu'émettre une supposition. Vous venez de parler de fort pour qualifier ce que chacun ici s'accorde à nommer pénitencier. Pour quelle raison ?
Les trois amis se concertent du regard. Bibert s'abîme dans la contemplation des boiseries tandis que Yann accorde un aussi soudain que vif

intérêt pour une très légère tache sur sa chemise. Marie prend alors conscience que sa licence d'histoire contemporaine la désigne pour répondre. Elle toussote pour s'éclaircir la gorge, Yann lève les yeux au ciel en feignant l'effroi à la perspective du cours magistral auquel il va devoir se soumettre. Heureusement les autres participants se montrent beaucoup plus attentifs.

— Prenons depuis le début, cela nous aideras à y voir clair. De 1802 à 1860 l'île, située à une petite heure de navigation depuis Piombino, fut possession française. Napoléon premier, tout le monde sait cela, y fut exilé. En fait, débarquant au port de la Darse le soir du trois mai 1814 de la frégate anglaise Undaunted, il était tout simplement chez lui ! L'île lui avait, en effet, été donné en toute souveraineté par le Traité de Fontainebleau le onze avril 1814. Le règne elbois de l'empereur reste l'épisode le moins connu de son épopée. Durant trois cents jours cette petite île, de la taille du département actuel de la seine-St. Denis, fut au centre d'une extraordinaire agitation. Affluaient espions de tous bords, mandatés par les puissances étrangères pour surveiller ou assassiner l'ex-Empereur. Officiers ou grognards, venus soutenir ou délivrer celui qui régnait sur l'Europe un an auparavant. Touchant terre à Portoferraio, après s'être embarqué à Fréjus, Napoléon occupa tour

à tour de nombreuses maisons. Il séjourna notamment, du cinq au vingt-quatre septembre 1814, dans Porto-Azzurro, qui jusqu'en 1947 s'appelait Porto-Longone, en raison de sa longueur ! Sa résidence se situait dans la forteresse San Giacomo construite à l'époque de Philippe II d'Espagne et qui domine la ville. Devenue après 1860 pénitencier pour condamnés politiques, puis simple prison de droits communs. Voila, ça vous suffis ou j'en remets une couche ?
La grimace de Yann est éloquente, il prend d'ailleurs la parole, autant pour devancer sa compagne que pour faire part de ses cogitations.
— Je repense à l'observation de Camille à propos d'une éventuelle relation entre ta découverte de Bibert, et le plongeur noyé. Je crois me souvenir que ce malheureux habitait la résidence précédemment occupée par l'apnéiste J. Mayol. C'est à Capoliveri, pas très loin d'ici, à moins de cinq kilomètres. Il serait peut-être intéressant d'aller y faire un tour, non ?
Bibert sursaute, instantanément le « Grand Bleu » vient s'imposer à sa mémoire.
— Jacques Mayol, je crois me souvenir qu'il a disparu en 2002. À l'époque les médias ont parlés d'un suicide, c'est bien cela ?
Camille, qui n'aime pas rester trop longtemps en retrait, saisit la balle au bond.

— Oui, mais rien ne prouve qu'il y ait corrélation entre les deux événements. J'ai entendu dire que le plongeur disparu n'était sur l'île que depuis quelques mois. Je vous propose d'y aller voir. C'est le plus simple pour se faire une opinion. »
Tous en conviennent et les résidents n'ayant que des vélos, électriques tout de même, pour se déplacer, Bibert accepte l'invitation de la journaliste qui dispose d'une voiture de location. L'un suivant l'autre, les deux couples prennent la route de la corniche. Pour il ne sait quelle raison, le marin se tient sur la défensive. Peut-être la profession de la jeune femme est-elle responsable d'une retenue, que rien ne justifie par ailleurs. Du coin de l'œil, simulant un grand attrait pour le seul paysage, il examine sa voisine. Petite et mince la jeune femme semble plutôt du genre sportive. Sans heureusement y sacrifier sa féminité faite de douceur et de grâce. Il se surprend d'ailleurs à en éprouver une sorte de satisfaction, en vérité s'il devait porter une appréciation celle-ci serait bougrement favorable. « C'est une sacrée belle nana ! » note-t-il. Tempérant son enthousiasme d'une sérieuse réserve, relative aux qualités morales qui peuvent se cacher derrière un si joli minois.
Les gens de mer sont volontiers misogynes. La mer est une maîtresse possessive, ceux qui en dépendent n'aiment pas volontiers éveiller sa ja-

lousie. Tout entier à ses réflexions il est surpris par l'arrêt du véhicule. Ils stationnent sur une petite place, face à un splendide parc arboré, qui descend jusqu'aux falaises que l'on devine en contrebas. Au bout d'une allée de gravillons une villa de style assez banal semble abandonnée. Toutes les ouvertures, portes et fenêtres, sont soigneusement closes. Immédiatement Camille propose d'aller jeter un œil discret à l'intérieur. Bibert serait assez enclin à l'accompagner, mais c'est sans compter sur la probité du caractère suisse. D'un identique et simultané élan d'indignation ils en repoussent l'idée Violation, profanation, sacrilège des sacrilèges ! « La propriété est privée ! » S'insurgent-ils, stupéfiés que l'on puisse même songer à commettre pareil outrage, presque un crime, qui les ramènerait au niveau de vulgaires cambrioleurs.
Bibert ne peut retenir la pensée sarcastique que dans chaque Helvète un banquier sommeil ! Déjà Marie se dirige vers la plus proche habitation composée d'un ensemble de bâtiments, comme une ferme mais sans traces d'activités agricoles. Une femme âgée s'active dans la cour à des travaux jardiniers. Elle ne s'interrompt pas pour écouter les salutations de l'arrivante. Un peu déstabilisée au début, Marie comprend vite qu'il vaut mieux élaborer une stratégie d'approche moins directe.

« Excusez-nous, nous cherchons à louer une maison dans cette partie de l'île. Celle que nous venons de voir juste au début du chemin, nous conviendrait bien ! Savez-vous où nous devons nous adresser pour visiter ? »

Sans lever le nez de son rosier, la vieille marmonne un brouillamini verbal, qui laisse la pauvre Suissesse passablement déconcertée. La veille s'en aperçoit et grimace d'un air matois puis répète plus fort, mais à peine plus indistinctement. À l'intention des trois autres, qui eux n'ont strictement rien compris, Marie tente une explication : « Il semblerait que ce soit son mari, elle a précisée mon fainéant de mari, qui détient la clé mais vu qu'il est déjà saoul perdu, nous pouvons aller visiter si cela nous chante.

Désabusée, Marie termine par une considération personnelle.
— Il est vrai que les insulaires ne sont pas confrontés aux même inquiétudes sécuritaires que les infortunés continentaux. Allons-y, puisque La maison n'est pas fermée et que nous y sommes si courtoisement invités ! »

La villa est visiblement peu ou mal entretenue, la poussière ainsi que les toiles d'araignées en sont les occupants incontestés. L'intégralité du mobilier et jusqu'aux effets du précédent loca-

taire, sont restés en l'état. Pénétrant de quelques pas dans la pièce principale, cuisine, salle à manger et salon, ils s'immobilisent pour observer les lieux. La cuisine occupe toute la partie située à gauche de la porte. Face à celle-ci, une lourde table ceinturée de bancs massifs et de chaises aux extrémités. Sur la droite des divans font faces à la grande cheminée de pierre, qu'une baie vitrée sépare d'un bureau surchargé de documents. Un escalier contre le mur donne accès à l'étage, qui dessert les chambres et l'unique salle d'eau. Des rayonnages courent de part et d'autre formant une vaste bibliothèque, remplie de livres et de publications. Chacun, suivant ses impulsions et sa fantaisie, se dirige vers tel où tel endroit. Si on leur demandait ce qu'ils recherchent, ils ne sauraient absolument pas quoi répondre. Ils ont quelque part au plus profond de leur cœur l'impression de profaner une tombe ou, moins ténébreux, un lieu où flotte encore l'âme de l'ancien occupant. D'ailleurs pourquoi les choses sont-elles restées en l'état ? L'enquête n'est pas close ou les propriétaires attendent-ils l'arrivé d'improbables héritiers ? Yann très mal à l'aise en fait à haute voix le constat et propose de se retirer. Il considère avoir cédé à une curiosité pas très saine. Vaguement déstabilisés, Marie et Bibert sont prêts à partager son point de vue et gagnent déjà la sortie. Fort occupée à farfouiller

dans les dossiers empilés sur le bureau, Camille qui n'éprouve pas ce genre de scrupules, les retiens par une brève exclamation : « Attendez ! Regardez ce livre, quelle coïncidence je viens d'en faire état dans mon reportage…Tous les bibliophiles de la planète le croyaient disparu depuis déjà fort longtemps.
La journaliste tourne quelques pages et semble n'en pas croire ses yeux.
— Je ne pense pas me tromper en affirmant détenir une impression d'époque. Un original du livre de Jean Daniel Mathieu Boinod ! »

Ces précisions n'évoquant rien de particulier dans les connaissances de ses amis, ceux-ci restèrent cois. Se méprenant, et considérant qu'ils voulaient simplement manifester par là un intérêt à la hauteur de son savoir, elle se lança dans de nouvelles explications documentées.
— C'était un personnage fascinant, Suisse né à Vevey dans le canton de Vaud en 1756. Il fut d'abord imprimeur-libraire. Il se faisait alors appeler l'Américain, sans que l'on sache très bien pourquoi. Après les événements de 1791, pour éviter d'être arrêté par le gouvernement de Berne, il s'engagea dans la Légion des Allobroges. D'abord 'quartier-maître trésorier', il évolue vite au poste de 'Commissaire des guerres'. Ses participations à la campagne d'Égypte, puis à celles d'Italie, lui valurent

d'être promu Intendant militaire. Ses principes étaient d'une absence totale d'inflexibilité, rigoureux au point qu'il fut le seul de l'armée qui protesta par un vote négatif contre le consulat à vie. Le premier consul ne s'en montra pas offensé et lui garda au contraire estime et amitié. D'une probité exemplaire il resta fidèle à Napoléon, en dépit de leurs différences d'opinions. Après le départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe, Boinod n'hésitât pas à le rejoindre. Abandonnant sa famille, sa position, compromettant son avenir, au mois d'août il s'embarque incognito à Piombino sur une barque qui conduisait des ouvriers tanneurs à Porto-Longone. L'empereur qui s'y trouvait lui fit un accueil bienveillant. Le lendemain un ordre du jour apprit aux troupes que Monsieur Boinod était promu 'Chargé en chef des services administratifs de l'île'.
La jeune femme marqua une pause, pour voir si son auditoire était toujours attentif. Rassurée par le fait que chacun se soit trouvé une position commode pour écouter, elle se lança dans une lecture en diagonale du petit livret, ponctuée de mimiques et d'onomatopées qui permirent aux participants inactifs de patienter, en suivant patiemment le degré d'intérêt manifesté par la lectrice. Au bout d'un moment elle laissa fuser une exclamation.
— Écoutez ça ! Voici qui est en mesure d'apporter de l'eau pour faire tourner nos moulins. Je

viens de parcourir un chapitre où il est question d'un personnage intéressant, car il fut l'un des premiers. Voir même LE premier possesseur occidental, on doit dire inventeur je crois, de votre bizarre pierre, mon cher Bibert ! Écoutez le passage en question : « … Augustin Belliard avait lui aussi pris part à la campagne d'Égypte. Il était présent à la prise de Malte (Dix juin 1798), et contribua fortement à celle d'Alexandrie. C'est aux Pyramides qu'il s'illustra en ayant la gloire de recevoir la première charge des Mamelucks. Après avoir vaincu le chérif Assan au village de Benouth, il prend part à la bataille du Caire où, sous les ordres de Kléber, dix mille Français s'opposèrent à soixante-dix mille Osmalis. On le retrouve à Saint-Rachin où il défit plusieurs milliers de révoltés avant de contraindre Mourad Bey à demander un Armistice. Il remporta avec Desaix la victoire d'Héliopolis, après avoir combattu à Koraisie, il chassa l'armée ottomane de Damiette. Bonaparte rentra à Paris en confiant le commandement des opérations à Kléber, qui fut malheureusement assassiné le quatorze juin 1800 par un fanatique nommé Suleyman. Le vingt-sept juin 1801, assiégé au Caire, par les Anglais, les Turcs et les Mamelucks, assailli par terre et par mer, il obtint une capitulation honorable, et ramena ses troupes en France où il fut nommé général de division. Au cours de l'expédition, un jeune offi-

cier du génie, Pierre François-Xavier Bouchard, fit dans le village de Rachid en juillet 1799, la découverte de la pierre de Rosette. Beaucoup d'autres trouvailles de très grande valeur furent hélas confisquées par les Britanniques et finirent au British Muséum. Car il ne se bornait pas à combattre ! Tout ce qui appartenait à la science, à l'histoire, à la géographie, était de son domaine et l'intéressait vivement. C'est lui qui le premier, franchit les limites de l'empire romain et pénétra en Abyssinie. Belliard rapporta ainsi de Calafché une autre pierre, obtenue dans des circonstances demeurées mystérieuses. (…) J'en devins, par mon poste d'inspecteur, le dépositaire. Les événements ne me permirent pas de la mettre à l'abri dans une banque en Suisse. Aussi l'emportais-je avec moi, dans mes bagages sur l'île de l'exil Napoléonien… »
Voilà, le reste me semble présenter une moindre importance. Ces quelques lignes nous renseignent sur la provenance, c'est un bon début, qu'en pensez-vous ?
Plongés dans leurs réflexions, les protagonistes ne réagirent pas. La jeune femme fit une grimace et se borna d'ajouter un laconique.
— Bon, nous savons à peu près d'où provient la pierre mystérieuse. Reste à déterminer son usage ou sa fonction. J'ai un ami Égyptologue qui pourra peut-être nous aider à en savoir plus, dès mon retour à Paris je lui téléphonerai. Cela

vous convient ou avez-vous d'autres intentions ? Cela vous concerne, Bibert, en votre qualité de propriétaire de cette chose. Que voulez-vous faire ?
Ce n'est pas Bibert qui lui répondit, mais Yann. Il brandissait un gros carnet noir et l'agitait comme un trophée.
— Voici sans doute qui va nous aider à trouver une réponse à certaines questions. C'est un carnet que les plongeurs utilisent pour enregistrer les paramètres techniques de chaque plongée, durées, profondeurs, températures, etc. Mais aussi les observations et remarques de son propriétaire. Il était dans un tiroir du bureau, nous pouvons y trouver certaines indications sur le but et les raisons de sa présence à Porto-Azzurro. Je propose de l'emporter pour le consulter ensemble en toute tranquillité. Nous le rapporterons ensuite, car le temps passe et notre séjour en se prolongeant outre mesure risque d'attirer l'attention de cette brave gardienne, si complaisante ! »

La proposition acceptée à l'unanimité, ils prirent le chemin du retour. Voulant saluer la vieille femme, ils ne la trouvèrent pas et convinrent de se retrouver un peu plus tard, dans une bonne pizzeria du haut de la ville. Yann était resté détenteur du carnet noir, Bibert n'eut qu'une enjambée à faire pour rejoindre ses voisins dans le

cockpit où ils étaient déjà en train de le feuilleter. Le besoin de savoir les tenait tous pareillement en haleine, aussi ne furent-ils pas très étonné de voir arriver Camille. Tous réunis, munis de bière thé ou cafés selon les goûts et les tempéraments, ils écoutèrent Bibert faire les commentaires de ce qu'il découvrait au fur et à mesure de sa lecture. Le document, d'un format commercial, donnait l'identité de son propriétaire, et révélait les spots de plongées qu'il avait visités depuis une période s'étalant sur un peu plus de dix-huit mois. Aux données géographiques : lieux, dates et durées, s'ajoutaient les indications purement techniques. Enfin une large colonne était réservée aux observations plus générales ou personnelles, qualité de l'eau, clarté et nature des fonds, appréciations favorables ou de mécontentement. C'est précisément cette dernière qui intéressait nos amis. Commençant par la fin, ils s'aperçurent comme ils s'y attendaient, que le carnet s'achevait, et pour cause, le jour avant celui de la disparition de l'infortuné plongeur. En vérifiant les coordonnées des plongées effectuées durant toute la semaine qui précédait, ils délimitèrent une zone parfaitement concentrée sur la base du socle où le fort avait été bâtit. Pour ce qui concernait la nature même des recherches… Rien ! Aucune indication susceptible de les mettre sur la voie. Pas même un bout de texte codé ou sibyllin.

Marie qui fixait machinalement le carnet tenu par le marin, fit une observation ; « Regarde Bibert, entre la couverture de plastique et le dos cartonné du carnet, une feuille est glissée. On en distingue un juste un petit coin, qui apparaît quand tu agites la main.

Joignant le geste à la parole, elle s'empara du carnet et réussit à en extraire une page jaunie. — Apparemment cette page a été arrachée d'un livre ancien. Selon toutes vraisemblances celui de Mathieu Boinod que nous venons de feuilleter. En tous cas, au vu des caractères et du style je ne pense pas me tromper en affirmant que cet ouvrage a probablement été édité vers la fin du dix- neuvième siècle ou tout au début du vingtième, comme l'autre. La page n'est pas complète, le bas en est absent, nous ne pouvons y lire le numéro. Si je devais me prononcer sur la nature du texte, je dirais qu'il s'agit d'une œuvre autobiographique ou encore d'une biographie mais citant la lettre d'un personnage. Au premier regard, ça a l'air passablement ésotérique, limite nébuleux ! Mais, si vous le voulez, je vais vous en faire la lecture, vous pourrez ainsi vous faire votre propre opinion…« Pris de la nostalgie de son heureuse épopée, il conçut l'audacieux projet d'échapper à l'ennemi qui l'épiait. L'Empereur partit donc pour redresser l'aile brisée par cent vols victorieux. Il ne prit

que la suite indispensable. Madame Mère l'avait précédé, Mme la comtesse Walewska et son fils firent de même. Mon isolement fut alors complet. Oh ! Caducité des trônes. Oh ! Versatilité de la gloire et de la fortune. Oh ! Vanité de toute œuvre humaine. Ainsi Giorgo Biagio s'empara de la clef de pierre et la précipita par l'ouverture où elle alla se perdre au fond des flots, juste aux pieds de San Giacomo. Ayant à jamais perdu la possibilité d'ouvrir la porte du vieux tombeau, le cadeau de la reine Hatchepsout demeurera au pays de Pount, dans le temple de Yeha, inviolé. S'abattront à nouveau les fléaux qui détruisirent D'mt puis Axoum. Le Zamana-Mesasent succède déjà au royaume de Gondar. C'est le signe que l'Ère des Princes amorce le déclin. Mentewab et Welete Bersabe les deux reines feront le lit de Sehul. Le Yejju et ses forces considérables n'y pourront rien tant que le sceptre de Ménélik, fils de la Reine de Saba, ne sera pas restauré. »
Marie, parvenue à la fin de la page, considère le texte dont elle vient de donner lecture. Ceux qui l'écoutaient restent silencieux. Doucement elle repose le document et interroge ; « Alors, Qu'en dites-vous ? La première partie me semble claire, c'est de la fuite de l'empereur qu'il est question. Mais la deuxième partie… Chacun regarde son voisin ou sa voisine, Mais Camille est

la plus décidée ou la plus rapide, elle s'empare de la lettre et déclare posément.
— Nous allons faire des photocopies, nous pourrons réfléchir chacun de notre côté et ainsi, en nous retrouvant demain en début de matinée, nous pourrons comparer et établir quelques points de convergence. Excusez-moi d'être un peu directive, que voulez-vous par mon métier je sais que sans ce travail préparatoire nous allons perdre énormément de temps et gaspiller notre bonne humeur. Alors, pas d'objections ? On va à cette pizzeria et on ne parle plus de cette histoire durant toute la soirée. »

Vœux pieux…Mais impossible à tenir ! Que ce soit par curiosité scientifique, professionnelle ou par le simple fait de leur nature, tous n'avaient que cette énigme en tête. Sortant du restaurant, la journaliste avait déjà recueilli l'essentiel des avis et des connaissances qu'ils possédaient à eux tous. Il ne lui restait qu'à en faire une synthèse, concise autant que possible, pour concrétiser leurs résultats. Comme elle devait récupérer son véhicule stationné non loin du quai, elle demanda à Bibert de lui servir d'escorte. Prolongeant le tête-à-tête, elle fit tant et si bien que celui-ci, bien qu'il n'en eut, se cru tenu de sacrifier à la tradition et de lui proposer de prendre un dernier verre à bord, en tous biens tous honneurs ! Naturellement. Finaude,

elle n'attendait que cela, aussi ne se fit-elle pas prier pour accepter.
Les compliments qu'elle adressa au marin étaient sincères, elle appréciait vraiment l'intérieur rationnel et agréable du navire. La chaleur des boiseries, l'harmonie étrange faite de la cohabitation d'appareils d'aspect résolument modernes, radar, sonar, VHF, GPS, etc. Avec le désuet des rideaux de couleurs claires, de la vieille bouilloire étamée, et du cuivre polis des petites lampes à pétrole. Depuis le poste de pilotage la vue telle qu'on la découvrait, dégageait, il est vrai, une sensation de sérénité très sécurisante. D'autant que le dépaysement était encore accentué par les hublots ronds, qui permettaient une vue au ras des flots. Surtout elle avait l'envie, encore non clairement formulée mais déjà bien arrêtée, que le propriétaire lui accorde une attention moins…distante. Vu l'agnosticisme flagrant du Maître à bord après Dieu, il pourrait bien devenir un petit peu le maître à bord… après elle ! Camille souriait à cette simple évocation, persuadée que cela ne devait pas présenter d'insurmontables difficultés, surtout si elle voulait vraiment s'en donner la peine. Remuant cette arrière pensé excitante elle argua que l'intimité ambiante, en favorisant leurs capacités de concentration, les aiderait à trouver rapidement des réponses à leurs communes interrogations. En prenant soin de ne pas

s’étendre sur la nature précise de ces dernières… En homme plus habitué aux caprices de l’océan qu’à ceux des femmes, Bibert ne vit rien venir. Sans en avoir clairement conscience, il appréciait pleinement la présence de la jolie jeune femme et insidieusement en subissait déjà le charme. Un vieux Rhum agricole, l’absence de musique enregistrée idéalement remplacée par le friselis de l’eau sur la coque. Dans l’espace exiguë des banquettes du carré, un frôlement, un geste mal contrôlé, et… les choses de l’amour entre homme et femme, s’accomplissent.

* *Paris-Dakar 1987. Étape Niamey/Gao.*

Debout, les genoux légèrement fléchis, les bras raides pour maintenir la puissante Yamaha "Ténéré 600", cela fait deux bonnes heures qu'il a la certitude d'avoir quitté la piste ou ce qui en tenait lieu. Il a tellement chaud sous son casque intégral qu'il lui semble que ses pensées sont transformées en vapeurs.
À l'oued ! C'est après le passage de l'oued qu'il a fait l'erreur, il en est persuadé. Sur l'immense glacis caillouteux, pour éviter de recevoir les nuages de sable soulevés par les concurrents précédents, comme les autres il s'était écarté sur des centaines de mètres de part et d'autre de l'axe de la piste, créant son propre panache de poussière dont les suivants s'écartent à leur tour, et ainsi de suite. Brutalement, juste signalé par un mince cordon d'épineux rabougris et noyés dans la poussière, une tranchée, le lit asséché d'un cours d'eau qui barre toute la plaine transversalement d'où plongeon un mètre où plus en contrebas. Inutile de songer à reprendre l'infernale chevauchée. Il est presque quatorze heures l'arrivée était prévue vers midi. Il devrait retrouver quelques traces, elles se resserrent toujours à l'approche du but… Absolument rien, pas un sillon de pneu.

C’est son premier Paris-Dakar. Des rallyes, oui il en a fait ! Pour s’amuser, au volant de tires, volées sur les parkings de supermarchés. Il en a pourtant rêvé de ce “Dakar” mythique. Lui, le fils d’émigrés algériens. Tout y est passé, boulot, économies, les siennes plus celles des parents et des copains.
Bon, c’est pas le moment de s’énerver ! Putain quelle chaleur, déjà plus une goutte de flotte ! Il aurait dû se rationner, quel con ! Pas le choix, après cette dune quelques palmiers lui offriront de l’ombre. Il y attendra l’hélicoptère qui le repérera et dirigera les secours vers lui. Inch Allah Tant pis pour l’exploit, il terminera en dilettante…Et merde il ne va tout de même pas prendre le risque de crever, juste pour justifier un rêve.

2

« Dix-sept heures de voyage depuis Rome ! Dont sept à poireauter dans cet infernal aéroport du Caire ! Tu es vraiment certaine qu'il n'y avait pas de vols directs ?
Assis côtes à côte dans la salle d'embarquement du terminal *C* de l'international airport Léonardo da Vinci à Rome, Bibert interroge une ixième fois sa compagne, juste pour tromper sa mauvaise humeur. Elle n'est pas dupe mais peu encline à se laisser prendre pour défouloir.
— Si tu t'en étais occupé, tu aurais constaté par toi-même que pas une compagnie n'offre un vol direct pour l'aller. Au retour en revanche, pas de problème, presque toutes proposent un vol sans escales sur les principales capitales d'Europe. Bien-sur tu aurais préféré t'y rendre avec ta barque, hein !
— Et comment ! Ça m'aurait pris du temps mais j'aurais eu le sentiment d'être un homme qui voyage, pas d'un animal qu'on mène, résigné, d'un pâturage à un autre ! Car, reconnais-le, c'est ni plus ni moins comme du bétail que sont traités les voyageurs des classes dites ' économiques '. Économiques !… Pour qui, tu en as une idée ?
— Bon, mais nous sommes en classe Affaires. De quoi tu te plains ?

— Je ne me plains pas, je déplore les identiques conditions. Car toutes considérations de confort mises à part, les contraintes sont semblables. Parqué, fouillé, mal ou pas du tout informé, victime de retards et carences de toutes sortes. Subir ces avanies sans broncher, pieds et poings liés, livrés à la totale discrétion des compagnies aériennes qui ne se privent pas pour mépriser ouvertement les règles de la courtoisie la plus élémentaire…C'est une évidence, le voyage de masse entraîne la négation absolue des droits-de-l'homme-polis-et-bien-élevé.
— L'homme polis et bien élevé ! (Camille s'en étouffe de rire) où peux-tu bien aller chercher des phrases pareilles ? Ça n'existe plus, les hommes comme ça ! C'est à peu près aussi désuet que les chevaliers protecteurs de la veuve et de l'orphelin. De nos jours, tu as du fric et tu te paie un confort à la mesure de tes désirs. Ou t'es fauché et tu t'entasses dans les bétaillères volantes, en mettant ta fierté et ta dignité dans ton bagage de soute. De toute façon je n'avais pas le temps d'un voyage en voilier. Ton coursier des mers se déplace, au mieux, à la vitesse d'un promeneur en vélo. Et encore heureux quand c'est dans la direction du but ! C'est que j'ai des obligations professionnelles, moi ! Puisque tu as insisté pour bénéficier de l'immense avantage apporté par ma pré-

sence à tes côtés dans ton jeu de piste, il faut en supporter les quelques légers inconvénients. Pris à son propre jeu, Bibert préfère abandonner la controverse et ramener la conversation sur un terrain mieux balisé.
— Donc ce nommé Giorgo Biagio serait un inconnu, qui pour une raison qui reste à déterminer aurait balancé la "Pierre" par une fenêtre, ou une quelconque ouverture de la forteresse San Giacomo. La dite Pierre serait en réalité une clef, qui ouvrirait un tombeau quelque part dans le pays de…Quel pays, déjà ? J'ai un peu oublié.
— Le pays de Pount. C'est ainsi que les anciens Égyptiens appelaient les régions situées au sud, en particulier celles connues sous le nom de Nubie. Ces terres furent envahies par les Axoumites, habitants des hautes montagnes du bord de la mer Rouge. La correspondance entre le royaume d'Axoum et le nom de l'Éthiopie moderne remonte à la première moitié du IV° siècle, où l'inscription figurant sur une stèle érigée à Ezana traduisait Habashat, source du nom Abyssinie utilisé vers la fin du XIXème siècle et le début du Xxe. par le mot grec Aithiopia, qui signifie « le pays des visages brûlés » de aitho : brûler et ôps : visage. Les Égyptiens eurent des contacts depuis le règne du pharaon Sahourê. Mais nous avons la relation par une fresque du sanctuaire de Deir el-Bahari à Thèbes, d'une expédition commerciale parvenue au pays de

Pount aux alentours de l'an 1495 av. J-C, sous le règne de la reine Hatchepsout.
Ça va ? Je n'ai pas trop abusé de ta capacité d'écoute ? C'est terrible, à chaque fois que je dois faire un petit exposé, je ne parviens pas à m'empêcher d'écrire tout un article.
— Ben, oui ! Ton cours est un peu magistral à mon goût, mais puisque cela te fait plaisir. Alors cette reine aurait fait cadeau d'un sceptre au roi du pays de Pount, où Axoum à moins que ce ne soit l'Éthiopie ou carrément l'Abyssinie. Je m'y perds dans tes royaumes ! Enfin, bon, l'essentiel est que ce présent, d'une très grande valeur, soit véritablement enfermé dans une nécropole. Pour l'ouvrir, s'il suffit d'une clef de pierre, celle que nous détenons devrait convenir puisque c'est justement celle qui avait été rapportée de là-bas. Entre nous, je n'aurais pas aimé être porte-clés à cette époque. Tu imagines, un trousseau de dix de ces trucs à la ceinture ! Hum, bon, il ne nous reste qu'à trouver cette tombe et… À prendre le trésor !
— Doucement, doucement ! Effectivement, vu comme cela, les choses sont simples. Il demeure cependant deux principales inconnues, le lieu et l'endroit précis ! Pour le choix des lieux, nous avons les indications du royaume de Gondar et du temple de Yeha, reste à savoir où ils se trouvent.

— Oui, et pour la localisation je présume qu'il faudra voir cela sur place, ça promet ! Heu, à propos, nous avons une autre indication de lieu, D'mt, c'est où ça, sur la lune ?
— Sans importance, il s'agit d'un vieux royaume auquel Axoum a succédé. De même pour les reines et les Princes évoqués dans la lettre. Cela se passait du temps de Salomon. Je viens de consulter une abondante documentation sur ce sujet.
— Ah ! Ça disait quoi ?
— Une autre fois, ce ne sont que légendes. Nous sommes appelés pour embarquer. Dis-donc, tu n'as pas remarqué ce drôle de type là-bas ? Il n'a cessé de nous observer, je n'aime pas son regard.
— Tu lui as tapé dans l'œil ! Il te convoite pour son harem, car c'est un musulman…Franchement, je n'aime pas non plus l'allure de cet homme, mais pas pour des raisons subjectives, moi. Allons-y ! »

Pauvre Bibert, cinq heures d'Airbus pour arriver au Caire, et plus de sept heures de transit, en pleine nuit. Il en profita pour revenir sur le sujet à l'ordre du jour et se distraire en écoutant sa compagne lui narrer les avatars de leur terre de destination.
« De nos jours tout le monde, même toi peut-être, connaît la vallée du rift, considérée comme

berceau de l'humanité. (Bibert sifflote l'air de la chanson des Beatles, Lucy in the ski). Un regard le ramène au calme, après un bref instant destiné à bien marquer sa réprobation, la narratrice consent à reprendre
Depuis cinq mille ans l'histoire de l'Éthiopie est consignée dans des écrits, gravés dans la pierre ou d'autres supports. La Bible mentionne Ménélik, fils de Salomon et de la reine de Saba, présumé premier empereur, mille ans avant J.C. Il détiendrait selon une légende locale, son pouvoir d'un sceptre aux vertus magiques, cadeau d'une reine Égyptienne, quinze siècles avant notre ère. Le prophète Mani, figure religieuse Perse, citait Axoum comme l'une des quatre grandes puissances de son temps, avec l'empire romain, la Perse, et la Chine. Selon certaines sources les Éthiopiens étaient à l'origine des juifs, les Falachas. Le christianisme ne fut introduit dans le royaume d'Axoum que beaucoup plus tard, au VI° siècle par Frumentius évêque de l'Église égyptienne copte. Ce qui caractérise incontestablement cet empire est la pratique de l'écriture grâce, à un alphabet spécifique appelé Ge'ez. En 632, les armées musulmanes pénètrent dans la corne de l'Afrique, si bien que le royaume chrétien qui résiste à cet expansionnisme, se retrouve isolé durant de longs siècles. Isolé mais non détruit car il existe une tradition qui indique que le négus Ashama ibn Abjar offrit

l'asile aux musulmans qui fuyaient les persécutions de La Mecque. Un hadith coranique affirme que le prophète Mahomet recommande aux siens de ne jamais attaquer l'Éthiopie à moins d'être attaqué par celle-ci ! Pourtant, au cours du second millénaire, assaillis, par les tribus païennes au sud et les troupes islamiques à l'est, la fin du royaume d'Axoum sera aussi mystérieuse que son commencement. Période de sécheresse persistante, déboisement intensif, épidémies de peste ? Aucunes certitudes. L'historien musulman Abu Ja far al-Khwrazmi écrit que « *La perte du sceptre sacré est cause de celle de la dynastie Salomonienne.* ». Quoi qu'il en soi force est de reconnaître qu'à partir de cette époque le pays, jusque-là prospère, sombre effectivement dans les calamités. Il faudra attendre l'arrivée du Négus Yekounno pour que le royaume soit rendu à la lignée royale biblique. En creusant des églises dans la roche telle qu'on peut en voir sur le site de Lalibela, il aurait en effet retrouvé le sceptre garant de sa légitimité, dans une grotte. Depuis cette date, le Bâton royal est gardé en un lieu tenu dans le plus grand secret. Cependant il doit impérativement être présenté à chaque nouveau sacre. Or le vol au tout début du XIXème siècle de la clef qui en permettait l'accès, précédé ou suivi du massacre des prêtres et de toute la garnison qui en garantissaient la conservation, ont rendu im-

possible le respect de la tradition. L'empire à nouveau se morcela et les princes des différentes provinces se livrèrent une guerre incessante. Actuellement le pays est toujours en ruine.
— Mais dis donc, Camille, ta légende sur fond de vérité historique, donne un nouvel éclairage au contenu de la mystérieuse lettre. Nous avons confirmation que la "clé" fut volée et ramenée en Europe. Il ne nous reste plus qu'à découvrir l'emplacement de la cachette du sceptre.
— Oui, mais pour cela nous devons d'abord subir encore trois longues heures de Boeing à titre de mise en bouche. »

Aéroport d'Addis Abeba, terminal Bole, neuf heures trente du matin. Il aura fallu près de quarante minutes et une cartouche de cigarettes américaines (placées intentionnellement, en vue de semblable difficulté.) pour que le douanier laisse passer le curieux objet qu'il avait décelé dans le sac du navigateur français. À l'extérieur le vent rappel que l'on se trouve à deux mille quatre cents mètres d'altitude. Même sous l'averse qui vient de tomber, l'air reste sec absent de cette lourdeur poisseuse qui caractérise les zones côtières. Le minibus de leur hôtel n'est pas présent, mais le chauffeur de celui du Sheraton les interpelle. IL assure la navette pour trois ou quatre autres hôtels, dont le leur. Les

voyageurs prennent place aux cotés de cinq autres personnes quelque peu renfrognées, la fatigue du voyage sans doute. En jetant un œil sur la liste posée sur le tableau de bord Camille constate qu'ils sont en présence d'un couple d'Irlandais en voyage de noce ainsi que de trois fonctionnaires américains venus participer à un colloque sur l'aide consentie par le PNUD. Ils descendent tous au Sheraton. Le véhicule repart immédiatement pour les déposer au Dessalegn-Hôtel, sur Aba Kemaw street, non loin du tout nouveau musée d'archéologie. L'après-midi même ils s'y rendront pour tenter de rencontrer le professeur Azaïs qui effectue actuellement des fouilles, dans la région du Sidamo.
En sortant de l'hôtel pour de rendre au musée, Bibert attrape le bras de sa compagne et le serre fortement : « Ne te retourne pas tout de suite, de l'autre côté de la rue, l'homme en tenue blanche. Regarde, je n'ai pas la berlue ! C'est bien celui que tu avais repéré dans le hall de l'aéroport ? Feignons de ne pas l'avoir remarqué et voyons s'il s'agit bien d'un suiveur ou d'une, improbable, coïncidence. »

Le temps de prendre des repères pour situer leur destination, l'individu s'était évanoui, du paysage et ils étaient parvenus devant l'édifice pompeux qui abrite le Muséum d'Archéologie. Nulles traces de leur 'espion',. soulagés ils déci-

dèrent de remettre à plus tard l'approfondissement de cette présence suspecte et de se concentrer sur la suite de leurs investigations dans le pays. La journaliste avait activé son réseau de relations professionnelles et d'amis, afin d'obtenir une recommandation auprès des scientifiques en mission de fouilles dans cette partie du globe. Elle estimait, avec bon sens, que des chercheurs, archéologues ou paléontologues, seraient certainement les plus à même de les aider dans leur quête du tombeau ou de la crypte recelant le sceptre. Le nom du professeur Azaïs avait fait l'unanimité. Quelques télex avaient suffis pour obtenir l'accord d'une rencontre, soit dans la capitale soit directement sur le site de Tuto-Fela. Des recherches ethnographiques sont en cours dans cette région reculée et ils redoutaient de devoir s'y rendre.
La chance était avec eux, selon son secrétariat, le professeur devait assister à une conférence à Addis-Abeba. La même secrétaire leur avait communiqué date et heure pour l'y rencontrer. Pourtant, après trois quarts d'heure passé en inspections des petites salles du musée, à leur grande déception toujours pas de professeur en vue. Les chercheurs sont souvent distraits et enclins aux retards, mais il y avait des limites, l'énervement et l'inquiétude commençait à gagner les visiteurs. Bibert se décida à interroger

une femme de ménage, occupée à nettoyer des plaques de pierre, dans un petit atelier attenant.
« Mademoiselle, excusez-moi ! Nous avions rendez-vous avec le professeur Azaïs, auriez-vous une idée de l'endroit où nous pouvons le trouver ?
Vêtue d'une salopette d'ouvrier, l'employée ne releva pas tout de suite la tête et pris bien consciencieusement le temps de terminer son époussetage avant de répondre, en français, alors que Bibert s'était adressé à elle en anglais.
— Ah ! C'est vous. Hé bien, vous n'êtes pas particulièrement respectueux de vos horaires. Vous aviez rendez-vous voici près d'une heure ! Croyez-vous que les gens n'aient rien d'autre à faire que d'attendre votre bon vouloir ?
— Mais ! C'est ce professeur qui manque furieusement de politesse. Et puis, voulez-vous me dire en quoi cela vous concerne ?
— Au premier chef, je suis le professeur Élise Azaïs ! Vous et votre… accompagnatrice, tournez comme des Derviches dans toutes les salles. Comment voulez-vous que je sache qui vous êtes ? Je ne vous ai jamais vu, que je sache ! Et souvenez-vous que, c'est vous qui avez besoin de mes services, pas le contraire.
Camille, passablement irritée d'être qualifiée "d'accompagnatrice", le fut davantage encore en constatant l'attitude de son voisin. Bibert, en effet, présentait tous les symptômes d'un individu

en proie à une franche admiration. Que se fusse pour cette impertinente péronnelle dépassait la capacité, d'acceptation, fort limité au demeurant, de la jeune femme. Elle ne chercha pas à contenir sa mauvaise humeur.
— Hé bien, veuillez nous en excuser mais nous ne pouvions deviner que le "professeur" était de sexe féminin, pas d'avantage que nous n'aurions imaginé que ce professeur se révélerait aussi peu aimable ! »

Les deux femmes échangèrent un regard qui laissait clairement entendre que, s'il ne tenait qu'à elles, leurs relations n'iraient pas au-delà d'un échange de propos, souhaité aussi bref que possible ! Le marin était quant à lui complètement tombé sous le charme de la jeune scientifique. Il se surprit même à ressentir un vif désir physique. Pourtant son interlocutrice n'avait rien d'une bombe sexuelle, non plus que d'un canon de beauté. Âgée d'environ quarante ans, petite et peu pourvue de ces rondeurs qualifiées de suggestives. Son visage, fin, encadré de cheveux auburn se singularisait par des yeux ronds et, surtout, une bouche un peu trop grande. L'ensemble n'offrait donc rien de transcendant. D'aucuns l'auraient même qualifiée de laide. Cependant l'éclat du regard, la douceur du visage, surtout quand un sourire en remodelait les proportions, lui conféraient une physionomie d'un

charme affirmé. D'ailleurs Bibert sans même en avoir conscience, excepté la manifestation impromptue d'une virilité embarrassante, y avait instantanément succombé. Sensible à cet intérêt, difficile à dissimuler, la jeune chercheuse ne se fit pas faute d'y ajouter une pointe de provocation, ne serais-ce que pour aiguiser les rancœurs de son interlocutrice.
Pour un observateur impartial, l'avantage de cette situation consista en ce que l'entrevue au lieu de tourner court comme pouvait le laisser présager la prise de contact, pu s'installer dans le temps. Les préoccupations scientifiques des deux femmes, provisoirement reléguées au rôle d'accessoire, de simple toile de fond pour un duel feutré mais acéré, eurent le temps de reprendre le dessus. Les griffes remises au fourreau, Élise s'enquit enfin du motif de leur voyage ainsi que de la raison qui les poussait à recourir à ses lumières. Bibert se fit un plaisir de lui relater leurs avatars, Camille ayant délibérément choisie d'abandonner la parole à son ami, simulant un aussi profond que soudain intérêt pour les objets exposés dans la salle attenante. Lorsqu'il se tu, terminant par une interrogation sur l'aide qu'ils pouvaient attendre de la chercheuse, un silence profond s'installa. D'autant plus marquant qu'il succédait à une diatribe sans communes mesures avec la sérénité ordinaire des lieux. Élise réfléchissait tout en traçant

des signes du bout des doigts dans la poussière qui recouvrait les stèles en cours de nettoyage Les solliciteurs ne purent faire moins que respecter cette méditation en observant les étranges signes qui apparaissaient dans le tracé distrait. Comme la méditation semblait devoir se prolonger bien au-delà des limites, étroites, de la patience dont Camille pouvait faire preuve, elle prit l'initiative d'y mettre un terme : « Je crois que vous composez des mots en utilisant l'alphabet guèze ou amharique, je ne sais les différencier, c'est bien cela ?
— Heu, oui ! Enfin c'est la même chose, puisque l'amharique comme le tigrinya utilisent l'alphabet guèze. Celui-ci comporte deux cent trente et une lettres. Il ne faut pas manquer de jeter un regard sur l'extraordinaire machine à écrire que cela nécessite, nous en avons une exposée dans le hall d'accueil. »
Quittant son ton, volontairement pédant, le professeur reprit.
« Écoutez votre aventure est peu banale aussi je préfère ne pas avancer de réponses avant d'avoir vérifié certaines choses. Convenons de nous retrouver demain en fin de matinée. Nous pourrons déjeuner ensemble et en profiter pour faire le point. Cela vous convient-il ? »

Quelques heures plus tard, attablés chez Finfine, un restaurant recommandé par le portier de leur

hôtel, Bibert doit subir la mauvaise humeur de sa compagne .« Vraiment je me demande ce que tu peux bien trouver d'excitant à cette planche à pain ! Qu'avons-nous besoin des services de ce rat de laboratoire ? Nous sommes en mesure de nous débrouiller seuls.
— Mais que vas-tu imaginer, cette fille est charmante, sans doute mariée et de toute façon je te rappelle qu'elle a bien dix ans de moins que moi.
— Eh ! Ben ça alors, et moi ! Nous n'avons pas loin de vingt années d'écart. Cela n'avait pas l'air de te gêner jusqu'à présent, goujat ! »
Le marin ne trouve rien de transcendant à objecter et connaissant par avance le sort réservé à toutes tentatives de justification, voire à de simples explications, choisi de faire profil bas. Il laissera passer l'orage comme les grains en mer.

Le lendemain à l'heure convenue ils se rendent au rendez-vous, personne ne les y attend. Croyant à un retard, ils flânent, épuisant les dernières réserves de leur bouderie. Camille jubile secrètement, celle qu'elle considère définitivement comme une rivale lui fournit des armes pour entreprendre une offensive de déconsidération vraiment inespérée. Elle n'y peut résister et rompt son silence vengeur : « Tu vois ! Cette fille se moque bien de toi et nous traite par-des-

sus la jambe. Je suis sur qu'elle va rappliquer en roulant ses yeux globuleux et minaudant qu'elle a été retenu par ses obligations professionnelles. Tu parles !
— Non, je suis sur qu'il y a eu un problème. Entrons et cherchons à nous informer ! »

Après un rapide entretien avec le conservateur, qui avait été mis au courant par Élise de la possibilité de leur venue, ils se rendirent à l'Alliance Française. Aux dires du sympathique fonctionnaire, seule cette institution, dépendante du consulat de France, serait en mesure de leur communiquer l'adresse de la jeune femme. Car personne au musée n'avait la moindre idée des raisons de son absence.
Bien entendu, à l'ambassade comme au consulat, on commença par leur opposer une forte suspicion. Pas question de divulguer quoi que ce soit ! À quel titre agissaient-ils, etc. etc. Bref, la routine ! Heureusement un vague attaché culturel, venu tromper son ennui en entendant des bruits de voix au-dessus de la norme -habituellement feutrée de l'endroit- consenti à reconnaître qu'une mission scientifique de fouilles, patronnée par le Ministère des Affaires Étrangères, était en cours. Pendant qu'il en était aux confidences, il s'autorisa à ajouter que le professeur Azaïs en faisait effectivement et officiellement partie. En revanche, pour l'adresse il n'en-

tendait pas s'impliquer plus avant. La mine renfrognée de ses deux compatriotes du lui donner des remords, car, après une brève hésitation, il ajouta qu'un des chercheurs étant présent il leur serait plus facile de passer par lui pour obtenir les informations dont ils avaient besoin. Nos deux aventuriers s'empressèrent de suivre ce conseil inespéré et filèrent dans le local dévolu aux missions et organismes accrédités.
Le collègue d'Élise tombait des nues, Ah ! Elle n'était pas venue à son rendez-vous ! Lui ? Non il ne savait pas où la joindre. Ils étaient logés dans des villas de location mais il était en couple avec sa femme tandis qu'Élise partageait son appartement avec deux autres membres célibataires de la mission. Bien sûr il allait leur donner l'adresse ! Pourquoi, il y avait un problème ? Camille usa de son sourire pour rassurer l'homme qui commençait à se poser des questions.
« Non, enfin nous espérons que non ! Il se trouve que nous avons besoin d'elle. Nous ne manquerons pas de vous tenir informé au cas où une difficulté surgirait. Merci beaucoup, au revoir. »

Au moment de partir, pris d'une subite inspiration le marin demanda l'autorisation de déposer dans le coffre-fort de l'ambassade un objet personnel. Leur interlocuteur n'y voyant pas d'objection les accompagna pour ouvrir lui-même le

coffre. Il sourcilla à peine en voyant la taille de l'objet. Bibert assura qu'il viendrait, lui où sa compagne, le récupérer dès que possible. Puis ils sortirent et appelèrent un taxi.
Parvenu devant la villa choisie comme résidence par Élise et ses collègues, ils eurent la surprise de reconnaître l'homme à la vêture orientale qu'ils avaient déjà croisé à plusieurs reprises, l'espion ! La rencontre était tellement inattendue qu'ils marquèrent un arrêt brusque.
L'homme leva lentement les yeux. Saluant d'une inclinaison de tête, l'allure lente mais résolue il s'avança dans leur direction. Indécis sur la conduite à adopter, Camille et Bibert échangèrent un regard. Fuir ou faire face ? L'alternative cessa de se poser quand le mystérieux personnage s'adressa à eux en français : « Ne craignez rien je vous attendais pour, si possible, vous empêcher de continuer à aggraver la situation. Venez avec moi, ma voiture est garée à quelques mètres. »
Sans attendre de réponse il tourna les talons et entrepris de rejoindre une vieille Lada, garée sous un palmier rachitique. A présent davantage intrigué que véritablement inquiets, ils emboîtèrent le pas et prirent place dans la guimbarde poussiéreuse. L'inconnu démarra aussitôt et sans plus faire de commentaires ni daigner répondre aux questions de la journaliste, il prit une route tortueuse qui sortait de la ville par les

quartiers nord. Très vite le goudron fit place à une piste en terre latéritique très mal entretenue. Longeant une rivière encaissée, ils parvinrent en un peu plus d'une heure de route défoncée, jusqu'à une station d'essence désaffectée. Les lieux respiraient le pillage et l'abandon. Le vent levait des tourbillons de poussière ocre et quelque chose battait contre un mur au gré des rafales. Le tout ressemblait à un décor de western ou de film d'épouvante.
Le chauffeur se tourna vers eux. De près ils purent constater qu'il n'était pas très âgé. Moins de trente ans, mais avec un regard dur d'homme endurci : « Une autre voiture va venir vous chercher pour vous conduire sur le site de fouilles où exerce votre amie l'archéologue. Elle vous attend, moi je repartirai aussitôt. Nous sommes mardi, je reviendrai vous chercher jeudi soir ou vendredi matin, Inch Allah ! Je dois essayer de brouiller les pistes pour éviter autant que possible que les choses ne deviennent totalement incontrôlables. Au moins ici vous ne risquez plus de commettre de nouveaux dégâts. Au revoir !
Camille laisse éclater sa fureur.
— Mais c'est incroyable, vous décidez et ne nous laissez aucun choix. Nous n'avons rien emporté et voila que vous nous annoncez tranquillement que nous allons passer trois jours dans les montagnes. Bibert, fais quelque chose ! Dis à ce

type que nous refusons et rentrons directement à notre hôtel, à Addis Abeba.
Sans s'émouvoir, leur interlocuteur se tourna pour s'adresser à Bibert. Conformément aux préceptes de sa religion, il affectait ostensiblement d'ignorer la jeune femme.
— Vos agissements un peu trop voyants, vos propos inconsidérés et, surtout cet article dans le journal, vous ont signalés à l'attention de ceux qui veulent s'emparer de ce que vous détenez. Or vous n'êtes pas en mesure de leur résister, c'est la raison de ma présence. Mon nom est Damu Endalkaches, j'appartiens à la police d'État, chargé entre autres de la protection des ressortissants étrangers. J'assumais à ce titre celle de mademoiselle Azaïs, avant de m'intéresser à vos faits et gestes. Sachez que vous êtes en grand danger, votre pierre suscite de fortes convoitises. Placez-vous sous la protection de la mission scientifique et suivez les instructions qui vous seront données par le responsable de l'équipe. C'est votre seule chance d'échapper à un sort funeste, nous ne serons pas toujours derrière vous. A présent voici votre véhicule. Dieu vous guide !
— Attendez ! Vous faisiez référence à un article de presse. De quoi s'agit-il ?
— Demandez à votre compagne, elle sait de quoi je parle. Au revoir monsieur, soyez prudent ! »

Éberlué, Bibert regarde le policier faire demi-tour, puis disparaître dans un nuage de poussière en direction de la capitale. Camille a déjà pris place sur l'unique siège, au côté du chauffeur de la jeep Toyota, qui doit les conduire, ils ne savent où. Le marin saute en voltige à l'arrière parmi un fatras de bidons et d'outils de terrassiers. La poussière intérieure peut ainsi se mêler à la poussière de la piste, en un épais nuage.

Au terme d'un parcours éprouvant, surtout pour un homme ayant franchi le cap de la cinquantaine, ils purent enfin reprendre des forces. Assis sur des chaises de camping, attablés devant des verres d'une eau claire à défaut d'être fraîche, ils attendent Élise.
La scientifique est occupée au centre d'un groupe d'ouvriers à donner des explications, qui ressemblent à des ordres, pour les travaux du lendemain. Quand elle en a terminé et vient les rejoindre, Camille attaque d'emblée : « Deux heures de tape-cul pour venir jouer les scouts au milieu de n'importe où ! J'espère que ce que vous avez à nous dire vaut le dérangement !
— Madame, ce n'est pas moi qui vous dérange. Mais bel et bien vous qui venez semer la perturbation, sans y avoir été invités. Vous rendez-vous compte seulement de la portée exacte de

vos agissements de ces derniers temps ? Comme si la situation n'était pas assez délicate, vous faite paraître dans la presse un article à sensation. Heureusement l'invraisemblance de vos affirmations est telle que les autres médias, télévisions, radios, etc. ne se sont pas emparés de vos révélations. Nous n'avons évité la catastrophe que d'extrême justesse, espérons qu'il n'y aura pas d'autres parutions à venir…
Bibert lui coupe la parole, la fatigue et la tension des dernières heures font qu'il éprouve le plus grand mal à garder son calme.
— Voici deux fois que j'entends parler de ce reportage. J'aimerais savoir de quoi il retourne !
Visiblement très embarrassée, la journaliste cherche désespérément une explication. Leur hôtesse ne lui en laisse pas le temps.
— Évidemment, puisque c'est le magasine avec lequel elle collabore le plus fréquemment. Je n'en ai bien malheureusement pas d'exemplaire à vous présenter, mais je peux vous résumer les titres : *Sur la piste de Ménélik Premier ! Notre envoyée spéciale chez la Reine de Saba…* Je vous laisse apprécier ! Pour votre petite aura de pisse-copie vous prenez le risque de déclencher des événements dont vous ne semblez pas avoir conscience des conséquences.
— Mais je ne fais que mon métier ! Le vôtre est de fouiller la merde pour déterminer la qualité des torches-cul utilisés par les anciennes civili-

sations. Le mien est d'informer les gens. Chacun sa noblesse ! Pardonne-moi Bibert je n'ai pas pris le temps de t'informer de cet article. Je dois gagner ma vie et ne me risque pas dans les trous de balle de la planète uniquement pour mon plaisir. Cette… racleuses de poteries n'a pas de leçons à me donner. D'ailleurs la façon dont elle tente de récupérer notre découverte est proprement inacceptable.
Face au risque d'inflation verbale et aux fortes probabilités de voir l'échange se terminer en rencontre pugilistique, le marin préféra oublier son propre ressentiment et tenter d'apaiser le conflit. Prenant un ton calme mais ferme, il intervint.
— Bon, calmez-vous ! Nous allons ensemble essayer de mettre tout à plat et de faire le point. Je résume, premièrement nous entrons en possession d'une pierre, qui se révèle être une clé. Celle-ci permet d'accéder à un sceptre datant de deux millénaires avant que Jésus ne se mette à Crier. Deuxièmement nous venons ici pour tenter d'en trouver la localisation et sollicitons votre aide pour ce faire. Enfin troisièmement la police et vous-même semblez détenir beaucoup d'autres informations sur ce sujet. Lesquelles ?
— D'accord, d'accord ! Nous sommes tous à cran et je vous prie de bien vouloir excuser le caractère outrancier de mon langage. Vous Camille surtout, ne voyez pas d'implication person-

nelle dans ma façon de réagir. Voyez-vous, quand la clé a été dérobée, le sceptre l'a été simultanément. Les voleurs agissaient par calcul politique, non par esprit de lucre, c'était un épisode de la lutte pour le pouvoir. Malchance pour eux, ils se firent surprendre par les troupes napoléoniennes, qui retraitaient d'une incursion dans ce pays, qu'ils appelaient alors du nom d'Abyssinie. La confrontation se termina par le massacre total des pillards, l'officier qui dirigeait la troupe était attaché à l'expédition scientifique, il se fit remettre la pierre dont l'aspect étrange l'intrigua bien qu'il en ignora l'usage. Hélas il ne se soucia pas du reste d'un butin, que l'on se garda d'ailleurs bien de lui présenter. Le sceptre, devenu l'enjeu d'une partie de dés, échoua dans les bagages d'un commerçant syrien de passage, tricheur émérite. L'homme continua son voyage avec une caravane de sel. Bref, de tractations en mésaventures, les ultimes péripéties connues du sceptre font état de sa capture, en même temps que son détenteur, par une troupe de peuls Bororos, qui suivaient leurs troupeaux tout en se livrant à quelques raids quand l'occasion s'en présentait. Les nomades transhumaient selon une ligne approximativement est/ouest, du Soudant aux rives du fleuve Niger. Par malchance ils croisèrent la piste d'un rezzou Tamashek. Les touaregs venaient de piller un village de cultivateurs Son-

ghaï et regagnaient leur campement. Repus de batailles, pourvus de vivres d'esclaves et d'animaux, ils se montrèrent magnanimes et se contentèrent de s'emparer de quelques poteries et autres objets. Plutôt par souci de maintenir les traditions que pour répondre à une réelle nécessité. Le sceptre, objet totalement dépourvu de valeur et de signification pour les éleveurs, allât s'entasser avec d'autres trophées. Future monnaie d'échange, sur les marchés de Gao, Djenné ou Mopti. La trace se dilue dans ces ergs sahariens, pour réapparaître au cours de la seconde guerre mondiale où un aviateur, contraint par une panne de moteur de se poser dans l'Adrar des Ifforas, signale avoir identifié dans une tribu willeminden un « Bâton de commandement, incroyablement décoré de pierres précieuses et de diamants. » Personne n'ajouta fois à ses déclarations, mise sur le compte du délire causé par les privations, la soif et les fièvres. Le récit fut consigné dans le rapport de mission et tout le monde l'oublia. Ce pilote de la Royal Air Force n'eut pas beaucoup de chance, il fut abattu en mission quelques mois plus tard. À dater de ce témoignage il ne sera plus jamais fait mention du sceptre, dans aucun écrit. Par recoupements de diverses sources, provenant toutes de relations orales, incertaines, nous suivons actuellement une nouvelle piste en espé-

rant qu'elle ne se révélera pas aussi décevantes que les précédentes.
— Ben alors nous avons la clé d'un sarcophage vide ! A quoi sert de l'ouvrir ? Demande Bibert.
— Il ne faut pas que quiconque puisse constater que le mausolée est vide, justement. La lutte se situe au niveau religieux et politique. L'église Orthodoxe copte se mêle à des croyances traditionnelles africaines qui intègrent une large place à la danse, l'astrologie et la divination. Depuis l'époque des deux frères de Tyr, elle tient son pouvoir de la supposée présence du sceptre. Les descendants de la lignée légitime le convoitent pour asseoir leur autorité, ébranlée dans la lutte contre le Derg. (Un conseil de soldats qui avait installé un gouvernement socialiste. Ce sont eux qui ont fait disparaître Haïlé Sélassié le 2 août 1975. Ils se sont retirés dans l'ombre aujourd'hui.) Les musulmans intégristes eux, pour affaiblir tous les autres partis ou religions, veulent le détruire à toute force. Je n'exagère pas le moins du monde, croyez-moi nous devons désamorcer la bombe à retardement que constitue la pierre que vous détenez. Il est impératif de la faire complètement disparaître…Au moins jusqu'à la réapparition du sceptre. A ce moment la donne ne sera plus la même, les O.N.G. jointes aux organismes internationaux présents en très grand nombre dans le pays, brandiront devant caméras et micro-

phones des médias de toute la planète, officiellement et en grande pompe, ce trésor ethnographique. Septième pays le plus pauvre de la Terre, L'Éthiopie reste très dépendante de l'assistance des bailleurs de fonds. Girma Wolde-Giorgis, l'actuel président de la république nous appuiera de toute la force de l'État. Comprenez-vous, à présent notre intransigeance ?

Les visiteurs prennent le temps de digérer ces informations, puis Bibert intervient le premier.
— Bien entendu, nous ne mettons pas en doute vos bonnes intentions. Mais, à mon humble avis, il subsiste deux grosses lacunes dans ce scénario catastrophe. D'abord, que faites vous des informations dont vous venez de faire état, sur le lieu et les gens qui détiennent actuellement le sceptre ? Ensuite où se trouve le mausolée, ou tombeau, supposé le contenir ?
Camille, renonçant à ses velléités rancunières, apporte son point de vue.
— J'en ajouterai une troisième, en quoi le retour d'un vestige, quel qu'en soit la valeur de négoce, peut-il influer sur l'avenir d'un pays ?
La jeune archéologue prend quelques secondes de réflexion.
— Bien ! Commençons par le second point soulevé par Bibert, le sceptre devrait être dans une basilique taillée dans le roc, tout à côté de nous. Nous sommes précisément sur les lieux de

fouilles. Pour les autres questions, nous devons attendre l'arrivée d'un personnage qui possède toutes les informations actualisées. Il est en route pour nous rejoindre. Donnez-moi un quart d'heure. »

* Paris-Dakar. 1987. (suite)

« Putain, il est bientôt dix-sept heures ! Dans moins de deux heures il fera nuit. Ce con d'hélicoptère a repéré le signal de ma balise de détresse, mais il cercle sur l'autre cordon de dunes. À continuer comme cela il va épuiser son potentiel de carburant et regagner le QG du raid. Je serai bon pour me cailler jusqu'à demain, sans rien à boire ni à bouffer. Je me suis complètement déshydraté en agitant les bras pour attirer leur attention, en pure perte ! Je préfère arrêter sinon je n'aurai plus la force de rejoindre l'abri de la végétation. J'aurais dû emporter ce petit émetteur radio VHF que les organisateurs m'avaient imposé. Vu que, comme d'habitude, c'est le patron qui est aux commandes de l'hélico, il va me passer un savon. Probable qu'il ait embarqué l'autre vedette du show-biz. Celui-là, son histoire de pompes pour les fellahs du coin, moi j'y crois pas vraiment ! Bordel mais ils ont quoi dans les yeux ? De là-haut ils doivent encore mieux que moi distinguer le cordon noir qui monte de l'horizon dans notre Est. Faut pas être météorologue pour comprendre que c'est une tempête de sable qui avance et sera sur nous en même temps que la nuit. Elle effacera définitivement toutes les

traces au sol, demain ce sera coton pour me localiser.
Quelle merde ! Aucune chance de sortir de là par mes propres moyens, j'ai pompé jusqu'à ma dernière goutte de carburant.
Tiens ! Il me semble que le pilote a repéré quelque chose… Oui, c'est bien ça ! je distingue à présent les panaches de poussière, levés par un ou plusieurs véhicules qui se dirigent vers moi. Ben ça alors, l'hélico les aurait appelés ? Mais il ne connaît pas ma position ?
Putain, mais c'est pas vrai ? Les voitures, j'en distingue au moins deux, sont à présent arrêté, et ma parole, ils tirent sur l'appareil ! Ces petits panaches de fumées, ces bruits caractéristiques de rafales d'armes automatiques, impossible de se méprendre ! L'hélico est touché ! Il pique en tournoyant vers le sol. Oh, la, la ! Il s'est écrasé… On dirait que les véhicules viennent vers moi, s'ils m'ont repéré, qu'elles sont leurs intentions ?
Je vais cacher ma bécane en l'enterrant sous le sable. S'il m'arrive quoi que ce soit peut être que quelqu'un la retrouvera et que l'on se mettra à ma recherche… Que faire d'autre ? »

3

« Nous nous trouvons à l'est du lac Abaya. Bien qu'ayant exploré cette région en 1926, bien évidemment sur les plans strictement archéologiques et ethnographiques, il n'est pas certain que Roger Chambard ait vu ce site. Il faudra attendre 1935 soit près d'une dizaine d'années plus tard, pour que les membres d'une expédition allemande de l'Institut Frobénius reconnaissent le tumulus et découvrent quelques squelettes au milieu des ruines. Par la suite, une équipe française placée sous ma responsabilité, parvint à pénétrer dans le sanctuaire à la fin des années soixante-dix. Nous avons effectué l'étude du site au cours de cinq missions d'environ deux mois chacune, entre 1993 et 1997. Les travaux de laboratoire se poursuivent actuellement, principalement à Frankfort. Pénétrant par une fissure géologique du sol dissimulée dans les broussailles, nous avons mis à jour des tessons de poteries, des obsidiennes ainsi qu'une hache polie. Mais surtout une grande quantité, cent trente-six à ce jour pour être précis, de stèles anthropomorphes. Accompagnées de stèles phalliques cylindriques, dont certaines atteignent sept à huit mètres de longueur. Avec votre 'clef' nous ouvrirons, sans l'endommager,

le sarcophage qui servait d'écrin au sceptre du roi Ménélik. »

L'homme qui fait cet exposé, un peu magistral est un savant de réputation mondiale. Le docteur Fernand Antray, chargé de cours à la Sorbonne et membre de l'UNESCO Grand, mince, avec ce genre de visage que l'on prête volontiers aux chercheurs de haut niveau, lunettes rondes incluses. Âgé de soixante-dix sept ans, mais toujours porté par l'enthousiasme d'un gamin de sept ans il supervise les travaux de cette campagne de fouilles. Pour l'instant, il fait face à un auditoire constitué des deux nouveaux arrivants et de ses trois collaborateurs permanents sur place qui viennent de revenir du chantier avec lui. Le professeur Azaïs n'est en effet présente, qu'à titre provisoire, par le biais d'une mission placée sous l'égide de l'ONU. Le docteur Antray, avant de reprendre ses explications, lève les yeux pour l'interroger du regard. Celle-ci se contente d'incliner légèrement la tête en signe d'acquiescement. Après une série de toussotements, le scientifique reprend ; « Voici donc un premier élément de réponse aux interrogations de certains parmi vous. Alors, voyons, voyons…Ah, oui ! Ce fameux sceptre, vous aimeriez bien connaître sa position… Figurez-vous que nous aussi, et même si ce n'est pas exactement pour des raisons identiques, le but reste

commun et prime sur toutes autres considérations. Il consiste à empêcher l'Éthiopie, ainsi qu'une bonne partie de ce qu'il est convenu d'appeler la corne africaine, de sombrer dans une sanglante guerre civile. Quinze ans après la chute du régime collectiviste de Mengistu, l'économie du pays reste fermée sur elle-même, marquée par le poids excessif de l'État, je dois vous rappeler que le programme de privatisation lancé par le Premier ministre, Melès Zenawi, est quasiment figé depuis plus de trois ans. Selon une délégation, composée d'un groupe de parlementaires français . « L'Éthiopie souffre d'une économie précaire et d'un état sanitaire inquiétant » Bref, loin de moi l'idée de vous faire un cours de sociopolitique, mais je devais insister pour vous faire bien comprendre que la moindre étincelle peut mettre le feu. Or la valeur symbolique du sceptre constitue à ce titre un formidable détonateur. Selon les informations que nous avons pu obtenir, avec énormément de difficultés, car ce sont les services spéciaux de renseignement qui suivent l'affaire, la relique aurait de fortes probabilités de se trouver en Libye ! Oui je devine votre question ! Comment savons-nous cela ? Hé bien, par le plus tout simplement par le plus grand des hasards, comme cela se produit souvent dans nos fouilles. Un ingénieur participant à l'édification d'un projet industriel pour une société pétrolière

française, a pu rencontrer. Nous ignorons pour notre part dans quelles conditions exactes ! Un homme porté disparu au cours du rallye Paris/Dakar, mouture 87. Ce 'retrouvé' prétendait avoir été enlevé pour le simple fait de s'être trouvé au mauvais endroit et au mauvais moment ! Il affirmait aussi avoir fait partie des forces de sécurité de Kadhafi. Les services secrets français ont vérifié les affirmations de l'ingénieur. Durant la période indiquée, ce concurrent avait effectivement été porté disparu, puis mort, victime supposé d'une panne, ou d'une erreur de navigation. Pour le reste de son récit, nous sommes obligés de nous en remettre à sa bonne fois. Il aurait assisté à l'assassina du principal organisateur de l'épreuve ainsi que d'une grande vedette du show-biz qui l'accompagnait. D'après lui, ses assaillants rentraient d'une tentative, avortée, d'élimination du chef de l'État burkinabé. Après sa capture, l'homme ne fut pas abattu en raison de son appartenance à la religion musulmane et au fait qu'il déclara vouloir rejoindre les rangs du djihad islamique pour lutter aux cotés de ses frères… Laissons-lui la responsabilité de ses choix et intéressons-nous à un aspect de son histoire qui nous concerne, beaucoup plus directement. Au cours de leur retour sur la Libye, ses nouveaux protecteurs lui racontèrent qu'ils venaient de s'emparer d'un objet ancien, d'une somptuosité in-

croyable. À tel point que, grâce à ce butin pris à dans un campement nomade, qu'ils avaient exterminé au passage, ils espéraient se faire pardonner l'échec de leur mission. L'homme, devenu mercenaire, avait ajouté avoir eu l'occasion d'apercevoir cet objet qu'il décrivit comme « Une canne en or massif, très courte, incrustée de diamants et de pierres précieuses, genre rubis, émeraudes et autres qu'il ne savait pas reconnaître » Il n'en a pas dit davantage mais, pour rocambolesque qu'elle soit cette aventure est à prendre au sérieux. La description du sceptre correspond parfaitement à celle que nous possédons, d'après les inscriptions relevées sur les stèles. Ce ne peut être le fait d'une coïncidence. Voilà, mesdames, messieurs les seuls éléments de réponse que nous sommes en mesure de vous communiquer. Tant que nous n'aurons pas récupéré l'objet, la situation demeurera instable. Mais à tout prendre, sa disparition pure et simple serait encore préférable à sa réapparition entre les mains d'individus vraiment mal intentionnés. En effet, jusqu'à ces derniers jours très peu de personnes en connaissaient l'existence et encore moins la valeur symbolique. Les récentes agitations qui se sont créés, aggravées de parutions dans des ouvrages jouissant d'une grande divulgation, risquent fort de changer la problématique. Certains services secrets, appartenant d'ailleurs à

des puissances mal définies, commencent à s'intéresser d'un peu trop près à notre action ici. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le temps presse et que nous ne garderons plus très longtemps la maîtrise de la situation. Si tant est que nous ne l'ayons jamais eu ! J'espère n'avoir rien laissé dans l'ombre et j'attends vos suggestions ou vos questions sur ce qui vient d'être évoqué ainsi que sur l'ensemble des décisions à prendre pour essayer de remédier à cette déplorable situation. Mesdames, messieurs, merci de votre attention ! »

Comme d'habitude après un long exposé magistral, l'assistance manifeste son retour à une participation active par des raclements de gorges, des toussotements assortis de vagues murmures. Un chercheur demande si les Services secrets français ont pour mission de résoudre le problème. C'est Élise qui répond, par la négative : « Voici le fax transmis par notre ambassade, en réponse officielle à votre question. « Le ministère de l'intérieur considère que ces événements sont du ressort exclusif des pays concernés. Par conséquent toute ingérence doit être soigneusement évité ». Conclusion que vous pouvez facilement en tirer, démerdez-vous et surtout laissez-nous en dehors de tout cela ! Nous scientifiques n'avons pas de marge de manœuvre. Nous sommes contraints de subir, tout

en nous efforçant de limiter au maximum les effets connexes, les informations non vérifiées ou mal contrôlées qui risquent de faire accélérer le processus de dérapage de nos travaux. Espérons simplement que les services spécialisés sauront comment agir. »

Camille et Bibert ont cruellement conscience de l'opprobre jetée sur eux, par le fait de leurs récentes et malencontreuses interventions dans cette affaire. Bien sûr ils n'ont agi que par ignorance et désir de bien faire, mais il n'en demeure pas moins que le poids des conséquences pèse sur leurs épaules. Sans se concerter, juste un regard pour confirmer leur mutuelle approbation, Bibert demande la parole. Le Docteur Antray, s'il est surpris ne le manifeste pas. Il invite avec courtoisie le marin à s'exprimer.
« Heu ! Madame Nagari et moi-même, par nos actions, sans aucun doute trop impulsives, avons probablement contribué à précipiter l'apparition de certains événements. Mais de toute façon ceux-ci se seraient produits, d'une manière ou d'une autre, tôt ou tard. Il n'en demeure pas moins que nous en sommes les vecteurs et entendons contribuer aux tentatives pour y porter remède. En d'autres termes nous sommes décidés à nous rendre en Libye, pour essayer de retrouver le sceptre et le rapporter ici. Dans la mesure où nous pourrions atteindre

cet objectif et le cas échéant, s'il se révélait impossible ou trop risqué de voyager avec, nous nous proposons de le faire disparaître définitivement. Avez-vous une objection à cette intention ? »

Un profond silence succède à ce petit discours, impossible de savoir si la cause en est imputable à l'incrédulité ou à une forme d'indécision qui ne parviendrait pas à s'exprimer. Seule Élise se permet un sourire, le pouce levé selon le signe universel d'approbation chaleureuse. La cause est donc entendue, ils agiront en fonction de leur marge, très étroite, de manœuvre sur le terrain. S'en remettre à la chance reste leur seule alternative. L'arrivée du bruyant véhicule piloté par Damu Endalkaches vint opportunément mettre un terme à une situation indécise. Le policier jaillit comme un diable de son engin, en annonçant à la cantonade que la clé de pierre avait été dérobée dans le coffre de l'Ambassade ! Panique dans le Landerneau local, les exclamations fusent de toutes part : « Impossible ! Vous êtes sûr ? Comment ? Par qui ? Quand ? Etc. »
Le détective prend son temps. Très calme, sûr de lui, il lève les mains paumes tournées vers l'extérieur et déclare d'un ton enjoué ; « J'ai dit que la pierre avait été dérobé, et c'est la vérité. Mais, laissez-moi terminer et gardez votre sang

froid… Rassurez-vous nous l'avons retrouvée ! Bon, je vois que je vous dois une explication. Ce matin le jeune homme qui avait, sur la demande de monsieur Bibert, placé lui-même la pierre dans le coffre, ne l'a pas retrouvée en l'ouvrant pour ranger des documents. Heureusement il a eu la bonne idée de venir m'en faire part, avant de révolutionner toute la légation et les polices locales. J'ai fait immédiatement prendre des mesures et mis une équipe de mes meilleurs limiers sur l'enquête. Puis évidemment j'ai foncé pour prendre ma voiture, avec l'intention de venir vous informer de vive voix. Presque en arrivant, juste à l'instant, je viens de recevoir un appel à ma radio de bord. Mon collaborateur m'informait que l'incident avait eu un dénouement heureux et inespéré. Il s'avère, tout simplement, qu'un autre utilisateur du coffre, un employé du consulat, trouvant que l'objet occupait trop d'espace au détriment de ses propres dossiers, l'avait tout simplement retiré, pour le poser sur une étagère. Excusez-moi de vous avoir fait peur mais je n'ai pu résister au plaisir enfantin de vous en faire la communication, à chaud si j'ose dire.
Le barbouze s'autorisa d'un bref éclat de rire. Mais les regards de l'assemblée, lui gâchèrent sa joie. Informé à son tour des dernières décisions prises, l'agent secret ne déborda pas d'enthousiasme pour l'idée de Bibert : « Pour user

d’un euphémisme, vous courrez au-devant de graves ennuis. La Libye n’est pas un terrain de jeu pour amateurs. Seuls et sans assistance je vois mal ce que vous pourrez entreprendre !
— Nous sommes dans une impasse. Sauf si vous avez une meilleure solution à nous proposer, je ne vois pas d’autre alternative. Camille utilisera sa carte de presse pour, au prétexte d’un reportage, obtenir les autorisations de circuler. Je me contenterai d’un visa de touriste, et tenterai de me faire passer pour un amoureux de la belle journaliste…Je connais le rôle pour l’avoir déjà interprété. Plus sérieusement, je possède une arme !
— Hein ! Vous êtes complètement fou ! Cela ne peut que vous compliquer la vie. Et comment allez-vous la transporter dans l’avion ?
— Non, je voulais dire que je parle l’arabe et un peu de Tamashek, la langue des touaregs. Cette connaissance peut avoir sa petite utilité !
— Ouf ! Ben vous pouvez vous vanter de m’avoir fait peur. C’est que nous ne sommes pas en train de tourner un feuilleton à la James Bond, ici ! Alors, si votre décision est arrêtée, je suppose que nous n’avons pas beaucoup de chance de vous faire changer d’avis. Préparez-vous, je vous ramène à la capitale.
— C’est vite fait, vous ne nous avez rien laissé emporter ! (Camille a la rancune tenace.)

— OK ! OK ! Pour me faire pardonner, ce soir vous serez mes invités.

La route fut avalée à vive allure, un passage moins speed dans la salle de bain de l'hôtel, trois heures plus tard le trio était attablé dans un restaurant. L'établissement, sans prétentions quant au décor, était situé dans le quartier Adis Ketema. Leur hôte semblait heureux de leur faire découvrir les lieux : « Addis Abeba signifie "Nouvelle fleur", vous avez pu constater que ce nom n'est pas exagéré.
Camille détendue, souriante, se fait un plaisir d'abonder aux propos de leur guide.
— Oui, les parfums de floraison et d'eucalyptus, mêlés aux arômes de café, donnent à l'air frais un goût particulier, vraiment unique.
— Nous allons, si vous le voulez, manger un plat qui est la base de l'alimentation éthiopienne, l'injera. C'est une étonnante galette spongieuse, élaborée à partir d'un mil particulier, le tef. La viande et les légumes sont généralement cuisinés dans une sauce pimentée appelée wat. Rassurez-vous madame, il existe des variantes plus douces. Pour les vrais amateurs cependant, il en existe une plus forte. Ces deux plats prennent alors respectivement le nom d'alicha et kay. Mais vous savez, dans notre pays il existe autant de langues que d'ethnies, soit plus de quatre-vingts. Aussi ne soyez pas surpris si on

vous donne d'autres appellations pour des mets identiques. Seul compte la satisfaction du palais. Pour dire comme chez vous, « bon appétit »

En les raccompagnant à leur hôtel, mister Damu leur fit visiter les parcs d'Éden street, avec 'saint Georges Church' à une extrémité et 'De Gaule square' à l'autre. Dissimulée sous un vague prétexte touristique, cette escapade lui permit surtout d'aborder le sujet de la future expédition des deux français : « Essentiellement, grâce au soutien des membres composants l'équipe de chercheurs, nous avons obtenu que le personnel diplomatique intervienne pour vous obtenir des visas en qualité de 'Membres du parlement Européen'. L'ambassade et la section consulaire de Tripoli ont aussi été avisés de votre arrivée, mais sans autres précisions. Enfin, et c'est peut-être le plus important, lors de votre passage à Paris vous pourrez rencontrer l'ingénieur qui avait recueilli les confidences du motard, enlevé ou déserteur, je ne sais plus trop ! C'est là toute l'aide que nous pouvons vous apporter. Kadhafi disparu, le pays reste instable, je doute fortement que vous puissiez reprendre ou même approcher la relique et croyez-moi, je suis un véritable professionnel.
— Merci de vos conseils, de votre aide et de votre implication personnelle dans cette affaire. Nous allons improviser en comptant sur la provi-

dence. La chance aidant, le fait que nous ne soyons justement que des amateurs s'avérera peut-être comme un élément jouant en notre faveur. Inch Allah, et pour faire bonne mesure, Allahu Akbar ! »

Dès le lendemain, Bibert pouvait à nouveau se répandre en invectives sur les transports aériens, Camille s'était munie de bouchons d'oreilles. Le vol Air-France vers Tripoli était sans escales, il fut aussi sans problèmes majeurs, à l'exception du retard à l'arrivée, devenu si fréquent qu'il n'étonnait plus personne. Les murs de l'aéroport sont tapissés, en arabe, en anglais et en italien, de slogans, vestiges de la dictature récente . Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste, c'était le nom officiel du pays. Des taches sur les murs indiquent l'emplacement des portraits gigantesques de Mouammar Kadhafi, qui ont été retirés pourtant depuis plusieurs mois. Ne subsistent, à peine 'tagués' que les slogans politiques et des sourates du Coran. Les membres de l'Union Européenne sont relativement bien accueillis, nos deux voyageurs franchissent donc sans éprouver trop de difficulté les contrôles tatillons de police, douane et santé. L'aéroport international de Tarâbulus al gharb, qui est le nom arabe de la capitale libyenne, est situé à une bonne vingtaine de kilomètres à l'est de la ville. Évidem-

ment, personne pour les attendre, fatalistes ils se résignent à faire, ce que font tous ceux qui sont dans leur cas. Ils choisissent parmi la cohorte des solliciteurs empressés un taxi dont le chauffeur présente une physionomie jugée rassurante et se font conduire à leur hôtel. Durant le trajet entre l'aéroport et leur destination en centre-ville, le couple admire les nombreux et splendides vestiges archéologiques, phéniciens ou romains, jalonnant le morceau de territoire rocheux qui s'avance dans la Méditerranée. La vue sur la grande baie est absolument magnifique. Tripoli, dans le crépuscule dresse ses buildings et les flèches de ses nombreuses mosquées, offrant toutes les apparences d'une capitale moderne et débordante d'activité. Leur hôtel est situé sur la place Al Saaha Alkhadhraa (la place verte). Dans leur chambre un petit dépliant, à l'usage des touristes ou hommes d'affaires de passage, indique les points pittoresques de la ville et précise qu'elle doit son nom à la réunification de trois citées, Oea, Sabrata et Leptis.

Le lendemain matin, dès l'heure d'ouverture, ils se précipitent à l'ambassade de France. Les bâtiments situés dans un quartier résidentiel, sont mieux gardés qu'une prison, carrément le genre Fort-Knox. Après l'épluchage de leurs passeports, ce sont les palabres habituelles « Qui

voulez-vous voir, pourquoi, avez-vous rendez-vous ? » Etc. Rien à faire ils doivent s'inscrire sur un registre, en exposant le motif de leur visite et… Revenir le lendemain, les bureaux sont fermés l'après-midi. Excédée, Camille livre au pauvre gendarme de faction ses plus virulentes réflexions sur le corps diplomatique français. Ainsi soulagée, elle propose à son compagnon de se rendre sans plus tarder à l'adresse qu'ils ont obtenue lors de leur courte escale à Paris. Renseignement primordial bien sûr, mais hélas obtenu dans de bien dramatiques circonstances. L'ingénieur qu'ils devaient rencontrer travaillait pour une filiale de la société Exxo, installée dans la banlieue lyonnaise. Malheureusement il avait, juste avant leur arrivée sur le sol métropolitain, été victime d'un accident de la route. Par extraordinaire il n'était pas décédé sur le coup mais était sorti d'un long coma, réduit à l'état de légume, la moelle épinière ayant été lésé ainsi que de nombreux organes. Les médecins n'étaient pas expansifs, mais ne laissaient pas non plus planer le moindre doute. Selon leur meilleur diagnostique, le pauvre homme avait une espérance de vie inférieure à trois ou quatre jours, sauf complications imprévues. Pour Camille et Bibert, cette nouvelle fit l'effet d'un coup de massue. Comment retrouver le protagoniste de l'arrivée du sceptre en Libye, sans le témoignage de la seule personne à l'avoir ren-

contré ? Leur mission prenait fin, avant même d'avoir commencé. Terrible fiasco !

T.G.V. Paris-Lyon, passage chez le loueur de voitures et, à l'issue d'un pénible intermède dans les embouteillages habituels, arrivée au CHU de Fourvière. Dans le hall des informations, dès qu'ils s'enquirent de l'accidenté, la préposée fit signe à un homme qui se tenait assis un peu à l'écart. « Lieutenant Mougins, police judiciaire ! À quel titre voulez-vous voir cette personne ? »
La carte de police ne fit qu'une apparition éclair, mais son détenteur avait l'air affable, un bon père de famille. C'est Camille qui s'y colla, elle entreprit de donner une version, expurgée de leurs péripéties pour justifier le pressant besoin dans lequel ils se trouvaient d'obtenir des informations. Le lieutenant eu l'air perplexe mais Bibert ayant eu l'idée de lui présenter son passeport revêtu des tampons et visas corroborant leurs affirmations, il prit le parti de leur faire confiance et d'autoriser la visite.
« Allez-y, mais soyez bref et n'oubliez pas de repasser me donner vos coordonnées en sortant. Cet homme a été victime d'un assassina, pas d'un banal accident ! Son meurtrier s'est délibérément jeté contre lui, avec sa voiture. Ça lui a coûté la vie au tueur, plus rapidement qu'à sa victime. Nous ne parvenons pas à comprendre

les raisons de cet acte suicidaire. Ce kamikaze n'a d'ailleurs pas encore été identifié, c'est un maghrébin aucun doute là-dessus. »

Par la suite, ils furent soulagés d'apprendre, de la bouche de l'infirmière de garde, que le blessé était conscient et pouvait parler. Pourtant en pénétrant dans la chambre ils en eurent l'immédiate certitude, leur chance était aussi mince que le faible souffle de vie qui restait au malheureux. Timidement en parlant lentement mais sans élever la voix, la journaliste s'entretint avec le moribond. L'échange, bien que limité, fut positif en ce sens qu'ils purent obtenir des réponses à presque toutes les questions qu'ils avaient préparées. Ils auraient bien entendu souhaité en apprendre d'avantage, mais ils ne purent prolonger une visite jugée déjà beaucoup trop longue par le personnel médical.
Dix minutes plus tard, ils quittaient l'hôpital. Au passage ils prirent bien soin de passer saluer le lieutenant Mougins. Satisfait, l'inspecteur avait soigneusement noté leurs identités et conclu en leur signifiant d'avoir à se tenir à la disposition de la justice tant que l'enquête ne serait pas close et de ne pas sortir du territoire national.
Les deux complices en riaient encore en montant dans le train à destination de Paris, pour aller prendre leur vol international. Durant le court et confortable voyage, Camille en vraie

femme de plume, entrepris de consigner les renseignements obtenus dans son carnet :
« Pour ne rien oublier », dit-elle, Bibert fit une grimace.
— J'espère que tu ne t'ai pas mis en tête d'écrire un article, dans le genre du premier. Tes scoops ont une fâcheuse propension à nous rapporter plus d'emmerdements, qu'ils ne te procurent d'avantages financiers !
Un large sourire fut la seule réponse de la jeune femme. Elle préféra aborder tout de suite un sujet, avec lequel elle était convaincue de concentrer l'attention de son ami. Empêchant ainsi toutes dérives intempestives et dérangeantes.
— La tentative d'élimination de l'ingénieur serait, selon sa propre affirmation, la conséquence directe de…Heu ! Disons, de la récente agitation relayée par les médias. (Un coup d'œil par en dessous, pour voir la réaction éventuelle du marin, puis elle enchaîne.) Selon lui, ON a voulu le supprimer ! Qui ? Il affirme n'en rien savoir ! Dans sa situation, il est peu probable qu'il cherche encore à dissimuler un fait dont il aurait eu connaissance. Que craindre ou qu'espérer en taisant la vérité ? Cependant, pas besoin d'être devin pour comprendre que le coup provenait, le policier nous l'a confirmé, de rivages pas très éloignés… Suivez mon regard.
Bibert, qui s'était égaré à contempler les lèvres éloquentes, dansant un ballet rythmé par le

chant des paroles, n'entendit que la fin de la phrase. Rappelé soudainement au présent, il tourna machinalement la tête pour… suivre ce regard. Se ressaisissant il reprit le fil de la conversation.
— Bon, en revanche il nous a refilé son agenda et celui comporte toutes les indications nécessaires pour retrouver l'ex-motard, devenu mercenaire. Il ne nous reste plus qu'à filer à Orly-Ouest, en espérant pouvoir obtenir deux places dans un vol de demain, à destination de Tripoli, via Tunis. »
Pour des raisons de disponibilité, ils avaient préféré fractionner leur voyage en faisant une étape en Tunisie. Cette escale leur procurerait en outre la faculté de prendre des dispositions dictées par les récents événements. C'était Bibert qui avait imposé ce programme, déclarant avoir l'intention de nouer des contacts de sécurité, leur futur terrain de jeu étant probablement miné ! Ces précautions, Camille le comprenait bien, étaient essentiellement dictées par la nécessité d'optimiser au maximum leurs chances. Notamment celles qui concernaient leurs possibilités de retour dans l'urgence. Éventualité qu'il leur fallait se garder d'exclure, sous peine de grosse déception ! Pour la continuité, les liaisons avec Tripoli de la compagnie *Libyan Airlines* étant régulières, ils n'auraient que l'embarra du

choix pour sélectionner un vol à leur convenance.

À peine débarqué du vol Tunisair à l'aéroport *Tunis-El Aouina*, situé à huit kilomètres au nord-est du centre-ville, le couple affréta un taxi. Tout de suite celui-ci du se frayer un difficile passage dans la circulation démentielle d'une capitale, qui concentre à elle seule plus de quarante pour cent du parc routier national. Leur destination, se situait dans le quartier récemment réhabilité de la Petite Sicile, qui donne sur la darse du nouveau port de plaisance réservée aux yachts et voiliers de passage. Bibert savait y retrouver un ami, qui partageait sa façon de vivre, cabotant de ports en rivages sur son petit catamaran gréé en ketch, il vagabondait dans le bassin méditerranéen.
Généralement les deux navigateurs se retrouvaient pour hiverner dans le port de Lavalette, à Malte. Depuis deux saisons, la dureté des temps, conséquence de l'inflation causée par la nouvelle économie Européenne et sa monnaie 'fluctuante', leur avait fait préférer des rivages moins onéreux. D'un climat moins rigoureux aussi, car les mots, froid, brouillard et neige ne figuraient plus à leur vocabulaire ! Yvon, le skipper du voilier baptisé *Pen laou*, l'équivalent de tête à pou, en breton. Ce qui s'accordait parfaitement avec sa chevelure de viking, retenue sur

l'arrière du crâne par un bandeau à la façon des pirates d'autrefois. Un look qui lui coûtait cher en palabres avec les autorités rencontrées, quel que soit le pays visité. Les douaniers du monde entier se jetaient sur lui, « Comme des poux sur la tête d'un galeux ! » Pensez, un navigateur solitaire (ou pas), avec une allure de Hippie… Quelle aubaine !
À l'issue de la longue conversation qu'ils tinrent à bord, il proposa de se déplacer dès les jours suivants, pour aller mouiller dans le petit port libyen de Zuwara. Cet endroit discret présentait entre autres l'avantage d'être presque à mi-chemin entre Tripoli et la frontière tunisienne. Un rapide repas acheté aux gargotes qui bordent le port, fut pris à bord. Surtout pour échapper à la foule et pouvoir se raconter les dernières nouvelles de pontons. Profitant de la douceur du soir, les trois complices s'installèrent dans le large cockpit pour élaborer une stratégie de repli. Comme ils n'étaient pas pressés de rompre leurs retrouvailles et, que pour une fois, ils disposaient de tout le temps voulu, ils en profitèrent pour fignoler les détails et envisager différentes hypothèses pour la suite des événements. Ce n'est que tard dans la nuit qu'ils se décidèrent à regagner leurs bannettes, bien décidés à profiter au maximum du bref repos qui leur était offert. Bercé par le doux clapotis de l'eau contre les coques, ils ne tardèrent pas à

s’engloutir dans un sommeil sans rêves, ni cauchemars !
Peu après l’aube, laissant Yvon à ses préparatifs d’appareillage, ils appelèrent par téléphone la compagnie d’aviation pour connaître l’heure d’embarquement de leur vol sur Tripoli. Le temps d’un rapide mais solide petit-déjeuner de pain frais et croissants sortis tout chauds de la boulangerie, sur un dernier salut ils se mirent en route. Une heure pour se faire conduire en taxi à l’aéroport international, puis deux bonnes heures à poireauter avant de pouvoir embarquer, Bibert commençait à donner des signes de fatigue : « Les mesures de sécurité imposées commencent à prendre des allures de diktats despotiques. « On vous emmerde, mais c’est pour votre bien ! » Oui ! Mais mon bien, à moi, c’est de, justement, ne pas me laisser emmerder si je n’en ai pas envie. Dès qu’il y aura une compagnie aérienne sans mesures de sécurité, je m’y précipiterai. J’ai encore le droit de choisir ma façon de mourir, non ? »

En embarquant dans l’appareil Bibert avait épuisé la patience de sa compagne et usé sa propre impatience à déambuler au long d’interminables halls, déguisés en souks. L’exécrable parodie de folklore, qui semble faire la nouvelle spécificité des lieux voués au tourisme de masses, commençait à donner aux deux voyageurs des en-

vies compulsives de taper dedans, à coups de.. masse.

Bref vol sans intérêt, d'à peine plus de deux heures, dans un appareil dit Moyen-courrier. Ce qui est une autre façon de réduire encore un confort, déjà octroyé chichement aux cochons de passagers qui n'ont pas les moyens de se payer des premières classes. Car pour rentabiliser, l'avion fait des sauts de puces entre les capitales et principales villes de cette partie du monde.
Mais tout a une fin, les bonnes choses comme les mauvaises, et, en cette chaude fin de matinée ils se trouvent à pied d'œuvre, en Libye.

* Les traîtres.

Quelque part dans une grande villa qui domine la méditerranée, un homme arpente les allées d'un jardin oriental. La pelouse descend en pente douce presque jusqu'à la falaise qui domine la plage. Il marche en parlant seul, accompagnant sa réflexion d'arrêts et de demi-tours soudains.
« Ce marin et sa copine journaliste ne posent pas encore de problème, ils ne sont pas dangereux. S'ils remontent jusqu'ici, il me sera facile de les éliminer. En revanche cet imbécile de moudjahiddine devient potentiellement gênant. De plus en plus gourmand aussi, il est temps de lui donner un peu d'aide pour le décider enfin à mourir en martyr de la vraie foi. J'avais déjà commis une erreur en laissant l'ingénieur rentrer chez lui. Heureusement que j'ai eu connaissance de cet article et pris les mesures appropriées. D'après mes agents ce serait chose faite, cette épine ne menacera pas mon pied. Je dois tenir compte des récentes agitations autour de cette affaire. On dirait que tout s'accélère subitement, il me faut pourtant encore un peu de temps. Tout n'est pas prêt, mais je demeure le maître des destinées. Dieu est avec moi ! »

L’homme est parvenu au terme de son soliloque et de sa promenade. Il regarde les hauts murs qui l’isolent de l’extérieur, de l’autre côté, il le sait, des gardes accompagnés de chiens circulent jour et nuit sur un chemin aménagé entre les murs et une triple rangée de fils barbelés. Allons, il ne craint rien ni personne ! Il n’ose dire à haute voix « ni Dieu ni maître » mais il le pense si fortement qu’un frisson lui secoue le corps.
Il décide de rentrer dans la demeure, d’ailleurs son visiteur ne doit plus tarder…

4

Le chauffeur de taxi doit être un adepte des feuilletons télévisés made in India. Indéniablement il semble en avoir adopté au moins le style. Un cure-dent coincé dans un interstice de sa dentition, remarquable, car le voisinage de dents en or avec des chicots noircis lui compose une mâchoire de piano infernal. Le bras négligemment passé par la fenêtre, il ne fait pas face à la route mais conduit tourné de trois quarts. Il peut ainsi commodément discuter avec ses passagers, tout en jetant un œil indifférent sur la circulation. Entre ces occupations secondaires (pour lui, du moins), il chante… Mais à la manière des acteurs d'opéra. Vivant littéralement les paroles de sa chanson, fermant les yeux et ouvrant les bras dans les nombreux couplets sentimentaux. Le trajet équivaut au passage dans un hammam, sans que généreusement le prix de la course en soit majoré. Contents d'arriver sain et sauf, Bibert ne retient toutefois pas le ténor pour le retour.
Devant l'imposante caserne du plus pur style socialisme-soviétique-triomphant, le planton met un temps fou pour accepter de faire venir son supérieur. Peut-être attends t-il un bakchich ? Où plus simplement veut-il ainsi marquer son mépris. Finalement une sorte de capo-

ral ou similaire se pointe en bouclant son ceinturon. Le troufion a l'œil injecté de sang et le teint olivâtre, c'est un coléreux qui vient d'être arraché à son sommeil. Camille préfère s'effacer, les hommes de ce pays et de cette religion n'apprécient pas les initiatives féminines. Bibert considère qu'un "non croyant d'européen" ne doit pas peser beaucoup plus dans son échelle de valeurs, mais il n'a pas le choix. Le soudard s'apprêtait effectivement à renvoyer chez Satan les deux importuns, mais le marin ayant pris soin de s'adresser à lui dans sa propre langue, il perdit toute assurance. La sentinelle était partagée entre curiosité et mauvaise humeur. Embarrassé, le petit gradé fit signe aux deux étrangers de le suivre sous un auvent de toile dressé quelques mètres plus loin.
« Nous voulons parler au chef cuisinier.
— Bon, je vais vous faire accompagner par un planton, mais la femme attendra dehors ! »
La journaliste comprend qu'il serait vain d'essayer de discuter. Mieux vaut profiter du bon vouloir de l'autre crétin, un revirement pouvant survenir dans sa faible tolérance si on le contrarie. Bibert pour sa part est indécis, il aurait préféré rencontrer leur contact dans un endroit plus approprié. Trop tard pour tergiverser, un bidasse dépenaillé est arrivé. Il écoute le caporal lui donner l'ordre de conduire le visiteur jusqu'au chef cuistot, d'attendre et de raccompa-

gner l'étranger jusqu'à sa sortie du casernement.
Le bloc cuisine se signale de loin par ses odeurs de graillon et les bruits de casseroles entrechoquées qui en parvient. Le planton fait signe à Bibert d'attendre et pénètre pour faire appeler le responsable. Trente secondes plus tard, une bordée d'injures et de malédictions le font ressortir précipitamment. L'auteur des cris et imprécations arrive juste sur ses talons. La vue du français le déstabilise et il reste bouche ouverte la louche à la main. Visiblement il se demande ce qui lui arrive, Bibert en profite pour demander à voir Omar Bahkrouf, puisque c'est le nom de l'homme qui doit leur permettre de retrouver l'ancien motard. Le fort en gueule se gratte la tête, crache par terre et finalement se décide à aboyer quelques mots : « Ce fils de chienne d'Omar est de repos, ils le trouveront chez ses amis ou à la mosquée Wabis. » Lui il a du boulot et ne peu perdre son temps à palabrer avec un espion d'Obama !
Il appuie ses paroles d'un geste de la main invitant le solliciteur et son mentor à s'évanouir au plus vite. Ce qu'ils font sans demander leur reste, le bidasse d'escorte étant le premier à souhaiter s'éloigner de l'énergumène, qui continue de vitupérer.
Bibert met à profit leur retraite peu glorieuse pour demander au jeune soldat s'il sait où se

trouvent les amis d'Omar dont le gros gâte-sauce a fait mention, à défaut, où est la mosquée Wabis.
Sans se retourner, à toute vitesse, le futur guerrier lâche une adresse, le marin n'obtiendra pas plus de précisions.

Dans la rue poussiéreuse, balayée par le ghibli, ce vent desséchant venu du sud qui souffle presque toute l'année, Camille attend assise à l'écart sous un acacia mort sur pied. Pour le coup ils regrettent de ne pas avoir gardé leur Pavarotti du volant, les voitures sont rares et passent à toute allure. C'est pourtant une grande artère mais elle n'est vraiment desservie, par les véhicules de transport en commun et les taxis, qu'à environ un kilomètre plus loin en direction du centre, à hauteur de l'université Al-Fateh. Pas d'autre solution que de marcher jusque-là. Camille résume la situation : « En somme nous n'avons pour adresse qu'une mosquée. Hé bien nous allons nous y rendre et nous seront fixés.
— Vite dit ! Trouvons d'abord un transport, je suis en nage. Et ne prend pas cet air suffisant, j'aurais bien voulu te voir à ma place ! Ce gros chef cuistot voulait me mettre en méchoui, je te jure ! »

D’avantage qu’aux couleurs du ciel, on pouvait comprendre que le crépuscule n’allait pas tarder. Cela tenait à la texture spéciale de cette heure, intangible, qui fait la particularité des pays du sud. Ce moment de la fin du jour où l’air devient plus léger, les bruits plus assourdis, la chaleur moins lourde. Déjà, comme conscientes de la nécessité d’une pause, même les nuisances modernes semblent s’estomper, voitures, moto, engins pétaradants se font moins présent. En pays musulmans la prière obligatoire contribue grandement au ralentissement de l’agitation urbaine. C’est précisément en cette toute fin d’après-midi, à la sortie d’une petite mosquée passablement décrépite, qu’ils arrivent. Leur espoir est de rencontrer enfin quelqu’un qui connaît le lieu où les attends, sans le savoir, ce motard dont la vie a basculée au cours de son premier rallye sur la terre de ses aïeux. Celui qui se fait à présent appeler Youssouf ag Amansar.
La difficulté pour poser leurs questions provient de l’obligation de s’adresser à des inconnus dont la méfiance naturelle se trouve renforcée par le fait qu’ils ont affaire à des gens d’une culture souvent crainte ou méprisée, parfois les deux à la fois. Lassés d’aller de rebuffades en refus obstinés et hargneux, les deux français prennent le parti de s’adresser directement au chef religieux de la petite communauté, l’Imam.

L’homme est reconnaissable à sa vêture stricte, sa barbe et surtout l’empressement des quidams qui l’entourent. Surpris mais courtois, il accepte d’écouter Bibert. En arabe, celui-ci présente les salutations rituelles et demande l’indulgence pour l’audace de son initiative. Le sage religieux fait un geste pour l’inviter à en venir au fait.
« Nous cherchons un Homme, dont le nom est Omar Bahkrouf. Nous attachons la plus extrême importance à cette rencontre, car il doit nous donner un renseignement pour lequel nous avons fait le voyage et pris le risque de vous importuner. »
Son interlocuteur caresse sa barbe en un geste qui doit lui être familier. Se tournant ensuite vers un grand gaillard qui se tient à son côté il lui murmure quelques mots à l’oreille. Le confident prend alors la parole pour annoncer qu’Omar ne va pas tarder. Du doigt tendu il indique la terrasse d’un café qui propose trois tables sur le maigre trottoir, au ras de la chaussée et leur explique qu’ils peuvent l’attendre à cet endroit. Salutations réglementaires, puis séparation des deux groupes.
Sous la feinte indifférence de deux ou trois consommateurs, le couple prend place et attends, sirotant un thé. Ils finissent par lasser la curiosité du patron et de ses habitués, qui après avoir commenté d’abondance l’événement, s’en

retournent à leurs plus immédiates préoccupations. Leur patience à eux aussi finit par s'émousser et Bibert, qui n'a pas de montre au poignet, ne cesse de demander l'heure à Camille. La jeune femme garde son sang-froid, mais constatant que la nuit s'installe, commence petit à petit à se laisser gagner par la fébrilité du marin. Soudain, sans qu'ils l'aient vu venir, un petit homme mince se matérialise à leurs cotés et, d'autorité, prends place sur une chaise libre.
« Salam Aleikhoum ! Je suis Omar, que me voulez-vous ?
— Nous recherchons Youssouf ag Amansar. Il semblerait que vous pouvez nous permettre de le rencontrer.
— Oui, j'ai été prévenu de votre volonté d'obtenir cette information. Combien ?
— Combien, quoi ?
— Ma récompense pour ce renseignement ! Qu'es-ce que vous croyez ? Vous me faite prendre un risque énorme. Vous n'êtes pas particulièrement discret dans vos démarches. Pour tout dire, si je n'avais des difficultés à réunir l'argent pour le mariage de ma fille je ne serais même pas venu ! Alors, je veux des dollars U.S. ou des Euros.
Les deux français se regardent, ils n'avaient pas prévu ce genre de sollicitation. Omar s'en rend compte et annonce la couleur .

— Deux mille et tout de suite ! Comme je viens de vous le dire, je vous laisse le choix de la monnaie. Le Dollar est actuellement plus avantageux…Pour vous. Alors c'est oui ou c'est non ?
— Mais nous n'avons pas cette somme sur nous, surtout en liquide, car je présume que c'est ce que vous allez exiger. À moins que vous n'acceptiez un chèque ?
— Non, bien sûr ! Vous êtes vraiment aussi bêtes ou vous jouez un rôle ?
— Hé, bien ! Dans ce cas il nous faut aller retirer l'argent dans une banque, ce ne sera possible que demain, vu l'heure. Mais la somme est beaucoup trop importante pour une simple adresse. Cinq cents Euro est le tarif pour nos informateurs.
Camille vient de reprendre le contrôle de la situation. Elle simule l'assurance de ceux qui maîtrisent couramment de semblables tractations. En son for intérieur, comme son compagnon, elle n'en mène pas large. D'ailleurs leur interlocuteur ne paraît pas impressionné. Il répond d'un ton ferme.
— Si vous souhaitez vraiment obtenir le renseignement, ce prix n'est pas négociable. Vous payez, je ne suis pas un marchand de tapis. C'est à vous de voir, je ne vous oblige en rien !
La journaliste comprend qu'ils ne sont pas en position de marchander et que le petit homme ne changera pas d'avis. Bluff ou pas, ils ne

peuvent prendre le risque de tout compromettre. Sans plus tergiverser, elle annonce leur accord. Il reprend.
— Ça va ! Vous avez pris la décision la plus sage. Faites-moi confiance, sans moi vous n'aviez aucune chance d'obtenir ce renseignement. Pour tout vous dire, si vos services spéciaux ne n'avaient pas contacté, je n'aurais pas accepté de vous rencontrer. Retrouvons-nous demain vers midi, sur les bancs du petit jardin public qui se trouve au centre de la place verte, à deux pas de votre hôtel. Une dernière précision, pour vous enlever vos regrets si toutefois vous en éprouvez. L'homme que vous recherchez ne se trouve pas à Tripoli. Il est très loin dans l'intérieur du pays. Vous y rendre seuls ne sera pas une partie de plaisir. De plus il vous faudra des documents pour avoir le droit de vous déplacer. Ces zones sont entièrement sous contrôle de l'armée. (Le petit homme s'interrompt comme si ses propres paroles venaient de lui donner une idée inattendue.) Il y aurait bien une solution…Je vous propose de doubler la mise et à cette condition, mais attention hein ! Uniquement parce que vous m'êtes sympathiques, j'accepte de vous venir en aide et même de vous accompagner. Je m'occuperai de tout, j'assumerai la logistique de votre entreprise, vous fournissant le moyen de transport, les autorisations de circuler, et votre protection

vis-à-vis des milices et des forces de police. Soyez assuré qu'un accompagnateur comme moi n'a pas de prix ! Livrés à vous-même, je ne vous donne pas une journée avant d'être arrêtés…Ou pire ! Donnez-moi votre réponse tout de suite, s'il vous plaît. En cas d'acceptation vous devez bien comprendre que je dois prendre un certain nombre de dispositions. Organiser cette petite escapade requière beaucoup de doigté et de persuasion.
D'un seul regard, Bibert recherche et perçoit l'acceptation tacite de sa compagne.
— OK ! Marchons pour ce contrat, nous espérons simplement qu'en contrepartie de ce prix exorbitant vos prestations seront irréprochables. Devons-nous prévoir quelque chose de particulier pour cette expédition ? Mis à part la somme convenue, bien entendu !
— Rien, soyez naturels comme les touristes que vous prétendez êtres. Pour la banque, Choisissez la H.K.B.C. c'est la plus puissante de toute la capitale. Bien que cela ne semble pas être votre principale caractéristique, soyez discrets autant que cela vous est possible. Déclarez que vous avez besoin de cette somme pour acheter des bijoux et des objets antiques, c'est une démarche relativement courante chez nous. Surtout gardez votre chambre à l'hôtel et annoncez que vous partez en excursion un ou deux jours dans le but de visiter des sites archéologiques.

Ne donnez pas trop de précisions toutefois, essayez de rester vagues. En revanche n'hésitez pas à demander de la documentation, cela appuiera vos dires. Ah ! Une dernière chose, ne traînez pas dans les rues ce soir. A demain… Inch Allah ! »

De retour à leur hôtel, ils peuvent enfin se détendre et songer à prendre du repos. Camille entreprend de se déshabiller pour prendre sa douche. Bibert, troublé, se dépêche de relancer le sujet.
« Ce vieux renard nous a probablement roulés dans la farine. Je suis certain qu'il avait été mandaté pour cette mission, et peut-être même déjà payé pour ça. Lorsque nous serons en mesure de le vérifier, il sera trop tard pour lui faire rendre gorge. Ce filou aura probablement disparu, ça ne fait pas un pli.

Depuis la salle de bain dont la porte est restée ouverte, la journaliste fait entendre un petit rire de gorge. Dans un bruit d'éclaboussures elle répond de manière narquoise.
— C'est clair, mais comme il nous l'a fait bien remarquer, nous n'avons pas le moyen de nous passer de lui. Cela reste malgré tout une partie de roulette russe. Que ce type nous plante en route voir même qu'il nous mène dans un tra-

quenard, et j'aurais comme un doute sur la qualité de notre avenir !
— C'est juste, alors profitons de l'instant présent. Commençons par un bon repas, le couscous est un plat d'origine berbère, pas arabe. Voyons si nous en trouvons la confirmation dans la cuisine locale. Ensuite nous pourrons compenser le manque d'activités intellectuelles, par quelques exercices physiques…si tu vois ce que je veux dire !
— Pourquoi ne pas commencer par ces activités ? Rien de tel pour me mettre en appétit ! »

La matinée fut consacrée aux achats de dernière heure. (L'expression, qui avait été utilisée en toute innocence par Camille, fit éclater de rire le marin.) Le passage à la banque fut particulièrement long, et éprouvant. Pour commencer, le jeune préposé aux *Foreign exchanges*, horrifié d'une telle demande, commença par refuser tout net la transaction. Échanger des monnaies étrangères contre des Dinars libyens, sans aucun problème ! Mais jamais dans l'autre sens, impossible ! Il n'en démordrait pas. Bon, il fallut monter à l'étage pour reformuler la demande devant un décideur. Celui-ci s'empressa de confirmer la non-recevabilité de leur requête. Peut-être la banque d'État ? Et encore, rien n'était moins sur. Il existait une loi spécifiant ce fait, le brave homme était désolé, en tout cas

c’est ce qu’il déclara, mais il ne pouvait rien pour eux. Il fit tout de même l’effort de les raccompagner jusqu’à sa porte, puis retourna à son bureau en s’épongeant le front.

En descendant l’escalier, l’employé qui les escortait, se rapprocha de Bibert et lui murmura quelques mots, sur un ton de conspirateur :
« Tentez votre chance de l’autre côté de l’avenue, les changeurs au noir se tiennent presque tous là. Dans ce pays ils sont vraiment les seuls en mesure de répondre à votre besoin. Mais munissez-vous d’une bonne liasse de Dinars, ils ne sont pas tendres en affaires. »

Le tuyau était bon, en marchandant et grâce à un taux de change très inférieur à celui des officines accréditées, ils purent se procurer la somme dont ils avaient besoin. Majorée d’un petit viatique, au cas où ! Dès onze heures trente ils étaient assis sur un banc de la place Al Saaha Alkhadhraa, d’où ils pourraient voir venir Omar Bahkrouf. L’homme qui tenait la réussite de leur mission, et probablement leur destinée entre ses mains, se matérialisa à l’improviste. Cela semblait une habitude chez lui. À chaque fois il produisait son petit effet, faisant sursauter ceux qu’il voulait surprendre. Sans perdre de temps, sur une brève salutation il les invita à le suivre jusqu’à hauteur d’une Toyota du modèle Rav-4,

très rutilante. Quand tout le monde eu pris place à bord, lui au volant, Bibert à son côté et Camille à l'arrière, il ne démarra pas tout de suite mais scruta attentivement la circulation et les abords. Au bout d'une poignée de minutes, apparemment rassuré, il demanda à voir l'argent. La journaliste fit passer un paquet à son ami qui le posa sur les genoux du conducteur, en précisant : « Voici deux mille Euros, la moitié de la somme convenue. Le solde est en lieu sur, il vous sera bien entendu remis sitôt que nous serons de retour. Nous espérons que vous saurez comprendre, et accepter, ces précautions dictées par d'évidentes raisons de sécurité. Et qu'elles ne remettront pas en cause notre confiance réciproque. »

Omar ne répondit rien, vraisemblablement s'attendait-il à une réaction de ce genre. Embrayant en souplesse, il se glissa dans le flot de la circulation en direction du sud, cap sur le désert et les montagnes du djebel Nefoussa que l'on distinguait par intermittence entre les buildings. Très rapidement, après une vingtaine de minutes, la piste de latérite succéda à la splendide route goudronnée. Une fois sortis des faubourgs de la ville, le trafic s'était progressivement ralenti. Ne circulaient plus que de vieux camions, ajoutant l'épaisse fumée de leur échappement à la poussière qui planait en permanence. Des

charrettes aussi, attelées à des ânes étiques ou de pauvres haridelles épuisées. On ne les apercevait, brièvement, qu'au moment du croisement ou du dépassement. Le paysage lui aussi n'apparaissait que dilué, noyé dans cette ocre opacité. Quand enfin le sol de cailloux des hamadas, joint à la sensible diminution du trafic, permis d'y voir plus clairement, Bibert d'un coup d'œil au tableau de bord pu constater qu'ils n'avaient parcouru que trente-cinq kilomètres alors qu'ils roulaient depuis plus d'une heure. L'air conditionné, fonctionnant pourtant au maximum, ne parvenait pas à empêcher l'habitacle d'offrir des analogies certaines avec un sauna. Pour ne rien arranger, de fines particules de sable s'étaient introduites par d'improbables orifices. Les vitres bloquées n'ayant fait fonction que de tamis. Impalpable, cette poussière flottait dans l'air provoquant la toux et irritant les yeux. La monotonie des perspectives de vergers clos de murettes dont seule la coiffe des palmiers dépassait, s'ajoutant à la chaleur concourait à créer une somnolence, contre laquelle Camille venait de cesser de lutter. Elle dormait tout de bon. Le marin résistait, outre qu'il cherchait à évaluer les aptitudes de leur guide à tenir un volant hors zone urbaine. Il ne parvenait pas à se départir d'une vague inquiétude, relative aux évolutions possibles et imprévisibles de la situation. Pour détendre l'atmosphère et es-

sayer de créer un climat plus convivial, il entreprit de faire un récit, expurgé, de leurs récents avatars ainsi que des pérégrinations qui les avaient conduits jusqu'à Tripoli. Omar écoutait, attentif à maintenir la voiture sur la piste, tout en s'efforçant d'éviter les plus grosses ornières. Il ne fit pas de commentaires hormis de brèves exclamations accompagnées de sifflements, destinés à manifester son intérêt. Quand Bibert resta muet, seuls les bruits provenant du moteur et du chuintement de la climatisation remplirent la cabine. Au bout de la deuxième heure de route, comme ils arrivaient en vue d'un douar, le premier poste de contrôle se dressa devant eux. Une chicane de barbelés, tenue par l'armée. Un soldat ordonna aux passagers ainsi qu'au chauffeur de descendre du véhicule. Une fouille rapide, selon les modèles imposés par les Américains dans leurs films et sur leurs terrains de jeux, en Irak ou similaire, suivie d'une inspection ultra sommaire de la Toyota et ils furent autorisés à repartir. Non sans qu'Omar n'ait du préalablement sortir de son portefeuille des liasses de papiers, recouverts de tampons et de signatures longues comme le bras. Cinquante mètres plus loin, sur le même tronçon de piste droite, nouveau contrôle, par la police cette fois. Inutile de leur faire remarquer qu'ils venaient d'êtres autorisés à continuer, moins d'une minute auparavant. Les policiers, qui avaient ob-

servé d'un œil gourmand l'opération depuis leur poste, entendaient faire leur propre travail, « Les agissements de l'armée ne nous concernent pas ! » dirent-ils. Un bakchich débloqua la situation. Ils purent donc repartir… Pour tomber sur le barrage installé par la milice locale, sur la place centrale du village. Pas de fouille cette fois, juste le bakchich. Éprouvé, le chauffeur proposa une halte, pour prendre un thé et satisfaire à d'éventuels besoins corporels. Lorsqu'ils reprirent la piste, le soleil sur leur gauche annonçait le crépuscule. Omar précisa qu'ils feraient étape peu après dix-huit heures. Outre qu'il était peu recommandé de circuler dans l'obscurité, ils devaient compléter leur plein de carburant et songer à se restaurer. Les deux Français pourraient profiter du véhicule pour dormir, lui avait de la parenté qui accepterait de l'héberger pour la nuit. Le départ se ferait très tôt, bien avant l'aube.

L'accueil des soi-disant parents avait du être particulièrement amical, car le libyen affichait un grand sourire et paraissait d'excellente humeur. C'était loin d'être le cas des deux passagers qui, courbaturés et fripés, éprouvaient les plus extrêmes difficultés à reprendre contact avec la dure réalité. Fort heureusement, sortant de la mechta où leur guide avait passé la nuit, une femme portant un voile sur la tête mais visage

découvert, apparu tenant une pleine cafetière d'un breuvage noir et fumant, accompagné de sortes de beignets très huileux mais à l'appétissant fumet.
Quelques rapides ablutions, une courte séance de gymnastique, pour faire descendre le tout et ils reprirent la route.
Étais-ce le fait d'avoir échappé à la ville et ses contraintes, de rouler, apparemment, hors de dangers immédiats ou une simple manifestation de son contentement intime ? Omar entrepris de renouer le dialogue avec des clients, qu'il semblait à présent davantage considérer comme des compagnons de voyage : « Je travaille normalement pour le P.A.C.D. Vous connaissez cet organisme ?
— Non, c'est un parti politique ?
— Vous êtes drôle ! Non, le Plan d'action pour combattre la désertification. Il fut élaboré à partir d'une assemblée générale des Nations Unies qui c'était tenu à Nairobi, en 1984. Suivie, mais seulement dix ans plus tard, en 1994 à Paris, par la Convention internationale sur la lutte contre la désertification. L'UNESCO, tenta de mettre en place une ceinture verte destinée à bloquer l'avancée du Sahara vers le nord et le sud. Les efforts engagés ont spécifiquement concerné les pays membres de l'O.U.A., Ils se sont, jusqu'à présent, tous soldés par des

échecs. Mais savez-vous avec précision ce que signifie le terme de désertification ?
Gagné ! Camille part au quart de tour.
— Nous ne sommes tout de même pas de parfaits imbéciles, n'importe quel nabu est en mesure de vous dire qu'il s'agit d'un phénomène naturel, qui a pour origine d'importantes variations climatiques, conséquences ou non d'activités humaines.
Bibert un peu vexé lui aussi, apporte son petit grain de sel, volontairement pédant.
— Ce mot je crois décrit une aridification locale, qui précède ou accompagne l'avancée du désert vers des terres auparavant fertiles. C'est un processus de dégradation des sols, qui peut se produire dans des zones simplement arides voire semi-arides. Reconnue depuis un demi-siècle, l'ampleur en est jugée assez inquiétante pour que L'ONU ait jugé utile de proposer un "Sommet de la terre", à Rio en 1992. Aujourd'hui, faute d'entente des élus sur son contenu, il est devenu une simple déclaration d'intention. On vient de le voir confirmé avec le fiasco de Durban !
Omar, tout heureux d'avoir atteint son but, approuve silencieusement avant de reprendre.
— Vous avez tous deux raisons, c'est moi qui suis un crétin de vous avoir posé la question en ces termes, veuillez ne pas m'en tenir rigueur. En fait je ne voulais pas parler des généralités

telles que vous venez si brillamment de nous les rappeler. Non, je me plaçais à un autre niveau, celui des conséquences ! Pour des pays comme le mien, la désertification constitue un obstacle au développement de l'agriculture et, partant, à l'élévation du niveau de vie des populations concernées. Or l'agriculture est une priorité pour notre gouvernement, car l'objectif est de viser à l'autosuffisance alimentaire. Hélas, nous subissons un climat désertique qui n'est absolument pas favorable à son développement. Savez-vous que chez nous il n'existe aucun cours d'eau permanent ? Que tous les lacs, nous en avons une vingtaine pour l'ensemble du territoire, sont salés ou saumâtres ? Vous l'avez dit, Bibert, l'aridification précède souvent la désertification ! Ce phénomène, amplifié par le réchauffement de la planète et le surpâturage, constitue un risque majeur de catastrophe, à court terme. Le C.I.R.A.D., une institution française, émanation de votre *Office des forêts*, je crois, est venu nous aider à mettre sur pied ce plan d'action contre la désertification. Vos experts estiment que plus de soixante-dix pour cent des terres arides subissent un processus de désertification. Cela concerne un sixième de la population mondiale, soit très prochainement, près d'un milliard de personnes. Pour ce qui nous concerne plus spécifiquement, vous devez savoir que nos besoins en eau actuels, sans parler du futur, sont

très importants. Nous dépendons à quatre-vingt-dix huit pour cent des eaux souterraines. Non renouvelables pour une très, très grande part, ces dernières se réduisent de ce fait à une vitesse jugée tellement alarmante que, déjà sous Kadhafi, le gouvernement avait été contraint de réagir à cette situation, en débutant un projet de grande ampleur. Il vise à puiser dans les aquifères, dans le but d'acheminer l'eau vers la côte pour alimenter les villes, l'agriculture et l'industrie. Ce projet quasiment pharaonique s'appelle G.M.R. pour Great Manmade River. Là, à brûle pourpoint, si je vous demande ce que cela signifie, probablement vous sentirez-vous moins sous évalués par cette interrogation.
Le silence, en réponse à une question qui n'en était d'ailleurs pas vraiment une, incite le chauffeur à persévérer. D'un vif regard dans le rétroviseur puis sur son voisin, il s'assure tout de même de l'intérêt suscité par son exposé technique .
— En français vous diriez G.R.A. Grande Rivière Artificielle. L'idée, très simple dans son principe mais beaucoup moins dans sa mise en application, consiste à pomper dans les nappes souterraines fossiles situées à grande profondeur. Entre cinq cents et mille cinq cents mètres, sous le désert. Puis de répartir cette eau sur le parcours d'une rivière, artificielle, constituée d'une

canalisation souterraine géante qui traverse le pays de part en part. Du Sud au Nord, sur plus de trois mille kilomètres. Ce colossal projet, programmé sur vingt-cinq ans, absorbe cinquante pour cent du budget national. Il est mené avec l'aide de la Corée du Sud, mais en utilisant les technologies occidentales. Par son coût et son importance, ce serait actuellement le second chantier au niveau mondial. Bien sûr, depuis la découverte des gisements pétrolifères par la compagnie *ESSO* en 1959, nous exportons du pétrole. Le souci financier n'est donc pas primordial. En contrepartie nous importons les trois quarts de nos besoins alimentaires, ce qui par contre, s'avère fort coûteux. En supprimant cette dépendance, les énormes économies réalisées viendraient compenser au moins partiellement les dépenses. Les premiers champs de pompage ont été mis en service près de l'oasis d'Al Koufrah, dans le sud-est de la Cyrénaïque. Mais il s'en trouve un plus grand dans la région de Sabha, dans le Fezzan, au sud-ouest. C'est là que nous allons, c'est aussi là-bas que travaille l'homme que vous voulez rencontrer !
— Ah ! Il travaille sur un chantier ?
— Oui ! Enfin il fait partie du service de sécurité. Il est instructeur dans une…Enfin une sorte d'école de formation destinée aux agents de surveillance et certaines forces dites spéciales.

Je ne peu vous en dire d'avantage. Le sujet est très sensible. Excusez-moi.
— Vous êtes tout excusé ! Il n'est pas besoin de faire un gros effort d'imagination pour comprendre que vous faites allusion à ces fameux camps d'entraînement, destinés aux futurs terroristes ! »

Bon, eh bien sans l'avoir expressément recherché, ils étaient tout de même parvenus à lui gâcher sa bonne humeur. Omar se ferma comme une huître et n'ouvrit plus la bouche de tout le reste du voyage. Camille fit bien quelques tentatives pour renouer le dialogue, mais leur guide resta muré dans sa réprobation. Il est des sujets à ne pas aborder dans les pays de nouvelle démocratie.

Deux heures après le départ ils étaient entrés dans les paysages montagneux du massif du Tibesti. La piste, étroite et mal entretenue, serpentait entre d'impressionnants blocs de roches rouges, semblables à celles de la Hamada al-Hamra qu'ils avaient traversé la veille. Par endroits ils côtoyaient des précipices indiquant qu'ils avaient déjà atteint une altitude importante, bien que la pente ne se soit jamais montrée très raide. Le sommet du massif, point culminant de tout le pays, ne dépassait qu'à peine les neuf cents mètres. Vers midi, quand le

soleil fut au zénith, le chauffeur profita d'un évasement de la route pour s'arrêter. Toujours sans un mot il prit à l'arrière un panier chargé avant le départ et qui s'avéra contenir de quoi faire un vrai pique-nique. Ils s'apprêtaient à faire honneur au repas, cadeau probablement de la famille d'Omar. Quand une patrouille militaire composée de deux véhicules blindés vint se ranger à leur hauteur.
La stupeur de l'arrivée soudaine fit vite place à l'inquiétude, quand depuis la tourelle du premier engin, un soldat pointa sa mitrailleuse sur eux.

* Les traîtres. (suite 1.)

Deux hommes sont assis face à un écran d'ordinateur, l'appareil est sous tension et l'écran présente une fenêtre clignotante comportant la mention « destruction confirmée. » en rouge. Le plus corpulent pianote sur le clavier, tout s'efface, l'écran redevient noir et vide. L'opérateur lève la tête et interroge du regard son voisin : « Parfait, vous êtes certain qu'il ne restera aucunes traces ? Je me méfie de ces machines sataniques, mais impossible de s'en passer de nos jours, hélas !
— Aucunes traces, soyez sans crainte excellence.
— C'est vous qui devez craindre quelque chose, dans le cas contraire. Tout comme cet incapable qui n'a pas exécuté les ordres. Je viens d'apprendre que les deux maudits français sont arrivés sans encombre. La colonne blindée envoyée pour les faire disparaître prétend ne pas les avoir rencontrés sur la route… Le gradé va regretter sa cécité, je vous assure. Savez-vous pourquoi cet imbécile de moudjahidin est toujours en vie, j'avais donné des instructions suffisamment claires non ?
— Certes, excellence mais il est en mission ou en exercice on ne sait où, dans le désert. Toutes

vos volontés seront exécutées dés son retour, je vous l'affirme ! Mes agents sur place s'occuperont ensuite de ces touristes imprudents qui se risquent dans le désert sans guide et sans eau. Les retrouver sera totalement impossible surtout dans cette région inhospitalière. D'ailleurs celui que vous savez s'en occupera personnellement. Vous pouvez considérer cette affaire comme réglée, excellence, je vous le jure sur le Coran.
— Hé ! Bien, souhaitons que vous ayez raison, après un pareil serment rien ne pourrait vous sauver d'un échec. »

5

Ta ! Ta ! Ta ! Ta ! Abasourdit, le trio contemplait bouche bée le troufion qui agitait son distributeur de pruneaux calibre 40, en gueulant de grands « Ta, ta, ta ! » Comme un gamin ou plutôt comme le débile qu'il devait être. Les autres bidasses sortaient de leurs boîtes en rigolant et s'égaillèrent tout autour, pour aller pisser tranquillement. Un gradé s'approcha, s'adressant à Omar il lui glissa quelques mots rapides puis ils s'écartèrent pour continuer leur conversation hors de portée auditive des personnes présentes. Camille, qui avait pris la précaution de se couvrir d'un grand foulard ne broncha pas. Elle aurait pu facilement passer pour une femme nomade suivant son mari ou son frère, car sa posture recroquevillée dissimulait complètement ses origines. Bibert, vêtu lui aussi à la manière locale, passait pourtant moins inaperçu. Un soldat sembla en avoir conscience et il lui demanda une cigarette, d'un ton légèrement suspicieux. La réponse faite en parfait arabe, juste assortie d'une formule de politesse spécifiquement Berbère sembla calmer les incertitudes de l'homme qui remercia à son tour et tourna les talons. L'officier rameuta ses troupes et en peu de temps, dans un vacarme assourdissant accompagné de fumées d'échappements nauséabonds,

la patrouille reprenait la route. L'incident avait eu au moins un effet positif, leur guide avait oublié sa bouderie et retrouvé le sourire : « Vous avez vu, hein ! C'est un ancien camarade de promotion. L'affaire a été vite réglée. »

Leur progression à présent se faisait au cœur du djebel al Akhdar (La montagne verte), parmi les forêts de pins, de cyprès et d'oliviers sauvages. Ce plateau calcaire donne accès aux vastes étendues du Fezzan, constitués d'ergs sablonneux et de hamadas rocailleuses. Les neuf dixièmes du territoire de la Libye s'étendent ainsi sur une des parties les plus arides du Sahara. Au soir ils étaient en vue de l'oasis de Sabha. Omar leur tient un petit speech de présentation : « Encore une bonne heure de route avant d'arriver. Nous sommes dans une zone tribale, le fief du secrétaire général du Congrès populaire, Abd ar-Razik Sawsa. Il est le numéro deux de la politique libyenne, une sorte de Premier ministre si vous voulez. J'appartiens à la même famille, c'est en grande partie grâce à cela que nous avons pu parvenir jusqu'ici. Nous passerons la nuit chez mes cousins, ils occupent des postes élevés dans le comité populaire de la région. Demain nous essayerons d'organiser une rencontre avec votre…converti. Madame, couvrez-vous la tête de votre foulard. Restons le plus anonyme possible, le coin fourmille d'es-

pions et d'indicateurs chargés d'épurer les anciens amis du *Guide de la révolution*, c'est ainsi qu'il fallait appeler l'ex-chef d'État.
L'accueil, dans une splendide villa d'un style arabe néo-classique le plus pur, se fit à la mode bédouine. Le repas qui fut pris sur des nattes posées au sol rassemblait la plupart des spécialités culinaires de la tradition berbère. On attribua une chambre, à l'ameublement très occidentalisé, au couple d'étrangers. Puis Omar demanda l'autorisation de se retirer. Je dois absolument prendre des dispositions, prétexta-t-il.
Camille était anxieuse, elle disait avoir un mauvais pressentiment et avoua craindre quelque fourberie de dernière minute. « La mariée est trop belle, tu comprends Bibert. Tu vas voir que demain le type sera introuvable, mort ou disparu sans laisser de traces. Et ce guide versatile, de quel bord est-il réellement ? Simple employé opportuniste, espion, policier ? Pour qui s'agite-t-il avec une efficacité trop parfaite pour être honnête ? Crois-moi, nous ne sommes pas au bout de nos surprises !
— Bon, tu ne risques rien à avancer de telles banalités. Que pouvons nous faire, encore une fois nous sommes prisonniers du piège que nous avons nous même construit. Moi je garde confiance, ce qui ne nous empêche pas de rester vigilants, au contraire. Allons tachons de nous reposer, la journée a été longue et demain ne

sera sans doute pas le jour le plus calme de notre vie. Ce lit est une véritable incitation aux ébats horizontaux, deux mètres sur deux au minimum, tu viens vérifier ? »

Les inquiétudes de la journaliste et, par contrecoups celles de son compagnon, ne firent que se renforcer durant toute la matinée du lendemain. Car ce n'est que bien après le repas du midi, en sortant d'une sieste vite qualifiée de « crapuleuse » par Camille, qu'ils virent revenir leur mentor. Celui-ci paraissait soucieux et pas très à l'aise. Se voyant attendu et observé, il lâcha quelques brèves excuses pour son retard mais sans en exposer les raisons. C'était mal connaître la jeune journaliste, elle ne chercha pas une seconde à dissimuler son impatience : « Omar, nous n'avons pas payé, une petite fortune dans le but de nous attacher les services d'un guide pour touristes en mal d'exotisme ! Votre silence est hors de propos, quand pourrons-nous rencontrer notre informateur ?
— Très bien, gardez votre calme s'il vous plaît. Je viens d'apprendre qu'il participe à un exercice, quelque part dans le sud, vers la frontière tchadienne. Leur retour à la base est prévu normalement pour demain ou après-demain. Il vous faudra donc patienter encore un peu. Mais mon silence n'est pas du à cette contrariété relativement bénigne. Je viens d'être prévenu

qu'un attenta dirigé, contre vos personnes, est en cours de préparation. J'ai hésité à vous le dire, mais après tout, hein ! Puisque vous paraissez tellement désireux de m'entendre. À vous maintenant de prendre vos dispositions pour échapper à ce piège.
Stupéfait le couple regarde le guide, espérant un clin d'œil ou une manifestation du même genre, indiquant qu'il ne fait que plaisanter. Mais ils le comprennent tout de suite, l'information n'est pas à prendre à la légère. Bibert le premier réagit.
— Enfin, Omar, d'où tenez-vous cette ahurissante nouvelle ? Bon ! Admettons que vous teniez à garder le secret sur vos sources, avez-vous au moins une idée de ce que nous pouvons, non, de ce que nous devons faire, pour empêcher cela ?
— À part une fuite rapide, je ne vois pas tellement d'autres alternatives. Celle qui consisterait à vous cacher ici, serait suicidaire ! Aucune précaution ne parviendrait à empêcher vos poursuivants de mettre, tôt ou tard, leurs funestes projets à exécution. Avez-vous une autre idée sur les dispositions à prendre ?
Quelques secondes de réflexion suffisent au couple pour convenir que, dans l'immédiat, ils s'en remettent entièrement à la sagacité de leur guide et ange gardien. Celui-ci reprend le fil de ses pensées.

— Prenez vite vos affaires et enfonçons-nous immédiatement dans le désert. Vous vous dissimulerez dans un endroit retiré et je viendrai de temps à autre, vous porter ravitaillement et informations sur l'évolution de la situation. Dès le retour de Youssouf nous tenterons d'intercepter votre cible, pour ensuite rejoindre Tripoli. À la grâce de Dieu ! »

Lorsque Omar fut à nouveau ressorti pour vérifier s'il n'y avait pas de danger et préparer le véhicule en vue de leur fuite, Bibert profita de leur solitude pour s'entretenir avec son amie : « Tu te rends bien compte que nous serons entièrement à la merci de cet homme ! Qu'il nous trahisse ou nous abandonne dans le bled et nous seront condamnés sans appel. C'est lui qui affirme l'existence de ce complot et c'est lui qui propose 'sa' solution. Franchement, je trouve cela vraiment trop risqué. Essayons de trouver une autre échappatoire, non ? Tu n'es pas de mon avis ?
— Écoute Bibert, c'est toi qui disais garder confiance. J'y ai réfléchi, s'il avait dû nous trahir, je crois qu'il aurait pu le faire depuis longtemps. Ne serais-ce que lors de notre rencontre avec la patrouille blindée. Quoi de plus facile alors que de nous capturer ou de nous éliminer physiquement dans ce coin perdu ? Qui aurait été rechercher nos cadavres. Il n'aurait pas fallu

beaucoup de temps avant que les charognards se soient efficacement occupés du nettoyage ? En revanche, j'ai dans l'idée de ne pas rester tel des lapins pris au terrier. Tant que nous n'aurons pas appris l'endroit où le sceptre est caché, je ne serai pas satisfaite.
— En somme, tu t'inquiètes pour le sort de ce machin, pas pour le nôtre ! Eh bien soit, comme toi je préfère l'action à l'attente. Il ne nous reste qu'à convaincre Omar du bien fondé de notre décision, le voici qui revient justement.

Le départ devait avoir lieu tard dans la nuit, ils eurent donc tout loisir d'expliquer leur intention et d'emporter l'accord de leur commensal. Par chance, il n'existait qu'une seule piste partant vers le sud-est et les quelque mille kilomètres de frontière avec le Tchad, cette unique piste rejoignait l'oasis de Koufra. La manœuvre s'étant déroulée à El Djouf, ils devaient nécessairement se rencontrer quelque part en chemin. Sauf, fit remarquer Omar, sauf si la troupe effectuait une progression sans tenir compte des axes de circulation, à travers les étendues désertiques. Le marin, en homme habitué aux aléas ainsi qu'aux décisions prises dans l'urgence, fit valoir ses arguments.
— Nous ne pouvons tout prévoir, il subsistera toujours une part de risque que nous devons accepter. Fixons-nous un délai, passé celui-ci, en

cas d'échec de notre tentative nous tenterons de revenir ici et de concocter une nouvelle stratégie. »

Le sort en était jeté, ils passèrent les heures précédant le départ à somnoler. L'aube les trouva engagés de plus de deux cents kilomètres, c'est grâce aux premières clartés qu'ils purent apercevoir des traces de véhicule qui coupaient la piste presque à angle droit devant eux. L'exceptionnelle absence de vent avait permis de distinguer les empreintes et les sillons laissés dans les amas de sable qui bordaient les deux côtés. Il apparaissait clairement qu'un seul engin, équipé de pneus, était passé à cet endroit. En tout cas, s'il y en avait d'autres leurs traces devaient se trouver plus bas sur le parcours. Omar posa la question le premier.
« Que faire, suivre ces traces, au risque de ne pouvoir les rejoindre avant la base ? Tenir ces faibles indices pour négligeables et persévérer conformément au plan initial ? »

Les deux options comportaient naturellement leur lot d'incertitudes. Mais Bibert fit valoir qu'ils pourraient toujours revenir à ce point dans l'éventualité ou leur poursuite n'aboutirait pas. Comme ils n'avaient pas de temps à perdre en suppositions ergoteuses, ils se rangèrent tous à son avis. Opérant un virage à quatre-vingt-dix

degrés, la voiture fonça derrière les faibles traces. Elles n'étaient visibles que de loin en loin, au hasard du franchissement d'une zone de sable mou. Le chauffeur cherchait à aller le plus vite possible. Que le terrible ghibli se remette à souffler et il effacerait toutes les traces de passages. Devant bien sûr, mais aussi derrière, avec la conséquence prévisible que, ne pouvant retrouver leur itinéraire de l'aller, ils se trouveraient irrémédiablement perdus. La vitesse interdisait les conversations, la voiture bondissait sur les bosses, rebondissait dans les trous. Les chocs et secousses étaient si forts que les passagers avaient besoin de leurs deux mains pour se tenir. Chacun à bord cherchait à se souvenir du moment où le vent, qui avait soufflé toute la nuit, s'était interrompu. Étais-ce au moment du lever du jour ? Plus tard quand ils avaient fait cette brève halte pour boire un café et se dégourdir les jambes ? La détermination de l'heure, même approximative où ce maudit vent avait cessé de balayer le sable permettrait de connaître l'importance de leur retard. Partant, de savoir s'ils avaient des chances de rattraper le camion, avant de perdre sa trace. Leurs cogitations n'étaient pas faciles, entrecoupées de cabrioles tellement violentes qu'ils auraient à chaque fois jurés que la voiture allait se disloquer, et leurs os s'éparpiller sur le sable. Ils n'avaient donc encore aucune certitude, au mo-

ment de l'explosion. La dune devant eux sembla entrer en éruption, une grosse gerbe de fumée, un geyser de sable obscurcit le par brise. Omar, complètement surpris, donna un brusque coup de volant en freinant. Inévitablement, déstabilisée la Toyota failli basculer sur le flanc. Retombant sur ses roues, elle demeura bloquée, enlisée dans le sable mou, moteur calé. Ils étaient tombés dans une embuscade. Des hommes en tenues camouflées sortaient de tous les creux, de derrière toutes les touffes d'alfa, autour d'eux. Armes pointées et prêtes à tirer, ils les mettaient en joue. Bibert en tentant de s'extraire constata que sa portière était bloquée par un amoncellement de sable. Poussant de toutes ses forces, il lâcha une bordée de jurons bien sentis. Parmi les commandos une exclamation fusa : « Ça alors, un Français ! Mais qu'est ce que vous foutez ici ? »

Omar, étant parvenu à sortir le premier, répondit en déclinant rapidement son identité et précisant qu'il accompagnait deux touristes. Ayant compris qu'un guerrier du désert parlant parfaitement la langue de ses clients, ne pouvait être autre que Youssouf ag Amansar, il continua de s'adresser à lui en français.
« Si vous êtes bien celui que nous recherchons, veuillez nous écouter. Les deux personnes qui m'accompagnent ont beaucoup à vous dire. »

Le chef des combattants, que rien ne distinguait de ses hommes, vêtus comme eux du treillis couleur sable et la tête enturbannée d'un chèche ne laissant apparaître que les yeux, donna un ordre bref. Aussitôt les armes s'abaissèrent et les soldats se regroupèrent pour attendre, en fumant et discutant, la suite des événements. Le marin achevait de débloquer la porte arrière pour permettre à Camille de sortir du véhicule. Une fois rassemblés, ils s'avancèrent vers le mercenaire pour le saluer. Celui-ci accepta le salut mais sans le rendre. Se tournant vers ses hommes il donna l'ordre de désensabler la Toyota. Lorsqu'elle fut à nouveau en état de reprendre la route, il invita Omar à suivre leur véhicule, un camion dissimulé sous un filet dans un bosquet d'épineux. La colonne progressa jusqu'à l'aplomb de hautes roches rouges, le convoi à peine arrêté les deux véhicules furent dissimulés par des filets, recouverts de branches d'acacia. Des hommes s'activèrent à faire chauffer de l'eau sur des tablettes de pétrole solidifié, qui possède l'avantage de brûler sans fumées. Quand le thé fut prêt, Youssouf rejoignit le trio, assit un peu à l'écart. C'est Bibert qui se chargea de résumer les tenants et aboutissants de toutes leurs péripéties. Il termina par cette matinée extra ordinaire, cette rencontre improbable au beau milieu de l'immense Sahara. Camille, en l'écoutant songeait que la scène avait

quelque chose d'irréel, un couple mal assorti, buvant du thé vert avec le chef d'apprentis terroristes. Des futurs martyrs de la fois, qui demain se feraient sauter au milieu d'enfants de femmes et d'innocents. Tueurs impitoyables, au nom d'une religion, d'une volonté forcenée d'imposer, fusse au prix de leur vie, leur doctrine fanatique à ceux qui n'en veulent pas. Elle se secoua pour mettre un terme à ces constatations désabusées. Le but de la rencontre restait avant tout le désir de savoir ce qu'il était advenu du cadeau fait par une reine, morte depuis plus de trois mille cinq cents ans. Youssouf ne tenta pas de fournir d'explication à ses choix passés et à sa situation actuelle. Il écouta attentivement, en prenant le temps de terminer sa seconde tasse de thé, invitant les autres à en faire autant. Tout en s'affairant à préparer la troisième, il entreprit de relater les événements survenus lors de cette, déjà lointaine, époque : « J'avais été embarqué à bord d'une voiture, type Toyota Hilux, qui transportait un de leurs hommes, blessé gravement dans une échauffourée avec des gardes frontière. Probablement lors de leur repli, en passant du Burkina-Faso au Mali. Ce véhicule fortement ralenti par nécessité médicale, avait pris beaucoup de retard sur les deux autres. Hors, en arrivant à l'oasis de Sebha qui constituait le but de notre voyage, un seul Hilux nous attendait, l'autre semblait avoir disparu. Je

parle, bien sûr, très bien l'arabe qui est ma langue maternelle. Mais les soldats s'exprimaient en utilisant des expressions et des tournures de phrases en dialecte berbère de la région, ce qui rendait leurs conversations quasiment hermétiques. J'avais vaguement compris, malgré tout, que le 4 × 4 qui convoyait le butin avait dû continuer sa route jusqu'à Ghadamès, c'est une base aérienne et il était question d'un hélicoptère qui les attendait. Par la suite les deux équipages ont disparu totalement, impossible de savoir ce qu'ils étaient devenus et je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer un seul d'entre eux. Il faut dire que l'on m'a d'abord incarcéré, deux ans. Libéré pour bonne conduite, j'ai ensuite reçu une formation spéciale, très longue et très dure. J'ai compris, par la suite, que le but recherché était de se servir de ma culture occidentale. De mes habitudes et connaissances du mode de vie des Français particulièrement, pour instruire les jeunes moudjahiddines. Il fallait leur éviter de se faire tout de suite repérer, par des fautes de comportement trop flagrantes. Je dois dire que je m'y suis appliqué et ma hiérarchie a été satisfaite. Ce qui ma valu d'être nommé capitaine. J'étais caserné à El Sidra dans la plaine de Jifarah, une région agréable de tripolitaine. Tout allait bien, mais depuis la disparition de Kadhafi, les choses ont changé, j'ai été envoyé d'urgence dans ce bled

pourrit par la nouvelle hiérarchie. Sans me fournir aucune explication, on ma nommé instructeur-libérateur ! Tu parles, ma nouvelle tache consiste à prendre en charge des groupes de jeunes volontaires… De jeunes crétins en fait, totalement dépourvus de toute instruction. Je les balade dans le désert pour essayer de les endurcir un peu et de leur inculquer les rudiments du maniement des armes. Vous avez-vu le résultat, ils visaient la voiture et ils ont frappé le sol dix mètres devant. De vrais débutants… Mais, bon, heureusement pour vous, hein ! Que comptez-vous faire, maintenant que vous connaissez le sort malheureux de votre, heu ! Sceptre de Salomon ?
— Connaître le sort, c'est peut-être beaucoup dire ! D'après ce que vous venez de nous dire il aurait à nouveau disparu, quelque part dans le ciel Libyen. Nous allons être contraints de repartir sur Tripoli pour tenter d'obtenir des informations en passant par la voie diplomatique.
La jeune journaliste vient, non sans amertume, de résumer la situation. Omar, quant à lui à d'autres préoccupations, plus immédiates.
— Capitaine, avez-vous des moyens de liaison radio avec votre hiérarchie ? Avez-vous signalé notre interception ?
— J'ai bien sûr un poste émetteur-récepteur, mais nous ne l'utilisons qu'aux heures de vacations. La prochaine est prévue dans… quarante-

cinq minutes. Mais pourquoi ces questions ? Vous souhaitez que je contacte la base de Sebha ?
— Non, surtout pas ! Mais vous n'allez pas tarder à comprendre, regardez !

Dans le ciel venant du nord, face à Omar, trois petits points grossissaient à toute vitesse tandis qu'un bruit strident de réacteurs, commençait à devenir clairement perceptible. Incrédule tout le monde fixait les apparitions, le capitaine fut le premier à réagir.
— Des chasseurs, que diable font-ils ici ? Ce n'est pourtant pas une… »
Le tonnerre des avions passant en rase-mottes, couvrit sa voix, emportant le reste de sa phrase. En quelques secondes les Mig, de fabrication Soviétique, avaient disparus et le ciel était redevenu vide. Ceux qui avaient plongés au sol se relevaient en époussetant le sable de leur tenue. Omar était resté debout, il reprit la conversation.
— On aurait pu croire avoir rêvé, si ce n'était que le rêve risque fort de tourner au cauchemar. Ces avions nous cherchent ! Et je ne crois pas me tromper en affirmant que, s'ils nous trouvent nous ne tarderons pas à leur servir de cible. Vous venez d'avoir la preuve que quelqu'un est acharné à supprimer toutes traces et tous témoins de cette affaire.

— Oh ! Comme vous y allez, rien ne prouve qu'ils en aient après nous. Ce n'est qu'une supposition !

Au même instant, le troufion chargé de la radio arrivait en courant criant à son chef que le quartier général réclamait leur localisation.
— Ils insistent capitaine, vous devez les contacter pour donner notre position. Que dois-je répondre ?
— Rien, attendez mes instructions et coupez le contact ! Nous sommes momentanément en panne de radio, compris !
Le futur Martyr n'insista pas et, discipliné, courut se replacer à son poste dans le véhicule. Cet appel, par son caractère inusité et surtout par sa coïncidence avec le passage des avions de combat, acheva de convaincre Youssouf de la réalité d'une menace. Les explications préalablement fournies par Omar trouvaient là une confirmation qu'il ne pouvait négliger. Camille proposa de faire le point, elle demanda à Bibert de donner son avis de façon à ce que chacun puisse intervenir s'il le jugeait opportun.
— Il est manifeste qu'une autorité très haut placée dans l'organigramme des dirigeants du pays, cherche à nous éliminer. Du moins pour ce qui nous concerne, Camille et moi. C'est ce qu'il ressort de l'information qu'Omar nous a communiqué hier soir. Mais ce que les Mig re-

cherchent c'est Youssouf et son groupe. Car après tout nous ne sommes pas sensés être avec eux.

Le chef du commando l'interrompt, sans précautions oratoires.
— Il y a une autre explication, c'est bien vous qu'ils recherchent. Mais uniquement vous ! Peut-être que votre départ sur la route du sud est déjà connu, et ils veulent me contacter pour que je participe aux recherches. Car, enfin, pour quelle raison s'en prendraient-ils à moi et aujourd'hui ? Alors que durant toutes ces années personne ne m'a menacé !
Omar hoche la tête, il paraît avoir déjà envisagé cette hypothèse.
— Il n'y a qu'un moyen pour nous en assurer. Prenons du carburant, des vivres et le plus possible de matériel. Plaçons tout cela dans la Toyota que nous dissimuleront à l'écart, puis vous appelez votre P.C. et vous demandez des instructions. Bien entendu vous ne nous avez pas encore aperçus ! Qu'en dites-vous ? Êtes-vous d'accord pour tenter l'expérience ? »

L'officier n'eut pas une hésitation, il se précipita vers la radio pour entrer en liaison. Immédiatement la question lui fut posée « Avez-vous, au cours de votre progression, rencontré un véhicule ? »

La réponse, négative, entraîna un silence de quelques secondes. L'opérateur devait rendre compte à une autorité placée à ses cotés, où sur une autre liaison, téléphonique peut-être. Rapidement on lui demanda de donner sa position précise puis d'attendre sans bouger, de nouvelles instructions.
Les trois civils et le capitaine se tenaient dans un creux de dune. L'instructeur observait aux jumelles ses hommes, répartis dans l'ombre du camion qui avait été placé intentionnellement à découvert, sans son camouflage. Depuis une bonne demi-heure rien ne bougeait et le militaire jetait de plus en plus fréquemment des regards appuyés sur sa montre. Soudain, ils perçurent simultanément la lueur des explosions et le sifflement aigu des réacteurs. Les bruits assourdissant des impacts de roquettes leurs parvinrent juste après la brève apparition des jets. Un énorme cratère de sable apparaissait à l'endroit où se tenaient auparavant véhicule et soldats. Les bombes avaient tout pulvérisé. Le camion n'était plus qu'une carcasse noircie de ferrailles tordues, des fragments de corps jonchaient le sable dans un rayon de plusieurs dizaines de mètres. Assourdi par l'onde de choc, titubants sous le coup de l'émotion, le groupe de survivant se regardait avec effarement.
« Vous voici édifié, capitaine. S'il vous restait un doute, celui doit avoir disparu en même temps

que votre unité et sa logistique. Loin de moi l'idée de mettre le doigt où ça fait mal, mais avouez que nous avons été bien inspirés de prendre nos précautions. »

Tout en parlant Omar scrutait l'horizon, un retour des avions pour vérifier la réussite de leur mission par exemple, n'étant pas à exclure. Il fallait vite quitter les lieux du carnage pour mettre le plus de distance possible entre eux et les troupes qui dans quelques heures allaient grenouiller, lancées préalablement à la poursuite des deux français et de leur guide, elles avaient certainement reçu des instructions pour venir vérifier la réussite de la mission aérienne. Heureusement l'officier était équipé de cartes et d'un GPS qui leur permettaient de se situer et d'éviter de croiser la piste et les points d'eau. A la tombée de la nuit ils s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos et avaler des aliments énergétiques. À plusieurs reprises ils entendirent, mais sans les voir, des jets sillonner le ciel bleu de cobalt du Sahara. Avant de repartir ils convinrent des dispositions à prendre. Impossible de retourner à la base de Sebha, les frontières Tchadiennes et Nigériennes allaient faire l'objet de toutes les surveillances. Tenter de passer en Algérie à l'ouest ou en Égypte à l'est, était du domaine du possible. Mais leur autonomie en carburant et probablement en vivres et

eau serait-elle suffisante pour affronter les longues portions de désert que cela impliquait. Restait le pari de gagner la côte, par le port de Syrte où le bateau d'Yvon pourrait les rejoindre. Une très longue distance, surtout en restant hors de la piste et en roulant de nuit pour échapper aux recherches aériennes. Ils convinrent de se relayer au volant, Youssouf prendrait le premier quart. Bibert en profita pour poser à Omar une question qui le tracassait depuis quelque temps déjà : « Je crois que vous nous devez quelques éclaircissements sur votre rôle exact dans cette affaire. Pour un simple guide motivé par les soucis financiers du mariage de sa fille, vous prenez beaucoup de risques. Pourquoi ne pas tout simplement vous désolidariser et rejoindre l'oasis puis Tripoli ? Vous ne nous avez pas trahi et c'est tout à votre honneur. Mais je trouve que vous poussez la conscience professionnelle un peu loin. Auriez-vous d'autre raisons de rester attaché à nos personnes ? Et qui peuvent bien être vos mystérieux informateurs. Ceux qui vous permettent de connaître, avant tout le monde, les intentions des forces décidées à notre perte. Il me semble que le temps n'est plus aux mystères. Nous nous trouvons dans une position qui impose une confiance absolue les uns envers les autres, il y va de notre survie. Acceptez-vous de répondre à

ces questions, en présence du capitaine Youssouf ?
— Évidemment, je m'apprêtais à le faire en temps opportun. Puisque vous semblez croire ce moment venu, voici ce que je suis en mesure de vous dévoiler. Je ne suis ni espion ni contre-espion, je n'appartiens pas non plus à une police, secrète ou régulière. En fait je suis au service d'une force qui exerce, disons…un contre-pouvoir, financé par des fonds occultes. Vous n'avez pas besoin d'en savoir d'avantage sur ce sujet. Pour vous aider à mieux comprendre ma position, permettez-moi de vous infliger une brève mise au point. Lors de son arrivée au pouvoir en 1969, le colonel Kadhafi avait tenté à plusieurs reprises d'unir la Libye avec d'autres pays arabes ou africains. Déjà en 1972, avec la création de l'Union des Républiques arabes, regroupant l'Égypte, la Syrie et la Libye, dissoute en en 1977. Puis en 1974, avec la fusion entre la Tunisie et la Libye, restée sans lendemain. Encore, en 1981, la fusion entre le Tchad et la Libye était restée sans suite. Il y en eu d'autres, en 1984 l'union entre l'Algérie et la Libye, le Maroc et la Libye, dissoutes toutes deux en 1986. Comme vous le constatez, tous ces projets ont avortés. Or ils n'avaient pas uniquement un but de prestige politique à jouer. Ils s'inscrivaient dans un plan à long terme. Mon pays puise allègrement dans les nappes souterraines fossiles, y

compris dans celles qui se trouvent à certaines de ses frontières, démunissant par contrecoup les réserves d'eau des États concernés, Algérie, Niger, Tchad et Égypte. Deux problèmes majeurs se posent alors, pour commencer, un risque important d'abaissement du niveau de fleuves comme le Fezzan et surtout le Nil, ce qui mettrait en grande difficulté ces pays dont la population vit par ces fleuves. Mais, plus préoccupant encore, du fait des pompages excessifs leurs nappes aquifères pourraient se tarir, les privant ainsi irrémédiablement de toutes ressources en eau. Actuellement, par le fait qu'ils n'ont pas pour objectif la gestion de l'eau et qu'ils n'ont de toute façon pas les moyens de s'en préoccuper, aucun voisin de la Libye n'a encore réagit. Mais un jour proche ils prendront conscience que l'eau chez eux comme au niveau planétaire, ne se renouvellera pas indéfiniment. Que l'exploitation de la ressource doit être parfaitement contrôlée, sous peine de graves pénuries. Quand ce jour arrivera, la Libye aura des comptes à rendre, alors elle tente de prendre les devants. C'était le but caché de ces tentatives d'unions et de fusions, nous les avons toutes fait capoter. Mais un homme continue de rêver d'une coalition d'où naîtrait un super-État. Il fait plus que de rêver, d'ailleurs, il agit. Nous en subissons, actuellement, les conséquences. Ce sceptre, objet de vos tribulations, est entre les

mains de cet homme. Il n'attend que le moment propice pour se révéler au grand jour. À ce moment il utilisera ce symbole sacré comme le moyen de légitimer son entreprise. Une sorte de preuve d'un soutien divin et historique, un symbole mythique. »

Les révélations de leur guide sont tellement énormes que nul ne bronche. Tous attendent, anxieux d'en apprendre d'avantage sur les dessous de cette faramineuse intention. Bibert ne peut pourtant se retenir de poser une question qui lui brûle les lèvres.
« Vous savez donc où se trouve caché le sceptre !
— Oui…Et non ! En réalité, après que le capitaine Youssouf ait été capturé, en arrivant à Sebha il affirme n'avoir pas revu les deux voitures qui les précédaient. L'une aurait continué sa route pour rejoindre une base aérienne, l'autre aurait été attaquée en route par des rebelles touaregs. Tout ceci est exact, à la différence près, que le sceptre se trouvait en réalité dans le véhicule détruit et non dans celui qui a continué sa route. Laquelle route ne conduisait pas à une base aérienne, mais à la mort. Ils ont purement et simplement été éliminés. Tout comme les occupants du véhicule capturé par les bandits ! Ce sont eux, ces nomades en rébellion qui détiennent l'objet tant convoité. Non

pour eux-mêmes, ils ne sauraient qu'en faire, mais pour le compte du grand manipulateur. Celui-ci pensait ainsi avoir trouvé la cache idéale. Or la récente agitation créée par les médias a contribué à perturber le plan initial. Jusqu'à présent nous nous contentions d'observer, sans réagir. L'arrivée de…Deux fouineurs nous a d'abord incités, puis très vite, contraints de changer notre stratégie. Pardonnez le terme employé, mais il convient bien à décrire l'état d'esprit qui était le nôtre en vous voyant débarquer sur notre sol. Une journaliste, rien que ça, accompagnée pour faire bonne mesure, d'un monsieur au passé de baroudeur plutôt éloquent. Nous avons pris nos renseignements dès que vous avez déposés vos demandes de visas Parlement Européen. Enfin, bon ! Maintenant nous sommes embarqués dans la même galère, je ne peu plus faire marche arrière. Vous avez appuyé sur le détonateur, la seule vrai question c'est de savoir quand l'explosion se produira ! À présent vous en savez -presque- autant que moi. Faites-moi confiance, je vous ai révélé tout ce qu'il vous est utile de connaître. Les autres aspects, disons plus…politiques, ne vous apporteraient rien, excepté la perspective d'ennuis encore plus énormes que ceux que vous avez déjà sur le dos. Vous acceptez d'en rester là ?
— Avons-nous vraiment le choix ? Pour ma part, simple 'baroudeur', je saurai m'en contenter.

Camille en revanche, risque d'avoir plus de mal à avaler la pilule. Je me trompe, ma belle ?
— Inutile d'en parler ici, je garde toutes mes réserves sur ce sujet et nous y reviendront en temps utile. Pour nous les choses sont simples, pour vous mon cher Omar, un peu moins. Mais le capitaine Youssouf n'a pas les mêmes obligations, il n'est pas tenu de jouer les démineurs, lui ! Qu'en pense-t-il ?
— Comme vous, je n'ai plus le choix. Une réapparition me vaudrait un aller simple pour les vierges du paradis d'Allah. Et puis, nous n'avons qu'un véhicule, allons-nous le tirer au sort ? En fait ma seule chance de sauver ma peau consiste à rester à vos côtés jusqu'en un lieu où je pourrai me refaire une nouvelle vie. De toute façon je commençais à être fatigué de la vie militaire. Les Émirats Arabes offrent de fantastiques débouchés pour les musulmans 'évolués'. Les pétrodollars y coulent au même rythme que cette saloperie si justement appelée Or noir. J'essaierai d'aller tirer mon épingle du jeu dans cet Eldorado du monde moderne. Alors, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je vous imposerai encore ma présence quelques jours. Ensuite… Chacun suivra sa destiné. Inch Allah ! Mekthoub ! »

Personne n'ayant d'avis contraire à formuler, les trois hommes et la jeune femme s'abîmèrent

dans la contemplation du paysage. La succession vaguement déprimante des dunes s'avérant favoriser le repli sur soi ainsi que la méditation transcendante.
Le jour n'allait plus tarder, ils allaient s'arrêter pour prendre une heure de sommeil avant de repartir pour endurer la fournaise du désert, avec la hantise des raids d'avions de reconnaissance ou des patrouilles héliportées.

* Les traîtres, (suite 2.)

La balle, tirée à bout touchant dans la nuque, mit une fin définitive aux supplications de l'homme à genoux. Par réflexe celui qui était légèrement sur le côté, presque en face, fit un brusque écart pour parer d'éventuelles projections de cervelle ou de sang.
En réalité rien de spectaculaire ne résulta du tir, juste quelques particules de chair projetées sur le sol, le supplicié avait la tête inclinée.
« Alors ! Les deux fouille-merde vous ont encore échappés. L'exécution de cet imbécile ne vous sauvera pas de vos propres responsabilités. Quelqu'un a trahis c'est à présent une certitude absolue. Je veux savoir qui et savoir en même temps qu'il n'existe plus ! C'est clair, par le Prophète ! J'ai dû prendre des risques, m'impliquer en personne pour mobiliser l'aviation et ordonner la destruction de cette patrouille d'illuminés en stage de formation. C'est non seulement contraire à notre ligne de conduite, mais surtout cela peut se révéler lourd de conséquences extrêmement fâcheuses. Je risque d'être appelé à rendre des comptes, aussi un tel fait ne dois absolument plus se reproduire. Vous avez vos unités 'Spéciales', servez-vous-en ! Qu'elles sont

vos intentions pour régler le problème une fois pour toutes ?
— Un groupe de combat utilisera l'hélicoptère de la garde civile, en mission d'inspection sur la frontière pour se faire déposer avec une logistique légère. Ils gagneront l'objectif et feront disparaître la cause de votre préoccupation.
— Bien, je vous le souhaite, Inch Allah ! Ne perdez pas de vue que le plus difficile reste à venir. Je dois absolument me montrer irréprochable pour réussir notre dessein, avec l'aide de Dieu ! »

6

Dans la Toyota, les fuyards sont en proie à une vive agitation. Les confessions d'Omar ont eu pour résultat de faire éclater le consensus qui avait été adopté. L'ex-capitaine et le guide en tiennent pour le maintien pur et simple du plan initialement prévu. Sa simplicité est pour eux un facteur de réussite. Ils affirment avoir trop besoin de tous les éléments favorables pour négliger celui-là. Camille et Bibert estiment pour leur part, que, puisqu'ils sont déjà très engagés dans le sud, il serait stupide de regagner le bord de mer pour ensuite avoir à refaire le trajet. Leur intention est de foncer en profitant de leur légère avance. S'ils parviennent à atteindre la zone du Sahara où se trouvent habituellement les touaregs, une fois sur place ils tenteront de mettre la main sur le sceptre. Qu'ils y parviennent ou pas, il leur sera toujours possible de s'extraire par le Mali ou le Niger. Fort heureusement, sa majesté le hasard se manifesta pour leur éviter un dilemme trop prolongé. Par l'appareil radio émetteur-récepteur, opportunément transféré à bord, ils réussissent à capter un message destiné aux unités qui font route avec l'intention de monter une vaste opération de bouclage des escarpements du djebel Nafusah. Le but réel n'en est pas divulgué, il n'est ques-

tion que de manœuvres, tout juste qualifiées de Spéciales. Cependant les fugitifs ne se font aucun doute sur sa signification réelle. Cette information leur interdit toutes possibilités de tenter un passage vers la côte. Les hauts reliefs montagneux les obligeraient à utiliser des points de franchissement incontournables et partant étroitement surveillés. C'est donc unanimement qu'ils décident de mettre le cap sur la frontière Algérienne. Les neuf cent quatre-vingts kilomètres de cette ligne théorique ne peuvent êtres surveillés en permanence. Ils franchiront très au sud, dans la région de Oubari, à proximité d'une autre frontière, celle du Niger. L'insécurité créée par la sédition des tribus Touareg y a instaurée un État de non-droit, propice à la réussite de leur projet. Un avantage, oui ! Mais seulement jusqu'à un certain point. Car parvenus dans ce no mens land, c'est eux qui vont devenir la proie des insurgés.

L'aube du second matin d'une pénible traversée, les trouve pelotonnés dans des sacs de couchage, qui se révèlent bien insuffisants pour les préserver du froid vif de la nuit saharienne. L'aube n'est pas seule à les trouver endormis, trois hommes ont investi la Toyota, cinq autres enturbannés les contemplent narquoisement. Les armes pointées, ils rigolent tout en leurs assénant des coups de pied pour les inciter à

émerger plus rapidement. Ces joyeux lurons interrompent net leur divertissement lorsqu'ils découvrent, stupéfaits la présence d'une femme parmi leurs prisonniers. Passé le premier moment de surprise, ils se ressaisissent et se tournent alors vers Omar. Le guide Libyen, pour son malheur, se trouve placé directement sous les regards de celui qui semble diriger les rebelles. Mal remis d'un trop bref sommeil, ils ont roulés de nuit et ne se sont arrêté pour dormir qu'une heure avant le lever du jour, le petit homme perd ses moyens. Il fait des efforts, visibles, pour fournir une explication cohérente à leur présence au milieu de nulle part. Tout ce qui lui vient à l'esprit c'est d'avouer qu'ils sont en fuite, poursuivis par l'armée et la police de son pays. Cet aveu ne devrait pas leur causer de tors, en fonction de l'adage qui veut que les ennemis de mes ennemis, sont mes amis ! Cependant, contrairement aux autres États-Nations qui incluent des portions du territoire ancestral des touaregs, la Libye ne les pourchasses pas, tout au contraire elle sert de terre d'asile, de base d'entraînement et surtout permets l'approvisionnement en armes et munitions pour les insurgés. De ce fait ceux-ci ne la considèrent peut-être pas parmi leurs ennemis. Fort heureusement, les hors la loi du monde entier ne peuvent se départir d'une aversion prononcée envers les forces de l'ordre, qu'elles soient,

contre ou avec eux. Effectivement, les assaillants se départissent de leur attitude menaçante et d'une manière détendue, proposent une trêve pour prendre le thé.
Dans cette région ce genre d'invitation ne se limite pas à la simple absorption d'un breuvage désaltérant. Le cérémonial du thé est une manière d'offrir l'hospitalité, doublée d'un prétexte pour entamer des échanges d'informations avec le ou les visiteurs de passage, comme avec ses voisins, amis ou famille. Il est tout à fait impoli de refuser un thé, comme de ne pas boire les trois tasses rituelles. Les mêmes feuilles de thé vert sont utilisées pour confectionner trois services successifs. Selon l'adage Sahraoui, « Le premier est amer comme la vie, le second fort comme l'amour et le dernier doux comme la mort. », ils se brûlent donc poliment le palais en sirotant le premier thé, la technique ainsi que la coutume veulent que l'aspiration du liquide soit très bruyante. C'est agréable à condition de savoir doser. Dans l'attente de la seconde tasse, Omar le seul à parler correctement le Tamashek, s'entretient avec les nomades. Youssouf lui, juge qu'il est de son devoir de rafraîchir la mémoire de Camille sur l'identité réelle de leurs nouvelles connaissances. Son petit discours de mise au point, se justifie partie pour éviter à la jeune femme des erreurs de bienséance et partie la plus importante indéniablement, pour faire

étalage de ses connaissances sur le sujet. Mine de rien Bibert laisse traîner une oreille attentive, le sujet est de pleine actualité et il estime, à juste titre, que l'on n'est jamais trop informé. L'ex-capitaine commence ses explications documentées : « Popularisée surtout par le folklore colonial qui contribua grandement à propager le mythe des 'Hommes bleus', leur appellation de touaregs est erronée ! La dénomination d'origine *Aw-Targa* signifie « fils de Targa », en berbère atargi. Les Français ont utilisé et propagés le mot touareg comme pluriel de Targui, (féminin Targuia, pluriel Twareg). Cette distinction fut progressivement abandonnée pour accorder, de plus en plus et à tort, grammaticalement comme en français, un Touareg, une femme touarègue, etc. Eux se désignent par Imajaghan que l'on peut traduire par « noble et libre ». Ou par Kel Tamashek qui signifie « Ceux qui parlent Tamashek ». Cette nation possède sa langue, le Tamajaq, aussi écrit Tamashek, ainsi que leur propre alphabet, le tifinagh. Divisés en plusieurs confédérations, souvent appelées 'familles' ou, plus péjorativement tribus, un million et demi de Touaregs vivent répartis sur cinq pays. Pour eux cet éclatement représente littéralement des « Barrières pour un peuple sans frontières ». À l'intérieur de leur territoire, les Kel Tamashek se sont longtemps joués des limites imposées par les colonisateurs, puis par les États devenus

souverains. Ceux-ci ont pourtant réussi à leur imposer les normes de la douane et, surtout, des passeports. Ce qui se fit avec difficulté, car pour la photo d'identité ils devaient enlever leur chèche. Pour eux, faire cela, en public, équivalait à déshabiller une femme musulmane sur la place du marché. Jusqu'aux années 1900, le monde Tamashek était organisé en confédérations, ayant chacune son propre Aménokal. Ce chef traditionnel était élu par les sages, pour les actions guerrières uniquement. Pour la vie ordinaire, chaque père de famille était son propre chef. Cette particularité n'était pas du goût des conquérants européens qui demandaient toujours à parler au chef quand ils arrivaient dans un campement. Principalement pour lui faire porter le poids de la répression en cas d'inconduite du groupe. Les nomades, roublards, invariablement désignaient l'idiot de la tribu… Les discours de pacification perdaient en efficacité ce qu'ils gagnaient en drôlerie. La société Tamashek est très hiérarchisée. On trouve à l'image du Moyen Âge Européen, les nobles, les vassaux, les religieux, les artisans, les affranchis et les esclaves ou serfs. Bien qu'islamisés, ils sont restés monogames, et pratiquent l'Amour courtois. L'homme fait sa cour avec lyrisme, poèmes, chants, etc. Mais c'est la belle qui marque son intérêt, par une bague qu'elle offre au prétendant. Celui-ci, par la façon dont il l'ex-

hibera, dévoilera ses intentions profondes. S'il l'oublie, le flirt sera sans suites. S'il la porte en compagnie d'autres bagues, passée dans un lacet autour de son cou, le galant a d'autres propositions et doit encore réfléchir. Mais s'il la porte seule et au doigt, alors l'acceptation est réciproque et ils peuvent se considérer comme fiancés. Le futur marié doit apporter à la famille de son épouse une dot, composée de bétail. Celle-ci fourni en contrepartie une tente avec son ameublement. C'est la mariée qui en gardera la propriété en cas de divorce, laissant son ex-mari dormir à la belle étoile. Les mariés appartiennent presque toujours à la même caste. Les nobles, appelé Imajaghan en Tamashek, encore de nos jours, ne se séparent jamais de leur épée au pommeau en forme de croix, la Takouba. Tous sont vêtus d'un boubou taillé dans une étoffe appelée Bazin et d'un chèche en lin, nommé taguelmoust, comme son épée, le noble ne le quitte quasiment jamais. Long d'environ cinq mètres, il sert à se protéger du soleil, du vent, du froid, du sable, il peut être de différentes couleurs, mais le blanc n'est porté qu'en signe de respect, ou pour une occasion particulière. L'indigo du taguelmoust traditionnel à tendance à déteindre sur la peau. C'est cette teinture qui a valu au targui le surnom "d'homme bleu".Ils nomadisent selon un parcours traditionnel, en suivant la ressource végétale. L'ensemble des

territoires est appelé tinariwen, ce qui signifie ‘les déserts’. Chaque tribu possède son territoire ancestral et n’en varie pas, Adrar, Azawagh, Hoggar, Tanezrouft, Tassili N’Ajjer ou encore Tibesti. Le clan porte d’ailleurs le nom du tinariwen qu’il possède… les Kel Ajjer, Kel Ahaggar, willeminden, Ker Aïr, Ker Gress. Il existe à présent des villes et villages Tamashek, conséquence du découpage colonial. »

Des mouvements rapides, des ordres brefs donnés à voix basse, mettent un terme à la péroraison de Youssouf et mobilisent l’attention de tous. Une alerte ! Les Tamasheks ont décelés quelques motifs d’inquiétude qui pour l’instant n’ont pas été perçus par leurs quatre hôtes. Des bâches de camouflage sont promptement jetées sur les véhicules, puis tous sont invités à suivre leur exemple et à se plaquer au sol pour s’y recouvrir de sable, dans l’espoir de passer inaperçu. Bibert se demande bien de qui ou de quoi, car il ne voit et n’entend rien. Soudain, de derrière une dune un flap, flap, flap ! caractéristique se fait entendre. Presque simultanément l’hélicoptère de combat est à leur verticale. Le souffle des rotors est si puissant qu’il fait voler la mince pellicule de sable qui recouvrait ceux qui sont placés juste dans l’axe. Fort heureusement les occupants de l’appareil ne peuvent voir que selon un angle latéral et non directement

dessous eux. Le formidable engin de mort passe et s'éloigne en décrivant une large courbe. Quand ils sont certains de sa disparition et que d'autres monstres ne sont pas tapis à sa suite, les hommes s'ébrouent enfin. Rapidement l'ordre du départ est donné, le coin semble malsain. La frontière doit être déjà franchie mais dans ces immensités rien ne la matérialise et, comme toutes les armées, les 'Forces Aériennes Libyennes' ne s'encombrent pas de scrupules superfétatoires. Un rebelle a pris le volant, ainsi que la direction des opérations. Un autre Tamashek est assit à son côté tandis que Camille et Bibert sont cantonnés à l'arrière. Omar et Youssouf sont ensembles dans l'un des deux véhicules du commando. Spontanément, au cours de la progression le chauffeur communique aux deux français leur position. Ils se trouvent effectivement en territoire Nigérien, parallèlement à la frontière Algérienne. Camille, fidèle à ses habitudes, ne peut s'empêcher de poser la question de leur destination. Le nomade répond encore bien volontiers. Ils font route directe sur le Mali, tout proche qu'ils atteindront, Inch Allah, après deux nuits de route. Le lieu exact toutefois, n'est pas précisé… Ils l'apprendront en arrivant. Au cours d'une halte, Youssouf qui semble regretter d'être séparé du couple, les rejoint et annonce sans y mettre d'ostentation, connaître ce but. Ils vont rejoindre un lieu appelé Tchin-

Tabaraden, dans le Ténéré. Il précise encore avoir expliqué aux Tamashek les raisons de leur folle équipée. Ceux-ci disent avoir connaissance de l'existence d'un objet, d'une valeur estimée importante, dans un de leurs campements. Mais ils ne veulent pas en dire d'avantage avant d'avoir plus d'informations sur cette affaire. Ce qui peut paraître normal. Déjà l'ordre du départ est donné et chacun reprends sa place dans le convoi. Bientôt, pour tous, la fatigue commence à faire sentir ses effets. Bibert sourit en regardant la jeune journaliste songeuse, totalement perdue dans ses pensées. Il rit silencieusement puis prend un ton léger pour demander : « Dis-moi, le gars Youssouf, il n'aurait pas un petit béguin, pour toi ?
La rougeur qui envahi le visage de sa compagne le pousse à continuer son petit jeu.
— C'est vrai qu'il est plutôt beau garçon avec sa moustache et son fin collier de barbe. Jeune de surcroît, à peine plus de quarante ans. Je le crois assez intelligent, ce qui ne gâte rien !
— Bibert, arrête s'il te plaît ! Youssouf est sympathique, c'est un fait. Il se montre amical et semble décidé à changer de vie, à repartir sur de nouvelles orientations. Mais pour l'instant notre intimité ne va pas plus loin.
— Oui ! Tu l'as bien dit…Pour l'instant ! Je suis prêt à parier tout ce que tu as contre tout ce que je n'ai pas que les choses n'en resteront pas

là. Tu peux te fier à ma vieille expérience, pour une fois qu'elle sert à quelque chose.
— Mais, mon cher ami enlève-moi un doute, affreux ! Serais-tu jaloux par extraordinaire ?
— Que vas-tu chercher là ! Ce mot n'existe pas dans mon ego. Tout au plus éprouverais-je trois sortes de sentiments lorsque ce fait s'avérera fondé, ce qui crois-moi ne devrait pas tarder outre mesure. Envieux de sa chance, heureux de ton bonheur et, comme presque à chaque fois, remplis d'amertume ! Oui ! Je suis amer en constatant, avec étonnement, que les années ont passées trop vite, me privant trop tôt à mon gré des privilèges de la jeunesse. Que veux-tu, c'est la vie. Profite donc pendant que tu bénéficies encore pleinement de cet état fugitif. Surtout, ne va pas t'embarrasser avec des considérations de vaine compassion pour le reste, y compris pour le vieux con que je suis devenu.
— Oh ! La, la ! Mon pauvre ami, quelle mélodramatique déclaration… Merci de ta permission, papa !
— Chérie ! Va donc roucouler et laisse le sage méditer en paix sur les vanités de l'humanité. »

Les deux Tamasheks assis à l'avant, frustrés sans doute de ne pas être invités à participer à la conversation, s'agitèrent et commencèrent à entamer un échange, dans leur langue, avec un niveau sonore destiné à couvrir celui des passa-

gers. En y ajoutant le chuintement aigu de la radio et les bruits générés par le véhicule, Le brouhaha mis fin à toutes tentatives pour prolonger l'échange verbal entre les deux complices. La suite du trajet se déroula dans une intense monotonie et un remarquable inconfort. L'arrivée dans le douar de Tchin-Tabaraden constitua un soulagement pour les acteurs de cette équipée motorisée. Même Youssouf dut le reconnaître et il s'y connaissait.

Le campement se compose de quelques maisons faites de ce torchis, appelé banko dans cette partie de l'Afrique. Petites et basses, à l'intérieur les pièces sont étonnamment étroites. Non par volonté délibérée, mais parce que l'on ne trouve plus d'arbres offrant des portées supérieures à deux mètres pour supporter la toiture, toits en terrasse faits avec un identique mélange de terre et de paille hachée. L'appellation de magasins ou hangars aurait d'ailleurs mieux convenu, car personne n'habite à l'intérieur. Les pièces ne servent qu'à entreposer les céréales, les outils et en règle générale tout ce qui est commun, encombre ou n'est pas emporté lors des transhumances annuelles. Les familles vivent dans les tentes groupées selon les castes et les origines. Des enclos d'épineux pour parquer les petits animaux, chèvres principalement, complètent ce décor d'une désolation absolue. Il n'y

a que des femmes, des vieillards, des enfants et des malades Les autres sont au combat, ou morts.
Les nouveaux arrivants n'appartenant pas à la communauté, se voient attribuer des chambres dans les constructions vides. Elles sont nombreuses, trois sur les cinq existantes, car les céréales de consommation courante, fonios, cram-cram, petit mil, manquent, les greniers sont déjà vides. Malgré cela, un vrai repas de fête a été préparé, riz-au-gras avec morceaux de viande, ce qui n'arrive que de très rares fois dans une année. À l'issue du repas, le chibani qui fait fonction de chef du village -aux yeux de l'administration Malienne principalement- réunit tout le monde autour d'un maigre feu de broussailles. C'est le chef du commando qui prend la parole. Il n'appartient pas aux Kel Denneg (ceux de l'est) c'est un Kel Ataram (ceux de l'ouest), mais tous sont des willeminden ce qui facilite bien les choses tout de même, d'autant que cinq de ses hommes sont de l'Azawagh, donc de la famille. Il déclare d'emblée que les quatre étrangers ont été conviés à la réunion puisqu'il s'agit de déterminer la conduite à adopter, concernant leur présence en ce lieu, ainsi que les dispositions à prendre pour la suite des événements.
« Nous avons nos objectifs à respecter, aussi nous ne pouvons plus continuer à nous encom-

brer de vos présences. Vous allez vous débrouiller seuls. Le vieux chef de village est au courant de votre quête, il vous assistera dans la mesure de son possible. »

Là-dessus il se lève et se retire dans la tente qui l'héberge pour la nuit. La plupart de ses hommes suivent son exemple. Les deux français et Omar restent assis, un peu à l'écart. Sous le regard ironique de Bibert, Youssouf s'est rapproché d'eux, de Camille principalement, sous le prétexte fallacieux de compléter son petit laïus de vulgarisation. Reprenant le thème de l'histoire et des mœurs locales, il feint de s'adresser au petit groupe dans son ensemble, mais son regard revient avec insistance chercher celui de la jeune femme. Gênée, celle-ci garde la tête prudemment baissée. L'ex-mercenaire ne s'en offusque pas outre mesure, il entame sa séance d'information : « Demain, tandis que les hommes débattront des décisions à prendre, les femmes de ce campement vont s'emparer de vous Camille, pour vous faire les honneurs de leur hospitalité. Autrefois prospère, ce peuple est actuellement en pleine déchéance. Ils n'ont plus rien. Aussi, afin de respecter la tradition, ce sont leurs propres bijoux, héritages ancestraux, qu'ils offrent à leurs visiteurs, très rares heureusement. Il est déconseillé de refuser, ce serait les offenser gravement. Actuellement, les in-

crustations des épées ou des harnachements de cuir des méharis. Les parures des femmes, des hommes aussi d'ailleurs, ne sont souvent que de la pacotille, verre, cuivre et ferraille. Parfois pourtant de vrais joyaux ornent une main ou un miroir. C'est cela que l'on appelle, *le Trésor des Dunes* ! Jadis, lorsqu'un campement était attaqué par une tribu rivale ou par l'armée Française, les hommes tentaient de repousser les assaillants tandis que les femmes enfermaient leurs biens les plus précieux, bijoux, or, argent, etc. dans des jarres en terre. Ensuite elles enfouissaient ces poteries dans le flanc des dunes, en des lieux connus d'elles seules, puis elles attendaient l'issue de la bataille. Dans le cas où tout se passait bien, les trublions mis en déroute, il ne restait qu'à aller récupérer le magot, enterrer les morts soigner les blessés et célébrer par une gigantesque fête. En revanche, lorsque l'aventure tournait mal, comme c'était souvent le cas lorsqu'il s'agissait d'attaque par les troupes coloniales supérieurement armées. Les hommes d'abord, les enfants et les femmes ensuite étaient tués. Ces dernières après avoir été abondamment violées, bien entendu. Pas de quartiers, en effet, dans les guerres dites de pacification. Les troupes Indigènes, recrutées principalement chez les Bambaras, ennemis héréditaires des Tamasheks, commandés la plupart du temps par un sous-officier Français, alcoolo,

moitié fou de chaleur et dévoré de fièvres, ne s'encombraient pas d'état d'âme. La France les payait (mal) pour tuer ils tuaient, le plus possible ! Alors, les jarres dormaient au creux des dunes, jusqu'à ce que, cinq, trente ou cent ans plus tard, un vent de sable mette à jour ce butin, pour quelques heures ou quelques jours. Qu'une Méharée vienne à passer et c'est le gros lot ! Inutile de préciser que, comme pour la loterie, cela n'arrive pas tous les jours. »
Bibert intervient pour demander si le sceptre avait subit un sort identique. Était-il, lui aussi, devenu 'trésor des dunes' après une tentative pour le soustraire à ses prédateurs suivi d'une issue fatale pour ceux qui en avaient la responsabilité ? L'ex-capitaine dut avouer qu'il n'en avait pas la moindre idée. Sur cette constatation, Camille se déclara fatiguée et tous partirent se coucher.

Au matin, très tôt, juste au moment où le ciel commence à se teinter de la clarté diffuse d'une promesse d'aube, venue de l'Orient. À l'instant où les ombres deviennent graduellement silhouettes puis personnages et détails du paysage, les braises sont ranimées et l'eau ne tarde pas à chanter pour annoncer le premier thé. Les animaux appellent, s'ébrouent tandis que les bruits perdent leur relief nocturne. Déjà les moteurs tournent et les deux tous-terrains s'ap-

prêtent à s'élancer sur la piste avec leurs équipages. Pas d'adieux théâtraux, juste une main portée à hauteur du cœur avec une brève formule hâtivement prononcée. « Que Dieu vous garde ! » Ils disparaissent derrière le nuage de sable soulevé par leur course. Petits points déjà, apparaissant puis disparaissant au gré des vallées de dunes. Le vieillard annonce qu'un de ses fils viendra dans la matinée pour conduire les deux Libyens et leurs amis Akoufars (c'est le vocable sous lequel on désigne les étrangers, en Tamashek.) jusqu'au lieu où devrait se trouver l'objet de leurs désirs. Comment a-t-il été prévenu, ce fils providentiel ? Mystère des tam-tams et des génies sahariens…Sans doute mais Bibert ne peu se départir d'un doute prêt à se transformer en suspicion au moindre signe. Pour tromper le temps le vieux sort d'une cantine en fer un ouvrage soigneusement emballé. C'est un livre écrit entre les deux guerres mondiales par un administrateur français en poste à Gao. L'œuvre comporte des planches de croquis et quelques rares photos en noir et blanc. Pour son possesseur, visiblement le document revêt une valeur inestimable. Il l'entoure de soins attentifs et l'ouvre avec le respect et la pompe due à un livre sacré. Une page s'ouvre presque seule, la force de l'habitude sans doute. Le chef pose un doigt tremblotant, le respect ou l'âge peut-être, sur le daguerréotype d'un guerrier Tamashek.

L'homme, grand, porte sa Takouba sur son boubou de cérémonie. Son armement se complète d'une lance et d'un bouclier en peau d'antilope. « Fihrun ag Amansar, résistant. Aménokal des Ioullemiden » Porte la légende sous la photo. Omar lit à haute voix le texte par-dessus l'épaule du chibani. Celui-ci ne se tient plus de joie, souri et demande au Libyen de répéter, encore et encore ! Youssef qui ne manque pas une occasion d'étaler son érudition, explique que des tabous religieux et superstitieux, empêchent de prononcer tout haut le nom des morts… Ça les faits revenir et les mets en colère. Ils peuvent alors se venger !
Presque tout le campement c'est attroupé autour d'eux et écoute avec ravissement, mais pas en silence. Chaque nom déclenche des modulations stridentes propres à ces populations. Des wouh-wouh-wouh ! Suivis de commentaires à n'en plus finir. Le spectacle dure une bonne heure et Omar qui avait pris le livre en main pour la commodité de lecture, referme en annonçant n'en plus pouvoir. Tandis que le patriarche s'éloigne pour aller ranger sa précieuse relique, Omar qui connaît ce livre, nous en explique la teneur : « Voyez-vous ces pauvres gens sont d'autant plus fiers de leur passé, que leur présent et leur avenir ne donnent pas lieu à pavoiser. Autrefois seigneurs du désert, ils ont subit de plein fouet les ravages de la colonisa-

tion et de ses conséquences. Car ça a bien massacré, dans les Adrars ! Ceux que l'on s'obstinait déjà à appeler Touaregs, ne se sont jamais soumis. Cette irréductibilité leur a coûté cher, dès la conquête, en 1947 près de quarante mille d'entre eux périrent sous les balles françaises, puis, en 1963, et en 1999, sous les balles maliennes. Aujourd'hui ? Personne n'en parle plus, d'autres préoccupations pour les médiats, les O.N.G. ont sans doute mieux à faire dans d'autres contrées plus médiatiques ? Pourtant, l'explication principale de cette résistance irréductible, réside dans le fait que les sécheresses ont toujours existé au Sahel. Contrairement à une idée reçue, on n'y meurt pas de soif, les nappes phréatiques ne sont jamais profondes, mais de faim ! Il faut la pluie pour faire pousser le fourrage indispensable à l'alimentation des animaux et des hommes. Faute de précipitations suffisantes, pas d'herbe et le cheptel disparaît. Les éleveurs suivent… La différence, c'est que par le passé, les années de disette, quand ils constataient qu'ils n'auraient pas assez de graminées et fourrage pour faire la soudure jusqu'aux pluies. Ils partaient en rezzou chez ceux qui, occupant une terre moins ingrate, cultivaient le sol et stockaient le grain, les Noirs, toutes les tribus qui vivaient hors des sables maudits. Les assaillants tuaient le moins possible, pour des raisons économiques faciles à

comprendre. Chez les razziés, après un bref combat, les plus rapides s'enfuyaient, les autres, les femmes et les enfants principalement, étaient ramassés avec le grain et le bétail. Ensuite, c'était le retour dans les tentes, pour y attendre, sereinement, les pluies. Sous le joug du colonisateur, ça n'a plus marché . « Arrêtez les razzias, libérez vos esclaves et envoyez vos enfants dans nos écoles pour y apprendre le français ! » Bien entendu, les Tamasheks n'ont pas voulu plier. On rapporte qu'ils se plaisaient à affirmer, haut et fort . « Il y a deux choses que les Akoufars n'auront jamais. Nos femmes dans leur lit et nos enfants dans leurs écoles ! » Résultat, au moment des indépendances, aucun interlocuteur valable du côté des nomades. Or, ne saurait être élu dirigeant d'un pays, un homme qui ne parle pas une langue dite civilisée.
Alors, se sont les anciennes victimes, les noirs, race obéissante, ayant bien appris la langue des plus forts, qui se sont vu confier les commandes. Du jour au lendemain, comme dans une mauvaise farce, le serviteur se retrouvait à la place du maître. Rien n'était oublié ! À défaut de noblesse les lâches ont la rancune tenace. Le glas des hommes libres du désert avait sonné. Un début de génocide avait même été arrêté par l'ONU. La bonne conscience occidentale ne voulait pas que l'on lui mette sous le nez les consé-

quences sanglantes de ses aberrations antérieures. Hélas, ce que les armes n'avaient pas été en mesure de réaliser, la nature semblait vouloir s'en charger. Sécheresses sur sécheresses se succédaient, de plus en plus terribles. Les frontières, en découpant et clôturant les zones de pâturage, aggravaient les méfaits du climat. Tout allait bien ! Les Tamasheks s'éteignaient doucement et personne ne pouvait taper sur les doigts des 'pauvres' Maliens-Noirs, qui pleuraient leurs chers frères Maliens-Blancs, bientôt disparus. Là-dessus, les Yankees s'amènent, la Bible et le grain avec eux. Un tantinet débordé au début, Moussa Traoré a laissé faire. Il y avait évidemment pas mal d'intérêts en jeu. Chaque Ministre se voulait homme d'affaires. Des tonnes de vivres et de médicaments, détournés de leur but pour aboutir sur les marchés, vendu à ceux qui étaient supposés en bénéficier. Et qui, de toute façon, n'avaient pas les moyens de protester. Même les Américains ont fini par s'en rendre compte et par réagir .
« Halte à la corruption ! Sinon nous fermons les robinets ! » La menace a portée, il faut dire que, même en dehors des aides dites humanitaires, il existait toutes sortes de subventions et d'aides financières, qui finissaient invariablement par financer les villas et comptes en suisse des personnalités au pouvoir. Donc, pédale douce. Bien sûr, ils ont trouvé autre chose. Alors, un beau

jour, le gouvernement Malien a déclaré aux bienfaiteurs Yankee « Votre maïs, là ! Votre riz, gratuit, cadeau ! Ce n'est pas bon du tout ! Ça ruine les petits commerçants, ça fout sur le cul toute l'économie du Pays. Pour compenser, nous allons vous frapper d'une taxe sur chaque Kilogramme de céréales qui rentre chez nous. Quinze pour cent de la valeur ! Ces sommes seront versées aux producteurs lésés… Si, si ! Promis, juré ! Nous verserons ! »

Il y avait de l'idée. Mais c'était tout de même aller un peu loin. Offrir la matière première, assumer les charges financières du transport, du stockage, de la distribution, OK. ! Payer des taxes sur des produits destinés à venir en aide à une population victime des carences de son Gouvernement ? Trop, c'est trop ! On arrête tout. Peu importe les conséquences pour les populations. Après tout il y pléthore de pays dont les habitants crèvent de faim et qui ne demandent qu'à servir de faire valoir à la générosité des Bons Blancs. Bilan, des milliers de tonnes de nourritures pourrirent au soleil, départ immédiat des O.N.G. et autres Organismes Internationaux. Que les enfants recommencent à mourir, les parents suivront, le problème finira par disparaître de lui-même… Ainsi va l'humanité !

Ému, plus qu'il ne voudrait, Omar s'excuse « Je crois que j'ai un peu débordé du sujet, excusez-moi ! C'est que nous, qui sommes d'origines nomades et de sang berbère, nous sommes particulièrement touchés par cette tragédie. La politique, avec la montée des intégrismes et le terrorisme qui est son corollaire, est venue foutre le bordel là-dedans. C'est pourtant un enjeu humain, d'une valeur inestimable qui est en train de disparaître sous nos yeux. Tout l'auditoire approuve avec conviction. Bien entendu Youssouf trouve là une bonne occasion d'apporter son petit grain de sel, il enchaîne.
— Puisque nous devons nous contenter d'attendre, permettez-moi d'ajouter quelques mots aux propos de notre ami. Les Tamasheks mènent une vie sociale très contingentée. La religion n'est pas pesante, et les codes qui régissent la vie collective n'ont pas dû changer beaucoup depuis les origines. Les repas sont pris en famille, sauf les repas de réceptions où les hommes se tiennent ensembles. Les femmes, séparées par une simple couverture faisant office de cloison, ne se privent pas de guetter les convives. Non plus que de faire des commentaires, ponctués de rires et de plaisanteries à voix haute, sans que les maris songent à intervenir. Comme chez les arabes, on mange avec les doigts et on rote ostensiblement pour manifester son contentement stomacal.

Quelque peu marri de s'être fait ravir la vedette, Omar renchéri rapidement.
— En revanche, se laisser aller à émettre un pet est considéré comme une faute très grave. J'eus l'occasion de m'en convaincre lors d'un passage sur la petite localité de Kidal. J'avais pris en charge un "ichoumar", c'est le nom que l'on donne à ceux qui partent chercher du travail en Algérie ou en Libye, sans doute la transcription phonétique du mot français chômeur, durant le trajet du retour, l'homme me raconta la raison de son expatriation. « Au cours d'un repas pris avec ma femme et mes enfants, j'avais laissé s'échapper un vent, sonore. Les voisins ont entendu. J'ai eu honte et toute ma famille avec moi. Je suis parti voici dix ans déjà. À présent je suis de retour, mais pas très riche, les douaniers à la frontière m'ont presque tout volé. »
Arrivé à Gao, j'ai accompagné mon passager qui éprouvait beaucoup de difficultés pour identifier le lieu où se trouvait sa famille. Personne ne semblait en mesure de l'aider, car les sécheresses avaient fait éclater les circuits traditionnels. Enfin il rencontra un vieil Haoussa qui prétendait avoir une idée de la question. Pris d'un doute, celui-ci demanda, pour confirmer sa présomption : « C'est bien la famille de celui qui avait pété à table, que vous recherchez.
Hein ? » Mon passager me regarda, alors d'un

air consterné : « Ils n’ont pas oublié, je retourne travailler en Algérie. »

Quelques rires discrets saluent le récit qui suscite plus de compassion que de franche hilarité. Mais derrière eux un mouvement se produit, suivant la direction indiquée par les bras tendus, tous peuvent distinguer l’arrivée, à l’extrémité de la plaine, de trois cavaliers juchés sur des méharis. Malgré la distance les arrivants sont vite identifiés, les cris de joie fusent : « C’est le fils du chef et ses compagnons, c’est Mohamed Ansar ! »

* Les Maîtres.

De l'extérieur, on ne voit que des tentes, certes d'apparence luxueuse, mais l'intérieur ressemble à un véritable palais, digne des mille et une nuits. Salles de bain aux parois de marbre, baignoires grandes comme des piscines, avec jacuzzi bien évidemment. Partout, climatisation, et fond sonore de musique arabe. Les groupes électrogènes installés dans des semi-remorques insonorisés, pourraient suffire à éclairer toute une ville. Tout cela est venu par avion-cargo privé.
Un homme vêtu à l'orientale, écoute un autre homme, en tenue de combat. Celui qui écoute est assit sur des coussins empilés, celui qui parle est resté debout. Le sol est recouvert d'épais tapis de laine. Un troisième personnage se tient derrière un petit bureau, il porte un costume classique. Le soldat termine son rapport puis sort, en saluant selon le rituel musulman.
L'homme assit interroge celui qui est resté :
« Qu'en pensez-vous ? Avons-nous une chance de coiffer ces Européens perturbateurs avant qu'ils n'aient commis trop de dégâts ? Cet officier prétend maîtriser la situation, mais nous n'avons encore aucun résultat concret. Je lui ai *ac*cordé une dernière chance, les autorités Ma-

liennes ont accepté de collaborer. La tache lui étant facilitée, il devrait plus enfin tarder à s'emparer de la preuve dont j'aurai besoin pour justifier ma prise de pouvoir. De votre côté, les résultats ne sont pas brillants non plus ! Obtenez ce sommet, si tout se passe comme je l'espère alors je pourrai frapper un grand coup et décapiter toute opposition. Activez-vous, nous n'avons plus beaucoup de temps ! »

Derrière son bureau l'interpellé se contente de courber la tête, la main droite à hauteur du cœur.

7

La vue porte loin dans ces espaces dénudés, l'atmosphère exempte de pollutions industrielles laisse le regard dépasser les limites ordinaires. Il fallut encore une bonne heure aux arrivants, avant qu'ils puissent enfin mettre pieds à terre. Leurs animaux furent confiés aux enfants et ils prirent place à l'ombre d'un manguier pour faire face aux empressements populaires. À l'issu d'un temps jugé raisonnable, les quatre étrangers s'approchèrent et prirent place dans le cercle. Bien entendu, pas question d'aborder les sujets importants de but en blanc. On salue les parents, les amis, les voisins, on grignote quelques dattes ou restants de galettes, et… On attend que l'eau du premier thé commence à chanter sur le feu. Alors à ce moment, et à ce moment seulement les affaires sérieuses peuvent êtres évoquées. On commence bien sûr par prendre des nouvelles de la vie quotidienne, de la situation du cheptel, de la santé des gens. Puis, doucement on en arrive aux sujets sensibles, les tués, les blessés, les espérances ou les désespoirs à envisager. Enfin, il devient possible d'aborder la véritable raison de la réunion, ce sceptre, qu'ils appellent aussi *bâton éttabel*, par corrélation avec l'emblème de la nation Tamashek sans doute. À son tour le fils du chef,

Mohamed Ansar ag Attaher de son nom complet, prend la parole : « Dès que nous sommes entrés en possession de l'éttabel, les événements se sont précipités. Moussa Abdurrakham, alors sultan d'Agadez, c'est entremis auprès de notre Aménokal pour nous identifier et ensuite, nous contraindre à recevoir une visite. Celle d'un très étrange personnage, un Libyen venu tout spécialement en hélicoptère avec une petite escorte. À peine arrivé il a demandé à voir le bâton ! Puis il nous a donné des instructions, de l'argent, des armes et, pour finir, des menaces. Surtout des menaces, pour le cas où il ne pourrait le récupérer. Il a spécifié qu'il viendrait en personne ou enverrait un homme de confiance muni d'un signe de reconnaissance. Il nous a fait jurer de trouver une cachette inviolable et de ne parler de ce dépôt et de sa nature, à qui que ce soit sous peine de mort. Ensuite il est reparti et nous n'avons plus jamais entendu parler de lui. Si vous êtes véritablement ses envoyés, vous devez posséder le moyen de vous faire reconnaître. L'avez-vous ?
Les quatre voyageurs se regardent, ils n'avaient pas envisagé le problème sous cet angle. Enfin trois d'entre eux tous du moins car le quatrième, Omar, lève sa main ornée d'une grosse chevalière, qu'il exhibe en demandant tranquillement.
— Comme ceci, par exemple ?

Ses voisins et amis, frappés de stupeur restent sans voix. Puis le premier Bibert se ressaisit. Il apostrophe violemment le guide libyen.
— Bon Dieu, Omar, mais que signifie ! Allez-vous enfin une bonne fois pour toutes nous dire qui vous êtes ? Ou plutôt, ce que vous faites, votre rôle devient de moins en moins clair. Tantôt vous prétendez vouloir nous venir en aide et d'autres fois nous avons la nette impression que vous en savez beaucoup plus long que vous ne laissez entendre. Une telle façon d'agir ne peut avoir qu'une seule explication, vous nous manipulez ! Pourquoi, et pour qui ? Inutile d'espérer vous en tirer avec vos habituelles demi-vérités et autre périphrases !
Ainsi interpellé, le libyen s'apprête à répondre mais Mohamed Ansar ne lui en laisse pas le temps.
— Attendez, vos petites chamailleries n'offrent aucune importance pour nous, vous réglerez vos comptes plus tard. En revanche je suis au regret de vous dire que rien ne va. Votre grosse bague n'est pas du tout le signe que j'attendais !
Nullement démonté le petit homme, demande qu'on lui apporte un savon. Grosse hésitation de l'assistance, ce genre de produit ne doit pas faire partie des habitudes domestiques. Camille part chercher une savonnette dans sa trousse de toilette. Omar imprime alors sa chevalière, en creux dans le bloc malléable. Puis il recouvre

d'une fine épaisseur de sable, fin comme de la farine. Ensuite, il souffle dessus de façon à ce que ne subsistent que les particules déposées au fond de l'empreinte. Il présente le résultat au Tamashek, qui est resté impassible durant toute la démonstration. Mais en contemplant le résultat, ne peut retenir une brève exclamation de surprise.

— C'est Bien le sceau que l'on m'avait montré. Tu es un magicien, mon frère. Nous pouvons à présent nous mettre en route pour Tahabanat. Réglez vos histoires et préparez-vous, départ dans une heure. Ah ! Je précise que La voiture ne pouvant nous emmener tous, le voyage se fera à dos de chameaux pour l'un d'entre vous. Un de mes cousins prendra le volant de votre Toyota, le vieux (c'est Bibert) la femme et le libyen (Omar) monterons avec lui. Toi, le grand (c'est Youssouf) tu es donc tout désigné. Tu n'y vois pas d'inconvénients ?

L'ex-capitaine fait signe que non, puis reporte son attention sur Omar, resté assit face au couple. Le guide vient de prendre la parole, sur un ton qui force l'attention.

— Autant l'avouer tout de suite, je suis un traître ! Un traître doublé d'un lâche et d'un menteur, comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs ? C'est par traîtrise que je suis entré en contact avec vous. C'est par lâcheté que je ne vous ai pas faits éliminer, alors que j'en avais

eu l'opportunité, à de nombreuses reprises. Je vous ai menti en disant que j'agissais dans un but vénal, mes filles sont mariées depuis longtemps. Dans le même temps, c'est aux autres que j'ai menti en prétendant que je continuais d'agir pour leurs intérêts. À présent je n'ai d'autres choix que de continuer à vous aider, j'ai choisi mon camp.
Youssouf, qui écoutait la curieuse confession avec une profonde attention, intervient.
— Par Allah ! Je ne comprends rien à vos explications. Soyez plus clair bon sang, qui avez-vous trahi, je ne parle pas de mes amis ici présents ?
— Mais, c'est évident, j'étais le bras agissant de l'homme de confiance du grand organisateur. Celui qui veut prendre le pouvoir, et compte utiliser dans ce but, le sceptre qu'il est venu en personne confier à la famille de Mohamed. C'est pour mieux vous contrôler et s'assurer de votre perte, que l'on ma confié la mission de vous accompagner dans vos recherches. J'agissais motivé par un curieux mélange d'idéologie aveugle et de goût pour l'argent. Ce n'est qu'à votre contact que j'ai enfin pris conscience que la mégalomanie de cet homme pouvait avoir des implications planétaires. Pour être tout à fait sincère, j'ai surtout compris qu'il serait sans pitié et ferait disparaître tous ceux qui, détenant des secrets ou présentant une menace potentielle,

pourraient lui faire de l'ombre. Comme il c'est débarrassé de ceux qui ont participé à ses entreprises, comme il croit avoir éliminé Youssouf et semblablement veut vous faire disparaître. Moi également, je devrai être exécuté après avoir remplis mon office et cessé de lui être utile. Voila pourquoi, par lâcheté encore, je préfère essayer de me tirer d'affaire. Je crois que je n'ai pas de meilleurs moyens de le faire qu'en vous apportant le maximum d'aide ! Avez-vous encore besoin d'autres explications ?
Seul un profond silence lui répond, l'ensemble des regards se sont fixés sur Bibert, qui s'approche d'Omar. Parvenu face à face, il se met à lui asséner de grandes tapes dans le dos, avec le plat de la main. Terminant cette accolade aussi chaleureuse que démonstrative, il s'écrie d'une voix enrouée.
— Hé bien à présent nous savons à quoi nous en tenir. Bravo pour votre choix, j'ose affirmer que c'est le meilleur que vous puissiez faire… Surtout pour nous ! Bravo, encore et merci de nous avoir sauvé la vie. Nous sommes vos débiteurs, tout ce que nous pourrons faire en retour pour vous aider à sortir de cette affaire, nous le ferons.
Camille, lassée sans doute de rester en dehors des effusions masculines, intervient à son tour.
— Hé ! Attendez les gars, nous ne sommes pas encore complètement tirés d'affaire. Nous ferons

nos discours d'autosatisfaction lorsque tout sera terminé et que nous aurons restitués le sceptre, si nous parvenons à sortir des sables, mais pas avant. »

Mohamed et ses cousins, qui s'approchaient dans l'intention de préparer les méharis, s'étaient arrêtés pour assister, avec étonnement à la scène. Youssouf que la perspective de passer plusieurs heures juché sur sa monture ne semble pas plonger dans une joie débordante, en profite pour leur poser des questions sur leur destination et le temps pour y parvenir. Mohamed Ansar, qui commençait à s'éloigner, s'arrête et prend une position accroupie, signifiant ainsi qu'il accepte de répondre.
« Vous avez probablement déjà entendu parler des cures salées. Chaque année, à tour de rôle les nomades conduisent leurs bêtes dans des régions riches en natron. Ce sel fossile, qui imprègne le sol et la végétation sur de vastes étendues, par sa richesse en minéraux est très bénéfique pour la santé des animaux. Vers Tahabanat au cœur de l'Adrar des Ifforas, les hommes peuvent en outre profiter des bienfaits d'une source d'où jaillit une eau chaude, quasi miraculeuse. Une longue journée de difficile progression est nécessaire pour arriver sur les lieux. Il n'existe en effet rien au sens de chemin carrossable, même pas de sentiers tels que le

passage régulier des troupeaux pourrait en laisser. Sans guides il vous serait absolument impossible d'y parvenir, ce ne seraient pas vos G.P.S. ou autres gadgets électroniques qui vous aideraient beaucoup. Seuls les guides Tamasheks parviennent à s'orienter, en utilisant la couleur des dunes, la présence de bosquets d'épineux ou la disposition particulière de ces invraisemblables champs de cailloux que constituent les ergs sahariens. Bon, si votre curiosité est satisfaite, mettons-nous en route. »

Convaincus et résignés, chacun prend place et la Toyota prend le départ. Les chameliers partent ensuite, il est convenu que les premiers arrivés attendront les seconds au point retenu pour bivouaquer.
Circuler en automobile n'est pas beaucoup plus confortable, mais tout de même plus rapide qu'à dos de dromadaire. Les étapes peuvent atteindre une moyenne de cent kilomètres. L'inconfort tient surtout à l'acharnement des guides. La région, quand ils l'on parcourut, c'était juché sur leur Méhari, les pistes suivent donc les itinéraires tracés par ceux-ci. Or, pour leur progression, les meilleurs sols sont à mi-pente des dunes. Plus haut et le sable devient mou ou la pente trop forte, plus bas et les touffes de végétation inégales font trébucher la monture, c'est aussi là que se cachent serpents

et scorpions. Bien sûr, ce qui est valable pour l'animal est loin de l'être pour les véhicules. Les deux passagers de l'arrière ne parviennent que difficilement à supporter une progression à flanc de pente, c'est-à-dire fortement incliné à droite ou à gauche, durant des heures. Pire que sur le pont d'un voilier par mer forte. Du côté aval les roues tressautent sur les touffes herbeuses, en amont elles patinent dans le sable poudreux. Il semble tout à fais impossible de faire comprendre à un Targui que la conduite à plat est préférable, les véhicules modernes ne craignant ni les reptiles ni les scorpions. Pour toute réponse à son insistance, Bibert obtiens un laconique.
« Les habitudes sont les habitudes ! Vous, les Akoufars vous voulez toujours changer les traditions. Cela n'est pas bon du tout ! »

Curieusement sur le chemin de Tahabanat, le marin remarque par endroits les vestiges d'une sorte de route empierrée, à la façon des anciennes voies Romaines. Visibles particulièrement dans les nombreux passages de sable pourri. Interrogé sur ces anomalies Ndjounou, l'homme qui à pris le volant, non sans s'être fait abondamment prier, accepte de lui en fournir l'explication. Mettant dans le ton une ironie moins voilée que sa face burinée par le vent et les années : « En 1969, notre gouvernement

-Socialiste- avait fait appel aux Russes pour la coopération technique et aux Cubains pour former son armée. Le Mali est un des pays les plus pauvres d'Afrique. Or il y a du pétrole dans le sous-sol saharien, les Russes ont donc proposé d'effectuer les recherches et les forages, l'état malien étant supposé financer l'opération par des accords stratégiques et des exportations de matières premières. Pas de royalties, comme c'est le cas dans les contrats passés avec les sociétés capitalistes, pour les Popov, vous payez d'abord, en contre partie tous les revenus sont pour vous…Enfin, pour nos dirigeants ! Un gisement avait été localisé, précisément sur le site de Tahabanat. La décision de la mise en exploitation a été prise, et des convois énormes de pipeline et de matériels de forage ont été acheminé, nécessitant la création d'une véritable route de liaison. Celle-là précisément dont les traces ont attiré ton attention, le français ! Travail pharaonique, empierré à la main pierre par pierre par des centaines, des milliers d'hommes. Des prisonniers des condamnés, tirés de toutes les prisons, de tous les bagnes du pays. Il ne fallait pas commettre de grands crimes pour se retrouver sur ce chantier dont les conditions de travail, en plein désert, entraînaient une mortalité nécessitant un complément permanent des effectifs. Sur le site une base soviétique avait été créée. Des millions et des millions de dollars

furent engloutis dans cette aventure. Deux ou trois fois la totalité du budget national Malien. Mais pas en vain, les camarades Socialistes sont infaillibles ! Effectivement, aux alentours de mille quatre cents mètres de forages la poche est atteinte ! Les techniciens étaient déjà à cette époque en mesure de faire jaillir le pétrole, au jour et à l'heure voulue, à la date choisie donc, grand rassemblement Russo-Malien. Présence affichée de ministres et officiels de tous poils. Entre parenthèses, le transport de cet aréopage avait nécessité la construction, in situ, d'une piste d'aviation préfabriquée. La fête devait être à la hauteur de l'événement, un magnifique et gigantesque buffet est dressé, champagne (de Géorgie, tout de même), caviar, vodka et cigares de la Havane. Discours, on se congratule . « Vive l'URSS, vive le Mali ! » Ça dure des heures, sous un soleil à vous ramollir le cerveau. Enfin, compte à rebours, légère, très légère explosion et le pétrole jailli !… Non ! Horreur, ce n'est pas du pétrole ! C'est de l'eau, dégueulasse au goût et brûlante en plus, soixante-dix ou quatre-vingts degrés. Rien ne va plus, chacun s'engouffre dans ses avions et repart de son côté. Honteux ou fâchés, c'est selon. Tout est abandonné sur place, les installations, champagne et restes de festin y compris. Les quelques traces de routes ainsi que les débris épars que nous trouvons encore par endroits et

qui n'ont pas échappés à ton œil, français, ne sont que les vestiges de cette récente épopée. Ensuite, rapidement, Tahabanat est retourné à son bienheureux anonymat. L'eau continua de couler, elle creusa bientôt une sorte de canal dans le sable, avant de former une mare dont la température c'était radouci. Tombée à vingt-cinq ou trente degrés, les chameaux peuvent se rouler dedans. Ils vont même jusqu'à boire de cette eau chargée d'amertume. Maigre résultat pour un aussi énorme gaspillage d'argent. Pourtant une constatation s'impose très vite, ils n'en crèvent pas ces bestiaux. Pas du tout au contraire, les vilaines plaies dont ils sont en permanence affligés, causées par les coups, les charges mal arrimées, etc. se cicatrisent, se ferment très vite. En quelques jours, hop ! Plus de traces. Alors les hommes se décident à essayer, eux aussi. Et ça marche encore mieux, tout aussi vite, les rhumatismes, les maladies de peau, les plaies, tout disparaît. Allah est grand ! Un vrai miracle, une source enchantée. D'année en années, les bienfaits de la cure à Tahabanat se répandent. On vient ici de très loin, de l'Aïr, du Ténéré, du Hoggar, de toutes ces immensités qui constituent notre confédération. Mais assez bavardé comme des femmes, nous touchons au but. »

Le récit avait captivé les occupants à un tel point que l'arrivée sur les lieux les fait sursauter. En dépit de leur observation attentive, ils ne peuvent distinguer que les quelques tentes, une dizaine tout au plus, qui occupent le site. Elles sont très espacées les unes des autres, car ce n'est pas à proprement parler un campement. Les gens rassemblés là sont de tribus différentes. On se rend visite, mais on ne se mélange pas. Chacun chez soi, la source pour tous ! Immédiatement les deux Tamasheks dressent le bivouac et Bibert profite de l'attente de l'arrivée du reste de la troupe pour s'essayer à la balnéothérapie. Prudent, il commence par un examen attentif des lieux. Plus de vingt années après les faits relatés par Ndjounou, l'eau chargée en sels corrosifs a rongé le tuyau qui lui permettait de jaillir du sol. Il ne subsiste de celui-ci qu'un tronçon à ras de terre. La source ne s'en élève en bouillonnant qu'à quelques dizaines de centimètres seulement, avant de retomber sur des cailloux, apportés sur place par les curistes. La technique utilisée pour les bains est particulière. Dans la journée les hommes se dénudent au maximum (très pudiques, ils gardent toujours caleçons et chèche.) Munis de petits rameaux d'acacia, ils s'approchent à distance prudente du geyser brûlant, trempent les branchettes dans l'eau et s'en flagellent le corps. Ceux, placés sous le vent, bénéficient en

plus du brouillard humide de la vapeur d'eau chaude. Or il y a toujours du vent dans ces contrées, aussi la bousculade pour se trouver du bon côté occasionne parfois des glissades qui invariablement se terminent par des brûlures. Un sort identique guette les audacieux, ou inconscients, trop proches lorsque le vent se fait soudain plus fort. Bon, hormis la douleur, le traitement ne pose pas trop de problèmes vu que la source guérie justement ce genre de blessures. La nuit est réservée, pour des raisons évidentes de pudeur, aux femmes. Les risques encourus pour les plus âgées ou les malhabiles sont alors augmentés par l'obscurité. Les pierres rendues glissantes par l'eau provoquent des chutes fréquentes et douloureuses. Mêmes causes, mêmes remèdes que les hommes. La mare qui c'est formé en contrebas est réservée au bétail, jour et nuit. De toute façon, les excréments qui la jonchent décourageraient qui que ce soit d'y faire trempette. La bouse de chameau, à l'image de l'animal tout entier, n'est pas ragoûtante. Sur ces considérations, Bibert se livre à quelques vagues ablutions à la source et parviens à revenir indemne. Il va certainement bien dormir, à l'issue du repas dont il sent les effluves venir à lui.

Lorsque le restant de l'équipe parvient à la source, une bonne paire d'heures plus tard,

Youssouf se laisse choir de sa monture et tout en se massant les reins entreprend de conter ses déboires. Probablement dans l'espoir, inavoué, de s'attirer la compassion de Camille.
« Dès le départ, une seule pensée, vivement la prochaine halte ! Et il m'a fallut tenir plus de dix heures. Coussins ou couvertures interposés entre mon fondement et cette saloperie de selle en bois, ne m'apportèrent aucune amélioration, j'ai continué de souffrir ! Je ne m'adaptais ni à la selle ni à ma monture. Cet animal mérite amplement l'usage péjoratif qui est fait de son nom, chameau, il le doit à son détestable caractère. Rien à voir avec le cheval, qui peu devenir un ami, voire un complice. Le Dromadaire, mâle ou femelle, est inamical, farouchement et définitivement. Disposé à toutes les traîtrises, stupide et borné, plus entêté qu'un mulet. Hargneux aussi toujours en train de chercher à vous mordre, dès que l'occasion s'en présente. Avec l'odeur pestilentielle et la salive verdâtre qui lui coule de la bouche, on imagine le traitement aux antibiotiques qu'il doit falloir pour survivre à une morsure. Quelque peu maladroit en plus, toujours prêt à trébucher à la moindre irrégularité du terrain et vous, surpris…ben vous ne faites pas semblant de vous casser la gueule. Immédiatement il prend la fuite et vous n'avez plus qu'à vous taper un cent mètre, par cinquante degrés à l'ombre ! C'est de plus, une

bête grégaire qui ne songe qu'à vous planter là pour rejoindre son troupeau. Malodorant et malgracieux, à part le Yak ou le Yéti, je ne vois pas d'animal plus antipathique sur la planète. Bon je dois aller les aider à entraver ma satanée chamelle. Parce qu'en plus, chaque soir à l'étape il est nécessaire d'entraver les pattes antérieures de nos montures. Pas n'importe comment, la subtilité réside dans la réalisation de liens susceptibles de leur permettre un déplacement suffisant pour trouver leur nourriture, ils s'alimentent durant la nuit, tout en leur interdisant de trop s'éloigner voir même de fuir pour rejoindre leur pâturage habituel. Chaque matin les targuis suivent les traces laissées par les animaux, sur parfois plusieurs kilomètres, pour les ramener et les préparer à la longue étape de la journée. C'est pas une sinécure croyez-moi ! Youssouf a en partie atteint son but, Camille est littéralement suspendue à ses lèvres. Mais, manque de chance, c'est à la monture qu'elle s'intéresse, pas à celui qui la mène. La journaliste retrouve un ton quasi professionnel pour poser des questions sur les performances de l'animal. Un peu dépité il accepte de fournir les réponses, en mettant à contribution ses connaissances réelles ou supposées. Avec une grimace dégoûtée, Mohamed s'éloigne en faisant signe à ses cousins de l'accompagner. Le conteur en éprouve un visible soulagement et

entreprend de fournir les précisions voulues, d'un ton dégagé.
— Dans la version animal de bât, les caravaniers peuvent leur infliger une charge allant jusqu'à deux cent cinquante kilogrammes. Dans le cadre d'une utilisation monture, moins lourdement chargés, ils sont susceptibles de tenir environ quatre jours sans boire et…un certain temps sans manger. Je déplore ce manque de précision, mais les personnes compétentes pour ce genre d'évaluation se sont toutes montrées beaucoup trop fantaisistes dans leurs réponses pour que celles-ci puissent sérieusement être retenues.
Quant à moi, je n'ai pas encore eu le temps de me livrer à des essais comparatifs. Nous sommes loin cependant des prétentions fantaisistes relatives à la sobriété et l'endurance de ces vaisseaux du désert. Le nombre de carcasses qui jalonnent les pistes en sont la plus évidente illustration. Durant le trajet, comme nous passons à proximité d'un campement Dahosahaks*, Mohamed et son cousin ont fait baraquer leur monture pour accepter l'eau de l'hospitalité. J'avais très soif et je voulais les imiter. Impossible ! Cette foutue chamelle refusait obstinément de baraquer. Je restais juché ! Tout ce que je pouvais obtenir était de faire tourner, au petit trot, l'animal récalcitrant autour des tentes. La tribu au complet me regar-

dait avec stupéfaction. Ils ne parvenaient pas trouver une explication rationnelle à mon comportement. Seule une fillette compatissante (ou peut être plus prompte à déceler mon inexpérience) Me passe, au vol, une gerba (une outre) d'eau. En désespoir de cause, je réclamais l'aide de Mohamed qui, désaltéré, calme, se décida enfin à prendre en main cette ignominieuse bestiole, tout en me déclarant tranquillement :« Elle a simplement besoin d'être un petit peu dressé. Ayant mi-bas, il y a trop longtemps quelle n'a pas été montée. Je vais m'en occuper ! » Assis à l'ombre d'un acacia rachitique, suçant une tige d'herbe, je surveillais distraitement la leçon de rééducation. Il attacha les pattes avant puis, écartant la paupière inférieure de chaque œil, il y cracha un jet de jus de chique. Vous n'ignorez pas chère Camille, qu'hommes et femmes ne fument pas dans ces régions, on chique une variété de graminées assez improprement appelées tabac, mélangées à de la cendre d'herbes. Sous l'effet urticant de la décoction, l'animal secoue la tête en blatérant de douleur et de détresse. Aucune possibilité pour lui, de se débarrasser de la source du mal, car il ne sait pas pleurer. Le dompteur, pendant ce temps ne reste pas inactif, il frappe à coup de trique, à coup de pieds la pauvre bête. Dur, dur ! Je commençais à me faire une vague idée de la raison du caractère acariâtre de ces ani-

maux, en voyant administrer ce traitement que mon guide qualifia pourtant de « modéré ». Quelques poignées de minutes plus tard, tout rentrait dans l'ordre et nous reprenions notre progression. La chaleur, le balancement du trot, la somnolence me gagna, le bestiau en profita pour se frotter contre les épines d'un acacia… Chameau, va ! »

La jeune femme ne peut retenir un éclat de rire. Vexé, le chamelier déclare qu'il va se refaire une santé à la source.

Les bains de vapeurs chaudes parachevant la dure journée de voyage ont eu raison de la résistance de les plupart des membres du petit groupe. Les Tamasheks ont vite filés rejoindre une vague parenté, tandis que d'une tente voisine des enfants sont venus apporter une grosse bassine au contenu indéterminé…Mais revigorant, tout a été dévoré sans qu'il en reste la moindre miette.
« À s'en lécher les doigts ! » annonce Camille qui joint le geste à la parole, étant donné qu'ici les gens n'utilisent qu'une sorte de grosse cuillère de bois, pour les liquides. Le solide, c'est avec la main qu'il faut le puiser dans la gamelle placée au centre de l'assemblée.

Un bref instant à contempler la magnifique voûte céleste durant le temps nécessaire pour que la jeune femme puisse à son tour profiter des bienfaits thérapeutiques et relaxants de la source, une heure plus tard le camp tout entier est plongé dans le sommeil, avec les faibles lueurs des feux mourants pour seuls gardiens.
Au matin Mohamed explique que le bâton éttabel se trouve dans une grotte, située non loin mais particulièrement difficile d'accès. Chargé d'une forte potentialité spirituelle, le lieu est considéré comme magique et à ce titre interdit d'accès, aux femmes en général et aux non-initiés en particulier. Donc les Tamasheks pénétreront seuls !
Bien avant de parvenir sur le site, le soleil commence déjà à écraser les ombres et faire grimper le mercure des thermomètres vers les quarantièmes rougeoyants. Quand la Toyota stoppe enfin, ses occupants peuvent constater qu'ils se trouvent sur un vaste plateau finissant abruptement sur les bords d'un canyon. Quelques millénaires auparavant une rivière devait couler entre ces berges aux parois presque verticales.
Les deux français regardent Mohamed et son cousin s'engager dans une faille rocheuse. Celle-ci les dissimulent rapidement à toute observation, tandis qu'ils progressent vers l'accès de la grotte. Pour tromper le temps le marin se promène sur le plateau en regardant le sol. Bientôt

il appel son amie, restée assise pour tenter de limiter sa déshydratation : « Viens voir ! C'est incroyable, ce n'était pas une rivière qui coulait là, mais une faille sous-marine. Regarde le sol est jonché de coquillages fossiles, des ammonites, je crois. La dernière tempête de sable a dû balayer le sol, révélant ce formidable dépotoir préhistorique.

La journaliste à son tour marche, les yeux rivés au sol. Par-ci, par-là des éclats de silex taillés parsèment le sable grossier.
— Des pointes de flèches et des pointes d'épieux, magnifiquement taillées ! Il y en a des quantités ! Quand la mer c'est retiré il devait y avoir dans ce lieu un fantastique territoire de chasse.
— Oui, c'est peut-être l'emplacement d'une manufacture préhistorique de fabrication d'armes. Ou encore un terrain sur lequel des guerres longues et répétées se sont déroulées. Sérieusement, je ne m'explique pas une telle profusion de vestiges. Il faudra faire venir une équipe de scientifiques dès que nous le pourrons. Un bon scoop, pour toi, non ?
— Effectivement, et je te précise que ce sont des paléontologues que nous devrons alerter. Tu te rends compte que nous foulons un sol qui date de l'explosion cambrienne !

— Camille, s'il te plaît laisse tomber les explications magistrales, j'en ai mon compte. Que les fossiles aient cinq-cents trente ou cinq-cents quarante millions d'années d'existence, pour être franc je m'en fous totalement. Je voudrais seulement que ces touaregs reviennent vite pour aller m'allonger à l'ombre d'un palmier accueillant.
— Ben moi, c'est de contempler enfin ce sceptre fabuleux dont j'ai très envie. Si nous allions jeter un coup d'œil ? »

À ce moment un fort bruit de déflagration se fait entendre, le sol tremble sous leurs pieds et un énorme souffle chaud les enveloppes. Tout de suite après, une série de chocs sourds, semblables à ceux produits par un camion qui vide une benne de cailloux, se font entendre. Camille inquiète, lève un regard interrogatif vers Bibert. En signe d'incompréhension, il hausse les épaules : « Une secousse tellurique ? Une éruption volcanique ? Je ne vois pas ! »

Comme pour leur éviter toutes polémiques, Mohamed réapparaît dans le creux de la faille. Du plus loin qu'il les aperçoit, il leur crie : Vite il faut aller chercher des secours ! Vite, vite ! Bibert se place au volant et démarre le moteur, tandis que Camille aide le Tamashek, choqué mais sans blessures graves apparentes, à s'ins-

taller sur la banquette arrière. Ils se dirigent vers le campement. Mohamed explique.
« Au moment où nous allions arriver vers l'entrée de la grotte, il c'est produit une explosion qui a déclenchée un glissement de terrain. Tout un morceau de la falaise a dévalé la pente, nous emportant avec lui. C'était presque silencieux mais terrible, ça coulait comme de l'eau. J'ai dû m'évanouir, lorsque j'ai repris conscience je me suis rendu compte qu'une grosse roche m'avait préservé d'une mort certaine, elle était restée en place m'empêchant d'être précipité dans l'abîme. Je crois que mon cousin n'a pas eu la même chance. J'ai fouillé mais tout était immobile. Tout au fond un énorme tas de caillasses doit servir de tombeau au pauvre garçon. La grotte n'existe plus ! L'entrée en a été obstruée par la coulée, je ne suis pas parvenu à la localiser. Si nous y avions pénétré… »

Camille lui demande ce qu'il espère d'éventuels secours, que pourrons faire une poignée d'hommes sans équipements pour tenter de retrouver le malheureux ou l'entrée de la grotte ? Le targui ne répond rien, il se rend compte de la vanité de toutes actions. Mais, bouleversé, il n'a rien analysé, il a simplement suivi son instinct de survie. Bibert déclare qu'ils feront tout de même une tentative pour accéder au fond du talweg. Ils pourront essayer, au moins, de re-

trouver le corps pour le rendre à sa famille. Ils chercheront aussi à trouver des indices permettant de localiser l'entrée de la grotte ou un nouvel accès. Ils ne baisseront pas les bras avant avoir tout fait pour y arriver. Demeure l'origine de l'explosion, une cause naturelle est difficilement envisageable. Une intention meurtrière délibérée, reste seule plausible.

* Les Maîtres, (suite 1.)

« Bien, si ce que vous m'annoncez est confirmé, nous touchons au but. Les emmerdeurs ne peuvent plus nous causer d'ennuis sérieux et, avant peu, les comploteurs recevront le châtiment qu'ils méritent. En revanche, je n'aime pas du tout le flou qui entoure la fin du dernier rapport que vous venez de me communiquer ! où se trouve exactement le sceptre ? Pourquoi cet abruti de général reste t-il dans l'incapacité de me remettre la preuve du complot ?
— Votre Grâce, notre détachement a bien intercepté le commando des traîtres, juste au moment où ils abattaient ceux qui aidaient les étrangers et leurs complices. Leur intention était de rejoindre un hélicoptère, stationné à proximité de la frontière. Ils ont été détruits, nous avons réussi à apprendre qu'ils s'étaient emparés du sceptre et avaient placé une mine juste avant l'entrée de la grotte pour parachever le travail. Au cours de l'engagement nous avons eu trois tués et un blessé grave qui n'a pu être rapatrié. Malheureusement en dépit de recherches, aussi approfondies que le permettait l'urgence de la situation, nos hommes ne sont pas parvenus à retrouver le précieux trophée. Une grenade avait éclatée sur le groupe qui le

transportait, tuant les hommes et pulvérisant l'objet. Du moins cela reste la seule explication rationnelle à cette subite disparition. Le détachement a poursuivi sa route, pour s'emparer de l'hélicoptère appartenant à la garde civile. Il a regagné sa base, avec nos hommes. Voila, votre Grandeur, nous pourrons frapper, dès que vous voudrez bien l'ordonner.
— Le sommet est prévu pour dans cinq jours, il serait judicieux d'attendre jusque-là avant de passer aux actes ! »

8

En arrivant sur les lieux du campement la vision d'un affreux carnage s'offre à leurs yeux. Mohamed en oublie ses propres contusions, tandis qu'ils se précipitent pour tenter de porter secours à d'éventuels survivants. Hélas ils ne trouvent que des cadavres, dont certains atrocement mutilés. Bibert découvre Omar, gisant décapité, enfouis sous un amas de corps enchevêtrés. Mohamed reconnaît son père et deux membres de sa famille, ils ont été égorgés. Jusque tard dans la nuit, ils vont rassembler et ensevelir les morts par famille, puis pour les combattants et les inconnus dans une fosse commune. Avant l'aube ils s'allongent épuisés, pour prendre un peu de repos. Mohamed reste muet, prostré. Camille pousse soudain une exclamation étouffée : « Youssouf ! Nous ne l'avons pas vu, son corps n'était pas avec ceux que nous avons enterrés. Peut-être a-t-il pu s'enfuir ?

— Ou bien il a été emmené avec les survivants qui sont repartis en direction de la frontière. Les traces de pneus sont nettes. Il est clair qu'un premier groupe d'assaillants est arrivé ici puis ils ont à leur tour été surpris par l'irruption d'une autre équipe qui tiré dans le tas, avant de repartir. Non sans avoir achevés les blessées et

éliminé tous les témoins. Pour quel motif ? Cela reste un mystère.
— Non ! Ce sont les premiers arrivés qui ont perpétré le massacre. Ils ont tué les gens qui étaient au campement. Ce n'est qu'ensuite que le second commando est arrivé, par surprise. Ce sont eux qui ont torturé les blessés et les survivants, pour obtenir des renseignements. Quels aveux voulaient-ils entendre… Nous pouvons seulement présumer que cela avait un rapport avec votre présence parmi nous. »

Mohamed vient d'apporter ces précisions au commentaire de Bibert, le Tamashek aussitôt après se replonge dans ses mélancoliques pensées. Les deux français se demandent comment il peut savoir cela avec une telle certitude, mais après tout c'est un homme du désert, habitué à lire les signes inscrits dans les sables et invisibles pour d'autre yeux.
Dès le lever du jour, ils se livrent à une ultime inspection, en élargissant le champ de leurs investigations. Peine perdue, tout ce qu'ils en retirent c'est une constatation faite par le targui, affirmant que deux dromadaires ont quittés les lieux, postérieurement à la tuerie, mais avant leur arrivée sur les lieux. Les traces indiquent que les deux animaux se dirigeaient vers l'ouest. C'est aussi dans cette direction qu'ils vont faire route, pour rejoindre Gao. Chacun

pense de son côté qu'avec un peu de chance ils parviendront à rattraper cette mystérieuse méharée. Mohamed qui a bien observé les traces, apporte un complément de précisions : « Un seul chameau est monté, l'autre ne porte qu'une faible charge. C'est probablement la monture de réserve d'un voyageur ayant l'intention d'effectuer un long trajet sans faire d'étapes. Dans cette direction il peut se diriger vers Ménaka, Gao ou Bourem, il est trop sud pour Kidal. Nous allons perdre certainement leurs traces un peu plus loin, le sol est constitué de plaques rocheuses très dures qui ne marquent pas le passage. Seul Dieu est en mesure de permettre une rencontre. »

Il interrompt ses explications pour se concentrer sur la conduite qui requière toute sa concentration, des pierres de toutes tailles, dont certaines très grosses, jonchent la piste et peuvent provoquer de sérieux dommages au véhicule. Parvenus presque à mi-chemin, peu de temps avant la brève étape du soir ils distinguent droit devant eux la poussière soulevée par un groupe qui se déplace. Ils forcent l'allure pour les rattraper et en avoir le cœur net.

Quelques minutes plus tard ils sont à hauteur d'un rassemblement de femmes, vieillards et enfants, avec ânes et bagages, poussant devant

eux quelques chèvres faméliques. Aucun homme… Quelque chose ne va pas ! Le targui se renseigne, le problème semble sérieux, car la discussion est animée.
« Ces gens ont eu des problèmes ! Des soldats, venus de la même direction que nous, sont survenu dans leur campement. ils ont tiré dans les tentes, tuant au hasard hommes, femmes et enfants. Les survivants ont été capturés puis torturés, le capitaine qui commandait le détachement s'amusait à leur faire boire de l'essence, les faisait courir et mettait le feu à leur chèche, certains ont explosé. Beaucoup de femmes ont été violées, le reste de la tribu a pu s'enfuir. »

Comprenant qu'ils ne peuvent rien pour ces malheureux, ils décident de passer une partie de la nuit en leur compagnie, Chacun se réconfortant de la présence des autres, puis de reprendre leur route vers Gao. Ils y parviennent en fin de journée le lendemain, Camille et Bibert sont sidérés par le spectacle qu'ils découvrent en arrivant. La périphérie de la vieille citée est occupée par une sorte de monstrueuse banlieue, pas même qualifiable de bidonville. Les abris qui la composent sont constitués de détritus ramassés sur les décharges dont ils occupent d'ailleurs la place. Bouleversée la jeune journaliste interroge le chauffeur : « Qui sont ses gens ? Personne ne leur vient en aide ?

— Ce sont des victimes des années de sécheresse qui ont frappées la région. Les familles vivent, mais il faut plutôt dire meurent, dans cette horreur, sans eau, sans soins, livrés aux mouches et aux rats, Elles ont tout perdu, plus de troupeaux, plus d'animaux du tout, pas même une chèvre pour avoir un peu de lait. Ils sont condamnés à attendre la mort ou un secours qu'ils ne songent pas à espérer, réduits à une mendicité passive. Qu'attendre d'ailleurs d'une population qui n'a pas grand-chose à offrir, et qui, en aurait-elle les moyens, ne souhaiterait pas forcément leur venir en aide ? Et puis, croyez-moi le problème disparaîtra bientôt de lui-même, faute de survivants ! Car ça décède terriblement. Surtout parmi les enfants ! Les mères essaient d'en sauver au moins un, en lui donnant tout le lait, toute la nourriture disponible. Les autres, les filles en premier, sont sacrifiés d'emblée. Les parents ne mangent pas non plus à leur faim, mais ils sont plus résistants et par conséquent mettent plus de temps à mourir. Vous ne trouverez plus actuellement que des nourrissons de moins de six mois. Age correspondant à la période de début d'activité sur la zone des équipes du PNUD. Les autres enfants survivants sont âgés de plus de cinq ou six ans. Quatre années de sécheresse ont eu raison de toutes les autres tranches d'âges. Quelques ONG sont venues pour tenter d'apporter un se-

cours en vivres et en soins. Le gouvernement ne les a pas encouragées et elles sont toutes reparties sur des terrains, disons plus… Médiatiques pour leurs actions. Nous ne pouvons les blâmer, la plupart ne fonctionnent que par les dons et les donateurs veulent voir où passe leur générosité, il faut des images, comprenez-vous ! »

Faute de mots pour décrire l'intensité de son affliction, la jeune femme se replie sur ses sentiments. S'obligeant à observer l'insoutenable spectacle, qui s'offre de manière presque impudique autour d'eux. Mohamed leur annonce son intention daller rejoindre des membres de sa famille qui vivent dans la région. Il a subi de très lourdes pertes financières et il lui reste un deuil à accomplir. Il leurs propose de les conduire au seul hôtel à peu près correct de la ville, l'Atlantide, un nom étrange pour ce lieu et qui n'est qu'une prétentieuse bâtisse d'un étage, quelque peu délabrée. La séparation est volontairement brève, le targui conservera la Toyota, à titre de dédommagement pour la perte de ses deux chameaux et en remerciement pour son dévouement. De toute façon les plaques libyennes ne les autoriseraient pas à circuler sans s'exposer à de nombreux et sérieux ennuis. Il promet de repasser en début de matinée le lendemain, pour les aider à organiser leur déplacement sur Bamako.

Restés seuls, ils se découvrent un peu tristes. Tristesse consécutive à la perte d'une amitié récente, bien sûr, mais aussi provoquée par un profond sentiment d'échec, dont ils ne peuvent se défendre. Après une rapide toilette, Camille reste dans la chambre pour procéder à des rangements et un peu de lessive, tandis que Bibert gagne le bar pour se changer les idées. Il y trouve le client inamovible, l'ivrogne de service, occupant ordinaire des bars sous toutes les latitudes. Celui-ci est fort occupé à s'imbiber pour, selon sa confidence spontanée, lutter contre la déshydratation. Bibert qui n'a rien de mieux à faire, accepte de lui payer un verre.
« Buvez, mon ami, comme disent les soiffards, on n'est jamais trop prudent. Ce n'est qu'une précaution supplémentaire ! »

Cette platitude recueille un hypocrite succès, mais ayant ainsi gagné la confiance du seul habitué disponible, le marin s'informe de la qualité de la restauration. Heureux de trouver une oreille complaisante ainsi que de s'être fait offrir une prévention inespérée contre un dessèchement redouté, le type déclare s'appeler Olaf, être plus ou moins russe et homme d'affaire. ! Il embraye sur la réponse, en débordant un peu.
— Ici, mon vieux ! Tu permets que je t'appelle mon vieux, hein ? Ici, on y mange une cuisine soi-disant européenne, infâme et chère. Qu'im-

porte, les clients ne viennent pas ici pour la gastronomie. Ils viennent essentiellement pour faire des affaires et, accessoirement pour faire la cour à Aïcha, la patronne du lieu. Elle est au courant de tout, toutes les combines, toutes les compromissions, les corruptions. Pour un arrangement, vendre ou acheter, le sexe, petites-filles, jeunes garçons, les vices les plus invraisemblables. Les trafics aussi, Bijoux, or, voitures, terrains, tout ! Tout passe par Aïcha. Elle donne les informations, les contacts mais ne s'implique pas. Ah ! Aïcha, d'où vient-elle, qui est-elle ? Tu verras, mon vieux, c'est une beauté à la mode Mauresque, bien en chair. C'est à peine si l'on remarque qu'elle est manchote du bras droit. C'est son truc ! Elle se sert de son infirmité en tirant parti du léger malaise que fait naître la vue de son moignon. Elle en joue, elle en profite, elle en abuse. Car, instinctivement, on a tendance à compenser, à forcer sur l'amitié. Et puis, sûr que dans le tas, il doit y en avoir pas mal qui rêvent de se farcir une manchote. Hein, Pas toi ! Bon, bon ! Odalisque oui, mais femme d'affaires avant tout. Note bien qu'elle a surtout fait des affaires à l'époque où aboutissaient à Gao les revendeurs, passeurs de véhicules, voitures et camions chargés de pièces détachée. Entrant au Mali par le poste de Kidal, terminus de la traversée du désert, depuis Colomb-Béchar via le Ténéré. Gao n'était déjà plus

qu'une simple étape de repos, depuis des lustres, il ne fallait plus compter vendre sur place, mais seulement se renseigner sur les marchés potentiels, Bamako, Niamey. Voire plus bas, quand les opérations juteuses ont commencé à se faire rares. Grosse foire d'empoigne où chacune des parties voulait, à toute force, arnaquer l'autre. Mauvaise foi égale des deux côtés, l'imagination occidentale contre l'inertie africaine. Chaque transaction devenait une aventure, une pièce de théâtre en pleine rue. À la fin, bien sûr, personne n'était content. Chacun était persuadé d'avoir été roulé par l'autre. Pas question cependant de l'avouer, de perdre la face, aussi, tout le monde affectais de se réjouir. En ce temps-là les fiestas étaient mémorables, inconcevables de nos jours, mon vieux. Et crois-moi, s'il y en a un qui regrette, c'est bien moi ! »

L'arrivée de Camille qui vient de le rejoindre, permet à Bibert de prendre congé, en remerciant l'exubérant personnage pour ses informations documentées. Le couple part dans les rues animées, à la recherche d'un petit restaurant sympathique.

Le lendemain, le marché qui se tient juste en face de l'hôtel se charge de les tirer du sommeil. Tandis que, profitant de la fraîcheur des heures

matinales, ils prennent leur petit-déjeuner sur la terrasse bordée par la rue. Quelle n'est pas leur surprise de voir arriver la Toyota, Mohamed au volant, mais à son côté ils aperçoivent une silhouette qui ne leur est pas inconnue. En voyant Youssouf s'extraire du véhicule et s'avancer vers eux, un grand sourire sur sa face basanée, leurs interrogations s'envolent. Passé les premiers moments d'émotion, un flot de questions fuse de part et d'autre. Mohamed intervient en élevant la voix, faussement en colère ; « Oh, oh, oh ! Du calme s'il vous plaît ! J'ai retrouvé mes deux chameaux, hier soir. C'est un ami qui est venu me prévenir de leur mise en vente, par un étranger. En vérifiant l'information je suis tombé sur notre camarade qui avait trouvé refuge dans un campement sur les bords du fleuve. Il va lui-même vous expliquer par quel concours de circonstances il s'est retrouvé à cet endroit.
Youssouf, s'éclaircit la voix et prend la parole.
— J'ai eu la veine que le chef du commando qui nous a surpris à la source, soit un de mes anciens élève. Il m'a reconnu et épargné, surtout parce que je lui ai raconté être en mission spéciale et secrète. Par lui j'ai appris qu'ils s'étaient emparés du sceptre et avaient miné l'entrée de la grotte. Ce qui vous condamnait irrémédiablement à mort. J'ai sans doute un peu accusé le coup de ces révélations. Je savais que vous étiez en route pour justement y pénétrer.

Constatant ma réaction, mon ancien disciple est devenu méfiant. Il a commencé à me questionner, pendant que ses acolytes commettaient les exactions que vous avez certainement pu constater à votre retour. Tuant sauvagement Omar, qualifié de traître et de parjure. C'est au moment où ils allaient repartir, que le second groupe a jailli des dunes environnantes. Ils tiraient dans le tas, de toutes leurs armes. J'ai immédiatement compris qu'ils avaient l'intention de procéder à un 'nettoyage', définitif. Profitant de la confusion créée par les premiers échanges de tirs, je me suis emparé du sac contenant le *bâton éttabel*, ensuite j'ai rampé jusqu'à la mare. Je m'y suis dissimulé pour ne ressortir que longtemps après leur départ. Par chance les deux chameaux qui étaient venus avec nous s'étaient enfuis aux premiers coups de feu. Je devais agir vite si je voulais les rattraper. Vous croyant tous morts, j'ai cherché une solution pour m'en sortir. En finalité c'est la décision de rejoindre Gao qui ma parue la meilleure. Je comptais m'y embarquer, pour gagner le Nigeria par le fleuve. Là-bas je connais des Libanais qui auraient pu m'aider à me refaire une nouvelle vie. D'autant qu'en marchandant les pierres précieuses et les diamants de ce maudit bâton, ma fortune était assurée. Mais, et vous ! Comment avez-vous pu échapper au piège qu'ils vous avaient tendu ?

— Sur la demande de Mohamed et son cousin nous sommes restés, Camille et moi pour les attendre. C'est le cousin qui a déclenché la mine, Mohamed à bénéficier d'une baraka presque inouïe.
L'intéressé par modestie fait une moue avant de déclarer, avec un air de ravissement sincère, qu'il est heureux de retrouver ses deux dromadaires, en bonne santé. D'ailleurs il laisse au trio la disposition de la voiture lui préfère, et de loin, ses animaux. Reste qu'ils se trouvent dans l'obligation de regagner la Libye. Vu que, d'après leurs passeports ils ne l'on jamais officiellement quittée. Sortir d'un autre pays, quel qu'il soit, dans la mesure où ils n'y sont jamais entré -légalement- leurs poserait inévitablement des problèmes. Bibert propose une alternative.
— Après tout nous sommes passés de Libye en Algérie puis de ce pays au Mali sans voir l'ombre d'un poste frontalier, encore moins celle d'un douanier. Alors pourquoi ne pas rééditer ces opérations avec les frontières du Tchad et du Cameroun. Pour ensuite gagner un petit port sur une côte quelconque, d'où nous contacterons mon ami Yvon. Il viendra nous chercher avec son voilier, et le tour est joué !
Le marin, content de lui promène un regard satisfait sur l'auditoire. Mais lorsque son regard se porte sur Youssouf, il comprend immédiatement que celui-ci va lui torpiller son contentement.

— Ce qui est valable pour des États partageant les immensités désertiques du Sahara, ne l'est plus pour ceux où la nature du terrain n'est pas la même. Quand nous serons contraints d'emprunter les pistes ou routes, celles-ci seront immanquablement surveillées. Tout particulièrement de chaque côté des frontières. Il deviendra alors très difficile de leurs échapper, et notre aventure se terminera probablement à ce moment-là ! Je crois que, par route, avec notre véhicule ou en utilisant les moyens de transports locaux, taxis, autobus ou même avions, nous ne puissions sérieusement espérer mener notre entreprise à bon port… C'est le cas de le dire. Mais Camille a peut-être une solution plus satisfaisante à nous proposer ?
— Oui ! Merci de penser à moi Youssouf. Le plus simple, à défaut d'être le plus pratique, reste de retourner sur nos pas. D'une part, nous pouvons profiter du terrain pour éviter les Check-point, du moins ceux qui sont fixes. D'autre part nous possédons encore nos visas de prétendus membres du Parlement européen. Cela devrait nous assurer une bonne protection en cas de clash avec les autorités. Qui plus est, réjouissez-vous petits veinards ! Vous avez l'immense privilège de voyager en compagnie d'une journaliste bien informée. Ce qui lui permet de vous annoncer l'ouverture à Tripoli du Conseil de paix

et de sécurité de l'U.A. prévu pour… dans deux jours, si je me souviens bien.
— Très intéressant, mais en quoi le sommet de l'Union africaine, peut-il nous apporter une aide dans nos projets ? Je ne saisis pas le rapport avec nos modestes personnes… Non africaines !
— En cas de problème uniquement, mon cher Bibert. Si par malheur nous étions arrêtés ou inquiétés avant d'avoir pu rejoindre votre ami Yvon et son yacht, nous pourrons faire usage de ce joker. En prétextant de notre participation à ce sommet, nous aurons de bonnes chances de ne pas subir de trop fortes contraintes. D'autant que l'incident diplomatique doit être redouté, en ces périodes hautement médiatisées. N'est-ce pas, Kadhafi lui-même qui en 1998 a donné l'impulsion pour faire évoluer l'O.U.A. vers cette nouvelle organisation ! En outre l'actuel président de la commission du conseil de paix est Alpha Oumar Konaré, l'ancien président du Mali, un homme très ouvert. Mais surtout, et c'est là que nous irons chercher notre ultime secours, depuis novembre 2006 les États-Unis ont nommés un ambassadeur auprès de l'U.A. Cindy Courville. En nous référent de cette personnalité nous pourrons échapper à toutes mauvaises intentions, enfin, espérons-le !
Quelques instants suffisent aux deux hommes pour accepter l'évidence des propos de la jeune femme. Bibert ne peut se retenir de glisser une

petite phrase ironique, peut-être pour masquer sa légère déconvenue.
— Nous pouvons aussi prétendre que nous sommes les prochains récipiendaires du prix Mouammar Kadhafi des droits de l'homme ! Personne ne relevant la perfide digression, ils se dépêchent de procéder aux achats de vivres et carburants. Activité vite écourtée, car deux policiers juchés sur une moto viennent de passer en les regardant d'un air dubitatif. Les flics n'ont pas eu besoin de ralentir, leur engin pétaradant de faible cylindrée ne pouvant rouler qu'à la vitesse d'un homme au pas. Une certitude, ils seront de retour pour vérifier leur intuition dés qu'ils auront fini de réfléchir… Inutile de risquer une discussion oiseuse, mieux vaut s'éclipser ! »

Youssouf n'est pas emballé par l'idée d'aller se jeter dans la gueule du loup. Sa situation de déserteur le mettrait en situation délicate s'il venait à faire l'objet d'une arrestation. Surtout qu'il ne peut prétendre aux mêmes passe-droits que ses amis. Bibert lui rappelle que, pour l'administration Libyenne, le capitaine Youssouf ag Amansar est mort en service commandé. Le mieux pour lui est de se débarrasser de ses papiers, puis de se procurer une nouvelle identité. Cette opération de substitution doit être réalisable dès que parvenus dans la capitale. Sinon ils embarqueront tous les trois dans le ketch

d'Yvon et relâcheront à Tunis. Là-bas ce genre de transaction ne pose aucun problème. L'ex-motard, ex-soldat, mais nouveau fuyard et hors la loi, admet le bien fondé de cette analyse. Bibert croit remarquer que ce qui semble emporter sa décision par-dessus tout, reste la présence de Camille, qui le regarde avec attention.
« Nous avons besoin de toi, Youssouf ! Sans toi comment allons-nous nous orienter dans le désert ? Heu ! Ce mystérieux sceptre, je brûle d'envie de le voir ! Depuis le temps que l'on me rebat les oreilles avec sa splendeur, j'aimerais bien jeter un coup d'œil dessus. Au moins une fois avant de partir, on ne sait pas de quoi seront faits nos lendemains.
— Rien de plus facile, il est ici, avec moi dans ce sac. Mais je crains que tu ne soi déçue, pour le soustraire à la curiosité d'éventuels indiscrets, j'ai pris la précaution de le noyer dans de la cire et d'y ajouter une fausse mèche. Joint à deux autres, cierges de même taille, authentiques ceux-là, il attirera moins l'attention de fouineurs intempestifs.
— Mais c'est incroyable ! Je n'arriverai donc jamais à satisfaire ma curiosité. Savez-vous la frustration cela peut représenter pour une femme, côtoyer des bijoux des diamants fabuleux et ne pas pouvoir seulement les contempler ? Vous n'avez donc pas de cœur ! »

Le pauvre garçon ne perçoit pas l'humour de la déclaration et entreprends de détruire la fausse bougie. Comprenant son intention d'en extraire l'objet, tous se précipitent pour l'en empêcher. L'incident a l'avantage de détendre un peu l'atmosphère assombrie par la perspective du départ.
C'est en souriant encore de l'anecdote qu'ils se séparent de Mohamed. Puis ils s'engagent sur la route qui sort de Gao en direction du Nord-est, cap à nouveau sur l'Algérie. Ils reprennent, à peu près, l'itinéraire initial. Ce parcours leur avait permis d'éviter les mauvaises surprises à l'aller, avec un peu de chance il en serait de même sur le chemin du retour. Leur guide Tamashek n'étant plus avec eux pour éviter les pièges du terrain, ils sont contraints de voyager de jour, trois longues journées sont nécessaires pour qu'ils parviennent en tripolitaine. Par prudence, Youssouf s'informe aux arrêts de bus sur la présence d'éventuels postes de contrôles. Quarante kilomètres avant Tripoli il leur devient absolument impossible de continuer par la route, d'un commun accord ils décident de gagner le petit port de Zuwara, où Yvon est supposé les attendre, de là ils auront tout loisirs d'élaborer un autre plan d'action, car cet endroit discret avait été choisi par le fait qu'il présentait l'avantage d'être presque à mi-chemin entre Tripoli et la frontière tunisienne.

Quand, à l'aube d'un matin lumineux ils aperçurent le voilier se balançant doucement au rythme de la légère houle méditerranéenne, ils éprouvèrent un indescriptible soulagement. Yvon ne fut pas le moins soulagé.
« On peu dire que vous aimez vous faire désirer ! Voici déjà trois fois que la police maritime vient me demander pourquoi je prolonge mon séjour dans ce coin perdu. J'ai dû prétexter une avarie de moteur mais il était temps que vous pensiez à vous manifester, je n'aurais pas pu rester encore bien longtemps. Quelles sont les nouvelles ?

La journée ainsi qu'une bonne partie de la soirée fut consacré aux explications et à la recherche de solutions pour parvenir jusqu'au bâtiment qui abrite le sommet de l'Union africaine situé dans le quartier central des affaires de la capitale Libyenne. Yvon suggère que passer par le consulat ne serait pas une mauvaise idée, il se trouve un peu excentré dans un quartier résidentiel non loin du bord de mer. Pendant que Camille et Yvon s'emploient à la préparation de punchs à base de Rhum, vieilli dans les cales du navire, Bibert s'informe auprès de leur compagnon d'infortune.
« Dis-moi, Youssouf, as-tu encore ton passeport français ?

— Oui, pourquoi ? Je l'ai conservé par pure sentimentalité. Il est périmé depuis plus de quinze ans maintenant.
— Bien sûr ! Mais puisque tu es né en France, tu dois sans trop de difficultés pouvoir te procurer un extrait d'acte de naissance. Avec ce papelard tu te feras établir un nouveau passeport. Libre à toi ensuite de repartir pour la destination de ton choix. Car si nous parvenons à contacter l'ambassadeur des États-Unis, nous serons certainement en mesure, Camille et moi, de regagner la France sans grande difficultés, ce qui n'est malheureusement pas ton cas. Soit tu restes clandestin ici, soit tu rentres au bercail, avec Yvon s'il est d'accord ?
Le skipper qui avait une oreille traînante et fine, approuva.
— Pas de problème, tu te planques pendant que je fais ma clairance et mes formalités de sortie. Je te récupère un peu plus tard sur un bout de côte pas trop visible depuis la douane, et hop ! En dix jours maximum je te lâche dans un port de la côte d'azur. Si cela te convient, moi ça ne me dérange pas, pour une fois j'aurai quelqu'un avec qui partager les quarts à la barre, nous y gagnerons en temps et en agrément. Alors, tu en dis quoi, l'ami ?

Un peu pris de court, Youssouf hésite quelques instants. Naturellement il a beaucoup réfléchi à sa situation, et en connaît la précarité.
— C'est que… Je te préviens Yvon, je suis un piètre matelot, pour tout te dire je ne connais strictement rien à la navigation. Et puis je me demande si je ne vais pas être malade. Je serais plutôt une charge qu'une aide pour toi dans ce cas-là.
— Te casse pas la tête, j'ai l'habitude d'embarquer des novices. Ce ne sera que l'affaire des premières heures, des premiers jours pour les plus atteints. Ensuite tu te seras amariné et tout ira bien, fais-moi confiance. Bon, la cause est entendue te voici promu second du bord. Ça mérite un toast, bienvenue à la nouvelle recrue ! »

Tous lèvent leur verre, même Yvon, avec son thé. Puis ils allèrent s'étendre, pour prendre un repos bien mérité.
Aux aurores, il fut convenu que l'ex-soldat qui pouvait se faire facilement passer pour un autochtone, irait seul jusqu'à l'ambassade de France, sur place il demanderait à être reçu par un membre de la délégation. Une fois mis en présence de celui-ci, il lui remettrait le passeport de la journaliste en demandant a ce que l'on vienne la récupérer, ainsi que son ami.

Ainsi présenté, le plan paraissait simple et sans failles. Mais bien entendu les choses ne se passèrent pas de la façon prévue. Non qu'il éprouva des difficultés pour parvenir jusqu'aux locaux du consulat, sa maîtrise de la langue lui autorisait toutes les initiatives, mais devant la porte du Saint des Saints. Macache pour pénétrer sans rendez-vous et inutile d'espérer que sa demande d'audience soit même transmise. Pas question de faire un esclandre, les sbires de la police secrète rodaient dans les parages, prêts à intervenir à la moindre velléité de trouble de l'ordre public. Il ne lui restait qu'une solution, mettre le passeport qui lui avait été confié dans une enveloppe en y joignant un commentaire, bref mais explicite, écrit de sa main. Il déposa le tout, soigneusement cacheté, au gendarme qui filtrait les visiteurs embusqués derrière la vitre de son bureau. Le serviteur de la République prit la lettre, tandis que Youssouf s'éclipsait suivi par les regards soupçonneux du fonctionnaire et du vigile posté à l'entrée. Il ne parcourut qu'un court chemin avant de prendre place à une table, en terrasse d'un marchand de pâtisseries arabes et de boissons chaudes.
À peine une demi-heure plus tard, il faisait signe à un jeune homme qui reluquait les consommateurs avec la hâte d'une personne venue s'acquitter d'une mission inepte. À l'évidence il n'espérait trouver ici que la confirmation de sa

conviction d'être victime d'une, mauvaise, plaisanterie. Surpris dans sa certitude il s'approcha de l'homme qui se signalait à son attention, sans toutefois aller jusqu'à s'asseoir.
« Bonjour, je suis l'Attaché culturel. C'est vous qui venez de déposer une enveloppe contenant une note et un passeport en affirmant que vous aviez à entretenir un membre de la diplomatie Française d'une affaire de la plus haute importance ? Oui, qui cela pourrait-il être d'autre ! Comment êtes-vous en possession d'un document officiel et strictement personnel ? Le fait de vous en servir constitue un délit, je tiens à vous en avertir ! Pourquoi n'êtes-vous pas passé par la voie normale et demandé à être mis en présence d'une personne accréditée, dans les locaux de nos services ?
— Si vous voulez bien me laisser placer deux mots, je vais essayer de vous expliquer.
Youssouf entreprit, tant bien que mal, de résumer le parcours de ses deux amis, en prenant soin de n'y apparaître que le strict minimum. Bien que paraissant vivement intéressé par les rebondissements du récit, au moment de conclure la discussion, son interlocuteur eut une réaction totalement imprévue.
— En somme vous voulez nous impliquer, nous représentants de l'État, dans ce qui me paraît ressembler fortement à un trafic de bijoux volés. L'idée est ingénieuse certes, mais ne vous

attendez pas à ce que nous accordions le moindre crédit à une affabulation aussi romanesque. Le seul élément tendant à en établir l'authenticité est un passeport, sans doute volé lui aussi. Monsieur, j'ai l'impression que vous êtes un mystificateur et sans nul doute un provocateur. Nous nous précipitons là-bas pour être pris la main dans le sac, si je puis m'exprimer ainsi. Jetant par cette action inconsidérée le discrédit sur notre légation et, à travers nous, sur le pays que nous représentons ! Je ne sais ce qui me retient de vous faire arrêter sur le champ, mais j'ai pour règle d'éviter le scandale autant que faire ce peut… Disparaissez, monsieur, vous pourrez vous vanter d'avoir eu de la chance d'avoir affaire à moi. Mes collègues se seraient montrés beaucoup moins accommodants, je vous en donne l'assurance !
— Attendez ! Attendez, ma démarche était naïve, j'en prends conscience en vous écoutant. Cependant il reste une chance de vous prouver notre bonne fois ainsi que la réalité de nos affirmations ! Si la personne détentrice du passeport, se présente en personne devant vous, accepteriez-vous alors de lui accorder quelque crédit ? Je suis convaincu que d'entendre, par sa bouche, la relation des événements depuis leurs origines aidera à vous convaincre de leur véracité ! »

Hésitant, le jeune attaché pesa le pour et le contre, en termes d'impact sur sa carrière, puis acquiesça, donnant son accord, mais avec réticence et du bout des lèvres. Après quelques propositions vite écartées par le pédant fonctionnaire, il fut convenu que la rencontre aurait lieu au même endroit, trois heures plus tard. Ils se séparèrent et Youssouf se dépêcha de regagner le bord, afin de rendre compte du déroulement de sa tentative.
À quinze heures, comme convenu, Camille et Bibert s'installèrent à la terrasse du petit établissement de thé, Youssouf, par prudence était resté en retrait. Dissimulé dans une encoignure de façade, il pût assister à l'arrestation des deux naïfs par une équipe de policiers cagoulés. L'affaire dura quelques secondes avant que le couple, embarqué dans des voitures survenues comme par magie, ne disparaisse à ses regards. De retour au voilier, Yvon informé, n'eut pas un instant d'hésitation.
« Par e-mail ! Nous allons envoyer un message à l'ambassade… Non pas un message mais dix, cent ! Nous allons inonder leur messagerie avec nos appels. Dans le tas il y en aura bien un pour réagir. Ce petit freluquet d'attaché culturel ou je ne sais quoi, devra s'expliquer sur la façon dont ils les a balancés aux flics de ce pays. Ce sont des ressortissants Français, oui ou merde ! Au travail, il faut concocter un texte qui informe

sans trop en dire. Il ne faut que les forcer à réagir et à intervenir pour faire relâcher nos amis. Leur visa spécial constitue un élément de pression à ne pas négliger »

* Les Maîtres (suite et fin)

« Le sommet va s'ouvrir demain, et nous sommes parvenus à récupérer le fameux *Bâton éttabel* indispensable pour établir la légitimité de notre action. Nous allons réussir ce que tant d'autres ont rêvés et ne sont jamais parvenus à obtenir. La réunification des États Africains en une confédération qui éclipsera l'Union européenne et rivalisera avec les États-Unis d'Amérique. La Chine nous appuiera, nos récents contacts le démontrent. Nous serons alors, nous les Arabo-Berbères, aux commandes de cette force musulmane pour en faire la première puissance mondiale. Allah est grand, son prophète Mahomet nous indique la voie à suivre. Mais qu'avez-vous fait de ces deux merdeux de Français ? Et leurs complices, ce capitaine instructeur venu de Satan et qui retournera à Satan. Ce skipper de voilier ancré à Zuwara, aussi ! Avez-vous pris les mesures nécessaires au moins ? N'oubliez surtout pas qu'une seule erreur peut nous coûter très cher. Nous jouons sur le fil, donnez-moi l'assurance que tout est réglé et dans les heures qui suivent nous déclenchons notre révolution sacrée.
— Les incroyants sont dans nos locaux, Ils n'avaient pas l'objet avec eux, ce traître a dû se

méfier. Nous allons l'attraper une souricière est tendue autour du navire, rien ne pourrait passer à travers. Ensuite tout disparaîtra… En fumée ! L'annonce de la réussite du plan que je viens de vous exposer devrait me parvenir d'un instant à l'autre. »

9

Aux bruits dans le couloir, Camille devina qu'elle allait recevoir de la visite. L'homme qui entra dans la cellule, petit et rondouillard, n'inspirait pas la frayeur, pourtant, quelque chose dans son regard dérange, avant d'inquiéter ses interlocuteurs. Désireuse de ne pas laisser transparaître ses émotions, elle attend en se livrant à une observation attentive de l'arrivant, déconcertant ! Voilà cet homme est déconcertant, impossible de prime abord de cerner sa personnalité, finit-elle par conclure. Mais il prend la parole sans paraître remarquer l'attitude volontairement méprisante adoptée par la jeune femme : « Vous êtes journaliste, et votre passeport porte un visa réservé aux membres du parlement européen ! Bien, bien, mais cela ne vous met absolument pas à l'abri d'un accident, hélas. Supposez que le rafiot de votre ami soit détruit par un incendie, provoqué par votre négligence. Aucuns survivants, malgré nos actives recherches nous ne retrouverons vos corps qu'après que les crabes les aient presque complètement dévorés. C'est une bien triste façon de disparaître, surtout pour une jeune et jolies femme, promise à un brillant avenir. Dévoilez-nous l'identité et la cachette de votre complice receleur et vous aurez une chance de vous en

sortir simplement avec la promesse de ne rien divulguer. Bien sûr, nous garderons en otage, dans une cellule confortable votre ami Bibert. Rassurez-vous, seulement le temps nécessaire pour mener à bien notre entreprise, car ensuite vous ne serez plus une source de danger pour nous. Nous laisseront votre compagnon vous rejoindre pour que vous puissiez aller mettre votre petit nez de fouineuse dans d'autres régions de la planète. Alors ? Je vous laisse encore une heure, ensuite je serai contraint de vous faire supporter les conséquences de votre stupide obstination. Le sceptre, avec ou sans vous, nous le retrouverons, ce n'est qu'une question de temps. »

Passant entre les deux gardiens placés de part et d'autre de la porte, l'homme repart sans un regard en arrière. Restée seule, Camille réfléchit à la nouvelle tournure prise par les événements. Elle ne croit pas un seul instant aux promesses de son visiteur, de toute façon elle ignore où se trouve Youssouf et son colis. Bibert doit subir le même chantage, pas plus qu'elle il n'est en mesure de dévoiler quoi que ce soit. Décidément l'avenir ne s'annonce pas sous les auspices les plus favorables, pour employer un euphémisme. Son seul espoir est que Youssouf ait pu rejoindre Yvon et qu'ils aient pris le large avant d'êtres repérés puis arrêtés. Ils auront au moins

sauvé leur vie, même s'ils ont perdu le sceptre et ne parviennent pas à engager des démarches pour les secourir à temps.

Elle l'ignore heureusement, mais dans la zone portuaire les choses ne prennent pas non plus une très bonne tournure. En sortant du cybercafé d'où il venait de passer deux heures à envoyer e mail sur e mail en compagnie d'Yvon, il n'avait pas fallu longtemps à Youssouf pour repérer le dispositif policier. Dissimulé aux vues du catamaran, un large cordon d'hommes, puissamment armés se déployait sur le quai. Apparemment ils n'avaient pas encore compris que le ketch était vide de toute présence humaine. La situation allait vite évoluer, car deux embarcations gonflables, bondées de policiers, s'apprêtaient à quitter le ponton de la douane. Leur intention prévisible était de s'emparer du voilier en profitant de la protection des tireurs restés à terre. Arrivant sur les arrières des assiégeants, les deux amis n'avaient pas été détectés, mais rapidement les mouvements d'hommes en armes et de voitures commencèrent à s'intensifier, rester sur place les exposait à être reconnus par un inspecteur plus perspicace que la moyenne. Ils repartirent se réfugier dans le café-internet, dissimulés derrière les écrans, ils pouvaient observer sans être vu. Ils n'allaient cependant pas pouvoir rester indéfiniment scot-

chés là, déjà l'employé leur jetait des regards méfiants. Ils devaient fuir c'était une certitude, le problème était qu'ils n'avaient aucun endroit où aller se réfugier, la Toyota garée sur le quai se trouvait incluse dans le périmètre interdit. Soudain un renfort de soldats en tenue de combat vint prendre place, en retrait des policiers en embuscade. Les camions arrivaient, se plaçaient pare-chocs contre pare-chocs, puis les hommes sautaient à terre prêt à faire feu. Youssouf, en bon commando comprit instantanément que ces renforts n'étaient pas exactement des renforts mais une unité intervenant avec une autre mission. Il bouscula Yvon en lui soufflant : « Chouf ! Ils bouclent tout le secteur, je me demande ce qui se passe. Regarde le chef des soldats a pris un porte-voix et crie quelque chose, écoutons… Oh ! Par Allah ! Il ordonne aux flics de jeter leurs armes et de se rendre. C'est absolument incompréhensible, pourquoi font-ils cela ?

La réponse était précisément en cours d'affichage sur les écrans de leurs ordinateurs, restés allumés. Un e mail, émanant de l'ambassade de France à Tripoli, destiné aux auteurs de messages, répétitifs, reçus par la délégation. Le texte en était concis. « Avons bien réceptionné vos courriels. Nous avisons immédiatement les services secrets Libyens. Contactez-nous afin de

nous permettre de vous joindre et de vous mettre hors d'atteinte, en sécurité dans nos locaux. » (C'était signé) JM.B. Attaché militaire… Etc.

L'heure n'était plus à la prudence et aux tergiversations, la réalité de l'intervention venait de se concrétiser sous leurs yeux. Youssouf envoya une courte réponse et récupéra son sac.

« Écoute Bibert, j'ai depuis très longtemps envie de faire une longue traversée à la voile. Tu t'en souviens, je te l'avais déjà dit sur l'île d'Elbe quand nous nous sommes connus. Et puis je ne te cache pas que j'ai besoin de décompresser un peu après toutes ces émotions. Le catamaran va appareiller avant la fin de semaine. Autant profiter de l'opportunité qui s'offre pour rentrer en France avec Yvon.
— Et Youssouf ! N'oublie surtout pas de le mentionner, crois-tu que je ne vois pas clair dans ton jeu ? Va, ma belle tu as ma bénédiction. L'ambassade a accepté de placer le sceptre dans le courrier diplomatique, à destination d'Addis Abeba. Je ferai le voyage en compagnie du diplomate qui en a la responsabilité. En première classe, je ne vais pas me plaindre. Marie et Yann, les amis Suisses, n'ont envoyés de bonnes nouvelles de *La Malay-Damsel*. Je n'ai pas d'inquiétudes de ce côté-là non plus.

— Pourquoi ajouter « non plus », tu te faisais du souci pour moi ? Je ne sais pas ce que tu t'imagines, ou plutôt je ne m'en doute que trop. Il se trouve simplement que j'ai l'intention d'exploiter l'extraordinaire parcours de Youssouf pour un roman ou une série d'articles. C'est une occasion que je ne peux laisser passer, voila la raison qui ma poussée à prendre cette décision. C'est professionnellement que je fais ce douloureux choix.
— Très bien, à quoi bon te justifier puisque je t'assure qu'il n'y a pas de lézards. Et puis, tu y vas fort, douloureux choix ! D'ailleurs je constate que la douleur ne t'empêche pas d'être radieuse. Il est parfaitement normal que tu profites du sursis accordé par le destin, dans ma cellule je doutais !
— Et moi ! Ce type odieux, le chef de la police. Il venait sans arrêt me raconter des horreurs. Je ne me faisais pas d'illusions sur le sort qu'il entendait nous réserver. Franchement J'ai été formidablement heureuse d'apprendre qu'il avait été arrêté, avec son chef. Le gars de l'Ambassade m'a avoué que c'était un homme très proche du nouveau chef de l'État, un familier comme qui dirait ! Enfin peu importe, le sommet c'est déroulé sans anicroches et nous sommes tous sauf, c'est le principal.
Youssouf qui c'était approché discrètement, ajoute son petit commentaire.

— Tous les conspirateurs ont été mis sous les verrous et seront condamnés à de fortes peines, pour atteinte à la sûreté de l'État. Il est probable qu'ils disparaîtront dans un bagne ou fusillés, pour les meneurs c'est pratiquement certain. Vous savez le gouvernement Libyen, en ce qui nous concerne directement, à surtout agit soue la pression des membres de la Conférence de l'Union africaine dont le siège est à Addis-Abeba, en Éthiopie. Sans eux, je doute fort que cette aventure ait connu une fin aussi heureuse, pour vous comme pour nous !
— Yvon qui ne disait rien depuis un moment ne résiste pas à poser une question relative à ce dénouement, tellement providentiel.
— Par quel miracle cet organe de l'Union africaine en est-il venu à s'intéresser à notre cas particulier ?
Sans dissimuler son sourire, Camille lui apporte la réponse.
— Tout simplement grâce à l'intervention d'une mission scientifique implantée en Éthiopie. Un membre éminent de cette mission, composée d'ethnologues et autres chercheurs, a contacté le président de la Conférence de l'U.A. Celui-ci est intervenu immédiatement auprès de l'Ambassade de France à Tripoli. Il s'agissait « d'inquiétudes motivées », concernant le sort de deux citoyens Français, titulaires de visas réservés aux parlementaires de L'Union Européenne.

Monsieur l'ambassadeur aurait été mal venu de ne pas informer le ministre des affaires étrangères Libyen de la requête du Président de la Conférence. Les choses n'ont pas traînées, nous avons été promptement retrouvés et ramenés au consulat. Nous devons une fière chandelle à ce scientifique resté anonyme… Bien que j'ai comme une vague idée qu'il n'est peut-être pas inconnu de tout le monde, qu'en penses-tu Bibert ! »
Ainsi interpellé le marin se trouble un peu et bafouille qu'il ne voit pas ce à quoi elle fait allusion.
La journaliste ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

Le nouveau chef de la police, tout fier de sa récente promotion ne tiens plus en place. Il presse Bibert dont le départ, programmé pour le soir même, exige la prise de mesures de sécurité renforcées. Le protocole diplomatique s'ajoutant aux contraintes administratives, accaparent donc le marin bien avant l'heure prévue. Ensuite une escorte armée impressionnante entoure les voyageurs, pour le trajet et jusqu'à l'embarquement. Ce dispositif confondant a pour effet induit de couper court à toute intimité. Réduisant, par contrecoup, les adieux à de brèves phrases stéréotypées, soulignées d'un discret signe de main.

Deux semaines plus tard, Camille appela la maison de ses amis suisses sur l'île d'Elbe. Bibert qui remontait justement du port pris la communication au vol. Après les échanges de banalités usuels, la journaliste l'informa de leur bonne arrivée dans le port de Marseille, à l'issue de ce qu'elle qualifia sans vergognes de croisière idyllique ! Elle ajouta qu'Yvon avait déjà repris sa route, vers le sud et que Youssouf s'activait encore pour retrouver son identité administrative d'origine, en même temps qu'un nouveau passeport. Puis, ayant ainsi épuisée les sujets d'importance mineure, elle interrogea le marin sur la façon dont c'était passé la restitution du *bâton éttabel* sur les terres de la reine de Saba et du roi Salomon. Question qui constituait indéniablement le véritable motif de son appel, mais Bibert se garda bien de le relever, ainsi que de toutes allusions relatives à l'avancement de ses travaux de romancière ou à la nature de ses actuelles relations avec l'ancien instructeur des djihads islamiques.
« Ben, tu sais Camille, la réception à l'aéroport d'Addis-Abeba fut beaucoup plus sommaire que n'avait été le départ de Tripoli. Une voiture officielle avait bien été affrétée, mais le comité d'accueil se réduisit à un collaborateur du ministre, escorté de deux gardiens sans uniformes. Je fus conduit à mon hôtel tandis qu'une délégation du Musée Archéologique National prenait en

charge le sceptre. Le lendemain je dînais avec le docteur Fernand Antray, que tu connais. Tu vas rigoler, mais c'est par lui que j'ai appris que les joyaux de la relique n'étaient que des faux sans grande valeur ! Les originaux avaient été dérobés et remplacées par des copies, vers la fin du dix-neuvième siècle. La substitution a pu avoir lieu soit en Égypte soit quelque part au cours de son périple. Il voisine à présent aux cotés de la pierre qui en commandait le sarcophage protecteur. Voila, ma belle, nous avons risques nos vies et beaucoup d'autre ont perdus la leur pour trouver et protéger un vulgaire fac-similé. Malgré tout son intérêt historique reste entier et il garde toute sa valeur symbolique. Dis-moi, je présume que les croisières à la voile ne figurent plus dans tes priorités du moment ?… c'est bien ce que je pensais, eh bien il me reste à te souhaiter de concocter un reportage à la hauteur des aventures que nous avons vécues, adieu donc !

Trois mois plus tard, la journaliste téléphonait à nouveau en Italie, pour annoncer à Marie et Yann la proche parution de son ouvrage, intitulé « Le terroriste repenti. » Ceux-ci en retour lui apprendront le départ de Bibert pour une durée de deux ans. Parti effectuer des travaux de recherches, pour le compte d'une équipe de savants dirigés par un certain professeur Élise

Azaïs, dans un coin perdu du Sahara, nommé Tahabanat.

Il n’y eu pas de commentaires, Camille se contenta de mettre fin à la communication après une rapide formule de politesse.

Fin.

Livre 3

Guyana

[L’enfer du décor]

Introduction.

Deux légionnaires disparaissent dans la forêt Amazonienne au cours d'un banal exercice.
Au Suriname, une exploitation forestière Libyenne, sert de plaque tournante à un important trafic de diamants.
Bibert, vagabond des mers, quitte-le Honduras pour répondre à la demande d'un ami. Hélas en arrivant, Clara la ravissante compagne de Mahmud, lui apprend qu'il a été enlevé ou tué par de mystérieux trafiquants. Commence alors une poursuite, qui va les mettre en présence d'un personnage hors du commun. Alsacien, devenu chef de tribut, Schmidt est en Amazonie l'un des derniers, chercheurs d'Amourette. Mais bientôt, le couple va se trouver confronté à de dangereux terroristes. Installés dans un site précolombien de la jungle du Guyana, ils y préparent une opération destinée à frapper le monde occidental et ses symboles. Leur intention est de modifier la trajectoire d'un satellite, lancé par Ariane V depuis le Centre spatial Guyanais, pour détruire la Station Spatiale Internationale (ISS).

1

« Halte, cessez le tir ! Bordel de merde, quand je dis halte, il faut halter ! Qui c'est qui m'a foutu des pékins pareils ! »
L'adjudant-chef Wurtz fulmine, comme d'habitude il n'hésite pas à en faire profiter son environnement. Sa colère présente est d'autant plus grande qu'elle sert à masquer un sentiment moins avouable, l'inquiétude. Une appréhension causée par l'incompréhensible disparition de deux éclaireurs du groupe voltige. Partis en reconnaissance bien avant l'aube, ils devraient être revenus rendre compte de leur mission depuis plus de trois heures. D'avantage que l'absence de ses hommes, c'est la conséquence de leur défection qui lui pose problème. L'embuscade prévue risque fortement d'échouer. Or, le vieux juteux n'aime pas faillir à son devoir. Il tient par-dessus tout à sa réputation de baroudeur et entend continuer d'apporter aux 'bleusailles' la preuve de l'infaillibilité des anciens. La première section de la quatrième compagnie de combat du 3° Régiment Étranger d'Infanterie… Sa section ! Sert depuis une semaine de 'plastron' à un détachement d'élèves officiers, tout juste débarqués de St. Cyr-l'Ecole. Les Aspirants en fin de cycle viennent en Guyane, pour un stage appelé couramment spécialisation jungle.

C’est la Légion qui fournit les moyens logistiques et les effectifs pour cet entraînement, considéré comme particulièrement efficace. Redouté d’ailleurs en d’égales proportions par les ‘heureux’ candidats. Tous volontaires pourtant, appelés après sélection à venir goûter les joies du crapahut en forêt équatoriale humide. Les meilleurs éléments des trois armes viennent s’y exercer, ainsi que de nombreux détachements provenant des forces européennes ou alliées. Cette responsabilité, confiée au régiment Étranger, tient pour une large part à son implantation sur la base de Kourou, offrant bien sûr un accès direct sur la forêt Amazonienne tout en bénéficiant des facilités technologiques du Centre spatial guyanais. Mais aussi -surtout- à la très forte technicité de ses cadres, formés aux méthodes de combats ainsi qu’à celles de survie en ce milieu aussi spécifique qu’inhospitalier.
A quarante-sept ans, l’adjudant-chef approche de l’âge limite. L’idée lui en apparaît floue, bien que le fossé qui l’en sépare semble se combler à une vitesse étonnante. Plus que trois années de service et la vie civile lui offrira les choix d’une nouvelle existence. Être né au moi de juin lui avait permis de s’engager à peine âgé de dix-sept ans et demi, dans la ‘régulière’ d’abord puis, par suite d’erreur de parcours, en optant pour la Légion. Il ne regretta pas cette décision, et resta fidèle à sa nouvelle patrie. Trouvant au

sein de ce corps prestigieux, un parfait équilibre entre son goût de l'aventure et la nécessité d'être maintenu dans certaines limites, de dépendre de règles autant que de certitudes. Ce qui lui permettait d'éviter les dérapages intempestifs auxquels sa nature insouciante risquait trop facilement de l'exposer. Une seule ombre au tableau, un tout petit bémol venait parfois ternir sa félicité. Tout au long de sa carrière de sous-officier il n'avait jamais pu se départir d'une interrogation. D'une pensée récurrente, agaçante comme une carie mal soignée. Qu'aurait été sa vie s'il n'avait eu le goût et les aptitudes au service des armes ?
Souvent durant les longues heures d'attentes qui composent une large part de la vie du soldat, il se prenait à s'inventer des scénarios interchangeables. menant une vie rangée, ouvrier dans une grande usine… Non, décidément c'était impossible, trop incompatible avec son caractère épris d'horizons non figés. Truand…Pourquoi pas ? Le goût du risque y existe aussi ! Pourtant, si comme à la caserne la promiscuité est le lot de ces coteries, celle des malfrats possède à présent des colorations et des accents qui ont décidément trop glissés vers le sud. Alors quoi ? Serait-il devenu aventurier au petit-pied, Patron de PME. Marchand de gaufres ? Vendeur de voitures ! Impossible de savoir, il y faudrait deux

vies ! Telle était la conclusion à laquelle, immanquablement, il aboutissait.
Très vite il s'efforça de rejeter ces pensées, les interrogations qu'elles faisaient naître s'avérant par trop déstabilisantes. Après tout il n'est qu'un 'vétéran', dépourvu de tout bagage universitaire. Ses seules certitudes étaient celles glanées dans la lecture des pages d'un manuel, celui du « petit gradé en campagne ».
Après de nombreuses heures passées à quadriller le terrain pour tenter de localiser les disparus, la mort dans l'âme, il se résolu à rendre compte à sa hiérarchie. Les manœuvres furent suspendues pour la durée des recherches. Mais deux jours plus tard, les hélicoptères de l'A.L.A.T. et les reconnaissances satellitaires et aérienne n'ayant rien permit de déceler, il fallut bien se résigner à reprendre les activités ordinaires. L'adjudant-chef et sa section furent crédités d'une semaine supplémentaire pour poursuivre leurs battues. Hélas, à l'issue de ce délai, faute de résultats, même eux durent reprendre la routine et retourner aux joies du crapahut.
La Légion déclara les deux hommes « disparus en service », passé le délai réglementaire pour avoir le droit de figurer comme décédés sur les registres de l'administration, de glorieuses funérailles avec les honneurs militaires leur seraient rendues.

Du même côté de l'atlantique, mais plus haut en latitude, le skipper d'un vieux gréement se morfond. Depuis deux jours il est englué dans une calmasse, qui fige le temps et les éléments. Ce genre de situation n'entame habituellement pas sa sérénité. Contemplatif et amateurs de bons livres, il laisse volontiers traîner une ligne alibi. Gardant un œil dessus l'autre sur sa lecture, ainsi qu'une oreille à l'écoute des bruits ambiants tandis que la deuxième cherche à déceler le plus infime friselis annonciateur d'une risée libératrice. Une calmasse est un calme plat, sans vent pour soulever la mer et faire avancer le voilier. L'océan semble dormir, agité seulement d'une molle houle, qualifiée de résiduelle par les spécialistes et de chiante par ceux qui en subissent les effets. Le voilier privé de vitesse dérive au rythme du roulis, la principale manifestation perceptible, à part la vague nausée qui en résulte, est d'ordre sonore. Le balancement du gréement génère force grincements et craquements, plus ou moins identifiés. Lancinants, au point d'en devenir agaçants, à la limite du supportable. À tel point que le moindre choc inhabituel venant troubler cette quiétude sera perçut comme un dérivatif, une attraction bienvenue, suscitant un intérêt aussi bref que soudain. Enfin, pas tous les bruits, il faut en excepter ceux provenant de la masse liquide sur laquelle l'entité flottante semble se vautrer, car les vieilles

terreurs, les superstitions ancestrales reprennent alors immédiatement le dessus. Le danger est là ! Il rôde prêt à frapper, on l'entend ! Puis tout s'apaise, on pourrait croire avoir rêvé. L'attente reprend, bercée par l'espoir du retour des alizés, ces vents porteurs d'une délivrance follement espérée. La chaleur, vite accablante, ajoute sa pesanteur à la désolation ambiante.

Mais ni l'atmosphère, ni le climat ne sont causes de l'agitation qui s'est emparée de Bibert, le maître du bord. Son impatience puise ses origines dans les lignes d'un message, reçu par internet juste avant le départ. Ce message électronique provenait de son ami Mahmud, la teneur en était aussi concise que péremptoire !

Mahmud Abengreen, comme son nom ne l'indiquait pas était libyen. Enfin il avait passé toute son enfance en France, avant d'opter pour sa nationalité d'origine lorsque la démocratie put enfin s'y implanter. Actuellement basé au fin fond du Suriname, il dirigeait un chantier d'exploitation forestière. C'était à l'occasion de ses premières armes dans le métier, quelque part dans l'Afrique centrale, que Bibert avait fait sa rencontre au cours d'une exploration hasardeuse menée au nord Congo. Depuis ils s'étaient quelque peu perdu de vue, tout en entretenant un solide lien fait d'amitié et d'estime.

Mahmoud était parti au Suriname et Bibert après de nombreuses péripéties, entre mer de Chine, océan Indien et Pacifique, avait posé son sac sur l'île de la Cigogne. Étais-ce le nom qui l'avait attiré sur ce petit archipel perdu dans la mer des caraïbes, au large des rivages du Honduras ? Il s'en défendait, mais avec une mollesse révélatrice. Familier des navigations adolescentes dans l'archipel des Glénant, il avait une pensée émue pour l'îlot qui portait le même nom, là-bas, au large de Lesconil.
Pour l'heure, avec nostalgie il regardait le petit amas de nuages qui indiquait encore la présence de ces terres qui allaient bientôt disparaître dans son sillage. Du moins c'était là son souhait et sa préoccupation principale du moment, fuir ce calme éprouvant et rejoindre son ancien ami, qui semblait s'être mis dans une mauvaise passe. Pour s'occuper l'esprit et échapper aux idées noires qui commençaient à avoir raison de son optimisme naturel, le marin entrepris de descendre dans le carré du voilier. Y avisant le message posé sur la table à cartes, il entame la relecture d'un texte qu'il connaît pourtant presque par cœur.
« J'ai un gros, gros problème et besoin de ton aide urgente. Il faudrait que tu viennes avec ton voilier (le mot était souligné) au port de Paramaribo Je n'ai pas le temps de te fournir plus d'explications. Clara, une amie, est aussi préve-

nue et vous me rejoindrez ensemble, j'espère… Je ne pense pas avoir la possibilité de m'extraire d'ici, je vous y attendrai. Je compte sur toi.
PS. Fait vite ! »

Bibert maugréait en reposant le message imprimé. Faire vite ! Comme il y allait le copain, un voilier est tout ce que l'on veut, sauf un moyen rapide de déplacement. Pourtant, à peine deux heures après avoir pris connaissance de cette injonction, le navire et son skipper passaient les bouées du chenal. Devant lui s'ouvrait l'accès aux immensités océanes. Tandis que, derrière, s'estompaient en même temps que le paysage, les regrets et les frayeurs. Car coïncidence du destin, le départ avait été programmé bien avant l'appel au secours et pour d'autre causes. Tout c'était joué la veille au soir, au cours du repas qu'il offrait à sa fidèle amie dans le meilleur restaurant de cette partie d'entre Amériques. Précisément au moment où un homme, dissimulé dans la masse des clients, lui avait soufflé : « Ne te retourne pas, amigo ! Ceci est notre dernier avertissement. Si demain tu es encore ici, cours chercher le padre de la paroisse pour organiser tes obsèques. Nous ne le répéterons pas. Adios ! »

Bibert avait pris très au sérieux la menace. Il gardait trop précisément en mémoire le corps

de son ami Manuel, gisant carbonisé dans les restes fumants de leur fabrique-entrepôt.
La rencontre avec ce garçon sympathique datait de son arrivée dans cette baie tranquille, voici un an presque jours pour jours. Manuel survivait en donnant des coups de main et en proposant ses services aux propriétaires des voiliers et embarcations de tout type, qui faisaient relâche dans ces eaux abritées. Informations, fournitures diverses, vivres, eau, filles ou cigarettes : « Et plus…Si affinité ! » Avait-il coutume d'ajouter, avec un clin d'œil explicite. Par sa gentillesse et sa débrouillardise, il sû rapidement gagner l'amitié du navigateur. Complicité amicale qui se concrétisa rapidement par une association.
L'entreprise débuta sur une simple observation, les autochtones consommaient, sans modération, un alcool local assez titré en degrés. Cette boisson est obtenue, de façon tout à fait artisanale, par la fermentation du maïs sans distillation. Désignée sous l'appellation floue de Whisky local, c'est une machine à bousiller les neurones très efficace. À l'origine, Manuel était professeur dans un collège agricole. Il aurait voulu être chercheur scientifique, mais il n'avait pas pu payer les études nécessaires. Alors, il cherchait… Pour son compte. Un soir de spleen, se livrant à des expériences dans un bar de la plage, il concocta un genre de cocktail déto-

nant ! Mélange de Whisky local et de vin de palme. Cela donnait une boisson très douce et quelque peu agréable, mais carbonisante. Malgré ou peut-être grâce à cela, très vite ceux ou celles qui la goûtaient en redemandèrent. Constatant cet engouement, nos deux compères conçurent le projet, farfelu, d'en faire la commercialisation sous l'appellation de 'Liquor dos Incas', le « Pitchu ». (Pas vraiment très originale, mais leurs clients n'étaient pas regardants, ne sachant souvent même pas lire.) Appliquant la recette du pâté d'alouette (50/50). Mélangeant une bouteille de whisky d'un litre… avec une bonbonne de vin de palme de cinq litres. La production s'avéra peu onéreuse et d'un excellant rapport. Le whisky chargé en degrés n'était bien sûr pas de première qualité mais vraiment bon marché. Le vin de palme lui ne coûtait pratiquement que le mal d'aller le chercher.
Bibert, dans ce partenariat c'était contenté d'apporter les capitaux. Juste de quoi couvrir les premiers frais d'installation et, comme le disait plaisamment Manuel, « Amorcer la pompe. » Depuis, ça marchait le feu de Dieu ! Au point qu'ils n'arrivaient pas à satisfaire la demande, provenant surtout des nombreux consommateurs de l'établissement qui jouxtait leur 'manufacture'.
Inévitablement, 'quelqu'un' bientôt viendra leur proposer de 'développer' l'affaire. Bien sûr, les

deux complices comprennent vite que la donne n'est plus la même, Soledad, la patronne du bar où ils avaient 'testé' le mélange et continuaient de faire leur plus gros chiffre d'affaires, en rajouta une couche ; « Ce sont des narcotrafiquants, la Mafia est derrière. Prenez garde, la plupart du temps ce genre de propositions ne portent pas bonheur à ceux qui ne sont pas de la grande famille. Sans compter que votre commerce et totalement illicite et que si vous échappez aux malfrats, la police pourrait bien vous mettre de l'eau dans le mélange. Vous savez que les geôles locales ne sont pas équipées de télévision, même à Tegucigalpa, la capitale. »

Manuel n'accepta pas sans protestations l'intrusion mafieuse. Il fulminait en clamant à ses clients, qui tous heureusement étaient aussi ses amis.
« Voilà ! C'est toujours pareil, chaque fois qu'un business marche, que je suis en passe de figurer dans les dix plus grandes fortunes de la planète, des malpolis viennent pour casser la cabane. Bon, s'ils veulent la guerre, ils l'auront. Nous n'allons pas nous laisser impressionner par le premier parrain venu. De toute façon, ça doit être très exagéré, toutes ces histoires de racket. C'est le cinéma qui crée ces légendes. Avec nous, pas de scénario à la mode sicilienne.

D’ailleurs, je vais acheter un flingue, au cas où ! »

Rassurés par cette détermination et l’apparente tranquillité des jours suivants, Bibert laissa flotter les rubans. Les deux acolytes parvinrent même, au bout de quelques jours, à oublier presque complètement l’incident, au point de se persuader que les autres avaient les mêmes facultés d’oubli. Aussi, quand l’intermédiaire vint à l’improviste pour réitérer ses propositions, le traitèrent-ils comme un joyeux rigolo en lui proposant d’acheter un appareil à faire les gaufres ! Tout heureux, croyant avoir solutionné définitivement le problème, le duo replongea dans ses baquets de bibine alcoolisée. L’un appréciait l’argent facile, l’autre la compagnie de Soledad.
Moins de quinze jours plus tard, le hangar loué pour les besoins de la production était en flammes. Manuel qui, par sécurité, dormait à l’intérieur, ne se réveilla pas. Son corps carbonisé eut même droit à une seconde crémation, pour bénéficier d’une urne. Déposée au bout du bar de Soledad, ses anciens clients furent ainsi en mesure de continuer à lui porter des toasts. La police refusa catégoriquement d’ouvrir une enquête, devant la réprobation manifestée par Bibert, elle prétexta que leur activité était illégale et qu’ils n’avaient, fait aggravant, payé aucunes taxes ou contributions aux forces de

l'ordre locales, en conséquence, lui le survivant, devait s'estimer heureux de s'en tirer à si bon compte. Écœurés mais pas abattu, avec l'aide de Soledad Bibert se mit en quête d'un nouveau lieu susceptible de l'accueillir afin de reprendre ses activités, de manière plus discrète et anonyme, toutefois. La patronne du bar pris même la précaution de négocier une protection, quasi officielle, sous forme de royalties versées au commissaire du quartier. Les affaires semblaient repartir d'un bon pied, d'autant que la cohabitation avec sa nouvelle partenaire s'avérait n'offrir que des avantages pour l'ex-navigateur devenu bootlegger. Le couple était en route sinon pour la fortune, en tous cas pour la félicité conjugale. La jeune métisse, possédait un caractère bien trempé, tenir un bar dans un quartier pareil n'était pas à la portée de n'importe quelle enfant de Marie, disait-elle en riant. C'est la gentillesse du marin, plus que la complicité charnelle qu'elle partageait avec lui, qui l'avait séduite. Mais elle restait femme d'affaire avant tout. Fille du port, Soledad se contentait du quotidien, remerciant Dieu dans sa prière du soir, pour la journée écoulée, sans songer à demander protection pour le lendemain et les jours suivants. Cette sage philosophie de l'existence lui évita d'inutiles regrets lorsqu'un soir, attablé avec des amis dans un restaurant du bourg, Bibert senti la pointe d'un couteau s'appuyer sur

son dos tandis qu'une voix doucereuse lui faisait comprendre que les choses n'en resteraient pas là et que les tractations commerciales reprenaient. Le repas en fut gâché, le glas de toutes perspectives communes venait de retentir.
Soledad sut avant l'aube que son amour au long cours avait, non pas sombré, mais largué les amarres pour un destin inconnu. Le marin avait eu la faiblesse de préférer cette incertitude à la perspective d'une fin accidentelle, aussi irrémédiable que proche, s'il s'obstinait dans son négoce. Non qu'il fût lâche, mais il est des évidences qui entraînent des décisions, comme si les choses étaient écrites d'avance sur le livre de la destinée et qu'il n'existât d'autres alternatives.
Après être passé par la poste, le seul endroit de l'île bénéficiant d'une connexion internet, il lui fallu moins d'une heure pour appareiller et clore ce chapitre de son existence. Le courriel de son ami tombait à pic pour lui fournir bonne conscience et atténuer ses éventuels remords, lui procurant un motif et un but.
Parti à la faveur d'un vent portant, il se retrouva encalminé avant la tombée de la nuit. Cloué sur place depuis cinquante heures, subissant même une légère dérive due à un courant traître qui le faisait peu à peu perdre la distance déjà parcourue. À cette allure, songeait-il avec découragement, il vaudrait mieux faire le tour par Panama

et le cap Horn pour être sur d'atteindre les côtes du Surinam. Comme d'habitude sur les voiliers, le vent est soit absent, soit trop fort. Quand par extraordinaire il souffle avec la force idéale, c'est dans la mauvaise direction. En dépit de ces avatars, et grâce essentiellement à son moteur d'appoint, Bibert pu s'amarrer au quai délabré, couvert de mazout et détritus en tout genre de la marina du port de Paramaribo. Il n'avait pas fini de ranger le fouillis qui encombrait le pont suite à ses manœuvres d'accostage, qu'une femme mince l'apostropha d'un vigoureux : « Hé ! Vous, le navigateur, là ! Vous êtes bien Bibert, l'ami de Mahmoud ?

— Affirmatif ! Pourquoi ?

— Je suis Clara, peut-être Mahmoud vous a-t-il parlé de moi.

— Effectivement, il n'y a pas si longtemps que cela d'ailleurs.

— Voulez-vous que je vous attende pendant que vous finissez vos travaux de rangement ? Nous pourrons ensuite trouver un endroit pour en discuter plus… Confortablement.

— Pas de problème ! J'ai presque fini. Juste le temps de passer à la douane, la police pour les formalités d'entrée sur le territoire et les bureaux du port pour signaler ma présence et je suis à vous

— Oh, la, la ! Écoutez, je n'ai aucun goût pour les attentes dans les locaux de l'administration.

Surtout ici ! Retrouvez-moi plutôt à mon hôtel, le ‘Strable’ avenue Ronald Venetiaan. Ça vous convient ?
— Comme il vous plaira ! Ne soyez pas trop impatiente, les autorités sont particulièrement tatillonnes dans ces républiques ‘sauce piment’. Il est probable que j’en aurai pour plusieurs heures. Ils arrivent toujours à trouver un document manquant ou incomplet. Juste histoire d’obtenir une petite gratification monétaire. »

Avec un sourire, la jeune femme laissa le marin rassembler ses pièces d’identité et s’éloigna en direction du centre-ville, à quelques centaines de mètres de l’autre côté des docks.

2

Clara était botaniste, elle travaillait à Kourou dans les locaux du CIRAD, pour effectuer des recherches sur la flore amazonienne. Bien qu'ayant dépassé la quarantaine, elle avait conservée un corps mince et souple de femme rompue aux exercices physiques. Les contraintes de la vie au sein de milieux naturels, souvent hostiles, l'avaient préservée des empâtements d'une vie plus bourgeoise. Pas vraiment une beauté au demeurant, mais un charme qui laissait peu d'hommes indifférents. Elle avait fait la connaissance de Mahmoud lors d'un vol de liaison entre Cayenne et la métropole. D'abord intéressée par son expérience de forestier, elle avait bientôt ressenti pour cet homme taciturne une attirance plus…personnelle. Prenant prétexte de l'étude d'une variété d'arbres, le Wapa, représentant la majeure partie de la production du chantier qu'il dirigeait, elle décida d'aller le rejoindre. Ce devait être le début d'une série de déconvenues dont elle ne pouvait soupçonner qu'elles allaient mettre son existence même en péril.
Dès sa descente d'avion, l'absence du forestier ou d'un quelconque représentant de celui-ci, commença de susciter son légitime étonnement. La légère contrariété consécutive allait très vite

dégénérer en irritation lorsqu'elle fut en mesure de constater que sa chambre d'hôtel n'avait pas été réservée et qu'aucun message ne l'y attendait. Elle éprouva un bref soulagement lorsque le réceptionniste, répondant à un appel téléphonique, l'avisa que celui-ci était destiné à une certaine signora Clara. Soulagement ressenti céda immédiatement la place à une réelle colère en écoutant la communication. Un homme à l'accent rauque et bizarrement chantant, l'informait que son ami était en mission, injoignable pour plusieurs années. Le mieux qu'elle puisse faire était de retourner d'où elle venait et d'oublier l'incident ! Là-dessus son interlocuteur raccrocha, sans autres explications. Ulcérée, la jeune femme éprouva quasi instantanément un doute, que son intuition eut tôt fait de transformer en certitude, quelque chose ne collait pas ! Ne sachant que faire, elle se dirigea vers les ascenseurs avec l'intention de gagner la chambre que le préposé avait fini par lui accorder et réfléchir avant de prendre une décision. Passant devant le petit comptoir qui tenait lieu d'agence de voyage ainsi que de salle internet, elle éprouva brusquement l'envie de consulter sa messagerie. Surprise, un courriel de Mahmoud l'y attendait, il était bref mais confirmait les pires craintes de la jeune femme. En quelques mots, son ami l'avisait être victime de graves menaces pour avoir découvert que son entre-

prise servait de plaque tournante à un important trafic de diamants et de pierres brutes. Elle trouverait plus de précisions dans un billet caché chez Charli, au chantier. Mais il espérait, d'ici là, avoir réglé son problème et pouvoir la recontacter ou la rencontrer au *Strable Hôtel*. Si ce ne devait pas être le cas, qu'elle attende l'arrivée de son ami Bibert. Prévenu, celui-ci devait prochainement arriver dans le bassin des yachts de Paramaribo à bord de son rafiot portant le nom de *Mélo des flots*. En l'absence de toutes formules finales et de plus de précision, il était facile d'en déduire que le message avait été rédigé dans l'urgence absolue. Désemparée, Clara donna quelques coups de fil et ne se résignant pas à attendre passivement l'arrivée de cet improbable ami navigateur, elle résolut d'aller flâner vers les docks, du côté des bureaux de l'administration portuaire.

Toute à ses pensées, en quittant Bibert elle avait repris la direction de son hôtel, craignant de devoir supporter une assez longue attente. En réalité, il ne s'écoula pas plus de quarante-cinq minutes avant que le navigateur ne la rejoigne dans le lobby. Une longue pratique des escales africaines lui avait permis de maîtriser l'exercice relationnel imposé par les services de l'immigration.

Mettant en commun leurs maigres informations, ils convinrent de se rendre sans plus tarder sur

le site du chantier forestier où travaillait Mahmoud. D'après la carte la distance n'excédait pas cent soixante kilomètres, à peine l'affaire de deux ou trois heures de route, estimèrent-ils. Le temps de préparer un bagage léger, de louer à la seule agence Avis du pays, une japonaise 4 × 4 déglinguée et ils quittaient la zone portuaire de Paramaribo. Traversant la ville puis ses interminables banlieues, ils s'enfoncèrent, avec appréhension, sous les premiers couverts de la jungle.

Bien que portant le titre de *main road* sur la carte, la route goudronnée n'existait que pour les cinq ou six premiers kilomètres. La piste prenait ensuite le relais. Une très mauvaise piste pleine de trous et encombrée par une intense circulation d'animaux, de charrettes et de quidams. Toute cette population zigzaguait entre les épaves de camions et voitures qui achevaient de se délabrer là où elles avaient rendu l'âme. Il leur fallut quatre heures de poussière et de sueur avant de parvenir à un embranchement, de là une route privée conduisait, en quelques minutes, jusqu'aux bâtiments de la société forestière.

En toute logique, leurs inquiétudes ayant augmenté au rythme de leur fatigue, ils s'attendaient à trouver un tas de ruines fumantes avec des cadavres éparpillés tout autour. Mais tout semblait intact et les ouvriers vaquaient à leurs

occupations de manière on ne peu plus ordinaire. En revanche aucun expatrié pour les recevoir, pour Clara cela tournait à l'habitude. En s'informant auprès d'un chauffeur de camion chargé de grumes énormes, ils furent dirigés vers un bâtiment un peu en retrait. C'était, apparemment, les ateliers et garages. Un gros homme en salopette, essuyant son visage en sueur avec un chiffon qui venait de servir à éponger un excédant de cambouis, s'avança vers eux en fronçant les sourcils.
« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous foutez ici, nom de Dieu ! C'est interdit au public, on ne reçoit pas de visiteurs. Allez ouste ! Foutez-moi le camp et vite !
— Attendez, ne vous énervez pas ! Nous ne sommes pas des touristes, nous cherchons Mahmoud.
— Qu'est ce que vous lui voulez, à Mahmoud ?
— Lui parler, voici sa… fiancée et je suis un ami.
— Ben, il est plus là, Mahmoud. Excusez mon accueil mais il se passe de drôles de chose dans le secteur, ces temps-ci… Ah ! Vous avez de la chance, voici la voiture de François, le chef de chantier. C'est lui qui remplace Mahmoud. Au fait, mon nom est Georgio Grammaticopoulos… Oui je suis Grec, nobody perfect ! Bon, j'ai du travail, excusez-moi. François va vous raconter. »

Une heure plus tard, confortablement installés dans le salon de sa villa de fonction, ils écoutaient en faisant fondre les glaçons dans leur verre de whisky, le récit de leur hôte.
« Ils sont arrivés de nuit, une dizaine tout au plus, mais puissamment armés… Ils se sont trompés de client, nous ne l'avons compris que le lendemain, bien sûr. Voyez-vous, nous ne sommes que trois blancs, enfin trois expatriés, sur ce chantier. Mahmoud est chef de site, Georgio chef de garage, moi je dirige la partie exploitation proprement dite. Mal renseignés, ils s'en sont d'abord pris au pauvre Grec. Vous avez pu juger à son accueil que celui-ci en est resté… légèrement traumatisé. La base vie est supposée bénéficier d'un gardiennage, essentiellement pour empêcher vols et pillages, bien sûr les gardiens dormaient tous ! Mais pas les chiens ! Leurs aboiements amenèrent les assaillants à se découvrir en tirant dans toutes les directions. Mahmoud qui était immédiatement sorti de sa maison, vint me rejoindre chez moi, dissimulés dans la boyerie nous les vîmes pénétrer chez le Grec puis ressortir, pour se diriger vers le domicile, de Mahmoud. Supposant une attaque de fanatiques déterminés à exterminer tous les blancs, il a sauté dans son véhicule. Son intention probable était de fuir pour rejoindre le chantier de coupe. Situé à moins de

dix kilomètres en pleine forêt, il aurait pu s'y cacher en gagnant le campement des clandestins.
— Vous employez le conditionnel. C'est donc qu'il n'y est pas parvenu ? Clara ne peut se retenir de poser la question.
— Selon toutes vraisemblances, non. Nous avons retrouvé son véhicule, criblé de balles à mi-route, juste avant la bifurcation par où vous êtes arrivés, mais pas de trace du fugitif ou de son cadavre. Nous avons battu la zone toute une journée en pure perte, doit-on s'en affliger ou s'en réjouir, nous manquons d'éléments pour apprécier.
— Mais que voulaient ces hommes ? Pourquoi s'en prenaient-ils à Mahmoud ?
— Aucune idée, j'ai juste pu voir, lorsqu'il a envoyé deux e mails depuis mon computer, qu'il avait mis la main sur un trafic important. Je préfère ne pas en savoir davantage, ils peuvent revenir. Qui sait ce qui se serait passé s'ils n'avaient dû se lancer à la poursuite du chef de site. Vraisemblablement nous auraient-ils tous descendus, ne serais-ce que pour ne pas laisser de témoins gênants derrière eux !
— Oui ! C'est en effet probable, mais la peur n'efface pas le danger, comme nous avons coutume de dire dans la marine. Ce n'est pas en taisant vos informations ou vos doutes que vous serez plus à l'abri d'un éventuel attentat. Au contraire, en nous aidant à retrouver notre ami

et à démanteler ce réseau, vous ferez beaucoup plus pour votre sécurité. N'êtes-vous pas de mon avis ?
— Si, bien sûr ! Excusez-moi mais nous sommes encore perturbés par cette agression. Alors, voila ! Il y a de cela quelques semaines, j'ai remarqué les agissements singuliers de mon commiscubeur, ce terme désigne l'employé qui mesure le volume, en mètres cubes et numérote les grumes destinées à l'exportation. À plusieurs reprises, en faisant des rondes de contrôle, je l'ai surpris à rôder dans le parc de stockage. Vu que c'est un parfait fainéant, ses explications de vérifications tardives m'ont laissé septique. J'ai donc renforcé ma surveillance, ce qui m'a permis de constater qu'il dissimulait de petits sachets de cuir, dans les billes dont les faces présentaient une importante cadranure. J'ai d'abord pensé à une quelconque pratique de sorcellerie. Mais en y regardant de plus près, j'ai pu constater que les bourses contenaient des diamants bruts, vous imaginez ma stupéfaction ! J'ai tout remis en place et couru prévenir Mahmoud. Il m'a conseillé de ne rien entreprendre à l'encontre du commis, de faire comme si je ne m'étais aperçu de rien. J'ai compris son idée par la suite. Quand les billes de bois, que nous appelons grumes dans notre jargon, arrivent au port pour être embarquées sur les cargos, elles sont préalablement stockées -sous douane-

dans un enclos spécial appelé ‘parc à bois’.Mahmoud, en sa qualité de Directeur, possède un droit d’accès. Il y a subtilisé les gemmes, qu’il a portées à la banque. Son intention tait bien sûr de confondre les complices de notre commis. C’est là qu’il a fait une grosse erreur, en croyant que les diamants étaient récupérés au port, avant l’embarquement. Les souricières, montées avec l’aide de dockers choisis parmi les plus fiables et costauds de la société, n’ont rien donné… Et pour cause, les destinataires se trouvaient outre atlantique dans les ports de débarquement ou chez les acheteurs destinataires. En revanche, notre homme au chantier a été avisé de la tentative d’interception. Il a immédiatement déguerpi, sans laisser d’adresse, vous imaginez bien. De retour au chantier, Mahmoud s’interrogeait sur la conduite à tenir. Devait-il remettre les valeurs à la police ? Vu la corruption ambiante, ils n’y feraient pas long feu ! Nous en avons longuement discuté et nous avons convenu de les laisser en lieu sur. Au moins jusqu’à ce que l’affaire soit classée. Quitte, la possibilité en avait été envisagée, à les rendre aux trafiquants dans le cas où ceux-ci deviendraient menaçants et voudraient récupérer leurs mises. Nous n’en avons pas eu le temps, nous supposions une prise de contact entre eux et nous, peut-être assortie de menaces ou de manœuvres d’intimidation. Il n’en a

rien été, ce fut, la même nuit, l'attaque puis la disparition de notre chef. Voila vous en savez autant que moi, à présent. Mais vous d'ailleurs, que comptez-vous faire ?
— Bonne question, la réponse tient en quelques mots…Nous n'en savons strictement rien ! À moins que Clara n'ait une vision plus claire de la situation, que la mienne.
— Quelqu'un remettait bien les pierres à votre commis. C'est forcément un, ou des hommes, de la région. Y a-t-il une mine de diamants dans la zone ?
— Non, pas à ma connaissance. Il en existe bien une ou deux, mais on y extrait de l'or uniquement. Pour le diamant, il faut descendre bien plus bas dans l'Amazonie. Mon commis s'appelait Désiré Brokopondo, c'était un 'Bonis', c'est-à-dire un descendant de nègres marrons. Sa famille se trouve à Moivana, un village sur la frontière avec la Guyane française.
Bibert et Clara échangent un regard, sans avoir besoin de parler ils se comprennent. C'est la jeune femme qui répond à François.
— Nous allons nous y rendre. Pouvez-vous nous fournir un guide, si possible de la même ethnie ?
— Bien sûr, pas de problème ! Je vais vous fournir des cartes détaillées ainsi que les noms et adresses d'amis Surinamiens occupant des postes importants dans le cadre du Programme

opérationnel de coopération transfrontalière, qui est en vigueur jusqu'en 2015. »
Bibert, qui était resté plutôt passif dans cet échange de propos et d'informations, semble soudain perdre patience. Il laisse éclater sa frustration ; « Écoutez, vous deux, là, les spécialistes ! Je ne suis pas un professionnel de la forêt non plus que des échanges inter-états. J'aimerai bien que vous fassiez un effort pour mettre vos explications un peu plus à la portée du béotien moyen. C'est possible ?
Clara s'empresse de répondre, tandis que François se borne à afficher un air consterné.
— Bien sûr ! Que veux-tu savoir, par exemple ?
— Hé bien… Par exemple, Désiré, le commis, il planque les diamants dans un endroit que François appel 'cadranure'. C'est quoi ce truc et ça se trouve où ? J'apprends aussi que ce même Désiré est un descendant de 'nègre marron'. Fort bien, cela a-t-il rapport avec la couleur de sa peau ? Et maintenant, cette histoire de programme opérationnel…
— OK. Tu as raison bien sûr. Mais il était inutile d'en faire tout un cinéma ! Il te suffisait de poser la question au moment où tu en avais besoin. D'ailleurs, quand tu nous rabats les oreilles avec tes 'vents portants' ou tes 'ancres qui chassent'. Crois-tu que cela soit plus clair pour nous ? Bon, ceci posé, pour ce que j'en connais, la cadranure est une pourriture, elle apparaît

dans le bois de cœur. Ce phénomène s'observe dans une grande partie des arbres ayant atteint l'âge propice pour leur exploitation. N'affectant pas la valeur intrinsèque de la grume, elle crée un vide dont la forme en étoile a justifiée la dénomination. C'est au fond de cette cavité, dont la profondeur n'excède guerre quelques dizaines de centimètres, que le rusé commis dissimulait habilement le paquet. Il masquait ensuite l'orifice par un tampon de sciure mêlée au produit dont les forestiers se servent pour préserver le bois des attaques d'insectes, le 'Cérémule'. Les billes de bois sont toutes identifiées par des lettres et des numéros d'ordre. Il est donc facile de les retrouver lors de la réception. Une marque discrète portée au regard des caractéristiques de cette bille sur le bordereau d'expédition, rendait aisé le repérage. Concernant ta deuxième question, les 'noirs-marrons', de l'Espagnol 'marrone' sont des esclaves révoltés, qui se sont enfuis des plantations avant l'abolition de l'esclavage. Leurs ancêtres avaient été capturés en Afrique occidentale, Ghana, Bénin, Côte d'Ivoire, surtout. D'abord réfugiés en forêt profonde pour échapper aux poursuites, ils se sont ensuite installés sur les rives des grands fleuves et se sont adaptés à la vie amazonienne, en partie grâce aux contacts rapprochés qu'ils eurent avec les amérindiens. Vivant dans une jungle proche de leurs milieux naturels, ils ont

reconstitués une culture propre, issue de leurs diverses origines ethniques africaines. Leur langue est une base de portugais ou d'anglais qui s'est créolisée avec les apports de langues amérindiennes et européennes. Leur art est appelé art Tembé. Rien qu'en Guyane ils sont estimés selon un chiffre qui varie selon les sources, de quatre à soixante-dix mille, répartis en six groupes ethniques. À présent je laisse à François le soin de nous expliquer ce qu'il en est de ce programme, dont il veut que les responsables nous viennent en aide.
— Le Suriname, dont soixante pour cent de la population manque des ressources nécessaires à la satisfaction des besoins essentiels, est inscrit en Zone de Solidarité prioritaire depuis 1999. Ce qui a notamment permit une coopération avec la Guyane et la France, via le programme en question. J'ai été assez explicite ? »
Personne ne jugeant opportun d'en rajouter une couche, les protagonistes estimèrent judicieux de passer à table puis de s'octroyer quelques heures de repos, avant de s'élancer à la poursuite de Désiré Brokopondo.

On ne pouvait même plus parler de piste, les deux ornières parallèles qui en tenaient lieu alternaient les malédictions . nuage permanent de poussière latéritique, épaisse et envahissante,

en saison sèche et bourbier inextricable, en saison des pluies.
Les camions, responsables indéniables de la profondeur des sillons, ne s'en écartaient que lorsqu'ils versaient sur le flanc, finissant généralement sur place et dans cette position leur trop longue carrière. Les autres véhicules et usagers devaient se jeter en brousse pour les éviter. Tous ces inconvénients n'empêchaient pas une importante fréquentation, la moyenne horaire des liaisons s'en ressentait, cinq heures pour parcourir cent-vingt kilomètres. Bibert au volant ne décolérait pas, Clara plus fataliste, tenta de mettre à profit ces interminables minutes pour gagner la confiance du guide. Celui-ci ne parlait qu'un étrange créole Surinamien, à base d'anglais, appelé 'Sranan tongo' dans les textes et 'Ndyuka' ou Taki-Taki par les locuteurs. L'homme, de plus, semblait méfiant et passablement inquiet, avec patience la jeune scientifique lui expliqua qu'il n'avait rien à craindre d'eux. Ni lui, ni ceux de sa famille ou de sa race, au contraire, car s'ils étaient sur cette route, c'était pour aider Désiré.
« Comprends-moi, ton frère est menacé et doit se cacher. Pourtant il faut lui faire comprendre qu'il n'échappera pas indéfiniment à ses poursuivants. Ceux-ci pensent sans doute avoir été trahis par Désiré et veulent se venger. La solution est simple, nous savons qui détient réelle-

ment les objets dérobés. Désiré nous indique où trouver ses commanditaires et nous le disculpons auprès d'eux. Il n'aura plus rien à craindre et pourra reprendre son job de commis. Comprends-tu bien ce que je te dis ? »
L'homme hocha la tête avec gravité mais ne prononça pas un mot. Clara capta le regard de Bibert dans le rétroviseur, tous deux espérèrent que ce discours lénifiant serait rapporté à l'intéressé et que Désiré accepterait de collaborer. C'était leur seule piste et probablement leur unique chance de pouvoir agir pour sauver Mahmoud.
Quand enfin ils arrivèrent en vue du fleuve et de la ville, la nuit était presque complètement tombée. Suivant les indications de leur guide, ils quittèrent l'horrible piste juste avant d'entrer dans les faubourgs. Se faufilant à grand peine entres les cabanes délabrées, ils comprirent que vu sa situation de poste frontalier principal et, officiellement du moins, unique avec la Guyane française, d'importantes forces de police et militaire devaient être cantonnées à Moivana. Bientôt d'ailleurs, comme en réponse à leurs muettes interrogations, le guide leur expliqua qu'ils allaient se dissimuler, eux et le véhicule, dans la propriété d'un ami. Les deux Blancs resteront cachés, tandis qu'il ira porter son message.

Les bruits environnants ayant commencé de retentir, bien avant que l'aube ne soit levée, les deux aventuriers ne pouvaient espérer prolonger la somnolence engourdie dont leur corps meurtris réclamait avec insistance la prolongation. Avec le réveil, toutes leurs angoisses s'étaient focalisées sur une constatation des plus inquiétantes, l'homme n'était pas revenu, personne ne s'était manifesté et seule une vieille femme, qui cuisinait à l'extérieur, semblait peupler l'habitation où ils avaient trouvé refuge. Inutile de songer à l'interroger, elle paraissait si vieille qu'à supposer qu'elle parla un idiome intelligible, son audition devait être extrêmement défectueuse. Ils se livrèrent à de vagues ablutions, puis, inactifs et préoccupés, commencèrent à élaborer des stratégies d'actions. Théories, toutes plus fumeuses les unes que les autres, inéluctablement orientées vers un retour aux relents de fuite, de retraite incertaine et surtout significative d'échec. Un tel renoncement ne leur laisserait pas de seconde chance. Sauf un aléatoire coup de pouce du destin, leur tentative de sauvetage resterait sans lendemain.
Ils en étaient là de leurs pessimistes réflexions, lorsque la vieille se dirigea vers eux portant un plat de nourriture fumante dans les mains. Elle déposa devant eux le plateau contenant une bouillie, qu'à l'odeur, ils identifièrent comme

étant à base de manioc. Leur premier geste fut de refuser, mais leurs estomacs firent comprendre que si un ventre affamé n'a pas d'oreilles, il ne doit pas avoir d'odorat non plus. Quand ils eurent terminé en raclant les bords avec les doigts, la doyenne s'avança, un large sourire barrant sa face parcheminée. Ils en comprirent la raison en l'entendant s'adresser à eux en parfait français ; « Je vous ai écouté tandis que vous échafaudiez vos plans d'actions. Tandis que vous dormiez encore, un homme est venu. Non pas celui qui vous accompagnait hier soir, celui-là c'est mon fils. Un autre que je connais aussi. Il a déposé un paquet et un message pour vous. Voulez-vous l'entendre ?
— Bien sûr ! Le cri était sorti en même temps des deux poitrines.
— Alors écoutez bien, je suis âgée et ma mémoire n'est plus ce qu'elle a été. Dans quelques heures j'aurai tout oublié, soyez attentifs ! "Vous trouverez, dans une localité appelée Jodensavanne, un Boeroes qui vous aidera dans votre entreprise". C'est tout ce que l'on ma chargée de vous dire. Maintenant vous devez partir, votre présence doit déjà être connue. Ici les murs ne sont pas bien épais, dans peu de temps vous aurez du mal à reprendre la route, je le crains.
— Ça alors ! Merci beaucoup, mais n'avez vous pas d'autres informations sur cette destination.

Ce nom de village, je viens de vérifier, ne figure pas sur la carte que nous possédons.
— C'est une communauté sépharade, autrefois autonome sous la colonisation britannique puis néerlandaise. Ils sont établis sur la Savannah, près de la crique de Cassipora. Je ne sais rien de plus, mais ils sont là-bas depuis 1652. Les gens doivent connaître, demandez votre chemin en cours de route. Bonne chance. »

Entre deux secousses et sorties de routes intempestives, Bibert fit part à sa compagne de ses récentes cogitations.
« Puisque notre contact se trouve dans une crique, il doit être possible d'y accéder par mer. Je te propose d'aller rendre notre véhicule de location, de récupérer 'Mélo des flots' et de nous y rendre à la voile. Outre que nous gagnerons en confort, cela nous rendra libre de nos déplacements. Les cartes marines sont bien détaillées, nous trouverons notre but et l'atteindrons, sans nous faire remarquer.
— Je suis complètement de ton avis, d'autant qu'il ne se passera pas longtemps avant que notre voiture ne soit signalée et repérée. Le premier barrage risque d'être aussi le dernier. »

Paroles prophétiques, les habitations de la capitale étaient en vue lorsqu'ils aperçurent le check-point. Trop tard pour faire demi-tour, de-

vant eux trois véhicules étaient déjà stoppés. Il ne leur restait qu'à attendre leur tour, en espérant être tombé sur un simple contrôle de routine. Hélas cela n'y ressemblait pas, les policiers comparaient les physionomies avec leurs documents. Mauvais signe, ils recherchaient donc quelque chose, ou plutôt quelqu'un, de précis. Les deux français en étaient à envisager des solutions extrêmes, prendre la fuite en courant jusqu'aux premières cabanes des faubourgs, par exemple. Ils hésitaient, car leurs chances d'échapper à une rafale bien ajustée seraient minces s'ils choisissaient cette option. À ce moment le destin vint leur donner un coup de pouce inespéré sous la forme d'un camion débouchant de la piste, lancé à toute vitesse. En voulant s'arrêter, le chauffeur s'aperçut qu'il n'avait plus de freins, rétrograder en catastrophe n'aboutirait qu'à faire exploser sa vieille boîte de vitesse. Hésitant, presque paralysé de peur, l'infortuné ne comprit qu'une chose, il allait infailliblement percuter les voitures devant lui ! Un réflexe de survie, au dernier moment, lui fit donner un coup de volant. L'action eut pour première conséquence de faire sortir l'engin des ornières, la seconde de le déséquilibrer. Il bascula gracieusement sur le côté, terminant sa glissade directement dans la cabane qui tenait lieu de poste de police. Un grand silence succéda à l'énorme fracas. Rapidement rompus

par le gradé, s'extirpant des décombres en hurlant. L'incident monopolisa totalement l'attention du restant des forces de l'ordre. Quelque peu dépassés par les événements, les pandores réagirent en signifiant aux véhicules encore en attente de dégager. Sans doute préféraient-ils rester seuls pour régler leur petit différent avec le malheureux conducteur. Peut importait au couple qui profita de cette diversion fortuite, mais fort bienvenue, pour exécuter le plan initialement prévu.
N'ayant pas rencontrés d'autres difficultés, ils parvinrent, le lendemain en cours de matinée dans une baie choisie comme mouillage d'attente. Ils y passeraient la nuit, attendant par sécurité, le lever du soleil pour embouquer le fleuve Suriname.
Peu après l'embouchure, ils remontèrent jusqu'à son confluent avec la rivière Savannah. Parvenant à hauteur d'un large coude, le cours d'eau formait ce qui était appelé la crique de Cassipora. De village, pas la plus petite trace, cependant un homme semblait attendre sur la grève. Pataugeant dans la vase, les arrivants s'approchèrent prudemment. Comme l'inconnu ne bougeait pas, ils en déduisirent qu'il n'avait pas de mauvaises intentions à leur encontre. En tout cas son attitude n'avait rien d'hostile, c'était encourageant. Lorsqu'ils furent assez proches, Bibert le salua en anglais puis en français. L'indivi-

du était petit, de race blanche, mais vêtus à la façon des indigènes. Il répondit en assez bon français, teinté cependant d'un fort accent chargé de consonances gutturales, absolument impossible à identifier. Occupée à le détailler, Clara ne remarqua pas une racine qui barrait son chemin. Quand elle se releva, noire de boue, les deux hommes ne purent retenir un éclat de rire. Il faut bien avouer que le burlesque de son apparence l'emportait largement sur le respect des convenances et la galanterie. Après une hésitation, elle prit le parti de joindre son rire à celui des garçons, la glace était rompue. Redevenant sérieux Bibert fit les présentations d'usage, avant d'interroger l'homme sur sa présence en ce lieu. S'excusant d'abord pour son incivilité, celui-ci accepta bien volontiers de répondre ; « Je suis un Boeroes, un descendant des colons néerlandais, arrivés ici au XIX ème siècle. D'ailleurs mon nom de Michiel Nijhoff est éloquent. À ce sujet appelez-moi Mico, c'est sous ce nom que je suis surtout connu par ici. J'ai épousé une femme de la communauté juive sépharade, ses ancêtres avaient en 1685 quittés Cassipora devenue trop exiguë, pour fonder, à deux kilomètres en amont, la colonie de Jodensavanne, la savane des juifs. À l'endroit où nous sommes il ne reste que le vieux cimetière, suivez-moi nous aurons le temps de continuer la conversation autour d'un boucan de pécari.

Lorsqu'ils sortirent de la forêt, ils durent encore franchir une longue bande de terre cultivée, avant de parvenir sur une vaste place située au centre d'un petit groupe de huttes et d'habitations rustiques en bois. Les quelques habitants visibles interrompirent leurs occupations pour observer les intrus. Constatant qu'ils étaient accompagnés par Mico, ils mirent bien vite un terme à leur curiosité et grondèrent les enfants qui tournoyaient autour du petit groupe. Leur hôte les abandonna devant une cabane vide, désertée de ses occupants habituels ou réservée aux visiteurs occasionnels, comme eux ? Bibert se laissa choir sur l'unique grabat, tandis que Clara se livrait à l'inspection des lieux. Bientôt, elle déclara vouloir mettre en pratique l'ingénieux dispositif de douche disposé dans un coin de la cabane. L'installation se composait d'un arrosoir, suspendu par son anse aux poutres du plafond. Il suffisait de le faire pivoter au moyen d'une cordelette pour faire tomber en pluie l'eau dont il avait été préalablement rempli. Simple mais efficace, de toute façon dans l'état où elle se trouvait la jeune femme ne pouvait pas faire la difficile. Sans plus tergiverser, elle se dépouilla de ses vêtements et entama un décrassage énergique.
Bibert n'était pas particulièrement porté au voyeurisme, pourtant, à ce moment précis il oublia toute vergogne, sans songer à dissimuler sa

fascination il regardait intensément le corps, mince et souple, qui lui était révélé. Au bout d'un moment, Clara sembla seulement prendre conscience de ce regard, loin de s'offusquer elle lui fit un clin d'œil et dans un rire demanda. : « Je te plais ? Tu as l'air tout bizarre, quelque chose ne va pas ? Peut-être n'as tu jamais vu de femme nue ? Viens donc me remplir ce damné arrosoir, au lieu de bayer aux corneilles ! »
Merde, mais qu'est ce qui m'arrive ! Se dit Bibert. En même temps son organisme lui rappelait effrontément que ces dernières semaines, voir ces derniers mois, n'avaient pas été particulièrement riches en câlineries. Bon, mais de là à tomber en érection devant le premier petit cul venu, il y avait une marge. Bien sûr le petit cul en question allait de pair avec un ventre plat terminé par une toute petite toison blonde et des seins encore arrogants.
Sortant de sa rêvasserie, il entendit la voix de Clara qui s'impatientait : « Alors ! Il faut que je fasse appel à de la main-d'œuvre extérieure ou tu te décides à bouger ? »
En balbutiant de vagues mots d'excuse, il se mit en devoir de remplir l'arrosoir. Heureux d'avoir une occupation pour masquer son trouble. Elle a de la chance d'être l'amie de mon ami, sinon elle n'y coupait pas ! Le marin se consola de sa frustration par cette considération désabusée.

Lorsque la nuit fut tombée, succédant presque sans transition au bref crépuscule tropical, la colonie ne fut plus éclairée que par les feux des cuisines et les lampes à pétrole accrochées aux auvents ou à l'intérieur des habitations. Invités à partager le repas préparé par la femme de Mico, les visiteurs apprécièrent la chair tendre du pécari cuit à la broche. Ce genre de petit cochon sauvage est très apprécié des amérindiens. Aïcha, la maîtresse de maison, précisa qu'il n'y avait pas de musulmans dans leur groupe, unis par une religion commune. Le métissage et les mélanges ethniques en constituaient le ciment et la pérennité, leur couple en était une illustration. Mais on pouvait aussi remarquer la présence de Syro-libanais, de javanais et de créoles d'ascendance mélangée européenne blanche et africaine noire, les différentes communautés s'influençant mutuellement.
Cette évocation ramena Clara aux raisons de leur présence dans ce lieu reculé. Mico perçu sans doute son changement d'attitude, car il se dépêchât de prendre les devants. Levant la main il fit signe à une personne, qui jusque-là était restée dans l'ombre, d'approcher.
« Vous reconnaissez notre ami désiré, n'est-ce pas ! Il va lui-même vous expliquer certains aspects de l'affaire qui vous concerne. Naturellement, je lui ai promis que vous ne tenteriez pas d'en apprendre plus qu'il ne lui est possible de

vous en dévoiler. Non plus que d'entreprendre quelque action de représailles à son encontre. »
Impatient, Bibert donna toutes les affirmations voulues. Désiré prit encore le temps de saluer chaque membre de la petite assistance avant de prendre place dans le cercle. Ensuite il accepta, avec empressement, la boisson et le morceau de rôti que la maîtresse de maison lui proposait. Ces préliminaires étant achevés, il condescendit enfin à entreprendre son récit : « On vous a dit que j'étais 'Bonis' ! En fait cette dénomination ne s'applique qu'aux membres de ma tribu vivant sur le sol de la Guyane française. Plus généralement nous sommes désignés sous l'appellation de Boshs ou Bushinengues, ce qui signifie 'homme des bois', en langue Taki-Taki. Moi, j'appartiens au peuple Saramakas, nous étions réputés pour nos techniques de conduite des pirogues, sans moteur à l'époque. Beaucoup de mes frères sont partis en Guyane, s'établissant principalement dans la région de Grand Santi, sur le Maroni. Ils y travaillent en tant que piroguiers pour les orpailleurs, mais l'orpaillage a généré une exploitation d'hommes sous-payés et menacés, qui fait penser à une nouvelle forme d'esclavage. Autrefois nous vivions principalement de chasse, pêche et culture sur abattis, à présent tout cela est révolu en raison de la déforestation et de la pollution. Pour autant, nous ne bénéficions pas tous de l'aumône du

RMI. alors certains d'entres-nous vendent des objets aux touristes, d'autres commencent à avoir des activités d'entrepreneurs ou des emplois qualifiés, c'est mon cas et aussi celui de mon cousin. Lui, il a créé sa propre société, la *So. Ga. Su*, société de gardiennage et de surveillance. Il travaille exclusivement pour le compte d'une mine de diamants implantée dans la région de Papaïchton, bien après Maripasoula. Les grands patrons sont Pakistanais, ces gens-là sont sans pitié ni scrupules pour rentabiliser leur mine, c'est pour cette raison qu'il a monté son trafic, avec la participation active d'hommes de confiance, employés au tri. Faut dire que les installations de contrôle électronique, Scanner, etc. Sont sujettes à de fréquentes pannes, naturelles ou provoquées. Le climat est dévastateur pour ces technologies dites de pointe. Les pierres détournées sont dissimulées dans des petits tubes de matière synthétique que les employés complices s'introduisent dans le trou de balle. La fouille de ces gens-là est volontairement superficielle, ensuite ils restituent leur larcin à des collecteurs en mettant à profit les périodes de repos, hors de la zone sous haute surveillance. Mon cousin centralise puis passe le relais à une équipe extérieure. Celle-ci se charge de l'acheminement jusqu'au chantier où je suis employé. Vous connaissez l'astuce utilisée pour faire franchir les contrôles jusqu'à destination, je n'y re-

viendrai donc pas. Nous avons instauré ce…détournement, non par esprit de lucre ou pour un enrichissement personnel, mais pour notre communauté centrée autour de la famille et du Gran-Man !… Ah ! Il me semble que certains d'entrevous ne connaissent pas ce personnage… C'est notre chef spirituel et religieux, qui peut être une femme, détenant les pouvoirs de juge, sage, et conciliateur. Bref, pour en revenir à ce qui nous concerne présentement, le système était au point, nous ne faisions que récupérer ce qui avait été pillé dans les entrailles de notre terre nourricière. Tout allait bien, jusqu'à ce jour maudit où une patrouille de la Légion Étrangère est tombée sur notre équipe de passeurs. Les Légionnaires ne se doutaient de rien, ils étaient en exercice. Mais nos gars ne le savaient pas, ils se sont cru découverts et ont tués les soldats. Les corps ne posaient pas un problème, charognards, fourmis et autres insectes nécrophages peuvent tout fait disparaître en l'espace de quelques jours. Mais hélas ces imbéciles ont eu l'idée saugrenue de récupérer les équipements, armes et tenues, puis de se pavaner avec lors de leur retour à la mine. Question discrétion, difficile de faire pire. À la mine, si le personnel dirigeant est essentiellement Pakistanais, les capitaux, eux, sont Saoudiens. Un jet privé vient chaque mois enlever la totalité de la production officielle. La base, comportant le siège adminis-

tratif et les installations du personnel expatrié, est encore mieux protégée que l'unité d'extraction. Le secret sur les activités de cette compagnie est presque élevé au rang d'institution. Au point d'ajouter au service de gardiennage autochtone, une unité de sécurité, composée exclusivement de pakistanais, c'est vous dire. Quand les ratissages pour retrouver les bidasses disparut se sont rapprochés du secteur, la relation avec les tenues camouflées encore arborés par les hommes de la *So. Ga. Su*. ne fut pas longue à être faite par les responsables de ce service de sécurité. Ils n'ont pas dû éprouver beaucoup de difficultés pour apprendre le fin mot de l'histoire. Quoi qu'il en soi, depuis nous n'avons plus de nouvelles, ni de mon cousin, ni de ses employés. Ce sont des membres de l'unité pakistanaise qui ont lancés le raid au cours duquel ils se sont emparés de mon chef, monsieur Mahmoud. Tout ce que nous avons pu savoir c'est qu'ils l'ont emmené avec eux, dans la mine. Voila ! Dès que j'ai su que des étrangers étaient à sa recherche, j'ai compris qu'il fallait que je les aide. Mais je devais aussi me montrer prudent, vous me comprenez n'est-ce pas ?
Les acquiescements ne sont que de bref hochement de tête. Bientôt le silence, des pensées profondes pour les uns, du sommeil pour ceux qui n'ont pu supporter ce long monologue reste seul maître des lieux. Bibert se reprend le pre-

mier et demande au narrateur s'il a une idée des raisons qui ont poussées les Pakistanais à s'emparer de Mahmoud.
— Non, il est vrai que c'est troublant. Après tout il suffisait de le tuer sur place. D'ailleurs, à l'extrême, pourquoi s'en prendre à un homme qui n'était ni instigateur, ni complice de ce trafic ? La seule explication plausible qui me soit venue à l'esprit, c'est qu'ils ne connaissaient pas le degré d'implication exact du forestier et qu'ils voulaient l'interroger pour savoir ce qu'il avait découvert. Ils devaient avoir reçu des instructions à ce sujet. Ce n'est pas rassurant sur le sort qu'ils ont pu lui réserver quand ils ont compris qu'il n'était pour rien dans toutes ces magouilles.
Clara, qui avait menée une réflexion parallèle, abonda dans ce sens, tout en ajoutant.
— Le seul moyen d'en apprendre davantage, c'est encore d'y aller voir… Pouvez-vous nous donner un guide, Désiré ?
— Oh, la, la ! Non, après ce qui c'est passé, personne n'acceptera de se risquer dans ce coin-là. Du moins pour les gens qui sont avec moi, en revanche je suis en mesure de vous fournir les coordonnées d'un gaillard qui connaît bien l'endroit. Mais je ne suis pas sur qu'il acceptera de vous aider, il n'est pas réputé pour sa sociabilité. Enfin, c'est un risque à prendre, voulez-vous tenter l'aventure ? »

La réponse étant évidente, chacun s'employa à aider les deux français à mettre leur expédition sur pied. Dans un premier temps ils devaient retourner au mouillage de *Mélo des flots*, la brave vieille coque. Ensuite, gagner Cayenne à la voile, avant de s'enfoncer dans la jungle pour rencontrer celui qui représentait leur ultime espoir de retrouver Mahmoud. S'ils voulaient garder une chance de le retrouver vivant, ils allaient devoir faire vite, très vite, car le temps jouait contre eux. Au propre comme au figuré, pensait Bibert accroché à la barre et aspergé par les embruns.

Pour rejoindre leur destination il fallait 'faire de l'est', ce qui en termes de navigation se traduisait par l'obligation de remonter au vent. À cette allure, la mer formée frappait le navire avec violence, rendant pénible et humide la traversée. Clara avait renoncée à lutter contre son mal de mer et gisait prostrée dans sa cabine. Ses râles déchirants, joints à la fréquence répétée des allers et venues qu'il devait faire pour vider le seau, dans lequel l'infortunée restituait les repas ingurgités depuis son baptême, eurent rapidement raison de son obstination et le skipper se résignât à infléchir sa course pour faire un meilleur cap. Cette option plaçait les îles du salut en plein sur leur trajectoire, il décida donc de

faire halte au mouillage de l'île du Diable, au moins le temps que la botaniste retrouve quelques forces. Une vague curiosité le motivait en outre, pour ces vestiges d'un passé douloureux. Les îles du salut portent en effet un nom bien étrange, pour des lieux qui hésitent entre enfer et paradis. Le bagne y reste omniprésent, chaque pierre, chaque barreau de fer rongé de rouille, parle de cette, pas si lointaine, époque. Pourtant, il y a belle lurette que le 'La Martinière' ne mouille plus dans la passe de la Désirade et que les requins ne sont plus conviés, par la cloche, aux funérailles des forçats. C'est qu'en fait, l'archipel doit son nom aux rescapés des typhoïdes, paludisme et autres fièvres jaunes qui décimèrent l'expédition CHOISEUL, sous le règne de Louis XV.
L'intérêt historique passait tout de même après l'impérieuse nécessité de porter secours à leur ami. Clara ayant récupérée quelques force et calmé son estomac par l'absorption du contenu d'un tube de pilules découvert dans la pharmacie du bord, ils purent reprendre la mer. Aux premières lueurs du jour, ils embouquaient la passe du port de *Degrad des Cannes*, le port de Cayenne.

3

La capitale de la région Guyane, se présente aux yeux du marin comme une ville d'Afrique. Mais une ville de l'Afrique, d'avant les indépendances ! Climat équatorial, végétation quasiment identique, en tout cas aussi luxuriante. Jusqu'aux Noirs, qui, à première vue ressemblent de façon trompeuse à 'ceux de là-bas'. Sauf qu'ici, c'est supposé être la France, en tout cas on y trouve les mêmes structures, bureau de poste, bar-tabac, gendarmerie, concessionnaire 'Renault', caisse d'épargne et toutes ces choses-là. Surprise donc et, pour ceux qui comme Bibert sont familiers de l'Afrique, émerveillement ! Tout au moins dans un premier temps, car, plus ou moins rapidement selon la sensibilité de l'observateur, on commence à percevoir qu'il n'y a pas que du bon. D'abord, les Créoles. Ils se considèrent comme les seuls véritables Guyanais, s'appuyant sur le fait que les Amérindiens, eux, ne se reconnaissent ni Français, ni Guyanais mais ressortissants de leurs nations. Peuples de la forêt, privé de leurs droits à la propriété collective de leurs terres ! Pourtant chronologiquement, après les tribus locales ce sont les Européens qui ont valorisé ce bout de territoire, bien avant d'y importer des esclaves africains pour travailler dans les planta-

tions. Mais à présent, qualifiés de 'Métros', les Français n'ont selon leur prétention, qu'à rentrer en métropole et y payer le plus d'impôts possible afin, qu'ici, ils puissent en profiter pour vivre sans soucis. Chômeurs aux revenus comparables à ceux d'un cadre supérieur. Profession…Père de famille ! La plus nombreuse possible bien sûr. Le laxisme de l'administration, conséquence probable d'une politique gouvernementale incohérente, a eu pour effet d'encourager les tendances revendicatrices, induisant dans le comportement des autochtones une arrogance qui évolue très souvent vers un racisme et une xénophobie de mauvais aloi. C'est que ces populations, très, heu ! Basiques dans leurs réactions, savent reconnaître la faiblesse et en tirer parti.
Enfin, là n'est pas le souci des arrivants, qui jugent inutile d'entrer dans une controverse dont ils n'ont véritablement rien à faire. D'après les indications de Désiré, ils doivent louer un véhicule pour gagner une scierie installée sur les bords de la rivière Conté, en amont du village de Cacao.
Quand ils parviennent, par une agréable route bitumée, au terme d'une courte étape, ils éprouvent une vive surprise. Cacao est principalement le lieu d'implantation d'une exploitation forestière, la F.N.C. dotée d'une scierie moderne. Mais aussi et surtout, d'une menuiserie

dont la production, entassée dans un local ouvert à tous vents, utilise exclusivement des bois précieux, ébène noir, ébène vert ou veiné. Les éléments de mobilier fabriqués ici sont vraiment impressionnants, de qualité et de beauté. Cette entreprise, encore au stade artisanal, possède la particularité d'être gérée…par le fils du Curé. Un métis très sympathique qui, en plus de ses fonctions de chef d'entreprise, revêt au besoin la soutane de son père. Peut-être que l'un de ses trois fils continuera l'originale lignée. Autre singularité, à connotation moins humoristique mais remarquable, les travailleurs sont presque tous des Asiatiques, des H'mongs !
Intrigué par l'étrangeté de ce recrutement, Clara s'informe. Les H'mongs font partie de ces minorités ethniques qui avaient apporté leurs soutiens au Corps expéditionnaire Français en Indochine, jusqu'en 1954. Préférant la tutelle bonasse de ces étrangers, à la discrimination féroce que le V. M. entendait leur faire subir. Après la chute de Dien Bien Phû et le départ des troupes françaises, ils furent bien sûr persécutés par le régime communiste. Subissant une répression tellement forte, que pour éviter l'extinction totale de leur peuple, ils durent fuir leurs hauts plateaux entre Vietnam et Laos. Le six septembre 1977, au terme d'un exode qui les conduisit de Boat people, en Boeing, ils arrivent en Guyane ! Geste humanitaire du pusil-

lanime gouvernement français qui accepta du bout des lèvres, de leur offrir une terre d'accueil. Deux mille survivants, chiffre effrayant, révélateur de la réalité d'un génocide programmé.
Leur village situé sur la commune de Roura, est plus bas, niché dans une boucle de la rivière. Le couple de voyageurs arrive le jour de la fête du Têt, le nouvel an Asiatique. Agathon Zétaya, le fils du curé accueille les voyageurs en leur offrant l'hospitalité de sa maison, placée à équidistance entre la scierie et la chapelle. Flatté par les compliments qui lui sont prodigués sur la perfection de sa production, il insiste pour qu'ils acceptent de partager son dîner. Excité et heureux d'avoir un auditoire, au point de prendre à peine le temps de demander à la petite domestique brésilienne d'apporter des boissons fraîches, avant de déverser un flot de paroles dans un français chantant, émaillé d'expressions typiquement créoles. Il fourmille d'anecdotes relatives à ses ouailles, qui se trouvent opportunément être aussi ses employés. L'étonnement de Clara ne lui a pas échappé, sous des dehors rustiques l'homme est assez fine-mouche. Dissimulant un sourire, il entame son récit, adoptant le ton et les intonations d'un prêtre qui dit son homélie lors d'un prêche dominical. Les auditeurs ressentent une envie soudaine de baisser la tête et joindre les mains.

« Ces gens ont apporté jusqu'ici leurs costumes et coutumes, reconstitué leur habitat traditionnel. Ils ont aussi conservé leur langue et leurs croyances. Vivant en tout point comme leurs ancêtres, dans la lointaine Asie. Le climat et la végétation sont très proches de ce qu'ils ont connu sur les pentes des montagnes ou les bords du Mékong. Ce peuple travailleur s'est très vite adapté et mis à la besogne, d'abord pour assurer leur propre subsistance. Déboiser, défricher, planter et récolter, deux récoltes, par an. Fruits et légumes abondants, au point d'approvisionner les marchés de Kourou et même de Cayenne. Quelle leçon, pour une terre d'exil qui ne produisait presque rien, à part un peu de rhum (médiocre d'ailleurs), de crevettes et d'or. Mais la politique, une fois de plus, s'en mêle (s'emmêle.), inévitablement la réussite des H'mongs fait de l'ombre aux Créoles. Eux qui n'avaient rien entrepris, incapable de la moindre initiative, ne subsistant que par l'assistance de l'État et de ses largesses sociales, crient au pillage de leur terre. Comme les amérindiens, les minorités dont les H'mongs font partie, intégrante sont assez peu représentées par les élus départementaux et régionaux, une absence qui leur coûtera cher…Bon, je m'emporte, je m'emporte. Excusez-moi, mais ce n'est pas tous les jours que j'ai des invités de qualité. Il y a bien des touristes de passage, presque tous viennent

du personnel de la base de Kourou. Malheureusement, tout cadres ou techniciens qu'ils soient, ils sont comme tous les touristes, bruyants et cons ! Je préfère recevoir les gars de la Légion, encore qu'eux non plus n'offrent pas une grande variété dans leurs conversations. Enfin, c'est la vie, je devrais dire, c'est la volonté de Dieu, mais je n'en suis pas très sur. Mais, au fait que venez-vous faire par ici ? J'espère que je ne vous ai pas fait offense avec mes histoires de touristes… Vous êtes des touristes ? Vous n'en avez pas l'allure !
— Non, nous sommes à la recherche d'un nommé Schmidt, nous pensons que vous le connaissez !
— Bien sûr, il conduit les équipes de prospection en forêt. C'est le fils d'un ancien bagnard, bon garçon mais pas très habitué à la vie en société. Mais attendez, permettez-moi de me montrer indiscret. Pourquoi le cherchez-vous ? J'espère qu'il n'a rien à redouter, auriez-vous des problèmes qui le concernent ?
— Rassurez-vous, nous n'avons besoin que d'un guide et d'informations. Des amis nous l'ont indiqué comme étant celui qui était le mieux en mesure de nous aider. Qu'en pensez-vous ?
— Ma foi, pourquoi pas ! Il sera de retour cette nuit ou demain. Vous avez de la chance, car il part parfois pour plusieurs semaines… J'y songe, pour cette nuit, avez-vous des hamacs ?

— Oui, nous n'ignorons pas qu'en Amazonie la plupart des hôtels n'offrent pas de lits, mais des crochets fixés aux cloisons pour y suspendre les hamacs.
— Parfait vous pourrez donc passer la nuit sur ma véranda, nous ne sommes pas en saison des pluies cependant les petits matins sont frais et la rosée pénétrante. Vous m'avez l'air de voyageurs débrouillards, pas comme ces touristes, qui s'étonnent de ne trouver ni auberge ni restaurants. Pour la grande majorité d'entre eux, la forêt est un monde incompréhensible et dangereux.
— Et pour vous, qu'évoque ce milieu ? La Guyane est-elle aussi dangereuse et insalubre que le voudrait sa sinistre réputation ?
— Ni enfer, ni paradis, c'est le bagne qui contribua largement à donner à la Guyane sa fâcheuse renommée. Pendant trois siècles la France coloniale, ignorant les réalités, a accumulé les échecs. Principalement quand, par dépit, la métropole en a fait le dépôt de ses proscrits. Naïvement la société française du XIX e siècle imaginait que le travail signifiait rédemption, elle attendait des détenus qu'ils fussent aussi des colons, ce fut un échec ! La forêt regorge de richesses mais il faut de la sueur et de l'obstination pour les récolter. S'il est vrai que seulement trois pour cent des soixante-dix mille condamnés de la transportation survécurent, le

désespoir et les mauvais traitements en tuèrent d'avantage que la jungle.

Bibert est conquis, l'érudition du métis est impressionnante. Désireux d'en apprendre le plus possible, il pose questions sur questions, abordant pour finir l'origine et la situation actuelle du territoire. Heureux de son succès inattendu, le prêtre-directeur donne libre cours à sa verve naturelle.
— La Guyane n'est qu'une toute petite parcelle de l'immense Amazonie. Le terme même de « Guyane » serait d'origine indigène. Dans le dialecte guanao, celui de la population indienne du delta de l'Orénoque, GUAI signifie « nom » au sens de dénomination, YANA est une négation. En sorte que Guayana qui est encore le terme portugais pour désigner le massif des Guyanes, voudrait signifier « sans nom » quelque chose comme « ce que l'on ne peut nommer ». Mais en réalité la signification en est plus proche de « la terre qu'on ne doit pas nommer ». La terre sacrée, la maison de l'être suprême. Cette divinité rattachée à la légende de *l'0000000* (le doré) qui n'est pas née d'une folle convoitise européenne, mais des superstitions indigènes. Paradoxalement, l'appellation Guyane serait une dénomination digne de cet Éden, longtemps mystérieux, paradis terrestre rêvé par les uns, enfer subit par les autres. »

Le jour n'était encore qu'une ébauche de clarté, un dégradé de gris allant en s'éclaircissant. L'absence d'horizon n'en permettait pas la localisation précise, le jour semblait sortir de la forêt. Bien qu'il n'y eu pas de bruits intempestifs, Bibert émergeât du sommeil avec le sentiment d'un changement dans son environnement. Clignant des yeux pour s'accoutumer à la pénombre, il distingua une petite troupe d'hommes débarquant et tirant silencieusement leurs pirogues sur la grève. Un grand type mince qui s'avançait à longues enjambées vers les habitations, s'arrêta net en apercevant les formes allongées dans les hamacs. Bibert sauta de sa couche pour saluer l'arrivant : « Bonjour, je suppose que vous êtes monsieur Schmidt, le prospecteur !
L'homme le toisa d'abord sans répondre, puis il s'avança la main tendue .
— Perdu ! Le gars Schmidt est encore derrière nous, il n'arrivera pas avant la fin de matinée, voir la fin de journée. Mais, et vous, vous êtes qui ? Je ne vous ai encore jamais vu, je crois.

Tandis qu'il parlait, le marin remarqua l'équipement de son interlocuteur qui ressemblait plus à celui d'un guérillero qu'à celui d'un prospecteur. Clara émergeant à son tour, se frotta les yeux d'étonnement devant le spectacle. Du seuil re-

tenti la voix forte d'Agathon, qui s'avançait les bras ouverts.
— Mon adjudant-chef ! Je vous croyais à la retraite ? Dite à vos hommes d'aller s'installer sous le carbet, je vais leur faire porter du café.
— Merci, curé ! Nous ne vous emmerderont pas trop longtemps, vous avez de la visite…
— Heu ! Oui, c'est vrai, j'oubliais de vous présenter mes deux visiteurs arrivés de France. Ils sont venus voir Schmidt, mais ne m'ont pas encore dit pourquoi. Ce doit être un secret important !

Se tournant alors vers les deux voyageurs qui suivent, quelque peu déphasés, l'échange verbal, il ajoute.
— Voici l'Adjudant-chef Wurtz, du troisième Régiment Étranger d'Infanterie de Kourou. Il tourne depuis un bon moment dans le secteur, toujours à la recherche de ses deux voltigeurs. Ils ont déserté vos lascars, mon Adjudant, à cette heure ils sont soit au Brésil, soit au Guatemala, vous feriez mieux de rentrer dans vos cantonnements, vous allez perdre votre santé avant de pouvoir profiter de votre retraite.
— Vous cassez pas le cul pour ma retraite, curé ! Mes hommes n'ont pas désertés, ce n'étaient pas des bleubites. Bon, ben, ravi d'avoir fait votre connaissance, madame, mon-

sieur, si vous voulez bien m'excuser, j'ai des dispositions à prendre. »

Laissant le soldat à ses devoirs, Agathon se rabattit sur ses hôtes, qu'il convia à prendre un solide petit-déjeuner. Ces deniers, prétextant quelque besoin de toilettes, prirent le temps d'un bref conciliabule. Désiré le commis, avait bel et bien évoqué une mésaventure survenue à deux légionnaires, ce ne pouvait être une simple coïncidence. Devaient-ils informer l'adjudant Wurtz de ce qu'ils savaient sur cette histoire ? Clara proposa d'en parler d'abord au curé-businessman, il lui paraissait être un homme avisé et connaissant les possibles réactions du gradé. Ce n'était pas le moment de commettre un impair, si l'armée s'emparait de l'affaire ils seraient impitoyablement tenus à l'écart. Les choses allaient suivre des procédures officielles, longues, dont Mahmoud ferait les frais. Le marin aborda donc le sujet, prudemment, alors qu'ils finissaient leur collation ; « Mon père, ma compagne et moi avons remarqué que vous manifestiez certaines marques de dépit, particulièrement lorsque vous avez évoqué notre discrétion relative à notre présence dans ce lieu…Si, si ! Inutile de protester, car cela est bien naturel. Enfin quoi ! Vous nous accueillez sans détours et nous n'avons pas même la décence de vous faire confiance. Veuillez ne pas nous en tenir ri-

gueur, vous n'ignorez pas que dans certains cas il s'avère plus… Prudent, de ne pas trop parler. Pour la sécurité de l'auditeur, il va sans dire. Mais puisque vous paraissez disposé à en apprendre d'avantage sur ce point, voici la situation ! »

Bibert relata la disparition de son ami ainsi que tout ce qu'ils avaient recueilli comme informations depuis lors. À l'issue de ce bref exposé, Agathon prit le temps de réfléchir, en posant quelques questions sur des points de détail qui ne lui avaient pas semblé très clairs. Enfin, il déclara que, selon lui, la meilleure chose à faire était d'en parler à Wurtz et, si possible, de le faire avant l'arrivée du prospecteur. Posant en préalable, qu'il leur serait utile de pouvoir disposer d'un point de vue objectif et des conseils d'un professionnel, selon lui, ils seraient ainsi mieux en mesure d'apprécier ce qu'ils pouvaient, exactement et précisément, demander comme assistance au prospecteur. La suggestion emporta l'accord, unanime, des protagonistes. Le vieux soldat, mis au courant, donna libre cours à une de ces homériques colères dont il tenait à conserver la réputation. Lorsqu'il eut épuisé son répertoire, fort long, d'imprécations et de jurons, il s'enferma dans un mutisme farouche. Cette attitude fut qualifiée par le curé de mauvais signe. Agathon fit comprendre au

couple qu'il valait mieux ne pas chercher à reprendre le dialogue, mais le suivre jusqu'à son bureau dans la scierie. Surpris par l'absence de réactions autres que verbales du militaire, ils s'exécutèrent sans plus tergiverser ; « Quand Schmidt arrivera, tout à l'heure, que pensez-vous lui demander exactement ?
Clara ne répond pas, mais tourne en direction du marin un regard interrogatif. Celui-ci, légèrement pris au dépourvu, cherche fébrilement une réponse cohérente.
— Ben, mais, heu ! De nous mener à proximité de la mine, pour que nous puissions tenter de savoir ce qu'il est advenu de Mahmoud et s'il en est encore temps, lui venir en aide.
— Vaste programme ! Je ne pense pas utile de vous demander comment vous comptez vous y prendre. Cette mine, à supposer que votre ami y soit effectivement détenu, dois être presque aussi bien gardée que fort Knox, aux États-Unis. Même en demandant poliment, je ne suis pas sur qu'ils seront enchantés de vous y recevoir. »

La pertinence des propos ne nécessitant pas d'autres commentaires, chacun s'abîme dans ses réflexions. Un brouhaha subit tire tout ce petit monde d'une apathie nauséeuse, ensemble ils se précipitent à l'extérieur. C'est l'arrivée du groupe de prospecteurs qui a générée le remue-ménage. Tout de suite une évidence, ils sont

seuls, leur chef ne les accompagne pas ! Agathon entame avec les ouvriers une brève conversation, en langage Wayanas, dont il ressort que Schmidt est retardé par des accès de fièvre paludique. Soudain, agitations et cris, indiquent un fait nouveau est en train de se produire. À la surprise générale, une pirogue vient se ranger à côté des autres, un grand et fort gaillard, au cou de taureau et à la carrure de catcheur, en descend. Sidéré le curé pousse un horrible juron avant de se précipiter vers l'arrivant, en criant : « Schmidt ! Tes hommes sont des farceurs ou c'est moi qui ne comprends plus leur dialecte »

Effectivement, mis à part la pâleur et les gouttes de sueur qui ruissellent de son visage, on ne soupçonnerait pas que le vieux prospecteur est la proie d'une forte fièvre. Peut-être tout de même, son regard, comme absent, ainsi que sa démarche qui manque un peu d'assurance, trahissent-ils sa faiblesse. D'ailleurs sans saluer quiconque, juste avec un hochement de tête en direction du curé, en chancelant il gagne directement une bâtisse située à l'extrémité du site, presque en lisière de forêt. Pour répondre à une question, qui ne lui est pas posée, Agathon se croit tenu d'expliquer ; « C'est sa baraque, même quand il n'est pas malade, il a pour habitude d'y filer directement. Laissons le reposer,

sa femme pour le rétablir va lui préparer une décoction dont les Indiens ont le secret. Nous irons lui rendre une petite visite ce soir.
— Ah, bon ? Il demeure ici !
— Non, son village est en brousse, très loin dans l'intérieur. Ici ce n'est que sa case de fonction, il y rédige ses rapports avant de repartir dans sa tribu, parmi les siens. Il y attendra une nouvelle campagne de prospection ou reprendra sa principale source de revenus, la chasse à l'Amourette !
— Et qu'elle est cette activité ? Clara, cédant aux travers dont les femmes sont coutumières, pose la question. La réponse ne se fait pas attendre.
— Vous êtes bien curieuse, chère madame. Le mieux serait d'attendre qu'il soit en mesure d'affronter vos interrogatoires. Vous pourrez alors lui poser toutes les questions qu'il vous plaira. Je suis persuadé qu'il sera enchanté de vous répondre.
Avec un petit rire étouffé, Agathon se dirige vers l'atelier de menuiserie où des chaises sont en cours de fabrication. Bibert, bien que marin, n'en possède pas moins de bonnes notions du travail et en général des milieux du bois. Un acquis, relativement superficiel, glané au contact des charpentiers de navires. Il emboîte donc le pas au directeur, dans l'intention de parfaire ses connaissances.

— Une scierie de la taille de la vôtre n'est-elle pas disproportionnée pour une production malgré tout limité ?
— Absolument, la menuiserie n'est qu'un volet, c'est ma création ! L'essentiel des activités de la scierie, consiste à produire des tavaillons, aussi appelés bardeaux dans les montagnes de l'est, Alpes, Vosges et Jura. Elle est la propriété d'une société appartenant à un gros scieur du Jura, les établissements Glanoz dont le siège social est à Nancrey, un village proche de Besançon.
— Heu, excusez-moi, mais ce sont des tuiles qu'ils sont en train de fabriquer ?
— Oui, ce sont des tuiles de bois, que nous appelons plus volontiers 'tavaillons' ou parfois 'bardeaux'. Celles-ci sont destinées aux marchés de la zone caraïbe et nord américaine. Pour les produire nous utilisons un bois très particulier, le Wapa. Imputrescible et naturellement fongicide, les insectes ne s'y attaquent pas. À tel point que les tuiles utilisées, voici plus de cinquante ans, pour couvrir les toitures du bagne de Saint Laurent, servent actuellement de combustible. Les charpentes et une bonne partie des murs ont disparu, mais les tavaillons de Wapa sont restés quasiment intacts. Ramassés au sol et mis au feu, pour faire bouillir les marmites des familles Bonis qui squattent les lieux Outre ces remarquables qualités, il était choisi en raison de sa facilité à se fendre. Ce qui le rendait

aisé à transformer en plaquettes, en tavaillons à l'époque où c'étaient des Brésiliens qui les produisaient en forêt.
— S'il était tellement adapté à cet emploi pourquoi ne pas avoir continué à l'utiliser, de préférence à ces vilaines tôles ondulées qui couvrent presque tous les toits dans le coin ? Sans parler du coût prohibitif des tuiles importées de métropole.
— La cause en est purement technique, c'est un arbre très répandu en Guyane, mais il est 'fendif'. Il tend à se fendre, dangereusement. Au point de prendre l'appellation, sous laquelle il est mieux connu par ici, de "bois qui tue !" Les bûcherons ne veulent pas l'abattre, car, dès qu'ils commencent à le couper, l'arbre se fend brutalement, attrapant l'homme en s'ouvrant ou en tombant sur lui. De ce fait, les exploitants l'on négligé. Aussi, nul besoin de construire des routes ou des ponts pour aller le chercher, il suffit de passer dans les anciens lieux de coupe en profitant des infrastructures existantes.
— OK ! Cependant il demeure le bois-qui-tue. Qui donc accepter de le faire tomber pour vous approvisionner ?
— Nous utilisons une méthode simple et efficace, mise au point par notre ami le prospecteur. Elle consiste à ceinturer le tronc avec une forte sangle ou une chaîne, avant de l'abattre. De cette façon, même s'il se fend, il ne peut

s'ouvrir et tuer l'ouvrier. Ingénieux, non ? Comme pour l'œuf de Colomb, il suffisait d'y penser !
— Certes, mais dans ce cas, puisqu'il vous suffit de passer sur les traces des précédentes exploitations, il prospecte quoi, votre génial ami ?
— Des essences rares, les ébènes, tous les bois précieux comme le pau Brasil, le bois de braise qui a donné son nom à notre puissant voisin, le Brésil. Et aussi, pour son propre compte, une autre essence dont il vous livrera peut-être le secret. Mais assez bavardé, si nous nous occupions un peu de vos projets et du sort de votre malheureux ami. »

Clara, de son côté n'avait pu résister à son besoin de se rendre utile et, certainement pour une grande part, à son besoin de savoir. Elle avait, il est vrai, un puissant motif d'exercer cette curiosité. Botaniste elle était intriguée au plus haut point par la mystérieuse "Chasse à l'Amourette." à laquelle se livrait le forestier. Mise en présence de l'intéressé, elle regretta son insistance en constatant les ravages de la maladie sur l'homme gisant, allongé sur un grabat. Une femme, une amérindienne était à son chevet appliqué à lui faire ingurgiter une potion dont l'odeur écœurante laissait mal augurer du goût qu'elle pouvait avoir. Décontenancée, la visiteuse recula, s'apprêtant à une sortie qui avait

tout de la fuite, c'est alors que le gisant l'interpella d'une voix faible mais assurée.
« N'ayez pas peur ! Kiku ma femme, sait très bien soigner cette saloperie de palud. À présent la fièvre est tombée, elle reviendra, mais dans quelques heures. Nous avons un répit, que désirez-vous savoir d'un pauvre diable moitié sauvage ?
— Heu ! C'est-à-dire que. Enfin, voila, j'ai entendu dire que vous vivez avec les sauv…les Indiens. Et aussi que vous vous livrez à d'étranges recherches. Je suis botaniste, ma curiosité est professionnelle, en contre partie je vous révélerai le motif de notre présence dans ce lieu. Ça vous va ?
— Le motif de votre présence à vous et au navigateur qui vous couve comme un œuf frais du jour, je le connais. Et je n'ai pas besoin de contrepartie pour vous parler de mes indiens. Écoutez-moi bien et n'allez pas croire en un délire de, presque, moribond. Voici ce que je suis, un marginal devenu chef de tribu par captation. Ma communauté, la famille de ma femme, ne compte qu'une quinzaine de membres, survivants de familles décimées par la civilisation. Pour gagner ma vie et celle des miens, je suis devenu prospecteur et chercheur. En réalité je suis un idéaliste, qui vit de plus en plus replié sur lui-même, loin, le plus possible, des Blancs que je supporte de moins en moins. Entouré de

MA forêt et de MES Peaux-Rouges, j'éprouve un profond mépris pour le monde matériel, la société de consommation. Pour moi les modèles d'organisations sociales . démocratie, libéralisme, socialisme, ne valent rien ! Le seul valable, c'est celui de l'Indien. Avez-vous lu « Tristes tropiques » de Bernard Henri Lévy ? Si ce n'est pas le cas, faite le rapidement, car les propos qu'il y tient sont toujours, je dirais même qu'ils sont plus que jamais, d'actualité. Pour cet ethnologue du XXe siècle, l'Indien est l'homme de la Nature, d'une nature, naturellement bonne pour lui. Il a réussi à atteindre un équilibre psychologique parfait, parvenant à ce que l'univers qui l'entoure soit en parfait accord avec lui. Il n'adore aucuns Dieux, cruels ou bons, ne connaît ni prières ni aucune espèce de culte. Il se contente d'évoluer selon des mythes un peu surréalistes. Le fantastique de la forêt devient zone incertaine entre réel et irréel, sa magie est avant tout science pratique. Une de ses caractéristiques est la joie, la joie la plus simple celle d'exister et de l'exprimer par des chants beaux et parfois tristes, il est satisfait d'être, c'est tout. Indifférence heureuse, agrémentée de tous les plaisirs à sa portée. Son idéal, est de dormir dix, douze heures par nuit, de manger le plus possible, de faire l'amour et de rester en bonne santé. En revanche, il fuit les passions, car il n'aime pas être dérangé dans le

cours de son existence. Il ne s'encombre pas d'avidités, de cupidités, aucune notion de l'argent, des intérêts, de l'égoïsme. Bien et mal, péchés et remords n'existent pas, pas d'état d'âme, seulement des états seconds. Les concepts, comme l'intelligence ou la raison lui échappent, toutes les abstractions lui sont inconnues, il lui faut la liberté totale. S'il devait avoir une philosophie, ce serait que chacun est une entité et ce qui est autour lui appartient. Fort de notre prétendue supériorité, nous appelons cela de la sauvagerie. Moi je pense que, d'une certaine façon, c'est une civilisation naturelle, une morale de la nature, supérieure, infiniment, à la nôtre. Il est très difficile pour nous d'imaginer de ne jamais se contraindre à rien, agir uniquement pour se faire plaisir. Pour faire plaisir aux autres aussi. Jamais pour nuire, la méchanceté voulue ne signifie rien. Ne signifiait rien avant l'arrivée de ces hommes venus d'Europe ! Le pire, c'est qu'ils furent bien accueillis, tous les témoignages concordent. Tous rapportent également, que loin de se contenter de cette hospitalité primitive, ils se sont toujours mis à exterminer les Indiens, comme s'ils ne pouvaient admettre un modèle de développement supérieur ou même simplement différent du leur. La gentillesse contre la férocité brutale autant qu'injustifiée ! Ces Indiens sortis depuis seulement quelques dizaines d'années de la pré-

histoire, que d'aventures de mésaventures, n'ont-ils pas eu. Autrefois, on ne sait pas quand, leur tribu faisait certainement partie d'une nation puissante décimée par les envahisseurs, de la vient cette mosaïque de peuplades qui s'étiolent depuis qu'on les a redécouverts.

Profitant de l'arrivée d'un second bol de potion magique, Clara risqua une question.
— Comment se passent les rencontres, de nos jours ?
Terminant son écuelle avec une grimace comique, le forestier-philosophe s'apprêta à reprendre sa diatribe. Kiku les laissa en tête à tête, sortant dignement, non sans leur lancer au passage un regard de reproche, assorti d'un significatif claquement de langue. Clara s'en affecta, mais pas le narrateur, il tenait une auditrice, et n'entendait pas la laisser filer avant d'avant d'avoir vidé son trop plein de rage et de frustration. Les occasions de s'exprimer étaient suffisamment rares pour qu'il ne les laisse pas passer sans en profiter au maximum.
— Ils n'en sont plus aux premiers contacts, leurs réactions à présent sont devenues prévisibles. Facilitant la tâche de leurs prédateurs. Ils n'ont même pas le réflexe, la tentation de fuir. Impossible de savoir pourquoi, les Indiens sont si compliqués dans leur simplicité. Ils sont maîtres pour cacher ce qu'ils ont dans le cœur, la nature

fait écran. Il y a le poids du passé et de tous les massacres qu'ils ont subit, ceux des Blancs et ceux des tribus entre-elles. La certitude de l'absence d'avenir, car là où il n'y a pas eu meurtres, ça a été la dégradation, l'avilissement, la déchéance totale. L'intégration -même laïque- détruit aussi sûrement une tribu qu'une bande de Seringueros. Pour s'assimiler à notre univers, les Indiens ont dû d'abord traverser la barrière des épidémies, volontaires la plupart du temps. Quand, enfin, à force de morts, ils ont à peu près été immunisés, la moitié, voir plus, de la population a disparue. Les survivants, affaiblis, désorganisés, sont à la merci de la méchanceté des Blancs. En quelques années, les tribus ne sont plus constituées que de mendiants, d'ivrognes, de prostituées, de vieillards et de malades. Ça me fait mal de penser qu'autrefois ils vivaient très bien ! Tout leurs malheurs sont venus de la civilisation, cette civilisation qui les tue. Car c'est une constance, les Indiens on n'a jamais arrêté de les tuer. Depuis le xvie siècle, les Bandeirantes d'abords, Les Garimpéros et les Seringueros ensuite. Tous les aventuriers du Diamant ou du caoutchouc, ceux qui remontaient le fleuve Amazone et ses bras, ceux qui s'enfonçaient dans l'intérieur en criant « Descer Indios » c'est-à-dire descendons les Indiens. D'abord au nom du Christ et de la Croix, à la façon des premiers conquistadors espa-

gnols, des PIZARRO et des CORTES qui exterminaient par piété, au nom de Dieu. Puis, rapidement, pour les intérêts du commerce. La terre des Amazones n'ayant livrée ni secrets ni trésors fabuleux, il fallut bien se contenter de lui arracher ses richesses par des méthodes plus classiques. Creuser des mines afin d'extraire l'or, les émeraudes et les diamants dont ils étaient avides. Vivant hors de notre monde, de notre temps, les Indiens devaient disparaître, impossible de les y faire entrer comme producteur, comme esclaves, comme n'importe quoi. Ils ne comprenaient pas, ils ne comprenaient que la liberté totale. Ils préféraient la mort à l'asservissement. Gêneurs, ils mouraient cela permettait de les remplacer par une main-d'œuvre plus docile, les noirs. Les esclaves venus d'Afrique, amenés en masse. Vite devenus indispensables pour rentabiliser les immenses exploitations, en tuant la forêt et les Indiens qui s'obstinaient à prétendre y vivre. Autrefois il y en avait trois ou quatre millions en Amazonie, aujourd'hui il en reste à peine plus de cent mille. Le massacre a continué longtemps, il continue encore. Des hommes impitoyables, des brutes, se sont enfoncés dans ces enfers minéraux, aquatiques, à la recherche des joyaux et des essences rares. Vagues après vagues, chaque fois à l'occasion d'un Boom, de quelque Eldorado, de l'or, la quête du suc de l'hévéa qui rapportait

plus que les filons. À chaque ruée on tuait les Indiens pour occuper leurs territoires, les terres qu'ils prétendaient défendre. C'est un phénomène économique, une immensité de richesses perdues dans la forêt la plus gigantesque du monde. Génocide ! Pas uniquement à cause de la notion de richesse et de cupidité d'ailleurs, mais aussi le monde moderne, le progrès, toutes ces forces surpuissantes. L'occupation de l'Amazone par le Brésil bien sûr, mais pas seulement, d'autres pays y ont bien contribué ! À commencer par les États-Unis d'Amérique, sous forme de financements de travaux, de Pasteurs fanatiques armés de Bibles. Ils se sont vite révélés plus meurtriers que les soldats, les industriels ou les bandits ! Pas un Indien ne pourra en réchapper, car pas un Indien ne doit en réchapper ! Mais vous vous fichez bien de tout ça, non ?

— Pas du tout, je vais me procurer le livre de cet auteur. L'ethnologie est aussi une de mes passions, même si la principale reste la botanique. À ce sujet…

— Oui, je me doute ! Vous voulez savoir en quoi consiste la mienne de passion, c'est bien ça ?

— Ben, heu ! Oui, mais vous devez vous reposer. Nous pourrons en reparler demain.

— Baste, ne vous inquiétez pas, Kiku ne va pas tarder à vous foutre à la porte. Il nous reste encore quelques instants, autant en profiter.

L’amourette est le nom d’un bois produit par un arbre appartenant à une famille botanique spécifique de l’Amazonie. Quand on le scie, les faces présentent des motifs, des petits dessins quoi, circulaires, géométriques presque. Vous voyez ce que je veux dire, au moins ?

La jeune femme pense intérieurement qu’il doit la prendre pour une demeurée ou alors c’est une déformation due à sa fréquentation quotidienne de Brésiliens alcoolos. Peu soucieuse d’entamer une polémique, elle se contente de lui répondre.
— Pas très bien, peu importe ! Mais en quoi cela motive-t-il votre une recherche à temps complet ?
— J’imagine bien que cela n’est pas facile à comprendre. Pour vous aider, je vous préciserai que l’amourette est le nom ancien du Mimosa. Quand les premières billes équarries sont arrivées dans les cales des navires, personne, hormis les botanistes… et encore ! Personne sur les quais en tous cas, n’était foutu de dire leur nom véritable. Les ébénistes de chez nous, qui ne s’emmerdaient pas avec les noms latins, ont trouvé que ses moirures ressemblaient beaucoup au Mimosa. Ils l’ont donc appelé bois d’amourette. Même chose pour le bois de rose, à cause de la couleur, pas de l’odeur, ainsi que pour d’autres bois utilisés en ébénisterie. Les dessins naturels du bois ont été surtout utilisés

et mis en valeur par la Marqueterie. Ils entraient dans la confection des meubles destinés à la noblesse ou la haute Bourgeoisie. À c't'heure, lorsqu'il faut restaurer un de ces chefs-d'œuvre, on doit utiliser le même bois. Mais plus personne ne sait, pour l'amourette du moins, le reconnaître dans la forêt. Surtout que tous les arbres de cette variété botanique ne présentent pas forcément les caractéristiques recherchés. Y'a plus que moi, je crois, pour fournir ces messieurs de Paris et d'Amérique.

D'un geste à peine esquissé, il indique un morceau de bois posé au sol contre une cloison. L'échantillon fait environ cinquante centimètres de long, sur quinze de diamètre. D'une voix devenue plus faible, le prospecteur fait un effort pour reprendre ses explications.
— Chaque kilogramme de ce bois vaut exactement son équivalent de poids en Or ! Vous pouvez me croire, un Kilo d'or, contre un Kilo de ce morceau d'arbre ! Qu'en dite-vous ? »

Légèrement estomaquée, Clara s'apprête à relancer la conversation sur les appellations scientifiques de cette variété botanique, mais elle comprend que l'homme est fatigué. Au moment où elle quitte la pièce, la jeune indienne se précipite au chevet du malade, mais celui-ci a profi-

té de cette passation de pouvoirs pour s'endormir.
De retour auprès de Bibert, elle lui fait part brièvement de son entretien. Insistant tout particulièrement sur le fait qu'ils ne pouvaient plus compter sur le concours du coureur de brousse pour atteindre leur objectif. De son côté, le marin ne croit pas utile de lui rapporter ses propres acquisitions de connaissances sur le Wapa et ses applications. Ils décident, d'un commun accord, de ne pas attendre plus longtemps, la vie de leur ami dépend complètement de leur rapidité. Le mieux est de requérir l'aide d'un Indien de l'équipe des prospecteurs pour les guider jusqu'à la mine, sur place ils échafauderont un plan d'action improvisé. Solliciter de l'aide à la gendarmerie de Cayenne serait aussi une solution mais qui risque de prendre un temps, fatal pour le pauvre Mahmoud. Clara propose de demander à l'adjudant-chef d'avertir les autorités de leur tentative. Ils rédigeront en outre une lettre explicative, et fourniront un complément de précisions verbales au chef des Légionnaires, de façon à ce qu'il soit en mesure de répondre aux questions des gendarmes. Bibert approuve, car il mesure bien le danger auquel ils vont s'exposer en se risquant seuls dans la gueule du loup. Ils se préparent à aller trouver le soldat, lorsque soudain celui-ci apparaît. En petites foulées il

gravit d'un bond les marches de la véranda où sont installés les visiteurs.
— Salut ! Je vous cherchais, vous me confirmez bien votre histoire !
— Bonjour, nous nous apprêtions à aller vous demander un service. Mais quelle histoire devons nous confirmer ?
— Celle de l'élimination physique de mes deux voltigeurs, pardi ! Il n'est pas question pour la Légion de laisser cette affaire rester sans suites. J'ai averti ma hiérarchie, je ne serai pas couvert en cas de pépin mais ce n'est pas cela qui va me faire reculer. Donnez-moi toutes vos informations, même celles que vous juger anodines, restez tranquillement ici, ou mieux, rentrez chez vous. Je vous promets de vous tenir informé de nos actions, dès notre retour. Alors !…

L'adjudant-chef Wurtz comprend l'étendue de son erreur, en voyant les deux paires de regards fixés sur lui. Trop tard, il n'a pas le temps d'apporter un quelconque adoucissement à son discourt, Clara, rouge comme une pivoine lui rétorque déjà.
— Ben, ça alors ! Mais que vous imaginez-vous ? Il ne s'agit pas, pour nous, de venger l'honneur de la Légion en punissant des coupables expiatoires. C'est la vie de notre ami qui est en jeu. À supposer qu'il soit encore sauf ! Mettez-vous bien dans le crane que nous allons

nous rendre là-bas, avec ou sans vous ! Si vous avez envie de nous aider, nous n'y voyons aucune objection, vous pourrez ainsi exercer vos représailles. Mais, après, que nous ayons tout tenté pour délivrer notre camarade ! C'est clair ? — Humm, bon ! Après-tout, pourquoi pas ? Si ça devient une mission de sauvetage, de l'humanitaire en quelque sorte, je devrais pouvoir obtenir plus facilement l'assistance de ma hiérarchie…Écoutez, je contacte immédiatement mon commandant de compagnie, il verra cela avec le chef de corps. En attendant avez-vous un plan d'action, ou voulez-vous me faire confiance en me laissant prendre les choses en main de bout en bout ? »

Sans hésiter une seconde, d'une seule voix les deux aventuriers répondent par l'acceptation de la seconde proposition. Le vieux baroudeur a vraiment l'air de connaître son métier, autant mettre à contributions des compétences qu'ils reconnaissent ne pas posséder, tant s'en faut. Moins d'une heure plus tard, Bibert embarqué dans un véhicule militaire, roule dans le crépuscule vers l'aéroport international de Rochambeau. Le peloton de la base aérienne 367 y prépare un Transal pour une mission prioritaire. Obéissant en cela à la demande expresse du colonel commandant le troisième R.E.I.

Tassé entre deux malabars en tenues commando, le marin n'en mène pas large. Il se remémore les dernières décisions, prises, lui semble-t-il à présent, un peu hâtivement. Wurtz lui avait d'abord demandé s'il avait des notions de saut en parachute. Tout fier, Bibert avait argué de ses quatre années passées comme engagé volontaire au Premier Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine. « Cent vingt-deux sauts, mon adjudant, pas une fracture ! » Avait-il ajouté, comme un con, lui qui depuis des décennies qualifiait cette période d'erreur de jeunesse. Il aurait dû se méfier et flairer le piège, le juteux avait saisi la balle au vol.
« Parfait, pas question de vous larguer en solo. Mais en tandem avec un bon chuteur, cela devrait aller… Nous verrons bien ! Voici mon plan, vous allez être largué à la tombée du jour depuis une altitude vous rendant indécelable du sol, même aux jumelles. Nous parviendrons entre temps sur les lieux et guiderons votre chute par des émissions aux laser-infrarouge. Top ouverture à cent vingt mètres, vous ciblez le toit du bâtiment administratif principal, c'est une terrasse. Encore une fameuse chance que nous ayons reçu les plans de la mine par courrier électronique. Le colonel Trinquiez, notre patron est un fameux démerdard ! N'oubliez pas, aucun contact radio par VHF. Cette fréquence est trop facile à intercepter, réservez-la stricte-

ment pour les situations d'urgence. Nous communiquerons par BLU, mais attention en 'simplex' ! La mine étant située en zone semi-montagneuse, le couvert végétal, clairsemé, n'offre pas de difficultés majeures pour les déplacements, notre groupe fera donc mouvement depuis la scierie, avec les quatre quads dont nous disposons. De toute façon mon effectif n'étant que de sept hommes…Avec madame cela fera juste le compte. Quand les chuteurs auront réussis leur carreau sur le toit, nous organiserons une diversion après une attente de deux minutes. Le but sera de détourner l'attention des guetteurs, sans ameuter le Landerneau bien entendu ! Je dis ça pour mon artificier, qui a toujours tendance à foutre « charge quatre » pour être sur de ne pas manquer, hein gus ! À l'intérieur, vous en profiterez pour vous introduire dans les locaux avec pour objectif d'obtenir, par tous moyens, des informations sur le lieu de détention de l'otage. Faut pas traîner, attention au timing, les gars ! À 'H' plus vingt nous déclenchons le véritable assaut et tentons de pénétrer dans la base vie. Une première charge sera activée dans la zone des puits de forage, son explosion est destinée à focaliser les énergies dans cette direction. Des questions ?… Non ? Parfait, allons-y ! Bibert, vous partez tout de suite pour Cayenne rejoindre le chuteur opérationnel qui vous coconnera pour la partie saut,

et la suite ! Ah, une dernière chose ! Nous ne sommes pas au cinéma, dans les films de Rambo, je veux récupérer les parachutes et tous le matériel avant le repli, hein ! C'est bien compris, on ne paume rien ! Et on ne se fait pas tuer pour essayer de m'emmerder. J'ai des comptes à rendre, moi ! Puisque nous parlons de compte, n'oubliez pas que nous en avons un sérieux à régler avec les tueurs de nos camarades. Ça va saigner, j'en ai l'intuition ! »

4

« Objectif dans trois minutes ! Le copilote fait signe au largueur assit sur un petit siège derrière lui. Seule la lueur verdâtre des instruments éclaire l'habitacle de l'appareil.
— Va dire aux paras de se tenir prêts ! Tout de même c'est un drôle d'exercice qu'ils font là. Seulement deux gars, se larguer à quatre mille deux cents mètres, au-dessus de la jungle… Les types de la Légion sont pas communs. »

Le mentor de Bibert lui tapote l'épaule. Il fait froid et leurs combinaisons ne les protègent pas vraiment de sa morsure. Empêtré dans son barda fixé sous le ventral, le marin ne peu même pas faire de mouvements pour se désengourdir et se réchauffer. À présent c'est pire, ils s'approchent de l'arrière du Transal grand ouvert sur le vide, une gueule géante prête à les dévorer. Et eux, ben ils vont se jeter dedans, au secours ! Le grand type vient de fixer les sangles du sauteur novice à son propre harnais. Ils vont sauter en duo, le chuteur professionnel dirige les opérations et Bibert joue les poids morts, en attendant pense-t-il avec fatalisme, de l'être pour de vrais ! Les consignes ont été brèves.
« Tu fermes les yeux et tu touches à rien ! Après l'ouverture, tu fléchis légèrement les

jambes et tu attends le contact. Normalement nous devons rester debout, mais si tu te sens basculer, laisse-toi tomber sans résister et tout ira bien. OK ? »

D'abord la gifle de l'air sur le visage et son sifflement dans les oreilles. Puis, juste après le noir tourbillonnant de la chute, le bref choc de l'ouverture du parachute et l'impression de glissade dans un univers immatériel. À peine le temps d'entrevoir la vive lueur des éclairages qui délimitent le pourtour de la zone, déjà le contact avec le ciment. Deux pas pour amortir le reste d'élan, Bibert se retrouve dégrafé, libre de ses mouvements. Le Sergent-chef Toivon, sans perdre de temps roule la toile en boule qu'il va placer dans un angle de la terrasse. Tour d'horizon, rien ne bouge. Les occupants sont au repos ou à la prière, des accents de voix rauque gutturale sortant d'un haut-parleur, se font entendre par instant, porté par le léger vent du soir. Une échelle métallique fixée dans le béton, l'issue de secours en cas d'incendie probablement, va servir pour quitter leur perchoir. Mais que font les légionnaires de Wurtz ? Ont-ils été simplement retardés, ou un événement fortuit c'est-il produit ?
Ils en sont là de leurs conjectures, lorsqu'un fracas de tirs d'armes automatiques, suivi d'éclatements de grenades se fait entendre. C'est l'as-

saut, des cris, des projecteurs qui balayent toutes les directions, se croisant et se perdant sur les confins de la jungle. Pas très efficace pense le marin, mais son compagnon le presse, pas le temps de se livrer à des observations dilettantes, ils doivent agir vite. Les deux paras atteignent le niveau de l'étage. Une porte vitrée permet de distinguer un grand local occupé par des pupitres d'ordinateur, une salle de contrôle. Sous le coup de botte magistral du sergent-chef, la porte s'ouvre avec fracas. Deux techniciens seulement sont présents, l'un est occupé à pianoter sur un clavier en fixant un écran de contrôle, l'autre cherche à apercevoir ce qui se passe à l'extérieur. Aucun des deux n'a encore réagit, le ronronnement des climatiseurs et les détonations du combat ont couvert l'irruption des commandos. Bibert se précipite et ordonne à l'individu, vêtu d'une djellaba et qui lui tourne le dos, de mettre les mains sur la tête. Le technicien, qui est manifestement en train de détruire des données informatiques, n'obtempère pas. Brusquement une tache rouge apparaît, sur la tunique blanche de l'homme, à hauteur de l'épaule. Le marin comprend qu'une balle tirée par le sergent vient de le toucher, il enrage et invective son équipier. ; « Vous savez faire parler les morts, j'espère !

Décontenancé, le sergent qui tient l'autre personnage en joue, l'interroge.
— Pourquoi cette question ?
— Ben, de l'allure où vous flinguez les gens, nous n'aurons d'autres ressources que de questionner les cadavres pour obtenir des renseignements.
— Et celui-ci, ça ne suffit pas ? Il indique le type dans sa ligne de mire ! Fallait empêcher l'autre de tout bousiller, croyez-vous qu'il allait tranquillement vous écouter ? D'ailleurs je ne l'ai pas tué, il n'est que blessé.

L'échange de propos, a détourné leur attention, ils ne s'aperçoivent pas que le blessé a sorti une arme de son tiroir. Un cri de son collègue, qui sous la menace du sergent avait mis ses mains sur la tête, les alertes. Trop tard, sous les yeux impuissants des paras, le blessé abat son collègue avant de placer le canon du pistolet sur sa tempe et de se faire sauter la cervelle.
— C'est quoi, ce bordel ! Ce sont des martyrs de l'Islam, ces guignols-là ? Le sergent n'en croit pas ses yeux, il regarde Bibert comme si celui-ci était responsable de la folie suicidaires des techniciens. Mais leur confrontation s'arrête brusquement, l'adjudant-chef et plusieurs légionnaires font irruption dans le local. Wurtz place ses hommes tout en en précisant.

— Nous avons sous estimé leur force de feu, des fusils mitrailleurs postés dans des casemates nous tiennent sous leurs tirs. L'affaire est mal engagée, nous avons peu de chances de tenir suffisamment de temps pour que des renforts puissent arriver avant que nous soyons tous exterminés.
— Mais où est Clara ? Je ne la vois pas parmi vous !
— Pas d'inquiétude, pour le moment, elle est avec mon artificier qui a entrepris de faire sauter la porte de la chambre forte, au rez-de-chaussée.
Une forte déflagration retenti au même instant couvrant les explications du gradé qui ne peut se retenir de fulminer.
— Ce con a encore mis la dose, il va bien réussir à faire écrouler tout la baraque cet idiot. Si nous en sortons, je vais m'occuper de son matricule. »
Mais les tirs diminuent d'intensité avant de cesser complètement, un calme impressionnant succède au vacarme ambiant. Les légionnaires en comprennent les raisons en percevant à leur tour les flops, flop, flop, caractéristique du bruit produit par les pales d'un hélicoptère. Ceux qui sont placés près des fenêtres peuvent apercevoir l'appareil, bleu portant en grosses lettres blanches le sigle 'Gendarmerie'. De l'engin en vol stationnaire au-dessus de leurs têtes, des

appels sont lancés par porte-voix, invitant à cesser les tirs et à déposer les armes.
« *Accroupissez-vous et ne bougez plus !… Ceux qui n'obtempèrent pas seront abattus par des tirs de missiles. Nous répétons !*… »
Mais la répétition est inutile, l'effet est immédiat. Les tireurs d'un côté les ouvriers de l'autre, tous se dépêchent d'aller s'accroupir dans l'espace vide qui sépare le bâtiment administratif des installations de la mine. Peu de temps après, une jeep fait son apparition et quatre gendarmes en jaillissent. Ils entreprennent aussitôt de récupérer les armes et interrogent quelques gardes, en maintenant la masse accroupie, sous la menace de leurs pistolets mitrailleurs. La porte du local où se tiennent les légionnaires et leur chef s'ouvre à la volée et un gendarme fait son entrée. Il porte à ses lèvres une imaginaire trompette en imitant une sonnerie de clairons ; « Ta, ra, ta, ra, ta, ta ! Les tuniques bleues sont encore arrivées à temps pour sauver les pauvres cow-boys d'une pâtée mémorable ! Avisant l'adjudant chef qui le regarde avec des yeux incrédules, il s'écrie en le pointant du doigt ; « Wurtz ! J'aurais du m'en douter, il ne pouvait s'agir que de toi. Cette fois ci tu ne vas pas y couper ! Deux morts, au moins et une foutue affaire à dépatouiller avec le gouvernement Pakistanais. Je ne voudrais pas être dans tes rangers, mon vieux.

— Ah ! M'en parlez pas, major ! Mais…Qui vous a appelé ? Comment avez-vous pu intervenir aussi vite ?
— Le hasard, mon vieux Wurtz, le hasard. Nous sommes passés, pour une mission de routine, chez Agathon à Cacao. Tu connais le métis, impossible pour lui de tenir sa langue. Détenir un secret n'est intéressant que dans la mesure où il peut s'en venter ! Bref, pas eu besoin de le pressurer beaucoup pour apprendre qu'il allait se passer des choses emmerdantes du côté de la mine. Le temps de demander l'assistance de notre hélico et nous nous lancions sur vos traces.
— Mais… De quel effectif disposez-vous pour cette intervention ?
— Quatre au sol, en me comptant, et deux dans le faux bourdon, là-haut.
— Merde ! Vous êtes bougrement gonflé major, sauf vo't respects.
L'entrée de Clara escortée de l'artificier-fou, dispensa le major de répondre. La jeune femme pale mais résolue tenait une liasse de documents dans ses mains. Avisant l'uniforme de la gendarmerie, elle saluât d'un sec .
— Bonjour monsieur ! Avant de posément déclarer.
— Lieutenant vous feriez bien de mettre vite quelqu'un, pour surveiller la petite fortune en diamants bruts stockée dans la chambre-forte,

car elle n'a plus de portes depuis que cet obsédé du détonateur s'en est occupé. Du menton elle désigne son accompagnateur. Le major ne prit pas la peine de relever la faute relative à son grade, mais donna rapidement des ordres à l'un de ses hommes qui venait de le rejoindre. Ensuite il continua de s'adresser à l'adjudant-chef, tout en gardant son regard et son attention porté sur la botaniste.

— Le gérant de la scierie a oublié de me dire qu'il y avait une femme mêlée à cette étrange affaire…Si j'ai un conseil à te donner, mon ami Wurtz, c'est de rassembler tes hommes et de disparaître fissa-fissa. Mon rapport mentionnera que vous êtes intervenus au cours d'un exercice d'entraînement, se déroulant dans les parages. Tache de ne pas me contredire quand tu fourniras des explications. Parce que tu vas devoir t'expliquer sur ta présence dans une zone, placée sous un statut d'extra-territorialité. D'après les travailleurs que nous avons brièvement interrogés, les cadres de cette société sont au nombre de trois. L'un est en déplacement, on ne sait où, les deux autres… Sont à nos pieds ! Faut reconnaître qu'ils ont vraiment l'air de s'être entre-tués mutuellement. J'insisterai là-dessus, compte sur moi ! Par ailleurs, presque tout le personnel est composé de clandestins, Brésiliens, Haïtiens, Surinamais, Guyaniens, Péruviens, etc. Il ne devrait pas y avoir de problème

venant de ce côté-là. Nous prétexterons un coup de folie des deux dirigeants Pakistanais pour expliquer le… Désordre et justifier notre intervention musclée. Mais les deux civils vont devoir s'expliquer sur leur présence et le but de leurs recherches. D'importants moyens en hommes et en matériels ont été mobilisés, pour des raisons que je ne m'explique toujours pas. La Légion ne collabore pas fréquemment avec les pékins, d'habitude.

Trois personnes ouvrent simultanément la bouche pour parler. C'est, encore une fois Clara qui prend les devants. Tremblante de rage contenue, elle toise le gendarme.
— Mon lieutenant, puisqu'il paraît qu'il faut dire 'mon', en vertu d'une obsolète coutume, qui perdure par laxisme administratif sans doute. Mon lieutenant, donc, merci d'être intervenu. Nous ne souhaitions pas interférer dans vos agissements, mais la légion vous expliquera qu'elle a perdu deux de ses membres, tués dans une embuscade fomentée par les dirigeants de cette mine. Quant à nous, les deux 'pékins' comme vous dites, nous étions simplement venus porter secours à un ami, séquestré par les sbires de ces mêmes responsables. Nous avions de fortes présomptions de le croire retenu pour interrogatoires, dans ces lieux. Hélas j'ai pu apprendre qu'il avait été transféré, peu après son

enlèvement, vers un quartier général mystérieux dont personne ne semble connaître la position. Probablement hors du territoire, mais ce peut être n'importe où dans le monde. À vos yeux de représentant de la loi, cela constitue-t-il une raison suffisante pour que nous prenions le risque de perturber vos statistiques, où allez-vous nous verbaliser pour 'trouble de l'ordre public' ? »
Calmement, sans hausser le ton mais fermement, le gendarme lui rétorque ; « Primo, permettez-moi de vous informer que je ne suis pas lieutenant, mais adjudant-Major. Il y a un distinguo ne vous en déplaise, et j'ai la faiblesse d'y attacher de l'importance. Le 'Mon' reste absolument de rigueur pour ce grade aussi. Les traditions de l'armée n'ont que faire de vos appréciations, j'oserais ajouter que personnellement j'en suis fort aise. Secundo, les redresseurs de tors, les vengeurs masqués ou pas, ne sont de mise que sur les plateaux de cinéma ou de télévision. Ici, le maintien de l'ordre et la poursuite des contrevenants à cet ordre, est strictement du ressort des forces de police de l'État Français. Forces représentées par la gendarmerie et dont le détachement, sous les ordres de votre serviteur, assume pleinement la responsabilité. Alors, chère madame avant de déclencher vos guérillas personnelles, veuillez avoir recours à ceux qui ont la charge officielle de les éviter,

vous aurez tout à y gagner. J'espère m'être bien fait comprendre ? Mais si vous voulez des précisions…Trissino, toutes mes excuses pour ma rudesse militaire, j'ignorais tout de ce qui concerne votre ami et son tragique destin. En revanche j'étais bien informé du sort advenu aux hommes du chef Wurtz, sans quoi nous ne serions sûrement pas ici. Bon, c'est pas tout ça ! J'ai des un programme chargé et ne peut me permettre de prolonger ce genre de petite récréations trop longtemps. Je vous salue donc tous, en précisant au chef Wurtz qu'il me reste redevable d'un pot au mess de la Légion et, aux 'Pékins', qu'ils seront toujours les bienvenus s'ils ont besoin d'une assistance quelconque dans la poursuite de leurs recherches. Salut la compagnie ! »

Les gendarmes sautent dans leur jeep, et disparaissent sur la piste. L'hélicoptère, mission terminée, avait regagné sa base depuis déjà longtemps. Après leur départ un étrange silence plane sur l'assistance, tout a été si vite ces dernières heures que chacun de son côté s'accorde un temps de réflexion. Bref intermède nécessaire pour assimiler le vécu et décoder les apports des uns et des autres. Bibert, est particulièrement éprouvé, il ne s'attendait pas à un tel rebond, les chances de retrouver son ami semblent définitivement compromises. Clara

plus prosaïque met le court répit à profit pour parcourir les feuillets récupérés dans la salle des coffres. Au fond de son subconscient, le vague mais tenace espoir d'y trouver des indications permettant de relancer les recherches, demeurait vivace. Tout à coup la jeune femme poussa un cri, les têtes se tournèrent dans sa direction, exprimant la curiosité ou l'agacement, elle n'y accorda aucune attention, fixant incrédule les feuillets imprimés. Avisant enfin les regards impatients qui l'entouraient, Clara se décida à en résumer la teneur ; « Cette mine était un repaire, un alibi ! Ou, pour être plus précis, une sorte d'investissement, un moyen ingénieux de générer des capitaux, de grosses sommes destinées à financer une action terroriste. Pas un petit sabotage, non, une frappe d'envergure planétaire ! Ces gens ont tout bonnement l'intention de détruire la station spatiale internationale !
— Avaient !
— Pardon ?
La jeune botaniste regarde avec circonspection l'adjudant-chef qui vient de laisser tomber ce seul mot.
— Je dis 'avaient', vu que nous venons de les obliger à détruire eux même leurs données informatiques. En outre, l'enquête diligentée par les soins de notre ami le major ne tardera pas à faire la lumière sur l'ensemble des activités de cette société, trafics et projets terroristes en se-

ront éradiqués de manière absolue, vous pouvez lui faire confiance.
— Hum ! Je veux bien, mais nous n'avons pu voir aucun signe tangible d'une installation susceptible de, mettre sur pied, diriger et contrôler un projet d'une telle ampleur. Or il faut bien des centrales comportant les appareils, avec antennes et tous ces machins électroniques, pour pouvoir agir.
Dubitatif, le soldat se contente de hausser les épaules. Bibert intervient à son tour.
— Qui plus est, il a été spécifiquement fait mention d'un quartier général où serait détenu Mahmoud ! Il doit s'agir du centre technique en question !
Peu désireux de continuer à jouer les Cassandre, le légionnaire adopte le ton péremptoire d'un homme qui entend clore tout échange verbal.
— Oui mais s'il existe, nul n'est foutu de dire où il est situé. Pour ce qui me concerne, mission terminée ! On plie et on rentre, libre à vous de continuer vos recherches par la suite. Je laisse un petit effectif de surveillance sur place et le reste retourne à Cacao. C'est là-bas que je vous ai pris en charge, c'est là que je vous ramène. Ça vous va ? »

Question qui n'appelle pas véritablement de réponse. La jungle se referme sur le petit groupe de quads.

Dans une salle immense, aux murs composés de blocs de pierre énormes, des hommes en blouses blanches s'activent. Partout la lueur légèrement verdâtre des écrans d'ordinateurs compose une atmosphère étrange, presque irréelle. Est-ce à cause de cela, ou de celle des dimensions inusitées du lieu, que les conversations ne se font qu'à voix basses, presque en chuchotements ?
Dans un angle, face à un grand pupitre surmonté d'un panneau lumineux couvrant plusieurs mètres carrés, deux individus devisent en observant des points clignotants sur une série d'écrans radars. Le plus grand semble soucieux, il interroge son voisin ; « Tu es sur qu'ils vont enfin procéder au lancement ? Voici déjà deux fois qu'ils reportent le tir.
— Absolument sur ! Les conditions météo de la zone sont à présent favorables et plus rien ne s'oppose à la mise à feu.
— Mais pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour vous décider à commander la mise sur orbite de notre satellite. Les Russes sont moins regardants et plus rapides. Même les Américains sont moins tatillons que ces chiens d'Européens.

— Tu sembles oublier que seule Ariane 5, est un lanceur équipé des modules SPELTRA, ce qui est le sigle pour ‘Structures Porteuse Externe pour Lancements Multiples’, ou SYLDA, qui lui signifie ‘SYstème de Lancement Double Ariane’. Ces innovations techniques permettent de placer simultanément en orbite deux satellites, distincts l’un de l’autre. L’un est positionné sur le module SPLTRA/SYLDA, l’autre à l’intérieur. Les charges utiles et le séparateur sont largués durant la quatrième phase de vol, la phase balistique. Selon le caractère de la mission les largages peuvent être fait immédiatement ou plusieurs dizaines de minutes après le début de cette phase. Permettant des mises en rotation, des éloignements, etc.
— Oui, c’est vrai, tu as bien sûr raison. Excuse-moi, je viens d’arriver et avec les récents événements je fini par perdre un peu de mon sens pratique. Tu sais que j’ai eu chaud, à la mine ! Si je n’avais pu me dissimuler dans la foule des travailleurs qui ont été évacués par ces maudits Légionnaires, j’aurais été immanquablement capturé ou tué. Ces gars là ont la détente facile. Bon, n’en parlons plus, occupons-nous de ce qui va se passer dan peu de temps. Comment comptes-tu procéder pour remplir la mission ? Je ne suis pas informaticien et je t’avoue que cela m’épate un peu.

— Oh, c'est un peu technique, en effet. Mais en gros, pour faire simple, disons que nous allons utiliser la conversion d'un nombre flottant de 64 bits vers un nombre entier de 16 bits dans un logiciel en Ada, provoquant un dépassement de mantisse. C'est un problème de programme, celui du composant concerné, est redondant…
— Arrête ! Quel charabia, ne peux-tu utiliser un langage compréhensible par tous les mortels ?
— Je veux bien, mais c'est pas facile. Peu importe ne retiens que l'essentiel. Je suis quant à moi incapable d'utiliser d'autres formulations que techniques, pour décrire un processus aussi complexe. Laisse-moi me concentrer si tu veux que je sois clair.
L'homme manipule quelques boutons sur une tablette, tout en continuant de marmonner.
— Alors, je te disais donc que le programme du composant concerné, est pourtant redondant. Deux gyroscopes sont en effet installés dans la cellule du satellite. Il déclenchera donc deux dépassements successifs de programme pour finir par signaler la défaillance sur les sorties du système. De toute façon, le gyroscope étant un système critique, le calculateur de bord ne tiendra pas compte de ce signal. Il interprétera les valeurs d'erreur -probablement négatives- du deuxième gyroscope comme une simple information d'altitude. Indiquant par exemple que le satellite est trop bas. La réaction du calculateur

de correction consistera à braquer les tuyères du moteur de correction de trajectoire au maximum, pour redresser. Cela augmentera considérablement l'incidence de l'angle entre le vecteur-vitesse et l'axe du satellite. Ce qui provoquera des efforts aérodynamiques suffisant pour lancer le satellite sur une autre orbite légèrement dégradée. Nous déclencherons le programme d'erreur au moment où nous avons calculé que la trajectoire de l'ISS. Les placeront sur des trajectoires convergentes. Les algorithmes de vol vont finaliser les paramètres jusqu'au moment de l'impact. La puissance de la collision sera supérieure à vingt gigawatts, soit une force d'impact supérieure à celle de toutes les centrales nucléaires françaises en fonctionnement. Rien ne subsistera de ce monument de la vanité des occidentaux infidèles.

— Certes, certes ! Je n'ai pas tout compris mais le principal est que tu sois sur de tes calculs. Le coût, pour les Américains seuls, est déjà supérieur à cent milliards de dollars. La Russie, les onze états de l'Union Européenne, le Canada, le Japon, et maintenant le Brésil, qui participent au projet en seront pour leurs frais sur les quatre cents millions de dollars du coût estimé de cette International Space Station, ou ISS. L'envoi du module européen Colombus sera un fiasco retentissant. Le scandale qui en résultera sera encore plus gigantesque que l'explosion dans l'es-

pace. La NASA et La RKA, la Rousskoye Kosmitcheskoye Agentsvo, l'agence spatiale russe, n'y résisteront pas. Ce sera un grand jour pour notre cause, mon frère. »

Regagnant leur hôtel en fin d'après-midi, Clara et Bibert prennent des chambres séparées. Chacun apprécie la compagnie de l'autre, tout en ressentant la nécessite de quelques instants de solitude. Parvenu à un âge où les emprises passionnelles se font moins impérieuses, le marin se rend néanmoins fort bien compte que ses sentiments vis-à-vis de sa partenaire et amie, ont… Dérivés, passant doucement, insidieusement presque, de l'aversion à l'acceptation, pour finir par le laisser désemparé à la perspective de leur prochaine séparation. Le désarroi qu'il en éprouve l'incite à s'interroger et à quitter son masque de fausse indifférence. Le résultat de ses cogitations ne lui plaît pas du tout, aussi décide-t-il d'aller au bar qui occupe tout le rez-de-chaussée de l'hôtel, donnant sur la place des palmistes. Il y attendra l'heure du dîner, qu'ils ont prévus de prendre dans une gargote de la Crique, le quartier chaud de Cayenne. La botaniste, de son côté, traversant une période dont elle sort vulnérable et désemparée, apprécie la présence rassurante du marin. Au-delà d'une simple question d'âge, c'est une façon de vivre au quotidien hors des clichés et des

conventions, qui l'attire chez cet homme marginal et intrigant. La passion qu'elle éprouvait pour Mahmoud était, elle aussi, plus mentale que charnelle. Lors de leur rencontre, leur mutuelle attirance physique avait, chez elle, été comme sublimée ou déviée. Un obscur désir de contrebalancer l'ingratitude des destins l'avait poussée vers cet homme fier. Ce garçon taciturne, supportant mal les agressions quotidiennes d'une société sectaire. Vexations répétées, qui l'obligeaient en permanence à considérer ses origines comme une tare, un handicap le transformant petit à petit en citoyen de seconde catégorie. Alors elle, la jeune femme de bonne famille, héritière des courants de pensées soixante-huitardes, compensait inconsciemment, les inégalités, les fautes du sort ou de la nature. Les extrêmes s'attirent disait le philosophe et de fait, une fille belle instruite née dans un milieu privilégié, tombait dans ses bras du pauvre maghrébin mal né, sous les étoiles du djebel. Le syndrome de la belle et la bête, ricana telle en son for intérieur. Être lucide ne l'empêchait pas de se sentir encore retenue par le devoir. Celui de se montrer fidèle, en tout premier lieu, fidèle à une idée plus qu'à un amour devenu flou presque indiscernable avec le temps. Pensées dérangeantes et inopportunes qu'elle préférait esquiver, remettant aux aléas d'un futur toujours repoussé, le soin de redon-

ner aux choses leurs vraies places. Elle aussi éprouvait un malaise diffus à la pensée de se retrouver seule et de devoir continuer son existence, confortable mais vide de sens.
Il pleuvait, ce qui ne contribua pas à arranger les humeurs chagrines. Le repas fut morne, la conversation morose portait essentiellement sur les horaires des vols entre Cayenne et Paris, ainsi que sur l'évocation des pays qu'ils avaient tout deux visités, mais pas ensemble, avant !
C'est Clara qui proposa une virée dans les bas-fonds de la ville, une manière de prolonger la soirée, de rester ensemble encore quelques heures, pour ne surtout pas penser à la séparation du lendemain. Une averse qui les cueillit à la sortie d'un bar, les contraignit à s'abriter sous l'auvent d'une toiture. Cette protection de tôles résonnait sous la cataracte, obligeant à crier ou à se parler dans le creux de l'oreille pour se faire entendre. Une foule hétéroclite avait eu la même idée et tout le monde se pressait pour tenter d'échapper aux rivières verticales. Bibert senti, par des tiraillements sur la manche de son T-shirt, que l'homme placé sur son côté mais en retrait, voulait attirer son attention. Complaisant il inclina la tête afin de pouvoir en saisir les paroles. L'individu de petite taille et mince semblait bien inoffensif. Pourtant, au fur et à mesure qu'il délivrait son message, le marin en vint à reconsidérer sérieusement cette estimation.

Lorsque la pluie s'arrêta, aussi brusquement qu'elle était apparue, l'inconnu paru s'évaporer avec elle. La botaniste, toute à ses pensées désabusées, ne s'était rendu compte de rien. Après qu'ils se furent éloignés, elle décela bien une agitation insolite chez son compagnon. Son comportement n'était plus aussi naturel qu'à l'accoutumé. Peut-être que lui aussi était triste de la quitter ? Mais elle se reprocha immédiatement ce qu'elle appela ' un comportement de midinette'. Comme il insistait pour rentrer tout de suite à l'hôtel, elle fut tentée de lui prêter des intentions moins 'fleurs bleu'. Surtout lorsqu'il lui demanda de l'accompagner jusque dans sa chambre, en bredouillant des explications pas très claires, où il était question de "Choses graves à lui révéler !".
À ce moment, elle en vint à se poser des questions sur ses véritables intentions et surtout aux suites qu'elle leur donnerait. Troublée, partagée entre des sentiments extrêmes, opposant la peur et le désir, elle acquiesça sans plus vouloir chercher à comprendre. À peine entrés dans la chambre elle assista, de plus en plus étonnée, aux agissements de son ami. Condamnant soigneusement la porte, il ouvrit téléviseur et robinets d'eau dans les toilettes. Puis il l'invita à s'asseoir sur le lit pour l'écouter : « Tu n'as pas remarqué le type, tout à l'heure quand nous nous sommes abrités de l'orage ! Il n'était pas à

cet endroit par hasard, nous étions suivis depuis le début de la soirée. En fait il voulait nous transmettre un message ahurissant. Tiens-toi bien, tout d'abord il me dit, être d'origine 'Chancas'… Clara l'interrompt, avec fougue ; « Ah ! Je connais, ce sont avec les 'Kara' des tribus qui refusèrent de se laisser envahir par la civilisation Inca, allant jusqu'à s'allier aux espagnols lors de la conquête. Ils durent à cette collaboration de ne pas êtres exterminés, mais n'échappèrent pas aux maladies apportées par les hommes de Pizarro. Décimés ils disparurent dans le nord de l'Amazonie. Ils y furent identifiés en 1979, par deux explorateurs franco-péruviens, Nicole et Herbert Cartagena.

— Bon, si tu me coupes la parole sans arrêt, nous ne sommes pas prêts d'arriver au bout de mon récit ! Mais comment connais-tu ces précisions historiques, tu m'impressionnes.

— Nicole est, disons une connaissance. J'ai eu la chance de la rencontrer lors d'un colloque qui c'est tenu il y a peu, à Londres. Le thème portait sur les impacts, ethnographiques et archéologiques, du réchauffement de la planète. Ce sont eux qui ont découvert la cité agricole Inca, de Mameria. Une découverte qui prouvait l'origine amazonienne de cette civilisation. Vas-y continue, je ne prendrai dorénavant la parole que si tu m'y invites, promis !

— Vouais ! Bon, en bref, le type disait savoir se que nous étions allés chercher à la mine. D'après lui Mahmoud serai détenu dans une ville mystérieuse perdue dans la jungle. Il m'a d'abord donné le nom en Quechua, imprononçable ! Heureusement il a ensuite traduit, en utilisant un vocable étonnant, il a dit que c'était…'La Cité du savoir' !
Clara ouvre la bouche pour parler, mais le marin hausse le ton, lui signifiant par là son désir d'en terminer avec sa relation, avant de l'écouter.
— Toujours selon cet homme, nous devons nous rendre à Georgetown, la capitale du Guyana, nous y trouverons un nommé Bhârat Hindo qui nous fournira d'autre précisions. Voila, c'est je crois tout ce qu'il m'a confié. Tu voulais dire quelque chose ?
— Oui, ne pourrais-tu éteindre ces robinets crachotant et baisser le son de la télé ! Si tu crains les micros… c'est que tu commences doucement à tourner parano, à mon avis !
Bibert réprime un sourire, il se faisait un peu la même réflexion. Mais plutôt que de l'avouer, il préfère recourir à un stratagème.
— Pas les micros bien sûr, mais les oreilles indiscrètes, les cloisons sont minces. Depuis que j'ai appris que nos faits et gestes ont été observés, je me méfie.
— Et comment allons nous trouver ce monsieur Bhârat, parmi les deux cent cinquante mille per-

sonnes vivant dans la capitale de la 'République coopérative du Guyana' ?
— Bonne question… Voyons, oui, ça me revient, il a précisé que ce type, le Bhârat Hindo, travaillait dans l'équipe d'un professeur nommé Vicente de Cenitagoya, au musée d'archéologie. J'aurais dû m'en souvenir, un nom pareil ne s'oublie pas !
— Alors, tu décides de faire quoi ? Tu te lances sur la piste de la 'Cité perdue', tel un Indiana Jones qui aurait pris de la bouteille ?
— Hum ! Je ne relèverai pas l'outrecuidance de cette dernière observation. Miss Clara Bancroft ! Et toi, d'ailleurs, qu'en penses-tu ? Tu marches avec moi !
— À ton idée, gros malin ? Pas besoin de faire mon sac, il est déjà prêt ! Bien entendu nous prenons l'avion, c'est plus rapide et pratique !
— Heu ! Je préférerais y aller avec mon voilier. Outre que je n'apprécie pas de payer des sommes faramineuses pour être considéré comme du bétail, et traité de même. Je pense que le catamaran nous servira utilement de base arrière, et peut-être de moyen, le cas échéant, pour prendre la tangente en toute discrétion. J'ai eu l'occasion de vérifier la fiabilité d'une telle précaution, il n'y a pas si longtemps en quittant le Honduras.
— Ne crains-tu pas de laisser ton embarcation seule, dans un port de réputation plus que dou-

teuse, alors que nous prévoyons une absence prolongée ?
— Le pire qu'il puisse arriver à un voilier au mouillage, est d'être visité par des pillards en quête d'objets d'argent ou de biens monnayables facilement. Vu qu'il n'existe ni les uns ni les autres à mon bord, ils en seront pour leurs frais de visite. D'ailleurs pour bien le leurs faire comprendre, je laisse toujours ma porte non cadenassée, ce qui leur évite d'avoir à la fracasser et à tout bousiller à l'intérieur, par dépit d'avoir 'travaillé' en pure perte. La psychologie des voleurs est souvent basique. Grosses serrures, égale important butin que l'on veut protéger, ouverture non close, égale aucune valeur à l'intérieur. C'est aussi simple que cela.
— Ça marche, j'aime bien les croisières ! Cap sur 'la Cité du Savoir'. À ton avis c'est quoi, cette cité ?
— Probablement un quartier périphérique de Georgetown, un bidonville, comme la 'Cité de la joie' à Calcutta.
— Merde ! C'est moins poétique qu'une cité perdue, alors !
— Eh, vouai ! Mais nous ne sommes pas des aventuriers partis à la recherche d'un fabuleux trésor, nous sommes deux pauvres bougres qui essayons de sauver l'un son ami et l'autre son fiancé. C'est pas le même scénario, ma belle.

Une traversée courte, avec des vents portants, dans la douceur des alizés et sur une mer apaisée. Un rêve, qui incite au laissé aller, à l'abandon des vêtements et des contingences qui composent l'ordinaire. Alternant bains de soleil, lecture et mijotages de poissons attrapés dans les lignes de traîne. De sommeil et de rêveries, aussi, Clara, consciente de l'impudicité d'un corps de femme offert aux regards et envies d'un homme encore vigoureux, ne joua pas les allumeuses perverses. En quittant ses vêtements elle quitta ses inhibitions et mis au placard les conventions dictées par la morale judéo-chrétienne. Avant que le soir de leur première journée sur les flots ne soit tombé, elle alla rejoindre Bibert sur sa couchette avec l'intention bien arrêtée de mettre leurs corps et leurs sens au niveau de la plénitude de leurs cœurs et de leurs âmes. Au rythme des quarts et des ébats, l'aube naissante les laissa apaisés et emplis de langueur.
Même la laideur des quais de la darse mazoutée du port marchand de Parika où ils reçurent l'ordre d'attendre les inspections de rigueur, ne réussit pas à doucher leur sentiment d'euphorie. Un apaisement profond, comme si chacun apportait à l'autre une part complémentaire de son être. S'étant octroyés un repos réparateur, ils purent gagner les bâtiments délabrés de la douane. Récupération des documents de navi-

gation et de leurs passeports, puis course folle pour profiter de la navette ferroviaire qui reliait les installations portuaires à la capitale.
De la gare ils hésitèrent à s'engager dans les ruelles, sales autant que malodorantes, qui menaient au centre-ville. Première difficulté, personne ne semblait avoir connaissance de l'existence d'un Musée, qu'il fût d'Archéologie ou autre, en désespoir de cause ils n'eurent que la ressource de s'adresser à l'ambassade de France. Connue des taxis publics, mais située dans le quartier résidentiel, à l'autre bout de la ville.
Après les multiples obstacles inhérents à ce type d'institution, ils purent voir apparaître un individu, offrant toutes les apparences d'un fonctionnaire du corps diplomatique. Visiblement effaré d'être dérangé pour une chose aussi bénigne, l'apparition consentit à écouter la requête des importuns. Condescendant, il poussa la complaisance jusqu'à demander un complément d'informations, par téléphone. Brève conversation au terme de laquelle il fut en mesure de leur indiquer, d'un air satisfait, que le dit Musée existait bel et bien… À l'état embryonnaire ! Un entrepôt des docks en tenait provisoirement lieu. « Un provisoire qui risque de durer ! » Ajouta-t-il, avec un petit rire sarcastique.
Confondus en remerciements et plates excuses pour leur outrecuidance, le couple manifesta des

velléités de départ. Mais le fonctionnaire ne l'entendait pas de cette oreille. L'effort consenti en s'arrachant à ses occupations en cours, méritait certainement plus de considération. Il n'entendait pas les laisser repartir sans avoir apporté la preuve du bien fondé de sa présence au poste qu'il occupait depuis six mois. Monsieur l'Attaché Culturel entama donc, un discours improvisé sur son pays de résidence.

5

« Le nom de Guyana, ou LA Guyana, signifie "Terre d'eau abondantes" en langue vernaculaire, son appellation officielle est : 'Co-opérative Republic of Guyana'. C'est le seul état du Commonwealth situé en Amérique du Sud, il en est le troisième plus petit pays et fait partie des plus pauvres C'est aussi le seul dont la langue officielle soit l'anglais, il reste en outre l'un des deux seuls, sur tout le continent américain, dont la conduite se fait du côté gauche. Le relief est très particulier, avec une plaine étroite et marécageuse le long de la cote, une ceinture de sable blanc à l'intérieur, avec la forêt vierge et les gisements de minerai, puis enfin la plus large partie du pays, constituée de montagnes, appelées aussi tepuys, et de savanes. Les vastes forêts tropicales sont coupées de nombreux fleuves, criques et chutes d'eau. Celles de Kaieteur sur le fleuve Potaro, sont restées célèbres pour avoir inspirés le roman d'Arthur Conan Doyle, *Le monde perdu*, en 1912. »

Le bureaucrate s'interrompit pour jeter un rapide regard. Brève inspection, manifestement destinée à juger de l'intérêt porté par ses interlocuteurs pour son exposé magistral. Rassuré sur ce point, il en reprit triomphalement le cours : « Lorsque les premiers Européens sont

arrivés dans la région, autour des années quinze-cent, le Guyana était habité par les Arawaks, ainsi que des tribus aux origines inconnues. Vers 1616, les Néerlandais y fondèrent trois territoires, qu'ils cédèrent aux anglais en 1814. Ceux-ci en firent une seule et même colonie, sous le nom de Guyane Britannique. Elle accéda à l'indépendance, en 1966, prenant le nom actuel de Guyana. Le christianisme est la religion de la moitié de ses huit cents milles habitants, dont près de quarante pour cent vivent dans les villes côtières, les amérindiens ne représentent que cinq pour cent de la population totale. J'espère ne pas vous avoir trop ennuyés avec ses petites précisions de géopolitique ?

La part diplomatique de leurs relations ayant, d'un commun et récent accord, été dévolue à Clara, la jeune femme fit l'hypocrite réponse exigée par les circonstances.
— Pas du tout, du tout ! C'était fort intéressant et instructif, au contraire. Mais, heu ! Si vous pouviez nous donner les coordonnées du hangar-muséum. Cela nous rendrait service ! »

Le couple reparti, pour effectuer à nouveau les cinquante kilomètres qui les séparaient du port. En taxi, cette fois, le train irrégulier mettant allègrement plus de quatre heures pour accomplir le trajet. Ils étaient munis d'une vague adresse,

en forme de plan crayonné au dos d'une brochure éditée par le consulat, résumant, sous forme de liste non exhaustive, les innombrables choses pour lesquelles la délégation se déclarait non concernée. Ils estimèrent qu'il valait mieux en rire.
Le local identifié, restait à mettre la main sur le fameux contact, mister Bhârat Hindo. Le marin avait affirmé de façon péremptoire, qu'il devait être indien… Sa compagne avait rétorquée, légèrement étonnée, qu'il n'avait pas grand mérite à énoncer une telle évidence. Mais Bibert avait rit en rectifiant : « Indien de l'Inde, les hindous, si tu veux, composent plus de cinquante pour cent de la population totale du pays. J'ai vu les statistiques sur le mur dans le bureau du type de l'ambassade. »
Haussant les épaules Clara murmura quelques mots indistincts où il était vaguement question de « Jouer les crétins d'Attachés Culturels » Avant d'ajouter rapidement qu'ils pouvaient peut-être plus facilement chercher à rencontrer un professeur nommé Vicente de Cenitagoya, puisqu'on leur avait assuré que "l'Indien" travaillait pour lui. L'idée dans sa simplicité ne pouvait être que bonne. Elle fut mise en pratique, aussitôt qu'ils parvinrent à trouver le bâtiment.
Usant de persuasion et d'un fort bakchich, ils parvinrent à convaincre le gardien de les présenter à une personne responsable. Silos Bejar

Melquades était, précisément, ce responsable. Le seul présent sur les lieux de façon quasi permanente. Petit, jovial et myope, il doit avoir le même âge que les vestiges précolombiens qui remplissent les lieux, ou peux s'en faut. Après les avoir invité à entrer, le vieil homme tourne un visage intéressé dans leur direction approximative, signifiant son attention et invitant au dialogue. Cette attitude pleine de réserve et de sérieux disparaît dès qu'il entend la demande formulée par le couple, remplacée par un franc et sonore fou rire. Lorsqu'il parvient enfin à se calmer, il entreprend de s'excuser en expliquant le motif de son hilarité ; « Fray Vicente de Cenitagoya, était un religieux, un moine Dominicain qui a effectivement conduit de nombreuses recherches archéologiques. On lui doit notamment en 1921, la première découverte des pétroglyphes de Pusharo. Mais il est hélas parti rejoindre son Dieu, depuis de nombreuses années. Que lui vouliez-vous, si je ne suis pas indiscret ?

Confus les visiteurs se regardent l'un l'autre, craignant de formuler à nouveau une ineptie du même tonneau. Clara se décide la première.
— Bhârat Hindo, c'est le nom d'un homme qui a participé aux travaux de ce moine. En fait c'est lui que nous recherchons, il doit nous communiquer des renseignements d'ordre…Confidentiels.

— Ah ! Mais que ne le disiez-vous plus simplement ! Je le connais, à l'époque c'était plutôt son père qui accompagnait l'archéologue, il était porteur. Peut-être bien qu'il a emmené son fils avec lui, lors des toutes dernières expéditions.
— C'est possible, mais peu importe. Savez-vous où nous pouvons le trouver ?
Le vieillard les regarde d'un air dubitatif, comme s'il hésitait à divulguer le renseignement. Puis il se décide enfin à reprendre la parole.
— Il devait accompagner un de vos compatriotes, le chercheur explorateur Thierry Jamin. Des retards administratifs et les pluies abondantes des derniers mois, les ont contraints de reporter leur tentative. Une chance pour vous, ils ne partiront plus avant la prochaine saison sèche. Sinon il vous aurait fallu partir aux confins du Pérou pour retrouver Bhârat. Patientez quelques minutes, je vais envoyer un gamin le chercher. Profitez-en pour visiter mon antre, il y a ici plus de trésors que dans toutes les cités perdues du continent, croyez-moi !

Les deux français se regardent surpris, comment leur interlocuteur peut-il être au courant du but de leur démarche ? Bibert décide d'en avoir le cœur net, sans s'embarrasser de fioritures, il pose directement la question. La réponse, amusée, de leur hôte est directe elle aussi.

— Mes enfants, les cités perdues sont au centre de tous les rêves des chercheurs de la planète. C'est celle d'Antisuyo que Thierry Jamin va traquer dès qu'il pourra repartir. Mais le mythe ne se limite pas à celle-là. Oh, la, la ! Non ! Je peux y ajouter celles de Curanmba, de Sondor, de Mameria, de Choquequirao, de Corihuayrachina, de Païtiti. J'allais oublier ma préférée, la cité 'Z' du colonel Fawcett. Et je vous fais grâce des énigmes, comme celles de Vilcabamba, Terra-preta ou Akakor. Ah ! Le sujet est vaste comme les passions qu'il suscite. Mais puisque nous avons du temps avant l'arrivée de votre contact. Et que moi je manque souvent, d'auditoire suffisamment patient, pour que je puisse leur rebattre les oreilles avec mes racontars. Profitons-en, je vais vous instruire de ces 'Arlésiennes' de l'archéologie, ça vous va ? Voyons…Commençons par la fin, le 'Z' ! L'histoire du colonel anglais Percy Harrison Fawcett. Personnage hors du commun, il inspira Hergé pour une aventure de son fameux reporter. Dans 'L'oreille cassée', Ridgewell, n'est autre que la transposition romancée du colonel. Mais lui-même n'avait rien d'un Tintin. Ses huit expéditions au cœur de l'Amazonie constituent l'une des plus extraordinaires aventures du XXe siècle. Fawcett était convaincu, de l'existence d'une ancienne cité de l'Atlantide, il disparut au cours de sa dernière expédition, dans des circonstances jamais éluci-

dées. Les hypothèses les plus folles furent émises, aurait-il découvert la fabuleuse cité mégalithique ? Tomba-t-il sous les coups des Indiens qui en protégeaient l'accès ? Devint-il le roi dune tribu inconnue ? Finit-il ses jours, amnésique, errant à travers la forêt ? De nombreux aventuriers se lancèrent à sa recherche. Beaucoup, à leur tour, ne revinrent jamais. Aujourd'hui, le mystère ne concerne pas tant la manière dont il disparut, il existe de bien trop nombreuses explications naturelles à cela, que du manuscrit d'où il tirait ses certitudes. Voulez-vous entendre l'histoire du manuscrit Portugais ? Je vous préviens, c'est un long récit. Il fut publié en 1953 à partir de ses journaux et notes, par son fils, Brian Fawcett. Celui-ci le fit paraître dans un ouvrage posthume intitulé "Le continent Perdu". Vous me suivez encore ? »
À l'unanimité, les deux allocutaires firent signe qu'ils n'entendaient pas en rester là ! Tout heureux le vieux sage se cala confortablement dans son siège, avant de se lancer dans la narration ;
« Un portugais, Diego Alvarez, s'échouât sur une terre inconnue, qui allait devenir le Brésil. Cela se passait à peine trente ans après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Seul survivant du naufrage, il allait être mis à mort par les sauvages cannibales Tupinambas. Mais durant sa captivité une jeune indienne s'éprit de lui et en fit son époux. De cette union

naquit un fils, Melchior Dias Moreya, qui passa presque toute sa vie dans la tribu de sa mère, il eut lui-même un enfant mâle, Roberto Dias. Vers 1610, devenu homme, Roberto se rendit auprès du roi du Portugal, Dom Pedro II, dans l'intention de lui livrer le secret des mines d'or et de pierres précieuses qui faisaient la prospérité de sa tribu, réclamant en échange un simple titre de noblesse, Marquis das Minas…Mais le roi était aussi cupide que stupide, il fit jeter le quémandeur en prison dans l'idée d'obtenir le renseignement sans contrepartie. Refusant de livrer son secret, Roberto y restera deux ans avant de mourir de privations, en 1622. Pendant des années, des expéditions parcoururent la région de la tribu du pauvre métis, dans l'espoir de retrouver la trace de ces mines fabuleuses. En pure perte, jusqu'à ce qu'un aventurier portugais, dont on ignore le nom, rapporta dans les années 1740 un étrange récit qui fut consigné dans un manuscrit d'une dizaine de pages. Rédigé par l'auteur de l'expédition, à l'attention du vice-roi du Brésil, ce parchemin, partiellement détruit, est depuis 1993 conservé à la Biblioteca Nacional de Rio de Janeiro. Si vous avez la chance de vous y rendre, vous pourrez le consulter. Il vous sera alors loisible à condition de lire le portugais, d'y apprendre qu'après un interminable voyage, qui dura plusieurs années, cet inconnu découvrit les ruines d'une ville grandiose, au

pied d'une chaîne de montagnes. Il fit une description détaillée de la cité, allant jusqu'à reproduire certaines inscriptions hiéroglyphiques jugées particulièrement curieuses, au point que les chercheurs modernes n'hésitent pas à en attester la véracité. Une dernière précision ce document est intitulé, « Relation historique sur un bien caché et ancien habitat urbain et ses descendants, qui fut découvert en 1753. » Bon je crois que vous avez été très gentils et que vous avez fait preuve de patience pour faire plaisir à un vieux radoteur. C'est bien ça ! »

Le couple réagit, comme il commençait à en prendre l'habitude, avec un bel ensemble. Les protestations furent d'autant plus vives qu'elles étaient sincères. Le marin en profita pour poser une question qui le tracassait depuis que le vieil homme en avait fait mention.
— Excusez-moi, mais j'ai déjà entendu cette expression de 'terra-preta' C'est une locution Brésilienne, que l'on pourrait traduire par compost ou engrais. Que vient faire ce terme agricole pour parler de cette énigme, alors que pour toutes les autres vous utilisez des noms de lieux ?
— Lorsqu'il entendit parler de richesses, Francisco de Orellana, compagnon de Pizarro, traduisit par l'Eldorado. En cette année 1541, le conquistador crut avoir été trompé quand il ne trouva

pas les émeraudes et l'or escompté. La richesse était pourtant là, sous ses pieds ! Accréditant la thèse soutenue par certains archéologues, concernant l'existence d'un empire, comparable à celui des Mayas ou des Incas. Qui perdura au cœur de l'Amazonie jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Cette terre noire qui collait à ses bottes dans chaque village abordé. Une terre incroyable de fertilité que les indiens fabriquaient eux-mêmes, en mélangeant du charbon de bois au sol pauvre de la forêt tropicale. Une trouvaille agronomique, vieille de vingt-cinq siècles. Le doute n'est aujourd'hui plus permis, grâce à cette invention une civilisation a été capable de produire suffisamment de nourriture pour subvenir aux besoins de plusieurs millions d'hommes. Civilisation dont il ne reste plus rien, sinon quelques tribus éparses qui furent jusqu'à présent prises pour des sociétés primitives. Durant des siècles, on a traité le conquistador Francisco de Orellana d'affabulateur parce que les dizaines de villages dont il avait signalé l'existence sur l'Amazone et le Rio Negro n'ont jamais été retrouvés par la suite. Or, par la terra preta découverte en maints endroits le long de ces fleuves, on sait à présent qu'il ne mentait pas. Avec ses compagnons, il fut le premier et probablement le dernier à pouvoir observer les survivants de cette civilisation. Victime, comme tant d'autre, de la grippe, de la variole et de la

rougeole apportées par les conquérants européens. Le mystère de la terra preta, c'est avant tout celui de ces cultures anciennes et sophistiquées qui disparurent mystérieusement, comme elles étaient nées, sans laisser aucunes traces ! En revanche si vous le souhaitez, je vais vous faire découvrir une autre histoire de cité perdue. La plus étonnantes que vous aurez pu entendre de toute votre vie ! Quasiment inconnue en Europe et en Amérique du Nord. Je la tiens de Thierry Jamin, qui a été traduit en espagnol par Nicole Cartagena. En préambule le jeune archéologue déclare souhaiter que ceux qui en prendront connaissance s'efforcent d'êtres moins critiques qu'il ne l'a lui-même été. Plutôt que d'en relever les incohérences, il exhorte le lecteur à en déceler les parcelles de vérité, attestant l'historicité d'un monde ancien à jamais disparu. La chronique insolite d'Akakor, prend place dans les vastes territoires du Venezuela, du Suriname, et des Guyanes, dont les jungles restent parmi les plus inaccessibles et inhospitalière qui soient, n'oubliez pas que le bassin amazonien représente à lui seul une superficie égale à neuf fois celle de votre France. Le trois mars 1972, un journaliste du nom de Karl Brugger, alors correspondant à Rio de Janeiro pour l'A.R.D., la télévision publique allemande, rencontra dans une sordide taverne de Manaus, un "cacique" indien nommé Tatunca Nara. La ren-

contre n'était pas fortuite, elle avait été arrangée par le commandant d'une compagnie brésilienne de gardes forestiers. Le commandant était ami du journaliste et persuadé que l'histoire de ce chef, qui se prétendait "prince d'Akakor", ne manquerait pas de retenir son intérêt. Brugger et Tatunca s'entretinrent plusieurs heures, la conversation fut même enregistrée sur une bande magnétique. À la suite de cette entrevue, l'Allemand accepta de s'enfoncer avec le 'prince' dans la jungle, pour confirmer l'existence d'une cité secrète : la cité d'Akakor. À son retour, et, bien des années plus tard, il raconta son aventure dans un livre intitulé « La Chronique d'Akakor. Mythe et légende d'un peuple antique d'Amazonie ». Cet ouvrage, dont je viens de vous traduire le titre reste, d'après Thierry Jamin, introuvable en France. Dans son libelle, Brugger présente Tatunca Nara comme un amérindien d'une assez grande stature, aux long cheveux noirs et au visage finement dessiné, c'était un métis. Il portait à la taille une courte tunique en cuir, sur laquelle l'emblème d'Akakor était plaqué. En mauvais allemand, le prétendu cacique raconta l'étonnante histoire du peuple d'Ugha Mongulala. Un peuple « qui reçu la visite des Dieux », voici quinze mille ans. Le récit des faits relatés est tiré d'un livre sacré, rédigé en Quechua, par les scribes de l'époque. Cette écriture comprenait mille quatre cents

symboles, chacun revêtant plusieurs sens, selon leurs séquences grammaticales. Le peuple des Incas, qui parlait également cette langue, en avait depuis longtemps perdu l'écriture, bien que ses traditions en aient conservé le lointain souvenir. La *Chronique d'Akakor* commençait par une année zéro, correspondant à l'an 10 481 avant l'ère chrétienne. Elle fut marquée par le départ des "Grands Maîtres Initiateurs", vers leurs origines. Venus on ne savait de quel lieu, ces Grands Maîtres apportèrent à l'humanité les lumières de la Connaissance. Ils fondèrent un nouveau peuple et dressèrent trois grandes cités de pierre. Ces villes furent toutes détruites lors d'une première Grande Catastrophe. Heureusement d'autres cités, qui étaient plutôt des temples élevés autour d'une pyramide, survécurent à cette conflagration. Du Grand Temple solaire d'Akakor de profonds tunnels, larges suffisamment pour permettre à cinq hommes de marcher de front, menaient à un réseau de cités souterraines, en plusieurs jours de marche. Ces villes enfouies étaient illuminées d'une clarté artificielle. Seule Mu, la plus petite utilisait la lumière du soleil réfléchie par d'énormes miroirs d'argent. Un réseau complexe de canalisations amenait l'eau des montagnes jusqu'au centre de ces villes. Tout cela était l'œuvre des Anciens Maîtres. Selon Tatunca Nara, l'empire Inca était le seul pays, en dehors du sien, à avoir vécu se-

lon les lois des Anciens Maîtres. Leur empire fut créé par le fils de Sakaia, un roi d'Ugha Mongulala, qui se rebella contre le pouvoir de son père et fut banni. Viracocha était son nom, il gagna le Pérou, édifia Cusco et fonda sa dynastie, celle des Sapa Incas. En l'année 11 015 soit l'an sept-cent cinquante de notre ère, survint dans l'empire d'Ugha un événement lourd de conséquences. Venue de la mer orientale, à bord de mystérieux navires aux proues de dragons, une armée d'hommes blancs et barbus apparut sur les rivages du grand fleuve que nous appelons aujourd'hui Amazone. Ils s'appelaient eux-mêmes Goths, plus de quarante navires touchèrent terre, transportant chacun à bord jusqu'à soixante guerriers. Après des combats, plus de mille s'allièrent au peuple d'Akakor.
Thierry Jamin, souligne que cet épisode est intéressant, car il rappelle l'épopée d'une tribu germanique d'Ostrogoths qui avaient conquis l'Italie, avant d'être vaincue par le général Narsès, en 552, à la bataille du Mont Vesuvius. Les Ostrogoths prirent la fuite et l'on n'entendit plus jamais parler d'eux. Certains linguistes affirment avoir retrouvé des traces de leur retraite, dans le sud de la France puis en Espagne. Mais ils n'ont jamais pu apporter la preuve d'une telle migration. La Chronique, elle indique que l'alliance conclue avec les hommes venus du nord, renforça notablement la puissance d'Akakor. Car

les Germains enseignèrent à leurs alliés l'art de l'extraction et du travail des métaux. Les traditions bientôt rapporteront des récits d'Indiens blancs, portant des armures de fer. Neuf siècles et demi plus tard, l'histoire bafouille ! Les barbares blancs envahissent le continent et soumettent les Incas. Ugha Mongulala se retrancha dans ses vieilles cités, fuyant l'inexorable expansion des Espagnols. Un clan de femme refusa le déclin de l'empire et lutta corps à corps contre les blancs. C'est ainsi qu'apparu en amérique le mythe grec des Amazones ! En 1539, un prêtre, membre d'une expédition, relata en ces termes la rencontre de ses coreligionnaires avec les guerrières : « *Nous les vîmes qui combattaient devant les Indiens comme leurs capitaines et luttaient si courageusement que les hommes n'osaient montrer leur dos. Elles tuaient à coup de massue ceux qui fuyaient devant nous […] Ces femmes sont très blanches et grandes. Elles sont aussi très musclées et vont toutes nues, arcs et flèches à la main, faisant la guerre comme dix Indiens.* » Au début du XXe siècle L'empire d'Ugha Mongulala n'était plus qu'une nation fantôme. Qu'ils aient, on ne sait comment, réussi à traverser le temps et l'histoire mouvementée des hommes est en soi déjà étonnant. Mais après tout, pourquoi pas ! La tribu inca des Indiens Q'eros, qui vécut à l'écart du monde occidental durant plusieurs siècles, ne

fut découverte qu'en 1959, sur les contreforts orientaux des Andes. De quelle région du Pérou venaient-ils ? Du Gran Païtiti ? Mystère. Le grand empire déchu eut encore au cours des siècles quelques soubresauts d'agonie. C'est ainsi qu'en 12 413, soit 1932 après J.C., le prince Sinkaïa envoya des guerriers attaquer le village de Santa Maria, situé sur le cours supérieur du rio Negro. Massacrant tous les hommes blancs, ils capturèrent quatre femmes. Dont une seule survécut aux conditions difficiles du retour, car trois d'entre elles se noyèrent en cherchant à s'échapper, elle s'appelait Reinha et se prit d'affection pour ses ravisseurs, au point d'épouser leur chef le prince Sinkaïa. Contre l'avis du grand conseil, mais avec l'approbation des prêtres. De cette union naquit, quelques années plus tard, vous l'avez deviné, Tatunca Nara. L'étonnante histoire d'Akakor ne s'arrête pas là ! Quatre ans après la naissance de son fils, Reinha regagna l'Allemagne en qualité d'ambassadrice de sa nouvelle patrie auprès d'Hitler. Elle retourna à Ugha Mongulala vingt-deux mois plus tard, au terme de troubles tractations. Après la guerre, l'empire devint l'ultime refuge de quelques nazis en fuite. De nombreuses années plus tard, en 12 449, ce qui correspond à 1968 sur nos calendriers, un avion militaire chargé d'officiers brésiliens, s'abîma non loin d'Akakor. Craignant que les survivants

ne révèlent l'emplacement de la cité, Sinkaïa ordonna à son fils Tatunca de se rendre sur les lieux du crash et d'achever les éventuels rescapés. Mais celui-ci désobéi et ramena douze officiers à Manaus. Ce fut son premier contact avec la civilisation des Barbares blancs. Peu de temps après, Sinkaïa mourut, laissant le sceptre à son fils, qui devint le roi illusoire d'un royaume disparu. Dans une salle du temple qui lui était jusqu'alors interdite, Tatunca découvrit les corps de trois hommes et une femme baignant dans un liquide translucide. En tous points semblables à nous, ils avaient cependant six doigts et six orteils. Étaient-ils morts ou vivant ? Demanda le nouveau roi au grand prêtre qui en avait la responsabilité. Nul ne pouvait répondre, l'origine des étranges personnages s'était perdue dans la nuit des temps. Plus tard Tatunca entreprit un voyage jusqu'au rio Branco. Il venait proposer un traité de paix aux représentants, médusés, du pouvoir brésilien. Dans l'incertitude, l'état se déchargea du problème en le confiant à l'église. Un évêque catholique, Monseigneur Grotti fut même envoyé à Akakor, d'où il reparut peu après, en possession d'un fragment authentique de la Chronique Sacrée. Mais personne ne sut ce que devint cet extrait, car l'évêque trouva la mort dans un accident d'avion, d'aucuns prétendent qu'il aurait été envoyé au Vatican. Durant ce temps, Tatunca avait été mis en prison.

Il s'en évada, et négociait inlassablement avec les autorités lorsque Karl Brugger croisa sa route à Manaus, au cours de l'année 1972.
Comment qualifier cette histoire ? Est-elle le fruit d'un esprit particulièrement fertile, ou le reflet de souvenirs, altérés par le temps. Là est la question. Karl Brugger prétendit en avoir contrôlé, autant que faire ce peut, l'authenticité. L'un de ses amis appartenait aux services secrets brésiliens et déclara avoir lui-même côtoyé Tatunca pendant quatre années, il confirma la fin du récit de l'Indien. Celui-ci avait effectivement sauvé la vie d'une douzaine d'officiers dont l'avion s'était écrasé. Les Indiens Yaminaua et Kaxinawa révéraient Tatunca comme un grand chef, bien qu'il n'appartienne pas à leur nation. Le journaliste allemand enquêta partout au Brésil, de Rio à Manaus et de Rio Branco à Brasilia, sur Tatunca Nara. En 1968, un journal brésilien indépendant, se fit l'écho de l'aventure d'un chef indien -blanc- qui sauva la vie de militaires de hauts grades. En reconnaissance de quoi il se serait vu accorder un permis de travail et une carte d'identité. Il parlait, ajoutait-on, un Allemand approximatif, plus un nombre impressionnant de dialectes indigènes du bassin supérieur de l'Amazone ainsi qu'un peu de portugais. Des troubles éclatèrent dans les années qui suivirent, dans la province péruvienne du Madre de Dios, fomentés, selon la presse locale, par un

chef rebelle appelé Tatunca. Pour fuir la répression, il partit se réfugier dans la jungle du Brésil. Malgré les demandes insistantes des Péruviens pour obtenir son extradition, les Brésiliens refusèrent toujours de coopérer. Le Pérou ferma ses frontières orientales en représailles. Fort de ses amitiés dans l'armée brésilienne, Tatunca parvint à rallier à sa cause Maresciallo Rondon, fondateur du Service Brésilien de Protection des Indiens, la FUNAI, dont le bilan s'avéra au final plus funeste que profitable pour les communautés indigènes. Il s'adressa également à l'ambassade ouest–allemande, fort de son ascendance et des anciens nazis, qui vivaient toujours, selon lui, dans l'enceinte d'Akakor. Personne ne voulut ajouter foi à ce drôle de bonhomme et l'on refusa désormais à Tatunca tout accès à l'ambassade. La FUNAI accepta d'entreprendre une étude sérieuse et officielle sur la tribu d'Akakor. Mais tandis qu'il montait l'expédition, Tatunca fut de nouveau arrêté par le gouvernement de l'Acre, et emprisonné. Le Brésil pour des questions politiques accédait aux demandes d'extradition péruviennes. Il ne dut sa libération qu'à la demande expresse de l'armée brésilienne, qui le ramena à Manaus. Brugger vint le retrouver pour la seconde fois, lui proposant de l'accompagner jusqu'à Akakor. Un photographe brésilien les accompagnait lorsqu'ils quittèrent le port de Manaus, le 25 septembre 1972, en route vers

le monde inconnu des selves. La durée prévue de l'expédition était de six semaines, le retour courant novembre. Équipés d'une winchester 44/40, de deux revolvers, d'un fusil à canon scié et de grandes machettes, le petit groupe parvint, le 5 octobre, à Cochoeira. Troquant leur bateau pour un canoë, ils commencèrent leur approche vers la cité perdue du royaume sacré. « *Nous ne dépendions plus désormais que de Tatunca Nara* » rapportera plus tard Karl Brugger dans son livre. « *Le parcours du rio Yaco n'était indiqué que très approximativement sur nos cartes militaires. Les tribus indiennes qui habitaient ces régions n'avaient encore jamais eu de contacts avec les occidentaux. Le photographe était peu rassuré et affirmait avoir un étrange pressentiment. Pouvions-nous nous fier à Tatunca Nara ?* » Dix jours après leur départ, nos explorateurs rencontrèrent, près d'une boucle du Purus, un établissement de chercheurs d'or, des garimpeiros. Installés dans de grossiers baraquements, ils passaient, jour après jour, le sable de la rivière au tamis. Le groupe passa la nuit sur place, écoutant fiévreusement leurs récits d'Indiens aux cheveux roux, peints en bleu et rouge et utilisant des flèches empoisonnées. Ils approchaient de leur destination et Tatunca se prépara à retrouver son peuple. Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de la fabuleuse cité lorsqu'une tempête

effroyable s'abattit brusquement sur les aventuriers. L'expédition tourna au cauchemar. Le petit canoë, pris dans de terribles remous, chavira au passage de rapides dangereux, envoyant par le fond l'équipement et le ravitaillement. Découragé par la tournure des événements, Brugger et le photographe décidèrent de faire marche arrière et de rentrer à Manaus. Cependant, Tatunca, lui ne se découragea pas. Vêtu à la mode de son peuple, il prit un arc et quelques flèches, ainsi qu'un couteau de chasse, puis il disparut dans la forêt. Karl Brugger écrivit plus tard : « *Akakor existe-t-elle réellement ? Peut-être pas exactement comme Tatunca me l'a décrit, mais la cité est indubitablement une réalité.* » Il est toujours possible qu'il inventa toute l'histoire. L'hypothèse, bien qu'improbable, reste néanmoins à considérer. Brugger écrivit son livre comme un enquêteur, il lui était assez facile de vérifier les faits qu'on lui rapportait. Son aventure connut un épilogue tragique autant qu'énigmatique. En 1984, l'intrépide journaliste fut retrouvé assassiné dans un hôtel de Manaus. Abattu par un tireur inconnu. Après la publication de l*a Chronique d'Akakor*, un homme au moins disparut en voulant retrouver la cité mystérieuse. En 1977, le fils d'une riche famille américaine, débarqua et s'engagea dans une expédition. On n'entendit plus jamais parler de lui. Durant l'été 2000, une équipe de chercheurs ita-

liens entreprit d'explorer une zone particulière, située dans les profondeurs obscures du lac Titicaca. Depuis des lustres les Indiens aymaras prétendent que de gigantesques ruines s'y trouvent. Après plusieurs semaines de recherches infructueuses, l'équipe repéra enfin les restes immergés de constructions cyclopéennes. Ces vestiges confirmeraient les légendes indiennes et pourraient conduire les chercheurs à revoir, à la hausse, l'âge supposé de Tiahuanaco. Cette mission de recherche, baptisée *Atahualpa 2000*, était financée par une curieuse association, appelée *Akakor*… »

Le conteur et ses deux auditeurs s'aperçoivent soudain qu'ils sont quatre. Un intrus c'est glissé derrière eux, sans qu'ils en prennent conscience, tout entier plongés dans leurs fantasmes. Silos Bejar Melquades ne broncha pas, si le dispositif de surveillance avait laissé l'individu parvenir jusqu'à eux, c'est qu'il ne représentait pas une menace. Malgré la pénombre ambiante il parvint sans difficultés à l'identifier :
« Bhârat Hindo ! Tu as failli faire peur à mes amis.
L'arrivant salua les participants d'une inclinaison de tête, avant de répondre sur un ton posé.
— Ce sont sans doute les deux français annoncés par Melqueades. Les as-tu informés de notre

rôle et de leur implication dans nos futures actions ?
— Non, je préférais attendre que tu t'en charges. J'ai eu le temps de les observer, à mon avis ils me paraissent êtres d'une trempe suffisante pour que nous puissions leur accorder notre confiance.

Lassée de se trouver reléguée au rang de pièce de collection, Clara dont la patience n'était pas une des principales vertus, intervint dans l'échange de propos entre les deux hommes.
— Nous sommes ravis d'apprendre que vous nous jugez digne de votre confiance. Mais nous aimerions tout de même savoir qui vous êtes et en quoi nous sommes concernés par vos futurs desseins !
— Rien de plus normal, en effet, nous qui sommes devant vous et d'autres que vous n'avez pas remarqués, appartenons tous à une nation autrefois puissante. Le peuple Chancas occupait le nord du bassin amazonien, formant avec de nombreuses autres tribus une grande confédération. Nous dirigions la moitié du haut, le Hanan, qui détenait les pouvoirs politiques et religieux. Les Incas n'étaient que des membres subordonnés parmi ceux de la 'moitié du bas', le Hurin, qui détenait les pouvoirs militaires. Le groupe Inca monta en puissance par les armes, prenant, petit à petit, de plus en plus d'impor-

tance dans la confédération. Jusqu'à ce que leur roi Pachacutec vienne nous menacer et nous contraindre à la fuite ou à la soumission. Puis ce fut l'arrivée des Barbares blancs ! La conquête espagnole s'accompagna de pillages, et d'apports de maladies qui décimèrent nos populations, de l'asservissement et de l'évangélisation des tribus. Avec en corollaire, la famine ! Un fléau que notre civilisation n'avait jamais connu, du fait de l'utilisation de silos pour faire face aux années de pénuries. Des douze millions d'indigènes que nous étions lors de leur arrivée, en un peu plus de deux siècles, seuls six-cent quinze mille survivront. La 'Pacification' et à la généralisation du travail forcé dans les encomiendas et les mines, en engloutira près de cinq millions en moins de vingt-cinq ans. Nous n'avons survécu qu'en nous cachant, puis plus récemment, en nous dissimulant parmi les autres populations. Les Incas se réclamaient d'Inti, le soleil, en Quechua. Ils lui vouaient un culte que nous ne partagions pas. Huaca était notre véritable culte. Huaca peut désigner tout ce qui sort de l'ordinaire. Des personnages ou un lieu de l'espace géographique, comme une rivière, une montagne ou même un arbre. Plus exactement des lieux où réside un esprit, huaca. Bibert, dont le raisonnement pragmatique s'accommode assez mal des longues tirades historiques ou philosophiques, choisit d'intervenir,

pour croit-il, faire avancer le sujet : « OK ! C'est vraiment intéressant mais en quoi cela nous concerne-t-il directement ?
— Voyons, un peu de patience, j'y arrive justement. Ce préambule, peut-être un peu trop long, avait pour but de vous faire comprendre l'importance extrême que nous attachons à certains endroits, sacrés à nos yeux. Une pyramide, qui est l'ultime vestige de nos anciens temples a été occupée de force par des inconnus. Ils en ont fait une base, d'où ils s'apprêtent à commettre une terrible agression, contre les astres. La mine leur permettait de financer ce projet dément. Plusieurs de nos frères s'y sont fait embaucher. Ils nous renseignaient sur les activités des étrangers. L'un d'eux était dans la salle de direction au moment de votre assaut, il a été tué par les légionnaires…
— Non, c'est son supérieur qui l'a abattu, pas les soldats ! Mais ces gens qui ont envahi votre temple, les connaissez-vous ? Ce sont des Pakistanais, des Libyens ou d'autres étrangers ?
Clara n'a pas été capable de se contenir. Bhârat Hindo hausse les épaules et reprends son récit comme si l'interruption n'avait pas existé.
— Vous avez peut-être en mémoire un fait divers qui avait secoué la planète entière à l'époque ! En 1974 le révérend Jim Jones créa, à une dizaine de kilomètres de port-Kaituma, une communauté à laquelle il donna son nom, Jo-

nestown, elle entra tragiquement dans l'histoire, le 18 novembre 1978. Devenue la Secte du Temple du Peuple, le monde entier appris son existence lorsque neuf cent quatorze de ses adeptes, avec parmi eux deux cent soixante-seize enfants, choisirent de se suicider collectivement. Dès 1973, Jim Jones avait envoyé une mission au Guyana pour y chercher un emplacement, destiné à fonder une colonie agricole. Le gouvernement lui loua l'année suivante onze mille hectares en pleine jungle. Un premier groupe venu de Californie commença à défricher et installer des baraquements. En 1977, avec plus de mille disciples, y compris enfants et vieillards, le révérend s'installa dans son Jonestown. Depuis longtemps, on le sait maintenant, ce prédicateur protestant était hanté par le spectre d'une Apocalypse nucléaire. Aussi accueillit-il avec empressement les hommes mystérieux qui le contactèrent pour lui proposer un étrange marché. Il s'agissait d'installer une base secrète bourrée de technologie et capable de d'intercepter puis de détruire n'importe quel vaisseau spatial. La secte était le lieu idéal pour cela, les adeptes étaient tous persuadés que s'ils quittaient le camp, la mort était préférable au sort qui les attendait. D'ailleurs comment seraient-ils partis, à pied à travers des kilomètres de jungle, n'ayant ni argent ni papiers leurs passeports étaient sous clef dans le coffre du

Maître. Par un long souterrain, qui fut obstrué par la suite, les équipements furent acheminés jusqu'à une pyramide de pierre découverte dans sur un sommet dans les monts Barima Waini. Dans l'idée des comploteurs, les témoins devaient bien évidement disparaître par la suite. Mais faire disparaître totalement un millier de personne n'est pas une chose simple. C'est comme cela qu'ils en virent à concevoir l'organisation d'un suicide collectif. On a pu savoir depuis, que celui-ci n'était pas improvisé, il y avait eu des répétitions. Jones avait fait boire à tous un liquide dont il leur avait dit que c'était du poison. Il ne dévoila qu'ensuite la supercherie, en leur disant que « *c'était pour éprouver leur foi* ». Ainsi, les premiers qui ont bu la potion fatale ont pu croire, pendant trois ou quatre minutes, qu'il s'agissait encore d'une mystification. Ce ne fut pas le cas pour les suivants dont tous n'étaient pas volontaires, loin de là. Mais ils étaient entourés d'hommes armés, et n'eurent pas le choix. Jones qui n'avait rien bu pensait, bien sûr, qu'en sa qualité d'organisateurs il serait non seulement épargné, mais remercié. Il le fut, par une balle dans la tête, tirée alors qu'il était encore sur son trône, en train de filmer l'hécatombe. L'élément déclencheur du massacre fut la venue d'une commission d'enquête, présidée par un député du nom de Leo Ryan. Le département d'État -Ministère américain des Af-

faires Étrangères- Dépêchât sur place une délégation pour vérifier certaines rumeurs qui commençaient à se répandre. Les matériels sophistiqués venus d'Asie et des U.S.A., sous l'étiquette vague de matériels pédagogiques ou médicaux, n'avaient éveillé aucune curiosité mais les inquiétudes des familles provenaient surtout du secret qui entourait toute l'opération, comme une épaisse chape de plomb. Leo Ryan partit donc, accompagné de membres des familles d'adeptes, de son assistante parlementaire et de plusieurs journalistes. Admis, non sans difficultés à l'intérieur du camp, le député et ses compagnons eurent droit à la visite guidée d'un lieu idyllique, à un dîner correct et même à une soirée musicale. Quelques détails leur semblèrent bien un peu bizarres voir carrément suspects. Jim Jones lui-même leur paraissait assez 'dérangé', par moment. Mais Ryan et plus encore les journalistes se disent que l'ensemble était fort acceptable et restèrent septiques, craignant d'êtres traités de paranoïaques. Tard dans la première soirée, et plus encore le lendemain matin 18 novembre, des individus, puis des familles entières vinrent dire au député qu'ils voulaient partir avec lui. Quand il l'apprit, Jim Jones entra dans une très violente colère. Un peu plus tard, un membre de la secte se précipita sur le député, un couteau à la main. Mais par chance, un journaliste détourna, in extremis, la lame.

Ryan prit peur, ce geste attribué à un déséquilibré, précipita le départ. Ceux qui voulaient encore quitter le camp suivirent la délégation, entassés dans une remorque de tracteur. Ils parvinrent sans encombre au petit aérodrome où les deux avions affrétés par le sénateur et sa suite attendaient. C'est alors que la tuerie commença ! Un homme s'était infiltré parmi le groupe des partants dans le premier avion, prêt à décoller. Il sortit un revolver et fit feu, tuant Ryan ainsi que plusieurs personnes de son entourage. Au même moment arriva un autre véhicule, rempli d'hommes armés. Ceux-ci ouvrent immédiatement le tir sur tout ce qui bouge, achevant les blessés. Mais les tueurs ne parviennent pas à empêcher le second appareil de décoller. À son bord quelques rescapés, Jakie Speier l'assistante juridique du député, et Steve Stung, preneur de vue pour la chaîne NBC, grièvement blessé. Ces survivants vont donner l'alerte en arrivant à Georgetown, permettant à l'armée Guyanienne de découvrir l'ampleur de la tragédie… Mais pas les coupables, dont personne ne semble se soucier, croyant sans doute, qu'ils se trouvent parmi les victimes. Toutes les pistes et indices pouvant permettre de remonter jusqu'au temple avaient bien entendu été soigneusement effacés. Nul n'en entendrait plus jamais parler, jusqu'au jour choisi pour frapper. Mais nous, si ! Nous avions été dépossédés de

notre principal lieu de culte. Ce temple sacré, devenu laboratoire, n'était autre que l'ultime lieu secret de notre foi. Nous ne pouvons agir par la force, les occupants sont puissamment armés. Nous nous sommes contentés d'observer. De suivre attentivement tous les déplacements, d'infiltrer toutes leurs réalisations et d'attendre le moment d'agir. Nous pensons que cet instant est venu, puisque depuis votre arrivée et votre intervention à la mine les étrangers se sont repliés dans leur repaire, évitant soigneusement tous agissements au grand jour.
— Mais en quoi Clara et moi, sommes nous concerner ? Nous voulons bien admettre que notre ami Mahmoud est peut-être détenu par ces mystérieux terroristes. Cependant si vous et votre réseau êtes impuissants, comment pouvez espérer que notre intervention soit en mesure d'y changer quoi que ce soit ?
— Parce que nous avons été avertis de la venue d'un homme bon, et d'une femme qui aime les végétaux, qui, ensembles, sont dotés de grands pouvoirs.
— Franchement, je ne vois pas qui a pu vous raconter ces inepties.
— Les huacas, nos esprits tutélaires !
— Ah, dans ce cas, c'est différent ! Et comment allons nous agir, en avez-vous une idée, au moins ?

— Bien sûr, nous partons si vous le voulez bien à la rencontre de nos frères rassemblés dans un village non loin du Temple. Grâce à l'argent des diamants détournés, nous avons pu acquérir des armes auprès de rebelles des jungles boliviennes. Nous n'avions cependant pas prévu d'intervenir aussi tôt, notre entraînement n'étant pas encore achevé. Mais votre présence palliera à cet inconvénient. À présent, mettons-nous en route, il n'y a plus de temps à perdre. »

6

Dès le lendemain, à bord d'une pirogue légère, propulsée par deux robustes indiens, tous remontent le Rio Kutuma Dans une sorte de prison végétale, il leur faut descendre de l'embarcation pour découper les nombreux arbres tombés en travers du cours d'eau. Les deux français ne distinguent quasiment rien, sous les frondaisons des rives c'est toujours la nuit. Cependant, malgré eux, ils se fatiguent à essayer de percer des yeux, cette pénombre inquiétante. C'est à peine si on voit la nuit venir. Le crépuscule n'est qu'un épaississement des ténèbres.
Remonter les rivières, franchir les rapides, pagayer, pagayer inlassablement ! Chasse sur les berges, serpents, caïmans (ou Suricus) Faire vite pour sortir le gibier, car les Piranhas veulent leur part. Ils veulent tout en fait, acharnés au point de faire bouillonner la rivière. À vrais dire, comme dit Dé-é, le guide interprète. ; « j'en ai mangé beaucoup, de ces piranhas qui ne m'ont pas bouffé. Plus impressionnants que dangereux. C'est comme les fauves, Ocelots Jaguar, ou Onces, tous les félins. Il y en a encore par ici, enfin quelques survivants, traqués par la déforestation et la pollution. Animaux dont les fourrures se confondent avec l'environnement, invisibles quasiment. Tout ce qu'on en peut

apercevoir ce sont les éraflures sur les écorces, quand ils se font les griffes. Infiniment moins dangereux, moins gênants, que les germes, microbes, parasites qui transforment l'homme en plaies, en pourriture. Scorpions, serpents, sangsues, tiques, fourmis, scolopendres, toutes les vermines possibles. Végétation empoisonnée, épines vénéneuses, eaux pleines de miasmes, couleur de fièvres. ! »

Enfin, dernier campement sur la rivière, au petit jour ils s'enfoncent dans les profondeurs de la forêt. Dans la pirogue Bibert ne s'en étaient pas aperçu, mais en embouquant le sentier, il constate que son sac est beaucoup plus lourd qu'il ne faudrait, au moins cinq kilos de trop. Il sait pertinemment qu'il faut éviter de surcharger, outre une fatigue plus importante, les sangles finissent par causer des lésions corporelles ce qui n'est pas vraiment le but recherché. Pourtant il ne peut tout de même pas priver sa compagne du minimum de confort dont une occidentale ne saurait se passer sans souffrances. Longue marche sur un sentier à peine tracé, plutôt un passage fait par les animaux ? Lutte exténuante contre l'exubérance végétale, ils doivent tailler leur passage à la machette. Rien à faire, par contre pour lutter contre le pullulement infernal des insectes. La progression se fait au sein d'un nuage de moucherons et de

moustiques, des milliards de bestioles grouillent dans ces marécages. Piqué ou mordu partout, ils peuvent s'imaginer tous ces sucs, ces venins qui se mêlent à leur sang. De belles crises de palus en perspective, pense Clara.
Puis, un soir, arrivée sur un Garimpo, un camp de garimpeiros, les chercheurs d'or. Sur la berge d'un grand Rio, la sylve disparue, sur la terre nue d'énormes bâtiments en rondins et en tôles sont érigés, un autre univers. Que de précautions, de part et d'autre, pour s'aborder. Les voyageurs sont particulièrement tendus, l'ambiance n'est pas à la décontraction. D'ailleurs leur escorte décide de rester en lisière, laissant les deux européens seuls, au milieu de gaillards aux mines féroces. Métis de portugais, de noirs, d'indiens, mélange de toutes les races. Leurs habitations ne ressemblent pas du tout aux cases indiennes, émergeant tout juste de la verdure. Elles se dressent au centre d'une surface dénudée, totalement dépourvue de végétation. L'homme moderne craint ce qu'il ne connaît pas et eux ne connaissent rien de la nature. À bord de radeaux amarrés à la rive, les suceuses pompent la boue, jour et nuit. À l'aide de groupes électrogènes au bruit assourdissant, les hommes nus trient les résidus, infiniment avec un triste fatalisme. Paradoxalement aussi avec une sorte de fièvre, celle de l'or, celle du jeu.

Mais ils ne gagnent jamais ! C'est comme les joueurs de casino, ils le savent, ils s'en foutent.
Le menu de ce soir se compose de queues de Jacarée (caïmans.) Repas silencieux, ces hommes sont très réservés, très secrets. On ne parle surtout pas du passé. Bibert demande à mon voisin s'il est satisfait de son sort.
« Nous vivons au jour le jour, c'est très dur de vivre pour nous, Señor. »

En aparté, le marin pense que tout est dur autour d'eux. Trêve de sentimentalité, ils repartiront le lendemain, de bonne heure.
À nouveau la pénible progression, Clara peste entre ses dents : si tu regardes en l'air pour voir d'éventuels serpents prêts à se laisser choir sur toi, tu trébuches contre les lianes traîtresses qui jonchent le sol. Impossible d'éviter les chutes qui équivalent à s'offrir en qualité de plat du jour à toutes les saloperies de bestioles qui grouillent dans la végétation pourrissante.
Enfin une clairière, dissimulés à la lisière d'un espace défriché, ils aperçoivent une très grande case. Vingt-cinq mètres de long, six de haut et dix de large, environ, vide, comme abandonnée. Pourtant ce ne doit pas être le cas puisque qu'ils distinguent des traces d'occupations récentes. Le parterre est jonché de détritus et de tous les ustensiles de la vie quotidienne. Dé-é, le guide-interprète, se tourne vers le couple exténué,

mais vivement intrigué ; « Eux, viennent de partir, ils sont dehors, mais ils vont revenir, nous rester ici ! »

Hé bien, la nuit va bientôt venir. Que faire d'autre ? Ils décident de manger puis de s'installer pour un bivouac d'attente. Pas facile, pour qui n'est pas indien, de s'endormir avec toutes ces créatures qui vrombissent ou stridulent autour d'eux. La fatigue finit par l'emporter et ils sombrent dans un anéantissement supposé réparateur. Sommeil lourd comme un engourdissement. Tout autour le pandémonium de la forêt, seul un, parmi tous ces bruits est de trop.
« Les voici ! Chuchote Dé-é. J'ai entendu le chant de l'oiseau 'URU'. Il ne chante qu'au petit matin, ce sont eux. »

Les dernières heures de la nuit se passeront à faire connaissance avec les guerriers au nombre d'une trentaine, sortis silencieusement de la nuit. Rassemblés autour d'un feu, Bhârat Hindo donne les dernières instructions pour la marche d'approche jusqu'au temple. À vrai dire personne dans l'assistance ne possède une idée très claire de la façon dont les événements vont se dérouler par la suite.
Les Indiens s'en remettent avec une totale confiance, aux Huacas qui les protègent. Les

deux français n'ont d'autres ressources que de les imiter.

Quelques degrés plus bas en latitude mais beaucoup plus à l'est, au Centre Spatial Guyanais installé sur la base de Kourou, les techniciens d'Arianespace s'activent aux derniers préparatifs du vol portant le numéro 181. Le lanceur 5GS est programmé pour un décollage, prévu dans une fenêtre météo favorable, située entre vingt heures douze et vingt-deux heures quatorze. Le lancement doit mettre sur orbite géostationnaire, à plus de cent kilomètres de la terre, deux satellites commerciaux. Le satellite d'observation en rayons X. Rascom 1 et le satellite de télécommunication EUQCEM. Tous deux financés par des capitaux privés. Un échec partiel des deux procédures de mise à feu précédentes avait nécessité une reprogrammation complète du programme de bord. Le décalage consécutif risquait fort de compromettre, pour la campagne en cours, ce dernier lancement. La saison des pluies arrivait déjà et un nouveau report contraindrait le CNES à ajourner le programme pour plusieurs semaines, voir plusieurs mois. Le prix payé par les clients est de treize millions d'Euros, par tonne de matériel mis en orbite. Aussi la tension est-elle extrême autour du pas de tir.

Dans les forêts de la jungle du Guyana, la tension est elle aussi palpable. Une fois parvenue sur les lieux, la petite troupe dû encore escalader les sommets avoisinants, afin de trouver un point d'observation suffisamment proche du monument sans risquer d'être eux-mêmes décelés. La pyramide était constituée de blocs énormes, en pierres de taille s'ajustant parfaitement les uns dans les autres, sans utiliser le moindre mortier de liaison. Énorme tour quadrangulaire, dont chaque côté à la base mesurait près de cent soixante mètres. L'édifice restait modeste toutefois par sa hauteur qui n'excédait pas une vingtaine de mètres. Construite par degrés successifs, chacun des trois étages comportait une large terrasse disposée tout autour des enceintes successives. Les niveaux inférieurs abritaient les habitations sacrées, tandis que la partie supérieure en constituait le temple proprement dit. Les nombreux arbres qui proliféraient sur les gradins des terrasses, ainsi que les lianes qui tapissaient les parois extérieures, expliquaient que les ruines n'aient jamais, jusque-là, été décelées par les observations, aériennes ou autres. De leur cachette les observateurs percevaient distinctement le vrombissement sourd et régulier des générateurs électriques installés dans la partie basse de la construction. Peu de mouvements étaient en revanche décelables. Les nombreuses antennes paraboliques ou li-

néaires étaient soigneusement recouvertes par des filets de camouflage qui leurs permettaient de se confondre parfaitement avec leur environnement. Toujours pragmatique, Clara interrogea Bhârat Hindo ; « Comment font-ils pour l'eau, ils la puisent à la rivière ?
— Non il existe un puits, placé dans l'enceinte du temple. Pas vraiment un puits, mais une résurgence de rivière souterraine, qui forme un bassin naturel dans le sous sol de l'édifice. Autrefois les prêtresses montaient des jarres jusque dans les salles. À présent ils ont dû mettre en place un système de pompage.

Les préoccupations de Bibert portaient précisément sur ce genre de considération d'ordre stratégique. Il se dépêcha donc de prendre la parole, de peur que son amie ne monopolise encore longtemps la conversation.
— Avez-vous une idée du nombre d'hommes vivant ici, et de leurs capacités défensives ?
— Bien sûr ! Que croyez-vous ? Mes frères observent ces barbares presque en permanence depuis qu'ils ont occupés les lieux. Ils sont quinze au total. Cinq techniciens, deux cuisiniers, un intendant et sept mercenaires porteurs d'armes. Auparavant ils étaient approvisionnés tous les quinze ou vingt jours. Mais ils doivent avoir de bonnes réserves. De plus, deux ou trois d'entre eux sortent régulièrement pour chasser

ou pêcher dans les environs, ils posent aussi des pièges.
— Cette information est vraiment intéressante ! Nous pourrions profiter d'une de leurs sorties pour les capturer. Outre les renseignements que nous les forcerons à nous livrer, cela réduira leurs forces combattantes de près d'une moitié. Sans compter que s'ils décident de partir à la recherche de leurs compagnons, nous seront en mesure de leur tomber sur le dos et de diminuer encore ce potentiel. Au final nous pourrons les sommer de se rendre, sans avoir besoin de lancer un assaut hasardeux.
— N'y comptez pas trop, ce sont des fanatiques qui ne livreront pas facilement des informations et encore moins accepterons de cesser le combat sans y être contraints par la force. Et de plus ils sont très, très méfiants ! Munis de petits émetteurs récepteurs, ils restent en contact en permanence entres-eux, lorsqu'ils se risquent à l'extérieur.
— Alors comment comptez-vous faire ? Vous n'espérez tout de même pas prendre cette forteresse de vive lutte, ce serait une hécatombe !
— Il est vrai qu'un assaut mené de front serait quasiment suicidaire. Nous allons donc tenter de recourir à une vieille ruse. Verser un soporifique dans le cours d'eau de leur puits, par exemple. Il ne nous restera ensuite qu'à attendre que la décoction fasse son effet pour nous introduire

dans les lieux. Nous serons ainsi en mesure de maîtriser les occupants sans tirer un coup de feu. Qu'en dites-vous ?
— Hum ! Cela semble irréalisable, la quantité de matières somnifère devrait être énorme si la rivière n'est pas stagnante. Et comment saurez-vous que le produit a bien fait son effet ? Il faut aussi considérer qu'ils n'auront pas tous forcément soif dans la même période de temps. Il suffirait qu'un ou deux ne boivent pas pour que ce plan ne fonctionne pas.
— Oui, vous avez probablement raison, mais je ne vois pas d'autres alternatives pour limiter les risques de pertes humaines. Tenter de s'introduire subrepticement pour les prendre par surprise est totalement exclu. Les approches et le site lui-même, sont bourrés de caméras infrarouges et de dispositifs électroniques d'alerte. Nous n'aurions pas le temps d'arriver aux premières murailles que nous serions déjà sous le feu de leurs armes automatiques.
— Caméra infrarouge… Vous ne songez tout de même pas faire une tentative de nuit ?
— Non ! Bien évidemment non ! Je n'ignore pas que la totalité des dispositifs de surveillance doivent fonctionner aussi bien de jour que de nuit. J'avais, il est vrai, envisagé de saboter leur générateur d'électricité, espérant par ce moyen paralyser leurs équipements. Mais ils doivent avoir prévu des équipements de secours pallia-

tifs. Et surtout, les guerriers Indiens craignent beaucoup trop les forces mauvaises qui se tapissent dans l'obscurité pour accepter de les affronter dans l'enceinte d'un temple aussi vénéré.
— Nous tournons en rond ! Je ne vois qu'une possibilité, panacher les différentes options.
— Mais encore ?
— Hé bien, Dans un premier temps nous nous en prenons à la corvée de ravitaillement. Le bruit et leurs appels feront diversion, nous en profiterons pour lancer une attaque massive dirigée sur l'entrée opposée. Simultanément des guerriers agiles entreprendront l'escalade des parois, pour pénétrer par le haut et les prendre à revers. Bien coordonné, l'assaut devrait tourner à notre avantage rapidement. Voyez-vous des objections à cette stratégie ?
— Oui, malheureusement, j'en discerne au moins trois. Premièrement les murailles jusqu'au premier niveau ont été soigneusement débarrassées de toutes trace de végétation, certainement dans le but d'interdire ce genre d'entreprise. Deuxièmement trois des quatre ouvertures latérales ont été obturées, toujours dans une intention défensive. Ma troisième objection n'est que la résultante des deux premières, nous courons au massacre en concentrant nos efforts sur le seul accès principal.

— C’est bien ce que je disais, nous tournons en rond. Il va pourtant bien falloir nous résoudre à donner cet assaut, dut-il nous coûter la vie jusqu’au dernier.
— Il existe peut-être une alternative à cette charge héroïque, mes chers stratèges.
Clara qui n’était pas intervenue dans le débat, se contentant d’écouter et de réfléchir, vient de prendre la parole. Instantanément tous les regards se tournent vers elle, chargés d’interrogations.
— Ben, oui ! Toujours cette vieille ruse du cheval de Troie. Sauf que le cheval sera un poisson…Enfin, bon, je m’explique. La rivière qui alimente le bassin intérieur doit bien présenter, dans son cours situé en amont, une partie à ciel ouvert accessible facilement. Un petit détachement d’hommes intrépides s’introduit par là, progresse le long du parcours souterrain de la rivière, prend les défenseurs par surprise et ouvre les portes au gros de la troupe qui attend à l’extérieur. Nous éviterons ainsi une extermination glorieuse mais peu profitable à notre cause. Hein ! Vous n’êtes pas de mon avis ?

Les protestations sont unanimes et sincères. Juste teintées de la légère amertume qu’une idée aussi simple ne leur soit pas venu à l’esprit, à eux, les combattants confirmés. Faisant taire leur déconvenue, ils ne perdent pas de temps à

chercher quelques vagues arguties et déclarent qu'il est urgent de découvrir l'endroit en question. Les Indiens affirment avoir une idée assez précise de sa position, sans hésiter ils se dirigent vers une faille d'où une petite cascade déverse ses flots. La piscine naturelle qui c'est créé à sa base, débouche sur un joyeux torrent qui dévale les pentes pour aller rejoindre le lit d'une rivière passant non loin de là. Rien n'indique que parallèlement une partie de son trajet se fasse de façon souterraine. Bibert, qui n'éprouve pas les mêmes craintes superstitieuses que ses compagnons Indiens, fort aussi de son statut de marin qui en fait de facto un spécialiste des choses de l'eau sous toutes ses formes, n'hésite pas à s'immerger. Il entreprend de sonder, d'un orteil prudent, les parois de la vasque et ne tarde pas à ressentir un courant assez violent. Avant même de pouvoir en faire part à son entourage, une violente aspiration l'entraîne vers le fond. Engloutis dans un boyau, tellement étroit qu'il serait en mesure d'en toucher les parois de tous cotés. Il n'a pas le temps de réfléchir, entraîné comme un bouchon, son esprit se focalise sur une seule et unique certitude, angoissante ! Si le passage se rétrécit un tant soit peu, il sera coincé, devenant au sens propre le bouchon s'opposant à la pression de la masse liquide. Noyé irrémédiablement, ou pire encore, horriblement déchiqueté avant de res-

sortir, en lambeaux, à l'autre extrémité. À plusieurs reprises son dos racle sur des aspérités qui tapissent le fond. Tétanisé, il raidit sa nuque pour essayer de soustraire sa tête aux chocs redoutés. Au début il essaya de résister, s'épuisant vite en tentatives désespérées pour s'accrocher aux parois, avec l'illusion de ralentir sa glissade dans le toboggan mortel. À présent il se laisse emporter comme s'il n'avait plus d'existence propre. Il ne commande rien, ne tente rien, la notion de temps n'existe plus, devenu moins qu'un objet, une sorte d'entité, figée par l'absence de sensation qui a succédé à la peur viscérale. Il reprend conscience en crevant la surface d'un bassin, presque identique à celui de son point de départ. Sauf ! Il est sauvé de cette mort qu'il avait fini par considérée comme inéluctable. Endolori, conscient de douleurs dorsales causées par des déchirures qu'il présume sans gravités vitales. Bibert renaît, épuisé, essoufflé de son épreuve dont il commence à comprendre qu'elle n'a pas durée plus d'une ou deux minutes, le temps de parcourir une centaine de mètres. Il est à l'intérieur, mais aucun plan n'a été élaboré pour mettre cette position à profit. Que doit-il faire, commencer par assommer tous ceux qu'il va croiser ? Se précipiter pour ouvrir les portes et appeler ses compagnons à la rescousse ? Se cacher, dissimulé dans un recoin pour attendre que l'initiative vienne de l'exté-

rieur et n'agir qu'à ce moment, comme un diable sortant de sa boîte ?
Oui, c'est probablement la meilleure solution ! Celle en tout cas que le choc consécutif à sa mésaventure, lui conseil d'adopter. Il doit reprendre des forces, observer et attendre. Ragaillardit par la pertinence, supposée, de sa décision, le marin se dirige vers les marches qu'il distingue dans l'ouverture au fond de la crypte où il est échoué.
Damnation, une épaisse grille de fer, cadenassée, obstrue le passage. Il est fait comme un rat dans une nasse. Pas question de refaire le chemin parcouru en sens inverse, ni de reprendre la ballade pour continuer le parcours souterrain du ruisseau. Dans cette caverne de roc, la lumière provient de l'unique issue. Quelques marches seulement le séparent de la vaste salle du rez-de-chaussée qui occupe toute la base du temple. Dans sa rage, il perd toute prudence et se précipite sur l'obstacle pour le secouer, dans une vaine et dérisoire tentative d'en forcer l'ouverture. Rien à faire, elle ne bouge même pas d'un pouce. Cette stupide manœuvre obtient pourtant un résultat, celui d'alerter deux hommes de garde, assis dans un renfoncement de la paroi. Ils se précipitent pour comprendre l'origine de ce bruit insolite, et restent médusés devant l'apparition qui s'offre à leurs yeux. Dès qu'ils purent surmonter leur stupéfaction, ce fut

pour prendre la fuite en hurlant, persuadés d'avoir affaire à un spectre ou un de ces mauvais Génie qui peuplent les montagnes. Bibert malgré le désespéré de sa propre situation, ne peut retenir un fou rire en les regardant disparaître, gesticulant et poussant des cris de frayeur. Son rire s'éteint très vite et fait place à une sourde angoisse en voyant débouler au pas de charge une troupe de cinq mercenaires, déterminés et probablement moins crédules. Rapidement la porte et ouverte, pendant que quatre l'encadrent, le cinquième procède à une inspection soignée des gonds et de la serrure. Pendant qu'il est amené, sans ménagement mais sans brutalité, devant un responsable, le marin réfléchit à une version plausible de sa survenue en ces lieux. Celui qui, à en juger par sa tenue impeccablement ajustée, doit être le chef des gardes, toise avec suspicion mais aussi une curiosité non feinte, l'homme debout face à lui. Puis il commence, en anglais, l'interrogatoire : « Je ne vous demande pas comment vous êtes parvenu jusqu'ici. Votre tenue de bain, les estafilades de votre dos et de vos mains sont suffisamment claires pour rendre ces questions superflues. En revanche je vous saurais gré de bien vouloir décliner votre identité complète ainsi que les motifs de votre intrusion dans ces lieux.

— Mais bien volontiers, ce sont des questions tout à fait légitimes et j'aurais mauvaise grâce à refuser d'y répondre. Surtout posées de manière si courtoise. Bien, je me nomme Hubert Bonnet et je suis archéologue. J'effectue une mission de reconnaissance pour le Muséum d'histoire Naturelle de Bruxelles, car je suis Belge. Imaginez-vous qu'en apercevant cet édifice, depuis le sommet de la montagne, l'idée m'est venue de venir y faire une petite reconnaissance. Fatigué par la rude descente, j'ai voulu me rafraîchir dans un bassin naturel et j'ai été aspiré par un siphon qui m'a déposé en ces lieux…Étonnants, n'est-il pas ? Voila, c'est aussi simple que cela ! J'espère avoir satisfait votre curiosité…Légitime, elle aussi. À présent, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail qui m'attend et crains de finir par attraper froid si je reste encore longtemps aussi peu vêtu. C'est qu'il fait plutôt frais dans votre…Mais, d'ailleurs, vous faites quoi exactement ici ? C'est un poste de l'armée du Guyana ?

Sans perdre son calme, le gradé esquisse un sourire avant de reprendre, en français cette fois.
— Les questions, c'est moi qui les pose. Les réponses, mais les bonnes-réponses, c'est vous qui les faites. Vous préférez peut-être que je vous le dise en néerlandais ? Non, parfait. Bien,

alors reprenons ! Nous avons les moyens de vérifier votre identité, car je me doute que vous n'avez pas vos papiers sur vous ? Non, bien sûr ! Mes hommes sont en route pour contrôler votre point…de chute et par la même occasion rassurer vos accompagnateurs. Car il est bien certain que vous n'êtes pas venu seul, les mains dans les poches, monsieur… l'archéologue. Ne devrais-je pas plutôt dire monsieur l'anthropologue, car le Muséum d'Histoire Naturelle, pour des recherches paléontologiques, oui ! Je veux bien accepter, à la rigueur, mais archéologiques, vraiment ! Enfin, c'est un petit problème mais qui risque de vous en poser un gros, surtout si vous persister à vouloir jouer les imbéciles. En attendant, vous aller tenir compagnie à un autre invité. Tachez de vous tenir aussi tranquille que lui, son séjour parmi nous, ainsi que le vôtre si tout va bien, ne devrait plus durer trop longtemps. Nous allons vous faire porter une couverture et un infirmier va soigner vos blessures.
Se tournant vers les deux soldats qui attendent sur le côté, il leur intime l'ordre d'emmener le prisonnier.
Sans plus opposer de résistance, Bibert se laisse amener. Il est préoccupé par la mauvaise tournure que semblent prendre les événements et ne prête guerre attention au chemin parcouru. Ce n'est que lorsque son escorte s'arrête devant une porte massive, non verrouillée, qu'il recom-

mence à mobiliser ses facultés d'observation et d'analyse…Pour les perdre complètement en découvrant l'occupant de la pièce où on le fait pénétrer.
— Mahmoud, toi ! Mais je suis stupide, j'aurais dû m'en douter. Heureux de te retrouver enfin ! »

Si le marin vient d'éprouver une surprise, elle est insignifiante comparée à celle de son ami. Rien ne l'avait préparé à voir son copain débarquer dans sa cellule, en maillot de bain qui plus est. L'arrivée de l'infirmier accompagné des gardes coupe court à la poursuite des effusions accompagnant ces retrouvailles insolites. Dès qu'ils sont à nouveau seuls, Bibert entreprends de raconter à son ami les péripéties qui ont jalonnées son existence, ainsi que celle de Clara, depuis qu'ils se sont lancés à sa recherche. Lorsqu'il en termine, le crépuscule commence à tomber, à son tour, il presse son ami de questions, mais doit attendre, car on leur apporte le repas du soir. Le marin se rend compte alors qu'il meurt de faim, cela fait combien de temps qu'il n'a pas pris la moindre nourriture ? Il croit se souvenir que cela remonte au bref petit déjeuner pris sur le pouce, dans un autre monde. Tout en calmant son estomac, il invite Mahmoud à reprendre la relation de ses propres avatars ; « Pas grand-chose à t'apprendre que tu n'ai dé-

jà compris. Juste le temps de t'envoyer un courriel depuis l'ordinateur de François, mon collaborateur que tu as rencontré, ensuite ils ont bloqué ma voiture, presque à la sortie du chantier. L'ont conduite plus loin sur le chemin avant, pour une raison qui m'échappe complètement, de l'arroser de balles. J'ai été directement amené ici, d'abord par mer, sur un bateau à moteur que, vu les secousses ressenties, j'estime être une vedette rapide, ce genre d'embarcation que les contrebandiers et trafiquants affectionnent particulièrement, puis, par piste et même hors piste, en tout terrain, les yeux bandés, tassé à l'arrière d'une voiture genre 4 X 4. Depuis lors je végète ici, mais j'en ai beaucoup appris sur nos ravisseurs, ils sont bavards, c'est à ne pas croire ! D'abord ils m'ont cru coupable du trafic et du vol des diamants puis se sont vite rendu compte qu'il n'en était rien. Le fait que je sois d'origine arabe m'a valu la vie sauve, cela c'est joué d'un rien, mais le chef a fait aussi observer qu'ils auraient peut-être besoin d'un otage, d'une monnaie d'échange pour le cas où les choses n'évolueraient pas comme ils l'espéraient. Seul le chef en question est un intégriste pur et dur, les autres sont sous sa coupe et ne se posent pas tellement de questions. Jusqu'à ces jours derniers, il se tenait à l'extérieur, à la mine selon toutes probabilités. Je n'ai pas pu le savoir, peu importe d'ailleurs. Tu connais leurs

intentions ? Détourner un satellite de sa trajectoire pour l'envoyer percuter la station MIR, ou quelque chose dans ce genre-là. Ce qu'ils recherchent, plus encore que détruire un symbole occidental et ses occupants, c'est un impact médiatique maximum. Je ne serais pas surpris qu'ils t'aient laissé la vie sauve, à toi aussi, uniquement dans le but de te faire témoigner par la suite.

— Moi ce qui me préoccupe actuellement c'est la façon dont nos amis de l'extérieur vont réagir. Ils n'ont aucune indication sur mon sort et doivent me croire définitivement perdu, que vont-ils tenter pour s'emparer du temple ? Je crains qu'ils ne se lancent dans une sorte de baroud désespéré, ce genre d'action est bien dans la manière des Indiens. Leur nation est parvenue à un point de désespérance tel que souvent ils ne voient que la mort pour échapper à leur triste condition.

— Clara est avec eux ! Et tes amis de Georgetown me paraissent très raisonnables, cesse de t'inquiéter pour eux, crois-moi nos soucis viendront de nos hôtes, pas de l'extérieur.

— Ridicule, mon vieux, les deux sont indissociables au point où nous en sommes. Mais qui sont exactement les gens qui nous retiennent ainsi en otage, des extrémistes, des intégristes ou de simples illuminés ?

— Un peu de chaque ! Le problème n'est pas nouveau, "Quelles dimensions sociales et politiques embrassent le mot terrorisme ? Un peuple qui se soulève pour résister à une invasion, pour se défendre des massacres, de la faim, du racisme, de la répression ou de la misère, est-il terroriste ? La question a déjà été posée, dans cette optique vos résistants de la dernière guerre et même les révolutionnaires qui prirent la Bastille, étaient des terroristes.
La première réaction d'un pouvoir en place, vis-à-vis d'un groupe de guérilla n'est pas d'ordre militaire ou policier, c'est de chercher d'abord à le disqualifier ! Quitte à provoquer escalades et dérives, comme l'a fait le président Vicente Fox avec les zapatistes.
— Oui, bon ! Lâche-moi avec ces phrases toutes faites. Je connais par cœur toutes ces élucubrations d'intellectuels, servant à justifier, aussi bien les actes que les répressions qu'ils entraînent. Les proclamations du genre : « L'alternative à une résistance de type fondamentaliste où l'on trouve des mouvements ultra nationalistes fanatiques, qui peuvent commettre des attentats meurtriers au nom de leurs valeurs… » Etc. Ce n'est pas cela que je te demande. Je voudrais ton appréciation sur ceux qui nous retiennent, pas sur le sous-commandant Marcos !
— Ça va, t'énerve pas ! Je ne peu faire mieux que de parodier la phrase de Abdul Rahman Al-

Rashed, le directeur général de la chaîne de télévision des Émirats Arabes *Al A'rabiya* et du quotidien *Al Shark al Awsat*. « *La vérité est douloureuse, tous les terroristes du monde sont musulmans ! Nos fils terroristes sont le produit de notre culture corrompue.* ». Cet homme a passé en revue la liste des dernières attaques perpétrées par des groupes extrémistes islamistes en Russie, en Irak, au Soudan, en Arabie Saoudite et au Yémen, pour pouvoir écrire : « *Tous les terroristes ayant exécuté des attentats dans des bus, des écoles, des immeubles résidentiels ou gouvernementaux, durant les quinze dernières années étaient musulmans. Les Musulmans ne devraient pas essayer d'ignorer ces faits. La seule manière de redorer leur image serait la reconnaissance de ces actes scandaleux. Le constat est humiliant, terrible et douloureux pour tous les Musulmans*. »

— J'en suis un, Bibert, je suis un musulman et ceux autour de nous en sont aussi ! Quand ce type, Ahmed Bahgat, éditorialiste d'un journal égyptien pro-gouvernemental, a affirmé : « *Les images, représentant les Musulmans comme des monstres nourris par le sang des enfants et la douleur de leur famille sont terribles. Pourtant si tous les ennemis de l'islam s'unissaient et décidaient de l'anéantir, ils n'y réussiraient pas aussi bien que les fils de l'islam, par leur*

stupidité, leurs mauvais calculs et l'incompréhension qu'ils ont du monde moderne ».
— Mon cher Mahmoud, toutes ces déclarations, les tiennes comme les leurs, auraient gagné en crédibilité si ces bons Musulmans avaient évoqué le terrorisme palestinien, aussi pervers et aussi meurtrier que celui qu'ils condamnent. Il faut croire, comme disait quelqu'un, qu'il existe une limite à la remise en question et au courage, chez certains donneurs de leçons. Pour beaucoup de musulmans l'alternative se résume en une phrase, le choix est entre tes mains, soit tu es avec l'islam, soit tu es avec les infidèles. Je ne te demande pas à toi, Mahmoud, quel a été ton choix, mais ce qu'il faut attendre de tes coreligionnaires, sur place et tout de suite !
— Ben tu vas pouvoir leur poser toi-même la question, les voici qui se pointent. Pas d'affolement, ils sont coutumiers du fait. »

La porte s'était ouverte et Bibert remarqua pour la seconde fois qu'elle n'était pas verrouillée. Deux hommes vêtus de blouses blanches entrèrent, suivis d'un sbire porteur d'un plateau avec quatre tasses et une théière fumante. Le larbin posa le plateau au sol et s'éclipsa sans prononcer un mot. Mahmoud entreprit, toujours en silence, de remplir les tasses. Ce n'est que lorsque les aspirations bruyantes qui sont de mise lors de l'ingurgitation du breuvage s'inter-

rompirent et que le tintement du verre sur le plateau de cuivre indiqua la fin de la petite cérémonie, que l'un des visiteurs prit la parole. Il s'adressa au marin mais sans le regarder dans les yeux : « Alors monsieur…l'archéologue au long cours ! À moins que vous ne soyez qu'un navigateur…féru d'archéologie ? Un petit curieux, en tous cas, dont j'ai déjà eu le désagrément de croiser la route, dans une mine au fin fond de la Guyane Française. Mais, pardon, je ne me suis pas présenté, Majli Tahajiroun, je suis le chef de cette mission et voici mon adjoint. Ainsi donc, monsieur…Mais permettez-moi de vous appeler Bibert, puisque c'est votre prénom, ainsi votre amie, sans doute devrais-je dire votre compagne, cette belle fille qui vous suit partout doit à coup sur être dans les parages. Nous avons retrouvé des traces d'un assez fort détachement aux abords du point de départ de votre parcours spéléologique. Un de mes hommes a d'ailleurs bizarrement disparu dans l'action ! Vos amis peut-être ? Vous devez être très courageux ou complètement inconscient, la limite est parfois imprécise, pour vous lancer dans une aussi folle entreprise. Car je suppose que vous saviez avoir quatre-vingt-dix neuf pour cent, de chance -si je puis dire- de ne pas en sortir vivant.

— C'était involontaire, j'ai été aspiré sans avoir prémédité mon acte, du moins sous cette forme là !
— Mekthoub ! La n'est pas le problème. Avez-vous une idée de l'heure qu'il est actuellement ?
— ???
— Vingt heures et quarante-sept minutes, dans moins d'une heure doit avoir lieu le lancement du satellite de télécommunication 'EUQCEM', financé par le royaume du Bahreïn. Nous allons d'ailleurs vous quitter pour rejoindre les techniciens qui vont en prendre le contrôle dès qu'il sera sur sa trajectoire, ce moment étant prévu pour se produire aux alentours de vingt-deux heures, plus ou moins quinze minutes. Nous ne risquons plus d'être dérangés dans nos projets par vos amis de l'extérieur, les Indiens je crois ne lancent pas d'expéditions guerrières durant la nuit. Ensuite Inch Allah ! Demain rien n'aura plus d'importance, nous aurons remplis notre mission. Un dernier détail, vous n'avez probablement pas dû y prêter attention, EUQCEM le nom du satellite est comme celui des ambulances… Écrit pour être lu dans un rétroviseur ! Faites l'effort mental, vous comprendrez. Sur ce, bonne nuit, je n'aurai pas l'impudence de vous souhaiter de beaux rêves, croyez bien que le cœur y est. »

Restés seuls, les deux amis ne pensent certes pas à dormir. Mahmoud s'interroge sur la nature des relations entre l'homme présent à son côté et son amie Clara, les allusions de Majli ont éveillées sa suspicion d'oriental. Bibert ressasse les paroles du terroriste, force lui est de convenir de la véracité de son analyse. Par acquit de conscience il demande à son ami de lui préciser certains points, le fait que la porte, de ce qu'il faut bien appeler leur cellule, ne soit pas bloquée par exemple, l'intrigue.
— Rien de mystérieux là-dedans, ils n'ont pas trop d'effectifs pour monter des gardes et accompagner un prisonnier chaque fois qu'il doit aller pisser ou se laver. Ils préfèrent surveiller les approches, ils utilisent des sortes de petits radars à infrarouge. Et puis j'irais où dans la jungle, sans même un couteau ou une pochette d'allumettes. Jusqu'à ton arrivée j'ignorais jusqu'au nom du pays où je pouvais bien me trouver, c'est te dire.
— Admettons, mais concernant ce satellite 'privé', ainsi que sur la façon dont ils vont procéder pour le détourner et l'utiliser comme projectile afin de détruire la station, tu as des précisions ?
— Quelques-unes, oui ! Ils se sont servis d'un état écran, le Bahreïn. Petit royaume, membre des Émirats-arabes-unis, qui c'est doté en 2002 d'une nouvelle constitution, proclamée par son roi le cheikh-Hamad. Grâce à une politique fis-

cale intéressante, cette petite monarchie veut attirer des investisseurs, tout en ne reculant devant aucunes opportunités. Ce n'est pas un hasard si le chanteur Michael Jackson y avait établi sa résidence principale depuis 2005 jusqu'à sa mort.
Vouloir posséder son propre réseau satellitaire de télécommunication était, dans le cadre du développement de ses infrastructures, considéré comme une revendication légitime. C'est du moins l'explication qui a été fournie, dans un premier temps pour en passer commande à la Corée du Nord, le constructeur, et ensuite à Arianespace, pour le mettre sur orbite depuis la base de Kourou. Ne m'en demande pas plus ! Leur foutu langage hermétique de savants informaticiens, me reste aussi incompréhensible que du grec ancien par exemple. Je te vois bien concentré, envisages-tu de tenter une action quelconque ?
— J'aimerai bien, mais laquelle ? Ton expérience me confirme l'inutilité de préparer une évasion. Je crois qu'il faut attendre demain, si leurs sinistres projets aboutissent, comme je le crains, il nous restera l'espoir que les Indiens et Clara parviennent à les bloquer et que nous puissions faire une tentative pour leur apporter notre aide. »
Faute de pouvoir faire davantage que des suppositions et de creuses spéculations, les deux

captifs tombent dans une somnolence morose. Ils en sont brusquement tirés par des cris et des cavalcades dont les échos résonnent dans les vastes corridors du temple. Le marin réagit le premier, il se lève et invite son ami à en faire autant : « Allons voir de quoi il retourne, puisque notre porte n'est pas fermée ils ne pourront nous reprocher d'en profiter. Il doit s'agir d'une attaque surprise ! Peut-être Clara a-elle réussi à vaincre les appréhensions des Indiens ? Regardons si nous pouvons intervenir pour favoriser leur tentative. »

Passant à l'action sans plus tarder, ils constatent que leur supposition était complètement erronée, car les gardiens restent attentifs, mais immobiles à leurs divers postes. L'agitation provient du dernier palier, celui où sont installées les ordinateurs et les pupitres de commande. Là-haut, dans la salle qui occupe toute la surface de l'étage, les techniciens sont affairés à observer les écrans de contrôle. Un des deux buveurs de thé, les aperçoit mais ne semble pas s'offusquer de leur présence dans cette salle. Mahmoud avise un programmateur avec lequel, pour avoir disputé d'innombrables parties d'échecs, il avait développé des relations privilégiées. S'approchant, il lui demande à voix basse les raisons de ce tapage inusité : « Nous enregistrons des bugs à répétition. Il est possible

qu'une ou plusieurs de nos antennes se soient déréglées. Quoi qu'il en soi, le satellite n'a pas reçu les ordres au moment voulu et son orbite devenue trop décalée par rapports à la position de L'I.S.S. ne lui permet plus d'atteindre… Le technicien s'interrompt brusquement, Majli Tahajiroun les a rejoints. Loin de prendre ombrage de l'intérêt des deux captifs, le responsable apporte, avec une certaine jubilation, son appréciation sur la situation et son évolution.

— Allah est grand ! Dans sa miséricorde, Dieu tout puissant permet à ses serviteurs de frapper encore plus fort les infidèles, ennemis de son peuple. L'incompréhensible dérèglement survenu dans nos transmissions a causé un retard fatal à la frappe de la station spatiale, avant que son équipage ne soit parvenu à s'en extraire pour retourner sur terre ! Or, tout autant et même davantage que l'installation proprement dite, l'élimination des fils de chiens qui l'occupent, fait part de notre dessein. Nous venons de recalculer les paramètres de vols de la navette Colombia qui doit les ramener. Les données du vol STS-107 nous permettent, en utilisant le combustible destiné aux corrections d'orbite, ainsi qu'une unité de propulsion ionique qui n'avait pas été conçue à cet effet, de placer notre satellite-projectile sur une orbite de collision. Le choc se produira au moment de la phase de rentrée atmosphérique. Les dégâts

produits par l'impact entraîneront la destruction de la navette et de ses occupants. Ilan Ramon l'israélien, Kalpana Chawla la femme cosmonaute qui représente l'Inde, et les cinq américains suppôts de Satan ! À ce moment le monde ne pourra plus ignorer la force de l'islam, capable de frapper jusque dans les étoiles ! Le onze septembre avait frappé les Américains. Notre geste frappera tous les non croyants, les impies qui nous résistent encore. Nous terminons les reprogrammations complètes et dans moins d'une heure, c'est le doigt de Dieu lui-même, qui appuiera sur le bouton rouge. À présent regagnez votre local, vous n'avez rien à faire dans cet endroit. Une mauvaise idée pourrait bien vous passer par la tête, aussi je vous précise que toute action entreprise pour contrecarrer nos plans vous vaudrait d'êtres immédiatement abattus. Je vous précise qu'une caméra nous permet de contrôler vos faits et gestes par surveillance vidéo. Tenez-vous tranquille et vous avez ma parole que dans maintenant moins de vingt-quatre heures, confortablement installés dans le salon d'un grand hôtel, face aux médias de toute la planète, vous pourrez tenir une conférence de presse. Vous serez nos témoins et la preuve vivante de nos affirmations. Sans cela ces chiens seraient capables de prétendre à une panne accidentelle pour éviter d'avouer

notre puissance… Gardes, ramenez ces étrangers à leur cellule ! »

De retour dans la pièce-prison, Bibert ne mit pas longtemps à repérer l'objectif de la caméra-espion, dissimulé dans un angle de la porte. Les montants de l'ouverture constituaient les seuls éléments rapportés dans la structure, faites de gros blocs de pierre soigneusement ajustés. Cette disposition imposée occasionnait de forts angles morts. Le marin en fit la remarque à son ami ; « Une vraie chance qu'il nous ait informés de cette surveillance. Nous allons en profiter, je te propose de rassembler suffisamment d'éléments de literie pour simuler nos corps endormis, recroquevillés sous les couvertures. Mettant à profit la concentration que leur impose le changement survenu dans leur timing, il nous sera plus aisé de risquer une sortie pour prévenir nos amis et tenter avec eux de faire échouer l'horrible machination.
— Tu as raison, mais à deux nous ne parviendront pas à faire illusion longtemps. Qu'un garde ou un technicien ait seulement la curiosité de jeter un œil et il découvrira la supercherie. Tu es en meilleure condition physique et j'ai plus l'habitude de nos geôliers. Tente le coup seul, les chances de réussir en seront augmentées, moi je ferai en sorte de détourner leur attention. Avec beaucoup de chance, nous aurons une

possibilité, infime, de réussir. À deux, nous sommes assurés de finir en prenant une rafale de balles dans le dos.
— Que comptes-tu faire ?
— Attendre un laps de temps suffisant pour te permettre d'atteindre une porte, je vais à ce moment gagner les toilettes et feindre une crise soudaine, une attaque cardiaque par exemple.
— OK ! Laisse-moi…Disons le temps de compter jusqu'à cent. À ce moment tu donnes ta sérénade et moi je me lance, tel le chat maigre sur un bol de lait, droit devant moi. J'espère parvenir à atteindre le couvert de la végétation, la suite dépendra de la disponibilité de nos amis. Le jour va se lever, ne perdons pas une minute je dois profiter du manque de clarté pour augmenter mes probabilités de survie. Quoi qu'il advienne essaie de ne pas te laisser embarquer dans leurs délires religieux et hégémonistes. Tu as bien compris qu'ils nous voulaient -tous les deux- comme témoins, essentiellement pour que ma condition, français de souche 'catho', contrebalance les soupçons qui ne manqueront pas de naître, compte tenu de tes propres origines.
— Ne t'inquiète pas, j'ai parfaitement compris. J'ai tout compris d'ailleurs…Embrasse Clara pour moi, hein !
— Bien sûr, mais tu le feras toi-même lorsque nous serons enfin sortis de ce cauchemar !

— Inch Allah ! Maintenant vas-y, chaque seconde compte. Ciao l'ami !

En prononçant le chiffre cent, parvenu à la fin du décompte, Bibert n'avait réussi à atteindre qu'une gigantesque colonne de pierre qui se dressait à plus de dix mètres de la porte nord. Abrité dans l'ombre du pilier, il perçu distinctement les cris, certainement provoqués par la ruse de Mahmoud. Mais la brève explosion qui suivit immédiatement, resta inexpliquée et inquiétante pour le fugitif. Quelque chose ne collait pas. En revanche l'effet en fut spectaculaire, les deux gardes qui se tenaient de chaque côté de l'ouverture se précipitèrent vers le monumental escalier central, afin d'essayer de comprendre ce qui se passait la haut. La voie était libre et le marin n'éprouva pas de difficulté à franchir les cinquante mètres de découvert, puis trouver le sentier qui s'enfonçait sous la protection de la sylve. Sur sa lancée il continua son sprint jusqu'à ce que des mains fortes le retiennent par les pans de sa djellaba. Vêtement d'emprunt dont on avait fini par l'affubler, las de le voir traîner avec sa couverture sur le dos, quand ce n'était pas carrément à poil. Reprenant son souffle, il se retrouva entouré d'un cercle d'Indiens peints en guerre. Il ne lui fallu pas longtemps pour se rendre compte que Clara n'était pas du nombre. Avant qu'il ne puisse po-

ser la moindre question, Bhârat Hindo l'entraîna un peu à l'écart : « Ne restons pas sur le chemin, on ne sait pas ce qu'ils peuvent tenter. Nous vous avons cru mort, tout en faisant semblant d'espérer un miracle. Les Huacas vous ont pris sous leur protection, vous allez devenir un Dieu aux yeux de mon peuple. En entendant cette explosion nous nous sommes interrogés sur son origine. Nous nous tenions prêt à affronter des tirs que nous pensions dirigés contre nous. En voyant un seul homme, sortir, courant comme un dératé vers la forêt, nous avons compris qu'il s'agissait d'autre chose. Que se passe-t-il à l'intérieur ?

— J'ai retrouvé le séquestré, Mahmoud est vivant ! Une équipe de savants fous est en train de perpétrer un attentat sur une mission scientifique, dans l'espace, nous n'avons plus beaucoup de temps pour intervenir et tenter de les arrêter. Il faut lancer l'assaut tout de suite, coûte que coûte… Mais où est passée Clara, je ne la vois pas ? Je dois lui faire part de la nouvelle, l'homme détenu à l'intérieur est une personne qui lui est… très proche.

— Justement, j'allais vous en parler, après votre, heu ! Votre disparition, nous ne sommes pas restés inactifs. Particulièrement Clara qui insista pour mettre en œuvre un stratagème, qu'elle avait imaginé afin d'atteindre la première terrasse, projetant ensuite d'utiliser la végéta-

tion afin de gagner le sommet. Profitant de la reconnaissance effectuée par un groupe de soldats jusqu'à la source, nous en avons éliminé un en douceur lors de leur retour. Revêtant sa vareuse, votre amie pris place en fin de colonne. Il faisait nuit et personne ne remarqua la substitution. Elle quitta la file en arrivant au pied de l'édifice, qu'elle contourna de façon à se trouver sur une face où nos archers indiens avaient tiré des flèches, reliées à un réseau de cordelettes. Utilisant ces liens rassemblés, elle parvint assez facilement à se hisser jusqu'à la première terrasse les autres parois n'avaient pas été nettoyées de leur liane et végétation. Arriver à l'endroit où les antennes avaient été fixées, ne lui posa pas de difficultés apparentes. Son idée était d'en modifier les orientations, de façon à diminuer, voire annuler, l'efficacité des paraboles émettrices. Elle avait commencé de s'y employer, lorsqu'elle fut contrainte de s'arrêter pour échapper à une inspection des gardiens. Ils ne la détectèrent pas, mais en voulant reprendre son travail, votre amie perdit l'équilibre et glissa sans pouvoir contrôler sa chute qui se termina sur les pierres de la terrasse intermédiaire. À partir de ce moment nous n'avons pu continuer d'observer ses agissements, je suppose qu'elle a dû se casser ou fouler un membre. Elle se serra traînée à l'abri d'un buisson et attends sans pouvoir rien tenter. Cela fait

plusieurs heures, à présent et rien n'a bougé dans la zone où elle se cache… À moins qu'elle ne soit inconsciente ! Que pensez vous que nous devons faire ?
— Mais je vous l'ai dit ! Il faut attaquer. Un groupe sous votre commandement lancera une offensive frontale, face à la porte principale. De plus petits détachements verrouilleront les autre accès pour interdire toutes tentative de sorties des gardiens, qui sans cela pourraient nous prendre à revers. Avec deux ou trois hommes volontaires et surs, nous emprunteront la même voie que Clara, pour lui porter secours, pénétrer dans la salle de contrôle et détruire le maximum d'installations en espérant stopper à temps leur projet meurtrier. Avez-vous des objections ou des remarques plus pertinentes concernant ce plan ?
— Puissent les Huacas, continuer de vous protéger, et nous avec !
— Alors, exécution ! Laissez-nous un peu d'avance, avant de déclencher les hostilités, l'escalade ne doit pas être une partie de plaisir. »

Las, les cordelettes tressées qui avaient déjà été éprouvées lors de leur utilisation par Clara, ne supportèrent pas le poids du marin. Les flèches fichées dans les arbres où la terre de la terrasse, lâchèrent l'une après l'autre, si bien que

lorsqu'il se retrouva brutalement ramené à son point de départ par la force de la gravité, il se trouva fort aise de n'avoir pu s'élever que de quelques mètres. Un changement de tactique s'imposait, Bibert s'apprêtât donc à aller rejoindre Bhârat Hindo, lorsqu'il l'aperçu lui faisant de grands signes depuis la porte latérale. Le chef Indien arrivait de l'intérieur…l'assaut avait donc été donné ! Mais pourquoi n'avait-il pas entendu la fusillade ? Renonçant à trouver une explication rationnelle, il courut rejoindre le vieux sage. Hors d'haleine, celui-ci n'arrivait plus à trouver ses mots. En bafouillant il parvint néanmoins à expliquer la situation : « Venez voir ! C'est incroyable, au moment où nous nous rassemblions pour attaquer, les gardes sont sortis en courant. Je n'ai pu empêcher mes guerriers de les trucider derechef, tant ils étaient excités par la perspective des combats, tant pis ! Il n'y a plus de résistance nous pouvons monter dans les étages. Mais il y a de la fumée et nous avons entendu encore une ou deux détonations, une arme de poing à mon avis.
— Qu'importe, allons-y ! Il c'est certainement passé quelque chose d'inattendu. Je suis inquiet pour Mahmoud. »

En arrivant sur le seuil de la vaste salle, il fut facile aux arrivants de reconstituer la scène terrible qui s'était déroulée là, à peine quelques

instants plus tôt. Tout était dévasté, les installations avaient été réduites en amas noircis, d'où s'échappaient encore une fumée acre et piquante. Mahmoud gisait, le corps horriblement mutilé, à l'entrée du local. Partout les postures des techniciens témoignaient de la violence et de la soudaineté de l'action, aucun n'avait survécu. Majli Tahajiroun, tenant encore un pistolet à la main, offrait l'insoutenable spectacle de sa gorge béante d'où s'échappait un filet de sang noir. Un râle venant d'une embrasure arracha le marin à sa contemplation effarée. Clara gisait dans une mare de sang, accotée à la muraille de pierre, la jeune femme était consciente bien que paraissant extrêmement faible. Bibert en se penchant compris qu'elle ne survivrait pas. Intransportable, il aurait fallu une intervention chirurgicale d'urgence. À Bhârat Hindo qui venait de le rejoindre il demanda si des chamans ou guérisseurs faisaient partie de sa troupe. Le vieil homme répondit par l'affirmative, tout en précisant qu'ils pourraient juste agir pour atténuer ses souffrances, pas pour la guérir. Le regard de son voisin lui fit comprendre l'inanité de sa précision. Confus, celui-ci entreprit de donner des ordres avec vivacité. Bientôt deux indiens s'approchèrent avec des feuilles qu'ils placèrent sur la vilaine blessure à la cuisse ainsi qu'une décoction qu'ils firent avaler à la malheureuse. Quand elle eut recouvré quelques forces, elle

expliqua à son ami qui lui étreignait les mains en silence, ce qu'elle avait vu de l'action : « Mahmoud est entré il tenait une grenade dégoupillée, qu'il avait dû arracher à l'un des gardes près de lui. Lorsqu'elle a explosée, le grand type, qui doit être un des chefs, a été protégé en partie par celui qui se trouvait dans son dos, il fut le seul à n'être pas tué sur le coup. Je m'étais traînée jusqu'à cette ouverture en reprenant conscience, après ma chute, ma cheville refusait de me porter et me faisait souffrir. Heureusement j'étais restée au sol, et il ne m'a fallu que baisser la tête pour échapper à la déflagration et aux éclats qui volaient partout. Lorsque j'ai pu regarder à nouveau, le grand barbu se relevait et s'approchait d'une console où clignotaient encore quelques voyants. J'ai compris qu'il voulait accomplir une action que Mahmoud par son geste désespéré avait voulu prévenir, j'ai tiré sur lui à deux reprises, mais ne l'ai atteins qu'une fois. Il a eu le temps de se retourner et de riposter, sans me louper, lui ! J'espère que j'ai pu l'empêcher d'accomplir son acte. Je voudrais que tu m'emmènes sur ton voilier, j'ai envie de m'envoler vers le grand soleil, là-bas ! Tu le vois ? »

C'était fini, Clara fut ensevelie près du bassin d'eau claire. Quand l'armée du Guyana investi les lieux, toutes traces de la tragédie et même les installations techniques avaient disparu. Les

Indiens avaient fait le ménage pour le plus gros, laissant à la nature le soin d'effacer les profanations récentes. Il ne faudrait pas longtemps pour que la jungle reprenne ses droits, restituant aux ruines leur ancienne tranquillité. Les Indiens pourraient à nouveau venir pleurer leurs ancêtres et entretenir la source, qui garde le souvenir d'une femme, morte pour avoir voulu les aider. Elle gît parmi ces arbres et ces plantes qu'elle avait aimés au point d'en faire son travail et sa passion.
Après avoir donné sa version des faits, à des hommes aux visages hermétiques venus des États Unis d'Amérique pour l'entendre, et lui conseiller fermement d'oublier tout ce qu'il avait pu voir et entendre ayant rapport avec ses faits, Bibert retourna à sa chère "Malay-Damsel". Il allait offrir, au souvenir de ce qui aurait pu devenir sa nouvelle vie, la croisière de l'adieu et de l'oubli.
Plus tard, au hasard d'un port de relâche, en regardant la télévision dans un bar de quartier. Il entendit parler de la désintégration de la navette spatiale Colombia dans l'atmosphère. Le speaker expliquait aux clients qui regardaient des images d'archives sans réel rapport avec les faits relatés : « La commission d'enquête a conclu que l'accident était dû à un bloc de mousse isolante qui s'était détaché du réservoir principal. Lors de la rentrée dans l'atmosphère,

la brèche dans l'aile provoquée par la collision a permis au plasma entourant la navette de rentrer dans la structure, la destruction finale étant due aux forces aérodynamiques qui se sont exercées de manière dissymétriques sur la cellule quand l'aile gauche a lâchée. Aucun survivant parmi les sept membres d'équipage sous les ordres du commandant Rick Husband. »
Le commentateur ajouta que depuis cette catastrophe la Station Spatiale Internationale, qui devait être le symbole de la coopération entre l'Est et l'Ouest, allait de retards en déboires. Cent milliards de dollars de dilapidés. Et encore la note pourrait bien être plus salée, car aucun des seize pays participants ne peut donner son coût exact. En plus d'avoir été un gâchis financier, l'ISS se voyait vidée de sa vocation scientifique pour devenir une simple attraction touristique, le milliardaire Américain Dennis Tito peut ainsi s'offrir un séjour dans l'espace.
Sans transition, l'image passe sur des massacres quelque part en Afrique, puis des abrutis hurlants sur le cercueil d'une victime de la bombe qu'il s'apprêtait à faire exploser, au passage d'un bus scolaire.
Un ivrogne de permanence ricane, il en est resté au feu d'artifice spatial. Prenant l'auditoire à témoin, il s'écrie : « Demain les émissions de téléréalité pourront louer la station pour mieux abrutir leur télé-voyeurs. Jusqu'à ce qu'un kami-

kaze fondamentaliste aille s'y faire sauter, histoire de faire triompher ses idées ! »
Le marin vida sa bière et s'abstint de répondre aux commentaires de son voisin de comptoir.
De ce moment, la courbe de ses navigations ne cessa de s'infléchir de plus en plus vers le sud et l'Asie. Espérait-il, par le choix d'un pays Bouddhiste comme terre d'accueil, s'éloigner pour le temps qu'il lui restait à vivre des dangereux psychopathes créés par les religions et les systèmes de société où l'argent est devenu un maître plus tyrannique que les divinités Incas, assoiffées de sacrifices humains ?

En tout cas sa conviction profonde reposat dorénavant sur l'affirmation d'un philosophe ou d'un savant dont il avait oublié le nom : « Le chaînon manquant dans l'histoire de l'humanité, entre le singe et l'homme… C'est NOUS ! »

Fin.

La saga d’Agaléga.

Livre 4.

Introduction.

Au Congo, Bibert occupe, au sein d'un important Groupe forestier, le poste de Directeur-Délégué. Il y excelle à couvrir les magouilles, dont sa Société ne se fait pas faute d'user pour obtenir les permis d'exploiter dont elle a besoin. Le salaire et les avantages qui s'y rattachent lui permettent de mettre les scrupules, qu'il pourrait éprouver, au fond de sa poche avec son mouchoir par-dessus.
Tout va donc pour le mieux, dans le monde du capitalisme pur et dur et de la déforestation intensive.
L'arrivée de son amie de cœur, la pulpeuse Roselyne, va bouleverser le fragile équilibre de ce trouble univers. Un rival va se révéler, prêt à tout pour obtenir les faveurs de la belle. Déterminé et sans scrupules, le prétendant n'hésitera pas à monter une ignoble cabale dans laquelle Bibert perdra amour, travail et tout espoir dans l'avenir. Désespéré, il va se lancer à la poursuite d'une chimère. Mais, quand enfin il comprendra avoir été berné, sa vengeance sera à la mesure des épreuves endurées.

1

Brazza, toute capitale qu'elle se proclame, n'est pourtant qu'un gros village. D'ailleurs, la République Populaire du Congo est quasi-vide, un virgule neuf millions d'habitants ! Rien qu'à Kinshasa, en face, il y en a deux ou trois fois plus.
De Savorgnan qui lui donna son nom, en passant par le roi Makoko, sans omettre le célèbre Stanley, le Congo possède un riche passé historique. Pour ses habitants bien sûr, mais aussi aux yeux des Européens. Dans un passé plus récent, c'est de la maison qui hébergea celui qui avait pris en main les destinées de son pays, la France, et que l'on continue encore d'appeler, Villa De gaule, que s'élancèrent les Forces françaises libres. La vie des blancs s'y trouve circonscrite, entre les deux extrémités d'une ligne imaginaire. Un axe virtuel, reliant l'hôtel *Méridien* sur la colline dominant les bâtiments de la Présidence à l'hôtel *Mbamou Palace*, en bordure du port, désigné licalement par l'appelation de *Beach*. Constituant une véritable zone de démarcation, entre les quartiers populeux et ceux des classes plus favorisées, il traverse le quartier de la corniche où se trouvent concentrés les ministères et légations. Au centre, le café du

même nom, *Café du centre*, établissement renommé, jouxtant l'ex-mission culturelle soviétique. Logée dans un vaste building dont l'activité première, pour ne pas dire unique, de ses occupants fut pendant longtemps d'alimenter les résidents expatriés de tous poils en caviar, vodka et havanes. Produits introduits en toute illégalité et impunité. De l'autre côté de la rue, le Black & White, une brasserie qui n'offre pas de boissons meilleures ou moins chères que dans les autres établissements du centre, mais d'où, assis à sa terrasse et par vent nul, on a des chances d'échapper aux fumées de la cuisson des brochettes et poulets s'échappant de braseros ambulants établis en bordure de trottoirs. Car, dans le souci d'être plus près de leurs clients, les propriétaires de fûts de deux-cent litres coupés en deux dans le sens longitudinal et posés sur tréteaux, pompeusement baptisés Barbecue, ont passés un marché avec le patron du Central. Moyennant pourcentage, ils ont été autorisés à s'installer juste sur le caniveau du trottoir qui fait fonction de terrasse pour l'établissement, d'où émissions de fumées épaisses et d'odeurs graillonneuses.
Vautré sur une chaise de plastique à deux doigts de déclarer forfait sous sa charge, un blanc corpulent, presque un colosse, ingurgite une bière locale. L'homme est occupé à tenir des

propos dont l'intérêt semble se résumer à meubler une vacuité chronique, plus qu'à instruire un quelconque interlocuteur. D'ailleurs les yeux de celui qui lui fait face trahissent son manque d'attention. Ils restent obstinément scotchés sur la croupe de la splendide noire assise au comptoir. Si quelqu'un pouvait lire ses pensées de l'instant, il serait surpris de n'y trouver qu'un vague intérêt sous forme de supputation sur la qualité de la demoiselle… Une 'boutique mon cul', la patronne ? Mais l'interlocuteur distrait prend doucement conscience de la nécessité de s'arracher à ses spéculations libidineuses. Son intérêt est de prêter une oreille plus attentive s'il ne veut pas risquer de froisser stupidement son nouveau patron. Un comportement trop ouvertement désinvolte, risque en effet de le desservir. Craintes légitimes mais probablement infondées, car, imperturbable, celui-ci continue de dévider son flot de paroles : « Mon cher Bibert, savez-vous qu'avant la guerre civile de 1997/99, la gare du *C. F. C. O*. (chemin de fer Congo-Océan) avec ses quatre cents kilomètres de voies ferrées, comptait plus de huit mille employés ? En crise perpétuelle, le matériel ferroviaire fourni à l'origine par la France était parvenu à bout de course. Désireux de remédier à la situation, le Président de l'époque, Denis Sassou N'Guesso, avait demandé à son cousin

et Beau-frère, Omar Bongo, vous savez, le président-à-vie du Gabon, de lui prêter quelques motrices. Bon prince, Bongo s'empressa de les réquisitionner à la SOGAMINE. Une Société privée, mais bon ! Vous n'ignorez pas que la voie est unique, entre Pointe-Noire, où tout arrive et Brazza, d'où tout repart. Si l'aiguilleur s'endort, ce qui est loin d'être inhabituel, c'est l'accident. Peu de temps après la mise en service du nouveau matériel, comme annoncé, un train de marchandises percute un train de voyageurs. Bilan bien sûr contesté, trois cents morts ! Le C.F.C.O., organisme d'état ne saurait être mis en cause, personne n'en prend d'ailleurs le risque. Un communiqué Officiel publié dans la presse et à la radio, accuse formellement les locomotives gabonaises :
« Elles n'avaient pas de bons freins ! »
Évidemment, Bongo se fâche et récupère SES machines. Résultat, Brazzaville n'est plus approvisionné, d'où pénurie de produits d'importation. Situation gênante, dans un pays où tout est importé, ou presque. Plus grave pour nous, le bois ainsi que toutes les matières premières dont dépend la vie économique du pays, ne sont plus évacués. L'unique route vers la côte, la Nationale numéro un, est mal entretenue, pour utiliser un euphémisme. Vous avez sans doute pu vous rendre compte qu'elle n'est praticable que deux mois par an, et

encore ! Alors conséquence immédiate, crise nationale, même la presse étrangère en fait ses titres. Les Russes offrent de nouvelles motrices, mais on s'aperçoit, lorsqu'elles sont déjà sur place, que l'écartement entre les voies n'est pas le même qu'en URSS. Gros bordel partout. Pourtant il en faut beaucoup pour émouvoir les autochtones.
On ne sait pas comment, tout fini par s'arranger, tant bien que mal. Plutôt mal que bien, si vous voulez mon avis. La recette, cinq pour cent de chance, cinq pour cent de système D et, pour les quatre-vingt-dix restant, « Laisser faire les Blancs, qui s'agitent pour nous. » Enfin bref, pour palier à cette situation catastrophique j'ai eu l'idée, mauvaise, de faire transiter les grumes de bois par le Zaïre. Ils m'ont tout volé, n'hésitant pas à attaquer mes barges et mes radeaux de bois flottés ! Cette erreur d'appréciation m'a coûté mon capital et conduit à la faillite. C'est comme cela que j'ai été contraint d'accepter un poste de directeur général dans notre société, mon cher Bibert ! Mais parlez-moi plutôt de vous, j'ai lu votre CV. bien sûr. Mais j'aimerai que vous me parliez de vos précédentes activités. Vous étiez en Asie, capitaine…On dit skipper, je crois, d'une jonque. Par quel curieux hasard vous retrouvez-vous à postuler pour une place dans ma société forestière ?

— La Birmanie n'était encore assez mûre pour s'ouvrir au tourisme. J'y ai laissé quelques plumes ainsi qu'une bonne part de mon capital mais , heureusement de nouer de solides relations. C'est grâce à l'une d'entres-elles que j'ai pu participer à l'épopée de la CELLUCAM. Vous en avez entendu parler ?
— Bien sûr ! Qui ne connais, au moins de nom, cet énorme fiasco financier. Toutefois je n'en connais pas les détails précis. Il s'agissait d'une usine de pâte à papier, non ?
— Exactement, un puissant holding composé d'investisseurs Autrichiens, Suédois, Français notamment, avait entrepris la construction en partenariat avec le gouvernement Camerounais, d'un complexe industriel nommé Cellulose du Cameroun. S.A. La fameuse CELLUCAM ! Dans le courant des années quatre-vingt, par l'obtention de subventions gouvernementales, de financements du FMI puis de la Banque Mondiale, la réalisation pu être menée à son terme. Il s'avéra d'emblée que par suite d'un mauvais montage financier, rien que le montant des agios portants sur les intérêts des prêts, rendaient caduque toute idée de rentabilisation du projet. Durant les quatre ou cinq années de son existence les pertes n'ont fait que s'accumuler. Pourtant la corbeille de la mariée avait été amplement pourvue. Rien que la partie technique, confiée à l'un des leaders mondiaux

dans ce domaine la Voest-Alpine, entraîna l'embauche de cinquante cadres expatriés. Dont, autre mauvais calcul, quatre-vingts pour cent recrutés en Inde n'apportèrent pas vraiment la preuve de leurs présumées compétences. L'État Camerounais, partenaire obligé, avait apporté une part de sa contribution en autorisant l'implantation dans la région d'Edéa, en bordure du fleuve Sanaga. Une proximité choisie pour profiter de l'énergie fournie par le barrage hydro électrique de Song-Loulou, qui venait lui aussi d'être mis en service. La concession incluait deux cent mille hectares de forêt, pour l'approvisionnement en matière ligneuse. Attribution qui promettait de s'avérer une hécatombe écologique d'envergure ! Heureusement, de se point de vue là, le projet à fait long-feu. Sur une enveloppe budgétaire initialement fixée à soixante-dix millions de dollars U.S., c'est cent trente-six millions qui furent engloutis dans cette entreprise faramineuse. Après le dépôt de bilan, j'ai intégré votre… Enfin notre groupe ! Nous nous sommes d'ailleurs rencontrés à plusieurs reprises, lors des réunions de direction à Douala ou Yaoundé.
— C'est vrai ! J'ai pu ainsi apprécier vos talents d'organisateur. C'est d'ailleurs sur ma demande que l'on vient de vous offrir ce poste à Brazza, placé sous mon autorité directe. Je voudrais mettre à profit ce moment de détente pour vous

poser une question personnelle, limite indiscrète même. Répondez-y de manière sincère ou n'y répondez pas, à vous de voir.
— Allez-y, vous savez bien que les réponses s'avèrent souvent plus indiscrètes que les questions qui les ont provoquées.
— Très juste, bon alors voici mon interrogation ! Avez-vous bien perçu que vos nouvelles responsabilités requièrent d'avantage qu'une simple technicité ?… Attendez ! Je voudrais être bien sûr qu'il ne subsiste aucune équivoque. Nous n'y reviendront plus par la suite, OK ?
— Pour le cas où vous feriez allusion, en termes aussi précautionneux, au fait que je dois non seulement verser des pots de vin aux fonctionnaires de notre ministère de tutelle, en commençant par le ministre lui-même, mais aussi en déterminer la hauteur et la fréquence, rassurez-vous j'ai parfaitement saisi !
— Bien, je n'en doutais pas, mais il m'appartient de vous mettre en garde. Vous devez savoir que de nombreux organismes sont actuellement en mesure d'imposer aux gouvernements des pays où nous agissons, le respect strict des normes de protection de l'environnement. Ces casse-couilles sont mandatés par les bailleurs de fonds, ceux que vous avez cités précédemment par exemple. Mais aussi par des O.N.G. du genre W.W.F. ou autres. Or, vous avez trois grosses unités de production à approvisionner.

Très gourmandes en matière première à forte valeur ajoutée, donc disons…sensible ! Une scierie au Gabon, une autre à la frontière côté Cameroun et une importante usine de fabrication de contre-plaqué, que nous venons d'installer, en R.C.A. la République du Centre Afrique. Sans parler du marché de l'export qui assure la majeure partie de nos rentrées de capitaux. Vos permis d'exploiter actuels ne permettront absolument pas de satisfaire à cette énorme demande. Il va vous falloir trouver des fournisseurs parallèles. Ce qui implique de faire abstraction des règles officielles ! Je veux parler de celle portant sur les diamètres, les densités par hectare, etc. Je ne vais pas vous apprendre votre métier ! Si vous n'obtenez pas la bienveillante collaboration de partenaires aussi divers que le service des forêts, les douanes, la police, sans oublier les chefferies locales, vous ne pourrez tenir vos objectifs. Tout le problème repose sur le contenu global de l'enveloppe que vous utiliserez pour parvenir à vos résultats. Attention, je vous mets en garde, ne sombrez pas dans la facilité d'un arrosage… Heu, disons… Trop libéral. Faut ce que qu'il faut, certes… Mais pas plus ! Sans quoi nous perdront sur nos marges et les administrateurs n'aiment pas cela du tout. Vous voyez ce que je veux dire ! Pour vous aider, nous disposons d'une caisse noire approvisionnée depuis ce qu'il est

convenu d'appeler les paradis fiscaux. Évitez absolument, je dirais presque coûte que coûte, si cela ne contredisait légèrement mes propos précédents, de vous faire prendre en infraction. Restez en retrait et dressez des rideaux écran. Gardez-vous du faux pas, de l'erreur fatale, surtout pour vous, qui mettrait notre groupe en porte-à-faux. N'oubliez pas que nous avons signés des putains de chartes et que nous utilisons largement l'argument promotionnel que vous connaissez sans doute : « notre attachement indéfectible à la protection de la ressource en matières premières des pays hôtes. Ainsi qu'au respect scrupuleux des normes internationales en matière d'environnement ». Dans ce contexte, vous comprenez aisément que se retrouver épinglés nous exposerait immanquablement aux feux de l'actualité, donc à subir le genre de campagne de dénigrement à laquelle nous pouvons malheureusement assister, lorsqu'un confrère, moins avisé ou moins chanceux, se fait chopper en flagrant délit de fraude ou de 'tentative' de corruption. Car c'est un fait remarquable de ces pays, on y trouve beaucoup moins de corrompus, que de corrupteurs.
— Ne vous inquiétez pas ! J'ai parfaitement saisi ce que le conseil d'administration et vous-même attendez de moi. Soudoyer, flatter, flagorner, savoir éteindre les départs de feux. Et diluer les

responsabilités excepté la mienne, car en cas de coup dur je ne serai pas soutenu, c'est moi qui commencerai par trinquer ! »

La conversation se poursuivit ainsi encore quelques minutes, puis les deux hommes se séparèrent. Bibert devait prendre l'avion le lendemain pour aller visiter un chantier, mille kilomètres plus au nord. Son programme prévoyait qu'il rejoigne ensuite Yaoundé mais pas d'une traite. Des arrêts pour régler plusieurs problèmes, tout au long de son périple étaient prévus. Dans le même temps, le directeur général regagnait les vastes bureaux de sa société, installés au dernier étage d'un petit immeuble en périphérie de Douala. Ville importante, considérée comme la capitale économique du Cameroun. Pour Bibert la nouveauté ne résidait que dans sa nomination, flatteuse, de directeur. Auparavant il avait rempli des fonctions identiques, mais avec un grade moins pimpant. La tournée qu'il entreprenait, il ne le savait que trop bien, était tout sauf une ballade de santé. Pour s'y préparer, il préférait bénéficier d'une nuit, aussi complète que possible de repos.

C'est avec émotion que Bibert constata que, depuis sa quête du Mokélé-Mbembé, presque

rien n'avait changé dans cette région de l'Afrique équatoriale. Seule, la compagnie Lina-Congo n'avait pas survécu à la guerre civile et c'est *Congo-aviation* qui assurait, vaille que vaille, la liaison aérienne Brazza-Ouesso.
Avec un amusement mêlé de d'une pointe d'agacement, Bibert retrouvait les particularités du site. Mais cette fois ci, il n'eut pas le temps de se perdre en considérations, un véhicule utilitaire, passablement cabossé, tentait d'attirer son attention par de sonores coups de clackson. L'arrivant fut prié de monter à bord par un chauffeur hilare qui ne prit même pas la peine de vérifier son identité. Sans faiblir ils dévalèrent la rue, ne stoppant, dans un hurlement de garnitures malmenées que d'extrême justesse au bord du quai. Là, attendait la barge qui allait les conduire quelques dizaines de kilomètres en amont, au chantier d'exploitation de la SO.CO.B.O. La société Congolaise des Bois d'Ouesso.
Bibert avait reçu, entre autres instructions, celle principale de vérifier la bonne organisation du chantier. Puis de retourner à Ouesso, d'où il lui faudrait louer une pirogue ou emprunter la vedette du service de balisage, pour remonter la Sangha jusqu'à son confluant avec la rivière Ngoko. Le lit de ce cours d'eau sert de frontière naturelle entre le Congo et le Cameroun. Ensuite, l'objectif était d'atteindre une bourgade

du nom de Mouloundou. Isolée dans toute la région, au milieu des chantiers forestiers et des petits hameaux de pécheurs Bakouélés. Une unique piste défoncée relie cette sous-préfecture, qui est surtout le poste frontière obligatoire pour les formalités d'entrée et de sortie du territoire, avec l'intérieur du Cameroun. Durant la saison des pluies, quand la piste est impraticable, la seule liaison reste le petit aérodrome. Simple piste herbeuse réalisée et entretenue par les compagnies forestières qui possèdent toutes un avion privé. Idéal pour rallier d'un coup d'aile Bertoua, Yaoundé ou Douala, mais dont les rotations sont limitées, en raison des coûts d'exploitation. En outre, un affrètement exceptionnel exigeait au moins une semaine de délais. Or Bibert n'avait ni le temps ni l'envie de patienter aussi longtemps dans ce qu'il considérait, irrespectueusement, comme "le trou du cul de la planète".
Il prend donc le parti d'entamer un jeu de roulette russe avec les grumiers qui circulent dans les deux sens sur la piste à voie unique.

Une femme élégante et jolie, attend son tour dans l'impressionnante file de voyageurs vomie par le Boeing 747. En un coup d'aile d'à peine six heures l'appareil les a transportés, d'un Paris transit affichant une température -au sol- de

moins deux degrés, jusqu'à Yaoundé où le mercure dépasse allègrement les trente-cinq degrés.
La belle passagère, au moment de remplir la case marquée profession sur la fiche de bristol que tous les arrivants doivent remplir avant de passer les contrôles de police, santé et douane, retient son stylo. Va-t-elle marquer cuisinière où rédactrice ? Un instant elle est tentée d'indiquer : femme indépendante. Puis craignant d'avoir à s'expliquer sur ce choix, en présence d'un fonctionnaire vraisemblablement peu ouvert à ce genre d'affirmation, elle préfère renoncer et porter la mention sans profession. Formule lapidaire, mais qui a le mérite d'être claire.
Proche de la cinquantaine, Roselyne n'affiche pas les stigmates dont sont généralement atteintes les femmes atteignant ce cap. Son visage lisse très peu fardé, sa peau nette et ferme, trahissent une bonne hygiène de vie et probablement des soins attentifs. Toute son allure affirme la femme sûre d'elle, volontaire et douée d'un quotient intellectuel en rapport avec ses ambitions. Assez étrangement, ce mélange de tonus physique et d'énergie concentrée ne dessert pas sa féminité, dégageant au contraire une sorte d'aura sensuelle et attirante. Facilement perceptible par les phéromones mâles, car peu d'hommes restent indifférents à

sa présence. Qu'ils s'en défendent ou qu'ils se croient parés des mêmes pouvoirs attractifs. Dans quelques heures elle reprendra un autre avion, un petit ATR à destination de Bertoua. Là-bas, l'homme qui occupe ses pensées, souvent, et son lit, quelques fois ! La rejoindra, s'il parvient entier, au bout de quatre interminables heures d'angoisse et de secousses, à atteindre le chef-lieu de la province de l'Est, Bertoua.
Inconsciente de ces turpitudes, Roselyne met un terme à ses hésitations sur le métier qu'elle devait déclarer et anticipe par la pensée sur la proche rencontre, mais insensiblement son esprit prend la tangente pour la ramener à l'époque où elle fit la connaissance de Bibert. En ce temps-là, elle était non pas cuisinière, comme elle voulait l'écrire, mais Chef de cuisine ! Et plus que cela, elle était LA grande chef d'un établissement de réputation internationale. Bénéficiant du prestige d'une antique demeure, dont le rez-de-chaussée avait été aménagé en salle de restaurant luxueux, elle avait créé en partenariat avec son compagnon de l'époque et grâce aux apports de capitaux d'origines familiales ou privés, une entreprise qui marchait le feu de Dieu. Son génie culinaire et ses talents de gestionnaire avisée, firent merveille ! S'attachant, en moins d'un an, toute la clientèle de la bourgeoisie

locale et avoisinante. Bientôt on vint de Suisse et même de Paris. Très vite, deux macarons au *Michelin* et des appréciations plus que flatteuses dans la totalité des guides, français ou étrangers, soulignèrent sa consécration. Des stages dans les plus grandes cuisines, étaient venus entre temps compléter des dispositions naturelles avérées, pour un métier, considéré comme une expression artistique. Un quotidien à grand tirage allant jusqu'à publier « Roselyne Park-Slotzer… La nouvelle Diva de la cuisine ! » Car dans la foulée les médias se jetèrent sur la nouvelle révélation gastronomique, comme la vérole sur le bas clergé. D'interviews télévisées en articles dans la presse, spécialisée d'abord puis 'people' ensuite, Roselyne acquit une renommée qui la conduisit insensiblement mais sûrement sous les feux des projecteurs. Des conférences à New-York, des cours de cuisine donnés à Londres ou Berlin, lui firent, peu à peu, prendre goût à l'écriture. La parution d'un livre sur ses meilleures recettes, mêlées de conseils et réflexions philosophiques, couronnèrent cette ascension.
L'apparition de Bibert, en copain d'une copine, fit l'effet d'un missile dans cet univers précieux et luxueux mais extrêmement superficiel. Roselyne, star des fourneaux, devenue coqueluche de l'actualité, de la 'bonne société' et des salons littéraires, possédait une

profondeur de caractère qui s'accommodait finalement, assez mal avec le style de vie qu'elle menait. Elle ressentit le passage de cet électron libre comme une sorte d'appel d'air. Pourtant rien ne se passa entre eux, jusqu'à ce que la destinée les remette en présence, lors d'un séminaire qui se déroulait à Lomé, la capitale du Togo. L'hôtel Sarakawa en accueillait les participants, dont elle faisait partie, conjointement aux clients plus ordinaires. Catégorie à laquelle le forestier se rattachait. De cinq ans son aîné, il ressemblait plus à un aventurier qu'à un cadre supérieur. Ses traits ingrats, et son long corps dégingandé, lui composaient un physique plus proche de Bibert Brel que d'Alain Delon. Une absence délibérée de recherche vestimentaire complétait un tableau qui classait irrémédiablement le garçon dans les cancres de la séduction. En dépit, ou peut-être justement, à cause de ce handicap, la belle su faire en sorte de paraître succomber à ses gauches manœuvres d'approche et à l'attirer jusque dans sa chambre. De l'avis autorisé des femmes de ménage, grande connaisseuses s'il en est pour ce qui concerne les ébats horizontaux avec dommages collatéraux à la literie, le bougre su indéniablement faire preuve de dispositions, au moins équivalentes aux exigences de la capiteuse donzelle.

Depuis cette époque, ils continuaient de se revoir, au gré des vacuités sentimentales de la célèbre femme d'affaires devenue femme de lettres. Elle se projetait, d'un coup d'Airbus, sur l'un des théâtres d'opération de celui qu'elle avait pris l'habitude d'appeler « Mon homme des bois », pour de brèves mais intenses escapades amoureuses. Peu de capitales africaines avaient ainsi échappées à leurs ébats, extra conjugaux, car la coquine était mariée. Bob, le mari, représentait l'exact opposé de Bibert, bel homme d'une prestance affirmée, il se posait en businessman de haut vol, affichant des goûts d'épicurien et d'esthète accompli. Il se souciait peu des agissements de sa femme, dans la mesure où ceux-ci ne portaient pas ombrage à sa réputation et surtout n'entravaient pas l'accomplissement de sa propre passion. Celle à laquelle il consacrait tout son temps, son argent, ses pensées et ses actions, la seule véritable maîtresse de son existence oisive… La pêche à la mouche ! En Réalité, Bob, de son vrai nom Robert Parck, n'avait pas toujours été le gentleman dont il représentait le parfait prototype. L'origine de sa petite fortune, acquise dans un passé délibérément laissé dans l'ombre, aurait probablement mal résisté à une enquête, même superficielle. On s'accordait à lui en prêter des sources aussi mal définies que peu reluisantes. Pilleur de temples en Asie du sud-

est, conseiller véreux dans certaines républiques-bananières des caraïbes ! Bref, une aura sulfureuse restait accrochée au personnage. Qui n'en avait cure et partait traquer la truite sauvage, Arc-en-ciel, dans les torrents d'Écosse, de Nouvelle-Zélande ou du Jura, avec un égal bonheur.
Assez curieusement, Bibert et Bob s'entendaient comme larrons en foire. C'est que tous deux aimaient bien la faire, la foire ! Enfin toutes proportions gardées, ils partageaient un goût identique et affirmé pour les bons vins et les jolies femmes. Sur le vin ils n'étaient pas égaux. L'un, œnologue confirmé, l'autre béotien contempteur. Pour les femmes non plus, mais les critères de maîtrise du sujet étaient inversés.

Le couple Roselyne–Bob était en crise. La mise en vente du restaurant posait le problème de la continuité de leur relation conjugale. Pour se donner du champ et joindre l'utile de la réflexion à l'agréable d'une activité sexuellement satisfaisante, elle avait trouvé judicieux de rejoindre son homme des bois… Dans ses bois. Mis au pied du mur, celui-ci n'avait eu d'autres choix que celui de fixer le lieu du rendez-vous, Bertoua c'était avéré seul compatible avec l'emploi du temps surchargé du nouveau directeur délégué. Ils devaient y passer deux journées, ensuite regagner Yaoundé puis

Douala. Ils avaient prévu d'y séjourner toute une semaine, avant de repartir sur Brazzaville où Bibert avait son bureau permanent.
Les retrouvailles, furent comme toutes les retrouvailles, heureuses et torrides.
Bertoua n'offre pas de possibilités d'hébergement ils étaient donc les hôtes d'une scierie appartenant à un groupe français, installée à Dimako dix kilomètres plus au sud.
Les passions charnelles apaisées, Roselyne ne tarda pas à s'ennuyer et à le lui faire savoir ; « Es tu vraiment obligé de rester aussi longtemps dans ce trou ? Que peux-tu bien avoir de si important et surtout de si long à y faire ? Yaoundé n'est qu'à trois ou quatre cents kilomètres pourquoi ne pas y aller, tu pourras toujours téléphoner pour traiter tes affaires depuis là-bas !
— Bien sûr, nous partirons bientôt, demain au plus tard. Il me faut d'abord régler un problème délicat. J'espère en moins de vingt-quatre heures pouvoir débloquer la situation.
— Fais leur un petit cadeau et tout va s'arranger ! C'est ce que tu es censé faire non ?
— Pas toujours aussi simple malheureusement, il y a des susceptibilités, parfois délicates, à gérées, c'est la raison de mon intervention directe.

— Ils sont vaniteux tes fonctionnaires, un sourire de ma part et je te parie que tout deviendra plus facile. Tu ne veux pas essayer ?
— Un peu de patience, crois-tu pouvoir être en permanence derrière moi pour jouer les belles ensorceleuses ? Je dois trouver le moyen de m'en sortir…Et seul, c'est mon boulot !
— Bon, ce que j'en disais, c'était juste pour essayer de t'aider. D'ailleurs, quel est le problème en réalité ?
— Très simple dans les faits, compliqué dans les implications. Pour t'expliquer brièvement, les services de la 'Délégation provinciale des forêts', l'équivalent Camerounais de nos 'Eaux et Forêts', en politiquement plus puissant et surtout beaucoup plus corrompu, délivre les documents indispensables pour le transit par route de notre production jusqu'au port de Douala. Or, depuis une semaine tous nos camions ont été bloqués faute de ces foutus papiers. Ils le sont encore à l'heure actuelle, les responsables locaux déclarent vouloir s'en tenir aux volumes réglementaires. Ces quotas, vois-tu, il y a belle lurette que nous les avons déjà dépassés, pour toute l'année en cours. Ordinairement nous payons la Délégation pour qu'ils nous fournissent des autorisations supplémentaires, au fur et à mesure de nos besoins. La police et les Douanes se contentent de vérifier la présence de tampons et ferment

les yeux, d'autant qu'ils bénéficient régulièrement de nos largesses. Nous remettons une enveloppe globale au délégué provincial, qui se sucre largement et redistribue le restant à ses subordonnés, mais aussi, par précaution, aux différentes administrations concernées. En les mouillants dans la combine, il parvient à éviter que ses 'collègues' ne soient tentés de venir fourrer leurs gros pieds dans ses juteux… accommodements ! C'est le principe de la redistribution ! D'après ce que j'ai pu apprendre il aurait 'oublié' de remettre son enveloppe mensuelle au commissaire de police. Celui-ci par dépit a immédiatement donné l'ordre à ses hommes de saisir les documents illégaux et menace de les faire remonter jusqu'à la présidence. La situation est bloquée, car pas un ne voudra prendre le risque de perdre la face en cédant le premier. Préjugés raciaux, un Bassa ne plie pas devant un Bamiléké et inversement. Seule mon intervention personnalisée, bénéficiant du statut d'entremetteur discret, et surtout dispensateur d'une gratification monétaire en rapport avec les 'sacrifices' consentis, pourra empêcher le clash de prendre des proportions irréversibles. Pour cela Il faut bien entendu y mettre la manière et surtout le temps ! Nous sommes chez des gens qui ont élevé le palabre au rang d'institution. Alors je te

demande juste un peu de compréhension, ma chérie ! »

Les choses suivirent leur cours, prévisible et prévu. Dès le lendemain le couple prenait la route pour Yaoundé et peu avant la nuit posait ses valises dans une suite de l'incontournable hôtel Hilton, au centre-ville. Bibert regrettait d'avoir dû renoncer à descendre, comme il le faisait auparavant, au bucolique *Novotel Mont Fébé*. Cet agréable complexe idéalement situé à flan de colline offre une vue imprenable, bien qu'éloignée, sur le palais présidentiel, hélas l'établissement n'appartient plus à la prestigieuse chaîne hôtelière. Handicap que les rusés nouveaux propriétaires ont habilement tourné, en le rebaptisant *Nouvel-Hôtel Mont Fébé*. Ce qui, au téléphone par exemple, leur offre l'avantage d'entretenir une profitable équivoque. Outre le fléchissement consécutif dans la rigueur de la gestion de l'établissement, le principal défaut apparaissant aux yeux, ou plus exactement aux oreilles du voyageur, réside dans la présence d'une boîte de nuit en sous sol. Les sonorités qui s'en échappent, amplifiées par les murs de béton, empêchent irrémédiablement les clients de trouver le sommeil entre vingt-trois heures et l'aube. La gêne est rédhibitoire pour les non noctambules.

Le Hilton présente en revanche l'appréciable commodité d'être situé tout à proximité de l'immeuble qui abrite les différents ministères et du même côté de l'invraisemblable avenue qui les sépare du centre-ville.
Bien que depuis le siège social de sa société un rendez-vous, pour l'heure officielle d'ouverture du cabinet ministériel, ait dûment été pris une semaine à l'avance, Bibert n'ignore pas qu'il peut patienter bien au-delà de cette heure en prolongeant son petit-déjeuner. Ce n'est pas avant le milieu de la matinée qu'il aura l'honneur d'être admis à pénétrer dans une salle d'attente aux allures de coulisses pour fête foraine, avec l'hypothétique espoir d'être reçu avant midi par Monsieur le ministre.
La bâtisse circulaire, abrite un ministère pour chacun de ses onze étages, situés proportionnellement à leur importance. Le premier ministre s'étant naturellement attribué le dernier niveau, celui qui offre l'accès direct à la terrasse supérieure et à son hélicoptère de fonction. Le ministère des Forêts n'en occupe ‘que' le neuvième… Belle vue, lorsqu'on y parvient…épuisé et quasi asphyxié, car les ascenseurs réservés aux visiteurs et employés ne fonctionnent qu'alternativement, entre deux pannes et deux coupures d'électricité.
L'ascension des volées de marches relève de l'épreuve initiatique et sportive, tant les odeurs

et la chaleur y sont fortes. La maintenance des installations d'air conditionné se réduisant au fil du temps aux seuls bureaux des grands patrons, la cage d'escalier du bloc de béton prend vite des allures d'usine d'incinération, chaleur, odeur et bruits sont à s'y méprendre. Le service de nettoyage doit fonctionner selon un principe identique à celui des ascenseurs, voir moins bien. Mais tout arrive, et l'insignifiant directeur quémandeur, grâce à sa ténacité, parvint enfin à être admis en présence du maître des destinées écologiques de ce pays, ainsi, et avant tout, qu'une conséquente partie de ses ressources économiques, ce dont l'intéressé possède puissamment conscience.
Dans le vaste bureau, pas un seul dossier en vue sur la table où les rayonnages. En revanche un impressionnant écran de télévision, du genre 'Home-Cinéma', trône aux côtés d'une chaîne 'Hi-fi' haut de gamme. Le ministre détendu fait servir des boissons fraîches et invite le visiteur à s'engloutir dans les canapés de grande marque, horriblement troués de brûlures de cigarettes. L'endroit évoque irrésistiblement l'idée de tanière, en dépit du luxe tapageur ostensiblement affiché. On ne parle surtout pas business. Des considérations, anodines sur l'actualité météorologique, oui ! Un échange de compliments sur la grandeur de leurs pays respectifs, oui aussi… Mais l'entrevue se limitera

à ces seuls préliminaires. Le visiteur, légèrement interloqué s'il n'est coutumier des usages en vigueur, sera courtoisement invité à sortir par un huissier, répondant probablement à un discret coup de sonnette. Durant le trajet ce même visiteur sera informé, à voix presque basse, d'avoir à laisser le haut fonctionnaire 'travailler'. Une fois la porte franchie, le larbin précisera qu'il est loisible à l'honorable étranger, s'il le souhaite encore, d'aller exposer l'objet de sa démarche au secrétaire particulier du ministre. L'homme règne dans un antre, attenant, mais beaucoup plus modeste. C'est ce personnage de l'ombre qui fera le compte rendu de la brève entrevue à son maître et donnera la réponse au solliciteur. Ce dernier, entre temps, a été prié d'attendre dans la même antichambre qu'à son arrivée. Au final il aura fallu trois bonnes heures pour aboutir à deux minutes de bavardage mondain. Et trois autres, pour savoir s'il obtiendra une suite favorable à sa demande et, à quel prix. Il ne parvient que très mal à dissimuler sa contrariété en retrouvant Roselyne, au restaurant de l'hôtel. Pas dupe un seul instant, celle-ci croit opportun de saisir l'occasion pour le questionner ; « Quelle tête tu fais ! Tes affaires ne se sont pas déroulées conformément à tes espérances dirait-on ! Ne te crois surtout pas obliger de me tenir au courant de quoi que ce soit. Après tout je suis peut-être

une espionne ou une journaliste en mal de copie scandaleuse… Qui sait, je me sens bien l'âme d'une Mata-Harry !
— Ne rigole pas, je me dois d'une certaine réserve professionnelle, particulièrement pour ce qui concerne ce genre de tripatouillages occultes. Mais, basta, au point où j'en suis je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de t'en faire part. Je me trouve, ma chérie, dans une merde noire, et je ne dis pas cela pour faire un jeu de mot en allusion à la couleur dominante chez les habitants de ce pays, l'expression résume assez exactement ma situation. Pour tout te dire puisque cela t'intéresse, j'ai jusqu'à demain soir vingt-deux heures, dernier délais, pour remettre cent cinquante mille euros à ce requin. Faute de quoi il passera le saucisson aux types de la coopération économique, des experts envoyés par la Banque Mondiale, pour contrôler l'usage des capitaux dont bénéficie la quasi-totalité des pays dits en cours de développement. Rien de plus facile d'ailleurs, ils se sont fait octroyer des bureaux, à l'étage du ministère des finances, juste au-dessus de mon ministère de tutelle.
— Et en quoi des contrôleurs financiers peuvent-ils te mettre des bâtons dans les jambes ? Et puis c'est quoi, ce Salami que 'ton' ministre menace de leur passer ?

— Pas salami, j'ai dit 'saucisson', c'est une expression que l'on utilise pour…
— Je sais, tu me prends pour une idiote ou quoi ? N'empêche, cent cinquante mille euros, c'est cher pour de la charcuterie !
— Oui ! Bon, disons que c'est du caviar, et n'en parlons plus. Sérieusement, nous avons récemment été les victimes d'une bassesse, une dénonciation même pas calomnieuse. Un concurrent déloyal en est indubitablement à l'origine… Je ne sais pas pourquoi j'emploie cette expression toute faite, vu que des concurrents loyaux il n'en existe tout simplement pas. En résumé l'une de nos scieries, la plus grande, menaçait de s'arrêter de tourner, faute d'approvisionnement, un exploitant local c'est alors présenté pour nous proposer un lot de bois frauduleux. Bien sûr à un prix exorbitant mais nous étions acculés et un chômage technique nous aurait coûté beaucoup plus cher. Ce que nous ignorions à l'époque, c'est qu'un groupe Libanais, dont l'usine était dans la même tragique situation de pénurie que nous, avait lui aussi engagé des tractations avec ce trafiquant, en vue d'acquérir le même lot. Seulement les Libanais, fidèles à leur réputation, achoppaient sur le coût de l'opération. Sachant que ces arbres avaient été abattus sans autorisation et qu'ils prenaient des risques en s'en portant acquéreurs, ils tentaient

d'en obtenir un prix plus attractif. Notre intervention les a laissés sur leur faim, moins d'un mois plus tard ils ont été contraints de fermer leur scierie. Par dépit ils ont téléguidé un intermédiaire, pour aller tout raconter aux responsables locaux. Bien entendu ceux-ci étaient parfaitement au courant, toute la hiérarchie jusqu'au sommet étant arrosée par les deux protagonistes. Les Libanais, client déçu et les acheteurs triomphants, nous ! Ces petits fonctionnaires ont alors craints d'être débordés, pris entre le marteau et l'enclume. Que la dénonciation suive une autre filière pour finir par parvenir aux oreilles des experts de la Banque Mondiale par exemple ou à leurs réseaux d'informateurs, dans ce cas ils n'auraient aucuns moyens de se justifier et n'échapperaient pas aux sanctions. Seule solution possible, que le ministre lui-même donne l'ordre de nous délivrer des documents… antidatés, authentifiant par ses services la provenance de nos grumes. Les fonctionnaires couverts, notre société munie des certificats C.I.T.E.S. tout le monde serait sauvé. Pour ce qui nous concerne les gens de la Banque Mondiale ne pourraient plus nous clouer au pilori, car dans leur volonté affirmée de lutter contre ce qu'ils appellent pompeusement, « *Le pillage des ressources naturelles* » ils possèdent l'arme suprême, la fermeture pure et simple des

robinets du pactole des subventions, mesure de rétorsion prévue en cas de manque de rigueur constaté et avéré des organismes d'État. Avec en corollaire pour les compagnies prédatrices, la mise à l'index par les médias et les associations de défense de l'environnement. L'impact économique résultant pourrait s'avérer dévastateur pour des entreprises exportatrices, qui craignent comme la peste d'êtres ainsi mises sur la sellette.
— Ben dit donc ! Tu parles d'un sac d'embrouilles. Alors c'est toi qui te jettes dans l'arène ! Que comptes-tu faire, mon beau gladiateur ?
— Pas le choix, j'ai déjà donné mes instructions. Suite à un entretien avec mon P.D.G., un chauffeur va conduire notre DAF. le directeur administratif et financier, jusqu'ici. Dès qu'il sera arrivé nous irons ensemble porter la… Rançon, au grand manitou du neuvième étage. En espérant qu'il tiendra parole, car nous serions mal avisés d'aller lui intenter un procès, pour « *détournement de pot de vin* ». Rigolo, tu ne trouves pas ?
— Sacrée barrique de vin, oui ! Pourquoi vous fixe t-il un délai aussi court, c'est suspect non ?
— Non, son secrétaire nous a fait savoir qu'il s'envolait dans la soirée pour le japon, il va assister, en compagnie de son collègue ministre de l'Industrie, à un colloque sur le

Développement équitable. Le monde est pervers, non ? »

2

« J’ai rencontré ton patron, tu ne devineras jamais où !
— Pas difficile, il n’y a pas tellement d’endroits possibles. Au bar de l’hôtel Akwa, ou à l’Alliance Française, je n’ai pas raison, avoue !
— Pas du tout, tu n’y es pas… Chez la fleuriste, celle qui fait interflora, derrière le supermarché Score. Mais pourquoi voudrais-tu qu’il vienne au bar de Akwa-Palace ?
— Pour faire comme tout le monde ici, rencontrer des hommes d’affaire de passage ou tout simplement prendre un verre avec des amis. Et que faisait-il chez la marchande de fleurs, cet homme ?
— Quelle question ! Il achetait des fleurs, des roses rouges. Comme je ne pense pas que ce soit pour sa vieille maman, je présume qu’il destinait le bouquet à sa maîtresse. Tu sais cette petite métisse jolie comme un cœur, qui l’accompagnait au cocktail de l’ambassade.
— Oui je la connais c’est Aurore, une petite effectivement mignonne comme tout.
— Ouais, bon vous les hommes, vous trouvez ‘mignon’ tout ce qui est petit et porte un soutien-gorge. Du bout de ses mignons dix-huit printemps, il paraît qu’elle lui coûte très cher.

Rappelle-moi le nom de ton PDG, j'ai un trou de mémoire.
— Nedelec, Philippe Nedelec ! Un breton, originaire de Quiberon je crois.
— On s'en fout, mais en tout cas c'est un homme de goût et charmant.
— Ouais, vous les femmes vous trouvez facilement charmant tout ce qui porte pantalon, pourvu que ce fusse avec un gros portefeuille. Tu vas pouvoir apprécier son savoir-vivre, nous sommes invités à dîner chez lui dimanche midi. C'est bien la première fois qu'il se livre à 'une telle ouverture sur sa vie privée. D'ordinaire il se contente d'impersonnels repas, pris dans un quelconque restaurant. Faut-il y voir le contrecoup de votre rencontre ? Méfie-toi, c'est un séducteur qui possède les moyens et la volonté d'obtenir celle qu'il convoite.
— Je ne suis plus une oie blanche, je saurai le voir venir et me défendre. On dirait que tu ne me connais pas ! Mais, serais-tu jaloux, par hasard ? Ce serait bien extraordinaire. »

Dernier d'une famille de sept enfants, Philippe Nedelec était fils d'un marin mort en combattant aux côtés des forces Française libres. Il dût à cet héroïque papa de pouvoir intégrer l'École des Mousses. Un choix qui lui coûta huit années de bons, mais pas toujours très loyaux services.

L’État, qui avait assuré son éducation, entendait se faire rembourser de cette façon. Officier, il comprit très vite que son caractère têtu tout autant que son manque de rigueur morale, constitueraient un frein à son avancement, aussi ne renouvela-t-il pas son contrat et orienta ses ambitions vers le management d’entreprise. Discipline qui présentait l’avantage de transformer ses défauts en critères de réussite. Des stages de gestion, complétés par un séjour sur la côte ouest des États-Unis, en Californie, lui ouvrirent les portes d’une vieille société familiale spécialisée dans le négoce de bois, implantée dans la région de La Rochelle. Lorsque, usant d’agissements pas toujours à son honneur, il fut en mesure de prétendre à de plus hautes responsabilités, ses employeurs ayant décelé les forces et les failles du caractère de Philippe préférèrent lui proposer d’aller défendre leurs investissements, en Afrique. Ce continent offrait encore aux dirigeants peu scrupuleux et ne s’embarrassant pas de considérations humanistes ou écologiques déplacées, des perspectives de carrière plus rapide et plus lucrative que dans les sociétés traditionnelles de la vieille Europe, chacun devait y trouver son content.
À l’instar de nombreux êtres, avides de pouvoirs et d’argent, il était prêt à vendre une bonne conscience, dont il n’avait que faire, pour

parvenir à ses fins. Les femmes constituaient pour lui des leviers, des atouts qu'il manipulait pour atteindre ses objectifs, soit de simples vitrines pour exposer aux yeux de son entourage sa puissance de mâle dominant. Il agissait toujours en prédateur, admettant difficilement qu'on lui résiste. Pourtant cette cuirasse avait son talon d'Achille. Il était lâche, d'une couardise dissimulée par sa forte corpulence et sa réussite sociale autant que professionnelle, mais bien réelle. C'est ainsi qu'il préférait manipuler ses adversaires ou concurrents que les affronter de face. En règle générale, il n'était pas estimé par les gens de son entourage et comptait peu d'amis sincères. Ses collaborateurs, même sa hiérarchie, les fondateurs de la société et les membres du conseil d'administration, reconnaissaient son efficacité tout en se méfiant du côté équivoque de sa personnalité. Lui de son côté, savait qu'il devait absolument obtenir des résultats pour se maintenir à sa place. Il entendait que ses subordonnés le servent dans ce but et éliminait impitoyablement ceux qui n'y parvenaient pas, ou pas suffisamment bien à son gré. Vis-à-vis de Bibert, il ne parvenait pas à discerner quels leviers utiliser pour avoir prise sur lui. Cela le déroutait et, pour tout dire, l'agaçait profondément. Une seule certitude, l'homme ne le craignait pas et pour les lâches ne pas être

craint constitue un danger, créant par là une source d'inquiétudes. Philippe se le promettait, au premier faux pas le nouveau directeur-délégué aurait du souci à se faire pour la suite de sa carrière.
Dans cette analyse, un événement survenu récemment avait totalement modifié les données du problème, l'arrivée de Roselyne. Dès qu'il fut en présence de cette séductrice née, il n'eut plus qu'une obsession, qu'un désir, la conquérir. Sincèrement outré qu'une aussi jolie femme soit accouplée avec un homme qu'il estimait des plus ordinaires, un vulgaire subordonné. Dès lors il allait s'employer à rectifier ce qu'il considérait comme une simple erreur du hasard, mettant toute son énergie au service de son ambition. Premier stade, éblouir ! Dépenses somptueuses, dont l'objet de ses désirs ne prendrait bien sûr connaissance que fortuitement, il y veillerait ! Mais pour passer au deuxième stade, celui de la séduction qui déboucherait irrésistiblement sur celui de la possession, il lui fallait procéder à une opération intermédiaire, très, très, délicate. Éliminer, ou tout au moins réduire l'emprise que possédait encore sur elle son actuel amant, cet empêcheur de baiser en rond de Bibert. Cependant il avait beau faire, remuer le problème dans tous les sens et échafauder les plans les plus tordus. Il ne voyait pas la moindre brèche par où il

pourrait s'engouffrer pour faire son travail de sape. Déjà il avait dû éliminer la possibilité d'agir sur le plan professionnel. Se serait une erreur grossière car, outre qu'il risquait d'y perdre un excellant collaborateur, l'objet de ses efforts disparaîtrait probablement de son champ d'action, peut-être définitivement. Donc pas question de prendre ce risque ! Restait à s'appuyer sur les éléments jouant en sa faveur, à lui le 'Grand Directeur Général'. Il pouvait, c'était facile, multiplier les points de comparaisons. Cette tactique ne manquerait pas, à la longue, de dévaloriser son rival. Oui, mais… À la longue, seulement et il la voulait tout de suite ! Et puis, en stratège habile habitué à diriger les hommes et les femmes placés sur sa route, il savait ne pouvoir compter sur ces seuls arguments. Les femmes sont trop fantasques ou sentimentales, ce qui revient au même. Il fallait absolument trouver autre chose. C'est en Bibert lui-même qu'il devait découvrir la tare, le défaut rédhibitoire qui conduirait Roselyne à s'en détourner infailliblement.
Bien sûr, mais restait à trouver le bon moyen, sans perdre de vue que ce genre d'entreprise est toujours plus facile à concevoir qu'à réaliser !

Le temps passait, Bibert enchaînait les distributions de Jackpot. Tantôt pour obtenir des complaisances, tantôt pour éviter qu'elles ne soient révélées, d'autres fois encore pour rattraper les conséquences d'une bévue commise à l'un ou l'autre niveau de la filière. Il avait conscience ce faisant, d'augmenter les privilèges de quelques politiciens et hommes d'affaires uniquement préoccupés de leur compte en banque, au détriment de la planète et de ses locataires. Mais il se déculpabilisait en se disant qu'après tout il n'était qu'un tout petit rouage de l'outil et que la machine destructrice n'avait nullement besoin de lui, spécifiquement, pour continuer à fonctionner. Alors, tant pis pour les écosystèmes, tant pis pour les habitants de la terre, vive le profit !
Roselyne s'ennuyait vaguement, elle commençait petit à petit, insensiblement, à apprécier la disponibilité prévenante d'un Philippe, qui -lui- ne quittait presque jamais Douala. Bientôt, grâce à lui, elle pû se joindre à une petite équipe de collègues et amis, triés sur le volet. Alternant ballades en mer, excursions au mont Cameroun ou séjours à la plage de Kribi. Elle s'aperçut que l'expatriation n'a pas pour seul avantage l'argent facile et que, sous les tropiques plus ostensiblement qu'ailleurs peut-être, on pouvait faire étalage de sa bonne fortune. Bref la jeune femme, n'écrivait plus rien

et ne mettait la main aux fourneaux qu'à de rares occasions, plus pour épater que pour régaler. À partir de cette époque elle cessa complètement de regretter son ancienne existence. S'apercevant, avec presque de l'étonnement, avouer facilement aux rares relations quelle avait conservé et qui venaient lui rendre visite à l'occasion de voyages ou de courtes vacances, combien elle éprouverait de regrets si elle devait renoncer à sa vie actuelle.
C'est alors que survint un fait qui, en d'autres circonstances n'aurait pas porté à conséquence, mais dont l'attention exercée de Philippe allait l'aider à précipiter le cours des choses.
Bibert fut victime d'une forte crise de paludisme. Depuis les années qu'il traînait ses guêtres dans des zones infestées de vermines, il n'avait pu totalement échapper aux assauts de l'anophèle femelle, non plus qu'à certaines amibes gloutonnes et autres joyeusetés qui font les beaux jours de la médecine infectieuse et tropicale. Mais, lorsqu'il se réveilla dans une salle de clinique, il refusa avec conviction et véhémence, admettre avoir été victime d'un simple accès palustre. Contestant les explications du pauvre interne de garde, il exigea la présence du chef de clinique. N'obtenant pas satisfaction, il du se contenter à regret de celle du médecin de service qu'il apostropha d'un ton péremptoire ; « Docteur,

des crises j'en fais depuis plus de quinze ans ! Les symptômes, je pourrais écrire un bouquin là-dessus ! Pour ce qui me concerne c'est autre chose, juste une montée de fièvre, pas de maux de tête, rien… Mais, direct je tombe dans les vapes et me réveille ici où j'apprends que je sors du coma. Vingt-quatre heures entre la vie et la mort, selon vos propres dires. Croyez-moi toubib, je ne veux pas faire injure à la faculté ou avoir l'air de mettre vos compétences en doute. Mais il faut chercher ailleurs !
— C'est pourtant ce que vous faite, mettre en doute l'efficacité du corps médical ! À quand remonte votre dernière crise de malaria ?
— Ben… Je n'en suis pas très sur. Je pense que cela doit faire, environ, trois ans. Peut-être moins.
— Oui ! D'après votre fiche médicale, votre dernier accès enregistré avait eu lieu en Guinée équatoriale, et cinq grandes années se sont écoulées depuis. Le paludisme a, hélas, évolué depuis cette période. Vous avez été atteint par une variété dite de, palu-pernicieux mortel dans plus de soixante-dix pour cent des cas. Nous avons pratiqué la 'goutte-épaisse' pendant que vous étiez encore en crise et avons procédés à tous les examens de sang requis ! Il n'y a aucun doute, vous pouvez me faire confiance, de même que vous pouvez me croire si je vous dis que vous avez eu beaucoup de chance ! Nous

maintenons les perfusions mais vous êtes tiré d'affaire, dans deux jours maximum vous pourrez sortir, alors arrêtez de tourmenter votre infirmière. Bonsoir monsieur ! »

Rongeant son frein, Bibert reçu la visite de Roselyne, puis de son PDG, puis de collègues et de gens qu'il ne connaissait que très vaguement, voir pas du tout. Dès qu'il en reçu l'autorisation il réintégra son appartement de fonction, s'en remettant aux soins de son amie ainsi qu'à ses propres médications.
Le lundi suivant il sautait dans un avion pour rejoindre Brazzaville, des problèmes sérieux venaient de surgir requérant impérativement sa présence. Comment aurait-il pu se douter que son petit séjour en clinique allait avoir des séquelles, autres que médicales ? Car Philippe, dans le même temps, réfléchissait à la mésaventure de son collaborateur. Regrettant sans le formuler, que puisque soixante-quinze pour cent des victimes en décédaient, il se soit obstiné à rester dans la partie faible des statistiques liées à cette affection. Repoussant ces considérations il s'attela à la corvée de signature du courrier puis à l'étude des documents, rapports et états divers qui encombraient son bureau. On approchait de la fin d'année, période consacrée notoirement à l'évaluation du personnel, cette activité

permettait au PDG, d'une part de quantifier le montant des gratifications annuelles et d'autre part, d'avoir des entretiens avec les principaux cadres. Au cours de ces entrevues il leur faisait part des satisfactions, aussi bien que des reproches, nourris par la société, c'est-à-dire lui, Philippe Nedelec, à leurs égards. Seule de tout le staff de direction, sa secrétaire participait à la préparation de l'événement. Prénommée Odile, c'était une grande femme au physique ingrat, qui vivait dans la terreur permanente d'avoir à encourir les reproches et à subir les foudres de son patron. Cette crainte, irraisonnée, car elle s'acquittait de sa tache avec une rare efficacité, n'avait pas échappé à ce dernier, qui prenait plaisir à en user et abuser. Justement, Odile farfouillait dans l'armoire où sont rangés les dossiers du personnel, ne parvenant pas à retrouver un document. Le butor en profita pour taper du poing sur son bureau en clamant un tonitruant, « Alors ça vient ! » qui obtint immédiatement l'effet escompté. Le sursaut de frayeur de la malheureuse entraînat la chute de la pile de classeurs qu'elle tenait en main. La malheureuse femme, confondue en balbutiantes excuses, s'affaira à réparer les dégâts. Puis rapidement s'éclipsa pressée d'aller pleurer tout à loisir, dans l'antichambre-bureau qui lui avait été attribué.

Quand elle fut sortie, Philippe avisa une feuille qui s'était glissée jusque sous ses pieds, la ramassant il l'a parcouru d'un regard machinal. Mais bientôt il reprit sa lecture, plus attentivement, tandis qu'un sourire éclairait son visage. Il venait d'avoir une idée.

Quelque temps plus tard, Bibert eut la surprise d'être convoqué bien avant la date prévue. Le fait était étonnant, habituellement les rencontres du fameux passage au tourniquet, selon l'expression imagée en vigueur dans l'entreprise, avaient lieu de façon moins informelle. Souvent au domicile de l'un des deux hommes ou encore dans quelque restaurant, choisi pour l'occasion. Tout en supputant sur les raisons pouvant motiver l'invitation, Bibert n'était en proie à aucune inquiétude, confiant en ses actes et en la qualité des relations privilégiées qu'il entretenait avec un patron qu'il s'aveuglait àconsidérer comme étant son ami. Celui-ci, l'invitant à s'asseoir face à lui, simula un profond embarras pour lui déclarer ; « Mon vieux, j'ai de bien mauvaises nouvelles. Mais d'abord, as-tu fait un bilan sanguin récemment ?

Interloqué par l'étrangeté de la question, Bibert répliqua qu'il procédait à ce type

d’investigations lors de chaque retour en métropole pour ses congés. Mais ce n’était pas la réponse attendue par son interlocuteur, qui précisa.
— Je me suis mal exprimé, j’aurais voulu savoir à combien de temps remonte ton dernier examen, antérieur à celui de ta dernière crise de palud évidemment.
— Ben, si mes souvenirs sont bons, celait fait dix, non onze mois !
— Oui, c’est bien ce que j’avais calculé. Entre les deux as-tu eu une intervention chirurgicale, même bénigne, ou quoi que ce soit ayant nécessité une transfusion de sang, voir l’administration de piqûres quelconques ?
— Bien sûr que non ! Ah, si ! Mon accident de Para-moteur, tu t’en souviens ? C’était il y a sept mois environ, j’ai dû me faire recoudre la cheville par cet abruti d’infirmier qui sévit dans notre chantier de Pokola. Entre parenthèses, je ne parviens toujours pas à comprendre pourquoi il continue à se parer du titre de docteur, c’est un boucher !
— Je m’en souviens parfaitement, c’est d’ailleurs à la suite de cet accident que j’ai dû t’interdire de voler avec cet engin, ce Para-moteur. Un appareil beaucoup trop dangereux pour qu’un responsable de ton rang lui confie sa vie. Tu m’avais raconté une anecdote d’ailleurs, à ce sujet… Ah oui, ça me revient, il avait dû te faire

une piqûre antitétanique et il utilisait une seringue à usage unique-répété. C'est bien ça ?
— Exactement, l'incident aurait été amusant si la santé de ses patients n'en dépendait pas. Comme je m'apercevais qu'après avoir fait l'injection il ne jetait pas la seringue à la poubelle, je lui ai naturellement demandé des explications. Imperturbable il m'a répondu qu'il n'en avait pas de trop et qu'en bon gestionnaire il économisait le matériel mis à sa disposition. Voyant que je n'avais pas l'air de bien comprendre, il m'expliqua réutiliser ce type de seringue jusqu'à ce qu'elle soit complètement hors d'usage. Tout de suite je lui ai posé la question de la stérilisation, comment procédait-il ? Tout fier de lui, il a alors entrepris de m'expliquer patiemment, comme à un bon blanc un peu attardé, qu'à cent degrés c'était impossible, la colle qui sertissait l'aiguille n'y résistait pas. L'alcool médical, il le réservait pour les soins. Alors il avait trouvé la solution, il ne dépassait pas quarante degrés dans l'autoclave et tout fonctionnait très bien ! Ce con n'a jamais compris pourquoi j'étais entré dans une telle fureur et avait refusé qu'il me recouse la plaie, avec du fil à couture, comme il en avait l'intention.
— Vouai mais, à l'évidence c'est de là que vient ton problème. Écoute je vais être franc avec toi, je sais que tu es capable d'encaisser un coup

dur. Celui-ci va l'être particulièrement ! De toute façon il fallait bien que tu l'apprennes avant que cela ne soit devenu le sujet dont on parle. Autant que ce soit un ami qui t'informe pour te donner le temps de te préparer afin de faire face aux conséquences inévitables… Pardonne-moi ce long préambule, tu dois bien comprendre que les choses ne sont pas faciles pour moi non plus. Alors, voici le résultat de tes analyses, effectuées lors de ta récente hospitalisation. J'en ai pris connaissance dès qu'elles nous sont parvenues et j'ai fait immédiatement procéder à un contrôle supplémentaire, sans t'en avertir, je voulais avoir une certitude absolue avant de t'informer. Mais inutile de continuer à faire de longs discours, lis le paragraphe surligné en jaune et… Essaie de garder ton sang froid.

Alarmé par ces précautions oratoires peu dans les habitudes du personnage, Bibert parcouru les brèves informations indiquées. Faisant suite à une série de chiffres et de ratios concernant les taux de substances diverses véhiculées par son organisme, une ligne débutait par : Tests H.I.V. [V.I.H.] : Western. Blot : résultat = SEROPOSITIF. Élisa : résultat = SEROPOSITIF. Venaient ensuite d'autres appréciations, qu'il ne prit pas la peine de lire. Reposant doucement la feuille, le forestier se contenta de fixer son vis-à-vis dans les yeux et de demander, d'un ton

apparemment calme.
— Quelles sont les conséquences auxquelles tu faisais allusion et qui me concernent inévitablement, pour reprendre ton expression ? Si l'on excepte la certitude de ma disparition, programmée à plus ou moins long terme, bien sûr !
— Ben, ne préfères-tu pas que nous examinions cela un peu plus tard ? Tu dois rentrer te reposer, nous aurons tout le temps de faire le point par la suite.
— Mais je ne suis pas fatigué ! Tu t'attendais à quoi ? Il est possible que je ne réalise pas complètement toute l'horreur de la situation. Encore que je sois pleinement conscient du fait que nous sommes tous appelés à disparaître un jour. J'en ai toujours eu la pleine perception et acceptation. La seule différence notable c'est que moi, à présent j'en connais l'échéance, à un poil près. Exactement la situation du condamné à mort dont la grâce vient d'être refusée. De l'horrible très banal, quoi ! Allons, vide ton sac, Je n'imagine pas que tu puisses avoir quelque chose de pire à m'apprendre…Si ! Je me trompe ?
— Écoute tu es encore sous le choc, c'est normal. Mais considère que tu auras de plus en plus de mal à accomplir la lourde charge de ton travail. Tu dois t'économiser et prendre du recul pour faire face dignement à ta nouvelle

condition. Demande déjà un congé, rentre en France, consulte les spécialistes et entame un traitement qui te permettra de reprendre rapidement une place dans la société.
— Faire face dignement, hein ! Ça veut dire quoi ? Je suis viré, c'est ça que tu veux dire.
— Mais pas du tout, enfin que vas-tu chercher là ? Simplement je te propose de prendre le recul nécessaire. De te réorienter vers des activités moins…contraignantes. Tu ne vas pas me dire que tu aimes ton job plus que ta santé, je ne pourrais pas te croire.
— Pourquoi tournes-tu autour du pot ? Si je peux faire autre chose, cela veut dire que je suis aussi capable de continuer mon activité. Lorsque je ne m'en sentirai plus la force, je le ferai alors savoir, tu en as ma parole.
— Comme il te plaira ! Cependant, et crois bien que je n'y suis pour rien, au contraire, tu dois comprendre que ce… ces résultats, parviendront forcément jusque sur le bureau des administrateurs, tôt ou tard. En pareil cas la procédure fixée reste toujours la même. Quel que soit la position du malade, que ce soit le balayeur, moi ou toi, c'est absolument pareil ! Une grosse indemnité, des facilités pour les ASSEDICS, mais… La porte ! Ils seront intraitables, je le sais. Ce que je te propose c'est d'anticiper et de choisir un départ en beauté avec panache, pas une sortie minable indigne de

toi. Réfléchi et ne prend pas de décision trop hâtive, nous en reparlerons, je suis à ta disposition pour cela. Naturellement cet entretien reste entre-nous. Il t'appartiendra de savoir, avec qui et quand, tu voudras partager ton secret.
— Oui, merci, excuse ma réaction ! Ça fait un gros paquet d'émotions à gérer d'un seul coup. Car, j'y pense, Roselyne dans tout cela ! Comment réagira-t-elle ? Le choc va être terrible pour elle aussi ! Elle va devoir procéder aux mêmes examens. Et si je l'ai infectée… Oh, la, la !
— Écoute je me suis posé les mêmes questions, tu penses bien ! Sincèrement je pense que le mieux que tu puisses faire pour éviter un drame, est de prendre un peu de recul. Ton programme prévoyait une visite en République du Centre-Afrique, à Bayanga. Ne change rien, annonce ton départ comme à l'ordinaire. Je sais que ton amie à prévue une balade d'une semaine avec ses copines, dont la mienne. Laisse là partir et profite de son absence pour revenir rapidement, prendre tes affaires et aller t'installer dans de nouvelles marques, quelque part dans un coin tranquille. Ensuite seulement tu lui écriras une lettre pour lui exposer les raisons de tes actes. Elle aura ainsi le temps d'absorber le choc et selon les résultats de son

propre contrôle, saura comment réagir, avant de prendre la décision de te rejoindre… Ou non !
— Bien sûr, tu as sans doute raison. Je me fais un peu l'effet de commettre une lâcheté, mais je compte sur toi pour atténuer le choc au maximum lorsqu'elle s'apercevra de mon départ, qui ressemble bougrement à une fuite, malgré tout.
— Compte sur moi, dans un premier temps j'alléguerai une urgence ayant motivée ton voyage en Europe. J'inventerai un prétexte ne t'inquiète pas ! Par la suite, lorsqu'elle recevra ta lettre je l'aiderai à réagir calmement… au moins jusqu'à réception de ses propres résultats. Ensuite nous aviseront. Donne-moi ton adresse quand tu en auras trouvé une et je t'informerai discrètement de l'évolution de la situation. »

Ainsi fut fait, pendant que Roselyne goûtait avec ses amies aux charmes de la station climatique de Tchang en pays Bamoun, Bibert prenait, sans en aviser son entourage professionnel ou privé, l'avion pour l'Indonésie. Il avait fixé son choix sur cette destination au dernier moment, feuilletant son carnet d'adresses il était tombé sur celle de Gérard, un ami d'enfance perdu de vue depuis des lustres et qui vivait depuis plusieurs mois une vie quasi recluse dans un

petit village nommé Bira. C'était précisément le genre d'endroit qui convenait à son état d'esprit du moment, outre que ce vieux compagnon lui procurerait certainement l'assistance dont il avait le plus ardemment besoin, n'était-il pas médecin ?
Avec le recul, Bibert dû convenir que s'il n'avait été en proie à une sorte de panique et s'était donné le temps de la réflexion, il aurait agit différemment. Mais le destin était en marche, lorsque les roues de l'appareil quittèrent le sol, il ne pouvait plus reculer.

3

La jonque est au mouillage, trapue, sombre sur le fond de verdure des cocotiers qui ceinturent la plage. Depuis déjà deux semaines, Bibert vient chaque jour l'admirer. Il a pour la vieille carène des yeux de propriétaire. Surtout depuis qu'il a prit la décision de l'acquérir et que la tractation est sur le point de se concrétiser. C'était un voilier moderne, de type catamaran qui devait faire l'objet de son choix. Mais en voyant la silhouette bien particulière du Donis, ce fût comme s'il retrouvait une passion mal éteinte. Plus de calculs, de comparaisons, il tombait amoureux d'une jonque pour la seconde fois de sa vie. C'était décidé, la Malay-Damsel allait revivre.
Cela fait presque deux mois qu'il stagne dans ce petit village, perdu à l'extrémité de l'archipel indonésien. À présent l'envie d'évasion ne le quitte plus, simple pulsion au début, la lettre de Roselyne a transformé ce qui n'était qu'un vague désir en un besoin, une volonté irrépressible. Par un extraordinaire coup de chance, son copain pourra l'accompagner lors du premier voyage. Médecin bénévole, il œuvre pour une O.N.G. qui installe des dispensaires dans les endroits défavorisés de la planète, à l'exclusion toutefois de ceux en proie à de

graves crises humanitaires, laissés aux organisations internationales. Comme ceux-ci foisonnent, le dilemme réside surtout dans le choix des implantations, avec toujours la même question, pourquoi ici et pas ailleurs ? Bira avait fait partie des élus, l'association caritative fourni les fonds pour la structure d'accueil ainsi que le matériel de base, les médicaments aussi mais seulement en fonction des sommes épargnées sur l'ensemble des fonds récoltés.
Préalablement à chaque implantation, un toubib assisté d'un infirmier sont délégués, avec la responsabilité de former le personnel local et de palier aux besoins sanitaires les plus criants parmi la population. Ensuite, la campagne de vaccination terminée, le personnel volontaire reste en attente d'une nouvelle affectation. Gérard terminait un séjour de dix-huit mois, il se préparait à repartir pour débuter une nouvelle mission, mais aucune proposition ne lui était encore parvenue. Lorsqu'il accueillit son ami, visiblement en détresse, il ne lui posa aucune question. C'est Bibert qui très vite décida de confier les causes de son arrivée et de son désarroi, pour finir par en arriver tout naturellement à lui demander conseils sur la façon de gérer la maladie qui le frappait. Ce faisant, le forestier insista pour que son ami comprenne bien la nature de son attente : « En arrivant en Afrique pour mon premier séjour, tes

confrères consultés en France, m'avaient prescrits toutes sortes de médications destinées, prétendaient-ils, à me prémunir contre une flopée de maux qui guettent l'imprécautionneux voyageur. Contre le paludisme par exemple, je devais absorber une pilule par jour, tous les jours. Et durant toute la durée de mon séjour, or j'avais un contrat de quatre ans ! Après quelques mois, je me suis noué d'amitié avec un toubib de la coopération médicale, un de tes collègues ! À ma première question : « Dois-je suivre cette prescription, qui comporte des effets secondaires dont je commence à ressentir les atteintes ? » Il me répondit par l'affirmative. À ma seconde question : « Observes-tu la même discipline ? » Sa réponse fut catégoriquement négative. Devant mon étonnement face à cette incohérence apparente, il voulut bien m'expliquer que le traitement n'était pas préventif, mais curatif : « On se soigne comme si on était atteint, pour éviter de l'être. Le problème c'est qu'en début d'absorption du médicament, si la protection avoisine les cent pour cent, au bout des vingt-quatre heures qui séparent les deux prises, ce taux chute pour n'être plus que de quelque pour cent. En d'autres termes, si tu es piqué une heure avant de prendre ta pilule, tu as de fortes probabilités, de te retrouver paludéen. La déontologie m'oblige, à te conseiller cette

protection en tant que patient. Mais en tant qu'amis, je peux te dire que le remède est infiniment plus néfaste pour ton organisme que le mal supposé être prévenu. Surtout dans la perspective d'une absorption répartie sur plusieurs années ! ».
— J'ai bien retenu la leçon, alors maintenant, je te demande un véritable avis personnel. Celui du copain que tu es supposé être resté, concernant l'évolution prévisible de mon infection par le virus du Sida. À quoi dois-je m'attendre, mon ami le docteur ?
— Primo il y confusion des termes, VIH, signifie virus de l'immunodéficience humaine, HIV, chez nos amis anglais. Tu es bien tombé, car de par mes affectations en zones généralement sensibles, j'ai acquis une assez bonne approche du sujet. Je te balance le tout, tu trieras ce qui t'intéresse. Bon, ce truc est un rétrovirus infectant l'homme et le conduisant à plus ou moins long terme au 'syndrome d'immunodéficience acquise'. Terminologie compliquée, que l'on résume couramment par 'Sida', qui est un état affaibli du système immunitaire. C'est ce deuxième stade qui rend, celui qui en est atteint, vulnérable à de multiples infections opportunistes.
— Oui ! C'est clair, mais pas rassurant pour autant. Comment ça se fait que l'on ne sache pas encore éradiquer cette pandémie ?

— Ben, que veux-tu que je te dise ? Les traitements antirétroviraux disponibles permettent de lutter contre le VIH, en tentant de retarder l'apparition du Sida. Mais effectivement, bien que la maladie soit connue depuis le cinq juin 1981, il n'existe actuellement aucun vaccin ou traitement définitif.
— Il me semble avoir entendu les médias parler d'avancées spectaculaires, c'est du pipeau ?
— Non, enfin, pas tout à fait ! Bien que l'AZT ait été utilisé dès 1986 pour lutter contre le virus, il aura tout de même fallu attendre le milieu des années quatre-vingt-dix, pour qu'arrivent sur le marché des traitements vraiment actif contre sa réplication. Connus du public sous le nom de trithérapies, parce qu'ils combinent trois médicaments pour combattre sur plusieurs fronts à la fois, ils ont marqué un progrès vraiment significatif. Aux dernières nouvelles, un vaccin, ou quelque chose de similaire aurait été mis au point. Et même commercialisé aux U.S.A Le développement de test biologique permettant d'estimer la charge virale a aussi grandement participé à leur efficience, en permettant de modifier les dosages de molécules pour les rendre le plus efficace possible. Dans ton cas par exemple, il faut que tu surveilles par des analyses de sangs régulières, ton taux de CD4. Ce sont des lymphocytes T4, autrement dit des globules

blancs, dont la concentration dans le sang détermine le niveau de l'infection. Mais aussi pour connaître la charge virale indiquant le nombre de virions dans l'organisme, permettant d'en prédire l'évolution. Par conséquent tire un trait définitif sur toute forme de vie aventureuse, tu dois te fixer à proximité d'un point de contrôle qui assurera ton suivi régulier et constant. Ne serais-ce que pour te procurer les médicaments, rares et onéreux, les choix de résidences sont restreints.
— Pas question, je préfère aller crever en quelques mois ou quelques années, mais libre, plutôt qu'enchaîné par une absorption médicamenteuse aux effets secondaires démoralisants qui me permettra de traîner des décennies. Quelle qualité de vie je pourrais avoir, contraint de vivre au sein d'une mégapole polluée, dans un environnement hospitalier débilitant. S'il n'y a que deux alternatives, je préfère la première, celle que j'ai délibérément choisie en venant te rejoindre ici. D'autant que je ne t'en ai pas encore fait part, mais j'ai reçu une réponse de Roselyne à ma lettre.
— Ah ! Je m'en doutais un peu ! Vu ton agitation, accrue depuis le passage du postman et qui remonte à plus d'un mois si j'ai bonne mémoire. Les nouvelles n'étaient pas trop mauvaises, au moins ?

— Si tu veux en juger, voici son courrier. Lis-le et tu comprendras que je n'ai plus rien à en attendre. Pour ce qui la concerne, les infos sont très mitigées.

Bibert tend à son ami une courte lettre, datée du mois précédent. Gérard parcourt le texte d'un regard de professionnel habitué à synthétiser ses lectures. Avec un soupir, il rend le document à son propriétaire, et prend quelques instants de réflexion avant de répondre :« Voila qui a, au moins, le mérite d'être clair ! Tu devais t'y attendre, non ? Je ne porte pas de jugement, mais avoue qu'il faut bien reconnaître que ton attitude n'a pas été très, très… élégante ! Non plus que témoignant d'une grande confiance envers elle.
— Facile à dire, à présent ! N'oublie pas que je n'ai pas eu beaucoup de temps pour assimiler ma nouvelle condition et prendre une décision. Si Roselyne avait été présente au moment où Philippe m'a informé, s'il n'avait lui-même orienté mon jugement et facilité mes démarches dans ce sens, les choses se seraient probablement déroulées de façon différente. Tu vas me dire, si, si, toujours des si ! Hé oui ! Tiens, lorsque je reprends la lecture de cette lettre, j'éprouve une curieuse sensation. Comme si quelque chose m'échappait ! Elle ne m'aimait donc pas aussi profondément que ce qu'elle

voulait bien affirmer ? Car enfin, comment a-t-elle pu changer aussi radicalement, modifiant ses sentiments au point de refaire sa vie sans m'accorder au moins un délai, une possibilité de justification ?

Triturant la feuille de papier, il entame une relecture, en quêtant une approbation.
— Écoute ça, c'est tout de même dur à accepter, non ! Elle écrit : « J'ai attendu pour te répondre de connaître les résultats de mes analyses de contrôle. Elles sont négatives, enfin au sens où je ne suis pas séropositive, mais même si ce n'avait pas été le cas ce n'est pas cela qui m'aurait fait le plus mal. Non, ce qui m'a blessée c'est ta lâcheté. Ta fuite ignoble devant tes responsabilités. D'autant qu'après tout, tu ne sois toi aussi, qu'une malheureuse victime, alors pourquoi n'avoir songé qu'à toi ? Tu ne pouvais ignorer que lors de mon retour je serai seule, face à l'épouvantable perspective d'avoir été contaminée par l'homme que j'aimais et en qui j'avais une absolue confiance.
Heureusement que Philippe m'a tout expliqué. Il a su trouver les mots pour m'aider à attendre les résultats sans perdre l'espoir. Il a poussé l'abnégation jusqu'à tenter de justifier, maladroitement, l'injustifiable. Ta fuite précipitée, ton abandon honteux de tout ce qui faisait ton existence, amis, travail, et moi. Moi

pour qui tu prétendais ressentir un amour indéfectible. Ta société a dû te trouver un remplaçant, par chance Philippe connaissait un type très capable qui est déjà sur place pour te succéder. J'étais désemparée et au bord de l'effondrement. Philippe m'a offert de vivre à ses cotés, j'ai acceptée et j'en suis très heureuse. Tu n'existes plus pour moi. Adieu ! » Ben, merde ! Tu te rends compte ? Je n'existe plus pour elle ! Je suis viré et déjà remplacé ! Inutile de chercher à m'expliquer, ni même à m'excuser, si tant est que je doive le faire. De ton côté, pareil ! Aucun espoir, aucune perspective d'en sortir autrement que sous forme de cadavre, à l'issue d'une longue et pénible agonie j'imagine.
— Tu voudrais quoi, que ta boîte ferme ses portes en attendant ton retour, que ton ex-petite amie entre au couvent, que je te dise que tout va bien et que tu vas guérir si tu es bien sage ? Ouvre les yeux, en donnant un bon coup de pouce à une vacherie du destin, tu t'es foutu dans la merde tout seul. Il te reste encore à choisir, entre lutter pour vivre le plus longtemps possible au prix de certains sacrifices ou baisser les bras et attendre, dans un trou du cul paradisiaque quelconque, que la messe soit dite.
— Ah, putain, tais-toi donc ! Il n'existe vraiment rien, pas la plus petite expérimentation en cours pour tester un nouveau produit ? Je suis

volontaire pour jouer les cobayes, je n'ai rien à perdre. Mais que ce soit rapide, ça marche ou ça marche pas ! Pas de traitement en demi-teinte à effets plus ou moins retardateurs qui n'ont d'autre ambitions que de prolonger une agonie, comme pour ces types placés sous assistance médicale permanente.
— Bon, je ne devrais pas aborder ce sujet… Mais tu es mon ami et je n'en ai pas tellement en réserve. Alors oublie le docteur, c'est seulement au nom de ton pote Gérard que je vais te parler de ce que l'on appelle les Hypothèses alternatives ! Une petite minorité de scientifiques, appuyés par des partisans prosélytes, remettent en question le lien entre le VIH et le Sida. Les plus activistes vont jusqu'à nier l'existence même du virus. D'autres se contentent de mettre fortement en doute la validité des tests actuels de détection. Récemment, une personne accusée d'avoir eu des relations sexuelles non protégées, a utilisé avec succès ces concepts comme système de défense. Ils affirment tous que l'approche officielle du Sida, qui considère comme acquise sa causalité rétrovirale, a eu pour conséquence des diagnostics erronés, l'apparition d'une terreur psychologique ainsi que l'utilisation de traitements toxiques et le gaspillage de fonds publics. Certains vont même plus loin en n'hésitant pas à parler d'une certaine forme de

racisme. Évidemment la plupart des membres de la communauté scientifique rejettent ces opinions. Ils accusent ces dissidents de constituer une menace pour la santé publique en dissuadant la population de dépenser de l'argent pour se faire tester ou les malades de continuer des traitements antirétroviraux qui ont fait leurs preuves, en même temps que la fortune de certains laboratoires pharmaceutiques. Science, pseudoscience, le débat est loin d'être terminé. Dans ce domaine, pas grand-chose de changé sur la planète depuis l'époque de Galilée.
— Oui, oui ! Je t'entends bien, mais toi, qu'elle est ton idée sur la question ?
— Permets-moi de ne pas répondre directement. Je vais, à la place te faire part d'une étrange histoire qui c'est déroulé voici quelques années, et dont j'ai été le témoin direct. Je me trouvais à l'époque en mission sur un petit archipel, situé à mille kilomètres au nord de l'île Maurice. Il fait géographiquement partie des Mascareignes mais dépend de l'État Mauricien, et se compose de deux îlots coralliens, North Island et South Island. Les deux ensemble font moins de vingt kilomètres de long, pour une plus grande largeur de cinq kilomètres. Les lieux d'habitation principaux sur l'île du nord sont les villages de *La Fourche* et celui de *Vingt-Cinq*, sur l'île du sud *Sainte Rita* est la seule agglomération. Le

catholicisme prédomine dans une population qui n'atteint pas trois cents personnes au total. Ils parlent tous le créole, mais aussi un langage codé, survivant d'une tradition orale datant du temps des esclaves, appelé Langaz Madam Seret. C'est un mélange de français et de créole mauricien où chaque syllabe est doublée avec la première, et les consonnes remplacées par un 'g'. Par exemple français devient frangrançaigais ! Tu suis ? Bon, laisse tomber ! Ce n'est d'ailleurs pas véritablement important pour la suite de mon histoire. Alors, j'en étais où déjà, moi ? Ah, oui ! Au plan pratique, Agaléga, puisque c'est son nom, est relié à l'île Maurice par voies aérienne et maritime. La piste d'atterrissage sur l'île du nord permet à des appareils de faible envergure de faire des rotations, en revanche il n'y a pas de port, seulement un quai à Saint-James Anchorage. La jetée, l'aérodrome, l'école primaire, le poste de police, la station météo, l'administration centrale, le bureau de poste, sont sur l'île nord. Pas d'eau courante, l'eau potable provient des pluies recueillies dans des citernes, électricité par petits générateurs, quelques heures par jour. En réalité Agaléga est sous la coupe d'une compagnie, l'Outer Island Development Company, OIDC. Qui délègue un Resident-Manager, sorte d'intendant représentant l'autorité suprême sur les deux îlots.

— On dirait un guide pour touristes en mal de culture ou une agence de voyage très spécialisée ! Je ne vois pas l'utilité, ni surtout la corrélation pouvant exister entre tes îlots et ma maladie.
— Un peu de patience, j'essaie de t'aider en plantant le décor. Je peux continuer ? Bon, merci. Le service médico-sanitaire est assuré par un officier de santé, assisté d'une sage-femme. Des médecins venant de Maurice font aussi des tournées de courte durée, accompagnant chaque rotation des navires de la *Mauritius Shipping Corporation*, le *Mauritius Pride* et le *Mauritius Trochetia*, qui deux fois par an lors des ravitaillements, jettent l'ancre en eaux profondes à cinq cents mètres du quai. C'est lors d'un de ces passages, que le docteur Auguste Maraval constata que plus de trois pour cent des autochtones présentaient un état de lymphadénopathie généralisée. Il profita d'une campagne de vaccination financée par le gouvernement, pour faire effectuer des prises de sang sur les malades, le constat de la séropositivité d'une dizaine d'entre eux ne lui causa qu'une demi surprise. Une rapide enquête lui confirma le passage, vers la fin de l'année précédente, d'une grosse barque armée par des pêcheurs Malgaches. Malmenés par une queue de cyclone, ils avaient du s'abriter à St. James. Durant leur séjour certains d'entre eux eurent

des rapports sexuels avec des filles, célibataires ou libres qui avaient à leur tour batifolées avec des insulaires. Le Docteur Maraval se borna à informer les dix malheureux de leur état infectieux et contagieux. Faute de moyens pharmaceutiques appropriés, il ne pouvait rien faire pour leur venir en aide plus efficacement. En complément, des réunions d'information furent organisées pour sensibiliser la population. C'est au cours de l'une d'entre elles, qu'une vieille femme se présenta, affirmant pouvoir guérir ceux qui le désiraient. Adelaïde d'Emmerez prétendait être une descendante de son homonyme, Adelaïde d'Emmerez, la première habitante connue de tout l'archipel. Car à son arrivée, en août 1808, Monsieur de Rosemond le fondateur du premier établissement d'Agaléga, découvrit en effet les corps de deux naufragés. L'un deux était le corsaire Robert Dufour, une bouteille à son côté contenait des notes écrites de sa main donnant son identité ainsi que celle de la deuxième naufragée, une Mauricienne nommée Adelaïde d'Emmerez. Le billet précisait qu'ils étaient sur l'île depuis 1806. Pendant de longues années ces deux malheureux furent donc les seuls occupants de l'archipel. Il n'est nullement fait mention d'un enfant survivant, né de cette cohabitation, mais de nombreuses légendes subsistent dans la mémoire des anciens. L'une

évoque une mystérieuse ‘Princesse Malgache’, l’autre fait mention d’une invraisemblable ‘Calèche Blanche’. Il faut aussi se souvenir de ce curieux langage codé de *Langaz Madam Seret*. Mais, bon, je m’égare encore. Quelle que soit son identité et sa filiation véritable, Adélaïde garantissait connaître des plantes et surtout une façon particulière de les préparer, pour, selon sa déclaration : « Être capable de venir à bout de n’importe quelle malédiction affligeant le sang ou les humeurs, par souillures introduites ! ». Le docteur donna son accord, faute de pouvoir s’y opposer avec une autre thérapie. Mais sur les dix infectés trois refusèrent le traitement, affirmant que seul Dieu avait pouvoir de guérison sur ses créatures. Ils moururent dans les premiers. Parmi les sept, deux femmes et cinq hommes, qui acceptèrent de se plier aux soins de la vieille femme, deux encore disparurent avant la fin du traitement, un homme et une femme qui auraient continués d’avoir des rapports sexuels durant celui-ci. Les autres virent leur état s’améliorer au fil du temps, au point de pouvoir reprendre une vie normale et d’êtres encore vaillants lors de mon arrivée, dix-huit ans après les faits. Ayant appris fortuitement l’histoire, je suis allé trouver le docteur Maraval qui avait pris sa retraite sur l’île Maurice. Après avoir identifié les cinq miraculés sur la photo que je lui fis voir, il accepta de me

fournir tous les renseignements voulus. Comme il le déclara, ces guérisons restaient pour lui, inexpliquées et inexplicable ! Au point qu'il ne communiqua jamais les faits à ses pairs, craignant d'être accusé d'affabulation ou, pire, de falsification. Pourtant il détenait des preuves. Pour satisfaire sa propre curiosité et suivant une démarche scientifique, il avait fait procéder tous les quatre ans, à des séries de tests de contrôle. Tous indiquèrent un taux de CD4 normal et une charge virale devenue indétectable. Miracle, pour la religion, car pour la science ces personnes sont simplement dites non-progresseurs à long terme ou encore asymptomatiques à long terme et on se contente de les reléguer dans des statistiques, en attendant d'en savoir d'avantage sur les raisons de leur résistance hors normes. Voila mon petit gars, si tu n'as rien de mieux à foutre, je te propose d'aller rencontrer la vieille sorcière pour tenter d'obtenir la faveur de son traitement, puisque tu ne veux de toute façon rien accepter d'autre en manière de thérapie ! Pour être tout à fait franc, d'un point de vue scientifique je ne te cache pas que cette démarche m'intéresse bougrement. Alors on y va ?
— Pourquoi pas ! Allons rendre visite au gardien du chantier naval. »

Dans la nuit claire, le sillage de la petite jonque s'étire sur l'argent de l'océan Indien. Ils s'y sont engagés la veille, après avoir doublé les derniers parages de l'archipel indonésien. Les deux navigateurs sont, l'un à la manoeuvre, l'autre absorbé à démêler son fil de pêche. Gérard, l'aspirant pêcheur, observe son ami s'affairer à border légèrement la petite voile d'artimon. Il s'approche intrigué: « Comment se fait-il que tu saches te débrouiller aussi bien avec les choses nautiques jusqu'à la maîtrise d'une jonque, alors que tu es supposé être un homme des bois. Il y a quelque chose que je ne m'explique pas, j'ai dû sauter un épisode !
— Homme de peu de foi ! Mauvais amis ! N'as-tu jamais entendu parler du fameux, que dis-je, du célèbre Forestier-Navigateur ? Blague à part, je navigue, par intermittence hélas, depuis mon adolescence. Je peux même m'enorgueillir de quelques belles croisières. Et apprend moussaillon, que notre bâtiment n'a de jonque que sa voilure, c'est un Donis indonésien, navire de travail utilisé autrefois pour commercer avec la chine. Ils ne s'emmerdaient pas à serrer le vent, dans ce temps-là ! Au portant pour monter avec la mousson de sud-ouest, au portant pour redescendre quand la mousson passait au nord-est. Avec ses dix-sept mètres à la flottaison, et ses cent mètres carré de voilure répartie sur

deux mats, cette baille est très lourde à la mer, donc lente. Mais confortable et sécurisante, ne trouve tu pas ?
— Hein ? Heu, si, si ! Bien sûr, mais il n'empêche que je serai bien content de pouvoir mettre mon sac à terre en arrivant. Si tu veux le fond de mes pensées, on s'emmerde doucettement sur ton… Tonies.
— Donis, pas Tonies ! Un peu de respect pour les vieilles dames, merde !
— Oh, oui ! C'est vrai que notre fier vaisseau porte le nom évocateur de Malay-Damsel. Une rosière, alors !
— Tait toi et pêche ! J'implore Neptune de te pardonner ton outrecuidance et de nous épargner son courroux. Le baro reste optimiste et devrait le rester pour le restant de la croisière.

Un matin où Georges est de quart, il voit Bibert surgir du carré, un large sourire lui barrant le visage.
— Je viens de faire le point, dans moins de vingt-quatre heures nous serons en mesure d'apercevoir les côtes de l'archipel d'Agaléga. »

Bien vu, à l'aube le GPS certifie que l'île doit se trouver juste devant leur étrave. Mais elle est tellement basse sur l'eau que bien qu'ils n'en soient qu'à quelque mille, seule une couronne

de nuages indique la présence d'une terre. La brume matinale efface tous les reliefs, le vent est contraire et c'est avec la plus grande prudence qu'ils parviennent jusqu'au wharf de St. James Anchorage. Le sondeur indique qu'ils ont moins d'un mètre d'eau sous la quille, sommes-nous à marée basse au moins, se demande Bibert avec une certaine appréhension. La réponse à cette angoissante question va lui être fournie par le factionnaire-gendarme qui ne tarde pas à se présenter, pour le contrôle des papiers du navire et de ses occupants. Le fonctionnaire, ne cherche pas à dissimuler son étonnement face à l'arrivée insolite de ces deux navigateurs sur leur bizarre voilier. Le brave homme fait fonction de gendarme, mais aussi de douanier, commissaire de police et juge de paix. Ce cumul des fonctions facilite grandement les démarches administratives. En moins de dix minutes les questionnaires sont remplis et une autorisation de séjour leur est accordée, pour une durée de trois jours… Renouvelable. Ayant remplis ses fonctions, le pandore traîne un peu. Il affirme se nommer Fred Seeballuck et propose de célébrer leur arrivée par un toast, en désignant une bouteille de Rhum dont il n'avait pas manqué de noter la présence, d'un œil professionnel et averti. Gérard paraît quelque peu vexé de ne pas avoir été reconnu, mais comme lui-même

n’est pas parvenu à identifier le représentant de l’autorité, il ravale son dépit. Tout s’explique lorsqu’ils apprennent que l’intéressé était en stage à Maurice durant la période où le médecin séjourna sur l’île.
Deux puis trois ‘petits’ verres de rhum plus tard, la bouteille tend vers le zéro absolu tandis que la chaleur à l’intérieur du carré croit de manière inversement proportionnelle. Se méprenant sur le but de la présence des voyageurs, Fred Seeballuck hésite relativement à la nature de l’étiquette qu’il doit leur attribuer… Agents du gouvernement en mission secrète ? Précurseurs, envoyés par les promoteurs ? Membres d’une organisation de protection de l’environnement ? Prudent il tâte le terrain ; « Vous travaillez pour l’OIDC ou pour le Groupe Ireland Blyth ? N’hésitez pas à faire appel à mes services. Ce n’est pas que j’approuve vos projets de destructions massives, mais si je peux vous aider, ce sera tout de même avec plaisir. Des gaillards qui apprécient un rhum d’aussi bonne qualité méritent qu’on s’intéresse à eux !
— Non, nous ne sommes pas des hommes d’affaire. Pourquoi, des sociétés manifestent l’intention de s’implanter dans l’archipel aujourd’hui ?
— Je pense bien, et pas qu’un petit peu ! Nos ministres flairent les bonnes affaires, ils veulent s’en mettre plein les poches avant la fin de leur

mandat. Alors comme le développement du tourisme offre de formidables perspectives d'enrichissement rapide, ils s'y précipitent. Ça vous intéresse ?
— Bien sûr, je suis médecin et je connais la fragilité de votre petit paradis écologique. Allez-y, dites-nous ce qui se passe.
— Oh, rien de bien extraordinaire ! Je présume que cela doit être le sort de toutes les îles, présentant un intérêt pour les promoteurs. Jusqu'à ce jour l'économie de l'archipel était principalement basée sur l'exploitation du coprah et de l'huile de noix de coco. Mais il est maintenant sérieusement envisagé de créer un package touristique haut de gamme, comprenant hôtel de luxe et flottille pour la pêche sportive. Complété par des unités de plongée sous marine et autres activités pour touristes fortunés. L'investissement serait de plus de cinq millions de dollars US. Comme vous l'avez fait remarquer, il sonnera la fin de notre petit paradis tropical. L'impact écologique sera irréversible, imaginez-vous que les promoteurs vont prélever sept cents sur les deux mille six cents hectares de notre nature quasi vierge. C'est qu'ils envisagent des travaux d'envergure ! Du genre infrastructures destinées à l'accueil des cargos, mise à niveau de l'actuelle piste d'atterrissage. Et pourquoi ? Ben uniquement pour recevoir les avions d'un Executive jet

charter flight, avec le stockage de carburants pour les appareils. Et puis encore le dragage du lagon, là c'est pour faciliter l'installation d'une flotte de dix bateaux de pêche au gros ! Ça va nécessiter l'élargissement de la passe dans le récif, cette histoire. Sans parler des quinze chalets du complexe hôtelier, de la création d'une boat house, d'une game room, et des activités de loisirs par elles-mêmes, golf et tout ça ! Le pire c'est qu'ils n'entendent pas s'arrêter au volet touristique. L'industrie pointe aussi ses gros pieds, avec la construction prévue d'une usine, pour la préparation des poissons pris par les clients. On croit rêver ! Ils envisagent d'employer cinquante personnes, près de vingt pour cent de la population. Mais il faut aussi, et je dirais même surtout, considérer l'impact humain que représentera l'introduction de la monnaie dans une société qui fonctionnait jusqu'à présent par l'entraide et le troc. Cette monnaie qui est présentée comme un progrès économique, constitue en fait une terrible menace. Pour l'instant nos îles ne connaissent ni vols, ni criminalité, ni impôts sur le revenu, ni télévision. J'ai peur que cela ne puisse durer dans le futur. Vous voyez, le progrès est en marche, jusqu'à présent sa seule manifestation en était les innombrables déchets de plastique de toutes sorte, et les boulettes de mazout qui envahissent nos plages de plus en plus

fréquemment, portés par des courants venus d'on ne sait où… Mais si vous ne venez pas pour ces histoires de gros sous, quel est donc le motif de votre venue ? Je parle, je parle et mon verre ne se remplit pas !

Gérard éluda partiellement la question, se contentant de préciser vouloir retrouver Adélaïde d'Emmerez pour des raisons propres, liées uniquement aux connaissances herboristes de la vieille femme. Curieusement, cette simple allégation provoqua un perceptible changement d'attitude de leur interlocuteur. Lui si volubile sembla devenir moins loquace, c'est avec réticence qu'il accepta de continuer la conversation.
— C'est que la sorcière n'est plus là. Elle est morte la vieille…Un accident, cela fait presque un an.
— Comment cela c'est-il produit ?
— Oh ! Banalement, un malencontreux concours de circonstances ! Elle n'était pas d'accord avec le projet dont je viens de vous faire part. Enragée qu'elle était même, clamant qu'ils allaient apporter le diable avec leur maudit progrès. La plupart du temps elle tournait autour des chantiers en cours, comme celui de l'agrandissement de l'aéroport. Elle gueulait qu'elle allait leur jeter des sorts et toutes sortes de malédictions. Alors bien sûr, dès qu'un

ouvrier se blessait ou qu'une machine tombait en panne, ce qui arrive sur n'importe quel chantiers de cette foutue planète, ici, on accusait la vieille. L'I.B.L., la société responsable du projet, avait beau protester et menacer de la faire enfermer, rien n'y faisait-elle continuait de plus belle. D'autant que sa fille, Adèle, s'était mise de la partie elle-aussi. Elle, la jeunette, c'était d'avantage une politique. Pas de gris-gris ni de fétiches ou incantations, du bien moderne, des réunions, des pancartes, des insertions dans les journaux, des pétitions et autres lettres ouvertes. Au point que le journal, *Le Mauricien* envoya une équipe faire un reportage. Il y eu même un type du nom de Gérard Périer, un journaliste français, qui se fit l'écho de ses protestations. Paraît qu'ils en ont parlés dans les journaux télévisés. C'est vous dire quelle s'agitait, la petite.
— Mais Adélaïde, comment est-elle morte exactement ?
— Un stupide accident, je vous dis ! Des noix de coco, qui lui sont tombées sur la tête.
— Dite donc, Fred Seeballuck, vous ne seriez pas en train de vous la payer, notre tête, par hasard ?
— Pas du tout, qu'allez-vous imaginer ? C'est la vérité vraie, je suis gendarme rappelez-vous. Bon, je reconnais que c'est une fin plutôt… étrange. Ça, oui ! Mais sacrebleu, que voulez-

vous ça arrive des trucs pareils. Un engin de chantier, vous savez ces énormes Caterpillar, en reculant a heurté un cocotier, par malchance la vieille se trouvait dessous à hurler ses imprécations. Dans la secousse, toutes les noix se sont détachées et l'une d'entre elles lui est tombée juste sur le crane. Elle a succombé, la vieille pas la noix, pendant qu'on la transportait chez elle. Je n'en sais pas un gramme de plus, au village les langues vont bon train, ça ne manquera pas de teigneux pour vous raconter des choses comme quoi y aurait pas que de la fatalité dans cet accident. Moi je m'en tiens aux faits, rien qu'aux faits !
— Bien sûr, excusez-nous d'avoir paru douter de votre témoignage. Loin de nous cette intention, n'est-ce pas Bibert ! Reprenez donc un p'tit coup de tafia ! Et puis, j'y pense, la fille ! Ce serait peut-être intéressant pour nous de la rencontrer. Il est fort possible qu'elle ait héritée des connaissances de sa mère, concernant les plantes médicinales et toutes ces choses là ! Vous pouvez nous indiquer où nous pouvons la trouver ?
— Alors, mes pau'v gars, vous n'êtes pas chanceux ça c'est une chose certaine. La vie était devenue trop difficile pour elle, quand sa mère était vivante les gens leurs vouaient un respect mêlé de crainte, après son enterrement ça n'a plus été le cas pour la fille. Bien qu'elle

ait été déclarée sous le même prénom que sa mère, Adélaïde, ici tout le monde l'appelait Adèle, c'était plus commode pour les distinguer dans les conversations… C'est qu'elle faisait jaser, la p'tiote, un sacré beau brin de fille, sauvage comme une panthère, par exemple. Fallait pas s'y frotter, c'est moi qui vous le dis !

Pensif le fonctionnaire se frotte la joue comme pour effacer la trace d'une gifle ancienne. Rêveur il poursuit ses explications, la voix passablement empâtée, par les souvenirs peut-être, l'abus du rhum indubitablement.
— Que ce soit de son propre choix ou pour suivre quelqu'un…c'est ce qui se dit, toujours est-il qu'elle a embarquée avec son petit balluchon sur le Trochetia, lors de son passage en septembre. Voici plus de six mois maintenant, depuis nous n'avons jamais eu de nouvelles, aucune importance puisque tout le monde s'en fout ici.
— Mais… Vous n'avez pas une idée de l'endroit où elle a pu aller ?
— Si ! Des tas d'idées, trop ! Il y en a sur l'archipel pour dire qu'elle c'est abouché avec un drôle de coco ! Un malgache à ce qui se dit.
— Ils ont quitté l'île, elle est partie avec lui ?
— C'est ça ! Exactement ! Reversez-moi donc un p'tit coup pour la route…y'en a plus ? Ben

merde, je dois y aller, c'est pas tout ça, j'ai du travail, moi ! Allez, salut les gars, et merci hein.
— Attendez ! Juste une petite précision et nous allons vous aider à franchir le bastingage. C'est que la marée est haute, faut pas louper son coup.
— Je sais rien de plus, elle a été s'établir sur une des îles Éparses, c'est ça mon idée à moi ! Mais faut pas le répéter, hein, les gars. Ça reste entre nous ! »

Pressentiment ou simple envie de pisser ? Au milieu de la nuit Bibert éprouve le besoin de monter sur le pont. Tout est calme en apparence, le vent fait frissonner les voiles ferlées et agite les palmes des cocotiers qui bordent la plage. Les nuages passent devant la lune en glissant comme des ombres silencieuses et pressées. Pourtant dans ce tableau bucolique et paisible, quelque chose ne va pas ! Sans être en mesure de préciser quoi exactement, le navigateur sent qu'il existe un danger et qu'il doit agir d'urgence. Oui, mais pour faire quoi ? Il ne parvient pas à discerner ce qui cloche, pas de fumée suspecte, pas de bruits autres que celui de l'eau qui frôle la carène…Qui frôle la…Mais c'est cela ! Le bateau n'est plus immobile ! Il n'est plus relié au quai par les fortes amarres que le marin avait lui-même tournées quelques

heures plus tôt. La jonque avance, ou plus exactement recule doucement, emportée par le léger courant de la marée descendante. Déjà ils s'approchent des récifs de corail, le souffle du ressac devient de plus en plus distinct. Encore quelques minutes et ils iront irrémédiablement s'échouer sur les patates de coraux qui marquent la limite du lagon. La marée amplifiera le mouvement, empalant la coque haut sur les blocs. Le navire sera pulvérisé en quelques heures par les lames de la longue houle venue du large. Pas une seconde à perdre, l'ancre est à poste, juste le réflexe de la balancer à l'eau en laissant filer une longueur suffisante de chaîne. Dans la foulée, avant de prendre le temps de vérifier si elle a crochée ou non, bondir pour démarrer le moteur et reprendre le contrôle de la situation.
Les cliquetis du mouillage qui suivent le plouf de l'ancre, la résonance des pas précipités sur le pont, les vibrations de la machine, tous ces bruits ont enfin tirés Gérard de son sommeil garanti pur rhum. Il émerge ahuri, se grattant les rares cheveux qui lui restent. Loin d'imaginer le péril auquel ils viennent d'échapper, il interroge ; « Que ce passe t-il ? Tu pars en ballade ?
— Ça a bien faillit être le cas ! Quelqu'un a défait ou coupé nos amarres, aide-moi à reprendre place le long de la jetée. Gardons

l’ancre posée à poste par sécurité et instaurons un tour de veille pour éviter que le ou les malfaisants ne soient tentés de renouveler la plaisanterie. »

Les aussières avaient bel et bien été tranchées. Cela signifiait que les auteurs du forfait voulaient faire clairement comprendre qu’il s’agissait d’un acte délibéré et non d’une erreur ou d’un mauvais amarrage. Tandis que Bibert restait à bord, bien déterminé à veiller sur le navire et leurs maigres biens, Gérard décida de partir au bureau de Fred Seeballuck, pour demander l’assistance du policier. Près de deux kilomètres et demi, par la piste corallienne et sablonneuse qui serpente sous la cocoterai, pour relier le point d’accostage de St. James au village des Vingt-cinq. Seeballuck leur avait appris que cette appellation avait été donnée au village, en souvenir du nombre de coups de fouet donné aux esclaves indociles.
Parvenu sur place, on lui indiqua immédiatement la minable bâtisse qui cumulait les offices de commissariat, bureau de poste, tribunal ainsi qu’en règle générale tout ce qui relevait d’une administration ou établissement à caractère plus ou moins officiel. Elle était fermée, le fonctionnaire restait lui-même introuvable. Le médecin ne savait plus que faire, les rares passants affectant de ne parler et

comprendre que le langage de l'île.
Heureusement, un gamin rigolard lui indiqua que le gros homme était occupé à soigner une rage de dent (?) Chez son copain pécheur, dans la dernière bicoque du village en direction de la colline. Accompagnant la tirade de gestes et de mimiques, le petit garçon craignant de n'avoir su se faire comprendre par ce blanc, jugé vraiment très niais, entrepris de le conduire. Il est vrai qu'ils n'étaient qu'à une centaine de mètres de l'habitation en question. Arrivé devant la porte, l'absence de porte en fait, le guide bénévole s'éclipsa.
Pas ravi, ravis d'être retrouvé le Fred, sa gueule de bois baptisée rage de dent, le rendait renfrogné. A moins qu'il ne soit en proie aux regrets d'une prodigalité excessive dans ses confidences de la veille au soir, songea le médecin. Écroulé dans un hamac le représentant de l'ordre écouta, en ponctuant les explications du visiteur, relatives aux événements nocturnes, d'ostensibles bâillements sonores et prolongés. L'effort ainsi fourni, joint à celui nécessaire pour mobiliser son attention, acheva de l'épuiser. Il réclama un verre de vin de palme à son ami pêcheur, certainement pour y puiser l'énergie indispensable à l'assimilation de la nouvelle. Ces choses faites il se disposa à reprendre son somme interrompu se contentant de couper

court à la rencontre par un laconique ; « C'est bon, je passerai dresser un constat, dès que j'en aurai le temps ! » Le ton et l'attitude indiquaient clairement qu'il entendait en rester là, du moins pour l'instant. Gérard reprit donc le chemin de la jetée. Perdu dans ses pensées, il ne prêtait que peu d'attention à la monotone succession de cocotiers dont les plantations bordaient le chemin. Une vibration dans l'air, un froissement de feuilles dans les fourrés, réveillèrent sa vigilance. Quelque chose venait de le frôler de très près…un gros insecte ? Occupé à sonder du regard le fouillis de verdure, il ne remarqua pas la racine qui saillait du sol devant ses pieds. Le heurt et le trébuchement consécutif, eurent pour effet immédiat de le contraindre à se plier vers l'avant pour rétablir l'équilibre compromis. Le choc mat produit par l'impact d'un projectile frappant le tronc d'un palmier, précisément à la hauteur de sa tête une fraction de seconde plus tôt, l'obligea à envisager une autre hypothèse. Quelqu'un lui tirait dessus avec une fronde ou un lance-pierre ! D'ailleurs le caillou qui roula dans le sable après son ricochet sur l'arbre était-on ne peu plus explicite. Un bruit de course dans les fourrés, révélateur de la fuite du coupable, vint transformer en certitude ce qui n'était encore que soupçon. Gérard ne tenta même pas d'entamer une poursuite à juste titre estimée vaine, son agresseur devait

parfaitement connaître les lieux et pouvait semer un poursuivant comme il le voulait, voir pourquoi pas, lui tendre une autre embuscade en un endroit tout aussi propice. Les nerfs tendus il reprit sa progression, le regard et l'oreille attentifs aux moindres variations de l'environnement. Cependant ses pensées galopaient plus vite que sa foulée, pour essayer de comprendre les raisons d'une telle animosité.

Parvenu, sans autre incidents à bord le la Malay-Damsel, le médecin relata à son ami le résultat de son enquête ainsi que les péripéties du retour ; « Il est clair, quelqu'un ne souhaite pas notre présence sur l'île et nous le fait savoir. Pour quelles raisons, mystère, mais c'est soit lié à la mort tragique d'Adélaïde et à la disparition de sa fille, soit aux magouilles des promoteurs-bétonneurs. L'un pouvant très bien n'être que la conséquence de l'autre, en fait.
— Of course ! Mais vu la tournure que prennent les événements, je suis certain que nous n'obtiendront plus la collaboration, bénévole, de qui que ce soit par ici. Tous ce que nous pourrons récolter, ce sont des ennuis ou pire.
— C'est une appréciation que je partage entièrement. Aussi je te propose de lever l'ancre pour rejoindre Maurice ou La Réunion. Nous serons mieux en mesure d'y reprendre nos

investigations, en bénéficiant d’une ambiance moins… opaque.
— Puisque, pour une fois, nous sommes du même avis, pas d’hésitations. À hisser les voiles matelot, on dérape ! »

4

Six jours plus tard et cinq-cents mille nautiques plus au sud, la jonque se balançait doucement sur les eaux calmes de *Cap Malheureux*, face à un hôtel dont les rares clients déjà éveillés avaient peine à en croire leurs yeux. Moque de café en main, les deux complices échangeaient leurs impressions matinales : « Il y en à qui nous observent avec des jumelles, ils doivent s'imaginer que nous sommes là pour les besoins du tournage d'un film de pirates asiatiques.
— Oui, toubib ! Mais je n'ai toujours pas compris pourquoi tu as exigé que nous venions nous coincer dans cette baie, magnifique d'ailleurs, plutôt que d'aller directement à Port Louis ou à St. Denis de la Réunion. Cela fait trois fois que je te pose la question et tu trouves toujours un moyen pour éluder ou répondre une ânerie.
— C'est que je suis comme l'animal auquel tu viens de faire référence, têtu ! Sous prétexte de l'inéluctable évolution de ta maladie, tu serais prêt à tout laisser tomber et partir te contempler le nombril dans une lamaserie de l'Himalaya. Je préfère t'éviter cette tentation, car moi, au contraire je persiste en dépit de ma formation Cartésienne à espérer en la possibilité qu'Adélaïde ait transmise ses pouvoirs ou connaissances à sa fille. Nous allons nous

employer à vérifier cette hypothèse, quitte à aller jouer les Robinson dans toutes les îles désertes de ce coin de la planète. Nous la retrouveront et tu suivras son traitement, Hein ! Après tout si cela a déjà donné des résultats, pourquoi pas avec toi ?
— Bien sûr, c'est comme cela que cela se passe…dans les contes de fées, en tout cas ! Mais comme tu le soulignes avec tant de délicatesse, plus rien n'est réellement important pour moi. Au point où j'en suis, tu me proposerais d'aller braquer une banque, même une banque de sperme ou de sang, j'irais rien que pour m'occuper l'esprit. Alors qu'elle est le programme, patron ?
— Arrête de jouer des desperados, tu veux ! Nous allons rendre visite à un ami médecin et chercheur qui effectue des missions dans les *Terres Antarctiques et Australes*, avec et pour le CNRS. Par lui je pense obtenir des informations sur les mouvements récents de populations dans les îles Éparses. Nous allons confier la surveillance du navire au gardien de la marina et partir en ballade à *La Nicolière*. Ça te convient comme explication ?

Ils firent la quinzaine de kilomètres qui les séparaient de leur destination, dans la fourgonnette de la poste. Le préposé, homme de grande convivialité, les avait ramassés à

hauteur de *Goodlands*, alors qu'ils s'interrogeaient sur la façon dont ils allaient bien pouvoir effectuer le restant du rude trajet montagneux.
Sur place, trouver le chercheur se révéla très simple, une seule habitation proposait des chambres d'hôtes. Arrivant à l'heure du repas, ils purent partager le repas du scientifique, qui se montra fort intéressé par le récit de son ami et collègue. Contrairement à la grande majorité des gens de son espèce, Pierre Esménard aimait à communiquer. Il prit un plaisir manifeste à fournir des renseignements exhaustifs sur les îles et le contexte géopolitique s'y rattachant :
« A la demande de l'Organisation météorologique internationale, l'OMI. La France décida en 1950 d'implanter des stations sur ces îles, situées dans la trajectoire des cyclones au sud-ouest de l'océan Indien, elles sont toutes automatisées actuellement à l'exception de celle de Tromelin. Imaginez-vous que l'ensemble des îles éparses représente une conséquente zone économique exclusive, de plus de six cent quarante mille km². Vous comprendrez facilement qu'elles offrent un intérêt géopolitique non négligeable, placées stratégiquement sur une importante route maritime, permettant de relier l'Asie et le Moyen-Orient à l'Europe et aux Amériques. Ce sont toutes des îles coralliennes présentant une

morphologie d'atoll, dont le point culminant ne dépasse pas quelques mètres d'altitude. La plus grande est Europa avec trente kilomètres carré, tandis que la plus petite est Bassas da India qui se retrouve quasiment submergée à chaque marée haute. L'autorité sur ces bouts de France est confiée à, au moins un, gendarme et sur celle de Tromelin au chef de mission de la station météo. De plus des navires de la Marine Nationale et des appareils de l'Armée de l'air assurent à la fois la surveillance de la zone économique et le ravitaillement des garnisons et stations. Bien que constituant le cinquième des districts de la collectivité d'outre-mer, les îles restent en dehors de l'Union Européenne. Leur responsabilité a été transférée, depuis le vingt et un février 2007, à l'administrateur supérieur des Terres Australes et Antarctiques françaises, basé à Saint-Pierre de la Réunion.
— Très, très intéressant, mon cher Pierre. Mais si nous en venions à l'objet de notre visite, à savoir les missions de recherches ou de maintenances qui se sont déplacées depuis moins d'un an sur l'une ou plusieurs de ces îles. Venant des Mascareignes par exemple, ce qui nous arrangerait bien.
— À l'exception de Bassas da India, toutes les îles sont habitées, ne serais-ce que par un gendarme, mais souvent par les météorologues ou parfois des scientifiques. Depuis l'arrêté du

trois janvier 2005, les îles Éparses forment une réserve naturelle, dont l'accès, restreint, est soumis à autorisations. Elles ne peuvent être visitées par des personnes étrangères aux équipes militaires, scientifiques ou météorologiques accréditées. Nous pourrons le vérifier par internet, mais à ma connaissance, seules deux séries d'études ont eu lieu et concernaient uniquement celles situées dans le canal du Mozambique, soit l'île Europa et les îles Glorieuses. Vous dire d'où provenaient les participants de ces missions n'est pas actuellement à ma portée. Laissez-moi préalablement le temps de contacter mes amis occupants des postes clef au Ministère de l'Intérieur, et je viendrai demain à votre mouillage de Cap Malheureux vous porter les réponses, si j'en obtiens. Maintenant laissez-moi faire honneur à ce rougail, goûtez, vous m'en direz des nouvelles ! »

Le lendemain, toute la journée, les deux navigateurs gardent leurs regards braqués sur la plage dans l'espoir d'apercevoir l'arrivée du professeur. Ils commencent sérieusement à penser qu'il leur a fait faux bond, lorsqu'en fin de soirée un taxi de location fait son apparition sur le parking de l'église. La silhouette caractéristique de Pierre Esménard s'en extrait. Il tient en main des documents dont il se sert

pour préserver ses yeux des deniers feux du soleil couchant et tenter de distinguer la silhouette de la jonque. Peu de temps après il enjambe le bastingage, l'air ravis : « Quel magnifique bateau, c'est une jonque chinoise, n'est-ce pas !

Bougon Bibert murmure quelque chose sur « ce qu'il ne faut pas entendre comme conneries » et d'une voix suave répond que.
— Non, d'une part les bateaux sont des embarcations réservées aux eaux intérieures, pilotés par des bateliers, alors qu'en revanche nous nous trouvons sur un navire, dont le nom dérivé de Nave le destine à naviguer sur les océans. D'autre part, le navire en question est un Donis, bateau traditionnel d'origine Indonésienne, grée effectivement en jonque mais avec une voile de coupe vietnamienne, pas du tout chinoise.

Gérard lui lance un regard furibard, tandis que le savant prend heureusement le parti de rire, poussant la gaieté jusqu'à administrer une grande claque, qualifiée de témoignage de virile sympathie, dans le dos du bougon capitaine.
— J'accepte la leçon, c'est un travers commun à la plupart des spécialistes que de vouloir en mettre plein la vue aux béotiens. Pour ma part je ne procède pas autrement avec les quidams

de mon entourage, usant même du latin dans les cas extrêmes.
La boutade fit mouche et la bonne humeur devint générale. Prenant place sur le rouf de la cabine, les trois hommes s'accordent le temps de la dégustation d'un piti punch, avant d'aborder les affaires sérieuses. Reprenant sa liasse de feuilles dactylographiées, Pierre Esménard réclame leur attention.
— Mes amis, conformément à ce que je vous avais annoncé de mémoire, j'ai plusieurs pistes susceptibles de vous convenir. Deux pour être précis, ce qui confirme mes prévisions intuitives d'hier. Je vous précise toutefois que rien n'est véritablement probant, à vous d'en juger ! D'abord sur l'île du Lys où se trouve actuellement la mission *Auracéa 2*, comprenant des biologistes et géologues provenant d'universités françaises, mais dont Je ne connais ni le nombre ni les identités. Située dans le nord du canal du Mozambique, entre la pointe nord de Madagascar, l'archipel des Comores à l'ouest et l'archipel Seychellois du groupe d'Aldabran, cette île fut baptisée par un colon de la Réunion, nommé Hyppolyte Caltaux qui avait obtenu des droits d'exploitation pour la production de coprah. Elle fait partie de l'archipel des Glorieuses qui porte ce nom en l'honneur de la révolution de 1830, appartenant à la France et rattachées au groupe des îles Éparses.

Hyppolyte Caltaux plantera six mille cocotiers, créant sur la Grande Glorieuse un village avec dix-sept habitants, tous métis Seychellois. Depuis 1959 une station météo automatisée a été installée pour la prévision des cyclones. Si j'ai commencé par cette mission précise, c'est qu'une femme fait partie de l'expédition. Mais je crois avoir entendu dire qu'il s'agit d'une des filles de Jules Sauzier, qui avait reprit l'exploitation en 1945… Pour l'abandonner en 1958, car les îles manquent totalement d'eau. Elle les accompagne en qualité de 'conseillère', dont le statut semble assez mal défini d'après ce qu'on a bien voulu m'en laisser entendre. Enfin, vous pouvez toujours aller vérifier sur place si le cœur vous en dit, ça vous fera toujours un but de promenade ! Une autre possibilité est celle de l'île Tromelin qui depuis 1954 abrite une station de Météo-France avec quatre météorologistes pour la gérer. Une expédition patronnée par l'UNESCO a été envoyée sur l'île pour continuer les travaux de l'expédition archéologique *Esclaves oubliés* menée par Max Guéroult, ancien officier de la marine française et vice-président du groupe de recherche en archéologie navale. Les recherches ont été menées d'octobre à novembre 2006 et les résultats ont été rendus publics le dix-sept janvier 2007. Les dix membres de l'expédition ont sondé l'épave de l'Utile et fouillé l'île à la

recherche des traces de survivants d'un naufrage ancien. Le but en était de mieux comprendre leurs conditions de survie pendant les quinze années de leur séjour sur l'île. Un journal de bord anonyme, attribué à l'écrivain de l'équipage, a été récupéré. Selon les affirmations de Max Guéroult : « *On a retrouvé de nombreux ossements d'oiseaux, de tortues ainsi que des coquilles d'œuf de ces deux espèces animales… L'arrivée de ces naufragés a dû causer une véritable catastrophe écologique pour l'île* ».
Une nouvelle expédition est en cours, comportant plusieurs femmes parmi ses membres. Elle est organisée dans l'espoir de mettre à jour des sépultures ainsi que d'autres vestiges d'habitations et d'occupation des lieux.
Au plan pratique, l'île ne possède aucun port, il faut mouiller sur rade mais il existe un phare et une piste d'atterrissage de mille cents mètres avec radioguidage par balise. Je pense qu'il n'est pas tout à fait inutile de vous préciser que, depuis 1976 Maurice revendique la souveraineté sur cette île, comme sur les Chagos. Car si Tromelin en elle-même ne présente pas un grand intérêt économique ou stratégique, les eaux qui l'entourent sont très poissonneuses. L'île est entourée de fonds marins atteignant quatre mille mètres de profondeur. Le différent qui oppose l'État Mauricien à la France repose

sur une question d'interprétation de textes. Pour les Français, le Traité de Paris de 1814 stipule que la restitution par les Anglais exclut « *l'isle de France et ses dépendances nommément Rodrigues et les Seychelles* ». Tromelin n'étant pas nommé, Paris considère que l'île appartient donc toujours à la France. Ce qui n'est contesté ni par la Grande-Bretagne… ni par le gouvernement de Maurice ! Du moins celui qui siégeait entre 1968 et 1976. Car le nouveau gouvernement mis en place à partir de cette date, conteste en opposant une interprétation basée sur la version anglaise de ce même traité de Paris. Cette version porte les mentions « *Especially Rodrigues and the Seychelles* » l'adverbe especially signifiant « en particulier ›, l'interprétation en devient toute différente. Le gouvernement Mauricien affirme également posséder des documents prouvant sa prise de possession de Tromelin, entre 1901 et 1956, mais ne les a jamais produits. Une revendication malgache concerne aussi les îles éparses, mais sans vraiment préciser si elle y inclut Tromelin. En 2004 la marine nationale française a arraisonné deux navires de pêche japonais, dans la zone exclusive de Tromelin, tenez-vous bien, ces deux chalutiers possédaient une licence de pêche, accordée par Maurice, et nommément pour cette bande marine. Je vous rappel qu'elle se situe à cinq-cents trente

kilomètres au nord de la Réunion et à quatre-cent cinquante kilomètres à l'Est de Madagascar. »

Gérard, qui se rend bien compte que la verve de son confrère impatiente quelque peu le skipper, s'autorise de la fraternité corporative pour risquer une intervention destinée à mettre un terme au discours, vraiment trop magistral :
« Encore une fois Pierre, tu oublies que notre ami Bibert n'est pas féru de géopolitique ou de géographie tout court. Cantonne-toi dans les généralités et essaie de faire court, si tu en es capable !

Réaction immédiate de l'intéressé.
— C'est cela, dis tout de suite que je ne suis qu'un crétin, limite analphabète ! Au contraire, figure-toi que les précisions de ton ami le professeur me captivent et que j'aimerai beaucoup savoir ce que signifie exactement l'expression "Esclaves oubliés" utilisée pour désigner la première expédition. Que viennent faire des esclaves sur une île quasi déserte ? Un fada avait-il entrepris d'y créer une plantation ?
— Merci de votre intérêt, cher ami. Je n'en attendais pas moins de vous ! Vu surtout que je ne me livre à cet exercice de style dans l'unique intention de vous venir en aide. Maintenant, si mon illustre confrère trouve l'exposé un peu

trop long pour ses capacités d'attention. Il lui est loisible, je me permets de l'y inviter, d'aller voir ailleurs si un débit de boissons quelconque ne serait pas en mesure de mieux satisfaire ses attentes d'intellectuel-assoiffé.
— Oh, la, la ! Du calme, du calme ! Moi aussi je voudrais bien apprendre la corrélation entre une mission à caractère ethnographique et la mémoire perdue, d'esclaves insulaires.
— Bien, si vous promettez de vous montrer patients et de me laisser mener mon exposé, à mon rythme, je veux bien répondre à votre attente. Revenons si vous le voulez à Tromelin, voyez-vous cette île petite et plane, à l'écart des routes de navigation, ne fut découverte qu'en 1722. Monsieur de la Feuillée, alors commandant du navire *La Diane* en fit la découverte et la baptisa Île des Sables, en raison des plages faites d'un sable très blanc qui l'entourent complètement. Il la décrivit comme « une île plate, de sept cents toises sur trois cents environ ».
Ce bout de terre connu un épisode tragique, passé à la postérité sous le nom des naufragés de Tromelin. Voici l'histoire. Le 31 novembre 1761, l'Utile, une flûte, navire négrier de la Compagnie française des Indes orientales commandé par le capitaine La Fargue, fait naufrage sur les récifs qui la bordent. Le vaisseau parti de l'île-de-France, actuellement

île Maurice, comptait cent vingt hommes d'équipage et revenait de Foulpointe sur la côte orientale de Madagascar. Il avait procédé à l'embarquement d'un nombre non exactement déterminé de Malgaches, destinés à êtres vendus comme esclaves à Maurice. Par suite probablement d'une erreur de navigation, le bâtiment vint heurter de nuit les récifs de Tromelin. Le choc dut être violent, entraînant l'échouage. Dans le naufrage qui s'ensuivit, une grande partie des esclaves enchaînés en fond de cale périrent noyés. La proximité de la côte à moins de cinquante mètres, permit à l'équipage ainsi qu'à une soixantaine d'esclaves de rejoindre la grève. C'est cette même proximité qui facilita la récupération par les matelots d'un grand nombre d'armes, de vivres, de barils d'eau et d'équipements divers. L'épave procura aussi une grande quantité de bois utilisé pour la construction d'abris et les feux de cuisine. Cent quatre-vingts personnes représentent une consommation journalière importante d'eau, les quelques futailles sauvées du naufrage allaient vite s'épuiser. Ils entreprirent alors de creuser un puits qui leur permit d'obtenir de l'eau, mais en quantité limitée et tout juste potable. Le problème se posa rapidement, avec une identique acuité, pour l'ensemble des vivres. La traque des oiseaux et des tortues qui peuplaient l'île, s'organisa immédiatement. La pêche était

malaisée, en raison des rouleaux de vagues qui déferlaient sans répits et avec force sur le rivage. Les officiers qui détenaient l'essentiel des armes disponibles, firent procéder à la construction de deux campements. L'un pour l'équipage et l'autre plus sommaire pour les esclaves. Des cuisines, des ateliers de charpente et une forge furent aussi édifiés, avec l'intention de mettre une embarcation en chantier. Avec le bois de l'épave, en deux mois les travaux furent menés à terme. Les cent-vingt hommes d'équipage et les deux officiers prirent place avec difficultés, dans une barque solidement construite et grée en sloop, mais qui s'avéra comme étant de taille trop exiguë pour embarquer tant de monde. Les Malgaches eux, furent tout simplement abandonnés sur place, avec très peu de vivres mais la promesse formelle de revenir les chercher… aussitôt que possible ! Aidés par les puissants et réguliers vents de mousson, les marins atteignirent rapidement Madagascar. Ils y trouvèrent un navire en partance pour l'île-de-France dans lequel ils purent prendre place sans trop de difficultés. En arrivant à Maurice, le capitaine signala conformément à son serment, l'existence des naufragés. Mais le gouverneur, avait de fortes raisons de redouter un blocus de l'île par les Anglais, il avait en conséquence interdit l'importation d'esclaves, par peur d'avoir

des bouches supplémentaires à nourrir. Furieux que Monsieur de la feuillée ait contrevenu à ses ordres, il refusa d'envoyer un navire secourir les malheureux. La nouvelle de cet abandon parviendra à Paris où elle alimentera durant un certain temps les controverses des milieux intellectuels de la capitale. Le début de la guerre de Sept Ans, qui entraîna la faillite de la Compagnie des Indes, causa l'oubli rapide de la tragédie. Il faudra attendre 1773, pour qu'un vaisseau de ligne, suite à une avarie de gouvernail qui l'avait détourné de sa route normale, passe à proximité de l'île, repère les survivants et les signale de nouveau aux autorités de l'île-de-France. Cette fois-ci, un navire est envoyé pour leur porter secours. Hélas cette tentative échoue, par suite du mauvais temps qui sévit. Lorsque les sauveteurs parviennent, au prix de très fortes difficultés, à s'approcher suffisamment près, c'est pour constater que tout débarquement y est impossible. La mer brise avec tant de force, que toutes tentatives seraient immanquablement vouées à l'échec. L'opération est reportée…à l'année suivante. Un second bâtiment, La Sauterelle est alors chargée de mener à bien la mission salvatrice. Il ne connaîtra pas d'avantage la réussite. Le commandant s'obstine, il y va de son honneur de marin et de sa qualité d'homme de cœur. Il donne l'ordre de

mettre une chaloupe à la mer. Elle s'approche, mais ne parvient pas à aborder sans risquer un chavirage, qui entraînerait assurément la mort des marins du bord. Un matelot compatissant, ému par le spectacle de la petite foule rassemblée sur la plage et qui crie son désespoir en constatant qu'une fois de plus on va les abandonner à leur triste sort, se jette à l'eau et réussi à les rejoindre. Mais bientôt, ses camarades doivent renoncer et regagner le vaisseau. Celui-ci doit quitter les parages, car le vent forci et il court à présent le risque d'être drossé sur les récifs. Sagement le capitaine préfère éviter d'ajouter son malheur à celui des infortunés restés sur l'île. Il se trouve que le marin qui vient de parvenir à terre est l'un des charpentiers du bord. Logiquement il décide d'entreprendre la construction d'un radeau, en démontant ce qui reste des habitations. Dès que le temps le permet, il y embarque avec trois hommes et trois femmes, seuls parmi les rescapés à être en état de tenter l'aventure. Ils prennent enfin la mer… pour y disparaître corps et biens. Ce n'est que le 29 novembre 1776, quinze ans après le naufrage, que le chevalier de Tromelin commandant la corvette La Dauphine récupérera les huit esclaves survivants, sept femmes et un enfant de huit mois. En arrivant sur place, le chevalier de Tromelin découvrira qu'elles étaient vêtues

sommairement de sortes de pagnes confectionnés avec des plumes tressées. Plus vraisemblablement dans le but d'accueillir avec un minimum de décence les marins venus les sauver, que par soucis vestimentaires. Fait vraiment remarquable en revanche, ces gens étaient parvenus pendant quinze longues années à maintenir un feu allumé, alors que l'île ne possédait pas un seul arbre.
Les survivantes furent recueillies par le gouverneur Français de l'île Maurice. Elles furent affranchies et l'enfant reçu le baptême, sous le nom de… Moïse ! Le chevalier de Tromelin étant le premier à la décrire avec précision et surtout à en donner la position, présumée exacte, les cartographes décidèrent que l'île des Sables porterait dorénavant son nom. L'île Tromelin commença alors d'exister officiellement ! Voilà messieurs, il vous reste à gagner la Réunion pour tenter d'obtenir l'autorisation de débarquer sur l'une ou l'autre de ces îles. Je dois encore vous prévenir que ces permissions sont difficiles à décrocher, pour qui n'est ni scientifique ni mandaté par une administration quelconque. Bonne chance, malgré tout ! »

En arrivant à la Réunion, ils commencèrent les démarches pour obtenir un premier rendez-vous. Le but était de trouver l'interlocuteur qui

accepterait d'examiner leur requête et si possible de la transmettre à l'autorité compétente. Les locaux qui abritaient l'administration chargée de délivrer les fameuses autorisations, indispensables pour visiter les îles, figurait dans l'annuaire. Contrairement à leurs craintes, la standardiste accepta sans rechigner de les mettre en relation avec un fonctionnaire. L'homme commença par affirmer qu'il appartenait à la marine nationale Française, avant d'ajouter être tout disposé à les recevoir pour un entretien, qu'il précisa être « sans engagements de notre part ! ».
Gérard su mettre à profit l'euphorie créé par cette bonne nouvelle pour convaincre son ami de faire une visite à l'hôpital central. Initiative présentée comme nécessaire pour procéder à un bilan sanguin complémentaire, destiné à mieux connaître le type de virus dont Bibert était infecté.

Contre toute attente, l'Enseigne de Vaisseau qui les reçoit dans son bureau, celui dévolu au *Cinquième district des Terres australes et antarctiques française*, fait preuve d'amabilité et de courtoisie envers les solliciteurs assis en face de lui. Après avoir prêté une oreille attentive à l'exposé fait par Gérard, dont le statut de médecin constitue la seule référence de

crédibilité pouvant être accordée à ce récit, le militaire hésite un peu, puis prend la parole ;
« Les îles Éparses, tout comme le reste des terres australes et antarctiques, d'ailleurs, ne sont organisées ni en région, ni en département, pas d'avantage en commune ou même en collectivité territoriale. Ne faisant pas partie de l'Union européenne, elles constituent depuis 1975 une réserve naturelle à accès restreint, strictement interdites aux touristes. Mais vous n'êtes pas des touristes, n'est-ce pas ! Vous êtes des… Heu ! Disons que vous effectuez, à titre universitaire bien que personnel, des recherches sur les plantes insulaires aux propriétés thérapeutiques. Ça vous convient comme définition ?
— Magnifique, nous ne savons comment vous remercier de…
— Attendez, je ne suis malheureusement pas en mesure de vous permettre d'y accéder avec votre voilier. Seul l'administrateur supérieur est habilité à vous délivrer une dérogation spécifique, moi je suis rattaché à la 'FAZSOI', le détachement des Forces armées de la zone sud de l'Océan Indien, qui, depuis le 21 février 2007, détient l'autorité, mais sous la tutelle du ministre de l'Outre-mer.
— Alors, dans ce cas cela signifie que nous ne serons pas en mesure de nous rendre sur ces îles. L'affrètement d'un avion taxi n'entrant pas

dans nos possibilités financières, sans parler des démarches administratives y afférant !
— C'est entendu, mais j'ai malgré tout une solution pour vous permettre d'aller vous y balader. Suite à la demande de l'Organisation météorologique mondiale, le baliseur Marius Moutet effectuera une mission de liaison pour remplacer une partie du dernier chargement d'appareils techniques… Tombés à la mer, lors de la précédente opération de débarquement. Je devrais facilement pouvoir vous obtenir une habilitation, valable pour deux personnes. Elle vous permettra de participer à ce voyage, mais vous n'aurez que vingt-quatre heures de séjour. Je suppose que cela sera suffisant pour vous permettre une prise de contact. Vous pourrez débarquer et vous entretenir avec les équipes sur place, permanents et chercheurs, qu'en pensez-vous ?
— Formidable, inespéré ! Nous n'avons pas besoin de beaucoup de temps pour vérifier l'appartenance, ou non, d'Adèle d'Emmenez aux effectifs présents sur l'île. De plus, notre présence à bord d'un bâtiment de la marine nationale constituera un garant de notre légitimité. Notamment vis-à-vis de l'équipe scientifique, qui sans cela pourrait se poser des questions sur la nature de notre intervention.
— Hé bien, parfait, revenez demain matin, vos documents seront prêts. Le *Marius Moutet* doit

appareiller en fin de journée, le baliseur est à quai au port de Saint Denis. Si vous le souhaitez je peux téléphoner à son commandant pour lui annoncer que vous passerez le saluer et prendre ses instructions directement après être passé ici. »

À l'aube du sur-lendemain, Bibert buvait son café sur la passerelle aux côtés de l'officier en second qui terminait son quart. Une identique passion pour tout ce qui peut avoir rapport avec la mer, les navires et ceux qui sont dessus, les avait rapprochés. Gérard lui, moins motivé par la navigation et la troisième sorte de gens, ceux qui sont en mer, avait opté pour un solide petit-déjeuner servi dans le carré des officiers. L'ensemble de l'équipage avait fait un accueil courtois mais réservé aux deux quidams qui troublaient la routine du bord. Seul le second paru nourrir autre chose qu'une indifférence polie envers les passagers. Lorsque Gérard lui fit un résumé passablement édulcoré du but de leur voyage, il s'avéra que le jeune officier connaissait bien la tragédie des esclaves oubliés. Il apporta de sa propre initiative quelques précisions relatives aux développements ultérieurs du drame ; « Par la suite l'îlot connut d'autres naufrages, moins extraordinaires voir même pour certains

complètement ignorés du monde. En 1830, le capitaine Laplace reçut pour mission de reconnaître l'île et de s'assurer qu'il ne s'y trouvait pas de nouveaux naufragés. Ne pouvant aborder ni tenter un débarquement, il se contenta d'en faire le tour, notant la présence de cabanes paraissant complètement abandonnées. Il calcula aussi la position de l'île, relevant 15° 38' Sud, et 52°11' Est. A la demande de l'Observatoire de Tananarive, cette position fut rectifiée en 1955 par le révérend père Cattala, qui trouva 15° 53 Sud et 54° 31 Est, vu l'importance de l'écart on pourrait presque se demander s'il s'agit bien de la même île. Hé bien, à présent vous pouvez informer votre ami que nous seront sur site dans une dizaine d'heures, donc en pleine nuit. Nous procéderons aux manœuvres de transbordement dès le lever du jour, l'appareillage pour le retour est prévu sitôt ces opérations terminées.
— Tien, je croyais que nous devions rester sur rade jusqu'au lendemain ?
— Non, les ordres ont été modifiés pour nous permettre de participer à une escorte de cargos qui transportent de la nourriture destinée à l'aide humanitaire pour la Somalie, le Soudan et tous ces pays en proie à de violentes guerres civiles. Les pirates sont très actifs dans la zone du canal de Mozambique. Ils n'hésitent plus, équipés d'armes de guerre puissantes, à

s’attaquer aux navires qui transitent dans leur secteur. Désolé pour vous, j’espère que vous saurez trouver le temps d’obtenir les renseignements que vous êtes venu chercher ! Mais, excusez ma curiosité, pourquoi ne pas tout simplement avoir envoyé un message radio pour savoir si votre, heu… Votre amie, est présente ou non ?
— Nous voulons faire d’avantages que la voir ou vérifier sa présence. Nous espérons obtenir d’elle des renseignements d’une importance vitale. Elle seule, et par un contact direct, est en mesure d’apporter une réponse aux questions que nous voulons lui poser. En fait nous désirons aller plus loin et obtenir sa participation active à notre recherche. Je ne peux vous en dire plus, sachez que nous sommes extrêmement reconnaissants de votre aide. »

Secoué par les trains de houle qui viennent déferler sur la plage, le baliseur évite sur son ancre. Penchés sur la rambarde du bastingage, les deux amis contemplent, effarés, le spectacle. A seulement quelques mètres du rivage on distingue parfaitement la patte d’une des ancres de l’Utile, la frégate qui avait sombré en 1761. Des fûts de canon sont aussi visibles, éparpillés sous très peu d’eau et sur l’estran. Succédant tout de suite à la plage de sable très fin, s’étend

une bande de végétation tropicale, composée uniquement d'herbacées et d'arbustes. Gérard s'étonne de cette pauvreté sous des latitudes habituellement prodigues en végétaux de toutes espèces et s'en ouvre à son ami. Flatté de pouvoir faire étalage de son érudition, Bibert quitte sa casquette de marin pour reprendre celle de forestier. Le ton délibérément poseur qu'il adopte pour répondre que cette pauvreté s'explique par la nature essentiellement calcaire d'un sol ne permettant pas une bonne rétention des eaux de pluie, possède le don d'irriter au plus au point le médecin. Cela se voit et les deux copains se regardent, puis partent dans un fou-rire dans lequel ils retrouvent un peu de la spontanéité de leur adolescence.
La mise à l'eau du dinghy qui doit les mener à terre met un terme à leur euphorie, en les rappelant aux dures réalités du moment. Tout ce qui tient sur des jambes s'est rassemblé sur la grève pour assister au spectacle. Ils ne sont pas déçus, bien que les conditions météo soient favorables, la rapidité reste un facteur déterminant, mais pas toujours suffisant, pour échapper aux lames traîtresses qui brisent sans relâche sur la grève.
La station est un grand édifice de deux étages qui se dresse sur le point culminant, quelques mètres seulement, au-dessus du niveau de la mer, à proximité immédiate de la piste

d’atterrissage en corail battu. Un peu à l’écart, une série de tentes louées par l’armée, dont une très grande, servent d’abris et de laboratoire pour l’équipe des scientifiques. Ceux-ci, au nombre de huit, trois femmes et cinq hommes sont, à parts égales, des anthropologues et des paléontologues. Une sociologue et un logisticien complètent le groupe. L’unique et commune préoccupation des quatre permanents et des membres de la mission reste pour toute la journée la récupération des vivres et matériels apportés par le Marius Moutet. Personne n’accorde une attention particulière aux deux visiteurs qui s’efforcent de se rendre utiles, très heureux de passer inaperçu. Ce n’est que le soir, durant le repas qui rassemble la totalité des civils ainsi que l’équipage du dinghy, que des interrogations les concernant commencent à se poser. Gérard préfère prendre les devants et explique au chef de projet, sans trop entrer dans les détails, qu’ils sont à la recherche d’une fille venue des îles Agaléga. Précisant que la dite fille connaît les vertus de certaines plantes, ce qui en fait l’unique détentrice d’une tradition orale, déterminante pour les recherches qu’ils effectuent. Le chef de projet est une femme blonde et mince, nommée Marie. Bibert note avec jubilation que Gérard semble éprouver une attirance marquée pour cette quadragénaire au physique de pianiste. Ses traits sont un peu trop

marqués et ses formes trop évanescentes pour que l'on puisse lui attribuer le qualificatif de 'belle', mais un charme indéniable se dégage de toute sa personne.
Voilà qui va me donner matière à le chambrer d'importance, songe le forestier en contemplant les efforts de séduction déployés de part et d'autre. Pour l'instant la conversation semble s'égarer sur des considérations anodines, comme la nature de l'avifaune, riche et diversifiée, représentée par des colonies d'oiseaux de mer comme les frégates et les fous. Lorsqu'ils abordent la richesse des fonds sous-marins avec les coraux et les tortues de mer qui viennent pondre périodiquement sur l'île, Bibert estime qu'il est temps de réorienter le sujet sur l'aspect qui les concernent particulièrement… l'absence d'Adèle et l'échec de leur tentative pour la retrouver. Marie qui est sociologue, le considère un court instant sans mot dire, puis avec une brève excuse quitte leur groupe. Gérard s'étrangle de fureur, il prend à partie son ami, s'efforçant de parler à voix basse, mais sans vraiment y parvenir, tant est grande sa frustration : « Quel con ! Non, mais quel con ! Tu l'as probablement vexée, avec tes manières d'homme des bois. On dirait vraiment que tu le fais intentionnellement, tu ne voyais donc pas que j'étais sur le point d'aborder cette question, en douceur, avec finesse.

— Ben, ça nous aurais avancé à quoi ? La fille n'est pas là, point à la ligne, si tu y tiens donne ton adresse à cette charmante jeune femme et repassons par la case départ. Peut-être qu'elle viendra te retrouver, j'ai cru remarquer une attirance réciproque chez vous deux. Vous vous marierez et aurez beaucoup d'enfants ! Dans l'immédiat nous n'avons plus qu'à rentrer, ça nous aura fait une belle ballade. De toutes façons je n'y ai jamais vraiment accordé fois, à cette histoire de remèdes miracle. Laisse-moi donc m'empiffrer de chocolats et de vins frais, avant d'aller m'effacer dans un mouroir à ma convenance.
— Ça ne s'arrange pas, hein ! Mais, bon Dieu, nous n'avons fait qu'une tentative, il existe encore une foultitude de possibilités pour la retrouver cette nana. Merde, j'ai été personnellement témoin de la guérison, inexpliquée certes, mais bien réelle, d'individus qui comme toi se croyaient condamnés à une mort inéluctable et proche. Et toi, tu baisses les bras à la première contrariété. C'est une chose qui ne te ressemble vraiment pas ! Je croyais pourtant te connaître.
— Gérard, nous sommes amis depuis l'enfance. Nous sommes fondamentalement différents et c'est peut-être cela qui nous a rapprochés. C'est en tout cas, ce qui peut expliquer la pérennité exceptionnelle de notre amitié. Nos vies ont été

autres, accentuant encore les disparités de nos tempéraments. Il faut que tu comprennes que cette histoire de séropositivité, ne constitue absolument pas pour moi une source de peurs. Au contraire, j'en ai un peu marre de me débattre avec des histoires de cul qui finissent en laissant un goût de chiotte dans les souvenirs. De lutter contre des moulins, pour me rassurer et ne plus déprimer au spectacle de la connerie humaine, étalée complaisamment à la une de toutes les T.V. De constater que la planète est surpeuplée, par des débiles qui s'obstinent à vouloir la déglinguer de toutes les façons possibles. Que loin de s'arranger, comme on tente de nous le faire croire, les choses ne font qu'empirer et de façon exponentielle. Je suis comme les glaciers, je recule. Je fonds et souhaite retourner au néant, dont je n'aurais jamais du sortir. Cette maladie, si elle pouvait éviter de traîner en longueur et me permettre une fin non dégradante, m'offrirait la chance incroyable de programmer mes derniers jours et me débarrasser de tous les vieux tabous que je traîne encore. Ceux qui resteront se démerderont avec la pollution des océans, de l'atmosphère, la bouffe standardisée et l'obésité galopante qu'elle entraîne. Que les riches soient encore plus riches et les pauvres qui n'ont pas la possibilité de l'être davantage, meurent. Qu'ils crèvent en fabricant ces gadgets jetables, dont

les nantis ont absolument besoins pour dépenser les masses de pognon qu'ils amassent en gérant sans scrupules leurs usines polluantes. Il y a une justice à toute cette gabegie ! Les milliards de tonnes de déchets plastiques jetés dans les océans se retrouvent sous forme de toxines dans la chair des poissons, ceux-ci deviennent si rares que seuls les riches peuvent en acheter et qu'en les bouffants ils attrapent des cancers ! »

Marie, survenant en compagnie d'un chevelu à lunettes, coupa court au verbiage du forestier. Après un regard perplexe jeté dans sa direction, elle se tourna vers Gérard, en désignant le garçon qui la suivait : « Je vous présente Serge, c'est un des ethnologues de notre équipe. Je lui ai demandé de venir vous rencontrer, car je crois qu'il détient une information peut-être déterminante pour votre recherche. D'après ses dires, je pense qu'il connaît votre… Arlésienne. Serge m'en avait parlé mais, prise par mes impératifs professionnels, je n'avais attachée qu'une relative importance à ses propos jusqu'à ce que vous remettiez le sujet d'actualité. Le mieux est de lui laisser le soin de vous répéter ce qu'il connaît de cette histoire. Vas-y Serge ! »

Le grand dadais rit, un peu niaisement, insiste pour serrer la main de ses interlocuteurs, se

dandine d'une jambe sur l'autre puis se décide, enfin, à prendre la parole : « J'ai effectivement rencontré une femme, qui pourrait correspondre à votre recherche. C'était à Nosy-Be, une île Malgache où j'étais venu assister à un symposium portant sur le thème de la culture créole. Parmi les clients de l'hôtel qui nous accueillait, un petit groupe se tenait non loin de moi. Composé, pour trois d'entre eux, d'hommes d'affaires d'origines Saoudienne ou des Émirats si vous voyez ce que je veux dire, ainsi que de deux ressortissants malgaches. Entre les deux communautés, la jeune femme remplissait apparemment les fonctions de traductrice. Désœuvré, dans l'attente du début de la session, je me suis intéressé vaguement à leur conversation. Il était question d'un projet d'implantation touristique de grande envergure, mais un différend semblait opposer fortement les deux groupes. D'après ce que j'en ai pu comprendre, la divergence d'opinions portait essentiellement sur une partie, non évoquée, du financement. Ensuite les…Émirs, appelons-les comme cela, ont annoncé leur intention de se rendre le plus rapidement possible sur l'archipel de Cargados Carajos. Ils exigèrent que la jeune femme, appelée Adèle les accompagnes, face à la réticence des noirs ils posèrent cette condition comme incontournable. À ces mots celle-ci parut en proie à une intense agitation, refusant

vigoureusement de souscrire à cette exigence. L'un des Malgaches l'a alors énergiquement attrapée par les poignets en proférant ce qui m'a semblé être des menaces. Mais à voix basse et dans une langue que je ne comprends malheureusement pas. J'ai simplement réussi à distinguer qu'il faisait, à plusieurs reprises, référence à un petit atoll dont je n'ai pas retenu le nom.
— Agaléga ! Ce n'est pas cela ?
— Affirmatif, c'est bien ce nom… Mais comment pouvez-vous connaître…
— Peu importe, continuez votre récit, il ne fait guerre de doutes que nous soyons, enfin, sur une piste sérieuse.
— Que vous dire de plus ? La conférence allait débuter, je me suis levé pour m'y rendre. En passant à hauteur du groupe, je me suis aperçu que l'homme n'avait pas lâché le poignet de la jeune femme et que celle-ci donnait tous les signes d'une vive frayeur. Ses yeux accrochèrent les miens et l'espace d'un instant fugace, j'y ressentis comme un appel, une supplique. C'est cette impression et le malaise qu'elle ma laissée, qui me poussèrent à m'en ouvrir à Marie, quelque temps plus tard. J'ai ressenti l'impression de commettre une lâcheté, mais que pouvais-je faire ? Au nom de quoi serais-je intervenu ? Une impression de panique, lue dans un croisement de regards.

Gérard, devinant la détresse cachée du jeune homme, lui pose la main sur le bras et entreprend de le tranquilliser par des paroles apaisantes.
— Effectivement, vous ne pouviez pas vous immiscer dans cette querelle, sauf y avoir été expressément invité par la supposée victime. Ne vous culpabilisez pas, nous allons nous intéresser au sort de cette Adèle. Si par chance nous parvenons à la retrouver, dès que possible nous vous feront part des résultats de notre intervention, c'est promis ! Mais n'auriez-vous pas quelques précisions à nous fournir sur cet archipel de Cargados ? Je ne vous cache pas que c'est la première fois que j'entends parler de son existence.

L'ethnologue manifeste une légère hésitation, trahissant son manque d'assurance. Marie qui s'était vivement intéressée aux explications de son collègue, intervint d'autorité.
— Si vous le permettez, je vais vous répondre. L'appellation cartographique en est *écueils des Cargados Carajos* mais l'archipel est plus communément désigné sous le nom de Saint-Brandon. Il regroupe une trentaine d'îlots plantés en plein océan Indien, à plus de huit cents kilomètres au nord-nord-ouest de l'île Maurice. Quatre-cent cinquante milles

nautiques, précisément. Je connais bien cet archipel appartenant à l'État mauricien, car son statut de réserve écologique est en cours de discution. C'est un important sanctuaire pour les tortues et de nombreuses espèces d'oiseaux. Nous nous battons pour le faire classer dans la Liste du patrimoine mondial, si nous y parvenions cela aurait pour résultat de couper court à toutes tentatives pour en faire un trou à touristes friqués. Jusqu'en 2005, St-Brandon était une concession gérée et exploitée par la société R.F.C. *Raphaël Fishing Co*. À cette date la cour suprême mauricienne à statuer que le bail permanent, accordé en 1901 par le gouvernement colonial de l'époque aux précurseurs de Raphaël Fishing Co., bail racheté par cette compagnie en 1928, était nul et non-avenu. Du coup, les appétits se sont aiguisés. En 2007, le Premier ministre mauricien, Paul Béranger, à la tête d'une importante délégation est parti visiter l'archipel. Bien que tenant des propos rassurants sur, je cite : « Les impératifs écologiques à préserver, face aux considérations d'ordre économique ». Le politicien n'a pas caché souhaiter : « prendre en compte l'éventualité de la réalisation d'au moins un projet d'écotourisme ». Dans la langue de bois de ces gens-là, cela signifie que les carottes sont cuites, les requins ont flairés le sang ! Les élus qui possèdent le pouvoir de décision se

sont précipités pour avoir une part du gâteau. Les ministres de l'environnement de la pêche, du tourisme, des communications, de l'agriculture. Sans omettre le commissaire de police, tous d'accord, veulent participer à la curée. Et devinez qui profile son museau de prédateur ?… La Raphaël Fishing compagnie ! Mais oui, forte de sa présence continue depuis près d'un siècle, elle se signale avec un projet d'investissement à hauteur de cinquante millions de roupies mauriciennes. Elle a, sous le couvert de la firme D.C.D.M., commandité une étude de faisabilité. Les levées de boucliers ont été nombreuses, nous avons créé des groupes de pression. La Banque Mondiale elle-même a formulé des objections fermes contre tout projet de construction de « Any Resort or Hotel-like Accomodation in St-Brandon ». Des objections nombreuses ont été avancées, s'appuyant sur quatre points majeurs. Premièrement St-Brandon se trouve dans une Cyclone Belt, une zone de cyclones, de ce fait toutes les constructions devront être résistantes aux rafales cycloniques. Or, la clientèle haut de gamme ciblée, imposera une infrastructure de qualité. Difficile à réaliser compte tenu du deuxième point, il n'existe aucune facilité portuaire ou de débarquement, leur création poserait de gros problèmes de financement, ainsi qu'un impact jugé très négatif sur le lagon.

Il se trouve que les îlots sont trop petits pour supporter la création d'une piste d'atterrissage, ce qui conforte le troisième point, stipulant que tout projet hôtelier aura de fortes probabilités de ne pas se révéler viable, car l'archipel est définitivement situé hors des routes de circulation et de trafics, tant maritimes que aériens ! Enfin, quatrième point, les éventuels clients se verront strictement interdits de baignades, car les environs de ces îles sont infestés de requins ! Vous voyez que l'on peu s'étonner que la mise à exécution d'un tel projet puisse rester une tentation. C'est pourtant le cas et je ne vous parle même pas du volet pêche. Les violons sont accordés et la valse des licences a déjà commencé. Bon, je me laisse emporter par ma rancœur, pardonnez-moi ! Alors, vous allez vous lancer sur cette piste ? »

Marie se tait en constatant l'arrivée de curieux. Le long aparté du quatuor commence à attirer l'attention des autres convives et les regards s'attardent sur eux avec insistance. De plus le responsable du canot fait savoir aux deux passagers que les préparatifs du rembarquement ont commencés. Le moment des séparations est donc arrivé, la tournée des poignées de main est déjà entamée. Au moment de prendre congé de Marie, Gérard cédant à une soudaine impulsion, lui demande si elle

accepterait de les accompagner. Sans manifester de surprise visible et sans se troubler, la sociologue répond tranquillement : « Ma mission ne prend fin que dans quatre jours ! Mais si vous voulez bien m'attendre à la Réunion, je me joindrai à votre équipée avec grand plaisir. »

Gérard ne sait plus que dire, il bafouille quelques mots dont le sens semble aller dans le sens d'une acceptation pleine et entière des conditions requises. Bibert, non consulté, mais tacitement d'accord, songe avec une pointe de mélancolie que ce genre d'aventure sentimentale lui est désormais interdit. Sauf à trouver une séropositive consentante, ricane-t-il amèrement.

5

« Alors, Cholestérol…Hum ! Rien à dire, diabète…Bof ! Rien de bien méchant, on peut dire que dans l'ensemble vous vous portez comme un charme, cher monsieur.

Le professeur en blouse blanche tapote les feuillets avec un air aussi satisfait que si les bons résultats relevaient de sa seule efficacité. Assis de l'autre côté du bureau, les deux amis observent, ébahis, le chef de service de l'hôpital où ils sont venus chercher les résultats du prélèvement, effectué avant leur départ pour St-Brandon. Gérard se reprend le premier et interroge le praticien :
— Mais, cher confrère, la charge virale, le typage des sous-populations lymphocytaires, CD4, l'antigénémie, etc. ? Ce que nous étions venus chercher, en fait.
— Que voulez-vous que je vous dise, moi ? Votre ami, ici présent, est bien celui qui a subit les prélèvements sanguins ?
— Absolument, à quoi voulez-vous en venir ?
— À ceci que ce monsieur n'est nullement porteur du virus, les tests sont formels et je suis en mesure de vous préciser qu'il n'a jamais été contaminé ! Je ne sais qui vous a fait croire le contraire. Mais vous auriez dû procéder à ces

analyses, avant d'ajouter foi à ce qu'il faut bien appeler une, mauvaise, plaisanterie !

Gérard craint de n'avoir pas parfaitement saisi l'échange de propos entre les deux praticiens. Il interroge :
— Vous voulez bien dire que je ne suis pas séropositif ? Je serais donc séronégatif !
— C'est une évidence, si vous n'êtes pas l'un, vous ne pouvez qu'être l'autre. Vous me semblez, comment dire… Curieux ! Oui vous me paraissez être une personne très étrange. Si ce n'était votre qualité d'homme de l'Art, cher confrère, j'avoue que je me poserais des questions relatives à l'équilibre mental de votre ami.
— Ne vous inquiétez pas, il a été victime, comme vous l'avez souligné, d'une méchante farce. Quelqu'un lui a communiqué une feuille de résultats falsifiés, à moins que ce ne soit l'identité du destinataire qui ait été modifiée. Reconnaissez que le traumatisme de cette découverte peut expliquer un léger déséquilibre du comportement. Nous vous remercions et restons en contact. Au revoir et encore merci ! »

Comme des voleurs, les deux visiteurs s'enfuient de l'établissement, pour sauter dans un taxi. Les embarras de la circulation routière,

équivalent à ce que l'on rencontre dans les environs de paris, dispensent les passagers d'exprimer leurs sentiments. Le voudraient-ils que la radio de bord qui nostalgie du 'Gramoun Lélé', poussée à fond, les en empêcherait.
Ce n'est qu'après s'être accoudés au bar de leur hôtel que Gérard se risque à poser une question : « Tu comptes faire quoi ? Plus besoin de thérapie miracle, tu vas sans doute prendre le chemin du retour !
— Gérard, tu te prétends mon ami depuis maintenant près d'un demi-siècle et cependant ton manque de discernement pour ce qui concerne mes valeurs les plus intangibles, ne laisse pas de me surprendre. Comment peux-tu imaginer un seul instant que je vais laisser cette malheureuse fille aux mains des mafieux qui la retiennent ? Tu fais ce que tu veux, mais moi, je continue !
— Bravo ! Il est désarmant de constater combien il m'est facile de te faire réagir dans le sens que je désire. Après-demain Marie sera là, allons terminer les préparatifs pour la traversée qui nous attends. La rigolade est loin d'être terminée, comment allons nous affronter ces malfrats ? Nous ne sommes pas de taille à lutter contre eux.
— Inutile de s'inquiéter, nous aviserons en fonction des circonstances. Nous ne savons presque rien de cette affaire, hormis que la

participation de la fille d'Adélaïde d'Emmerez n'est probablement pas volontaire. Elle doit avoir été entraînée dans une spéculation immobilière, qui présente toutes les apparences d'une opération de blanchiment d'argent sale. Nous avons deux raisons également impératives pour intervenir dans l'action, le sort d'Adèle et la préservation de l'environnement. Je te laisse choisir les priorités.
— C'est ça ! Fout toi de ma gueule. Mais te concernant, comment expliquer que tu puisses avoir été déclaré séropositif, sans l'être ?
— J'ai ma petite idée, depuis un bon bout de temps je cogite là-dessus. Le seul qui ait été en mesure de faire procéder à une telle falsification est mon ancien patron, Philippe Nedelec. Il en avait non seulement le pouvoir, mais surtout le mobile. Son attirance pour Roselyne ma compagne, ne m'avait pas échappée, j'en étais flatté comme un con ! C'est lui qui m'a poussé à disparaître, arguant que c'était la meilleure solution pour moi. Alors qu'il allait se servir de mon absence pour me torpiller professionnellement et sentimentalement auprès de mon amie. Il a du lui révéler ma soit disant maladie, détournant mes explications pour ne laisser apparaître que mon incapacité à faire face aux conséquences de mon état.
— C'est clair, mais en même temps, tu ne m'ôteras pas de l'idée qu'elle n'était pas très

accrochée. Il n'a pas fallu beaucoup la pousser, pour quelle tombe dans les bras consolateurs de ton machiavélique PDG.
— Exact, s'il y a un aspect intéressant dans cette sinistre histoire, c'est celui de m'avoir ouvert les yeux sur ce qu'il faut attendre de l'amour et l'amitié lorsqu'on quitte le camp des enviés, pour se retrouver dans celui des exhérédés.
— Allons, ne soit pas trop amer. Tout redevient possible pour toi… Hé ! Mais regarde, là au bord de la piscine ! C'est mon ami Pierre Esménard, ou je me trompe ?
— C'est bien lui, tu as vu la nana qui est avec lui ? Je te parie qu'il est supposé assister à un de ces symposiums dont vous autre toubib vous montrez si friands. Je te parie à dix contre un que la fille est tout sauf sa femme ! »

Le médecin venait de s'apercevoir de l'attention dont il faisait l'objet. Reconnaissant à son tour les deux clients du bar, il se dirigeât vers eux la face éclairée d'un grand sourire. Sa capiteuse compagne, délaissée, prit le parti d'aller immerger son anatomie provocante dans les eaux tièdes de la piscine. L'instant d'après le trio s'attablait, avec chacun une bouteille bien fraîche de l'excellente bière Dodo, devant eux. Les deux amis entreprirent de résumer leurs dernières péripéties, terminant par un retour sur

une préoccupation fondamentale, la façon de porter secours à Adèle, sans prendre eux-mêmes des risques inconsidérés. Pensif, Pierre qui s'était contenté d'écouter en émettant de brèves exclamations lors des rebondissements du récit, prit le temps de vider son verre et de renouveler la commande, avant de déclarer d'un ton posé : « Il est totalement inutile pour vous, d'aller jusqu'aux Cargados. Les îlots sont tous inhabités, et je doute fort que vos investisseurs aient choisis de camper sur les plages. Je vais essayer d'obtenir des informations plus probantes, en faisant appel à mes relations au sein des services de police de Maurice. En venant ou repartant de Mayotte, vos gaillards et leur otage sont forcément passés par l'aéroport de Plaisance *Sir Seewoosagur Ramgoolam*. Les fiches de l'immigration vont nous aider à connaître les nouveaux points de chute. Donnez-moi quelques heures et prenons rendez-vous pour le repas du soir. J'espère que j'aurai déjà des éléments nouveaux et intéressants à vous communiquer. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, ma secrétaire commence à donner des signes d'impatience. Elle a assez macérer dans la piscine, je m'en vais la chercher puis… la sécher. Allez, à plus tard ! »

Plus tard, c'était trop court ! Le brave médecin n'avait pas encore obtenu de réponses de ses correspondants. Ils convinrent donc lors de ce repas, de patienter jusqu'à l'arrivée de Marie prévue le lendemain et de faire le point à ce moment-là.
Mais le lendemain pas de Marie, le mauvais temps avait probablement retardé les opérations de rembarquement. Comme de toutes façons Pierre n'avait pas beaucoup progressé dans ses recherches, force fut de patienter. Bibert prit la décision de mettre à profit ce temps libre pour rassembler par écrit toutes les informations confidentielles qu'il possédait sur les pratiques frauduleuses de son ex-compagnie. Il chercherait ensuite un moyen de faire payer à Philippe Nedelec sa traîtrise. Absorbé par son travail, il ne prêta pas attention à l'absence de son ami. Ce n'est que lorsque la faim lui fit prendre conscience de l'heure avancée, qu'il s'en étonna. Troublé mais pas inquiet, il dîna seul au restaurant de l'hôtel et retourna continuer son ouvrage.
En arrivant plus tardivement qu'à son accoutumée dans la même salle pour y prendre son petit déjeuner, il comprit d'un coup d'œil les raisons de la défection du toubib. Celui-ci n'était pas seul, Marie partageait sa table et ses fous-rires. Elle était sans doute arrivée tardivement

la veille dans la soirée et Gérard avait préféré se ménager des retrouvailles… Plus intimes ! Affectant de ne pas paraître surpris, Bibert se joignit au couple en complimentant Marie sur sa fraîcheur, remarquable après une nuit certainement éprouvante. Le regard chargé de reproches de son ami le mit en appétit et il vida la corbeille de croissants : « Si vous vous sentez suffisamment reposée, Marie, je vous propose d'aller tout de suite retrouver notre ami Pierre qui a peut-être des informations à nous communiquer.
— Pas de problème, mon cher Bibert. Je ne suis pas fatiguée du voyage, étant arrivée hier en milieu d'après-midi. Gérard ne vous avait pas informé ? »

L'intéressé se dépêche d'avaler une gorgée de café, pour éviter d'être étouffé par la bouchée qu'il était en train de mâcher. Avant qu'il ait pu trouver une réponse cohérente, Bibert coupe court à la petite passe d'arme en affirmant avoir été retenu par des obligations impératives, s'excusant avec ostentation de n'avoir pas été présent pour accueillir la sociologue. Tout le monde prend le parti d'en rire et ils décident de patienter au bord de la piscine, jusqu'à l'arrivée de Pierre. Le médecin a décidé de profiter de ses quelques jours de vacances pour s'octroyer des grasses matinées crapuleuses, il n'apparaît

jamais avant une heure, très avancée de la matinée.
Effectivement, ce n'est que peu avant la méridienne qu'il vient retrouver le trio, détendu affichant un sourire annonciateur de nouvelles, sinon bonnes, fraîches à coup sur. Marie lui est inconnue, Gérard se dépêche de faire les présentations. Visiblement, il s'y prend de manière à décourager toute tentative de séduction intempestive. Bibert jubile, la méfiance règne parmi les coqs de la basse cours. Paraissant ne rien remarquer, Pierre prend place entre Marie et son confrère. Inattention ou basse manœuvre, nul ne réagis : « Mes amis, j'ai enfin reçu l'information attendue. Les oiseaux sont nichés à Mayotte, dans un complexe pour touristes amateurs de calme et discrétion. Un *Resort* comme disent les anglo-saxons. Ils sont au nombre de trois, une femme et deux hommes dont un Syrien et un Malgache. La fille est une ressortissante de l'île Maurice, originaire d'Agaléga.

C'est bien elle, murmure Bibert.
— Oui, tant mieux ! Enfin, pour vous, je veux dire. Bon, peu importe, en fait ce qui compte c'est qu'ils semblent attendre quelque chose ou quelqu'un et que nous devons faire vite pour agir, avant qu'ils ne se soient à nouveau envolés.

— Nous !
Le mot a jaillit simultanément avec la même force, des bouches de Bibert et Gérard. Les yeux ronds, ils observent le médecin, qui paraît assez satisfait de leur réaction.
— Pourquoi pas ? Il me reste quelques jours de vacances et la perspective de les passer entre le triangle des Bermudes, bar, piscine et chambre ne me tente pas plus que cela. Nous pourrons ainsi faire deux équipes, l'une se rendra sur place par la voie aérienne normale, l'autre utilisera votre voilier. La jonque sera d'ailleurs une excellente base pour agir, ainsi qu'un appréciable moyen de replis en cas de besoin.

Bibert et Gérard se consultent du regard. Le forestier semble hésitant, il demande une précision :
— Qui constituera l'équipe volante, vous et votre amie ?
— Non elle rentrera pour assurer la permanence à mon cabinet. Car, contrairement à ce que vous semblez croire, il s'agit bel et bien de ma secrétaire, elle partage ma vie et mon travail depuis mon divorce d'avec ma première femme. Je serai donc assisté de l'une ou l'autre d'entre vous de façon à former deux binômes. À moins que vous n'ayez une objection et une autre proposition à faire. Mais je vous avertis que je

n’ai pas le pied marin et ne serai pas très utile à bord de votre navire.

Gérard réagit en un clin d’œil.
— Aucune importance, il ne s’agit que d’assister le skipper pour une traversée de courte durée. Arrivant par avion, un couple attirera moins l’attention qu’un ou deux hommes seuls !

Marie, qui jusque-là écoutait en spectatrice passive, prend à son tour la parole.
— C’est peut-être justement ce qu’il faut obtenir, l’apparition d’un individu légèrement hors cadre, pour focaliser l’attention des deux chiens de garde qui coincent Adèle. Il donnera ainsi les coudées plus franches à un couple survenant ultérieurement. Bibert, à bord de la jonque se tiendra prêt à agir selon l’évolution des événements. Voici ce que je propose, Pierre arrive par les moyens conventionnels, avion, taxi, etc. Il s’installe et agit pour se faire remarquer, mais sans exagération. Gérard et moi-même arrivons en jouant les amoureux. Nous observons et mettons au point un plan d’action, ensuite il ne nous reste plus qu’à nous retrouver tous sur la Malay-Damsel, pour prendre la décision d’agir ou non. Ça vous convient ?

Les trois hommes semblent frappés de stupeur, Pierre réagit le premier.
— Loupé ! J'espérais bien jouer le rôle de l'amoureux, mais pour le reste ce plan me paraît tenir la route, moi je marche à fond ! »
Les autres font chorus et tous décident d'aller fêter cela devant un plat épicé à la mode Indienne, un Massaman-Curry, dans une réputée gargote des hauts. »

Les navigateurs lèvent l'ancre sans tarder, tandis que Pierre fait ses recommandations professionnelles et autres à sa collaboratrice. Il ne prendra l'avion que le lendemain matin, ayant déjà réservé sa place sur le Boeing 777 d'Air Austral, baptisé *Caribou*. Ce nom fait plaisir aux touristes canadiens qui ignorent que cela signifie simplement bienvenue en shimaore, la langue vernaculaire.
À bord de la Malay-Damsel les heures passent lentement et les deux amis en profitent pour questionner Marie sur ses travaux à Tromelin.
« Presque un fiasco, nous ne sommes parvenus à retrouver quasiment aucunes sépultures. Pourtant beaucoup des naufragés sont morts sur l'île, c'est une certitude. Où ont-ils été ensevelis ? Ce qui m'a personnellement le plus frappée, c'est l'impression très nette que ces gens n'étaient pas écrasés par leur abominable

condition. Ils ont, au contraire, essayé de survivre avec ordre et méthode. Qu'en serait-il aujourd'hui pour nos contemporains confrontés à des circonstances identiques ? »

Avec la proximité de Mayotte, les interrogations de l'équipage se concentrèrent sur ce PTOM (pays et territoire d'outre-mer). Là, encore, les connaissances de la Sociologue furent mises à contribution. Son érudition constituait une mine de renseignements sur la région et ses habitants dont elle accepta bien volontiers de faire profiter ses compagnons de route :
« En 1974, la France organisa aux Comores un référendum sur l'indépendance. Mayotte sera la seule île de l'archipel à voter pour le maintien de ses liens avec la métropole, confirmant ce choix, à 99,4 %, lors d'un second référendum organisé en 1976. En dépit du choix librement et majoritairement exprimé par les Mahorais, l'Union africaine déclare ce territoire comme « *occupé par une puissance étrangère* ». De même, l'Assemblée générale des Nations unies continua de nombreuses fois à condamner la présence française sur le territoire. Au plan géographique, Mayotte est constituée de plusieurs îles et îlots. Les deux plus grandes sont Grande-Terre et Pamandzi, entourées par un lagon de mille cents kilomètres carré, un des plus grands au monde, formé par un récif de

corail de cent soixante kilomètres de long. Il entoure la totalité des îles, mais il existe de nombreuses passes.

Bibert, fort de sa qualité de navigateur, ne peut se retenir d'intervenir.
— Oui, nous emprunterons la passe de l'Est, appelée « Passe en S » La zone est mal pavée ! Car si les îlots sont de toutes beautés, pour la navigation le nombre important de récifs exige attention et dextérité.
— C'est votre boulot, capitaine ! Nous ne pouvons que nous en remettre à votre compétence, ainsi qu'à la providence en dernier recours. Pour ce qui me concerne, en ma qualité de sociologue, c'est par exemple la place faite à la femme dans cette société musulmane. Il est intéressant de noter que, traditionnellement, la maison appartient aux épouses. En cas de répudiation ou de divorce elles subissent essentiellement la perte d'un compagnon, mais pas celle d'un statut social ou économique. C'est le mari qui se retrouve sans toit, tandis qu'après le départ du mari les foundis et les aînés veillent à la bonne tenue économique de la femme et des enfants. Il existe bien sûr de nombreuses écoles coraniques, mais depuis 1939 la lapidation des femmes est interdite. Et depuis 2005, la polygamie et la répudiation unilatérale ont été abolies.

— Marie, tout ce que tu nous apprends est très intéressant. Mais, franchement, tu ne t'intéresse donc qu'aux choses ayant rapport avec la condition féminine ?
— Pas du tout ! Qu'allez-vous imaginer là ? Tenez, *le moringue*, ce jeu qui ressemble à un sport, ou ce sport qui ressemble à un jeu, vous connaissez ?… Ha, vous voyez ! C'est un peu comme la capoeira brésilienne. Avec la différence toutefois que cette dernière se rapproche d'arts martiaux. Alors que le moringue n'a strictement aucune règle réellement définie et ne comporte aucun enseignement. Il est considéré par les Mahorais comme un moment de convivialité, les lutteurs sont très souvent des amis, en dehors de l'affrontement. Pratiqué jusqu'à la fin des années quatre-vingt entre villages rivaux, il a actuellement presque disparu. On peut encore avoir l'occasion d'assister à de rares moringue Mahorais, durant le mois de ramadan. Imaginez le tableau, au coucher du soleil, après avoir bien festoyé, les jeunes gens se regroupent sur la place publique, tapent sur les tam-tams et s'empoignent d'importance. C'est un spectacle culturel que je vous recommande. Aucun rapport avec la condition féminine je peux vous l'affirmer ! »

6

La jeune fille avait peur, mais s'efforçait de le dissimuler. Elle savait que montrer sa faiblesse ne ferait qu'accroître les risques de violence ou de sévices sexuels que ses mentors ne manqueraient de lui faire subir si par malheur ils venaient à ne plus craindre ses, supposés, pouvoirs de sorcière. Au début elle avait cru à la chance de sa vie en rencontrant ce beau parleur de malgache. A trente-trois ans, Janmamod Karmaly présentait bien. Il avait le verbe aisé et l'œil enjôleur. L'argent qu'il exhibait facilement, avait achevé de convaincre la jeune fille de l'intérêt à accorder à la proposition qu'il venait de lui faire. Rien de très compliqué en apparence, il suffisait de faire la traductrice, l'interprète disait-il, entre ceux qu'il appelait pompeusement « ses associés » et le reste des populations indigènes d'ici et d'autres îles. En réalité l'offre avait d'abord concernée Adélaïde, sa mère. Mais la vieille n'avait rien voulu entendre. Pire, elle les avait menacés de maléfices et de vengeance des dieux tutélaires. Un accident bizarre avait fait taire la pauvre femme définitivement. Dès lors, les alléchantes promesses d'argent facile furent assorties de menaces, à peine voilée, pour le cas où la jeune fille déciderait de calquer son attitude sur celle

de sa mère. Cependant la situation ne se dégrada véritablement qu'après qu'ils eurent tous quitté Agaléga. Déjà bien avant d'embarquer à bord du *Trochetia*, Adèle avait commencée d'éprouver une crainte larvée, mais ne sachant comment échapper à son protecteur, elle avait fait taire ses angoisses. Par la suite, lorsqu'ils séjournèrent pour la première fois à Hell-Ville, sur l'île de Nosy-Be, les mauvaises intentions de ses employeurs se précisèrent. Heureusement Janmamod et les arabes, ces derniers dans une moindre mesure toutefois, se défiaient de pouvoirs surnaturels qu'ils prêtaient à la jeune fille. La réputation bien établie de sorcière faite à sa mère et dont elle semblait avoir tout naturellement héritée, jetait le trouble dans l'âme pétrie de superstitions de ces hommes dont le vernis de civilisation n'était pas bien épais. Mais combien de temps cela durerait-il ? Elle tentât vainement d'attirer l'attention d'un jeune européen qui l'avait intensément regardée, alors qu'elle se trouvait dans le lobby de l'hôtel Andilana. Hélas ses appels au secours, visuels, étaient restés sans réponses, le garçon avait-il seulement compris le message que contenait son regard ?
Ils résidèrent un temps au village balnéaire d'Ambatoloaka. Le but était de rencontrer des investisseurs qui s'intéressaient à la réouverture des installations de la SIRAMA. La Siramamy

Malagasy, compagnie sucrière nationale avait laissée ses infrastructures à l'abandon depuis 2006. En décembre 2007, la réhabilitation du site avait été programmée avec l'ambition de retrouver la capacité de production historique de sucre ainsi que les onze mille hectolitres d'alcool pur produits par an. Janmamod Karmaly et ses associés pensaient qu'une partie du capital consacré à l'activité agricole pouvait être détourné et réorienté vers leur projet des 'Cargados Carajos'. Les tractations n'avaient pas données les résultats espérés et les Saoudiens en avaient conçu une vive réprobation envers le malgache. Ils rejetaient sur lui et la traductrice l'entière responsabilité de l'échec. Le plus vindicatif était celui des deux Saoudiens qui pouvait être considéré comme le meneur. Haïk-Al-Rashid était le chef ou en tout cas celui possédant le plus de pouvoirs. Il menaça Karmaly de mettre fin à leur association si celui-ci ne parvenait pas à obtenir la part des investissements qu'il s'était engagé à honorer. L'autre musulman, Mohamed Al-Aziz était un représentant de l'ordre des Ikhwân, les frères, des croyants fondamentalistes qui régnaient sur les provinces du Nejd et du Hedjaz. Il méprisait ouvertement le malgache et Adèle. Janmamod parce qu'il était noir et que durant des siècles les habitants de la péninsule arabique ont importé des esclaves en masse,

particulièrement les noirs d'Afrique-Orientale. Les Saoudiens n'ont aboli l'esclavage, qu'en… 1968. Adèle, tout simplement parce qu'elle était une femme et que sur le plan du respect du droit des femmes, selon Amnesty International, l'Arabie Saoudite serait un des pays les plus en marge de la planète. La conséquence première de cette discorde, fut le départ pour Mayotte de deux des 'associés', Mohamed et Janmamod. Bien entendu, Adèle fut tenue de les suivre. Ils avaient choisi cet endroit discret pour y attendre en toute quiétude Haïk al-Rashid. Le leader était parti dans l'intention de ramener une grosse somme d'argent, devenue indispensable à la poursuite de leurs projets. L'habile homme d'affaire entendait mettre à profit la masse des pèlerins qui revenaient des lieux saints de la Mecque et Médina, pour passer inaperçu et échapper aux contrôles de douanes et de police. Depuis, six jours s'étaient écoulés, et la situation devenait chaque jour plus tendu pour l'infortunée Adèle. La jeune fille avait beau se faire discrète et se dissimuler sous d'amples foulards. Elle sentait qu'il s'en fallait d'un cheveu avant que l'un de ses compagnons-ravisseurs ne passe aux actes et assouvisse sur elle ses frustrations sexuelles et existentielles. Heureusement, la veille avait vu arriver un homme, seul. L'obstination qu'il appliqua à vouloir passer inaperçu, obtint

immanquablement l'effet inverse. L'attention distraite des quelques clients qui prenaient régulièrement leurs repas sous les pailles du restaurant de l'hôtel, se concentra sur sa personne. Méfiant, Janmamod avait exigé d'être placé de façon à pouvoir surveiller discrètement l'étrange individu. De surcroît, par prudence la jeune fille fut consignée dans son bungalow pour y prendre ses repas. La curiosité éventuelle du personnel étant prévenue par le vague prétexte d'une migraine tenace. Pour Adèle, l'apparition de l'étrange client constituait un répit fort bienvenu. Occupés à s'interroger sur l'inconnu, on cessa de lui coller aux talons et elle put enfin jouir d'une relative tranquillité.
Le surlendemain, ce fut l'arrivée d'un voilier, bizarre lui-aussi, avec des voiles comme les bateaux sur les photos de Hong-Kong ou de Singapour. Il vint s'ancrer non loin de la plage, entre l'hôtel et le village de Sada. L'endroit était bien abrité, à l'entrée de la grande baie. Dans le courant de la même après-midi, un couple en débarqua, qui vint louer une chambre. Ils s'y installèrent, pour n'en plus ressortir avant l'heure du repas. Mohamed se contenta d'un bref commentaire grossier et méprisant sur les chiens d'Occidentaux ! Il occupait, avec Haïk-Al-Rashid lorsqu'il était présent, le bungalow placé à droite de celui d'Adèle. Le malgache ayant été relégué dans celui de gauche, de façon à

encadrer l'interprète. Si le touriste aux manières suspectes s'était contenté d'un bungalow placé tout à proximité du restaurant et des bureaux de la direction, les nouveaux arrivants, eux s'installèrent à l'autre extrémité, côté jungle et en vis-à-vis des chambres allouées au trio. Lorsque le lendemain, tôt dans la matinée, Adèle s'engagea sur la plage pour faire quelques pas de promenade, la femme du couple d'amoureux, sortit en maillot de bain. Elle tenait une serviette de toilette et serrait un cabas en raphia sous son bras. Janmamod, assis sur les marches de son bungalow, fumait une cigarette en observant d'un œil désabusé le tableau. Il surveillerait comme chaque jour la ballade de leur otage, avant de lui enjoindre de regagner sa chambre et de n'en plus sortir sans y avoir été priée par lui ou son complice. Son champ de vision fut brusquement masqué par l'apparition du mari, supposé, de la baigneuse. L'homme lui demandait du feu, en montrant sa cigarette. Quand elle fut allumée, l'étranger fit encore une tentative pour engager la conversation, en anglais puis en français. Le malgache luttait contre deux sentiments contradictoires. Toujours à l'affût de nouvelles combines, il ne pouvait se départir, à chaque nouvelle rencontre, du vague espoir d'avoir affaire à un pigeon potentiel. C'est donc cette perspective qui emporta sa décision. Oubliant son

agacement il choisit de répondre, sinon avec empressement, du moins avec courtoisie. Jetant par précaution un vague coup d'œil par-dessus l'épaule du gogo en puissance, il ne remarqua rien de particulier. D'ailleurs la pensée que cette satanée villageoise ne valait pas les efforts consentis, revenait de plus en plus fréquemment à son esprit. C'était une pensée extrêmement dérangeante, elle ne cessait de le tarauder. Comment ! L'obliger lui Janmamod, un businessman de carrure internationale, le rabaisser à jouer les chaperons ! S'il n'avait tenu qu'à lui, voici longtemps qu'il s'en serrait débarrassé de cette maudite sorcière. Il aurait bien sûr préféré l'avoir au préalable abondamment baisée par tous les orifices, il faut toujours que le travail apporte une satisfaction, sinon, autant rester dans son hamac. Mais, avec les pouvoirs magiques terrifiants qu'elle devait détenir, il valait mieux se montrer prudent. Il était plus facile de faire exécuter la besogne par un de ces crève-la-faim, réfugié Comorien ou autres, qui s'en chargerait pour une poignée de roupies.
Perdu dans ses réflexions, le malgache s'aperçut soudain que l'homme devant lui continuait de parler. Une vieille méfiance se réveilla aussitôt, il voulait quoi à la fin, ce type ? À présent elle lui paraissait bizarre, cette obstination à dire n'importe quoi. Cependant le blanc s'excusait,

saluait et tournait les talons pour rejoindre sa femme sur la plage. Janmamod n'était pas très instruit et n'avait qu'une intelligence limitée. Pourtant il était parvenu à s'extraire de sa condition plus que modeste au départ et à se forger une relative réussite sociale, tout simplement en suivant ses intuitions. Il mettait toujours à profit son instinct et ne s'attardait pas en raisonnements fastidieux. Dans le cas présent, quelque chose n'allait pas. Il n'aurait su dire quoi, mais il en était sur. Il appela Adèle, lui enjoignant vivement de regagner sa chambre. Au passage il la regarda attentivement, mais ne pu rien déceler de particulier. Évidemment elle pouvait facilement dissimuler un objet ou un document dans ses vêtements. Il conçut le plan de laisser se calmer sa méfiance éventuelle, de la faire venir sous un quelconque prétexte, puis de l'enfermer dans son propre bungalow. Il aurait ainsi tout le temps de procéder à la fouille méticuleuse de celui qu'elle occupait, garde-robe incluse. Rasséréné par cette décision, il reprit sa faction sur les marches en surveillant d'un œil soupçonneux les évolutions du couple d'étrangers. Leur comportement ne révélait pourtant rien de spécial. Sortant de leur bain dans les eaux tièdes du lagon, ils regagnèrent leur appartement pour n'en ressortir, une bonne heure plus tard, habillés et chaussés. Détail qui, pour le rusé observateur, dénonçait leur

intention de ne pas rejoindre leur voilier mais probablement d'attendre, sur la route de la corniche, le passage d'un taxi collectif pour gagner le village de Sada ou celui de Mamoudzou. Cela va leurs prendre au minimum deux heures, pensa-t-il. Une idée lui vint alors à l'esprit. Pourquoi ne pas en profiter et s'introduire dans la chambre laissée vacante ? Il pourrait tout à loisir procéder à une inspection de leurs affaires. Outre les profits qu'il en retirerait en dérobant discrètement quelques menus objets, l'opération pouvait lui en apprendre beaucoup sur les véritables motivations de ces clients singuliers. Car, même en l'absence du plus petit indice susceptible d'attribuer à leur présence une autre motivation que le banal tourisme, il continuait à nourrir à leur endroit une défiance croissante. L'arrivée bruyante des femmes de ménage, qui avaient elles aussi noté le départ des deux clients, l'empêcha de mettre ses projets à exécution dans l'immédiat. Il décida donc de revenir à sa première intention et de vérifier si, comme il en avait l'intuition, la jeune fille dissimulait quelque chose ou quelque dessein contraire à ses buts ainsi que, mais dans une moindre mesure, ceux de ses associés. Mais, là encore il rencontra des difficultés imprévues. Adèle, ne comprenant pas, ou comprenant trop bien, les raisons des nouvelles décisions de son gardien, fit grand

tapage, hurlant et s'accrochant aux objets placés sur sa trajectoire. Tant et si bien que les employées dans un premier temps, bientôt suivies par la clientèle des bungalows voisins, finirent par sortir sur les seuils. Pour essayer de comprendre les raisons du raffut et profiter du spectacle. Janmamod préféra renoncer et changer de stratégie. Mohamed étant parti tôt dans la mâtiné, pour accueillir Haïk-Al-Rashid à l'aéroport de Dzaoudzi, il prit le parti de ne rien entreprendre avant le retour des deux Saoudiens. Les tourtereaux français auraient encore bien d'autres occasions de s'absenter et lui d'en profiter pour mettre ses projets à exécution. Quant à la péronnelle, elle ne perdait rien pour attendre celle-là. Il lui ferait payer ses manifestations d'indépendance, et cher. À sa grande surprise, c'est la jeune fille qui vint d'elle-même le retrouver et prendre place à son côté sur les marches. Refoulant un vieux fond de colère résiduelle, le malgache laissa vite sa curiosité prendre le dessus. Les propos d'Adèle avaient, il est vrai, de quoi l'intriguer :
« Pourquoi te montres-tu aussi dur envers moi ? Nous sommes tous deux des gens de couleur, méprisés par les arabes et les occidentaux. En nous unissant nous serons forts. C'est nous qui seront les maîtres de ces chiens arrogants. Acceptes-tu de m'écouter, oui ou non ?

— Hé bien, vas-y ! Parles je veux bien entendre tes récriminations. Surtout ne t'avise pas d'essayer de me jouer un de tes tours de sorcellerie. J'ai mes gris-gris protecteurs, tu le paierais immédiatement de ta vie.
— Que vas-tu chercher là ! Au contraire, je te propose de devenir riche sans efforts. Écoute-moi bien, quand les Saoudiens reviendront avec le magot. Car ils vont revenir avec beaucoup d'argent, je le sais, je vous ai entendus. Lorsqu'ils se croiront en sûreté et relâcheront leur méfiance, tu proposeras de fêter l'heureuse issue du voyage en dégustant un bon thé. Je vais te remettre une poudre incolore et inodore que tu verseras discrètement dans la théière. Mais attention, seulement au troisième thé ! Car il est pratiquement certains qu'ils concevront quelques soupçons et voudront que tu boives avec eux. Accepte une tasse ou deux, par courtoisie, puis déclare que tu préfères la bière, ils connaissent déjà ton penchant pour l'alcool. Je pourrais moi-aussi en demander une tasse, cette requête achèvera de les mettre en confiance. La dose que je te remettrai te paraîtra faible, mais c'est un poison très puissant et rapide. Dès qu'il aura fait effet, nous n'aurons plus qu'à nous partager le butin et fuir le plus loin possible. Tu disposeras ainsi d'un capital qu'il te sera aisé de faire fructifier, seul ! Sans avoir besoin de partager avec ces

imbéciles. Et puis, avant de nous séparer je saurai me montrer gentille et reconnaissante avec toi. Je sais que tu as très envi de moi, je serai généreuse crois-moi. »

La première réaction du garçon fût de refuser, de se saisir de la tentatrice et de tout dévoiler à ses complices. Puis, rapidement, comme une fusée tirée par une nuit sans lune, une idée éclatât, illuminant les ténèbres de son cerveau habitué aux duplicités de toutes natures. Il prit cependant le temps de l'examiner sous ses différents aspects, puis d'en considérer les conséquences immédiatement prévisibles, avant de réclamer un ultime délai de réflexion. Mais la jeune créole ne l'entendait pas de cette oreille. Elle fit valoir la nécessité d'agir vite pour préparer le plan, ainsi que sa volonté de tout nier et de l'accuser d'inventer cette rocambolesque histoire pour dissimuler… Le viol qu'il vient de commettre contre-elle, en dépit des instructions strictes laissées par Haïk-Al-Rashid sur ce sujet.
Les arguments pesaient leur poids, surtout le dernier, et Janmamod préféra baisser pavillon. Il s'empara de l'idée avec une fougue grandissante, destinée dans son esprit à rassurer sa nouvelle complice.

7

« Puisque je te dis que j'ai entendu quelque chose ! Ne me prend pas pour une idiote, je suis tout à fait capable de faire la différence entre les bruits produits par le feuillage d'un arbre secoué par le vent et ceux provenant de source humaine ou animale.
— Loin de moi l'idée de contester tes aptitudes auditives, mais je me trouve devant la porte d'où, selon toi, provenaient les bruits jugés inquiétants et tu peux comme moi constater qu'il n'y a r…

Gérard se tient, comme il l'affirme, devant la porte grande ouverte du bungalow. Mais avant qu'il puisse terminer sa phrase, prononcée d'un ton persiflant, une forme fugitive fait irruption dans la pièce, titube et vient s'écrouler sur le plancher de bois aux pieds de Marie. Promptement le médecin retrouve ses réflexes, ferme la porte et se penche sur la masse inanimée.
— Merde alors, regarde…C'est Adèle ! Elle est inconsciente, vite Marie aide-moi à la mettre sur le lit. Passe-moi ma trousse s'il te plaît.

Quelques minutes d'examen suivis de soins fébriles obtiennent l'effet escompté. La jeune

fille reprend conscience mais elle semble en proie à de vives douleurs et très affaiblie. Tandis que le médecin prépare une seringue de calmants, Marie qui tamponne le visage de la malade s'aperçoit que celle-ci fait des efforts pour parler, elle lui soulève la tête et se penche pour écouter. Gérard injecte son produit et écoute lui aussi avec attention le filet de voix qui s'échappe des lèvres décolorées.
— Comme vous me l'aviez conseillé sur la plage, j'ai soumis mon… Enfin votre plan à Janmamod. Vous ne vous étiez pas trompés, il a feint d'hésiter puis il a gobé l'hameçon. Au retour des deux Saoudiens, leur chef a annoncé détenir dix-sept millions de Roupies Mauriciennes, contenu dans le sac de voyage en cuir qu'il tenait à la main. Il a tout de suite expliqué à ses deux complices que cette somme devait servir de dessous de table pour les fonctionnaires, ministres et autres requins, à commencer par les dirigeants de la Raphael Fishing Co. Ltd. Les fonds, destinés aux investissements à ciel ouvert, étaient eux déposés sur un autre compte spécial, numéroté. Il a insisté sur le fait que la banque se trouvait dans les îles Kiribatit, et surtout qu'il était seul à en détenir l'adresse et le code d'accès. Au bout d'un temps, le malgache leur a proposé de boire un thé, qu'il m'a chargé de préparer. Toujours selon vos instructions, je lui avais remis la poudre, mais

j’étais révoltée par la conduite de ces brutes enver-moi et je voulais me venger, j’ai remplacé votre somnifère par un véritable poison que je tenais de ma mère. C’était une erreur, car je n’avais pas prévue que ce salaud verserait le poison dès le deuxième service ! Il avait bu la première fois et moi pas. En versant les deuxièmes tasses il a prétexté de son goût pour la bière et n’a pas absorbé de thé, mais il m’a refilé sa tasse en m’enjoignant de boire « pour participer à la célébration commune ». Je ne pouvais refuser sans paraître suspecte et j’ignorais qu’il n’avait pas respecté nos conventions. J’ai presque tout de suite senti le goût de ma décoction, mais il était trop tard. Les deux arabes, eux, n’ont même pas eu le temps de finir leur troisième tasse, ils se sont écroulés comme des masses en vomissant tripes et boyaux. Ensuite ce fut mon tour, j’ai perdue connaissance, mais seulement un assez court instant. Je suis normalement immunisée contre ce poison et bien d’autres, mais la dose était forte et mon organisme ne possédait plus assez d’antidote pour me préserver totalement. Quand je suis revenu à moi, il avait ramassé le sac de billets et fouillait les cadavres pour trouver des indications sur la banque des îles Kiribati. Voyant mes yeux ouverts, il prit peur et se précipita sur la porte pour fuir, en hurlant qu’il avait affaire à un fantôme. Dans sa précipitation

affolée, il a tout de même eu la présence d'esprit d'emporter le sac de billets. J'ai repris un peu de force et je me suis approchée du corps de Haïk-Al-Rashid. Une clef spéciale, celle du coffre probablement, était attachée à son cou par une chaîne en or. Je m'en suis emparée. J'ai aussi ramassé le petit coran qui ne le quittait jamais. Peut-être a-t-il dissimulé des indications à l'intérieur ? Craignant de perdre mes forces trop rapidement, je n'ai pas eu le courage de continuer à chercher, tout avait été mélangé et jeté en vrac par le meurtrier. Ne perdez pas de temps à essayer de me sauver. C'est impossible, je sais qu'il est trop tard. Dans une heure ou deux j'aurai cessé de vivre, tous vos efforts n'y pourront rien. La seule chose que vous puissiez faire c'est de m'éviter une agonie trop longue et trop douloureuse. Aidez-moi à retourner dans la chambre du drame, la découverte de nos corps obligera la police à ouvrir une enquête et à rechercher ce salaud de Janmamod. Merci d'avoir tenté de me faire sortir de ma triste destinée. Si cela est possible, j'aimerais être incinérée et que mes cendres soient dispersées en haute mer. Par ce geste je rendrai à l'océan le corps de mon aïeule, qui lui avait échappée… Je vous dois une précision, nous ne sommes pas les descendantes de la naufragée, cette Adélaïde d'Emmerez retrouvée aux cotés du pirate. Nous lui avons emprunté

seulement le nom et la réalité historique, notre lointaine parente était la fameuse et mystérieuse Madam Seret. Vous savez, celle du langage codé… »

Adèle ne put continuer sa confession, des spasmes violents la secouèrent et les vomissements reprirent. Conformément aux volontés de la pauvre fille, Ils la transportèrent sur les lieux du drame et Gérard lui administra un puissant narcotique dont les effets ne se dissiperaient qu'avec l'existence de la pauvre fille.

Quelques jours plus tard, Adèle et les deux Saoudiens étaient toujours gardés dans la morgue de l'hôpital, à Mamoudzou. L'enquête, après des débuts hésitants, paraissait s'orienter définitivement vers la thèse du crime crapuleux, le mobile retenu étant celui du vol. Pour la police, l'auteur selon toutes vraisemblances était un ressortissant malgache ami des victimes. L'homme, nommé Janmamod Karmaly, demeurait encore introuvable. Il semblait devoir le rester encore longtemps, car les gendarmes s'activaient avec une fougue des plus modérée. Les enquêteurs se déclaraient persuadés que le suspect était bel et bien le coupable, avant d'ajouter qu'il avait très certainement réussit à

passer entre les mailles, trop lâches sans doute, du filet. L'équipage de la Malay-Damsel n'avait même pas fait l'objet d'un interrogatoire de routine. Seul les gérants et le personnel du Resort avaient été entendus par la police.
À bord, la peine causée par la tragique disparussions d'Adèle avait fait place à l'énervement. Les deux mâles souffraient dans leur ego de se révéler impuissant à trouver une solution. Pour Marie la frustration résidait uniquement dans la pensée qu'une énorme masse de billets de banque serait perdue, s'ils ne parvenaient pas à résoudre l'énigme. Ils avaient la clé, restait à trouver le numéro et la localisation précise de la petite fortune déposée par Haïk-Al-Rashid.
C'est Bibert qui le premier entama le mystère. Leur seul champ d'investigations était le coran ramassé par la défunte Adèle. Mais aucune note manuscrite n'y était portée ou jointe. Le forestier-navigateur observa que certaines sourates étaient surlignées avec ce genre de stylo permettant de mettre un texte en surbrillance. De même, certaines pages portaient l'empreinte d'une pointe appuyée avec assez de force, pour laisser une trace en creux devant le numéro du bas de page. Il s'empressa de faire part de cette constatation à ses amis qui relevèrent avec lui les numéros et les titres de sourates ainsi mis en évidence. Pourtant, à

l’issue de nombreuses heures de vaines et exaspérantes triturations, rien de vraiment concluant n’était encore sorti de leurs cogitations. C’est alors que Marie eut la soudaine inspiration d’appliquer aux textes sélectionnés le principe du langage secret tel qu’il est connu par les insulaires de l’archipel des Agaléga. L’interprétation du message obtenu par ce procédé révéla les noms de l’île, de la banque, du code d’identification ainsi que le numéro du coffre recelant le pactole. Il ne restait plus au trio enthousiaste qu’à se mettre en route pour aller récupérer le fruit de leur héritage. Une rapide recherche sur internet leur permit d’apprendre l’essentiel sur leur future destination, l’archipel des Kiribati !
Kiribati s’avéra être la prononciation en gilbertin, la langue vernaculaire, de l’anglais ’Gilberts’ qui était l’ancien nom de l’archipel. Le nom actuel n’est donc que la transcription du nom ‘Gilbert’, effectuée lors de l’accession à l’indépendance de l’archipel, en 1979.
Bibert, en sa qualité de navigateur consultait de son côté quelques rébarbatifs ouvrages nautiques, il intervint à ce moment précis, annonçant fier de son récent savoir, que cette accession à l’indépendance arrachée aux anglais, était survenue quatre vingt-dix ans, jour pour jour après la visite sur les lieux de Robert-Louis Stevenson. Pour ne pas être en

reste, Gérard affirma se souvenir effectivement que son livre « Dans les mers du Sud » en faisait une description assez précise. Par charité, personne ne lui demanda de précisions. Bibert se contenta d'ajouter que c'était aussi dans ces eaux qu'était censé avoir sombré le Pequod, de Moby-Dick. Marie, qui de son côté s'étonnait d'une telle différence entre les deux noms, l'ancien et le nouveau, entrepris une recherche plus approfondie qui lui permit d'apprendre que la graphie de ce peuple insulaire n'inclue pas les lettres g, l où s, de plus les syllabes de leur alphabet sont ouvertes. Le concours était lancé, c'est Bibert qui obtient la palme par ses précisions livresques sur l'histoire de l'archipel. « Bien que la vérité historique fasse dûment état du capitaine Louis Isidore Duperrey, en lui attribuant le mérite d'être le premier navigateur à avoir présenté, dès 1820, une carte sur laquelle les seize atolls des Gilbert étaient figurés comme étant un archipel unique, il ne faisait que précéder d'extrême justesse la publication du capitaine Johann Adam von Krusenstern. Bizarrement, c'est à ce capitaine devenu amiral de la marine russe, que fut attribuée la paternité de ce curieux nom de baptême, donné, en 1820 et en français, pour rendre hommage à l'un des tout premier découvreurs, le capitaine britannique Thomas Gilbert. »

Marie qui avait écouté sagement, ponctua le discourt de l'érudit en observant avec amertume, que nul bien entendu parmi ces hardis découvreurs, ne s'était préoccupé de connaître le nom véritable des habitants, qui occupaient pourtant les lieux depuis plus de deux mille ans.
Délaissant les considérations philosophiques, ils concentrèrent leurs efforts sur les travaux de décodage complémentaires. Bientôt, le résultat leur permit d'aboutir à la conclusion que la banque objet de leur convoitise se trouvait localisée dans la minuscule capitale d'un atoll nommé Tabiteuea, petit paradis fiscal au même titre que certaines îles des Caraïbes ou principautés du continent Européen. Le plus dur restait pourtant à faire. Les trois aventuriers n'allaient d'ailleurs pas tarder à apprendre, pour leur malheur, que s'y rendre représentait déjà un véritable marathon. Premières difficultés, les liaisons aériennes internationales devenues problématiques, l'employé de l'agence de voyage où ils se sont adressés pour prendre leurs billets, confirme l'amplitude du problème. Mettant même pour ce faire une étonnante autant qu'évidente jubilation, le petit bonhomme grassouillet doit trouver la chose d'un comique méritant partage, car il ne cherche absolument pas à s'en dissimuler. C'est avec un

éclatant sourire, qu'il assène la douloureuse réalité : « La crise a commencée depuis que Air Kiribati a été contraint en mars 2004, de renoncer définitivement à l'utilisation de son seul appareil, un ATR 72, qui lui permettait de relier les Fidji et les îles Tuvalu. Il y a encore peu de temps, j'aurais pu vous proposer la compagnie de vols charter, Aloha Airlines. Elle assurait, une fois par semaine, un vol entre Honolulu et l'île Christmas, avec un Boeing 737. Mais elle a aussi suspendu ses prestations…
— Plutôt que de nous infliger la liste des disparus ou indisponibles, ne serait-il pas plus simple de nous communiquer directement celles qui sont encore envisageables ?
S'énerve Gérard qui manque parfois de patience et s'arrange pour que ses interlocuteurs en prennent conscience. Cette fois il en est pour ses frais, car sans se démonter le moins du monde, le préposé reprend son décourageant bavardage.
— De ce fait, la seule compagnie qui relie actuellement Bonriki l'aéroport de Tarawa-Sud au reste du monde, reste Air Marshall Island, à partir de Majuro dans les îles Marshall. Il y aurait bien à l'occasion Air Nauru, qui constituerait une solution alternative. Hélas, uniquement quand son unique avion à réaction n'est pas sous séquestre, ne comptez donc pas trop dessus. La compagnie gouvernementale Air

Kiribati, assure tant bien que mal les liaisons internes entre les îles Gilbert, sauf celle de Banaba. Mais elle se révèle incapable de relier directement les Phoenix ou les îles de la Ligne. Comme vous le savez, ces dernières doivent leur nom au fait qu'elles sont situées sur la ligne de partage du temps, le vingt-quatrième méridien. Hum…Bon ! Il me semble que vous n'êtes que modérément intéresse par les détails géographiques ! Je dois aussi vous mettre en garde, bien que l'attitude rébarbative et les propos comminatoires du monsieur qui me fait face ne m'y incitent guerre. Enfin, à votre intention exclusive, chère madame, j'ajouterai que le tourisme sur l'archipel des Kiribati reste assez limité. En raison principalement des difficiles conditions d'accès, comme vous venez de vous en rendre compte, mais aussi à cause du manque rédhibitoire d'infrastructures hôtelières. Si par chance vous parvenez jusque là-bas, vous n'y trouverez que deux hôtels- véritables- seulement. Dont l'un est qualifié de gouvernemental sur nos brochures. Ce qui, pour vous qui semblez êtres des voyageurs confirmés, constitue une indication révélatrice de la… sobriété de l'établissement. En plus de ça, les télécommunications y sont chères et d'un service nettement insuffisant. La compagnie nationale TSKL qui détient le monopole, propose Internet à l'un des tarifs les plus chers au

monde. Alors, je constate que le monsieur de tout à l'heure manifeste à nouveau des signes d'énervement mal contenu. Ce que je vous propose, c'est de m'acheter un billet pour Honolulu, via New-York. Et de voir sur place les possibilités qui vous seront offertes. »

Parvenus, après bien des vicissitudes, à Nadi aux îles Fidji, le trio fut enfin en mesure de se rendre à Kiribati par le biais de la compagnie Air Pacific. Cette petite compagnie propose des allers et retours les mardis et jeudis, pour la modique somme de neuf cents euros, par personne. Durant les trois heures de vol, Gérard noua connaissance avec son voisin de siège, un aimable jeune homme qui se révéla être aussi un confrère, médecin dentiste, qui venait reprendre son poste à l'issue de ses congés annuels, passés en France. Le jeune arracheur de dents lui révéla séjourner sur l'île depuis déjà dix mois, soit la moitié du temps imparti à sa mission. La dite mission consistait en une assistance technique, apportée au dentiste local, responsable du cabinet de soins dentaires financé et installé par *La coopération Française dans le Pacifique*. Il entreprit de partager avec son voisin, en y mettant un manifeste enthousiasme, sa récente connaissance des usages locaux ; « La ville, capitale de l'archipel,

s’appelle Tarawa, elle est située sur une bande de sable longue d’une cinquantaine de kilomètres. Depuis Bonriki, l’aéroport tout au sud, vous allez trouver successivement, Nikenibeu, c’est là que sont implantés l’hôtel Otiantoaie, et l’hôpital. Puis Teorereke, avec l’église, le marché et les artisans. Ensuite Bairiki, où sont regroupés les ministères. Et enfin Betio, le port qui recèle de nombreux vestiges de la seconde guerre mondiale. Il faut environ une heure pour parcourir l’île, un moyen de transport est donc requis. Vous trouverez des mini-vans qui font le taxi et vous transportent n’importe où, pour moins d’un dollar, la monnaie des Kiribati est le dollar australien. Il est également possible de louer des voitures, ce sont les rares particuliers qui en possèdent une qui arrondissent leurs fins de mois en proposant ces locations. Car bien que la population soit relativement pauvre, le coût de la vie y est élevé puisque presque tous les produits sont importés. L’anglais est maîtrisé par le personnel de l’administration et ceux ayant rapport avec le tourisme. Attention, la population locale parle l’I-Kiribati, presque exclusivement. De même, si vous voulez visiter une autre des trente-trois îles de l’archipel, *Air Kiribati* ne dispose que de deux appareils, quand ils fonctionnent ! Vous devez donc vous y prendre très à l’avance, car le délai entre chaque vol peut varier de

plusieurs jours à… Plusieurs mois, en fonction de la destination choisie. Depuis 2007, les Kiribati se sont lancées dans la commercialisation des pavillons de complaisance, en immatriculant à Tarawa des navires de tous horizons. Le gouvernement espère, par ce commerce qui tient du trafic, diversifier ses ressources économiques. Enfin, si vous souffrez des dents, ne manquez pas de passer au cabinet ultra moderne que la France vient d'offrir dans le cadre de la coopération technique. Mais, même si vous n'avez aucune rage de dent à déplorer, vous serez, bien sûr, les très bienvenus. De toute façon je compte bien vous retenir à dîner un soir prochain. Nous sommes à présent presque arrivés. Bonne chance dans vos découvertes, à bientôt peut-être ! »

Ce que, ni ce serviable jeune homme, ni les dépliants touristiques dénichés à grand peine, n'avaient été en mesure de leur communiquer, c'est l'existence parallèle aux hôtels conventionnels rares et chers, de Lodge. Ces charmants pavillons à vocation hôtelière présentent, outre l'avantage d'une convivialité touchante, celle d'afficher des prix plus abordables. Pour soixante dollars le Lagoon Breeze hébergeât donc le trio dans un cadre splendide et une ambiance aussi familiale que

chaleureuse. Même les voraces moustiques, qui infestaient le coin, ne parvinrent pas altérer le plaisir du séjour. Seul bémol, les petits déjeuners n'étaient pas inclus et les repas, servis sur commande uniquement, se composaient d'une cuisine de type anglo-saxonne peu à même de satisfaire des appétits de français avides de découvertes culinaires. Heureusement, en seulement quelques minutes de marche, le restaurant *Kong* proposait invariablement la grande spécialité locale, le poisson à déguster séché, salé, cru, frit ou panné, accompagné de taro ou de fruits de l'arbre à pain.
Monsieur Teburoro Tong, le patron de l'établissement, mit personnellement un point d'honneur à leur faire découvrir les desserts, à base de noix de coco, qui font beaucoup pour la réputation de son établissement. Heureux de la satisfaction manifestée par ses clients le restaurateur les convia derechef à une partie de pêche sur le lagon. Le produit de la sortie fut consommé le soir même par les participants. Au final, le séjour, formalités de récupération du magot accomplies, tourna à la virée touristique. Manque de chance, une interruption non expliquée mais prévisible des liaisons aériennes, aggravée par l'absence complète d'indications fiables relatives à sa durée, fit qu'ils durent écourter ces vacances. Il s'agissait de profiter

d’un navire acceptant des passagers et quittant le port de Betio pour rejoindre les îles Christmas ou la compagnie *Air Pacific* maintenait une liaison avec les Bahamas.
Ce long périple, d’escales prévues en escales imprévues, présenta au moins un avantage, celui de leur permettre le peaufinage d’une stratégie destinée à assouvir la vengeance du forestier, spolié par l’infâme Nedelec et trahis par la vénale Roselyne.

8

Assis dans le lobby de l'hôtel *Akwa-Palace* à Douala, trois voyageurs ont le regard scotché sur l'écran de télévision géant placé au fond de la salle du restaurant. L'image montre un journaliste de R.F.O., commentant une dépêche à laquelle, visiblement, il n'accorde qu'un intérêt très mitigé.
« Un homme d'affaire malgache, Janmamod Karmaly, trente-trois ans, a été interpellé, vendredi, par la douane à sa descente d'avion sur l'aéroport de l'île Maurice. L'individu avait dans ses bagages une somme en Euro et en dollars U.S., évaluée à plus de dix-sept millions de roupie Mauriciennes. Interrogé quant à la provenance de cette fortune, il aurait déclaré avoir obtenu cet argent des suites de transactions commerciales dans le domaine de l'import/export. Soupçonné du délit de blanchiment d'argent, il fait actuellement l'objet d'une enquête policière serrée, menée par l'A.D.S.U. de l'aéroport de *plaisance*. Selon les recoupements effectués, il ressort que ce soi-disant businessman aurait été interpellé, peu après dix-sept heures, lors de son arrivée à bord du vol MD 188 en provenance de Tananarive. Alors qu'il se trouvait encore dans le lounge de l'aéroport. Le *Customs and Excise Officer*

Rambass commandant l'*Anti-drug and Smuggling Unit*, procéda à son interpellation puis à une fouille minutieuse. Si l'on tient compte des récents taux de change de trente-huit roupies pour un Euro et vingt-neuf pour un dollar U.S. la somme dépasse les dix-sept millions. La cour de justice du district de Mahébourg devrait prononcer une condamnation à la servitude pénale, d'une durée minimale de vingt ans !
Sans transition, nous passons à l'arrivée des héritiers de Michael Jackson, en provenance de la résidence que la star possédait sur le territoire de l'Émirat de Bahreïn…»
— Fichtre ! Vous avez entendu ? Notre ami Janmamod semble logé pour un bon moment. Heureusement nous avons de quoi lui envoyer des oranges pendant toute sa détention.

L'humour de Bibert ne semble pas emporter une franche adhésion chez ses amis, le trio se désintéresse de la suite des informations pour reprendre le fil de leurs préoccupations immédiates, un instant interrompu par le présentateur du journal télévisé.
— Nous sommes bien d'accord ! La totalité de nos avoirs, puisque nous avons fait trois parts avec le magot récupéré, reste sur le compte que nous venons d'ouvrir en Suisse. Le relevé de ce dépôt aura son importance pour la suite de nos

agissements, nous y reviendrons un peu plus tard. Dans l'immédiat, c'est à toi Marie que je ferai appel. Il faut que tu mobilises tes amis au sein des O.N.G. agissant dans le domaine de la protection de l'environnement. À cet effet je t'ai préparé un compte rendu chiffré, révélateur de l'imposture des compagnies forestières qui sévissent, particulièrement en Afrique de l'ouest. L'impact causé par ces divulgations va soulever un tsunami dévastateur. Capable, je l'espère, de secouer les actionnaires qui siègent dans les conseils d'administration de ces sociétés prédatrices. La réaction prévisible sera, au minimum une remise en question des dirigeants, D.G. et P.D.G. Ce sont eux en effet les principaux responsables des malversations que nous allons dévoiler. C'est alors et alors seulement, que j'agirai en sous-main directement au ministère des Forêts du Cameroun, où j'ai conservé mes petites entrées. Ensuite, toi Gérard, tu prendras contact avec Nedelec pour lui proposer une opportunité de dernière minute, réellement alléchante, supposée le tirer d'embarras. »
L'ensemble des participants ayant confirmés, d'un simple signe de tête, leur entière approbation, Marie proposa de donner, comme dans les actions guerrières, un nom au plan ainsi révélé. Un toast fut aussitôt porté à la réussite de l'opération, baptisée *Colomba* en

référence à l'héroïne Corse et sa connotation vengeresse.

« Voici madame Éliane Sternaux, elle travaille pour l'UMPN, l'Union Mondiale pour la Protection de la Nature. Les personnes qui l'accompagnent sont des représentants de l'UNEP, l'United Nation Environment Programme, et le W.C.M.C., le World Conservation Monitoring Centre. Ces sigles, vous paraissent sans doute impersonnels, ils désignent des organismes internationaux œuvrant pour l'application des résolutions de la convention de Washington. Cette convention est un accord entre, actuellement cent soixante et onze États, répartis sur les cinq continents. Elle est mieux connue, par les opérateurs économiques et l'ensemble des médias, sous le sigle *CITES*. Ce qui signifie en français : Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction. La CITES est contraignante, autrement dit les États membres sont tenus de l'appliquer. Cependant, elle ne tient pas lieu de loi nationale. Il s'agit plutôt d'un cadre que chaque pays doit respecter, et pour cela, adopter une législation garantissant le respect de la convention au niveau national. Bon, je constate que nous sommes tous ici parfaitement informé de ces accords et

législations. Je propose dons à Monsieur Bibert Wurtz. de bien vouloir répondre aux questions du comité relatives aux révélations qu'il a accepté de nous communiquer, sous la garantie expresse de ne jamais être mentionné dans vos rapports. Qui commence ? »

Plusieurs mains se lèvent simultanément, Marie observe avec attention Éliane Sternaux, la robuste suissesse propose de prendre les questions dans l'ordre de rang, de la gauche vers la droite. C'est donc un vieux monsieur à barbiche qui ouvre le feu : « D'après-vos dires, les volumes de bois d'œuvre produits annuellement par votre ancienne compagnie sont, à peu de chose près, équivalents aux cubages déclarés en abattages d'arbres sur pieds, ce qui, d'après vous, est techniquement impossible. C'est bien cela que vous avez voulu nous démontrer par vos chiffres de rendements ?
— Absolument ! En sorte qu'ils paraissent ne pas outrepasser les quotas officiellement attribués, donnant lieu à paiements de taxes et à l'établissement de statistiques. Or la transformation par sciages des grumes pour la production de bois ouvrés, les débits pour utiliser une terminologie de métier, donne un ratio de vingt-cinq à trente-cinq pour cent de rendement final. En d'autres termes, cent mètre

cube de bois présenté sur le banc de scie ne fourniront en moyenne que trente mètres cube de produits finis, des plots ou des avivés. Vous comprenez donc facilement que s'ils déclarent avoir une production annuelle de cent mille mètres-cube, cela implique l'abattage d'au minimum six cent cinquante mille mètres-cube en matière ligneuse sur pieds ! La différence entre les deux chiffres est fournie par les achats de bois non déclarés, les coupes frauduleuses et les dépassements de volumes autorisés.

Le Vieux barbichu semble vouloir continuer à développer son questionnaire, mais une petite bonne femme mince et revêche le court-circuite avec énergie.
— Vos calculs sont sans doute valables en tant que données, mais en valeur arithmétique, ils sont nuls. Pour cent mille il suffit de trois cent trente-trois mille, c'est mathématique !
— Oui, vous avez parfaitement raison, chère madame. Mais regardez sur la fiche qui vous a été remise ! L'abattage d'un arbre donne lieu à des découpes successives, pour n'en conserver au final que la section offrant une valeur marchande. Nous appelons cette partie grume ou encore bille, elle-même redécoupée en sur-bille. Le tronçonnage, pratiqué à un mètre trente du sol. L'éhoupage, qui consiste à sectionner à hauteur des premières branches.

L’élimination des principaux défauts d’aspect, comme les bosses et les courbures, font que le volume récupéré ne représente, qu’à peine, vingt ou vingt-cinq pour cent du volume total. Si vous ajoutez ces valeurs à celles retenues dans la phase dite de transformation, vous constatez avec moi que c’est, environ, le cubage indiqué qu’il faut bien retenir. »

Eliane, la meneuse des débats, ayant sans doute peur d’un dérapage conduisant à des ergotages de virgules, s’empresse de poser elle-même une question moins technique ou sujette à controverses… Croit-elle.
« Monsieur Bibert, l’abattage dit sélectif s’apparentant d’avantage à une forme de cueillette qu’à une exploitation systématique, pouvez-vous nous expliquer en quoi il se révèle si dommageable pour le couvert forestier ?
— Je pense que, de part votre position, vous connaissez déjà parfaitement la réponse ! Toutefois, je vous remercie de m’offrir l’occasion d’apporter des éléments complémentaires utiles à la clarté des débats. Notez que l’on ne saurait faire porter ce genre de prédations à l’encontre, exclusive, de mon ex-société. Ces dommages sont conséquents à toutes les exploitations forestières des zones tropicales ou équatoriales. Essentiellement pour des raisons économiques, difficultés de transport et coûts élevés de

production, l'abattage demeure limité aux espèces générant une forte valeur ajoutée, le Sapelli, l'Aformosia et le Sipo, sont parmi les plus recherchées. Cette sélection oblige à pénétrer sur de vastes étendues de forêt, à créer des routes, des pistes, des digues, des ponts. L'abattage lui-même cause certes d'importants dégâts aux arbres environnants, mais le pire survient après le départ des forestiers. Des paysans, des braconniers s'adonnant au trafic de viandes de brousse et d'ivoire, profitent des accès ainsi créés pour causer des dommages supplémentaires, les conséquences en sont tragiques pour les gorilles, mais aussi bien entendu pour l'ensemble des animaux vivant en forêt. Rien que pour les éléphants, on estime à plus de deux cents le nombre de pachydermes abattus chaque année, en ne considérant que la zone du Congo et de la République Centrafricaine, le rhinocéros noir d'Afrique de l'ouest a été complètement éliminé de cette zone par la seule contrebande. Mais cet inventaire ne serait pas complet si l'on n'y incluait l'impact négatif sur les populations indigènes, les Pygmées Baka ne sont plus qu'une vingtaine de mille à habiter les forêts tropicales de la Dzanga-Sangha. Jusqu'à l'arrivée des sociétés forestières, ils avaient réussi à résister aux menaces pesant sur leur mode de vie séculaire. Bien sûr les industries

forestières sont la principale menace qui pèse sur la conservation de la forêt. Mais cette menace n'est paradoxalement, pas du seul fait des activités de cette industrie. Des actions qui visent à contrer les effets de ces prédations, viennent aussi en accentuer les méfaits. Les bonnes intentions ont parfois de ces effets pervers, car la chasse traditionnelle est à présent considérée comme du braconnage. En tant que tel elle est réprimée, cela signifie que les Baka ne peuvent plus chasser pour manger ! Vous pouvez juger du traumatisme ! Leur vie est en train de se modifier, et tout porte à croire que ces modifications ne vont pas dans le sens d'une évolution favorable. L'arrivée des missionnaires porteurs de bibles et de bonne parole, des préteurs sur gages qui génèrent des dettes, des commerçants et vendeurs d'alcool aussi, constituent des fléaux inévitables corollaires à une altération définitive de leur culture. En voulez-vous un exemple ? Les missionnaires leur ont dit que leur musique traditionnelle était l'œuvre du diable, résultat, les jeunes écoutent de la musique pop en buvant de la bière, en revanche ils ne savent plus récolter le miel ! Tandis que le braconnage est frappé d'interdit, l'abattage reste autorisé, les quelques compagnies forestières qui détiennent plus de la moitié des forêts, exportent la majorité de leur production sur le

marché européen, mais ne contribuent absolument pas à améliorer le niveau de vie des populations locales. Malgré ses exportations de bois, atteignant le million de mètres-cube par an, la République centrafricaine, par exemple, est toujours l'un des pays les plus pauvres de l'Afrique centrale. Il est peut-être aussi intéressant de faire remarquer que, depuis les années quatre-vingt, le gouvernement français par l'intermédiaire de la *Banque africaine de développement*, la bien nommée, B.A.D. ! Avec l'argent des contribuables a financé l'aménagement de routes, pour faciliter la pénétration des compagnies forestières. Servant en cela à satisfaire leurs propres intérêts, et non ceux des populations. C'est ainsi que les routes qui vont du Cameroun à la Centrafrique, longent les concessions de la société française Thanry dans les deux pays… Je pense en avoir terminé ?

— Non ! Croyez-vous pouvoir vous en tirer à si bon compte ? Vous n'avez pas, ou si peu, fait mention de l'arrivée massive des paysans bantous qui utilisent ces accès pour coloniser la forêt. Pratiquant une culture sur brûlis, ils détruisent d'énormes étendues. Car le sol y est paradoxalement pauvre et ne produit plus rien après une ou deux récoltes. Alors ils partent plus loin et défrichent par le feu d'autres

hectares de nature faisant fuir les animaux et détruisant la biodiversité. »

Éliane, est une dame fortement charpentée dont les années avaient apportées les signes d'une prospérité morale et physique. Sans nuire à sa beauté originelle, non plus qu'à l'harmonie de sa personne toute entière, intervenait avec l'autorité de son âge et de ses fonctions. Bibert souri intérieurement et ne se laissa pas démonter.
« Vous avez tout à fait raison, madame ! Mais je voulais rester sur le terrain des dommages directement liés aux strictes activités forestières, sans évoquer ceux imputables à leurs conséquences. Car alors, il faudrait aussi faire mention de ces pauvres diables qui viennent des grandes villes, comme des villages les plus reculés, poussés par la misère et le chômage, pour chercher un hypothétique travail dans la mouvance des entreprises forestières, dont évidemment les places sont limitées, faute de trouver un emploi ils viennent grossir les rangs des braconniers. Simplement pour subsister dans un premier temps, par facilité ensuite. Car les marchés d'animaux tels que les gorilles, les éléphants, les antilopes et les gazelles, sont très lucratifs. La prolifération des armes, mises sur le marché par des marchands occidentaux sans scrupules et destinées à

alimenter les guerres civiles ou autres qui déchirent en permanence ce continent, contribue grandement à faciliter l'extermination du gibier et particulièrement des grands animaux. Vous voyez que nous abordons là un autre domaine, un volet à peine entrouvert, qui pourrait nous entraîner très loin de notre propos initial. Avec, en tout premier lieu la mise à l'index de grandes sociétés forestières, comme la société Congolaise des Bois d'Ouesso !

La responsable fait contre mauvaise fortune bon cœur et admet, d'un signe apaisant de la main, le bien fondé de la remarque. Histoire d'avoir le dernier mot, elle ajouta simplement.
— Comptez sur nous, les O.N.G. vont se jeter sur vos informations, comme le chat maigre sur un bol de lait. Nous ne divulguerons pas nos sources, comme nous vous l'avons promis. Merci tout de même ! N'hésitez pas à revenir nous voir si par hasard quelques souvenirs inédits, et authentiques, vous revenaient en mémoire. À moins que vous ne souhaitiez intégrer nos rangs ? Vous savez ce que l'on dit à propos des anciens voleurs qui font les meilleurs gendarmes… »

Au moment où, alertés par les groupes de pression militant en faveur de mesures plus

drastiques par les gouvernements, les médias prenaient le relais, pointant d'un doigt accusateur les grosses entreprises productrices et importatrices de bois en provenance des pays tiers, à Brazzaville au ministère des Forêts, assis dans le bureau de son vieil ami Ngoko Mayélé, ministre en charge de ce juteux mais exposé portefeuille, Bibert passait justement en phase de mise à profit du tapage créé autour de ses propres révélations. L'affaire prenait de telles proportions qu'un vent de tempête charriant des embruns de panique, balayait les couloirs de la présidence. En pénétrant dans le cabinet ministériel, l'ancien forestier avait, bien ostensiblement posé sur une petite déserte un porte document en cuir. Sacoche qu'il s'empresserait d'oublier en partant, à condition que tout se déroule selon ses espérances. Face à lui, vautré dans son fauteuil détendu et souriant, la vieille canaille qui avait su profiter de la guerre civile pour prendre ce poste, le ministre écoutait.
« Vous comprenez mon cher Ministre que les actions de ces ONG, bien informées entre-nous ! Ne s'arrêteront pas là, vous devez réagir rapidement sinon le président Sassou N'Guesso ne vous le pardonnera pas !
— Mais que veut tu que je fasse ? C'est moi qui ai accordé les permis pour tout le nord Congo ! Tu le sais bien, mon ami.

— Oui, à l'époque cela avait coûté assez cher à ma compagnie ! Bon, voici mon idée. Retirez le titre d'exploitation accordé à la principale société mise en cause ! Vous le faite à l'occasion d'une conférence de presse, au cours de laquelle vous fustiger les abus de ces profiteurs sans scrupules. Cela vous dédouanera et vous placera en vertueux défenseur du patrimoine forestier de votre pays, honteusement saboté par les néo-colonialistes occidentaux.
— Mais, bien, bien sûr ! Et que suis-je d'autre ? Sinon un vertueux protecteur et défenseur de l'environnement… Surtout du mien, d'environnement ! Hi, hi, hi ! »

La conversation, un moment interrompu par le fou rire du haut serviteur de l'État, reprit sans transition, une soudaine interrogation lui était venue à l'esprit.
— Mais dis-moi donc, mon ami le blanc ! Qu'attends-tu de moi en échange de tes judicieux conseils ?
— Presque rien, rassurez-vous ! Le permis d'exploiter, devenu libre…Ce serait une intéressante idée que de l'attribuer à un nouveau consortium, dont voici les coordonnées ! Cette nouvelle société s'engagerait à respecter strictement le plan de reforestation ainsi que l'ensemble des lois

régissant l’activité forestière sur votre sol. Qu’en dites-vous ?
— J’ai beau chercher, je ne vois vraiment pas ce qui pourrait m’en empêcher. »

9

Déjà en proie à de sérieuses contrariétés, au plan sentimental, Philippe Nedelec voyait avec inquiétude s'amonceler de gros et noirs nuages, annonciateurs de catastrophes imminentes. Les actionnaires ne lui feraient pas de cadeaux, beaucoup le détestaient pour ses façons d'une brusquerie frôlant la grossièreté. D'autre l'enviaient et en concevaient une jalousie larvée. Cette fois ils vont avoir ma peau ! Songeait-il en parcourant les journaux venus de l'hexagone. Il essuierait les premiers chocs puis, il le savait, la tempête agitant les médias faiblirait, s'estomperait avant de finir par disparaître complètement, laissant la place à d'autres sujets devenus plus actuels ou plus saignants. Il pouvait s'accrocher et faire front, comme il l'avait toujours fait par le passé, les chiens finiraient bien par cesser d'aboyer. Il pourrait aussi reprendre un poste au Gabon, à Libreville, mais il y avait Roselyne ! Cette femme capricieuse avait pris une place énorme dans son existence. À présent, il en était certain, elle le trompait. La chose n'étant pas originale, il aurait pu s'en accommoder. Mais elle le faisait avec tant de désinvolture, avec presque une ostentation appliquée, qu'il ne savait comment réagir. Si elle apprenait, et comment ne

l’apprendrait-elle pas ? Ses difficultés actuelles, elle lui jetterait encore ce Bibert de malheur à la figure. Qu’était-il devenu, celui-là ? Était-il possible qu’il ne se soit jamais aperçu n’être pas porteur du Sida ? Ce serait inespéré, mais il fallait s’attendre à le voir débarquer un jour pour demander des comptes. Pour ça, pas d’inquiétude, il avait tout prévu et l’homme ne ferait pas le poids. La secrétaire de l’époque, morte d’un cancer du sein peu après son départ, supporterait le poids de l’erreur. Il avait pris la précaution de s’arranger pour que cela paraisse crédible, pseudo preuves à l’appui. Non, ce qu’il craignait c’est un revirement d’attitude de la part de sa compagne. Elle le cocufiait, certes, mais elle avait besoin de lui. Ne lui assurait-il pas une vie confortable, aisée même. Il savait qu’elle était peu désireuse de reprendre son existence antérieure, même si d’autres amants, plus jeunes, plus fous, tenaient les feux de la rampe. Rejetant ses sombres réflexions il se dirigea vers son bureau où l’attendait un étrange individu, qui avait beaucoup insisté pour obtenir une entrevue.
« Résumons-nous voulez-vous monsieur…Heu ! Voulez-vous me rappeler votre nom ?
— Gérard Herzog ! Je suis, disons quelque chose comme un financier, j’ai surtout des appuis dans les cercles d’affaires proches du ministère de l’économie et des finances. Vous connaissez,

bien entendu, la COFACE, par cet organisme j'ai pu avoir connaissance de l'attribution, par appel d'offres, de permis forestiers dans la région de Bayanga. Particulièrement celui qui vient de vous être retiré, le PEAC de Salo dans la Sangha M'Baéré. Quatre mille kilomètre-carrés de forêt dense sempervirente, au nord du bassin congolais.
— Mais, cher monsieur…Herzog, comment pouvez-vous prétendre que le permis qui vient d'être refusé est précisément le nôtre ? Il n'y a pas moins de, trois sociétés strictement françaises, une société franco-centrafricaine, une société malaise-française, une société Syrienne, deux sociétés libanaises et deux centrafricaines. Plus de dix au total dont cinq avec des capitaux d'origine strictement française, pour les trois millions d'hectares ou plus, octroyés en concession. Pourquoi ne serais-ce pas le malais WTK, CIB ou Thanry qui seraient concernés ? Toutes sont partie prenante pour une mise en exploitation portant sur plus de cinquante pour cent des forêts, placées en régime des concessions.
— Je viens de vous le dire, je suis très bien informé ! Ne tournons pas autour du pot, j'ai des capitaux et des appuis aux plus hauts niveaux. Vous avez la compétence, le savoir faire. Plus, probablement, quelques capitaux aisément réalisables qui vous permettront de

figurer parmi les actionnaires… Rassurez-vous, nous n'apparaîtrons pas sur les statuts de la SBB, la *Société des Bois de Baéré*. Voici une attestation de dépôt, sur une banque suisse, de la somme que nous mettrons dans la corbeille. Notre nouvelle société, qui a repris les structures et locaux de la Société Sylvicole de Bayanga, est accréditée par les ministères concernés du Congo et de la République Centrafricaine. Libérez-vous de vos obligations actuelles, vous ne devriez pas rencontrer de grandes difficultés pour cela ! Signez les contrats et documents faisant de vous le nouveau PDG de notre société et le rêve deviendra réalité. Ah ! Une dernière chose, avisez-moi lorsque vous aurez fait votre versement à la BICIC de Douala… Vous savez, votre contribution à la création d'un capital pour garantir votre société, sur le sol Camerounais. Indispensable, je ne vous apprends rien ! Alors, c'est entendu ? Hé bien, rendez-vous dans nos locaux, provisoires, de l'AKWA Palace disons dans une semaine ! »

Comme l'avait souligné Gérard, ex-médecin présumé homme d'affaires, la démission de Philippe Nedelec ne souleva aucune objection de la part de son conseil d'administration. Celui-ci s'empressa, non seulement d'accepter, mais

aussi de lui verser une confortable indemnité de départ tant le soulagement ressenti était vif. La société pouvait faire porter l'entière responsabilité sur les épaules de son représentant, déclaré « indélicat », se forgeant une nouvelle virginité à peu de frais. L'intéressé ne se soucia pas outre mesure de cette disgrâce, réinvestissant aussitôt une grande part de ses avoirs, sous forme d'un dépôt dans la plus grande banque du Cameroun. Immobilisation de capitaux estimée provisoire, vu qu'il ne s'agissait que de constituer une garantie pour les statuts de la nouvelle compagnie forestière.
Nedelec se félicitait du montage financier et juridique, Herzog à ses yeux, était le représentant parfait du pigeon bon à plumer. Ne pouvant apparaître officiellement sur aucuns documents, la compagnie appartiendrait de facto au seul partenaire figurants sur les papiers, possédant titres et signatures accréditées. Dès que ce gogo aurait déposé l'intégralité de la somme faramineuse qu'il comptait investir dans le projet, c'est lui, Philippe Nedelec, qui tirerait les ficelles. Que lui importait, dès lors, une réputation quelque peu malmenée ? En peu de temps il redeviendrait si puissant, que même ses anciens employeurs seraient contraints de lui accorder grâces et considérations. Seul léger problème, convaincre

Roselyne de faire abstraction d'une position passagèrement gênante. Il s'agissait de conserver sa confiance, pour qu'elle accepte d'attendre jusqu'à l'aboutissement des projets en cours. La partie était loin d'être gagnée, Philippe n'ignorait pas que sa maîtresse appartenait plutôt au genre de femme qui ne sacrifient pas volontiers la proie pour l'ombre. Aussi l'inquiétude lui rongeait-elle le cœur, même lorsqu'il prit place dans le petit bimoteur de la compagnie privée d'avions taxi, la AAA, *Air Aviation Affaire*, sur l'aéroport de Maya-Maya.

Le dossier finalisé à Brazzaville faisait de lui le propriétaire et le manager de la SBB. Dans un peu plus de deux heures il se poserait à Bayanga, d'où il gagnerait les installations de sa nouvelle société. Cette petite bourgade compte aujourd'hui près de trois mille habitants, ce qui lui a valu le statut de commune, puis celui de sous-préfecture. Avec l'installation pourtant récente des sociétés d'exploitation forestières, l'ensemble de la zone supporte plus de quinze mille personnes, travailleurs et braconniers. Nedelec se dérida en lisant l'article publié par une revue mise à la disposition des passagers et relatant une anecdote historique traitant du passé géo-politique de la région : « *Bien que très enclavé, cette région de grandes forêts a*

permit les échanges avec la côte congolaise, par la Sangha grand affluent de l'Oubangui. Attirant d'abord les explorateurs, puis favorisant l'exploitation du caoutchouc naturel, du Funtumia, de l'ivoire et du café. Aux compagnies de traite succédèrent dès 1899, les 'Concessionnaires', qui recevaient pour trente ans, d'immenses domaines pouvant aller jusqu'à quatorze millions d'hectares. Seulement tenues de verser en contrepartie, quinze pour cent de leurs bénéfices sous forme d'impôt à l'administration française. Le ministre des colonies Guillain avait accordé par décrets, discrètement sans publication officielle du contrat, des concessions. Mais un actionnaire, qui avait acheté les actions sous un faux nom, se révéla n'être autre que Léopold II de Belgique. Ce fait, découvert après la mort du souverain, avait beaucoup choqué les autorités françaises de l'époque, forcées de constater que leur colonie était exploitée par un pays étranger. »

Le nouveau dirigeant de la SBB l'ignore encore, mais cette distraction sera la dernière dont il pourra profiter. Au sol, en effet, l'attendent de beaucoup moins réjouissantes nouvelles, la République de Centre-Afrique en proie à une guerre intestine a fait intervenir un détachement de ses forces armées basées à Bouar. Bayanga n'est pas éloignée des zones de conflit : les

deux Congo ont frontières communes et craignent les incursions de forces rebelles, ainsi que l'afflux de réfugiés. De plus le Ministère des Eaux, Forêts, Chasses, Pêches, Environnement et du Tourisme, le MEFCPET, estime que l'ex Sylvicole de Bayanga étant une société d'État, seule la RCA est en droit d'attribuer des permis et d'autoriser une compagnie privée à s'installer sur la partie concernée de son territoire. Une brigade de dix gardes se saisi donc du voyageur, prié de repartir dès que son appareil aura terminé ses opérations de compléments en carburant et l'équipage satisfait aux formalités de transit. Un problème se présente d'emblée, le piper 'Saratoga' utilise comme carburant de l'essence pour avion, la maintenance de la piste ne dispose que de Kérosène. Impossible de repartir. Le pilote et le copilote sont consignés sous l'appareil, tandis que l'infortuné directeur est convié manu militari à monter dans un véhicule de l'armée. Par pistes et vedette sur le fleuve, il sera transporté sans ménagements, jusqu'à Bangui la capitale. Pour y subir une détention dont il est loin de soupçonner qu'elle durera plus de trois longues semaines. L'équipage resté à Bayanga aura plus de chance. Ils auront la bonne fortune de rencontrer un groupe de bénévoles, travaillant pour une antenne de la lutte anti-braconnage, gérée conjointement par le WWF-US et la GTZ.

Les jeunes volontaires offriront leurs propres réserves du précieux carburant pour que l'avion puisse rejoindre sa base.

Philippe Nedelec dû à l'intervention du consul de Suède, de passage à Bangui, d'être enfin libéré après vingt-trois jours de séquestration et de pouvoir regagner Douala. En y parvenant, deux surprises l'attendaient. La première, la plus agréable il s'en apercevrait en découvrant la suivante, était que Roselyne était restée dans leur grande maison du quartier de bonapriso. Il s'en étonna mais ne chercha pas à approfondir le sujet, craignant d'y découvrir matière à déchanter. En revanche, un passage à sa banque lui permit d'apprendre, et cela constitua l'autre surprise, la mauvaise ! Que la somme, destinée à garantir sa nouvelle société vis-à-vis de l'état, n'avait pas été versée dans les délais légaux ! Une saisie judiciaire avait été ordonnée, plaçant sous séquestre ses biens et avoirs personnels, confiés inconsidérément à la dite banque. En d'autres termes, il était tout simplement, mais complètement, ruiné ! Fou de colère, l'ex PDG se précipita dans le local loué à l'Akwa palace pour servir de siège social provisoire, oh, combien ! À son ex, future, société. Il y trouva, vautré dans 'son' fauteuil, l'homme qu'il avait cru jouer dans un passé pas très éloigné. En reconnaissant Gérard, Nedelec

comprit qu'il avait été, à son tour, la victime d'une manipulation. Pour la première fois de sa vie, il baissa les bras ! « Ainsi, c'est vous qui êtes derrière tout cela ! Après tout ce n'est que justice. Je suppose que votre vengeance vous comble et qu'il vous fallait y ajouter le spectacle de ma déconfiture pour qu'elle soit totale.
— Détrompez-vous, Philippe ! Grâce à vous je suis sorti d'un minable petit boulot pour me retrouver à la tête d'un capital intéressant. C'est d'ailleurs à ce sujet que je voulais vous rencontrer en tête à tête. Asseyez-vous, acceptez-vous de m'écouter ?
— Ai-je vraiment le choix ? Outre le fait que j'ai perdu l'essentiel de mes avoirs, je suis grillé professionnellement dans cette partie du globe pour une bonne décennie. Que voulez-vous de plus ?
— Vous, Philippe ! Je vous veux, vous et Roselyne !
— Hein ! Mais vous êtes devenu complètement fou mon pauvre ami ! Je n'en suis pas à jouer les larbins et votre ancienne… relation non plus. Qu'allez-vous imaginer là ? Je préfère m'en aller avant de me trouver contraint de vous défoncer le portait.
— Attendez ! Il y a méprise, je vous propose d'entrer, tous les deux, à mon service pour un travail grassement rémunéré. Je ne serai même pas présent, vous pourrez reconstituer votre

capital tout en vous faisant un peu oublier. C'est inespéré dans votre position, non ?
— Dites d'abord de quoi il s'agit, je vous répondrai ensuite.

Nedelec est sur la défensive. La proposition est presque trop belle. Il redoute un piège. D'un côté il a conscience d'être dans une impasse, d'un autre, rompu aux turpitudes de l'âme humaine, il redoute une entourloupe pire que ce qu'il a pu jamais concocter. Chez cet homme pragmatique, c'est pourtant la volonté de rebondir qui emporte sa décision. Reste qu'il redoute de se retrouver sous la coupe de son ancien subalterne et surtout d'y entraîner Roselyne, la femme qu'il aime à présent plus que tout. D'un geste fataliste il fait signe à son vis-à-vis de continuer.
— Très bien, je vais vous exposer mon projet. En fait ce n'est plus un projet, il est déjà réalisé. Il ne me manque qu'un couple à la hauteur, pour le gérer et le développer. Voici ce dont il s'agit : Imaginons que vous montiez une petite échoppe sur la plage pour y vendre des bouteilles d'eau de mer. où bien que vous soyez installé en bordure d'une grande dune de sable et que dans votre boutique vous proposiez des fioles remplies de ce sable. Les touristes de passage se ruent pour vous les acheter quelques Euros. C'est le rêve de tout économiste,

disposer d'une ressource infinie et gratuite, facile à écouler contre des espèces sonnantes et trébuchantes ! Hé bien ce rêve est devenu réalité, Je viens même de le pousser un cran plus loin en concoctant un joli projet, je suis parvenu à vendre mes bouteilles d'eau de mer ou mes fioles de sable, à un intermédiaire, qui les revend ensuite après y avoir collé son sigle. Sauf qu'il ne s'agit pas ici d'eau de mer ou de sable blond, mais d'algues, une autre ressource non limitée et gratuite. *Eucheuma*, une algue très abondante le long de certains rivages. Elle sert pour la production de *agar-agar* un ingrédient naturel utilisé dans le circuit alimentaire et l'industrie pharmaceutique. Pour faire bon poids, nous y ajoutons le concombre de mer, très recherché sur les marchés asiatiques, très abondant dans toute la région. Voila mon cher Philippe, le nouveau challenge qui vous attend, si vous acceptez ma proposition, bien entendu. Réfléchissez vite s'il vous plaît !

— Donnez-moi jusqu'à demain soir et je reviendrais vous donner ma réponse. Vous comprendrez que je ne peux m'engager sans en avoir débattu avec ma compagne. Surtout que vous comptez l'associer au projet.

— Mais parfaitement, c'est tout à fait naturel et souhaitable. Vous serez tous les deux associés au projet, avec un salaire et des dividendes sur

les bénéfices réalisés. Mais, Bien sûr, à la condition sine qua non que vous en assurerez la direction directe, par votre présence sur le site, j'insiste là-dessus car cette clause est impérative. Voici une étude de faisabilité établie par un cabinet spécialisé, très détaillée. Étudiez-le, parlez-en entre vous et revenez me porter votre réponse demain soir ici, dernier délais. A bientôt donc, mon cher Philippe. Vous pouvez continuer de me tutoyer si vous le souhaitez… Ah ! Une dernière chose. Vous constaterez que mon nom n'apparaît nulle part et sur aucun document. C'est volontaire. Si vous souhaitez ne pas révéler à votre…amie mon implication dans cette offre, libre à vous ! Il suffira de m'en aviser et vous ne me rencontrerez jamais. Du moins tant que vous serez avec elle. Ça vous va ? »

L'ex-patron de Bibert se contente d'un bref signe de tête, et prend congé, troublé.

Les invités se pressent dans le grand salon, les vérandas sur pilotis et les pelouses qui ceinturent la magnifique résidence surplombant la plage. Des projecteurs savamment réglés baignent de lueurs fantasmagoriques le petit bout de lagon, aménagé en piscine naturelle d'eau de mer. Les propriétaires, très entourés comme il se doit, adressent un sourire et un petit mot de bienvenue à chacun de leurs hôtes. C'est que, mis à part les notables locaux, en très petit nombre, les convives ont du parcourir près de la moitié du globe pour se retrouver à déguster du champagne et des petits toasts au caviar dans cette région située hors de tous les circuits touristiques. Hors de tous les circuits tout court, car hormis les quelques yachts qui se balancent à l'ancre, sous le souffle léger du vent de mer et l'ondulation molle de la houle, il n'existe pas de voies d'accès conventionnelles. Le couple qui vit ici a dépensé sans compter pour bénéficier du calme que cet isolement, relatif tout de même, peut seul leur garantir. Avisant Bibert qui s'avance vers eux, l'homme et la femme abandonnent leurs mondanités pour se précipiter vers lui et l'entraîner dans un angle de la varangue. Tombants dans les bras accueillants des canapés de rotin, ils pressent l'arrivant de questions, tandis que des serviteurs, très tannés par le soleil, leur portent

boissons et amuses gueules. La femme, élégante bien que vêtue simplement d'un joli pagne et de fleurs dans ses cheveux, donne libre cours à son enthousiasme ; « Alors, cachottier, comment ça se passe ? Tu nous laisses sans nouvelles de l'enfer, alors que nous nous morfondons sur notre petit bout de paradis. Dis-nous vite, les nouveaux Paul et Virginie de l'océan Indien s'en sortent-ils ? Comment évoluent les choses dans l'univers des requins et des murènes, qui peuplent le monde de l'industrie ?
— Le mieux, ou devrais-je plutôt dire, le pire, possible. Comme vous le savez, l'île est infestée de moustiques, l'eau y est saumâtre et rationnée. Le business pourrait marcher malgré tout, hélas dans les milieux du nouveau gouvernement, les opposants au projet sont de plus en plus virulents et déterminés… J'y veille personnellement, vous pouvez me faire confiance. Les pauvres 'managers', sont confrontés à un énorme problème ! En l'absence d'un port convenable aucun développement de l'affaire n'est possible.
— Mais, c'est terrible ! Que vont-ils devenir ?
— Rien, ils ne peuvent plus rien devenir ! Elle ne supporte son environnement que par la consommation, abusive, d'alcools et de tranquillisants. Elle semble ne plus éprouver que mépris pour son compagnon d'infortune, lequel

n’a même plus de quoi payer leurs billets de retour, je crois. Bref, encore un an et vous pourrez les embaucher dans votre domaine de Saint-Martin, comme personnels d’entretien, bien-sûr !

Le couple se regarde et éclate de rire. Bibert en profite pour lever son verre et porter un toast.
— Marie et toi Gérard, je bois à votre amour, à notre amitié et… À la santé de Colomba ! L’île d’Agaléga sera le château d’if de Roselyne et Philippe. Mais depuis longtemps l’Abbé Faria c’est fait la paire avec son trésor, ici s’arrêteront les analogies ! À présent, laissons le destin s’accomplir, venez plutôt regarder ce magnifique couché de soleil sur la baie de Bira ! Méfie-toi, Marie, l’Indonésie est capable d’ensorceler ton toubib de mari !
— Et toi, *navigateur-forestier* ! Qui t’a ensorcelé ?
— Moi ? Peut-être un bout de terre dans l’immensité de l’océan, épargnée d’une disparition causée par le réchauffement du climat et la montée des eaux, mais menacée par les promoteurs. Son nom est Agaléga. »

FIN